

# Le Causeur / Louis Jourdan

I . Le Causeur / Louis Jourdan. 1860-03-01.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



**Z 22593**

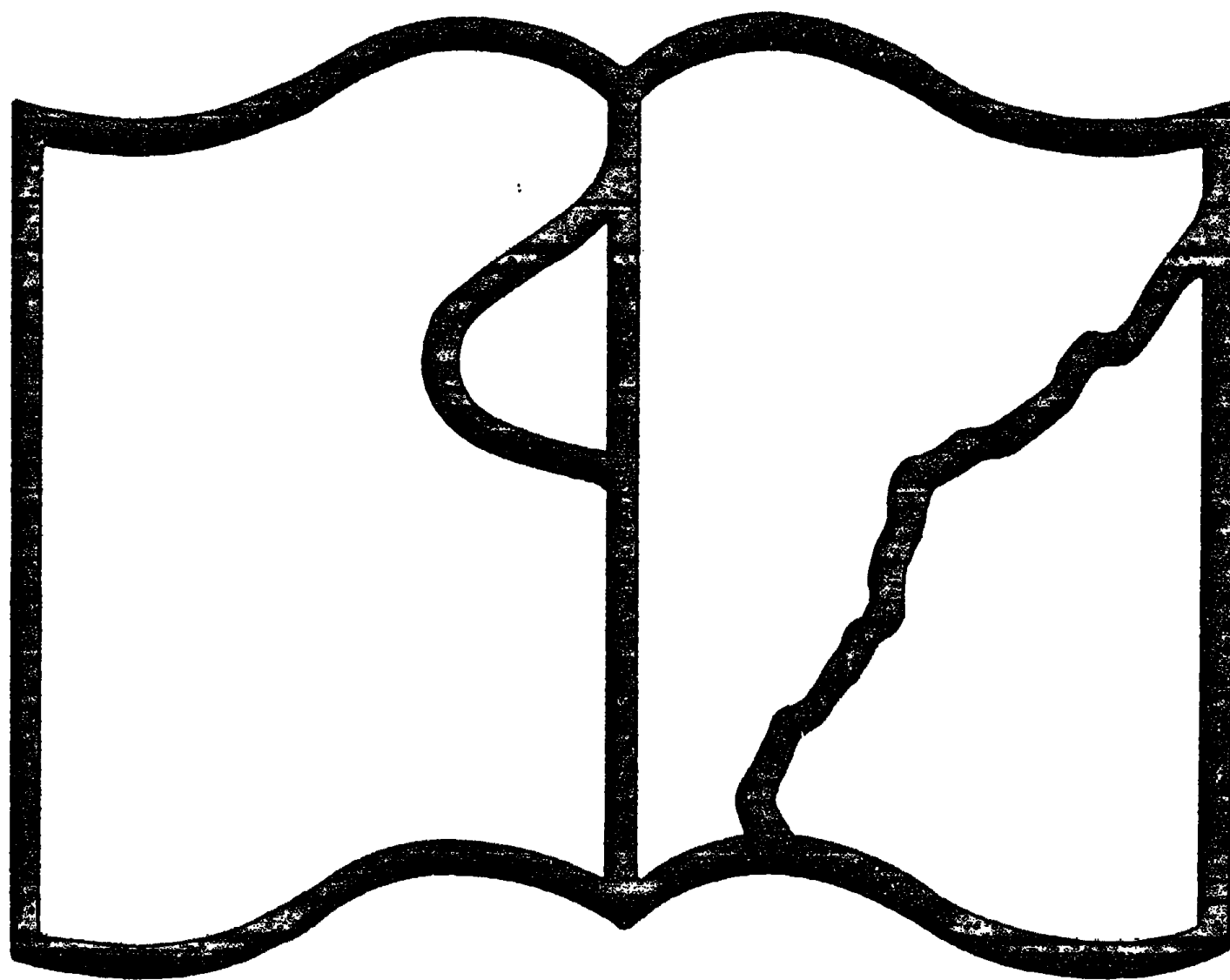
**Paris**

**1860/03-05**

**Jourdan, Louis**

***Le Causeur***

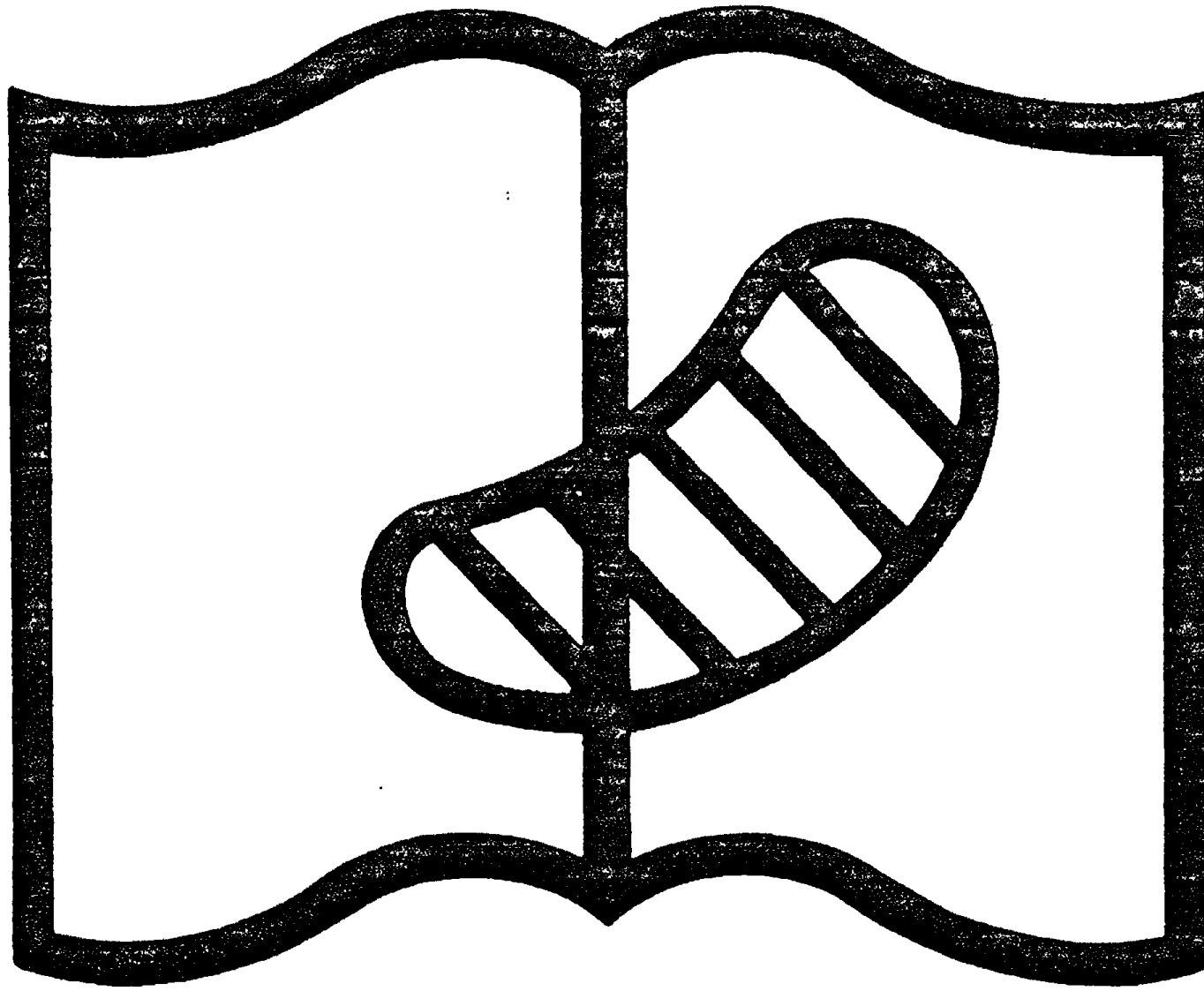
**Volume 3**



**Symbole applicable  
pour tout, ou partie  
des documents microfilmés**

**Texte détérioré — reliure défectueuse**

**NF Z 43-120-11**



**Symbole applicable  
pour tout, ou partie  
des documents microfilmés**

**Original illisible**

**NF Z 43-120-10**

22593

# LE CAUSEUR



Deuxième Année

—

LE  
CAUSEUR

REVUE HEBDOMADAIRE

DES LETTRES, DES SCIENCES ET DES ARTS

---

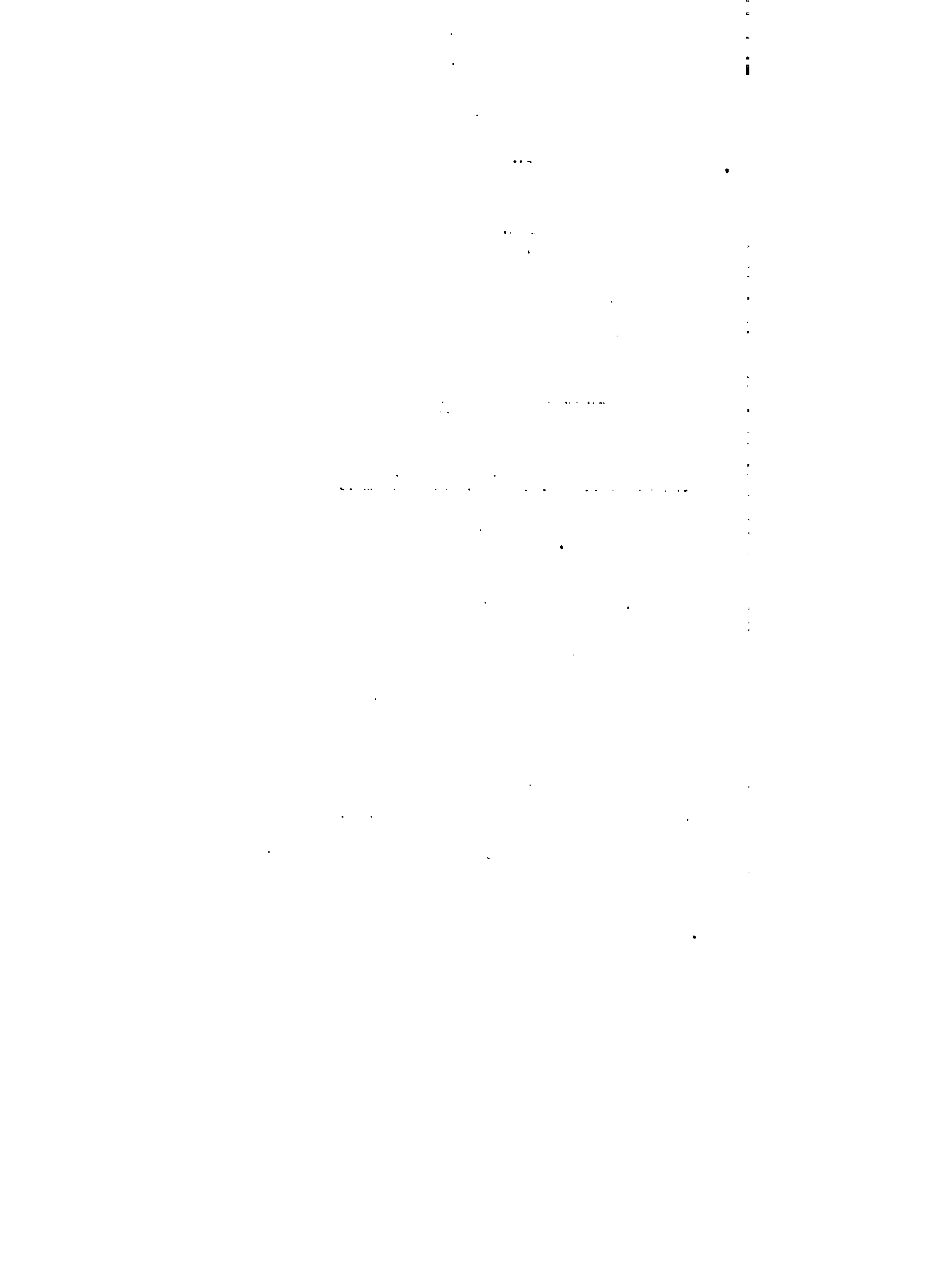
TOME I<sup>er</sup>

---

PARIS

AU BUREAU D'ADMINISTRATION, 22, RUE DE VERNEUIL

—  
1860





# CAUSERIE

## POUR NE PAS DIRE : PRÉFACE

---

Et, au fait ! pourquoi pas une préface, je vous le demande ? Il n'est pas de petit livre qui n'ait la sienne. Ce recueil, qui formera quatre grands volumes par an, ne peut-il se permettre ce luxe ? Une fois n'est pas coutume ; d'ailleurs nous avons bien des choses à dire aux lecteurs bienveillants qui ont suivi le CAUSEUR depuis son début, et qui ont le bon esprit de le suivre encore, de lui prêter leur appui dans sa transformation nouvelle. Nous leur devons nos confidences, nous leur devons l'expression de toutes nos pensées, de tous nos sentiments ; nous devons en un mot causer avec eux comme on cause avec de vieux amis pour lesquels l'esprit et le cœur n'ont rien de caché.

Or, c'est bien le moins qu'en commençant cette seconde année d'existence, nous leur disions, mieux que nous n'avons pu le faire jusqu'ici, nos espérances, nos idées, notre foi et notre but.

Toute publication, quelle qu'elle soit, a la prétention de répondre à une aspiration ou à un besoin. Lorsque nous avons fondé ce recueil, nous avons cru, à tort ou à raison, qu'une causerie honnête et familière sur tous les sujets que les événements contemporains mettent successivement à l'ordre du jour, aurait quelques chances de succès. Le favorable accueil que nous avons reçu du public nous confirme dans cette pensée. Il nous avait semblé et il nous semble encore aujourd'hui que le terrain sur lequel nous avions l'intention de nous placer était inoccupé. Nous en avons pris possession, comme c'était notre droit.

et nous nous y maintenons comme c'est notre devoir. Il n'est pas impossible de justifier cette prétention.

Les publications existantes, quotidiennes ou périodiques, peuvent se diviser en trois grandes séries.

La première comprend les journaux politiques paraissant tous les jours et portant à leurs abonnés toutes les nouvelles, tous les faits vrais ou contestés qui leur arrivent des quatre points cardinaux. Les journaux publient en outre des appréciations plus ou moins étendues, de temps à autre quelques bribes de critique littéraire, un feuilleton dramatique tous les lundis, une tranche de roman tous les autres jours, plus des annonces en quantité.

A Dieu ne plaise que nous médisions des journaux ! Si restreinte que soit la limite dans laquelle la loi leur permet de se mouvoir, ce sont eux qui alimentent la vie publique dans notre pays ; ce sont eux qui luttent pour des principes et pour des convictions au milieu d'une société qu'envahissent des préoccupations d'un autre ordre ; ce sont eux, enfin, quelle que soit l'opinion qu'ils défendent, qui seuls portent rapidement la lumière sur toutes les questions en les controversant. Et puis, on ne médit pas de ce qu'on aime. Nous devons à ces luttes, à ces débats de la presse quotidienne, aux passions qu'ils soulèvent, aux colères mêmes qu'ils allument, les plus nobles joies de notre vie. Le peu que nous sommes, les sympathies que nous avons rencontrées, c'est à la presse quotidienne que nous les devons.

Mais les journaux sont ce qu'ils sont : organes d'un parti ou d'une opinion, ils sont sans cesse occupés du soin de défendre le drapeau qu'ils tiennent en main. La politique leur laisse à peine des loisirs. Comme le juif de la légende, ils marchent, ils marchent sans cesse, et si des fleurs s'épanouissent au bord de la route, s'ils entendent au loin le murmure d'un ruisseau, si quelque beau paysage se dessine à l'horizon, ils ne peuvent s'arrêter ni pour admirer le paysage, ni pour écouter le frémissement du ruisseau, ni pour cueillir les fleurs printanières. Marche ! dit la politique, et pressés ils poursuivent leur course incessante : ce que les journaux ne peuvent faire. Causer, errer de ci et là, au gré de la fantaisie, rêver à son aise, donner leur réelle importance aux choses que la politique dédaigne, s'asseoir au foyer du lecteur et deviser avec lui, c'est de cette tâche frivole, peut-être en apparence, mais très-sérieuse au fond, que le CAUSERA s'est préoccupé et se préoccupera de plus en plus.

Les revues bi-mensuelles ou mensuelles, telles que la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue européenne*, la *Revue germanique*, la *Revue bri-*

*larmique*, etc., etc., forment la seconde des trois séries dont nous avons parlé. Ces recueils très-volumineux, contenant des travaux de longue haleine, ne s'adressent, soit à cause de la nature même de ces travaux, soit à cause du prix d'abonnement, qu'à un public d'élite ou à des lecteurs spéciaux. Que de fois ne nous est-il pas arrivé de trouver ces savantes et instructives revues, déjà vieilles de plusieurs mois et ayant encore leurs feuillets intacts, sauf à l'endroit où s'épanouissait un roman et celui consacré aux chroniques !

La troisième, enfin, comprend les journaux amusants et ceux qui veulent l'être sans y réussir, les journaux illustrés, les feuilles industrielles, scientifiques ou ayant une spécialité quelconque.

Dans aucune de ces trois séries nous ne voyons une revue, une véritable revue hebdomadaire, groupant avec soin tous les faits de nature à intéresser le lecteur, décrivant le mouvement intellectuel dans toutes les directions où s'élançait l'esprit humain, racontant les découvertes scientifiques, se faisant l'écho de toutes les productions littéraires, étudiant les problèmes philosophiques et moraux que soulèvent la chronique du monde et celles des tribunaux, devisant enfin avec ses lecteurs *de omni re scibili et quibusdam aliis*, de tout ce que l'on sait et même de ce que l'on ne sait pas.

Certes, l'espoir de combler une telle lacune, l'idée de planter notre pavillon sur cette terre inoccupée pouvait tenter d'honorables ambitions. C'est cet espoir qui a déterminé la fondation de cette Revue. Pendant la première année, nous avons cherché notre voie, nous avons tous, à des degrés divers, essayé nos forces. Sans doute, il eût été facile de nous faire l'écho des bruits du monde, de ses caquetages, de ses méchancetés et de ses malices, de répéter les bons mots de celui-ci et les traits d'esprit de celle-là, d'assaisonner le tout d'allusions transparentes et légèrement scandaleuses. Ce genre de succès ne nous a pas tenté. Nous avons de préférence recherché, non le côté sérieux, mais le côté philosophique des choses, et il nous a semblé que le public n'était pas absolument indifférent à cette recherche.

Aussi sommes-nous plus que jamais disposés à persister dans cette voie et à y persister sans allures pédantes, sans morgue, sans prétentions d'aucune sorte. Les deux mots que nous avons pris pour devise : **TOLÉRANCE** et **LIBERTÉ** seront notre boussole. Nous ne sommes inféodés à aucune école, à aucune doctrine exclusivement, nous ne voulons fonder ni une politique, ni une économie, ni une morale, ni une religion nouvelles. Comme ces avides chercheurs qui vont en Australie pour arracher aux flancs de la terre les parcelles d'or qu'ils con-

tiennent, nous cherchons l'or aussi, l'or pur de la vérité. A cette ardente recherche nous consacrons et nous consacrerons sans cesse toutes les forces, toutes les énergies, toute la bonne volonté et toute la bonne foi que Dieu a mises en nous.

Donc, rien d'exclusif, nul parti pris ! Non-seulement notre siège n'est pas fait, mais il ne le sera jamais. Est-ce que chaque jour, chaque événement n'apportent pas une pierre nouvelle à l'édifice que dressent les générations ? Est-ce que la vérité absolue est de notre domaine ? Non ! elle appartient à Dieu seul, et l'humanité la conquiert lambeaux par lambeaux et au prix de son sang. Qui que vous soyez, quelle que soit la doctrine que vous ayez adoptée, quel que soit l'autel sur les marches duquel vous vous prosterniez, quel que soit le parti que vous suiviez, quel que soit le Dieu auquel vous adressiez vos ferventes adorations, ne croyez jamais posséder la vérité tout entière. L'humanité qui habite notre pauvre petite planète y vivrait encore pendant des milliers de siècles qu'elle ne posséderait pas l'infini, l'absolu et l'éternel, ces trois attributs de Dieu. Même alors que la terre sera arrivée à l'état d'harmonie que de sublimes rêveurs ont entrevu, nous serons plus loin encore de la vérité absolue que ne l'est notre soleil du plus éloigné des soleils qui se meuvent dans l'espace et constellent nos plus belles nuits.

Soyons donc humbles de cœur et humbles d'esprit ; soyons tolérants surtout pour tous ceux qui comme nous cherchent dans la sincérité de leur âme ; soyons tolérants pour ceux qui nous paraissent être dans l'erreur, aussi bien que pour ceux qui nous dédaignent et s'en vont criant fièrement le mot d'Archimède : *Eureka* ! J'ai trouvé ! trouvé quoi ? une paillette, un rayon, c'est possible ! mais non ce qui n'est pas du domaine de notre nature finie. La tolérance n'est pas exclusive de la lutte. Soyons tolérants, disions-nous, pour ceux qui nous paraissent être dans l'erreur. Est-ce à dire que nous devons passer avec insouciance auprès d'eux et leur refuser la lumière que nous possédons ou que nous croyons posséder ? Non, certes ! tolérance n'est pas synonyme d'indifférence. Tolérance signifie bien plutôt mansuétude, charité, effort pacifique. Cet effort pacifique nous le tenterons, cette charité et cette mansuétude, nous tâcherons de les avoir et nous les aurons, s'il plaît à Dieu, en faisant appel à la liberté, c'est-à-dire au plus précieux des biens qui aient été départis à la nature humaine. Essayez de scruter le monde moral à la clarté de ces deux flambeaux et vous serez étonné, ébloui des clartés qu'ils projettent sur les problèmes les plus ardues, sur les questions les plus controversées.

Mais, nous a-t-on dit déjà, avec cette tolérance bienveillante le règne du mal se prolongerait indéfiniment ; les obstacles qui, de toutes parts, se dressent contre le progrès humain, se multiplieraient et se renforceraient de plus en plus. Qui vous l'a dit ? Citez-moi une œuvre, une institution quelconque que le défaut de tolérance, c'est-à-dire la violence ait anéantie. L'histoire ne nous enseigne-t-elle pas au contraire que tout ce qui a été fondé par la violence a péri par la violence. Est-ce que la violence a empêché le développement du christianisme ? Est-ce que le sang des martyrs n'a pas engendré des martyrs nouveaux ? Est-ce que la violence a empêché la Réforme de conquérir le Nouveau-Monde et une grande partie de notre vieille Europe ? Est-ce que ce ne sont pas les inévitables violences de la révolution qui ont autorisé la réaction contre laquelle nous luttons encore aujourd'hui ?

Soyons calmes pour être forts ! La victoire sera remportée plus tard sans doute, mais elle le sera plus sûrement. Je sais bien que le temps est le tissu dont la vie est faite, mais il n'y a que les gens dépourvus de foi qui disputent le temps à l'éternité. La vie humaine, si misérable et mortelle qu'elle soit, est un rayonnement de la vie éternelle de Dieu. Notre tâche ne finit pas au seuil du tombeau ; la mort n'est pas notre ennemie. La mort est pareille à une mère vigilante qui nous prend dans ses bras quand nous sommes fatigués et nous porte vers une vie nouvelle, vers des devoirs nouveaux. N'avez-vous jamais réfléchi à ceci : qu'il serait injuste que le bon ou le mauvais usage de notre liberté, pendant la rapide période d'une existence humaine, pût nous mériter une récompense éternelle ou des châtimens éternels ? Non ! Dieu n'abandonne jamais complètement, même les natures les plus perverses et les plus dégradées. Nous pouvons nous élever vers la lumière ou descendre dans les ténèbres, mais si bas que nous descendions il ne faut qu'un élan du cœur, une larme, un repentir, un regret pour nous remettre dans la bonne voie. La mort n'est qu'une des formes de la vie ; nous ne dirons pas avec le poète qu'elle est « une amie qui rend la liberté. » La liberté est un bien suprême qui, comme tous les biens, doit être patiemment et courageusement conquis. On s'est indigné de ce que les grands seigneurs d'autrefois n'avaient qu'à se donner la peine de naître. Il ne serait pas moins injuste que pour avoir la liberté il suffit de se donner la peine de mourir. Mourir, c'est revivre, c'est recueillir la moisson que l'on a semée, bonne si les grains étaient bons, mauvaise si la semence était mauvaise.

---

BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ DE LA LIBERTÉ, 10, RUE DE LA LIBERTÉ, PARIS

Un des plus grands saints de l'Église catholique a exprimé un précepte admirable. « Dans les choses nécessaires, a dit saint Augustin, il faut l'unité; dans les choses douteuses, la liberté; dans toutes, la charité. » Mais quelles sont les choses nécessaires? et quelles sont les matières douteuses? C'est ici que la tolérance devient indispensable et s'élève à la hauteur d'un principe social. Un prêtre vient et me dit: « Ceci est une chose nécessaire, je l'affirme au nom de Dieu, donc il faut la croire. » Un autre survient et, toujours au nom de Dieu, prétend que ce qui est nécessaire ici lui paraît pouvoir être rangé parmi les choses douteuses; mais qu'en revanche telle chose douteuse doit prendre place parmi les nécessaires.

Ma conscience cependant proteste; entre le mosaïsme, par exemple, qui ordonne de croire à un Dieu unique, et le catholicisme qui me fait une règle de croire à un Dieu en trois personnes, elle hésite. Si j'adopte le Dieu unique de la Bible, je suis un mécréant avec ceux-ci; si j'adopte le Dieu en trois personnes, je suis un impie pour ceux-là. Au nom du ciel, laissez-moi ma liberté et ne rangez parmi les choses nécessaires que celles dont tous les peuples, toutes les religions, tous les Codes reconnaissent d'un commun accord la nécessité. Disons que l'observation de tous les principes qui constituent la morale universelle est seule nécessaire, que tout le reste comporte la liberté et que même dans les choses nécessaires la charité est de rigueur.

Sainte charité! amour, rayon du ciel! où étais-tu quand les hommes s'entretuaient pour s'imposer mutuellement telles ou telles croyances comme nécessaires?

Où étais-tu, quand Rome jetait aux bêtes les glorieux martyrs de la foi chrétienne?

Où étais-tu quand l'inquisiteur, le crucifix en main, — ô blasphème! — torturait tout homme et toute femme suspects d'hérésie?

Où étais-tu quand les pères de la Réforme montaient sur leur bûcher, quand les dragons de Louis XIV massacraient, proscrivaient des populations entières dans nos Cévennes?

Ah! plus que jamais soyez nos guides, soyez nos flambeaux, soyez notre sauvegarde, divinités protectrices! Tolérance et Liberté, sœurs jumelles et bienfaitantes! enseignez-nous le respect de nous-mêmes et le respect des autres! enseignez-nous la charité! dites-nous qu'on ne ramène les hommes de la vérité à l'erreur que par les clartés de la discussion, par la force et l'évidence du raisonnement, par la mansuétude! rappelez-nous, lorsque nous sommes tentés de nous laisser aller à nos instincts de violence, que Jésus-Christ n'a pas couru, le fer en

main, à la poursuite de la brebis égarée, mais que doucement il l'a appelée et que paternellement il l'a ramenée au bercail en la portant sur ses épaules.

La personne, très-intelligente à coup sûr, dont nous citons la lettre dans le précédent numéro du *Causeur*, nous disait que Jésus-Christ avait dit qu'un temps viendrait où il n'y aurait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. Hélas ! cette prophétie n'a été que trop cruellement interprétée ; c'est elle qui a donné naissance à la célèbre et funeste parole : *Compelle intrare !* forcez-les d'entrer ! et le sang a coulé au nom du Dieu de paix ! Et nous disons : ne forcez personne ! la prédiction du Christ se réalisera un jour sans doute, mais c'est la tolérance et la liberté qui hâteront la venue de ce jour béni, tandis que l'intolérance et la violence la retarderaient indéfiniment.

Tels sont les principes qui ont inspiré et qui inspireront la rédaction de cette Revue. Chacun de nos confrères y apportera la libre expression de ses sentiments sous sa propre responsabilité, mais aucun de nous ne s'écartera de cette règle qui sera pour nous la principale des choses nécessaires dont parlait saint Augustin. Sur ce point essentiel, unité ; dans tout le reste, liberté ; en toutes choses, charité.

---

Voilà qu'il nous vient à la pensée que cette déclaration coïncide avec la première semaine du carême et peut ressembler à un sermon en trois points. Que nos lecteurs nous pardonnent. Nous ne prenons certes pas l'engagement de ne pas recommencer, de ne pas revenir souvent sur ces grandes questions qui passionnent l'âme humaine, mais nous veillerons à ce que des coïncidences de ce genre ne se renouvellent plus. Moraliser, passe encore ; mais sermonner, en paletot ou en frac, fi donc !

Et le carême n'est pas, à beaucoup près, un temps de sévère abstinence, comme on est porté à le croire. On danse avec plus d'acharnement que jamais ; les fêtes, les bals, les soirées se succèdent sans relâche. Les préoccupations de la toilette ne tiennent pas moins de place aujourd'hui qu'il y a huit jours. Combien je connais d'aimables et jolies pénitentes qui gémissent dévotement sur l'amoindrissement du pouvoir temporel de la papauté, et qui dansent, polkent et soupent intrépidement toutes les nuits. Quel charmant mélange du sacré et du profane ! « Thérèse, n'oubliez pas de dire au cocher que je partirai à quatre heures précises pour aller à l'église ! Ah ! à propos ! la couturière est-elle venue ? ma coiffure est-elle prête ? passez chez le coif-

feur ; qu'il soit ici à huit heures précises. Ah ! un mot encore : Thérèse, prévenez Monsieur que je veux partir d'ici à dix heures pour aller chez Mme X... avant d'aller au bal de Mme Z.... Occupez-vous de tout ce qu'il faut pour ma toilette de ce soir et pour celle de l'église ; surtout n'oubliez pas de mettre le livre de messe dans mon manchon. »

Je vous prie de croire que ceci a été sténographié par moi. Je ne m'en plains pas ; je constate seulement ce fait : que les femmes concilient à merveille le monde et l'église, la pénitence et le plaisir, le salut et la perdition, le paradis et l'enfer. Et ce n'est pas seulement à Paris ou dans les grandes villes qu'il en est ainsi. La France entière, ou plutôt les classes riches et moyennes sont piquées de la tarentule. Une amie qui m'est bien chère, m'écrivait ces jours derniers du fond d'un de nos plus lointains départements : « Je suis venue dans cette imperceptible localité pour y voir quelques amis et aussi pour m'y reposer des fatigues du carnaval, de mes soucis de maîtresse de maison. Eh bien ! on danse ici plus qu'à T... Ce sont des fêtes continues, et les femmes n'y sont pas moins qu'à Paris préoccupées de leur toilette et de leurs succès. Il fait froid, il neige, les rues sont impraticables et il n'y a pas de voitures ici ; nous avons été obligées de louer, hier soir, une diligence, une vraie diligence à trois compartiments, pour y établir nos crinolines et arriver au bal. Jugez si nous avons ri en ce burlesque équipage. Le cocher faisait claquer bravement son fouet, et tout le pays a été ému de cet événement. Ce matin, un indigène est venu m'affirmer que l'Empereur avait cette nuit traversé le bourg pour se rendre en Italie et mettre à la raison l'empereur de Russie, qui s'était permis d'envahir en cachette les États du roi de Naples. Où la politique va-t-elle se nicher ? Bref, ne me plaignez pas, mon ami, je suis ici entourée de gens que j'aime, et je m'amuse de tout mon cœur. »

---

Hélas ! pour un ou une qui s'amuse, combien qui souffrent et qui pleurent ! Et, puisque j'ai commencé cette causerie par un sermon, pourquoi ne la finirais-je par le récit d'une douloureuse et touchante histoire qui émeut en ce moment certaines régions de la société parisienne ?

Mademoiselle Valentine M... était fille unique d'un riche banquier étranger. C'était une enfant du Nord ; mais sa mère, qui était Italienne, lui avait transmis le type de sa beauté méridionale. Sa longue cheve-



lure brune, ses grands yeux noirs, ses lèvres vermeilles et charnues donnaient à son visage un caractère étrange. Elle était de taille moyenne ; mais il y avait une telle distinction dans sa tournure, une telle fierté dans son regard, qu'elle paraissait grande. Valentine avait reçu à Paris une brillante éducation ; elle avait surtout acquis un remarquable talent comme musicienne et comme peintre. Musique et peinture, elle aimait ces deux arts avec passion !

Lorsque son éducation fut terminée et le moment venu de la produire dans le monde, ses parents vinrent se fixer à Paris, et dans cette capitale où la richesse est toujours bien venue, quelle que soit son origine, l'hôtel de M. et madame M... ne tarda pas à devenir le rendez-vous de l'élite de la société parisienne.

Mlle Valentine fut bientôt renommée pour sa beauté, et comme sa beauté était rehaussée par une fortune considérable, la jeune fille fut bientôt le point de mire de tous les prétendants. Bientôt le choix des parents fut fixé. Valentine agréa le fiancé qu'ils lui présentèrent. Le mariage fut célébré en grande pompe. Les jeunes époux, suivant l'usage adopté dans la haute société, partirent le soir même de leur union et allèrent cacher leur bonheur dans une autre patrie. Ils parcoururent l'Italie, visitèrent tous les musées, admirèrent tous les chefs-d'œuvre.

Un jour, à Palerme, sous l'influence du simoun qui souffle si fréquemment des côtes d'Afrique, et donne parfois à la Sicile une physionomie et une température africaines, Valentine fut prise tout à coup d'une crise nerveuse très-violente. Son mari, inquiet et troublé, fit appeler les plus célèbres médecins. Un d'eux, après avoir donné des soins à la malade, après l'avoir interrogée prit le mari à part et lui parla ainsi : « Les phénomènes que présente l'état nerveux de votre femme sont extraordinaires et ne peuvent avoir été déterminés que par des causes sur lesquelles vous pouvez seul nous éclairer. »

Ici commencèrent les interrogations les plus délicates et les plus intimes. Le mari répondit de son mieux.

— Mais, reprit le docteur, est-ce que madame Valentine a eu quelque grande douleur à traverser une passion contrariée ?

— Non, répondit le mari, que cet interrogatoire commençait à mettre à la torture, et dont l'esprit inquiet battait déjà le champ infini des suppositions, notre mariage n'a pas positivement été un mariage d'amour, mais j'aime ma femme et je crois qu'elle m'aime autant que je l'aime. Valentine est irréprochable ; elle a été heureuse toute sa vie, elle adore son père et sa mère, qui vivent encore, Dieu merci !

Je ne sais qu'une cause de douleur très-vive pour elle, et cette cause ne sera pas éternelle, je l'espère bien. Elle aspire de toutes les forces de son âme, de toute l'énergie de ses désirs, au moment où elle sera mère. Nous sommes mariés depuis huit mois ; depuis huit mois nous avons parcouru l'Allemagne et l'Italie comme deux amoureux, sans qu'un nuage se soit jamais élevé entre nous ; mais je dois vous avouer que depuis quelques jours j'ai surpris Valentine triste ou rêveuse, et je remarque qu'elle est dans cet état chaque fois que dans nos relations nous avons rencontré une jeune mère tenant son enfant sur ses genoux ou dans ses bras.

Le médecin hocha la tête en signe d'adhésion et partit en promettant de revenir. Lorsque Valentine fut seule avec son mari, elle retrouva un peu de tranquillité et revint insensiblement à son état normal. Sa tête brûlante se calma et la mémoire quelle avait momentanément perdue ramena le sourire sur les lèvres. Elle tendit la main à son mari et sembla n'avoir pas conscience de la crise quelle venait de traverser.

« Valentine, parlez-moi franchement ; ne suis-je pas votre meilleur ami ? Dites-moi ! quelle émotion, quelles pensées, quelles souffrances avez-vous éprouvées aujourd'hui qui aient pu déterminer le malaise qui m'a si fort inquiété et qui est dissipé pour ne plus revenir, j'en suis certain ?

— Mais, nulle souffrance, mon ami. De l'émotion, oui ! de la joie, oui !

— Et puis-je savoir quelle est l'origine de cette émotion et de cette joie ?

— Oui, dit-elle en rougissant, vous pouvez le savoir. Écoutez-moi. Ce matin, quand vous m'avez laissée pendant quelque instants seulement chez cette charmante comtesse d'Agnano, à laquelle nous avons été recommandés par un ami de Florence, j'ai aperçu du haut de la terrasse et sur un balcon voisin une jeune femme ravissante, admirable, une madone de Raphaël, tenant dans ses bras un enfant beau comme l'enfant Jésus. Je me perdais dans la contemplation de cette heureuse femme lorsque tout à coup je l'ai entendue pousser un cri d'effroi ; elle a pressé l'enfant sur son cœur comme si elle eut voulu l'étouffer, et elle est rentrée dans l'appartement.

« J'ai regardé autour de moi et dans la rue pour y chercher la cause de l'effroi que cette pauvre mère avait ressenti, et j'ai aperçu un cortège funèbre qui sortait de l'église de Sainte-Rosalie : c'était un pauvre petit enfant que l'on allait porter en terre ; à ce moment j'ai res-

senti comme un grand coup que l'on m'aurait donné au cœur, et en même temps.... en même temps....

— Eh bien ! continuez Valentine, je suis sur des charbons ardents. Et en même temps, disiez-vous....

Valentine passa ses bras autour du cou de son mari et balbutia quelques paroles qui rendirent celui-ci tout joyeux. Le soir du même jour, M. de X... écrivait à sa famille et à la famille de Valentine qu'il était le plus heureux des hommes, que sa femme était la plus charmante des femmes puisqu'elle allait le rendre père.

Le jeune couple revint à Paris, cheminant à petites journées afin de ne pas compromettre la précieuse santé de Valentine et le cher fardeau qu'elle portait.

Quelques années s'écoulèrent. Si vous avez lu Notre-Dame de Paris — et si vous ne l'avez pas lu, je vous renie — donc vous avez lu ce magnifique poème de notre grand Victor Hugo et vous savez cet amour ardent, passionné, insensé de la pauvre Sachette pour sa petite Esmeralda. Valentine était plus folle encore d'amour maternel. Jamais enfant ne fut adoré, vénéré, choyé par sa mère comme le fut le fils de Valentine. Hélas ! est-ce que de pareils amours portent malheur ? L'enfant fut pris, il y a peu de temps, par le croup, cet effroi des mères ! et mourut en quelques heures, malgré l'activité des soins qui lui furent prodigués.

Depuis trois mois que cet enfant est mort, Valentine n'avait pas versé une larme. Elle est folle, et de la plus terrible, de la plus touchante folie qui se puisse imaginer. Elle est convaincue que son fils vit, et elle en est d'autant plus certaine qu'elle l'entend. Son fils est captif, son fils l'appelle en pleurant ; et sans cesse, nuit et jour, elle entend la voix de son enfant qui lui crie : Maman, au secours ! Maman, viens à moi !

Et quand son mari veut lui persuader qu'elle est dans l'erreur, qu'elle est le jouet d'une illusion, elle lui répond : Vous vous souvenez de Palerme ? Elle aussi, la jeune mère qui était sur le balcon, crut que l'enfant qu'on emportait dans la bière était le sien, et pourtant ce n'était pas le sien. Ce n'est pas mon enfant non plus qui est mort ici. Tenez ! ne l'entendez-vous pas ? Ne reconnaissez-vous pas sa voix ?

Valentine s'est échappée de chez elle il y a quinze jours ; son mari l'a rejointe à Marseille où elle allait s'embarquer pour Palerme. Ils y sont maintenant tous les deux. Puisse la pauvre infortunée en revenir sinon consolée, du moins guérie !

LOUIS JOURDAN.

## PROPOS PHILOSOPHIQUES

---

Joseph de Maistre dit dans ses *Soirées*, que nous avons en nous une conscience intellectuelle qui nous avertit *a priori* de la vérité ou de la fausseté de certaines propositions. Cette conscience est surtout vivante en ceux qui ne sont point docteurs, et le public, qui donne peu de temps aux disputes d'école, se trompe rarement sur ce qui s'adresse à l'instinct ou au bon sens de chacun. On voit des artistes dont le génie demeure ignoré; mais quand un révélateur apporte au monde de grandes idées, elles s'imposent par droit de conquête. On peut juger les hommes du dix-neuvième siècle d'après ces données et suivant leurs œuvres.

M. Taine s'est chargé de ce soin pour les philosophes professeurs, et le succès de son livre est une preuve qu'on dédaigne maintenant toutes les doctrines de circonstance. Si nous sommes las en France des spéculations métaphysiques, c'est que depuis soixante ans quatre ou cinq écoles se sont succédé sans laisser rien après elles, qu'un peu de bruit autour de quelques noms et beaucoup de vide dans les esprits. Nous avons vu tour à tour : une copie du système de Condillac; une philosophie catholique, ce qui était un non sens; une philosophie politique, espèce de toile d'un tissu prêt à rompre et derrière laquelle se sont abrités les ambitieux de ce temps-là, et une mosaïque composée de fractions de doctrines qu'on présentait au public sous des noms différents, suivant le cours des événements. Tout cela, d'ailleurs, inintelligible, ridicule de forme, étranger, venu souvent d'Écosse et d'Allemagne, et d'une essence si peu française, qu'on donne encore aujourd'hui vingt volumes sur l'objectif pour deux pages de Montai-

gne. — En métaphysique, on peut tout, même improviser un système, et il n'est pas difficile de le faire accepter, car le succès dépend presque toujours de l'obscurité de la démonstration. Peu de personnes sont rompues aux exercices de la pensée; on n'oserait avouer, d'ailleurs, qu'on ne comprend pas; on a des motifs pour se laisser prendre d'assaut: l'indécision, l'ennui, et cet instinct qui nous gouverne et qui faisait dire à Descartes: «Après tout, il faut bien croire à quelque chose.»

Du scepticisme! — Sans doute, c'est le commencement de la raison. Ceux qui sont assez hardis pour déshabiller le fantôme trouvent un homme d'infiniment d'esprit qui répond quelquefois: «La métaphysique, messieurs, c'est l'art de jongler avec des conjectures.» — Vous pouvez aussi rencontrer quelqu'un de bonne foi qui dira: — «Mon Dieu! j'ai étudié trente ans, j'ai lu tout, j'ai sauvé mon intelligence et je me suis retiré dans un petit système assez élastique pour ne gêner personne et tout à fait approprié aux goûts les plus différents.» Alors chacun continue sa course, les uns vers les fonctions (pourvu qu'elles ne soient pas vaines), les autres au travail, à la production, à la petite philosophie pratique, à la vie, enfin. Constatons que tous ces brillants improvisateurs ont été étrangers au mouvement scientifique, artistique, industriel de la France. Qui se retranche de la communion des vivants n'a rien à demander à la jeunesse. Passons.

Depuis trois mille ans on s'occupe de métaphysique et l'on n'a produit encore que des hypothèses. Cette science, comme dit M. Renan, est un assaisonnement aux autres études; mais en raison de son peu de certitude, ce n'est pas uniquement vers elle que se porteront les intelligences supérieures. On peut dire qu'elle a pour objet la connaissance des causes naturelles, que ces causes lui sont données par les sciences particulières, et qu'elle a pour but d'ordonner et de populariser toutes les formules générales, afin de mettre chacun à même d'apercevoir d'un coup d'œil le résumé de nos connaissances. Si vaste que paraisse cette œuvre, elle n'est pas plus considérable que celle du savant attaché à une spécialité; elle exige certaines facultés d'esprit, certain don de Dieu; la gloire qu'elle procure est d'autant plus grande qu'elle est moins critiquée, mais ce n'est pas là une marque d'un mérite exceptionnel. M. Renan conseille sagement aux métaphysiciens d'approfondir au moins une spécialité avant d'aborder les théories générales; c'est une excellente pensée, car on ramènerait ainsi aux sciences particulières un grand nombre d'observateurs qui

apporteraient dans leurs études la méthode nécessaire pour faire des découvertes. Mais pour la connaissance de l'homme, qu'est-ce que la métaphysique sans la physiologie ? Rien qu'une gymnastique intellectuelle. C'est pour avoir oublié cette alliance, qu'après un succès éphémère tant de personnages distingués sont tombés tour à tour du haut de leur réputation dans la galerie de M. Taine. Aussi nous chercherons ailleurs les vrais philosophes, et, dans l'examen que nous allons entreprendre, nous souhaitons de gagner le lecteur à nos sentiments.

Tandis que la jeunesse allait tous les jours applaudir Laromiguière et M. Cousin, quelques hommes obscurs donnaient au dix-neuvième siècle son véritable caractère en renversant les vieilles barrières des encyclopédistes, et en créant, par la force de leur génie, une religion, une politique et une science. Comme l'audace de leurs conceptions dépassait la portée des intelligences moyennes, ils furent ignorés et léguèrent leurs idées à un petit nombre de disciples qui, vingt ans plus tard, eurent la satisfaction de se voir compris et encouragés. Les grands hommes dont nous parlons ont souffert une longue misère, c'est en vivant dans le monde des travailleurs et des pauvres qu'ils se sont expliqué l'histoire des temps modernes; histoire bien mesquine si on l'étudie dans les chancelleries, mais d'un enseignement profond pour qui la voit s'accomplir un peu partout. Ces rêveurs parlaient de paix perpétuelle, de grandes associations industrielles, de révolution scientifique, d'affranchissement des femmes; ils avaient entrevu des forces immenses encore inertes, mais propres à toute entreprise pour qui saurait les chercher. Les deux principaux étaient Saint-Simon et Fourier.

On parle beaucoup de Fourier, et il n'est malheureusement connu que par les plaisanteries qu'on a faites sur sa doctrine. Les plus beaux génies ont leur délire; Fourier eut des extases, des visions d'une poésie grandiose et qui s'élève bien au-dessus de celles d'Isaïe et d'Ézéchiel. C'est ainsi qu'à notre époque, après tous les railleurs du dix-huitième siècle, on a vu en France un prophète dans la tête duquel la science, la religion et la poésie se trouvèrent confondues. Il parlait une langue bizarre, originale, d'une richesse parfois singulière, mais incohérente comme la pensée qu'elle essayait de traduire, et souvent incompréhensible. L'inconnu majestueux du monde sidéral, la soudaine révélation des puissances scientifiques, l'avenir de l'humanité, tels sont les points de vue que Fourier contempla, et de ses rêves sortit une doctrine dont voici la formule : « L'attraction est universelle. » C'est la loi de Newton généralisée. Dans son

adoration de la nature, Fourier chercha à développer toutes les énergies de l'individu. Il vit ce qu'il y a de grand dans la passion et résolut d'utiliser cette puissance. L'homme passionné seul est fort, mais il lui faut un point d'appui. Voici l'association : c'est-à-dire la rapidité d'exécution, le travail agréable, la transformation du globe et la suppression des armées. Cette idée est admirable ; on a beaucoup inventé, il n'était cependant jamais venu à la pensée d'aucun rêveur de révolutionner ainsi le monde par la vertu de son imagination. Que nous sommes loin des banalités fleuries de la philosophie officielle ! Ce n'est pas un cours de morale qu'on récite, mais un monde nouveau qu'on révèle, l'œuvre du siècle qui s'affirme, l'extinction de la misère, la vie rendue possible, enfin quelque chose de grand. Cette incomparable intelligence eut le vertige, Fourier, emporté par ses rêves, abandonna le terrain solide des choses positives ; il ne tint pas compte des découvertes contemporaines, et dans son impatience il vagabonda, oubliant l'histoire, créant des chimères et transformant à plaisir l'astronomie, la géologie, etc. Sans égal pour concevoir, il était inhabile pour préciser, pour exécuter, et pour retenir ses idées dans la limite qu'impose nécessairement tout essai nouveau. Une école très-brillante a pris sa succession philosophique, le silence s'est fait sur les utopies du maître, et l'on s'est remis au travail dans la voie industrielle et scientifique. En politique, les fouriéristes n'ont pas formulé de système ; ils devançant trop l'heure présente pour estimer les transitions, ils suppriment tout l'édifice gouvernemental de ce temps-ci pour vivre en esprit dans une société transformée. Dans leurs journaux, presque tous ont défendu la liberté absolue. M. de Girardin se rapproche de leur école.

Ici se place naturellement Cabet et son système, engendré par le grand mouvement saint-simonien et fouriériste. C'est une remarque digne d'intérêt, d'observer que ce novateur a emprunté aux premières églises chrétiennes l'idéal de sa cité à venir. La vie en commun, le travail collectif, les exercices d'agriculture comme les moines en ont exécuté jusqu'au dix-neuvième siècle, ces faits que l'étude de l'histoire a mis en lumière ont guidé Cabet dans ses recherches. Frappé de l'ordre qui a marqué les communautés d'autrefois, admirant la grandeur de leurs entreprises, il tenta, d'après ces modèles, de réformer la société moderne en adaptant la discipline aux nécessités de la civilisation. Qui n'a rêvé depuis Rabelais une abbaye de Thélèmes ainsi organisée, où le travail et la fraternité ennobliraient la vie, où tous n'auraient qu'un intérêt ? quel penseur désireux de créer à son

tour, n'a caressé cette idée d'un nouveau levier d'Archimède? La raison se trouble, le cœur s'agrandit devant cette image de Dieu, le philosophe s'efface et il ne reste qu'un poète ému qui chante les splendeurs de la foi nouvelle. Cabet suit les traces de Fourier : son imagination devance le temps et aperçoit déjà l'immensité de l'Afrique centrale arrachée au sable du désert. Cette passion vous entraîne; vous assistez à une scène immense : trois cent mille hommes répandus dans de vastes plaines attendent le lever du soleil, et, après avoir salué l'aurore d'un hymne religieux, commencent l'œuvre du travail. La terre est fouillée, remuée, les collines sont déplacées, le cours des fleuves détourné, des digues amoncelées, des forêts nouvelles plantées, quelque chose de colossal qui transporte, qui écrase la pensée et qu'on admire sans y croire. Cette poésie, qui est une des plus belles de notre temps, et qui en est, certes, la plus originale, fut l'écueil des doctrines de Cabet. Ceux qui ont lu son *Voyage en Icarie* se sont pris à sourire de leur enthousiasme; ils ont marqué du doigt la page qui les avait émus, en murmurant : « utopie. » On ne saurait se prononcer encore sur des doctrines et sur des hommes à qui nous devons le respect. Ce sera pour eux un honneur unique d'avoir, en 1840, prophétisé l'histoire de l'humanité. Pour, nous que tant d'expériences ont rendus difficiles, nous avons demandé plus de mesure dans les réformes; nous avons consulté les tendances nationales, et le bon sens populaire a prévalu encore une fois contre la hardiesse des apôtres. En science sociale, chaque progrès accompli n'est que le corollaire de celui qui précède; et, d'ailleurs, tous les réformateurs sont-ils bien compris de la foule? Voltaire se vantait de n'écrire que pour cent lecteurs polis; eux, n'ont pas assez réfléchi qu'ils ne s'adressent souvent qu'à un petit nombre d'hommes de cœur, plus riches de foi que de science solide.

Cabet est allé en Amérique où il a fondé une colonie. Malgré ses talents remarquables d'administrateur, l'essai n'a pas réussi. On a appris, par des lettres particulières, que cette société a été un moment sur le point de se séparer de son chef. Attendons pour juger.

Nous n'avons pas encore parlé du *Positivisme*, doctrine fondée par A. Comte et représentée aujourd'hui par M. Littré. M. Littré est un des philosophes les plus honnêtes que nous sachions. Il s'agit ici de l'honnêteté intellectuelle que donnent la conscience d'un grand talent et l'habitude de la critique, et qui consiste à se mettre en garde contre les surprises de l'imagination, à choisir des disciples d'une raison assez mûrie pour rejeter toute proposition non prouvée, et à confesser



que beaucoup de science donne droit à beaucoup de modestie. C'est dire que M. Littré, dont l'intelligence s'est exercée sur toutes choses, a mesuré le peu d'étendue de nos connaissances et qu'il sait, pour avoir pratiqué les hommes, combien l'orgueil peut engendrer de folies dans la tête d'un savant. — A. Comte, disciple de Saint-Simon, quitta son maître en 1819, et se sépara des saint-simoniens en haine de leur religion. C'était une capacité des plus remarquables, et il tenta de continuer l'œuvre de son maître, c'est-à-dire de créer l'ordre dans le chaos des sciences et d'y faire régner cette logique sans laquelle on s'ignore soi-même. A. Comte, à la fin de sa vie, fonda une religion, se crut pape, puis mourut fou ou monomane. Nous passerons sur les détails de cette triste vieillesse qui aurait offert tant de méditations au génie d'un Bossuet ou d'un Balzac; nous rappellerons que M. Littré ayant connu A. Comte, étudia ses idées et remplaça le *positivisme* sur son vrai terrain. Dans une brochure que nous recommandons à nos lecteurs (*Paroles de philosophie positive*), M. Littré expose la nouvelle doctrine.

La grande originalité du positivisme c'est que, contrairement aux principaux systèmes modernes, la science seule en forme la base. Les questions que se propose l'esprit humain et sur lesquelles on dispute depuis Aristote, telles que l'âme, l'origine et la fin de notre être, la destinée, etc., sont rejetées comme étant au-dessus de notre portée. L'univers, étudié aussi complètement que possible, est ordonné, analysé; on observe les faits, on déduit des lois que l'on groupe, et de déductions en déductions on arrive à formuler trois ou quatre grandes lois générales qui sont l'explication même des phénomènes naturels. Tel est le résumé de cette doctrine. Le positivisme, comme religion, n'est pas; on prévoit bien comme secrète croyance celle de l'unité de substance, mais dans un avenir éloigné. Pour la politique, l'école s'est peu mêlée aux études contemporaines, et elle n'a pas touché à l'industrie, du moins d'une manière vaste et neuve. M. Littré pense avec raison qu'une foule d'hommes qui ont abandonné toute croyance théologique viendront se rallier au positivisme; et certes cela vaut mieux pour eux que l'impuissant scepticisme des pédagogues. Mais il est toute une manifestation de l'humanité que le positivisme semble ignorer: le sentiment, la foi, c'est-à-dire la femme, l'enfant, le jeune homme. Je sais bien qu'une société modèle comme on en souhaitait chez Diderot en 1780, dans laquelle tout le monde naitrait à quarante ans mathématicien et philosophe, serait une fort belle chose, mais enfin c'est un rêve, une utopie comme celles de ce bon Fourier, qui

avait du moins pour lui le grandiose et le poétique des conceptions. Cette plaisanterie renferme une critique. Quelque soit la bienveillance des positivistes pour la femme, ils méconnaissent ses droits. Une idée d'affranchissement a été jetée en ce monde par Saint-Simon (1802); elle a été relevée, elle anime aujourd'hui bien des cœurs. La femme, nous dit M. Proudhon, n'a de dignité que dans le mariage. Quel mariage? O révolutionnaire! vous êtes encore catholique; malgré l'honnêteté de votre cœur, vous vivez sans convictions.

Puisque l'occasion s'en présente, rappelons qu'il existe encore aujourd'hui en France des dialecticiens qui continuent en métaphysique des exercices dangereux, des tours de force intellectuels amusants, mais de mauvais exemples; en un mot, des œuvres stériles telles que la critique de l'*Oraison dominicale*, par M. Proudhon. Étude subtile, preuve d'une connaissance variée de la grammaire et des jeux spéculatifs, mais d'une influence pernicieuse sur ces lecteurs qu'on appelle des esprits forts. — Point de bonne philosophie qui ne soit générale et populaire, toujours exposée dans un style simple. Concision dans les formules, rapidité dans les énoncés, clarté partout. Cette méthode était celle de Voltaire, de Descartes et de Saint-Simon; elle nous a donné cent chefs-d'œuvre.

Il est vrai que M. Proudhon n'a pas eu la prétention de fonder une nouvelle école, mais l'autorité de son talent donne force d'axiomes à beaucoup de ses théories, du moins dans un certain public, et l'on ne réfléchit pas assez que M. Proudhon n'a rien édifié, malgré ses promesses. Il est pour nous le premier des critiques de ce temps; les Allemands, ses maîtres, lui ont donné la frénésie d'analyse qui possédait Kant; de là une ferveur d'iconoclaste, la haine des symboles, et aussi des pages souvent admirables. On comparait la manière de Balzac à des dissections; M. Proudhon procède autrement: il brise tout ce qui est devant lui, il en écrase les morceaux, les pulvérise, puis se demande s'il ne s'est pas trop hâté. De ce manque de prudence et de mesure résultent de fréquents retours sur lui-même, et il n'est pas rare, en lisant ses œuvres, de trouver deux opinions contraires soutenues avec le même talent à trente pages d'intervalle. Son style est solide, excellent pour les définitions, mais parfois obscur par un abus de termes scientifiques. Il y a des passages qu'on ne peut comprendre qu'à l'aide d'un glossaire.

Ces réflexions nous entraînent. Nous avons constaté que, malgré sa haute valeur, le positivisme est une doctrine incomplète. Où trouverons-nous un philosophe qui ne soit ni un utopiste, ni un savant

exclusif, ou simplement un prophète, mais qui, en politique, en science et en matière de foi nous donne des idées certaines ?

Celui qui s'occupa de ces questions avant tous les autres réformateurs fut Saint-Simon. Ami de Condorcet, disciple de d'Alembert, il employa quarante années de sa vie à amasser un trésor immense de faits et d'observations, puis ayant classé le tout dans son cerveau, il conçut le projet de ramener à la religion tous les esprits qui avaient abandonné le catholicisme, et il entreprit de fonder une nouvelle foi, non plus sur la révélation, mais sur l'existence de la force cachée qui anime l'univers. Cette force sera connue un jour, c'est le but de la science, et cette religion est, à dire vrai, une religion naturelle plus positive que le déisme, et sans aucun rapport avec les doctrines imitées de Rousseau, et vantées de nos jours par quelques philosophes. Considérant l'immensité de l'espace, admirant la correspondance qu'ont entre elles les lois du mouvement, sur la terre et dans le monde des astres, ayant demandé les secrets de la vie aux plantes, aux minéraux, et jusqu'au corps de l'homme, embrassant l'infini du ciel dont la grandeur écrase l'esprit, et l'infini de la terre que l'on connaît encore trop peu, il comprit, par la vigueur de son génie, comment toutes ces masses et tous ces atômes, ces globes et ces corpuscules se développent, vivent et meurent par l'effet d'une cause unique. Il fallait beaucoup d'audace philosophique pour affirmer que la force qui entraîne un soleil dans une constellation est de même nature que celle qui crée un insecte sur les fucus de l'Océan pacifique. C'est ici que l'axiôme de J. de Maistre est d'un grand secours. Et, en effet, il n'est pas de savant ou d'homme un peu versé dans les études générales qui n'affirme ces vérités devant le témoignage de sa conscience intellectuelle. Mais sépare-t-on l'effet de sa cause ? Les conçoit-on l'un sans l'autre ? Est-il possible de les dépouiller du rapport de nécessité mutuelle qu'ils ont entre eux ? Et qu'est-ce donc que tout cela si ce n'est Dieu ?

Voilà un *credo* dont tout le monde ne s'accommodera pas. C'est que la foi n'est donnée qu'aux puissantes intelligences et aux cœurs simples. Nous ne pouvons entrer dans d'autres détails, car les limites de cet article nous en empêchent. Nous remarquerons que cette œuvre énorme était presque terminée en 1825. Saint-Simon était, lui, employé au Mont-de-Piété, où il gagnait mille francs par an ; encore, ce grand homme faisait-il des économies pour s'acheter de la poudre et des balles, un jour qu'écrasé par la souffrance il douta de lui-même. Pour révolutionner la science, il avait pris des mains

de Bichat la physiologie à peine formée, et lui avait donné le poste principal occupé dans la série de nos connaissances par les mathématiques. Il osa bien davantage. La morale, disait-il, doit devenir une science positive ; cela sera possible quand les métaphysiciens seront physiologistes et quand on comprendra que c'est folie de séparer l'étude de l'âme de celle du corps. Grande parole et admirable vérité ! C'est vers cette science que nous marchons, et c'est à l'oubli du précepte de Saint-Simon qu'on doit tant d'ouvrages d'une dialectique verbeuse. Si l'on croyait que toute son œuvre se borna à ces deux résultats, on se tromperait. Il écrivit sur l'histoire quelques pages où il y a plus d'observations et de profondeur que dans tout ce qu'on a fait depuis, sans exception ; enfin, entrant dans la politique, il prophétisa à Napoléon I<sup>er</sup> que le temps des guerres était passé et qu'une nouvelle puissance allait dominer le monde. C'était l'industrie qui naissait alors. Dans les études sur l'industrie que nous devons à la plume de Saint-Simon, le génie éclate à chaque page. Rien d'hypothétique, point de romans comme ceux de Fourier, le sens complet des choses et des besoins de l'époque, des prédictions politiques d'un grand homme d'état, des plans d'administrateur qu'aurait signés Colbert. Un jour, il se fit pamphlétaire : il écrivit en deux feuilles le *Code des sociétés modernes*, le *Credo des producteurs* ; enfin, sa tâche faite, il rentra un soir dans sa chambre et mourut, comme Socrate, au milieu de ses amis.

Nous voudrions parler du prodigieux mouvement qui, après sa mort, tint l'Europe attentive aux efforts de l'école saint-simonienne. De tels esprits font des révolutions durables. On sait le courage, l'ardeur sincère des membres de cette école ; on ne leur a pas épargné les calomnies, mais la calomnie est un des aspects de la gloire. Ils auront dans l'histoire contemporaine la part principale, car on se souviendra qu'au milieu des agitations de notre pays, ils ont tenté un grand effort pour arracher la France au souvenir du dix-huitième siècle, au scepticisme, à l'inaction industrielle, à la vieille politique. Depuis trente ans ils ont beaucoup créé, et nous sommes encore au début du mouvement prédit par Saint-Simon. Vue de près, l'œuvre a ses points defectueux ; vue de haut, c'est colossal. Il ne faut pas demander aux hommes des vertus supérieures à leur nature, ni les juger de leur vivant. Dans un siècle, quand il n'y aura plus d'années, quand on n'assistera plus à ces moissons qu'on appelle des batailles, on n'oubliera ni le martyre de Saint-Simon, ni les travaux de ses disciples. Les savants s'étonneront qu'un génie égal à celui de Newton

ait disparu de la vie sans éclat, et tous ceux qui vivent par le sentiment : les artistes, les femmes, sauront quels grands cœurs animaient les héros de l'idée.

**EUGÈNE DEBRIGES.**

# LE DERNIER CHAPITRE

## DE DON QUICHOTTE

OU L'ON VOIT QUE L'AUTEUR SUPPOSE QUE LE LECTEUR VIENT DE TOURNER  
LA DERNIÈRE PAGE DU CHEF-D'ŒUVRE DE MICHEL CERVANTÈS

---

Le duc et la duchesse firent des gorges-chaudes de la mort et de la résurrection d'Altisidore. — Ce bon chevalier, fit la duchesse, garde à sa dulcinée imaginaire plus d'amour et de constance que les chevaliers ne le firent jamais à leurs dames, de qui ils recevaient plaisir de l'âme et du corps. — Oh ! pour cela, il n'en est encore rien décidé, et je saurai faire succomber sa vertu, reprit le duc. Cette Altisidore est trop éveillée et trop lutine. Ses agaceries ne rappellent point assez le platonique amour des demoiselles de condition. Laissez-moi dépêcher au chevalier de Triste-Figure notre plaintive Miranda, et je gage que Dulcinée sera oubliée. — Je le veux voir, répondit la duchesse.

Ce projet arrêté, ils firent venir Miranda ; c'était une fille des environs, que la duchesse avait prise à son service, la trouvant gentille. Elle avait alors plus de vingt ans ; elle était sage, et les suivantes, médisantes et légères, n'auraient pu lui reprocher aucune intrigue d'amour. Elle passait son temps à prier, à lire, à songer, et quittait rarement sa chambre ; aussi cette folle troupe de jeunes filles qui servaient la duchesse l'avait prise en haine de la belle sorte ; devinant en elle une âme supérieure, elles la détestaient d'autant. Miranda méprisait les grossières galanteries des pages, et on la trouvait, pour douce et obligeante qu'elle fût, fière et dédaigneuse. La vérité est que,

plus instruite que ses compagnes, elle gardait au fond du cœur, comme un cher trésor, un désir ambitieux, qui souvent humilié n'en prenait que plus de force et d'apreté. Elle avait, quoique nulle ne fût plus attentive à remplir les charges de son service, peu d'amour pour la vie de complaisance et d'humilité que menaient les suivantes de la duchesse. Elle rêvait d'un gentilhomme qu'elle aimerait pour sa valeur ou son savoir, et, chose inouïe, d'une vie libre et d'un foyer à elle. Si bien qu'étant toute petite, elle avait des airs de grande dame et de tels caprices d'infante, que José Pacheco, son père, avait coutume de s'écrier qu'elle n'était pas sa fille : propos qui faisait rougir sa mère Térésa plus qu'il n'eût fallu.

Le duc lui fit entendre qu'elle eût à passer pour sa nièce, persécutée par un félon chevalier, et qu'elle feignit pour son hôte une passion chaste et concentrée, que les éclairs de ses yeux devaient seuls laisser apercevoir. Miranda se fut bien passée de jouer auprès de Don Quichotte cette comédie, qui lui paraissait cruelle pour le pauvre fou ; mais elle avait appris que Tosilos, pour avoir refusé de le combattre et de le désarçonner, avait reçu cent coups de bâton, et telle était la misère de ses parents, qu'elle n'eût voulu pour rien au monde s'attirer la disgrâce de la duchesse. Elle connaissait sa maîtresse absolue dans ses volontés, implacable quand il s'agissait de ses plaisirs, comme sont les grands, qui pardonnent un crime plus volontiers qu'une entrave à leurs jouissances. — Elle promit donc de jouer son rôle au mieux et se retira pour se vêtir de brocart et de voiles de gaze, ainsi que les demoiselles de qualité.

Pendant ce temps, Don Quichotte et Sancho Pança se tenaient enfermés dans leur chambre. L'écuyer se consolait à part soi d'avoir perdu les honneurs du gouvernement, en songeant qu'il pouvait désormais manger à sa guise et que son corps ne servirait plus de champ de bataille. — Quant aux coups de fouet qui devaient désenchanter Dulcinée, il comptait bien ne pas se les donner, à moins d'un bon prix. — Son maître était triste et abattu. La douleur de sa dernière défaite, plus encore que ses blessures, le retenait couché. Appuyé sur le coude, il songeait à ses incroyables aventures, à son voyage plein de déboires et d'ennui. Depuis un mois il menait une vie relativement tranquille, et son cerveau, à l'abri du soleil brûlant des grandes routes, s'était reposé. Il en était à ce point où le malade n'ose réfléchir et regarder en lui, craignant de se trouver insensé. — La vérité lui apparaissait comme une vague lueur ; depuis que tout servait à souhait sa folie, elle s'affaiblissait en lui. Il avait entendu et

compris parfois les rires étouffés des seigneurs à Barcelone, et les cris ironiques des polissons qui suivaient son triomphe en célébrant Dulcinée. Le duc et la duchesse ne croyant que s'amuser du pauvre chevalier avaient, comme d'habiles docteurs, préparé sa guérison. La fièvre causée par ses blessures venait encore y contribuer : une femme devait l'achever ; une main délicate et douce devait ramener sur terre le noble esprit emporté au pays des rêves. — Quelque puissant qu'il fût, nul médecin n'eut pu guérir ce cerveau malade ; il fallait plus encore que de la science : il fallait de l'amour et de la pitié, de la poésie et de la raison, il fallait une femme ; car c'est d'elles seules que les vérités de la vie reçoivent ce rayon qui les rend douces aux poètes. C'est ce que nous apprend Cid-Hamet en nous racontant, comme il va suivre, la guérison de Don Quichotte, que l'infidèle traducteur espagnol attribue mal à propos au curé. Comme si avec du latin, des gros mots sur l'enfer et d'idiotes résignations, qui ne sont que lâcheté et égoïsme, on avait jamais fait du bien à personne.

Don Quichotte rompit le premier le silence : — Eh bien, mon ami, nous allons donc regagner notre village et nous reposer ? — Et j'en suis joyeux ; car voyez, monseigneur, tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse ; et s'il y a des pois chez le voisin, chez toi il y en a la marmite pleine ; tout aussi bien je verrai volontiers Sauchica et j'embrasserai ma bonne femme avec plaisir, car mieux vaut le moineau en main que la grue qui vole.

En ce moment la porte s'ouvrit, et un valet du duc s'écria pompeusement : « Levez-vous, ô fleur de courage ! chevalier de la Triste-Figure, voici qu'une nièce de votre hôte vient de réclamer le secours de votre bras. » A ces mots, toute la folie de Don Quichotte lui revient en tête. « Mon bras est désarmé, dit-il ; je ne sais si je pourrai, sans manquer au serment que j'ai fait au terrible chevalier de Blanche-Lune, m'engager en une nouvelle aventure ; mais j'accours rendre mes hommages à la gracieuse dame qui me requiert. »

Cela dit, il se leva et pria Sancho de l'habiller. Ne mettez-vous point votre armure ? lui dit l'écuyer. — Non ; j'ai juré de ne point me couper la barbe et de ne pas revêtir ma cuirasse tant que je n'aurai pas accompli mon serment et passé un an dans la retraite : les fanfarons seuls, Sancho, se parent d'armes inutiles. — Pour cela, reprit Pança, votre grâce a raison : il n'est pire sot que l'évêque qui couche avec sa mitre ; et quant à la barbe, je ne saurai que vous louer, car ce que Dieu a mis en place est mieux que ce qu'y a mis ton père : et vraiment votre grâce a meilleure façon ainsi barbue, bien que le poil soit



blanc par place, et, comme l'on dit, poivre et sel. — A ce sujet, dit Don Quichotte, ôte-moi d'un doute ; car je reconnais que tu n'as pas l'âme basse ni l'esprit sot, puisque les dignités ont augmenté ton intelligence au lieu de l'abattre. Crois-tu qu'Altisidore ait pu vraiment m'aimer, et qu'il n'y a pas là quelque œuvre de malice et d'enchantement ; car si je suis galant et brave, je me trouve vieux, hâlé en diable à courir les grands chemins, et peu semblable aux damerets de la cour. — Oh ! pour cela, votre grâce sait ce proverbe : chaque marmite trouve son couvercle. — Qu'entends-tu Sancho ? — J'entends que chacun trouve une femme, et me souviens des paroles de votre grâce que je tiens gravées en mon cerveau. Car m'est avis que vous parlez comme un livre, et non de ceux que la cupidité, l'envie ou l'orgueil inspirent ; mais de ceux qui traversent les siècles, à ce que vous m'avez appris d'Amadis de Gaule. — Et quelles paroles, Sancho ? — Ne vous souvenez-vous pas ? Un jour que j'exprimais à votre grâce des doutes tous pareils, vous m'avez répondu : « Fais attention, Sancho, qu'il y a deux sortes de beauté : l'une de l'âme, l'autre du corps. Celle de l'âme brille et se montre dans l'esprit, dans la bienséance, dans la libéralité, dans la courtoisie, et toutes ces qualités peuvent se trouver chez un homme laid. Quand on vise à cette beauté, et non à celle du corps, l'amour n'en est que plus ardent et plus durable. Je vois bien, Sancho, que je ne suis pas beau, mais je reconnais aussi que je ne suis pas difforme, et il suffit à un homme de bien, pourvu qu'il ait les qualités de l'âme que j'ai dites, de n'être pas un monstre pour être aimé tendrement (1).

Cela est vrai, dit Don Quichotte. — Depuis ce sermon, reprit Sancho, je trouve votre grâce plus belle que Cardenio ou que Basile, tant brillent en elle la valeur, la galanterie et la libéralité des chevaliers errants.

En parlant ainsi, Sancho pensait aux trois anons qu'il allait trouver en son écurie, et Don Quichotte s'était habillé ; il avait, sur les instances pressantes du duc, et se souvenant des habitudes d'Amadis et de Galaor, largement puisé dans la garde-robe du château. Une chemise de fine toile des Pays-Bas éclatait, fine et souple, sous un pourpoint de velours noir. De hautes bottes éperonnées d'argent couvraient presque sa cuisse maigre et nerveuse ; un élégant chapeau faisait ressortir l'air martial de sa figure, délivrée de l'informe salade et du ridicule armet. Un long manteau que relevait son épée achevait

(1) *Don Quichotte.*

de lui donner une grande tournure; ses yeux, qu'il avait fort noirs, étaient voilés de tristesse.

Rossinante, à demi-morte depuis sa dernière mésaventure, se repaissait d'orge, couchée sur une douce litière; son maître avait, à regret, renoncé à la monter, et conduisait en cavalier consommé un étalon du duc. Toute sa personne, débarrassée de son étrange costume, avait tant d'aisance et de distinction, qu'on le reconnut à peine quand il se présenta au rendez-vous de chasse où le duc l'attendait avec Miranda.

Miranda, toute troublée et honteuse, se tenait à côté de la duchesse; son cœur battait bien fort et sa gorge sautait dans sa robe de velours. La fille du peuple se sentait, quelque'embarrassée qu'elle fût, heureuse de revêtir de belles robes et de porter les longues chaînes d'or des dames de qualité. Sa coquetterie était satisfaite, et plus encore le légitime orgueil de se voir, ne fût-ce qu'une heure, l'égale par la parure, de celles dont elle était l'égale par le cœur et l'intelligence. Peut-être encore quelque secret instinct de race ou quelque espérance lui disaient-elles tout bas qu'elle quitterait un jour à jamais l'uniforme triste des servantes. Elle n'avait pas encore vu Don Quichotte, tant elle restait étrangère aux folies joyeuses de ses compagnes. Au jour mémorable du tournoi, elle avait été visiter sa mère et lui porter de l'argent économisé sur ses gages. Aussi ne le trouva-t-elle pas ridicule et bouffon quand, descendant de cheval, il s'inclina devant elle et lui dit d'une voix lente et grave : « J'ai reçu votre requête, notre demoiselle, et je viens me mettre à vos ordres. Je ne sais si je pourrai reprendre l'armure et combattre vos ennemis; mais les chevaliers errants n'ont pas seulement coutume de défendre les dames la lance au poing; ils savent aussi, par de chrétiennes paroles, consoler les infortunes. » — « Ma douleur est de celles que les paroles bienveillantes adoucissent mieux que de grands coups de lance et des ennemis vaincus, reprit Miranda. » Sa voix était un peu émue, et elle rougit en prenant la main du chevalier pour monter en selle. — « Allons, la fille n'est pas si sotte que je le croyais, et j'ai le regret de l'avoir si souvent brusquée, » dit la duchesse.

On se mit en chasse. Le duc trouva plaisant de laisser seuls Don Quichotte et la suivante, aux environs d'une grotte fort connue dans le pays. — Voyons ce que fera le pieux Enée dans la caverne de Didon, ajouta-t-il en souriant. Fatigué du soleil, Don Quichotte descendit de cheval et offrit à Miranda de se reposer un instant. A peine mettait-elle pied à terre que Ginés de Passamon, qui se cachait par là avec

quelques drôles de la bande de Roque-Guinard, s'élança sur elle en criant : « Venez, c'est un fou ! » Déjà sa main touchait au riche collier de la jeune fille, quand Don Quichotte vengea, d'un coup de revers, sur ce misérable, les dents brisées et le pourpoint volé. Les bandits qui l'accompagnaient mirent l'épée au vent. Don Quichotte se sentait froid au cœur ; il connut l'émotion en face du péril, qui seule fait la bravoure. Roulant son manteau sur son bras, il chargea avec tant d'audace que les voleurs prirent la fuite. — Le duc, accouru aux cris de Miranda, félicita le chevalier de sa bravoure, et, cette fois, sans rire. — Quand à Miranda, elle l'aima dès lors.

Ici, Cid-Hamet ouvre une parenthèse et se demande si vraiment on peut aimer un fou, barbon et dont chacun se joue. Il en disserte longuement et déclare enfin les femmes d'humeur si contrariante qu'il les croit bien capables de tout ce qui sort de l'ordinaire et du raisonnable. — Nous pensons plutôt, pour nous, qu'elles ont je ne sais quel instinct de dévouement, une foi vive en leur puissance qui les pousse aux entreprises désespérées, aux paradoxes du cœur, qui les fait chercher à fixer le flot, à rendre sage la folie même, à aimer Don Juan, à guérir Don Quichotte.

Le chevalier, qui n'était point sot, s'aperçut bien vite des attentions de Miranda. Il ne lui donna pas la rude leçon infligée à Altisidore ; il lui dit combien il aimait Dulcinée. La jeune fille eut à lutter contre une rivale imaginaire. Doucement, à force de tendresse, elle guérit le pauvre fou. Elle lui montra le néant de ses imaginations, elle lui fit toucher du doigt et lui fit voir ce que valaient la beauté de Dulcinée, la vertu de Roque-Guinard, la grandeur du duc, l'amour d'Altisidore, la charité chrétienne des moines, la pudeur des demoiselles et la fausse barbe de Trifaldi.

Cid-Hamet déclare en cet endroit que la prose ne saurait être digne de rendre l'amour et l'esprit que Miranda déploya pour la guérison de Don Quichotte. Il en a fait un poème et l'a dédié à Aïscha, la femme bien-aimée du prophète. Revenu dans son village, Don Quichotte s'y maria ; il vécut deux ans, charitable et généreux, presque toujours seul avec Miranda, heureuse de la considération de tous. Il voyait peu le bachelier, qui, gonflé de sa science, avait perdu la gaieté de son caractère. Le curé l'ennuyait. Il passait des journées entières dans son cabinet, ce qui intriguait fort Sancho Pança, qu'il aimait et voyait toujours à cause de son dévouement et de sa joyeuse bonhomie.

A sa mort on trouva chez lui, sur sa table, un manuscrit : « His-

toire des chevaliers errants du siècle, tels que médecins, savants, navigateurs et écrivains. »

« Décidément notre pauvre ami était encore fou, » dit le curé. — J'aime mieux croire, répondit Sancho, que ce n'est point un homme comme nous ; car je l'ai trouvé depuis deux ans bon à l'excès et d'utile conseil : ne cherchons pas à le juger, nous qui ne savons rien de ce qui s'est passé en lui, et, comme dit le proverbe, que la main ne raisonne pas contre la tête ; car il était tout esprit et courage et nous ne sommes que matière et bassesse à côté de lui.

H. FOUQUIER.

# REVUE DE LA SEMAINE

---

## REVUE DES SCIENCES

---

DE L'IMPORTANCE ET DE L'UTILITÉ DES COMPTES RENDUS SCIENTIFIQUES. — CE QUE SERA NOTRE REVUE. — SOURCES D'INFORMATIONS. — L'INSTITUT DE FRANCE. — DES SCIENCES ET DE LEUR ENCHAÎNEMENT. — PROGRAMME.

Chaque semaine le *Causeur* renfermera une *Revue des sciences* qui tiendra le lecteur au courant de toutes les découvertes, de tous les progrès réalisés. Or, puisque c'est à nous qu'est confiée la rédaction de cette revue, nous croyons devoir dire en quelques mots comment nous comprenons notre mission et comment nous entendons la remplir.

Nous avons cette conviction qu'il n'existe pas un de nos lecteurs qui ne s'intéresse plus ou moins, soit aux découvertes qu'enregistre chaque jour l'histoire des sciences, soit au mouvement d'idées que ces découvertes font naître. Qu'il s'agisse d'astronomie, de physiologie, de physique ou de médecine, que l'intérêt soit éveillé à l'occasion d'une industrie nouvelle et d'un élément inattendu de bien-être; que la télégraphie électrique, la direction des aérostats, les découvertes géologiques soient mises en cause, ou même qu'il soit question des excentricités et des faits encore inexplicables de la science de l'homme, il existe, en tout cas, chez la plupart des hommes intelligents, un vif désir, disons plus, un véritable besoin d'informations précises et d'instruction.

Il suffit d'observer quel intérêt passionné suscitent dans le public le plus

étranger aux sciences, les faits nouveaux, de quelque ordre scientifique qu'ils soient tirés, pour se convaincre de la réalité de ce besoin. A quelles causeries animées, à quelles discussions n'ont pas donné lieu de leur temps les planètes de MM. Leverrier et Lescarbault, les comètes aux augures sinistres, les applications nombreuses de l'électricité, les instruments d'optique d'invention récente, le stéréoscope et le microscope, la photographie; les corps nouveaux qu'obtenaient les arts chimiques, l'aluminium, par exemple, l'acclimatation de plantes et d'animaux; et dans un ordre de faits plus brillants et moins solides, le magnétisme, les tables tournantes, l'hypnotisme et jusqu'aux querelles des praticiens médicaux, jusqu'au *Docteur Noir*, jusqu'aux esprits frappeurs! Ne peut-on pas dire qu'on en a presque autant parlé dans les salons qu'à l'Académie, dans les cercles, qu'aux amphithéâtres?

Il importe donc que le public soit exactement renseigné sur toutes ces questions, non-seulement pour qu'il prenne part à la vie intellectuelle de son temps, mais encore pour qu'il ne bâtisse pas sur des hypothèses, trop aisément recueillies par la rumeur publique, de chimériques espoirs et de folles imaginations.

---

Mais où puiser les renseignements? Il ne faut pas songer aux recueils spéciaux qui s'adressent à un public restreint et en quelque sorte professionnel; il ne nous reste donc que la presse politique et les revues périodiques. Examinons si ces deux ordres de publications satisfont au besoin si légitime que nous avons signalé.

Les journaux politiques ne contiennent en général qu'un article scientifique par semaine; et, bien qu'il soit souvent l'œuvre d'hommes du plus grand mérite, cet article est loin d'offrir fidèlement le tableau du mouvement scientifique de la semaine. Tel membre de l'Institut, dont nous lisons avidement les élégants travaux, ne s'occupe guère, dans le plus sérieux de nos journaux, que d'astronomie et de physique générale; ses goûts et ses études l'éloignent des travaux de détail; son érudition littéraire, dont il fait si heureusement montre, tout en enlevant à ses écrits la sécheresse et l'âpreté de la forme mathématique, ne leur communique pas la simplicité méthodique qu'exige le public inaccoutumé aux sciences.

Dans un autre grand journal, il se publie chaque samedi une revue scientifique, qui est presque exclusivement industrielle; nous avons affaire ici à un chimiste et à un homme pratique; son style est d'une netteté remarquable, mais toutefois son esprit est peu généralisateur; les faits n'abondent pas dans cette *Revue*, ils sont de plus exclusivement empruntés à l'Académie des sciences, et encore un coup, cette revue n'indique en aucune façon l'ensemble du mouvement hebdomadaire des sciences.

Dans les autres journaux, nous trouvons un médecin distingué, qui reste médecin; puis des théologiens qui font de la science en commentant les

Écritures ; puis enfin, un homme à la plume enthousiaste et à l'imagination ardente, qui fait de la science comme M. Alexandre Dumas fait de l'histoire, et qui ne s'occupe guère que des faits qui prêtent aux conceptions les plus dénudées de réalité.

Dans l'ensemble, on peut dire que la science est très-dignement et très-brillamment représentée dans le journalisme quotidien ; mais, à notre avis, les comptes rendus scientifiques ne sont, en raison même de la valeur des hommes, sans doute ni assez complets, ni assez généraux, ni assez philosophiques ; par suite, et malgré tout le talent déployé, ils ne satisfont que partiellement le légitime besoin des lecteurs qui aiment à suivre les mouvements de l'esprit humain, et qui ne sauraient, pourtant, consacrer à cette étude, un temps et un travail considérables.

Quant aux revues mensuelles et bi-mensuelles, si admirablement conduites d'ailleurs, la science n'y tient d'ordinaire qu'une place insignifiante ; à la vérité, quelques travaux remarquables viennent parfois initier le public aux grandes questions à l'ordre du jour, mais ces travaux exceptionnels ne sont pas à la portée de tous ; ils paraissent, d'ailleurs, à époques irrégulières.

Il y a donc là une lacune importante, et nous chercherons à la combler ; nous ne prétendons pas faire mieux, loin de là, mais nous voulons faire autrement.

---

D'autres considérations nous guideront encore dans la rédaction de notre *Revue* : beaucoup pensent que, malgré l'intérêt qu'ils portent aux sciences, ils ne sont pas en mesure d'en suivre le mouvement, soit à cause d'une instruction qu'ils jugent insuffisante, soit par suite d'une négligence prolongée ; le plus souvent ils ne trouvent point d'intérêt aux détails techniques qui embarrassent l'exposé des travaux scientifiques ; ce qu'ils veulent, c'est une analyse succincte des faits, des aperçus généraux sur leurs conséquences, et une vue d'ensemble qui rattache le mouvement des sciences à la vie présente de l'homme.

C'est pour cette classe de lecteurs que nous écrivons le plus souvent : outre que nous prendrons soin de rappeler à l'occasion de chaque travail nouveau les éléments qui pourront le rendre intelligible à ceux qui n'ont point l'habitude des explications scientifiques, nous nous efforcerons de dépouiller notre exposé des expressions et des détails professionnels inutiles ; de la sorte, nous espérons démontrer expérimentalement, non-seulement qu'il est aisé de se tenir au courant des sciences, mais encore que leur commerce est, tout autant que celui des lettres et des arts, agréable et nécessaire ; ajoutons qu'il est autrement fécond dans ses résultats et que la masse des idées qu'il remue et met en jeu est beaucoup plus considérable.

L'utilité générale d'une *Revue des Sciences*, convenablement développée, étant ainsi démontrée, nous espérons trouver des lecteurs parmi ceux-là mêmes qui sembleraient ne point devoir s'y intéresser ; et, d'un autre côté,

nous ferons en sorte que notre revue offre aux savants des informations qui, à défaut de tout autre mérite, auront au moins celui de l'exactitude et parfois celui de la nouveauté.

Quelles sont donc les sources auxquelles nous irons puiser les éléments de notre compte rendu ?

Nous irons d'abord à l'Académie des sciences et à l'Académie de médecine.

Quelque opinion que l'on entretienne, en effet, sur l'utilité présente de ces illustres institutions et sur la part qu'elles prennent aux progrès des sciences, il est incontestable que, pour l'heure, ces deux compagnies résument et centralisent, à des degrés divers, tout le mouvement scientifique ; or, de tous les modes d'activité de l'esprit humain, le mode scientifique est le seul au sujet duquel il ait été donné d'observer quelque progrès continu.

C'est dire quel prix nous mettrons à tout ce qui nous viendra de cette source féconde, c'est dire aussi quelle haute suprématie nous attachons à l'Académie des sciences sur toutes les autres classes de l'Institut.

L'Académie des sciences, avons nous dit, représente et centralise le mouvement scientifique : pourrait-on dire que l'Académie française représente et centralise le mouvement des lettres ? pourrait-on dire que l'Académie des beaux-arts représente et centralise le mouvement des arts ? pourrait-on dire que l'Académie des sciences morales et politiques représente et centralise le mouvement énonomique si *effectif* du moment actuel ? Non.

Ce serait aller contre toute évidence.

Que demain ces trois vénérables institutions disparaissent, ce qu'à Dieu ne plaise, et je demande qui s'en apercevrait ? Je demande si le mouvement des lettres et des arts ne s'accomplit point tout en dehors du palais des Quatre-Nations, et si la moralité de l'espèce humaine a quelque chose à voir dans les petits traités de l'Académie des sciences morales ?

Il en est autrement de l'Académie des sciences et de son annexe l'Académie de médecine : là se conserve la tradition ; là se synthétisent les observations ; là se formulent les lois des sciences, plus positives qu'aucune autre loi humaine ; de là vient l'enseignement ; que demain (pour reproduire une image qui fera mieux saisir notre pensée) ces Académies disparaissent, et la science recule de cent années.

A la vérité, l'initiative manque au sein de ces corps académiques ; mais ce n'est point leur mission d'en avoir : à chacun son rôle.

L'initiative scientifique est et doit être toute individuelle et en raison même de l'autorité reconnue des deux Académies, cette initiative peut être fougueuse et désordonnée sans altérer le mouvement méthodique et imposant des sciences.



Aussi n'hésiterons-nous pas à puiser dans les travaux extra-académiques, dans l'enseignement officiel et libre, dans la presse scientifique et dans les communications privées, de nouveaux éléments d'information. Les travaux étrangers, et principalement ceux de l'Angleterre et de l'Allemagne, n'échapperont pas à notre analyse, et si nous n'avons pas le bonheur de conduire heureusement notre besogne, on n'aura le droit d'accuser, nous l'espérons, ni notre ardeur, ni notre bonne volonté.

D'ailleurs, nous ouvrons nos colonnes à tous, non-seulement pour les communications originales qui peuvent offrir de l'utilité ou de l'intérêt, mais encore pour les rectifications ou les explications que l'on voudrait bien nous fournir occasionnellement. Nous établirons, de la sorte, un courant d'idées de nos lecteurs à nous, et nous nous tiendrons en communication intellectuelle avec eux.

---

Il nous reste à indiquer la méthode que nous comptons suivre pour présenter un tableau fidèle du mouvement scientifique de la semaine. Mais, d'abord, une méthode est-elle nécessaire? Nous le croyons, et l'un des reproches que nous adressons à la plupart des revues scientifiques, c'est précisément de n'offrir au lecteur qu'un amas d'informations sans lien, sans suite, et aussi sans point de vue général et sans doctrine.

Or, les sciences se tiennent et s'enchaînent de manière à former un ensemble, une unité dont les diverses fractions s'influencent réciproquement, de telle sorte que si l'on ne rattache pas un fait physiologique, l'hypnotisme, par exemple, à une doctrine générale des lois du système nerveux, le fait en soi n'a plus qu'une valeur de curiosité, et comme tel n'est pas plus digne d'attention qu'une évolution d'acrobate.

Il n'est donc pas hors de propos de rappeler ici succinctement quels sont les liens de parenté des sciences d'observation, les seuls dont nous nous occuperons, et de reproduire quelques définitions.

D'une façon générale, la science a pour but la connaissance raisonnée, claire et complète des phénomènes qui se passent en nous et autour de nous. Or, la prodigieuse variété de ces phénomènes nécessite des divisions méthodiques qui en rendent l'intelligence possible et facile : « Comment, dit M. Littré, l'esprit humain, devant le bloc immense du ciel et de la terre, en a-t-il conçu les divisions naturelles, et les subordinations intimes? » Cela n'a certes pas été l'œuvre d'un jour, et jusqu'au moment où Auguste Comte est venu jeter une lumière si éclatante sur cette question, « les sciences en tant que sciences particulières restaient séparées l'une de l'autre, sans se savoir parentes, sans avoir idée de leur unité et sans se soucier de leur incorporation » (Littré). Mais Auguste Comte, plaçant les mathématiques à la base de toute connaissance, comme interprètes de ces deux formes abstraites dans lesquelles tout existe, le temps et l'espace, a reconnu la série des sciences par l'enchaînement naturel des phénomènes dont elles s'oc-

cupent. Or, le phénomène le plus considérable, le plus général, c'est l'existence des astres : la plus générale des sciences est donc l'astronomie, dont les études n'ont d'autres limites que les limites mêmes de notre esprit ; la géographie est une annexe de l'astronomie. Mais ce mot de *géographie* indique que le champ des sciences se limite désormais à la planète que nous habitons.

Or l'étude des phénomènes les plus généraux qui se passent à la surface de cette planète, et dont les lois s'appliquent à tout ce qui existe sur cette surface, constitue la *physique* ; la *chimie* limite ses observations aux phénomènes qui se produisent lorsque les corps sont en contact ; puis la vie apparaît : sous sa forme la plus élémentaire, elle est toute végétative et son étude est du ressort de la *botanique* ; chez les animaux, le phénomène vital se complique : la vie est double. Chez l'homme, enfin, la vie est triple : l'homme pense. La *zoologie* et l'*anthropologie* viennent donc là comme dernier terme de la série scientifique qui, sans interruption, se développe du phénomène simple de l'existence des astres au phénomène prodigieusement complexe de l'existence de l'homme.

On le voit donc, toutes les sciences se fondent et s'enchaînent à leurs limites, et ce n'est en réalité que par une convention due à la faiblesse de notre intelligence qu'on les a jusqu'à ce jour nettement séparées.

Il y a une telle liaison entre les diverses sciences, que l'une d'entre elles est inintelligible sans la connaissance des principes de toutes celles qui la précèdent dans la série. De la sorte, l'étude de la chimie suppose la connaissance des lois de la physique, l'étude de la botanique implique celle de la physique et de la chimie, l'étude des animaux ne peut venir qu'après l'étude de la physique, de la chimie et de la botanique, et la compréhension claire de l'homme exige celle de toutes les sciences plus générales, parce que l'existence de l'homme est un résumé complet de la vie de notre planète.

Admirable vue d'ensemble !

Grâce à cette conception sublime, on trouve l'explication d'un fait dans tous les faits précédents, et l'éternelle question de la métaphysique, *pourquoi ?* est résolue, tout au moins en ce qu'elle offre de soluble à l'esprit humain.

Quant au *pourquoi* des choses *en soi*, dans leur nature intime, dans leur essence, quant à leur cause première, nous n'avons pas à nous en occuper. Qui s'en occupe d'ailleurs de nos jours ? La vie intellectuelle de l'humanité s'est presque consumée dans cette vaine poursuite, et demandez aux métaphysiciens à quoi ils ont abouti. La question en est de nos jours au point où l'ont laissée Boudha, Moïse et Platon. Il n'y a pas à y songer et raisonner en ces matières : c'est perdre son temps ; il faut croire d'emblée ou ne point croire, il faut admettre ou ne point admettre ; mais il est oiseux de discuter. Nous ne disons pas cela seulement pour les théologies et pour le surnaturalisme en général, mais encore pour toutes les idées qui ne se présentent point à nous avec le double caractère de l'observation et de la démonstra-

tion. Il n'y a point de philosophie en dehors de cette méthode, c'est-à-dire qu'il n'y a point de philosophie en dehors de la science.

Nous n'avons pas cru que ce long préambule fût inutile, et nous pensons qu'il servira à faire mieux comprendre à nos lecteurs le caractère et les tendances d'une œuvre presque nouvelle.

Dans le prochain numéro, nous passerons en revue les travaux scientifiques les plus notables de l'année, en nous assujettissant au programme suivant :

ASTRONOMIE, géographie et géologie.	}	COSMOLOGIE.
PHYSIQUE et météorologie.		
CHIMIE et minéralogie.	}	BIOLOGIE.
BOTANIQUE et agriculture.		
PHYSIOLOGIE des animaux et de l'homme.		
MÉDECINE et CHIRURGIE.		
Hygiène. — Thérapeutique.		
Chronique et Bibliographie.		

**D<sup>r</sup> EUGÈNE DALLY.**

---

## REVUE DES LETTRES

---

Les progrès de l'esprit humain au dix-neuvième siècle ont été plus éclatants qu'à toute autre époque de l'histoire. Vit-on jamais aux temps les plus célèbres pareil concours d'hommes de génie? Napoléon ouvre le siècle. Après lui s'avance une armée de philosophes, de savants, d'artistes. Le génie humain s'élève à des conceptions extraordinaires. La science, proscrite jusqu'alors, envahit le monde, répand dans tous les esprits des torrents de lumière et tend à devenir la religion nouvelle. L'industrie relie les peuples entre eux, fait cesser les guerres et introduit le bien-être jusque dans les dernières classes de la société. Le droit public se transforme sous l'effort des révolutions. La vieille société du bon vieux temps disparaît pour faire place à une génération remuante, audacieuse, éprise de liberté et d'amour du progrès, qui brise tous les obstacles opposés au développement moral, intellectuel et physique de l'humanité.

La littérature a été enveloppée dans ce magnifique mouvement d'évolution de l'esprit humain. Deux poètes pleins d'enthousiasme et de génie, Lamartine et Victor Hugo, tant par la conception de sujets grandioses que par la création de nouvelles formes littéraires, relevèrent la poésie de l'abaissement où elle était tombée sous l'empire. Ce fut autour des deux chefs un immense concours d'hommes éminents ; les œuvres des novateurs étaient acclamées, leur génie porté aux nues. Une nouvelle école était fondée. Alors commença cette lutte des classiques et des romantiques, aujourd'hui bien oubliée et qui jadis excita tant de colères et de haines. Les idées changeaient, les formes littéraires devaient changer aussi. On coupa par morceaux l'alexandrin majestueux, on fit enjamber les vers les uns sur les autres. Le poète, foulant aux pieds les unités de temps et de lieu, embrassa dans un seul drame la vie entière de son héros. Le grotesque fut mêlé au tragique, la comédie se fondit avec la tragédie. On fit batailler Racine contre Shakespeare, on renit à la mode de vieux mots du seizième siècle. Les classiques furieux crièrent à la décadence et à la barbarie, et réclamèrent en vain au nom de la tradition insultée, au nom de Corneille, de Racine et de Molière, dont on essayait de démolir la gloire.

Ce fut un moment de fièvre et d'enthousiasme. Aujourd'hui les passions littéraires sont calmées, les esprits sont plongés dans une profonde torpeur. Les jeunes gens regrettent de toutes les forces de leur âme ces temps de lutte, de vie, de liberté.

Malheureusement, le romantisme eut pendant quelques années une influence fatale sur les esprits qu'il attira. Nés de la révolution, les poètes romantiques furent néanmoins royalistes. Au lieu de chanter l'esprit nouveau de la France, ils chantèrent les splendeurs du trône et de l'autel. Le génie du christianisme fut prôné dans tous les salons. Le moyen âge, maudit par la philosophie du dix-huitième siècle, fut réhabilité par les artistes et les poètes du dix-neuvième. Le gothique, ce genre d'architecture faux et barbare, fut remis à la mode. Le mouvement rétrograde échoua. Quelques fous prirent le costume et le langage du moyen âge, mais la révolution empêchait qu'on ne reprit les mœurs de cet aimable temps, aussi les vieilles cathédrales profitèrent seules de cette réaction : on les restaura. On remit des nez aux vieux saints de pierre blottis dans leurs niches, on bâtit Sainte-Clotilde, et tout fut dit.

Chateaubriand avait inventé la réhabilitation du moyen âge, il inventa aussi ce type impossible que Byron, Sénancourt, et tant d'autres ont imité depuis, et qui de nos jours fait encore la joie et la fortune des dramaturges du boulevard. C'est René, c'est Manfred, le héros sombre, fatal, profond, blasé sur l'amour, promenant dans le monde un immense ennui. Heureusement pour lui, Chateaubriand a écrit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*

quelques pages splendides inspirées par l'esprit moderne. Car je doute que *René*, les *Natchez* ou l'*Itinéraire* puissent lui assurer dans l'avenir une gloire solide et éclatante.

## II

D'autres écrivains romantiques ont jeté un éclat aussi vif que Chateaubriand sur la première moitié du dix-neuvième siècle, et leur influence a été meilleure. Ce sont les vrais maîtres, on s'inspire de leurs œuvres, leur génie est incontesté même par leurs ennemis. Parait-il un livre d'eux, c'est un événement. Eux seuls ont de nos jours le don de réveiller la curiosité publique, indifférente à toute œuvre littéraire. Causons un peu de ces grands hommes, amis lecteurs, voyons quel est leur esprit et quelle action ils ont sur la littérature contemporaine.

Victor Hugo a été tour à tour, selon l'inspiration de son âme, poète lyrique, dramatique, satirique. Dans tous ces genres il s'est toujours montré aussi grand par la pensée que par le style. Mais il est, par excellence, le poète de la famille, de l'amour, de la nature. La nature, voilà son inspiratrice ; pour lui, elle se divinise ; quand il parle d'elle, un grand souffle religieux passe dans ses vers. Tout est en Dieu. Lisez *Pan*, lisez la pièce intitulée : *A un Riche*. La nature y vit et s'y anime ; ces arbres parlent pour inspirer le poète. Il s'avance dans la forêt :

Grave et comme ayant peur de réveiller quelqu'un.

Il faudrait un volume pour juger l'œuvre entière d'Hugo. Mais j'aurai souvent à reparler de lui dans ces pages. N'est-il pas, pour ainsi dire, l'âme de la littérature actuelle ?

Nul n'a connu plus profondément le cœur humain qu'Alfred de Musset, nul n'a plus impitoyablement analysé la faiblesse et l'orgueil de l'homme, sa nature divine et sa bassesse infernale. L'œuvre toute entière de ce grand poète est une élégie sublime ; on l'aime pour la profondeur de sa pensée, pour son dédain de l'humanité, pour ce mépris qu'il avait des autres hommes et qu'il finit par avoir de lui-même. Il est de la race de Rabelais, de Molière, de Voltaire. Il a l'esprit gaulois. Homme dont la gloire ne fera que grandir à mesure qu'il sera mieux compris, écrivain encore mal apprécié dont la langue est aussi pure que la pensée est profonde.

Si de la poésie nous passons au roman, nous trouverons deux écrivains d'une nature entièrement contraire, mais possédant tous deux cette force créatrice qui a nom le génie : je veux parler de Balzac et de George Sand. Le premier a une puissance d'observation et en même temps d'intuition extraordinaire. On rabaisse aujourd'hui sa gloire en voulant le faire passer pour un réaliste. Balzac est plus grand ; il ne se contente pas d'observer, puis de copier tel ou tel homme dans un salon ou dans la rue, il fait ce

que le génie seul peut faire, il idéalise ses personnages, il en fait des types. Comparez madame Marnette à la baronne d'Ange ou Manon Lescaut à mademoiselle Mariette de Champfleury, et vous verrez la différence qui existe entre un personnage pris dans le monde et transporté tel quel dans un roman ou sur la scène, et des types comme Balzac ou l'abbé Provost savent les concevoir. Balzac aura le sort des auteurs trop féconds : on choisira dans son œuvre. George Sand procède du dix-huitième siècle, elle a dû, dans ses existences antérieures, être contemporaine de Rousseau. Comme lui, elle adore la nature ; son œuvre n'est qu'une hymne aux champs, aux bois, aux lacs. Elle excelle dans la description, elle est poète et poète sublime, l'imagination l'emporte dans les espaces... Mais elle n'a point, en revanche, l'esprit d'analyse et d'observation. Ses héros sont pour la plupart invraisemblables, ils n'ont rien de l'homme et sont presque féminisés ; au contraire, ses héroïnes, je n'en veux pour preuve que la charmante anglaise de son dernier roman *Jean Delaroche*, ont toutes les connaissances et les vertus des hommes. Elles font des discours sur la liberté de la femme, connaissent à fond le cœur humain, et sont de première force en géologie et en botanique.

Mais la première moitié de ce siècle a été illustrée surtout par les études historiques. L'histoire est devenue une science, on a fouillé les archives, les manuscrits, tous les monuments des temps passés. On a jugé les rois et les peuples, non d'après les faits accomplis, mais d'après les principes de la morale la plus pure. Tel, comme Louis XIV, couvert jusqu'alors d'une brillante auréole, a été dépouillé de sa majesté. Le grand roi a été jugé et condamné sans pitié. Une érudition immense, un jugement sévère n'ont point été les seules qualités qu'on ait demandées à l'historien ; on a voulu, en outre, qu'il se distinguât par l'éclat du style, qu'il fut grand écrivain en même temps que profond penseur. Les Guizot, les Augustin Thierry, les Sismondi ont mérité l'admiration de l'Europe par leurs doctrines et par leurs écrits. Voyez Michelet, il ne se contente pas de raconter froidement et chronologiquement les faits et gestes de ses personnages. Il les met en scène, les fait vivre, les fait parler. Il est ouvertement pour les faibles contre les forts, pour le droit contre la force, pour la vérité contre le mensonge. Examine-t-il un personnage, il fouille dans son cœur, il scrute ses pensées les plus secrètes, puis il abaisse l'homme ou le relève. Souvent par un mot, par un trait, par une intuition de génie, il éclaire tel fait obscur jusqu'alors dans sa cause. Il rappelle Tacite par l'éclat et la concision de son style.

### III

Mais de ces grands génies dont nous voudrions parler plus longtemps, les uns sont déjà descendus dans la tombe ; les autres, parvenus au sommet de la vie, aspirent à se reposer des rudes labeurs de leur existence. Tournons

donc nos regards vers le présent, vers les jeunes, qui déjà descendus dans la lice s'efforcent de les remplacer. Certes, à aucun temps l'activité littéraire n'a été plus grande : on entasse volume sur volume. La pensée n'a point le temps de mûrir dans la tête de l'écrivain ; il est pressé d'arriver à la réputation comme le boursier à la fortune. Cette hâte, du reste, est la maladie des temps, bouleversés comme le nôtre par les révolutions de toutes sortes. On veut vivre vite, on se grise d'émotions. On ne songe plus à l'avenir, mais au présent. L'anarchie est au camp de la littérature. Les uns, se disant réalistes, prétendent descendre de Balzac : M. Champfleury est à leur tête. Homme d'une grande imagination, mais auquel manque la faculté d'idéaliser ses personnages, sans laquelle il n'est point d'artiste. D'autres remontent jusqu'à Voltaire et prennent sa phrase vive, hachée, sautillante, qui perce comme un trait. Malheureusement, ils ne peuvent prendre en même temps son esprit. Quelques-uns essayent de réveiller la muse romantique couchée depuis longtemps dans le tombeau et luttent en vain avec la mort. De fougues partisans de l'art pour l'art, foulant aux pieds l'idée, usent, dans des feuilletons stériles, une imagination ultra-poétique et un style éblouissant. Un grand nombre, enfin, de soldats de cette grande armée littéraire, marchent à la débandade sans chef, sans drapeau, cherchant leur voie. On imite, on ne crée plus. Chaque jour enfante des volumes où se déploie un talent incontestable, mais pas une œuvre originale, pas un homme de génie ne paraît.

Est-ce à dire qu'il faille crier à la décadence, accuser le siècle de matérialisme, s'en prendre à la science et à l'industrie de l'impuissance des artistes ? La société abandonne la littérature, parce que celle-ci ne lui offre sans cesse que des sujets rebattus. Les jeunes poètes connaissent à fond les procédés de leur métier ; ils riment richement, mais pas un ne s'élève jusqu'à l'art, mais pas un ne descend dans le cœur humain, ne chante ses destinées, ses croyances, ses passions. Quel temps fut plus comique que le nôtre ? et cependant il attend toujours un Molière. Le drame a-t-il jamais trouvé plus de sujets que dans cette vie moderne, si agitée, si remuante, si incessamment bouleversée ! Les passions ne sont-elles pas éternelles ? Sont-elles moins terribles depuis que la démocratie a nivelé les rangs ? Ce ne sont pas les sujets qui manquent aux auteurs, mais les auteurs qui manquent de génie pour traiter les sujets. Pour le poète lyrique, la science, l'industrie même ne pourraient-elles pas être les sources de mille inspirations ?

Toujours est-il que la seconde moitié du siècle se présente sous une apparence plus philosophique que littéraire. La raison semble vouloir remplacer l'imagination, la critique prend la place de la poésie. La critique seule est vivante ; de nos jours, elle compte dans son sein des hommes d'un grand talent, qui ont à leur service des idées poétiques, une langue riche, mais qui ne peuvent concevoir une œuvre originale. Ils savent détruire, mais ne sauraient rien créer.

Appelons donc de nos vœux les plus ardents une régénération littéraire. La seconde moitié du siècle ne doit pas être moins brillante que la première; nous devons être dignes de nos glorieux frères de 1830 que nous aimons et que nous admirons. La jeunesse actuelle, si calomniée à l'Académie, dans le monde, doit prouver qu'elle a encore en elle le feu sacré, qu'elle cherche le succès dans des œuvres sérieuses et longuement méditées. Nous sommes jeunes et souhaitons de toutes les forces de notre âme que notre génération s'élève à de hautes destinées. Aussi cette modeste chronique étudiera-t-elle attentivement les œuvres des jeunes gens. Un nom inconnu, au lieu de l'effrayer, l'attirera. Terminons ce trop long article par cette courte profession de foi : La bienveillance la plus grande présidera à tous nos jugements. La critique doit encourager, non blesser. Elle doit faire ressortir ce qu'il y a de bon dans une œuvre, non écraser cette œuvre sous de faciles anathèmes.

**EDMOND PANNIER.**

---

## REVUE DES BEAUX-ARTS

---

### EXPOSITION DU BOULEVART DES ITALIENS.

---

L'exposition dont je viens aujourd'hui entretenir le public est due à l'initiative d'un homme intelligent et dévoué aux beaux-arts, M. Francis Petit. C'est un précieux spécimen de notre école française. Il serait à désirer que cette exposition devint permanente et que chaque possesseur des œuvres les plus remarquables de nos peintres contemporains répondit à cet appel et vint exposer aux yeux de la foule avide d'admirer et de s'in-



struire, les richesses de leurs collections, enfouies dans des galeries et ignorées du plus grand nombre. Ce serait pour les amateurs une satisfaction d'amour-propre bien légitime, et pour le public un stimulant utile qui propagerait le goût des arts dans toutes les classes de la société. Au reste, le nombre des visiteurs qui, tous les jours, se pressent dans les galeries du boulevard des Italiens, constate mieux que tout ce qui pourrait être dit que le succès a été obtenu, que le but est atteint.

Il n'entre pas dans l'idée de celui qui écrit ces lignes de profiter de la réunion de tant de chefs-d'œuvre pour créer une de ces splendides théories artistiques qui ne sont comprises ni du public ni des peintres : il voudrait encore moins composer une de ces fantaisies brillantes dont les critiques d'art sont généralement prodigues, un de ces petits romans dont le critique est le principal héros. Il s'efforcera de dissimuler son humble personnalité derrière celle des maîtres dont il doit parler. Sans parti pris, il cherchera à rendre simplement l'impression que lui a causé tel tableau ou tel dessin, qu'il étudiera isolément, et laissera le lecteur juge suprême entre le peintre et lui-même.

La salle des dessins au boulevard des Italiens contient des ouvrages célèbres qu'il est bon d'analyser tout d'abord. Nous tenterions en vain de trouver ici une liaison entre des peintres ou des tableaux qui diffèrent aussi complètement. Chaque maître, chaque œuvre paraîtra donc dans son isolement et dans sa grandeur, et ne se liera à ses semblables que par ce mystérieux enchaînement qui unit toutes les conceptions et toutes les formes entre elles.

---

#### DESSINS ET AQUARELLES.

---

INGRES. — *Le Martyre de saint Symphorien*, dessin au crayon et à l'encre de Chine, est une des œuvres capitales de l'exposition. Délivré de la préoccupation d'un faire systématique et de ce voile de cendres qui énerve dans ses tableaux les hardiesses et les accents de l'exécution, le talent de M. Ingres se découvre entièrement dans ce magnifique dessin. C'est toute l'âme de l'artiste qui se présente affranchi de tous liens. Saint Symphorien est représenté jeune, beau et plein de la sainte exaltation du martyr; il est entraîné au supplice par les licteurs : il tourne vers sa mère, qui l'exhorte à braver les tortures, un regard plein de tristes adieux et de noble fierté. La foule l'entoure; elle est agitée par divers sentiments : l'un ramasse des pierres, l'autre insulte aux derniers moments du jeune chré-

tien, tandis qu'une jeune mère regarde le martyr avec tristesse et semble pressentir de vagues craintes pour l'avenir de l'enfant qu'elle tient en ses bras. Rien ne manque à la mise en scène. Dans le fond du tableau sont les murailles de la ville : c'est du haut de ces murs que la mère de saint Symphorien, environnée de femmes qui la soutiennent, encourage son fils. Dans ses yeux, dans ses gestes, la tendresse maternelle et la grandeur du sacrifice sont exprimées avec un charme et une énergie indicibles. La forme correcte et décidée de l'exécution ne permet pas à la pensée de s'égarer. Le talent de Ingres ne dit rien à demi-mot, tout est écrit sans la moindre équivoque. Le spectateur n'a qu'à vouloir comprendre.

*L'Apothéose de Napoléon Ier.* Dans la partie supérieure de ce dessin, le héros est représenté à la façon antique, s'élevant vers les cieux sur un char traîné par des chevaux et conduit par la Victoire. La Renommée le couronne. Dans la partie inférieure de la composition, la France pleure la mort de Napoléon, et Némésis vengeresse poursuit le Crime. La grandeur de la scène, la beauté et la correction de la forme, l'entente et l'harmonie des lignes, et la noblesse du type, remplacent ici les qualités dramatiques qui dominent dans la précédente composition. C'est cependant encore avec quelques traits de crayon et quelques teintes de lavis que Ingres nous prend, nous captive et nous montre les splendeurs du Parthénon traduites par Raphaël. — *L'Odalisque et son esclave.* La figure de l'odalisque, qui est couchée dans une pose pleine d'abandon et de grâce, est d'une grande perfection de modelé, d'une exquisite délicatesse de forme. La vérité scrupuleuse du moindre détail ajoute un charme indicible à cette gracieuse composition, où tout respire le calme et la douce et voluptueuse langueur du sérail.

*L'Apothéose d'Homère* n'est qu'une simple esquisse du plafond du Louvre faite avec une grande sûreté et une grande simplicité d'exécution, et donne bien l'idée d'une des œuvres importantes du maître.

DECAMPS. — *Josué arrêtant le soleil.* C'est un grand dessin rehaussé de pastel qui expose un de ces grands tumultes où l'épisode se perd dans l'ensemble. La composition et l'effet sont d'un beau parti pris ; l'exécution a cette énergie sauvage et cette puissance qui donnent aux œuvres de Decamps ce cachet de grandeur si émouvant, auquel certaines parties laissées incomplètes ajoutent un attrait de plus. Au premier plan, la figure d'un jeune homme renversé de cheval est restée dans le vague de l'esquisse. La pensée la termine à plaisir. La mêlée est noire et profonde, les ennemis en fuite se perdent dans la partie lumineuse du fond, et la grande figure de Josué, au milieu de cette tourmente, ordonnant au soleil de s'arrêter, complète cette scène imposante que le crayon du grand artiste a retracée avec tant de supériorité. L'on admire encore une série de dessins de Decamps, ainsi qu'un fusain représentant un village italien.

DELAROCHE. — *Sainte Amélie.* C'est une aquarelle inachevée. Trois gracieuses figures de jeunes filles agenouillées entourent sainte Amélie, qui offre des fleurs à la vierge. L'exécution est un peu maigre et chargée de

détails ; elle manque surtout de caractère et de couleur historique. Ce sont plutôt des études, d'après le modèle, très-soignées, et devant servir de carton à l'œuvre définitive. — *Marie au Désert* est un dessin d'une gracieuse composition, mais d'une exécution recherchée et molle ; il semble être destiné à la gravure.

ARY SCHEFFER. — Parmi les sept dessins rehaussés de sépia et de traits de plume, appartenant à ce maître, l'esquisse du tableau des *Femmes soufioustes* est, selon moi, la plus remarquable. C'est bien la première pensée de l'œuvre. Le crayon de l'artiste suivant l'élan de l'inspiration ne complète rien, et cependant reste suffisamment intelligible pour manifester une pensée dramatique et bien conçue. Les autres dessins sont des reproductions de tableaux. Ils sont d'un effet cherché et visent à une certaine négligence mal réussie, qui leur donne un faux air de dessins de grands maîtres.

BIDA. — *Cérémonie du Dosseh, au Caire*. Jamais le talent si vrai et si consciencieux de Bida n'a été plus heureusement inspiré. Sa merveilleuse exécution seconde admirablement la mise en scène imposante de la grande cérémonie musulmane, où le patriarche passe à cheval sur les corps des fanatiques. Pas la plus petite incorrection de détail, et dans l'ensemble tout concourt bien au développement de l'action principale. Une jeune femme et un homme qu'elle encourage à se prosterner composent un groupe d'une grande vérité. Il faut louer la pose de l'homme qui se tord sous les pieds du cheval. C'est bien le fanatisme oriental traduit dans toute sa vérité. Bida est, lui aussi, un artiste qui ne laisse rien d'incertain dans son œuvre. Tout y est de la façon la plus absolue : on ne saurait se plaindre, car il dit si bien qu'on ne peut se lasser de l'admirer. — *Le Puits du Liban* est un dessin d'une moindre importance, où brillent toutes les qualités du maître : la femme surtout est ravissante, sa pose est gracieuse et les yeux de la brune fille d'Orient sont pleins de charme.

ÉMILE BOUQUET.

(La suite au prochain numéro.)

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

---

*Drames et Comédies*, par M. L. Beck de Fouquières. — Henri Plon et Dentu.

Ce sont là les débuts d'un jeune homme appelé à un avenir littéraire

remarquable. M. Beck reflète tour à tour dans ses œuvres, les tragiques grecs, V. Hugo, Alfred de Musset ; les vers sont souvent réussis, quoique souvent aussi trop coupés. *Pauline Salvina* nous semble une étude heureuse où l'ambition et le sentiment luttent dramatiquement. Mais pourquoi prendre ce titre de *Comédie de la mort*, dont M. Th. Gautier s'était emparé avant lui ? M. Beck a de nobles aspirations : qu'il se hâte de dégager son originalité de souvenirs trop vivants.

*Histoire fantastique du célèbre Pierrot*, par Alfred Assollant. — In-18. 1 fr. Michel Lévy.

Voici une spirituelle réhabilitation de ce pauvre Pierrot, qui joue un si triste rôle dans nos farces célèbres. M. Assollant fait de Pierrot un grand général au service de la Chine, et un honnête homme qui épouse Rosine après avoir tué de sa main cinq ou six cent mille tartares et deux ou trois millions de démons. Quoique destiné aux enfants, ce livre fera rire les grandes personnes et deviendra populaire : il le mérite.

ALMANACH HOMŒOPATHIQUE, *Annuaire général de la médecine hahnemannienn*e. par MM. Catellan frères. — Baillièrre et Fils.

Quelle que soit la place que l'on accorde à la doctrine d'Hahnemann, que l'on soit pour ou contre l'homœopathie, pour ou contre l'allopathie, on ne peut contester que cette doctrine médicale a conquis de nombreuses sympathies. C'est donc un recueil utile que celui qui fournit à la fois tous les faits, tous les renseignements relatifs à l'homœopathie, mais aussi l'adresse de tous les médecins qui la pratiquent tant en France qu'à l'étranger.

---

CHARLES HABENECK.

---

Typographie Ernest Meyer, rue de Verneuil, 22, à Paris.

## CAUSERIE

UNE CONFÉRENCE A NOTRE-DAME. — LA FEMME ET LA FAMILLE.  
UN DISCOURS SUR LES FEMMES. — L'AGE D'OR.



Si le carême n'est pas précisément, au moins pour le plus grand nombre, un temps de mortification, d'abstinence et de jeûne, c'est, à n'en pas douter, un temps de sermons. On prêche dans toutes les églises ; l'auditoire n'est pas toujours très-nombreux, mais la foule accourt là où elle est attirée par un talent célèbre, par un prédicateur en vogue. Athéniens que nous sommes ! la forme, pour nous, l'emportera toujours sur le fond. Nous sommes artistes jusque dans les choses religieuses ; nous avons en nous un vieux levain païen, et, il faut bien le dire, le catholicisme le développe au lieu de le combattre. Le catholicisme, après tout, a bien raison ! s'il se met ainsi en contradiction avec lui-même et avec son propre principe, tant pis pour lui ! Quant à nous, qui ne sommes chargés ni officiellement, ni officieusement de discuter ses intérêts, nous ne sommes pas fâchés de voir, sous prétexte de piété, le goût des belles choses se répandre parmi les masses.

Toute médaille, il est vrai, a son revers ; tout avantage est doublé d'un inconvénient. Il faut donc accepter et résister à la fois, accepter l'avantage et combattre l'inconvénient.

Parmi les prédicateurs célèbres, le P. Félix vient en première ligne. Ses conférences de Notre-Dame sont suivies par une foule attentive, foule d'hommes, bien entendu. L'éloquence du P. Félix ne s'adresse qu'à la plus laide moitié du genre humain. C'est M. l'abbé

Lecourtier qui a le privilège de parler aux femmes, et ses enseignements, sa parole éloquente et familière sont fort goûtés.

Dans la première conférence, le P. Félix a abordé un grand et beau sujet qui nous est cher à tous, qui que nous soyons : la famille, ses rapports avec la société, son organisation, son principe et sa fin. Après avoir démontré que Jésus-Christ avait posé dans l'humanité tous les grands éléments du progrès social, qu'il en avait élevé l'édifice sur ces trois colonnes sacrées : la liberté, l'égalité, la fraternité, l'orateur a directement abordé son sujet et a développé en un magnifique langage cette thèse : que la famille est le type de la société, qu'elle est la source féconde d'où jaillit la vie sociale, qu'il faut donc préserver de toute atteinte impure cette alvéole sacrée qui est le germe de la commune, de la cité, de la nation, de la patrie, de l'humanité, en un mot.

Vous pensez bien que je n'ai pas un mot à reprendre dans cet exposé général. Nous sommes tous de cet avis, mais où nous différons avec l'illustre prédicateur, c'est dans les conséquences exagérées qu'il tire de son principe, c'est dans les diverses applications qu'il en fait.

« La constitution de la famille, dit-il, est simple comme tout ce qui est sublime ; elle ne se compose que de trois choses harmonieusement unies : le père, la mère, l'enfant, c'est-à-dire, au point de vue de la société domestique, un roi, un ministre, un sujet ; une autorité, une obéissance, un ministère. Et voici, dans ces trois choses, des caractères gravés par la main de Dieu et qui en font à jamais le modèle de toute société : une autorité indiscutable, un ministère dévoué, une obéissance affectueuse. La famille ainsi instituée est l'exemplaire de toute société bien faite, c'est le plus magnifique abrégé du droit social, c'est l'école populaire de la grande politique, c'est le chef-d'œuvre des gouvernements et des sociétés. »

Ce n'est point ici le lieu de combattre les conséquences politiques d'un pareil principe ; nous voulons nous borner à contester, à discuter le principe lui-même.

Il est bien vrai que la famille se compose de trois choses harmonieusement unies : le père, la mère, l'enfant ; mais est-il bien vrai que le père soit un roi absolu, qu'il soit l'autorité indiscutable, et que la mère soit simplement un ministre ? Nominalemment, théoriquement, oui ; mais pratiquement et en réalité, non. Or, comment démontre-t-on la fausseté d'une théorie ? C'est par l'impossibilité de sa pratique. Comme tous les prêtres et tous les religieux, le P. Félix est un céli-

bataire. Quant il parle de la famille, il parle de ce qu'il ne connaît pas, pratiquement du moins.

Eh bien ! la vérité, c'est que le père n'est ni un roi absolu, ni une autorité indiscutable ; c'est que toute famille se compose de deux éléments et non de trois : une double autorité, un double amour représentés par l'unité du couple humain, par le père et la mère ; puis une obéissance qui se transforme souvent elle-même en autorité, un enseignement, un stimulant et surtout un amour représentés par l'enfant.

Dans la société domestique, l'homme n'est pas plus roi que la femme n'est ministre. Ils sont un ; ils sont tour à tour ministre et roi, suivant la diversité de leurs fonctions, mais ils sont un, et c'est dans le couple harmonieusement uni que réside l'indivisible royauté. Je sais bien que la loi fait de l'homme le chef de la communauté. Cela est vrai pour la gestion des intérêts matériels : l'homme a la signature sociale ; il est le gérant légal de la société domestique et en cela il est moins roi que ministre assurément, mais dans toute famille bien organisée, l'autorité est homme et femme, paternelle et maternelle, égale et diverse à la fois, ou elle est impie et immorale. Soyez assuré que partout où l'homme seul exerce la royauté familiale, partout où la femme est réduite au rôle que lui assigne le P. Félix, au rôle de ministre soumis et craintif, le principe de la famille est violé, la loi de Dieu est méconnue.

Vous avez beau me dire que ces trois caractères que vous attribuez à la famille : autorité, ministère, obéissance ont été gravés par la main de Dieu. Où ? quand ? comment ? Mais je ne veux pas même prendre la peine de demander des preuves. On nous les donnerait, l'instinct de justice qui est au fond de nos cœurs les repousserait. Là où vous me montreriez la main de Dieu, je verrais tout au plus la main des hommes qui, ayant fait la loi au début des sociétés humaines, usèrent du droit de la force et s'arrogèrent la royauté. Eh bien ? non, cela est un mensonge, l'homme n'est pas roi absolu dans la famille. La royauté est faite à l'image de la divinité ; elle est père et mère. Partout où la mère n'est pas reine au même titre que le père est roi, il n'y a pas de famille proprement dite, il y a brutalité, orgueil, oppression de la mère et oppression de l'enfant.

Où donc le R. P. Félix a-t-il vu que cette autorité indiscutable, dont il parle et qui lui a fourni matière à une très-belle digression politique, où a-t-il vu, dis-je, que cette autorité indiscutable fût élevée à la hauteur d'un principe ? Qu'elle soit un fait et un fait fréquent encore,

ce n'est malheureusement que trop vrai, mais un principe, je le nie, et un principe gravé par Dieu, je le nie bien davantage.

Toute autorité humaine, — et nous n'en exceptons aucune, — étant faillible, est nécessairement discutable. L'autorité du père et de la mère l'est bien, puisque la loi intervient là où cette autorité s'exerce d'une façon abusive; à plus forte raison, est-elle discutable quand, au lieu d'être exercée par le couple à qui seul elle appartient, elle est exercée ou plutôt usurpée par l'homme seul.

Et maintenant est-il vrai de dire que l'enfant est seulement sujet, qu'il représente exclusivement l'obéissance? L'enfant ne joue pas un rôle purement passif dans la famille. Est-ce qu'il n'exerce pas une action sur le père et la mère? Est-ce qu'il ne les modifie pas autant qu'il est modifié par eux?

Je ne veux pas jouer sur les mots ni invoquer à l'appui de ma thèse cet ascendant que les enfants savent si bien conquérir sur la faiblesse ou, ce qui est plus vrai, sur la tendresse des parents; — car toute faiblesse procède de l'amour comme toute indulgence procède de la force. — Prenons l'enfant pour ce qu'il est : une créature libre, faite à l'image de Dieu, ayant une certaine mission, de certains devoirs à remplir et grandissant, se développant physiquement, moralement et intellectuellement auprès du couple, sous l'autorité bienveillante et dévouée du couple qui est chargé de lui enseigner le bon ou le mauvais usage qu'il devra faire de sa liberté. Mais en échange de cet enseignement l'enfant, à son tour, n'enseignera-t-il rien à ceux de qui il est né? Ne sera-t-il pas un lien entre eux? Ne leur enseignera-t-il pas la prévoyance, le respect, l'ordre? L'enfant est sujet du père et de la mère, comme le père et la mère sont ses sujets à lui, comme ils sont successivement sujets l'un de l'autre.

Dire que dans la famille ancienne le père représentait l'autorité absolue; la mère, le dévouement ou ce qui est plus juste, la subordination; l'enfant, l'obéissance; cela est vrai. Mais la famille est-elle restée ce qu'elle était alors? Est-ce que le père a encore droit de vie ou de mort sur ses enfants? Est-ce que la loi, en supprimant le droit d'attribution, n'a pas rétabli parmi les enfants, cette égalité chrétienne que vous invoquez et qui n'a plus d'autres adversaires aujourd'hui que des catholiques? Quel est le sens, quelle est la signification de ces changements survenus dans la famille? Ne signifient-ils pas que ce principe



sacré s'est élevé, s'est amélioré? que l'autorité n'appartient plus au père seul, mais au père et à la mère, à l'homme complet, à la femme complète, c'est-à-dire au couple? que l'enfant aide au développement du père et de la mère autant et autrement qu'il est aidé par eux dans le sien, et enfin que le levier de la famille, son souffle vivifiant, son cachet divin ce n'est, ni cette prétendue autorité royale et absolue du père, ni la soumission respectueuse de la mère, ni l'obéissance de l'enfant, c'est l'amour. Le père, la mère, l'enfant forment une trinité harmonieuse et sainte, trinité sacrée, base de toute société, base de la patrie, parce qu'elle procède de l'amour et ne vit que par l'amour. Supprimez ce souffle, cette effluve divine, est-ce que l'autorité de celui-ci, la soumission de celle-là et l'écrasante sujétion de l'enfant suffisent à constituer la famille? Non! vous aurez un despote, vous aurez deux victimes, mais de famille, point.

Le R. P. Félix semble en être encore au temps où un concile discutait la question de savoir si les femmes avaient une âme. Pourquoi l'homme serait-il investi de l'autorité et d'une autorité indiscutable? Pourquoi la femme aurait-elle toujours et inévitablement un rôle subordonné? Est-ce que la maternité est moins pénible, moins majestueuse, moins sainte, moins respectable que la paternité? Est-ce que la mère n'est qu'un accident dans la vie de l'enfant? Toutes les religions, tous les codes ont voulu ce que veut le R. P. Félix. Le temps a rongé le trône absolu du père de famille, et malgré la fiction légale la mère est devenue de servante compagne du mari; elle partage avec lui l'autorité et l'autorité n'en est que plus respectable.

---

Il est une autre question bien importante, bien grosse, que le célèbre prédicateur a touchée dans sa conférence, c'est celle de la liberté qui doit être laissée aux parents sur le choix des systèmes et des hommes qui doivent présider à l'instruction et à l'éducation des enfants. Le R. P. Félix repousse l'intervention des États dans la solution de ce grand problème. « Les États, disait-il, ne sont pas, dans le plan de la providence, les instituteurs de la vie; ils en sont les défenseurs. La famille est la société créée pour élever les générations; l'État est la société créée pour protéger les familles. » C'est parler d'or, et l'on n'invoquera jamais la liberté, dans quel camp que se soit, sans que nous mêlions notre voix aux voix qui invoqueront le

nom de la bonne déesse. Mais il ne faut pas que, sous couleur de liberté, on prépare la servitude.

On dit aux États : Ne vous mêlez pas de l'instruction publique, ce n'est pas votre affaire, vous êtes chargés de défendre, de protéger les familles, bornez-vous à ce rôle et laissez-nous faire.

Mais qu'est-ce que défendre et protéger les familles ? pourraient dire les États. Supposez qu'une grande association religieuse ou laïque, clergé ou club, s'organise dans notre sein, que cette association ayant un autre intérêt que le nôtre, ayant des affiliations secrètes ou avouées avec des puissances étrangères, disposant d'influences considérables, que cette association accapare l'instruction publique et enseigne aux citoyens le mépris des principes en vertu desquels nous existons, nous, États, est-ce que notre rôle de défenseurs et de protecteurs des familles, ne nous obligera pas d'intervenir dans notre intérêt et dans l'intérêt des familles elles-mêmes ? Ici, comme en toutes choses, l'usage de la liberté est limité par l'abus. Ne voyons-nous pas en France comment le clergé a interprété la liberté de l'enseignement, comment il la pratique ?

C'est ainsi que cette première conférence du R. P. Félix, magnifique dans sa forme, est, au fond, pleine d'erreurs. Pourquoi ne pas le dire ? Le respect que nous avons pour la parole qui retentit du haut de la chaire chrétienne, ne saurait nous empêcher de signaler ce qui nous parait bien et ce qui nous parait mal. La théorie du prédicateur sur la famille, celle qu'il émet sur le rôle passif des États, en matière d'instruction publique, nous semblent fausses, et nous le disons avec toute la courtoisie que l'on doit à un tel adversaire : Est-ce prendre une trop grande liberté ? Nous le pensons d'autant moins que le R. P. Félix ne se borne pas à prononcer un discours, mais il le livre à la critique en le faisant publier dans un journal quotidien.

Au moment même où nous terminions la lecture de ce discours, un autre discours nous parvenait. Celui-ci n'a pas été prononcé en chaire. C'est l'honorable président de la Société d'émulation d'Abbeville, M. Boucher de Perthes, qui a appelé l'attention de cette Société sur le rôle de la femme dans l'état social, sur son travail et sa rémunération. Pendant que le célèbre prédicateur de Notre-Dame assignait

à la femme, dans la famille, la situation humble et soumise qu'elle occupait au début des sociétés, M. Boucher de Perthes établissait, l'histoire à la main, que plus la place occupée par la femme dans la famille, plus le rang qu'elle tient dans l'état social est élevé, plus s'élève la moyenne de la moralité, du caractère et du degré de la civilisation.

Toute décadence, toute dégradation a pour origine un défaut d'équilibre entre les sexes. Nous voilà bien loin de la théorie du P. Félix : L'homme, roi absolu et indiscutable ; la femme, ministre obéissant et dévoué.

M. Boucher de Perthes ne se borne pas à poser des principes, c'est un esprit net et pratique. Il a beaucoup vu, beaucoup observé, il a pénétré dans les plus pauvres ménages, et pourtant il a constaté ce fait : que la misère, le défaut d'ordre, l'abandon des enfants sont en proportion de l'abaissement moral et matériel de la mère de famille.

Là où la femme est respectée et estimée ; là où elle n'est pas une servante, mais une associée ; là où la mère est la reine du foyer au même titre que le père est le roi, les enfants sont plus aimés, et par conséquent mieux élevés, car toute bonne éducation procède de l'amour et dans la famille, telle que la préconise l'orateur religieux de Notre-Dame, l'amour est impossible.

M. Boucher de Perthes est, dit-on,, un savant très-distingué ; il est connu dans le monde scientifique par des travaux archéologiques très-importants. Pour moi, qui ne suis pas savant le moins du monde, je donnerais volontiers les plus sérieuses études de M. Boucher de Perthes pour ce simple discours pris sur le vif et dans lequel viennent se refléter les plus grandes misères sociales, celles qui résultent de l'abaissement de la femme, de l'effacement de la mère dans la famille.

M. Boucher de Perthes met hardiment le doigt sur la plaie. « Chez nous, dit-il, la vie de l'ouvrière est une suite de privations. Cette vie est moins assurée que celle du nègre ; l'esclave ne meurt jamais de faim, ni de froid, ni faute de remède. Il ne meurt pas non plus d'excès de travail ; on lui en donne autant qu'il peut faire, jamais plus. Son maître a trop d'intérêt à sa conservation, il le sait ; et nous semblons ignorer que nous en avons aussi à celle de la femme ! Des hommes périssent dans un combat, une révolte, une révolution ; l'Europe s'en émeut, et je partage cette émotion, car la perte d'un homme est toujours un malheur public. Mais des artisans meurent par suite d'un

« l'hommage, du renchérissement du pain ou du bois, en un mot, de faim et de froid, et personne ne s'en étonne ! C'est le malheur de tous, dira-t-on ; c'est la saison, c'est la maladie qui règne. Cela dit, on ne s'en occupe plus. »

Voilà pourtant ce que produit l'autorité indiscutable de l'homme. Le mari bat sa femme, bat ses enfants, s'enivre ou dépense en folies le produit du travail, l'épargne du ménage et la pauvre mère de famille se trouve placée entre la débauche qui la tente ou la misère mortelle qui l'attend. Que faire donc ?

M. Boucher de Perthes examine à fond cette question capitale, et se demande d'abord pourquoi le travail de la femme, à quantité et à production égales, est moins rétribué que celui de l'homme, et ensuite pourquoi la plupart des fonctions qui pourraient être remplies par les femmes le sont par des hommes.

« Qu'avons-nous à faire, dit-il, pour que la femme reprenne chez nous son rang industriel ? Être équitables. Ce n'est pas une concession qu'on réclame ici, c'est un acte de probité. La main sur le cœur, disons : Point de concurrence au rabais ; n'exploitons pas la faim ; payons les choses ce qu'elles valent ; si nous gagnons moins, nous le gagnerons en conscience. »

Les carrières que les femmes pourraient honorablement parcourir, sont très-nombreuses. M. Boucher de Perthes les énumère avec soin, et comme la situation actuelle des pauvres lui paraît constituer et constitue, en effet, un abus grave, une vraie calamité sociale, il pense que l'État a le droit et le devoir d'intervenir.

Ici, nous différons avec le savant écrivain. L'intervention de l'État nous effraye toujours. Ah ! si l'on veut dire que l'État, qui a déjà donné aux femmes la direction de certains bureaux de poste, des bureaux de timbre, des bureaux de tabac, etc., doit élargir ce cercle ; qu'il doit confier à des femmes toutes les fonctions où leur sexe peut jouer un rôle utile, rien de mieux ! Plus que personne l'État a intérêt à ce que la famille soit constituée sur de solides bases, et pour cela il n'y a pas de meilleur moyen que d'élever la femme, de la mettre à même de conquérir par le travail son indépendance. Mais que l'État intervienne dans l'industrie pour y faire faire à la femme une plus large place, c'est ce que nous ne saurions approuver. Nous roulerions bientôt en plein communisme si nous ne nous mettions en garde contre cette intervention de l'État dans les choses de la vie

privée. Il réglerait aujourd'hui les fonctions réservées aux femmes, demain on voudrait qu'il réglementât le salaire, la production et la consommation. De là à l'enrégimentation de la société et à la désignation de tout individu par son numéro matricule, il n'y aurait qu'un pas.

Les progrès sérieux et durables sont ceux qui ont pour principe la liberté. Il est vrai que s'il faut attendre de la spontanéité des hommes l'amélioration du sort des femmes, les pauvres femmes attendront bien longtemps. Aussi, n'est-ce pas aux hommes seulement, c'est aux femmes elles-mêmes qu'il faut faire appel.

Combien, par leur influence, leur fortune, leur position, pourraient faire beaucoup de bien qu'elles ne font pas, qu'elles ne songent même pas à faire ! Il faut les y faire songer. Ainsi, je prends un exemple : quelques compagnies de chemins de fer ont eu l'heureuse idée de confier à des femmes leurs bureaux de recettes, la garde de certains passages de niveau, de petites gares, etc., etc. Les compagnies qui ont fait cette expérience n'ont eu qu'à s'en louer. La garde des passages de niveau, notamment, est beaucoup mieux faite par les femmes que par les hommes.

Eh bien ! les administrateurs, ingénieurs et directeurs de chemins de fer se réunissent dans un cercle où ils discutent et préparent les améliorations à introduire dans les divers services, administratif, commercial, financier de ces vastes associations. Supposez que les femmes de ces hommes au lieu de se passionner pour ceci ou pour cela, pour une toilette ou pour un hôtel, se passionnent pour leur sexe, pour l'avenir des femmes qui en fait de toilettes n'ont que des loques et n'ont d'autre hôtel en perspective que l'Hôtel-Dieu. Supposez enfin que ces dames, non pas toutes, mais quelques-unes d'entr'elles aient la fièvre, la sainte passion de la charité, du dévouement. Elles organiseront une croisade en faveur des pauvres, elles useront de toute leur puissance auprès de leurs maris pour que les compagnies des chemins de fer, qui n'emploient pas de femmes, se décident à suivre l'exemple de celles qui en emploient. Les maris riront la première fois, ils lèveront les épaules la seconde, mais à la troisième, à la quatrième, ils prêteront quelque attention et un moment viendra où le plus courageux d'entr'eux osera porter la question en plein conseil ; elle y trouvera des esprits préparés.

L'État ne fera rien et il ne peut rien faire en matière pareille, si ce n'est dans le cercle des fonctions dont il dispose ; si l'État jugeait que les femmes peuvent tenir les bureaux de perception, les recettes par-

ticulières, etc., etc., nous en serions enchantés et probablement il serait bientôt enchanté lui-même de cette innovation. Mais il ne peut aller au delà. C'est à la spontanéité, à l'initiative privée, c'est au cœur des femmes que leur situation fait les aînées de la famille féminine, qu'il appartient d'aller plus loin, de conquérir pour leur sexe dans la famille, dans la cité, dans la patrie la place que la nature lui a assignée.

Sauf cette divergence, nous sommes d'accord avec M. Boucher de Perthes et nous adoptons ses conclusions.

---

Et maintenant, du spectacle affligeant que le savant moraliste a déroulé devant nous, je voudrais bien passer à d'autres considérations. J'ai beau faire, c'est encore des femmes que je parlerai, et des parisiennes en particulier qui viennent d'inaugurer l'âge d'or, à la lettre. Les robes de bal étaient lamées d'or; les coiffures de bal étaient en or; voici que maintenant les ceintures sont en or; les chapeaux sont semés d'agréments d'or, de torsades et de glands en or; où s'arrêtera ce mauvais goût? où s'arrêtera ce luxe déplorable? Parbleu, si tout cet or rendait les femmes plus jolies, je me garderais bien d'en médire. J'aime bien trop les femmes pour blâmer tout ce qui concourt à faire ressortir leur beauté. La beauté des femmes c'est le patrimoine des hommes! Mais ici, c'est tout le contraire. Comme parure, l'or est une invention très-regrettable. Il durcit les traits, il a un éclat écrasant, et la femme la plus belle ne résiste pas à de tels ornements.

Certes, la crinoline était déjà une fâcheuse invasion de mauvais goût, mais la crinoline du moins, si elle a beaucoup d'inconvénients, n'a pas celui de porter atteinte à la grâce du visage. L'or altère cette grâce et nous avons le droit de nous plaindre. Si ce n'était que cela encore! Mais quelles conséquences désastreuses! Sur cent femmes qui se parent ainsi, il y en a quatre ou cinq, mettez en dix, dont la fortune peut suffire à de telles excentricités; mais pour les quatre-vingt-dix autres, cette mode va devenir une cause de ruine. Je sais bien que cela importe peu. C'est la mode, donc il faut la suivre. Mais il est bien permis de protester et c'est ce que je fais très-humblement ici.

**LOUIS JOURDAN.**

**HISTOIRE**  
DE LA  
**LIBERTÉ RELIGIEUSE EN FRANCE**  
ET DE SES FONDATEURS

PAR M. DARGAUD.

---

L'humanité n'avance que lentement à la conquête du progrès ; chaque nouvel effort vers ce but sacré a toujours, jusqu'aux temps modernes, fait couler des flots de sang sur la terre. Les principes de liberté et de tolérance que *le Causeur* se propose de propager et de défendre, n'ont triomphé qu'après des siècles de lutttes, de massacres et de guerres. Il a fallu le mouvement des croisades pour renverser la féodalité, qui retenait l'esprit humain dans les ténèbres de la barbarie. Les guerres de la Révolution et de l'Empire ont appris à l'Europe bouleversée le droit nouveau des peuples. Les guerres de religion du seizième siècle, que M. Dargaud vient de nous retracer dans un livre plein d'élévation et de vérité, ont introduit en France le droit sacré de la liberté de conscience.

I

L'antiquité n'a connu ni la liberté, ni la tolérance. Athènes et Rome comptaient cent citoyens contre deux mille esclaves. Un philosophe

comme Socrate, qui avait détruit de fond en comble la vieille mythologie, des génies comme Platon et Aristote n'avaient pas un mot de réprobation contre l'esclavage. Des siècles plus tard, les Gracques, Cicéron et Brutus, instruits par les sanglantes révoltes des esclaves, ne trouvaient dans leur cœur ni une parole de consolation, ni un cri d'affranchissement pour cette moitié du genre humain opprimé. Des races inconnues, des nations poussées par un esprit providentiel, vinrent enfin jeter bas l'ancien monde, et la liberté, par suite des catastrophes, des invasions, fut rendue à ces millions d'hommes qui gémissaient dans les fers. L'antique religion s'écroula pour faire place à une religion plus vivifiante, plus fraternelle, plus égalitaire. Encore le christianisme ne supprima-t-il pas complètement l'esclavage. Aujourd'hui, après tant de siècles écoulés, tant de révolutions religieuses, morales, politiques, ne le voyons-nous pas subsister dans le pays le plus démocratique du monde, chez ces citoyens américains, si fiers de leur patrie. L'Amérique ne veut point affranchir pacifiquement ses esclaves ; elle invoque, chose odieuse, l'intérêt de son industrie et de sa propriété. Qu'elle prenne garde ! Le sang de John Brown n'a pas été versé en vain. Le martyr trouvera des vengeurs, et ces splendides pays, mis à feu et à sang, se repentiront trop tard de leur avarice et de leur insensibilité !

La tolérance n'exista pas non plus dans l'antiquité. Socrate mourut accusé d'impiété. Pourtant, jusqu'à l'apparition de la religion catholique, on compte peu de persécutions religieuses. Chacun se moquait des dieux à son aise ; les poètes comiques, les philosophes, les orateurs les traitaient fort mal. Les persécutions des empereurs contre les chrétiens furent plutôt politiques que religieuses. Les chrétiens, une fois au pouvoir, ne furent pas plus tolérants que les païens. Non contents de tuer les hommes, ils détruisirent les tableaux, les statues, les livres précieux ; il fallait que tout souvenir du paganisme fût effacé de la terre. Les protestants du seizième siècle firent comme les chrétiens des premiers siècles : ils pillèrent et ravagèrent les églises catholiques, où étaient entassés les chefs-d'œuvre du moyen âge. La Révolution détruisit aussi tout ce qui pouvait rappeler l'ancien régime. L'art gémit de pareilles barbaries. Au moyen âge, pas de tolérance ; du reste, peu de révoltes contre le catholicisme. Une terreur superstitieuse planait sur tous les esprits : on pensait que la fin du monde allait venir ! Le serf abruti croyait au prêtre, qui lui promettait dans un autre monde une vie meilleure. Le seigneur guerroyait ou pillait sans songer à la religion. Le doute ne



ponvait entrer dans cette âme inculte et féroce. Ce ne fut qu'au treizième siècle, après les premières croisades, quand les lourds esprits occidentaux se furent initiés à cette merveilleuse civilisation de l'Orient et surent qu'il y avait d'autres religions que la leur, qu'un souffle de progrès, de liberté, de tolérance, commença à se répandre dans le monde. Les pays du midi de la France, plus riches, plus industriels, ayant des libertés municipales plus grandes que les pays du nord, et ayant en outre une littérature extrêmement florissante, voulurent ramener la religion corrompue à la pureté primitive. Une guerre effroyable extermina les réformateurs. Dès lors le fanatisme écrasa toute idée nouvelle. Les bûchers allumés ne s'éteignirent plus : on trouva toujours quelque écrivain ou quelque sorcier à brûler. Des Albigeois à la Révolution française, quelle longue liste de martyrs ! Les victimes ne résistaient pas. Jean Huss alla à la mort comme à la délivrance, en bénissant ses bourreaux. Autant ceux-ci mettaient d'acharnement à frapper, autant les condamnés mettaient de courage à mourir. Enfin, un homme parut qui ébranla pour toujours cet empire du fanatisme : c'était un moine, une sorte de paysan. Il n'avait d'autres armes, pour combattre le pape et les rois, que sa raison, son instruction et sa foi. Le vieux monde s'ébranla à sa voix. On scruta la religion ; on discuta sa morale, ses principes, son origine, son influence sur les peuples. En peu d'années Luther eut pour lui toute l'Allemagne. Le pape trembla dans la ville éternelle. Le protestantisme fut fondé, c'est-à-dire la liberté d'examen et la liberté de conscience.

## II

Luther bouleversa l'Allemagne entière et le nord de l'Europe ; mais son esprit tout germanique et les guerres perpétuelles qui s'élevèrent entre François I<sup>er</sup> et Charles-Quint empêchèrent ses doctrines de pénétrer en France. C'était un génie plus sombre et plus profond que Luther, Calvin, qui devait avoir l'honneur d'être l'apôtre du protestantisme dans notre pays. Calvin vivait à Genève, dont il était de fait, sinon de droit, le dictateur. Esprit sévère, logicien implacable, il est aussi le plus grand écrivain du seizième siècle. Sa langue claire, précise, froide, convenait à ces esprits sérieux, ces tempéraments héroïques des Coligny et des Théodore de Bèze. Vrai théologien, Calvin était aussi intolérant que le pape. On l'appelait même le pape de Genève ; et le bûcher de Servet est une tache éternelle pour sa mémoire. Au seizième siècle comme de nos jours,

Genève a toujours été un asile hospitalier pour les proscrits. Ni François I<sup>er</sup>, ni Charles-Quint, ni leurs barbares successeurs n'ont osé détruire ce foyer du protestantisme et de la révolution, d'où Zwingle, Calvin et Théodore de Bèze catéchisaient le monde.

Le seizième siècle était admirablement préparé à recevoir ces enseignements grandioses. Alors avait lieu une triple renaissance des arts, des sciences et des lettres. Alors vivaient des hommes d'un grand génie, d'un héroïsme incontestable. Le dix-septième siècle a obscurci un peu la gloire légitime qui était due dans l'histoire à ce grand siècle. Pascal et Bossuet ont trop fait oublier Rabelais et Montaigne. Que de gens croient encore, sur la parole de Boileau, que la France ne compte pas de poètes avant Malherbe. Lafontaine seul, au siècle du grand roi, connaissait à fond son Rabelais. Des théologiens discutant un jour, en sa présence, sur saint Augustin, il s'avisait de leur demander s'ils pensaient que ce saint eût plus d'esprit que Rabelais. Les théologiens s'indignèrent, mais Lafontaine avait raison. Aucun penseur n'égale en effet Rabelais, savant universel, écrivain d'une richesse de style éblouissante, esprit intarissable de verve et de gaieté. Un grand poète lui a reproché d'être ordurier, mais son siècle ne l'était-il point aussi? N'aimait-on pas alors le gros mot, la farce gauloise? Brantome nous a conservé le langage des *frès-hautes et très-puissantes dames* de la cour de Charles IX. Il alarmerait de nos jours les oreilles les moins chastes. Ne fallait-il pas, du reste, que la plaisanterie grivoise fit passer la hardiesse de ses satires? Les bûchers flambaient alors : Dolet, l'ami, le compagnon de Rabelais, venait d'y monter. Il fallait un courage héroïque pour attaquer les Papimanes, les Papetigues, les Chicaneux et les rois Picrocholes, tous ces oppresseurs de la libre pensée. Rabelais ne se contente pas d'attaquer les abus. Il faut former une autre génération pour cette vie nouvelle qu'il entrevoit : c'est alors qu'il compose, pour Gargantua, son magnifique plan d'éducation. Il retrempe son élève dans la nature, dans la science et dans l'art. Il faut aimer, il faut fonder la foi profonde, il faut boire le vin de progrès, de vie et de liberté. Que la vieille scholastique disparaisse, que la superstition se retire dans les couvents ! L'esprit moderne va naître. Déjà il entrevoit dans l'abbaye de Thélème sa société idéale : tous sont beaux, jeunes, aimants ! Rabelais a autant d'influence que Luther sur le mouvement du siècle.

Après lui quelle splendide éclosion de poètes, de philosophes et d'artistes, Marot, les deux frères Du Bellay, Ronsard, qui voulut transformer le vieux gaulois en une langue pédante et baroque, mais

qui rencontra parfois d'heureuses inspirations. Au-dessus de tous ces poètes, se dresse le vrai type de l'homme du seizième siècle, Agrippa d'Aubigné. Comme Juvénal, l'indignation le rend poète. Nulle œuvre n'égale ses *tragiques* pour la vigueur, la passion, la haine. Il n'écrit qu'à ses moments perdus, quand une blessure le confine au logis. Alors il frappe ses ennemis d'un vers acéré, ne pouvant les frapper de son épée. Il conserve en ces temps de crimes, une loyauté antique. Il est l'ami d'Henri IV pour lui rappeler un devoir, jamais pour le flatter ; sa vie se passe, comme celle de son maître, à combattre, à faire l'amour et à écrire. Notre siècle ne comprend plus de pareils hommes. A côté des poètes, il faut placer les grands artistes : Jean Goujon qui pour la force, la pureté de la ligne, la vigueur de la pensée lutte avec le grand Michel-Ange ; Germain Pilon, esprit tourmenté, maladif, qui a livré à la postérité les bustes effroyablement vrais des derniers Valois : François II, un poupard gonflé de lait et d'humeurs ; Charles IX, figure contractée, lèvres crispées ; Henri III, tête abruti, sans volonté, sans idée.

C'est là un mouvement splendide, incomparable. De ce siècle date la suprématie de la France sur le monde, dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. Dès lors elle sera la nation révolutionnaire par excellence. Les grandes pensées qui changent la force du monde rayonneront d'elle sur les autres nations. Elle ne sera point conquérante à la façon des Romains. Ses guerres n'auront d'autre but que de porter à ses alliés la liberté, la justice, la tolérance. Mais, hélas ! au seizième siècle, il faut encore qu'elle s'affranchisse elle-même. Nous venons de passer en revue les grands hommes, les grands écrivains, l'élite de la nation. Mais rappelons que la France sort à peine du moyen âge, que la féodalité n'a point encore disparu, que la plupart des hommes de ce temps conservent encore les mœurs féroces et sauvages du siècle passé. Suivons M. Dargaud au milieu des horreurs des guerres civiles. Ce n'est point assez de la guerre, l'assassinat est à la mode. Catherine de Médicis l'a apporté d'Italie avec une foule d'autres inventions. A la férocité des mœurs se joint une débauche effroyable dont la cour donne l'exemple. Les rois sont ou de sombres génies comme Philippe II, ne se soutenant sur le trône que par des massacres, des banqueroutes, des trahisons, ou des artistes efféminés, amis de voluptés et de sang comme Charles IX et Henri III. Machiavel est leur Bible. Leur trône dépend de la conservation du catholicisme. Que devient le droit divin, si la liberté d'examen triomphe ? Pénétrons dans cet horrible dédale des guerres civiles. Les bûchers sont allumés ; nous

allons voir la France livrée aux soudards, déchirée par ses propres enfants, vendue à l'étranger. Consolons-nous d'avance par cette pensée, qu'elle sortira plus rayonnante et plus forte de ces horribles commotions.

### III

Les premiers martyrs protestants en France étaient des hommes simples de cœur, des savants comme Berquin, des juristes comme Dubourg et aussi de malheureux ouvriers. Tous mouraient avec héroïsme, chantant et glorifiant Dieu. Henri II et Diane de Poitiers partageaient les dépouilles des victimes. C'était faire acte de bon chrétien que d'aller voir brûler les réformés. Les cendres des martyrs dispersées à tous les vents, faisaient éclore des prosélytes. On comptait parmi ces nouveaux protestants, des princes du sang, des seigneurs ayant à leurs ordres toute une armée. Les agneaux étaient devenus des lions, et une résistance acharnée se préparait contre la persécution. Le royaume était alors tombé en minorité. Les Guises qui gouvernaient par l'inquisition et l'Espagnol, étaient maîtres de la France. « Serrons et armons bien nos ceinturons, disait alors un ami de Coligny, car il y a en ce moment au Louvre trois rois de France et deux sont altérés de notre sang. »

La Renaudie fut le premier protestant qui donna le signal de la révolte. Trahi, il marche néanmoins sur Amboise, décidé à se faire tuer ou à tuer les assassins de ses frères. La cour avait tremblé pour la première fois devant le protestantisme, il fallait se venger cruellement. La Loire regorgea des cadavres des complices de la Renaudie; chaque jour, devant la cour, on en pendit aux créneaux du château un certain nombre. Ce sang criait vengeance et la guerre civile commença.

On peut juger les partis par les chefs qui les commandent. Le parti protestant avait à sa tête Condé et Coligny; le parti catholique était sous la main des Guise et de Catherine de Médicis. Condé était l'honneur et la loyauté même; mais il est douteux qu'il ait eu de fortes convictions religieuses. Il embrassa le protestantisme par haine des Guise, par esprit féodal, par turbulence. Mais il aimait encore mieux que sa religion la cour et les femmes. Il était fort galant avec elles, leur faisait des cadeaux et en acceptait d'elles. La maréchale de Saint-André lui donna le magnifique château de Valéry. Pour revoir ses maîtresses, il faisait la paix avec la cour, à tout prix, pour lui et les nobles de son armée; quant au peuple, il n'y songeait pas. « Monsieur

le prince, lui dit un jour Coligny, d'un seul trait de plume, vous avez ruiné plus d'églises que l'épée ne l'eût fait en dix ans. Comment la noblesse s'est-elle si peu souciee de la bourgeoisie et du peuple. Là aussi, pourtant, l'abnégation et le courage ont éclaté, et ce sont les petits qui ont donné l'exemple aux grands. » A l'exemple de Condé, nombre de nobles se battaient par amour de la guerre, du pillage. Ceux-là retournaient chaque année dans leurs châteaux. Ils aimaient les coups de main, non les longues campagnes, qui seules pouvaient assurer le succès du protestantisme. Quelques-uns étaient toujours prêts à trahir. La moindre faveur, un sourire d'une fille d'honneur les faisait voler dans le camp catholique. D'autres nobles, au contraire, en plus grand nombre, vrais martyrs, se battaient au nom de la liberté de conscience, marchant toujours vers ce but sacré, malgré les troupes royales, malgré les trahisons et les assassinats, ne rêvant d'autre récompense pour eux-mêmes, que le bonheur de leurs coréligionnaires. Ceux-là, ni fatigues, ni blessures, ni défaites ne pouvaient ébranler leur cœur trempé de fer. Ils sont les véritables héros du protestantisme. Tels étaient Lanoue, Piles, les deux frères de Coligny d'Andelot et Châtillon.

Coligny était de tous, le plus grand. Comme général, il l'emportait de beaucoup sur Guise, sur Tavannes et sur Brissac. La défense de Saint-Quentin fut glorieuse. Il dut la perte de la bataille de Dreux à l'indiscipline et au mauvais vouloir de ses troupes. Jamais il ne se laissa décourager. Le lendemain d'une défaite, il représentait de nouveau la bataille aux troupes royales, plus fier et plus audacieux que jamais. S'il se retirait, c'était en bon ordre, et sa retraite équivalait à une victoire. Adoré de ses soldats, il se montrait pourtant d'une extrême sévérité pour la discipline, prévenant le meurtre, le pillage, autant que cela était possible, au milieu de soudards sans foi ni loi. Patriote, il versa des larmes amères, quand il lui fallut pour la défense de son parti appeler en France les protestants allemands. Il avait horreur de la guerre civile; il fallut pour l'y pousser le massacre de Vassy. Il avait un idéal : conquérir la liberté de conscience pour les siens; puis, une fois ce but sublime atteint, abaisser la maison d'Autriche sur le continent et enlever à l'Angleterre la domination des mers. Henri IV, Richelieu et Napoléon reprendront ce grand projet de l'amiral.

Après de tels hommes, comment nommer les chefs du parti catholique, les Guise et Catherine de Médicis? Guise est grand, mais M. Dargaud l'a peut-être un peu trop loué. Il ne faut pas oublier son

ambition, ses crimes, son hypocrisie profonde. Mais que dire du cardinal de Lorraine, ce cynique mitré qui ne rêvait que meurtres et débauches? Catherine est la plus horrible figure de femme que nous offre l'histoire de France. Elle avait transporté à Paris les principes de la cour des Borgia. Elle avait amené pour exécuter ses ordres des scélérats tels que Retz, Birague et tant d'autres. Une troupe légère de filles d'honneurs l'entourait et faisait pour elle la police. Catherine se plaisait dans les intrigues et le meurtre. Les Guise et elle travaillaient de concert à l'anéantissement des protestants; les Guise par le massacre, le duel et la guerre civile; elle par la trahison, l'empoisonnement et la débauche.

Un troisième parti, celui des politiques, se plaçait entre les protestants et les catholiques pour essayer de les concilier. L'Hospital en était le chef. Grand homme qui devançait son siècle en demandant la tolérance, la réforme de la justice et, chose plus curieuse, l'égalité de l'homme et de la femme. L'Hospital fut bafoué par Catherine, qu'il eut le tort de servir trop longtemps. Haï des Guise, en défiance aux protestants, son œuvre de pacification échoua toujours. A la Saint-Barthelemy, il mourut de douleur et de regret.

Qui peut lire sans frémir le récit de ces dix épouvantables années de guerres civiles. Dans le combat, on ne faisait point de quartier. Condé, blessé, prisonnier, est assassiné à Jarnac. Le duc d'Anjou, ce jeune scélérat de crimes et de débauches, comme l'appelle M. Dargaud, insulte le cadavre de ce chef glorieux. Ce même duc dépêche Maurevel pour assassiner Coligny. Le tueur se trompe et assassine de Mouy, un autre chef protestant. Les princes donnant l'exemple, les seigneurs de la cour s'égorgeaient entre eux. Quant au populaire, on le pille, on le vole, on le massacre sans scrupule. Chacun a lu le récit des féroces exploits de Montluc. Son plaisir était de faire lui-même office de bourreau, de pendre ses prisonniers de ses propres mains. Le baron des Adrets, protestant zélé, aimait à voir les catholiques sauter du haut d'une tour. « Où le huguenot est maître, dit Pasquier, il ruine toutes les images, démolit les sépulchres et tombeaux, même celui des rois, enlève tous les biens sacrés et voués aux églises. En contre-échange de ce, le catholique tue, meurtrit, noie tous ceux qu'il connaît de cette secte et en regorge les rivières. »

La guerre se prolongeait entre les deux partis sans amener d'autre résultat que le ravage de la France. Catherine songea alors à un massacre général des huguenots. Elle se rappela les conseils que le duc d'Albe lui avait donnés lors de l'entrevue de Bayonne. « Vous avez,

lui a-t-il dit, assez de frétins, pêchez maintenant de gros poissons. Soyez assurée qu'une tête de saumon vaut mieux que dix mille têtes de grenouilles. » Elle offrit la paix. Coligny accepta ; il était épuisé d'hommes et d'argent. Du reste il avait la guerre civile en horreur. « Plutôt mourir, s'écriait-il, que de retomber en de telles confusions. » Le traité de Saint-Germain, qui cachait la Saint-Barthelemy, fut conclu. Amnistie complète, rétablissement des seigneurs protestants dans leurs titres et dignités, égalité entre les protestants et les catholiques. De plus, le roi s'engageait à déclarer la guerre à l'Espagne et à aller arracher les Flandres au duc d'Albe. Le prince Henri de Navarre devait épouser Marguerite de Valois, très-jeune encore, mais très-lancée déjà dans la débauche. Coligny vint à la cour suivi des plus illustres protestants. Charles IX le reçut admirablement, l'appela mon père et lui dit gaiement ces paroles sinistres : « Nous vous tenons, nous ne vous lâcherons plus. » Coligny devint son conseil, il le recevait à toute heure et lui rendait souvent visite. Il devait commander l'expédition de Flandre. Charles IX un moment fut presque protestant. Le pape refusant d'accorder la bulle de dispense pour marier Marguerite : « Nous nous en passerons bien, » dit-il.

Ces démonstrations en faveur des protestants étaient-elles feintes ? Ce fou furieux qui passait sa vie à la chasse, dans une forge, ou dans sa salle d'armes était-il capable de dissimuler sa haine meurtrière sous une apparente bienveillance ? Son âme méditait-elle déjà la Saint-Barthélemy, quand ses lèvres appelaient Coligny mon père ? Mentait-il odieusement, quand après l'attentat de Maurevel, il adressait à Coligny ses paroles : « Mon père, la blessure est pour vous, et pour moi la douleur. Je renie mon salut si je n'exerce sur vos meurtriers une vengeance telle que la mémoire ne s'en effacera pas. » Non, il était sincère alors, il aimait et estimait sincèrement l'amiral. Le lendemain, Catherine de Médicis avait dominé de nouveau l'âme de ce fou. « Elle lui avait remontré, dit le duc d'Anjou, que le parti des huguenots s'armait contre lui à cause de la blessure de l'amiral, que tous les catholiques, ennuyés d'une si longue guerre et vexés de toutes sortes de calamités, étaient résolu d'y mettre une fin. Et il était question d'élire un capitaine général pour prendre leur protection et faire ligue offensive et défensive contre les huguenots ; et ainsi demeurerait seul enveloppé en de grands dangers, sans puissance ni autorité.... Mais qu'à un si grand danger et péril imminent de lui et de tout son État.... un seul coup d'épée pouvait remédier et qu'il fallait seulement tuer l'amiral, chef et auteur de toutes les guerres civiles. » Le duc d'An-



jou, Tavannes, Retz et Birague, complices de Catherine, applaudissaient au meurtre. Le roi alors devint furieux, il effraya ces scélérats, car « il nous dit de colère et jurant par la mort Dieu, que puisque nous trouvions bon qu'on tuât l'amiral, qu'il le voulait, mais aussi tous les huguenots de France, afin qu'il n'en demeurât pas un qui pût le lui reprocher après et que nous y donnassions ordre promptement. »

La première et la plus illustre victime de la Saint-Barthélemy fut Coligny. Il tomba sous les coups des valets du duc de Guise. Ce duc, à cheval, attendait dans la cour, que sa vengeance fût accomplie : « Besme, as-tu fini, criait-il d'en bas. — C'est fait, monseigneur. — Eh bien prouve-le donc, M. d'Angoulême et d'Aumale ne le croiront que lorsqu'ils le verront. » Le cadavre fut jeté par la fenêtre : « On ne peut discerner ses traits, dit M. de Guise, tant ils sont souillés et rougis. » Il saisit un mouchoir, lui essuya le visage et dit : « Je le connais, c'est lui-même. » Et il lui laboura la face du talon de sa botte.

La Saint-Barthélemy épouvanta un moment ses auteurs. Charles IX écrivit à Rome que les Guises avaient tout fait. Mais le pape, loin de le blâmer, l'ayant félicité de cette atroce boucherie, il en revendiqua l'honneur : Philippe II fut jaloux de sa gloire. Qu'étaient les massacres de Flandre comparés à la Saint-Barthélemy. Le duc d'Albe n'était plus qu'un bourreau vulgaire. Charles IX ne pouvait jouir de son triomphe. Écoutons M. Dargaud peindre cette horrible fin :

« Charles IX voit les cadavres amoncelés des huguenots sous ses fenêtres dans les fossés du Louvre. Il voit des flots de sang, un fleuve de sang, une mer de sang. La soif le consume et sa langue est collée à son palais. Rien ne le désaltère, pas même l'hypocras qu'il aimait autrefois. Il tombe de sommeil et il ne peut dormir. Il implore sa nourrice. Nourrice, nourrice assoupis-moi par ton chant comme dans mon berceau. Et la nourrice chante et les paupières du malade ne se ferment pas. Alors il se dresse sur son séant et s'écrie : Ah ! nourrice, que j'ai suivi un méchant conseil. Seigneur, faites-moi miséricorde ! Que de meurtres, que de plaies. Tout ce qui m'entoure me rend perplexe et agité ! »

Tous les auteurs de la Saint-Barthélemy vont maintenant se détruire entre eux. Henri de Guise sera assassiné par Henri III, Henri III par la famille d'Henri de Guise. Catherine adultère, empoisonneuse, instigatrice de volupté et de meurtre (Michelet l'appelle par son vrai nom), meurt, seule avec sa conscience, dans l'immense château de Blois. « On ne parla non plus d'elle que d'une chèvre morte, dit un contemporain. »



M. Dargaud qui a consacré trois volumes aux guerres de religion, n'en donne qu'un seul à la Ligue et à Henri IV. Les protestants sont maintenant hors de cause, ce sont les catholiques qui s'exterminent entre eux. La Ligue est une terreur cléricale bien autrement sanglante que celle de 93. Une armée de moine, de prêtres domine Paris par la peur, l'argent et les femmes et y répandent leur épouvantable esprit de despotisme et de superstition. Les Guise et leurs partisans recrutés parmi les assassins de la Saint-Barthélemy, essayent de faire proclamer la déchéance de la maison de Valois; le roi, sans autorité et indigne d'en avoir, n'ayant d'autre moyen de gouvernement que le meurtre, vit sans souci des affaires au milieu de ses mignons. Les rôles sont changés. Les protestants, qui affichaient jadis des tendances républicaines, sont maintenant ralliés au roi. Les catholiques au contraire proclament la déchéance de la royauté. Les curés de Paris prêchent publiquement le régicide et appellent Philippe II le champion de l'Église, son flambeau, son grand inquisiteur. Infernal esprit que ce Philippe II, vrai type du tyran. Il a inauguré cette politique de sang, que les maisons d'Autriche et de Naples ont suivie depuis cette époque. Il veut lutter contre l'esprit nouveau. L'Armada vient d'être vaincue par Drake et la tempête; la banqueroute pèse sur lui; toutes ses provinces se révoltent. N'importe, il lui faut la France, il lui faut exterminer le parti protestant. Entre les Espagnols, les Guises et les mignons royaux, Paris tremble.

Guise assassiné à Blois, et le récit de son assassinat dans le livre de M. Dargaud est admirable, la Ligue était morte. La faute capitale des fanatiques d'alors fut de faire assassiner Henri III. C'était assurer aux Bourbons la couronne de France. Mais on ne croyait point à Henri IV. D'abord il était protestant. Puis, dans sa jeunesse, il avait paru plus occupé de femmes que de politique. Qui eût deviné, sous ce satyre béarnais, un grand politique et un grand général. Il n'était point aimé des masses. Ce ne fut qu'après Arques, après Ivry, après le siège de Paris, que la voix populaire l'acclama. La Ligue tomba sous le ridicule. La noblesse se rallia où plutôt se rendit à Henri. Protestant ou catholique, il était sûr du royaume de France. Il fit une dernière concession au clergé, auquel les rois en ont tant fait inutilement : il abjura. Comme tous les grands politiques, il était fataliste. Qu'importe la religion? Paris vaut bien une messe. Cette abjuration retarda peut-être de cent ans la Révolution française. La France protestante, ayant le libre examen, fut peut-être même arrivée pacifiquement à ces destinées nouvelles. Mais la France avait alors soif de paix. Henri IV

abjura pour satisfaire les catholiques, il fit l'édit de Nantes pour satisfaire les protestants et l'ère des guerres religieuses fut fermée. Maintenant la lutte va recommencer entre la royauté et la noblesse, jusqu'à ce que la Révolution de 89 les renverse l'une et l'autre et inaugure le gouvernement démocratique.

Un homme personnifie admirablement l'état des esprits en France après ces épouvantables luttes, c'est Montaigne. Une lassitude, un dégoût indicible de toute croyance domine son esprit. Il s'enferme dans son vieux château et regarde de loin protestants et catholiques s'entredétruisant, les provinces en feu, l'État au pillage. Il a l'humanité en pitié, il se dissèque, il s'analyse lui-même comme un cadavre. Il ne se fait pas grâce d'un vice, d'une folie, d'une turpitude. Que lui importent l'État, ses concitoyens, la foi, la religion ? Il veut son repos, son salut, sa tranquillité quand même. On lui parle de Dieu, de la vertu, de l'immortalité de l'âme. *Que sais-je*, répond-il, et il s'enferme tranquillement dans l'égoïsme et le doute.

N'oublions pas néanmoins que ces guerres épouvantables ont conquis à la France la tolérance. Encore un siècle et Voltaire gravera ce principe sacré dans tous les cœurs. La révolution s'inscrira dans nos constitutions. Ce n'est point le seul bienfait que nous léguera le seizième siècle. Les tentatives heureusement infructueuses des protestants pour former un état dans l'État ou une sorte de république fédérative, développèrent dans tous les esprits le sentiment de la liberté. Des idées républicaines prirent naissance dans le pays le plus monarchique du monde. On s'habitua durant les troubles à se passer de l'autorité royale. La noblesse s'avilit en se faisant acheter sa soumission par Henri IV. La domination de la Ligue fit perdre à jamais au clergé l'espoir d'instituer en France une domination théocratique. Enfin les intrigues et les incursions des Espagnols en France, les infamies de leurs agents à Paris dégoûtèrent à tout jamais la noblesse et le peuple de l'appui de l'étranger. Les guerres de religion furent les dernières convulsions qu'eut la France avant de se former. Depuis elle n'eut plus qu'à marcher tranquillement à l'unité.

Nous ne saurions dire quelles violentes clameurs ce beau et grand livre a soulevées contre M. Dargaud. Il venait à propos pour remettre sous les yeux du public le récit des maux épouvantables que causent les guerres religieuses. M. Dargaud est pourtant impartial, autant qu'un homme peut l'être, entre les protestants et les catholiques. Il appartient à la nouvelle école historique, qui n'admet point que le succès absolve le crime et que sous prétexte de religion ou de poli-

tique, on puisse se faire impunément assassin ou bourreau. Que Louis XI ou Richelieu, pour fonder l'unité française, frappent sans jugement la noblesse, toute leur gloire ne les empêche pas d'être aux yeux de l'historien, de grands coupables. La mort d'Henri de Guise sauvait certes la royauté des Valois. Henri III n'en a pas été moins mis pour ce forfait au rang des Tibère et des Néron. Les massacres de la Terreur, utiles peut-être, pour effrayer la coalition européenne, ont tué la Révolution. Que de crimes commis en tous temps au nom du salut public et que l'historien doit impitoyablement flétrir, sous peine de manquer à sa mission.

M. Dargaud n'est pas seulement un écrivain consciencieux, c'est un artiste. C'est en artiste qu'il écrit l'histoire. Il fouille tous les manuscrits, les mémoires, les documents connus. Il s'inspire en outre des peintures, des dessins, des estampes du temps. Il connaît les demeures où ont vécu ses héros. Leurs portraits lui sont familiers, et que n'apprend-il pas sur eux dans ce genre d'études ! Qui peut contempler, sans être ému, l'admirable gravure de Marc Duval représentant Coligny et ses frères ? une mâle fierté, une conviction profonde se lisent dans leurs traits qu'assombrissent des pensées d'une tristesse dévorante. Les gravures de Tortorel et de Périssin, si naïves et pourtant si saisissantes, ne font-elles pas mieux comprendre une époque que des milliers de volumes. Mais il faut consulter ces documents pour ainsi dire vivants, avec beaucoup de prudence, pour ne pas s'égarer dans des interprétations chimériques. M. Dargaud les commente avec un rare bonheur. On dirait qu'il a vécu dans la familiarité des grands personnages de cette époque, tant il les aime, tant il connaît leur tempérament et leur vie. Son style coloré, plein de mouvement entraîne et passionne l'esprit et le cœur. C'est, en un mot, le plus beau travail qui ait paru sur le seizième siècle, depuis les guerres de religion et la ligue de Michelet.

**EDMOND PANNIER.**

---

# CLOTILDE DE SAVENAY

---

## NOUVELLE

---

— Comment, comte, vous vous retirez sitôt, votre conduite est vraiment impardonnable, disait madame de Rémilly à un personnage grand, sec, raide, qui se penchait plutôt qu'il ne s'inclinait vers elle.

— Ne soyez pas si sévère pour moi, madame ; la comtesse m'attend et désire partir ce soir même pour son château de Savenay ; vous le savez, il suffit que Clotilde ait eu la pensée de ce voyage pour que je le veuille.

— Vous êtes, il est vrai, le plus aimable des maris, mais, hélas ! l'ami le moins complaisant que je connaisse. Pourquoi priver cette réunion intime de notre chère Clotilde ?

— La comtesse était toute occupée des préparatifs du départ ; des ordres à donner, et le plaisir qu'elle se promet à ce voyage eût été trop amoindri par son regret de vous quitter.

— Ce courage, Savenay, ressemble à s'y méprendre à de la faiblesse, répondit un vieux gentilhomme, ancien voltigeur royal, qui feuilletait l'*Album des Enfants terribles*, de Gavarni.

— C'est impossible, reprit madame de Rémilly ; la saison sera charmante ; elle, si folle de musique, ne peut s'aller cloître dans un vieux château et dédaigner les charmants concerts qui nous sont promis ; les Italiens seront très-suivis et on annonce un nouveaux ténor qui fait merveille, dit-on !

— J'ai présenté toutes ces hautes considérations à la comtesse, répliqua monsieur de Savenay d'un air dédaigneux, et elle m'a paru y attacher moins d'importance que vous ne leur en accordez.

— Mais c'est un caprice, comte, et je ne vous croyais pas si facile sur un tel chapitre.

— Je vous l'ai déjà dit, madame, un caprice de Clotilde, c'est pour moi plus qu'un caprice.

— Et vous accédez à ce désir sans contrôle, sans le plus petit point d'interrogation ?

— Je ne demande jamais le comment et le pourquoi, j'obéis.

— En aveugle ?

— En aveugle.

— Ce mot vous fera aimer de toutes les femmes, dit madame de Rémilly en tendant au comte une main fine, admirablement veinée ; puisqu'il le faut, partez et revenez-nous le plus tôt possible.

— Adieu, Savenay, s'écria l'ancien voltigeur royal, soyez toujours le doux esclave des grâces, comme nous disions avec Dorat, et baissez pour moi les jolies mains de la charmante comtesse.

— Adieu, chevalier.

Le comte était à peine sorti que les intimes du salon de madame de Rémilly ne tarissaient pas d'élogieux compliments sur la conduite de monsieur de Savenay.

— Malgré la raideur de sa démarche, la dureté de sa physionomie et cet air de réquisitoire criminel qui enveloppe toute sa personne, disait la marquise de Rocqueville avec un délicieux sourire d'enfant espiègle, bien des hommes le devraient prendre pour modèle.

— La comtesse serait coupable de donner le plus léger chagrin à ce cher Savenay, qu'en dites-vous, chevalier.

— Je dis que ce dessinateur, ce Gavarni a presque autant d'esprit que Boufflers et qu'il a raison de prétendre que les maris feront toujours rire.

— Pas celui qui nous occupe, sans doute ?

— Si, marquise, et cela malgré cet air de réquisitoire que vous lui accordez si charitablement ! Croyez-vous donc le comte aussi docile aux moindres volontés de sa femme qu'il le prétend !

— Mais il ne fait pas que de le prétendre, il le prouve.

— Je crois à son affection pour Clotilde, dit madame de Rémilly, et je ne comprends pas votre persistante ironie à l'égard de Savenay. Voyons, chevalier, savez-vous quelque chose ?

— Mais non, chère belle, se hâta de répondre l'ancien Voltigeur

Royal devenu le centre des regards interrogateurs, je ne sais rien, sinon que la comtesse est très-triste depuis quelque temps et qu'hier encore elle m'a semblé très-embarrassée des attentions exagérées de son mari.

— Sur une aussi légère donnée, le résultat d'une simple contrariété, peut-être la résistance du comte à ce départ précipité, vous avez construit tout un roman. Vous serez donc toujours jeune ?

— C'est le fait des vicillards de demeurer jeunes.

— Antithèse, chevalier.

— Moins que vous ne le croyez, marquise ; ceux qui ignorent la vie et ceux qui la connaissent, ceux qui la commencent et ceux qui la finissent sont également des enfants terribles. Toutefois, les premiers sont naïfs et francs, les seconds clairvoyants et discrets ; l'antithèse est dans les mots, les résultats sont les mêmes.

— Le chevalier veut nous faire croire à sa discrétion, voilà le mot de l'énigme, s'écria madame de Rémilly, désirant terminer une conversation qui lui paraissait dangereuse, et offrant une tasse de thé au vieux gentilhomme ; elle ajouta à voix basse : Je vous attends demain, j'ai à causer avec vous.

— Dites à me faire causer.

— Soit !

— Je suis à vos ordres.

— Et la conversation ayant pris un tour général, il ne fut plus question du comte et de la comtesse, malgré les préoccupations qu'avaient fait naître les quelques mots du chevalier Ivon de Pleyben sur la valeur réelle du bonheur domestique de M. de Savenay.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis la scène que l'on vient de lire. Madame de Rémilly avait réuni comme autrefois le petit nombre de familiers que le lecteur connaît, et la causerie, d'abord languissante, presque banale, avait été insensiblement amenée à prendre le courant d'idée des différents interlocuteurs.

Il ne faudrait pas croire, toutefois, que le salon de madame de Rémilly laissât à désirer dans l'art de converser, et que les entretiens ne fussent brillants de verve et de finesse ; mais il arrivait alors ce qui se produit dans bien des réunions de ce genre : aucun n'ignorait qu'une même pensée était dans l'esprit de tous et personne n'osait rompre un silence de bon ton.

Arriver droit au but et vous jeter impertinemment au visage une question qu'il vous faut relever sur-le-champ, est le propre des gens pressés qui se soucient peu des délicates nuances du langage, qui pro-

fessent un souverain mépris pour le moelleux fauteuil où se façonna et s'aiguise le trait.

Chez madame de Rémilly, donc, il fallait amener avec habileté le sujet principal ; un mot eût suffi pour raviver toutes ces paroles engourdies, un nom pour colorer toutes ces physionomies. Bien venu aurait été le maladroit qui eût jeté ce mot, ce nom, et eût épargné ainsi les ambages imposés par les usages de la bonne compagnie.

— J'ai vu aujourd'hui au club le duc de Mauzembray, dit le marquis de Rocqueville, s'asseyant à une table de whist et interrogeant du regard le chevalier de Pleyben adossé au chambranle de la cheminée ; ce pauvre duc a la mauvaise chance persistante ; il est très-joueur, et s'il continue il sera ruiné avant peu.

— Voilà une nouvelle qui va désoler madame de Pressac, ajouta la marquise en manière d'a parte.

— Loin de là ; on dit le duc plus amoureux à chaque nouveau coup du sort.

— Alors c'est la duchesse qu'il faut plaindre.

— Oui, car elle aime malheureusement M. de Mauzembray.

— Et perd-il beaucoup ?

— Sa fortune est gravement compromise ; madame de Pressac a souvent recours à lui ; on accepte tout de l'homme qu'on aime, et le train qu'il mène le conduit à une chute inévitable.

— Se ruiner pour une madame de Pressac, c'est avoir le ridicule pour agréable, dit en souriant madame de Rémilly. Si vous aviez vu tantôt au bois quelle risible coiffure elle avait !

— Comment était-elle coiffée ? demanda M. de Rémilly d'un air distrait.

— Vous savez, cher, qu'elle a l'habitude de natter ses cheveux et de les ramener en diadème sur son front ; cette parure, la seule qu'elle puisse tirer de ses propres ressources, lui sied assez bien. N'a-t-elle pas eu l'idée d'innover des repentirs !

— Peut-être, répliqua finement le marquis de Rocqueville, a-t-elle été heureuse au jeu.

— Mais assurément mal inspirée dans le choix de sa toilette.

— *Encore une*, s'écria la marquise en soulignant ces deux mots et en enveloppant le chevalier d'un rapide coup d'œil, qui doit avoir de terribles démêlés avec sa conscience. M. de Pressac était, à ce qu'il paraît un parfait gentilhomme, et depuis qu'il est séparé de sa femme il est méconnaissable. Encore pouvait-on reprocher quelques pecca-

dilles à celui-là, continua la marquise en appuyant sur les derniers mots.

Le chevalier, au grand mécontentement de madame de Rocqueville, ne parut pas s'apercevoir de cette sortie, occupé qu'il était à briser un flacon d'odeurs dont il s'était emparé à force de ruses.

— Chevalier, dit tout à coup la marquise, après un silence de quelques secondes, je ne vous conçois pas ce soir; vous qui êtes si attentif d'ordinaire, vous ne vous êtes seulement pas douté que je désirais prendre un peu de lait dans mon thé. Voyons, fit-elle en le remerciant de son empressement à lui obéir, dites-nous ce qui vous préoccupe à un aussi haut degré. Sont-ce les pertes de jeu du duc? sa recrudescence amoureuse, s'il faut en croire l'on dit? les innovations de madame de Pressac, ou mon opinion sur les *med culpa* dont bien des consciences auront à rendre compte?

— Il en est de l'énumération des pensées que vous me prêtez, marquise, comme de la lettre de miss Edith des Puritains; le *post-scriptum* est tout, et le *post-scriptum* de votre phrase ce sont les *med culpa* dont d'autres se sont rendus coupables. A parler franchement, avouez-le?

— Oh! je n'ai pas l'intention de dissimuler.

— Eh bien! ce que je ne comprends pas, c'est votre sévérité à l'égard de Clotilde, car c'est bien là le fond de votre pensée, n'est-il pas vrai? Que vous a-t-elle donc fait? A votre place, Rocqueville, je me préoccuperais plus que vous ne le faites de cette inimitié de votre femme contre la comtesse de Savenay, dit en riant l'ancien voltigeur royal.

— Dieu merci, M. de Rocqueville n'a que faire de se soucier de tout ceci, reprit la marquise; madame de Savenay et moi n'avons jamais été liées assez intimement pour qu'une éclatante rupture soit nécessaire entre nous après ce qui s'est passé. Sauf quelques romances qu'elle m'avait prié de lui accompagner et les rares visites que nous nous fîmes, nos relations ont toujours été très-limitées, et je m'en félicite. Ce que vous ne comprenez pas, ce qui vous paraît inexplicable, c'est-à-dire mon jugement sévère de la conduite de la comtesse envers M. de Savenay, va vous paraître mérité à tous égards et de la plus stricte justice. Alors, je vous demanderai à mon tour pour quelles raisons vous soutenez la comtesse contre tous ceux qui la condamnent? quels sentiments chevaleresques outrés vous obligent à absoudre la femme coupable écrasée par des faits incontestables, j'ajoute même incontestés?



— Je vous écoute, chère belle, dit l'ancien voltigeur royal, et s'allongeant dans un fauteuil il regarda d'un air triomphant le flacon dont il était parvenu à briser le couvercle d'or, puis, souriant d'aise, il prit la position d'un homme bien élevé qui écoute et sait écouter avec déférence ce que va dire une femme.

Il se fit dans le salon un petit-mouvement. Chacun se rapprocha de la marquise et monsieur de Rocqueville perdant tout espoir d'organiser sa partie de whist sans l'aide du vieux gentilhomme, vint prendre place sur une causeuse près de madame de Rémilly.

— Je suis obligée de rappeler le passé, reprit la jeune marquise, puisque monsieur de Pleyben s'efforce de ne s'en point souvenir.

— Apprenez donc, chevalier, que madame de Moussy-d'Eglée, veuve du brave général Vendéen qui se distingua parmi les premiers sur les champs de bataille de l'héroïque Vendée, était restée sans fortune à la mort de son mari.

Monsieur de Moussy-d'Eglée, meilleur officier que bon diplomate, n'avait pas su mettre à profit, lors de la restauration de nos Princes, les droits que lui donnaient ses loyaux services à la reconnaissance du Roi; et, il en fut de lui comme de tous ceux qui ne savent pas solliciter : il obtint beaucoup d'égards et perdit la presque totalité de sa fortune.

Le chagrin de ne pouvoir assurer l'avenir de sa femme et de sa fille encore toute enfant, les rêves politiques qu'il avait longtemps caressés et qui ne pouvaient se réaliser, joints à l'état d'une santé affaiblie par de nombreuses blessures, amenèrent rapidement l'ex-général Vendéen au dernier période de la maladie qui l'emporta.

La triste position de madame de Moussy-d'Eglée était d'autant plus pénible, que le comte de Savenay, ancien frère d'armes du général, luttant lui-même contre la mort, avait appelé auprès de lui, à la Nouvelle-Orléans, son fils le vicomte de Savenay et que le comte était le seul ami qui put aider efficacement la veuve dans ce terrible moment.

Le vieux comte résista pendant quelques mois encore au progrès du mal. Il apprit, par des lettres venues de France, le malheur qui venait de frapper la femme et la fille de son ancien ami. Aussitôt il écrivit à Paris, ordonnant à son intendant de mettre tout ce qu'il possédait au service de mesdames de Moussy-d'Eglée.

Peu de temps après, monsieur de Savenay succombait à la maladie.

A son retour en France, le jeune comte fidèle aux recommanda-

tions qui lui avaient été faites, recherchait activement celles que son père lui donnait à protéger comme une mère, comme une sœur. Malgré les renseignements les plus précis, les recherches demeurèrent infructueuses.

C'est que madame de Moussy-d'Églée, puisant dans son amour maternel et l'orgueil de son nom, le courage nécessaire pour soutenir une lutte de chaque jour, contre les embarras toujours nouveaux de la vie, s'était retirée dans un des quartiers les plus reculés de Paris. Là, subissant des privations sans nombre, elle demandait à l'agilité de ses doigts les ressources indispensables pour subvenir à l'instruction de sa fille chérie.

Je ne vous peindrai pas toutes les cruelles épreuves que supporta la veuve du général vendéen jusqu'à ce que Clotilde eut atteint sa dix-huitième année, époque où leurs chagrins cessèrent, où se terminèrent leurs angoisses.

Ce serait faire le martyrologe de cette mère dévouée, raconter ce qui se sent et ne se dit point.

— Oui, ajouta la marquise, en faisant de la tête un petit signe d'assentiment, comme pour appuyer la vérité de son récit de sa propre approbation, Clotilde avait dix-huit ans lorsqu'un événement providentiel mit M. de Savenay sur la trace des deux recluses.

**FRÉDÉRIC COURNET.**

*(La suite au prochain numéro.)*

---

# POÉSIES

---

## RHODINA

---

Fille de Lesbos, vierge aux tresses blondes,  
Nymphé auprès de qui pâlerait Vénus,  
Fleur du Sunium, quelles chastes ondes  
Au soleil, jadis, baignaient tes pieds nus ?

Ainsi qu'après lui la mer frémillante  
Couvre le sillon d'un fuyant esquif,  
Sur le sable d'or, l'onde caressante  
A-t-elle effacé ton pas fugitif ?

Blanche Rhodina, ma déesse antique,  
Si chez les mortels, par faveur des dieux,  
Tes charmes divins, dans leur grâce attique,  
Daignaient aujourd'hui descendre des cieus !

Si tu revenais ravissante et telle  
Que Cléphas te vit. — Un jour de péché ! —  
Je voudrais t'aimer d'amour immortelle  
A rendre jalouse Hélène ou Psyché !

Et je voudrais faire autant de folies  
Que n'en fit jamais amant désireux ;  
Car entre tes sœurs, les vierges jolies,  
Toi seule es la reine aux yeux amoureux !

Et tu m'aimerais, ma pudique amante ;  
Car tout aime : femme ou divinité !  
— Comme ton sein nu : sa pudeur charmante,  
L'amour, mon bel ange, a sa chasteté.

**PROSPER JOURDAN.**

---

Moi, j'aime à la folie  
Une brune aux yeux bleus ;  
Le moindre de ses vœux  
Dispose de ma vie.

Et jusqu'à son dépit,  
Jusques à ses pleurs, même,  
Tout en elle, je l'aime ;  
Et pourtant, elle en rit.

Et pourtant, si ma bouche  
S'égare sur son cou,  
Elle m'appelle fou,  
La folle, et s'effarouche,

Et, j'en suis furieux...  
Mais, elle est si jolie,  
Que j'aime à la folie  
Cette brune aux yeux bleus.

**PROSPER JOURDAN.**

# REVUE DE LA SEMAINE

---

## REVUE DES SCIENCES

---

Du système planétaire et de la planète de M. Lescarbault. Périodicité des grands hivers. — Des applications du nickel aux usages domestiques. — Études de M. Frémy sur les gommes. — Discussion de l'Académie de médecine sur les allumettes chimiques. — De la température des végétaux, par M. Becqueret

**ASTRONOMIE.** — On sait que les planètes sont des astres errants qui, indépendamment de leur mouvement de rotation sur eux-mêmes, décrivent autour du soleil d'immenses courbes elliptiques. Les anciens n'en connaissaient que cinq, qui sont, d'après l'ordre de leur distance au soleil, *Mercury, Vénus, Mars, Jupiter* et *Saturne*. Saturne formait la limite du système solaire.

En 1781, Herschell découvrit *Uranus*, et de 1801 au moment présent, divers observateurs signalèrent cinquante-sept petites planètes dans l'immense lacune située entre Mars et Jupiter.

Enfin, en 1846, M. Galle (de Berlin) put observer, d'après les indications de M. Le Verrier, la planète la plus éloignée du soleil, et à laquelle on a donné le nom de *Neptune*.

La découverte d'*Uranus* est due à un simple hasard d'observation ; aucune nouvelle théorie n'avait guidé la marche du télescope d'Herschell, il n'en est de même ni pour *Neptune*, ni pour les cinquante-sept petites planètes situées entre Mars et Jupiter, ni pour la planète qui vient d'immortaliser le nom de M. le docteur Lescarbault : ici la théorie a précédé le fait, elle l'a

annoncé, et ce n'est point une petite preuve de l'éclatante supériorité de notre siècle sur les précédents, que cette prodigieuse fécondité de découvertes dont la moins importante eût pu illustrer une époque.

Comment la théorie a-t-elle pu devancer l'observation, et comment l'astronomie peut-elle indiquer aussi sûrement la route que doivent parcourir des mondes qu'il n'a été donné à aucun œil humain de distinguer dans les profondeurs de l'espace? Cherchons à l'exposer de la façon la plus élémentaire.

On connaît, sous le nom de *loi de Bode*, une loi qui indique approximativement le rapport des distances des planètes entre elles et au soleil. On exprime assez exactement cette loi, en disant que les intervalles des orbites des planètes vont à peu près en doublant à mesure que l'on s'éloigne du Soleil. Malheureusement cette loi se trouvait en défaut quand on arrivait à Mars, et l'on sautait subitement du chiffre 15,2, qui représente la distance de Mars au Soleil, au chiffre 52, qui représente celle de Jupiter. Il devait donc se trouver une ou plusieurs planètes entre Mars et Jupiter, et la découverte des cinquante-sept planètes télescopiques est venue confirmer l'exactitude de la supposition.

Quant à la planète Neptune, sa découverte repose sur les données suivantes : en vertu de la deuxième loi de Képler, Laplace avait trouvé des formules qui indiquaient les positions de la planète Uranus, à diverses époques. Or, l'observation n'était point d'accord avec la théorie, et la marche de la planète Uranus devait être influencée par quelque cause jusqu'alors inconnue. On sait, en effet, que les planètes s'attirent réciproquement, d'après les lois de Newton, et le voisinage de Mars et de Jupiter ne rendait pas un compte suffisant des perturbations de la marche d'Uranus. Bouvard eut, en 1821, l'heureuse idée d'attribuer ces perturbations à l'action d'une planète, dont l'orbite devait avoir un diamètre double de celui d'Uranus. L'hypothèse de Bouvard était, d'ailleurs, regardée comme très-vraisemblable, lorsque M. Le Verrier entreprit de déterminer exactement par le calcul la position que cette planète devait occuper dans le ciel, pour causer les perturbations d'Uranus; ce n'était plus, dès lors, qu'une affaire de calcul, un problème dont la solution est en quelque sorte toute mécanique, et qui peut s'exprimer en ces termes : *Quels sont la distance et le volume d'un corps qui fait dévier un autre corps de sa marche normale, d'une quantité connue?* On sait, en effet, que les corps s'attirent en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré des distances.

Le jour même où M. Le Verrier annonçait la solution des huit cents équations qui résolvaient le problème, M. Galle, en dirigeant une lunette vers la région indiquée, découvrit Neptune à un degré près de la position indiquée par le calcul. La gloire de cette découverte doit donc se partager entre Bouvard, qui en a eu la meilleure part, Le Verrier et M. Galle (de Berlin).

L'histoire de la planète de M. le docteur Lescarcault est exactement la même. L'hypothèse de planètes situées entre le Soleil et Mercure, date d'une

cinquantaine d'années, et le vrai mérite de M. Le Verrier est d'avoir trouvé le chiffre précis des perturbations de Mercure. Mais ce chiffre n'a point servi à M. Lescarbault qui est, pour ainsi parler, un pur observateur, et non point un mathématicien. M. Lescarbault, en effet, s'est borné à cette hypothèse, « que s'il existait entre le soleil et nous quelques autres corps que Mercure et Vénus, ce corps devait avoir aussi ses passages devant l'astre radieux, et que en observant fréquemment les bords du soleil, on devrait à un certain instant être témoin de l'apparence d'un point noir, empiétant sur le soleil pour en parcourir une corde, dans un temps plus ou moins long. »

D'ailleurs, il paraît que MM. Le Verrier et Lescarbault ont été depuis longtemps devancés dans leurs travaux, puisqu'il appert, d'une lettre insérée dans le *Times*, du 10 janvier, que l'existence de deux planètes intra-mercurielles a été constatée par M. Loft, en 1848, et que l'observation en a été relatée, dès 1837, par le docteur Dick, dans le livre intitulé *Celestial Scenery*, page 198. Nous avons lu la lettre et l'extrait du livre, et nous désirons fort que M. Le Verrier en fasse autant. Nous avons lieu d'être surpris que personne, ni à l'Académie ni dans la presse, n'ait fait mention de cette réclamation de priorité, qui sans rien enlever au mérite du médecin d'Orgères, enlève à sa découverte un peu de son importance.

Quoi qu'il en soit, la planète Vulcain paraît avoir le quart du diamètre de Mercure, et si l'on suppose son orbite circulaire, sa révolution s'accomplit en 19 jours 7<sup>h</sup>10; la masse du nouvel astre n'est que le dix-septième de celle de Mercure, chiffre tout à fait insuffisant pour rendre compte des 38'' d'anomalie observées au mouvement séculaire de Mercure. Nous entendrons donc sans doute parler bientôt de quelque nouvelle planète intra-mercurielle.

MÉTÉOROLOGIE. — M. E. Renou a présenté à l'Académie des sciences un mémoire important sur la périodicité des grands hivers. Pour M. Renou, un grand hiver n'est tel qu'à la condition d'offrir fréquemment des températures de quinze à dix-huit degrés au-dessous de zéro et une moyenne mensuelle au-dessous de zéro; de plus, il doit embrasser un territoire étendu et dépasser de beaucoup les limites de la France; de cette définition et de cette communication, il résulte que les hivers rigoureux paraissent se reproduire après des intervalles de quarante et un an; seulement, de temps en temps, cette période s'efface, ou plutôt est masquée, le froid se disséminant sur un plus grand nombre d'hivers moins longs et moins rigoureux; mais, en général, on peut dire que les grands froids se répartissent sur une durée de vingt ou vingt et une années, laissant un intervalle égal sans hiver notable.

— Les Anglais prennent en ce moment l'initiative d'une entreprise qui peut avoir les résultats les plus heureux: il s'agit d'organiser un vaste service de télégraphie électrique, pour donner en temps utile des informations sur les tempêtes. Les tempêtes, en effet, ne se déchaînent pas simultanément

sur toutes les côtes, et l'on prévoit le moment où, par la connaissance de la marche qu'elles suivent, on pourra éviter de nombreuses catastrophes. Ce sera là l'une des plus belles applications de la télégraphie électrique.

**CHIMIE.** — Après l'aluminium voici venir le nickel. Le nickel est un métal solide, un peu moins blanc et plus léger que l'argent; il se rencontre dans la nature combiné avec l'arsenic et avec l'acide silicique, et son action est assez facile; le commerce peut le livrer au prix de 20 fr. le kilog., et la France en possède plusieurs mines inexploitées, faute de débouchés.

M. Charles Tissier, dans une note envoyée à l'Académie, propose l'emploi du nickel pour la plupart des cas où l'on emploie actuellement l'argent, le cuivre ou l'aluminium; les acides ont peu d'action sur le métal, et sauf l'acide nitrique, aucun ne l'attaque à froid; on peut le forger, le laminier, l'étirer aussi bien que le fer. Jusqu'à présent il n'a guère servi qu'à la fabrication de l'alliage, connu sous le nom de maillechort, où il entre pour près d'un quart, en alliage avec le cuivre et le zinc; mais si nous en croyons M. Ch. Tissier, qui d'ailleurs a présenté à l'Académie des instruments en nickel pur, ce métal est destiné à lutter avec l'aluminium, et en égard à son faible prix, victorieusement.

— Un savant, membre de l'Institut, M. Frémy, a soumis à une étude approfondie la gomme arabique, la cérasine et quelques autres gommes, et il est arrivé à des résultats inattendus quant à la véritable nature de ses produits. La gomme arabique, jusqu'ici considérée comme un corps immédiat, neutre, paraît être un véritable sel, formé par la combinaison de la chaux, avec un nouvel acide que M. Frémy a appelé *acide gumique*; la gomme arabique est donc un *gumate de chaux*. Cette découverte n'est pas sans importance pour l'industrie; mais, pour le moment, nous nous bornerons à annoncer le résultat des belles études de M. Frémy.

— Si la question des allumettes chimiques n'était pas l'une des plus importantes de l'économie domestique, comment m'expliqueriez-vous que cent hommes distingués, décorés, titrés et honorés, se sont réunis une fois par semaine, trois semaines durant, dans une ancienne église décorée du nom d'Académie impériale de médecine, pour jeter quelque lumière sur ce qui vaut le mieux, des allumettes au phosphore blanc, des allumettes au phosphore rouge amorphe, des allumettes poétiquement appelées *androgynes* ou des allumettes sans phosphore ni poison!

On a reconnu, en effet, que les allumettes ordinaire n'étaient point le dernier mot d'une civilisation éclairée; outre que les malheureux ouvriers employés à leur fabrication, se voyaient souvent atteints d'une horrible maladie, désignée sous le nom de *neurose-phosphorique*, les allumettes sont trop souvent l'occasion d'accidents graves entre les mains des enfants et des imprudents; de plus, la police, si scrupuleuse à l'endroit de la vente des poisons, ne paraissait point se douter que le phosphore, qui garnit le bout des allumettes, et qui, sous cette forme, circule librement, est un poison



redoutable; qu'il a, d'ailleurs, déterminé un grand nombre de suicides et d'empoisonnements affreux, principalement dans les campagnes, où la séduction est d'autant plus grande que l'instrument est mieux à portée.

Or, un perfectionnement étant désirable, il ne s'est pas fait longtemps attendre; un honorable inventeur a mis à profit la propriété que possède le phosphore, de n'être plus vénénéux lorsqu'il a subi une transformation *isomérique*, après avoir été soumis à une température de 280°, qui, sans l'addition ou le contact de substances étrangères, le fait passer du jaune au rouge; à cet état, en effet, le phosphore a conservé la propriété d'enflammer les corps par la friction. Pour que l'allumette offrît en outre toutes les garanties désirables, on a séparé le phosphore rouge du chlorate de potasse, laissant celui-ci au bout de l'allumette et étendant le phosphore rouge sur un frottoir spécial, de telle sorte que l'inflammation accidentelle n'est plus possible. — C'était là, nous le répétons, un important progrès dans l'économie domestique; mais la force des habitudes est telle, que, depuis deux ans que ces allumettes sont en vente, l'usage ne s'en est point encore généralisé.

D'ailleurs d'autres inventions se sont présentées; on a eu l'idée d'appliquer le phosphore rouge à l'un des bouts de l'allumette et la pâte inflammable à l'autre bout, de telle sorte qu'il suffit, pour avoir du feu, de rompre l'allumette par le milieu et d'en rapprocher les extrémités : on a appelé cette allumette *androgyné*.

Survint un troisième inventeur, qui, lui, rejette l'emploi du phosphore et fabriqué une pâte inflammable, composée : de chlorate de potasse, de bioxyde de plomb et de sulfure d'antimoine; l'incandescence ne s'obtient que par une friction vive et prolongée.

Ainsi, nous avons trois sortes d'allumettes qui ont toute sorte de supériorité sur les allumettes ordinaires, savoir : 1° les allumettes au phosphore rouge, amorphe, de M. Coignet; 2° les allumettes androgynes, qui ne sont qu'une modification des précédentes, et 3° les allumettes sans phosphore, de M. Canouille. Si maintenant on continue à se servir dans le public des allumettes au phosphore blanc, *chimiques*, si cent ou cent cinquante incendies par an continuent à éclater, grâce à ces allumettes; si cinquante ou soixante empoisonnements accidentels et volontaires sont signalés annuellement par les conseils d'hygiène, si les ouvriers occupés à la préparation de la pâte de phosphore blanc voient encore leurs mâchoires se mortifier et tomber par l'action toxique de ce corps; ce ne sera la faute ni de la science, ni de l'industrie.

D'ailleurs, l'Académie a exprimé à M. le Ministre le vœu, que l'autorité prononce la prohibition absolue de la vente des allumettes ordinaires: de la sorte, on forcera le public à être sage.

Ce n'a été qu'après une longue discussion que l'Académie, sur le rapport de M. Poggiale, s'est décidée à voter ces conclusions; M. Gaultier de Claubry s'était fait le chevalier des allumettes sans phosphore; M. Poggiale

défendait les allumettes au phosphore rouge. Ce débat a mis tout en feu. MM. Tardieu, Chevalier, Bouchardat, Trébuchat, etc. ont pris successivement la parole et un jour éclatant a été jeté sur les procédés industriels des fabricants.

Dans la même séance et sans doute pour honorer dignement les travaux antérieurs, l'Académie a élu M. le docteur Briquet, membre titulaire.

**BOTANIQUE.** — M. Becquerel (de l'Institut) a présenté trois mémoires importants sur la température des végétaux; les derniers froids ont malheureusement été de trop courte durée pour ce savant; néanmoins, un fait remarquable et tout nouveau est ressorti de ses expériences; les végétaux résistent puissamment à l'abaissement de la température, puisque quand l'air est à 18° au-dessous de zéro, la température du végétal est à 4 degrés au-dessous.

M. Jamin a présenté à l'Académie des sciences un important travail sur l'ascension de la sève dans les végétaux. Nous y reviendrons.

---

L'espace nous manque pour compléter notre revue et pour parler des derniers travaux de physiologie et de médecine, mais dans le prochain numéro nous nous mettrons tout à fait au courant des faits actuels.

**D<sup>r</sup> EUGÈNE DALLY.**

---

## REVUE DES LETTRES

**CATHERINE D'OVERMEIRE**

Par M. Ernest Feydeau.

Les philosophes contemporains ont profondément médité sur les destinées de la femme. Les uns enthousiastes de sa beauté, de sa grâce, de son intelligence, l'ont proclamée l'égal de l'homme et l'ont appelée à la liberté. Les autres, flétrissant sa mobilité d'esprit et de cœur, l'ont relégués comme une

créature inférieure, dans les soins du ménage. Les poètes et les romanciers ont aussi étudié sa nature et l'ont diversement jugée. Balzac adore les femmes. Dans ses œuvres, la femme la plus coupable n'est point odieuse, elle plait malgré ses vices ou ses crimes. Mais il excelle surtout à peindre les types de bonté, de vertu, de chasteté. Qui n'a point aimé Eugénie Grandet ou Ursule Mirouet en lisant leur plaintive histoire. On trouve toujours chez Balzac ce profond respect de la femme, que les générations nouvelles semblent oublier de jour en jour. Victor Hugo, Musset sont aussi de fervents adorateurs de la femme ; ils lui doivent leur inspiration et leur grandeur. Musset, qui souffrit par l'amour de si grandes tortures, n'eut jamais une parole de malédiction ou de blasphème contre celles qui le martyrisèrent.

Depuis dix ans, au contraire, la littérature, au lieu d'exalter les grandes qualités de la femme, semble se tourner avec plaisir vers l'étude de ses défauts, de ses bassesses et de ses crimes. Le théâtre nous montre des femmes sans pudeur, cherchant dans les plaisirs le moyen de satisfaire une incroyable cupidité. Le roman les montre à son tour courant après le plaisir, par ennui, pour se distraire et secouer la torpeur de leur vie. M. Feydeau a représenté dans le roman de *Fanny*, dont on se rappelle le bruyant succès, une femme essayant de concilier son devoir et son amour, de rester mère et épouse tout en étant amante dévouée. Le caractère était vrai, beaucoup de femmes du monde acceptent ce double rôle. L'hypocrite et impudique Fanny était un type que le roman n'avait point encore créé. On peut blâmer certaines scènes scabreuses et le style prétentieux de ce roman, mais il faut applaudir l'audace avec laquelle l'auteur a conçu ce type.

Voici un nouveau roman de M. Feydeau, *Catherine d'Overmeire*. C'est l'histoire d'une jeune fille abandonnée par sa mère, puis séduite, et enfin réhabilitée par son mariage avec un honnête homme.

La mère de Catherine, madame d'Overmeire est le type le plus original du roman. Cette Catherine qu'elle a conçue dans une nuit de séduction, elle la maudit et l'excècre. Avant son accouchement, elle monte des chevaux fougueux, elle saute et danse dans sa chambre pour se faire avorter. Elle est de la race de ces femmes, qui pour cacher leur déshonneur, n'hésitent point à commettre un crime. Enfin, elle accouche. « Mais il fallut, dit M. Feydeau, que le fer arrachât l'enfant à ce sein qui se contractait pour l'étouffer. » Elle fait immédiatement emporter loin d'elle le fruit coupable de ses entrailles. Son enfant ne lui inspire aucun sentiment d'amour, il lui rappelle au contraire son devoir trahi, sa honte, son crime. On dirait qu'elle veut se venger sur Catherine de l'abandon de son séducteur. En effet, elle n'apparaît dans le roman que pour invectiver, menacer ou terrifier sa malheureuse fille.

Les premières années de Catherine se passent dans une douce tranquillité sous les yeux de sa grand'mère, une bonne vieille femme, bien différente de sa fille, dans la poétique cité de Bruges. M. Feydeau, à ce propos, décrit avec complaisance cette Venise du Nord, autrefois la plus floris-

sante des villes, aujourd'hui endormie dans l'immobilité. C'est un tableau flamand dans la manière de Gautier, seulement la couleur est moins éclatante et les procédés de métier se laissent plus facilement deviner que dans l'œuvre du maître. Catherine pousse comme une fleur sous le toit hospitalier de sa grand'mère. Mais hélas ! un matin, la plus cruelle et la plus impossible des mères, la comtesse d'Overmeire, trouvant sa fille trop heureuse pour une bâtarde, l'enlève en dépit des pleurs de la petite et de l'aïeule.

La marâtre se débarrasse de cette enfant, qui la torture, en la mettant dans un couvent. M. Feydeau n'a garde de ne pas nous faire promener dans cette nouvelle demeure de son héroïne. Il peint le réfectoire, les classes, le parc, le jardin, le dortoir, où, dit-il, « tout s'accroît, tout se féminise, tout vous trouble. » Il n'oublie pas les religieuses et les distingue en novices, postulantes, dames et sœurs. Chaque page est un joli tableau que l'on examine avec plaisir, mais le roman languit. L'auteur fait briller son talent de description ; mais le lecteur s'impatiente et brûle de voir Catherine arrivée à sa majorité.

Dans ce couvent si bien tenu, ce modèle des couvents, s'introduit un *lovelace* flamand, le comte de Goyck. C'est un type bien usé, ce traître séducteur. Eugène Sue l'a prodigué dans ses romans. Que de larmes il a fait couler à la Gatté ! C'est l'homme

Corrompant par plaisir, amoureux de lui-même,  
Et pour s'aimer toujours, voulant toujours qu'on l'aime.

M. Feydeau a fait trop d'honneur à ce personnage en le ressuscitant. Au moment où ce comte de Goyck paraît, Catherine est devenue bien malheureuse. M. d'Overmeire est mort. Sa mère s'est sauvée à la recherche de son ancien amant et a négligé de payer la pension de sa fille. De la classe des demoiselles on l'a fait descendre dans celle des orphelines, où elle est vêtue de gros drap, nourrie de pain bis et forcée de travailler de ses mains. Sa vanité ne peut supporter un pareil changement. Les premiers regards du comte de Goyck enflamment son cœur. Par une nuit d'orage, en dépit de la neige et du vent, elle se sauve avec son séducteur.

Cette jeune fille, qui a violé en suivant le comte toutes les lois de la pudeur, n'a pas su ce qu'elle faisait, elle est d'une innocence digne de l'âge d'or. Sa grand'mère veut l'arracher au comte, et quoiqu'elle soit encore pure comme un enfant, par ordre du comte, elle se dit enceinte, sans comprendre la gravité de ses paroles. Elle demanderait volontiers comme l'Agnès de Molière

Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille.

Au lieu d'emmener cette grande innocente de seize ans, la grand'mère a l'inqualifiable étourderie de faire au comte de beaux discours sur la vertu,

puis de retourner chez elle, laissant sa petite-fille en tête à tête avec son séducteur. Mais Catherine était une vraie flamande. Le comte avait beau la regarder avec des yeux enflammés de luxure, elle ne comprenait rien. Un livre lui ouvrit l'esprit. O chaste Amyot, aimable traducteur de Daphnis et Chloé, te voilà descendu au rang d'entremetteur. N'était-ce donc point assez de l'amour pour instruire cette nouvelle Agnès.

Il donne de l'esprit à la plus innocente.

Catherine n'entend rien aux mystères des sens. Elle est froide comme un marbre, positive comme une flamande. Elle presse le comte de l'épouser. Elle est enceinte, n'est-ce pas le moment de s'unir. Alors l'humeur du comte s'aigrit, les disputes commencent entre eux. Un jour elle se révolte. La maternité lui ouvrant l'esprit, elle s'informe du nom, du rang, de la famille de son amant. Le comte est marié, père de deux enfants. Il a volé un nom pour la tromper. Aux reproches de Catherine, il répond en lui offrant de l'or. Alors elle le menace, l'insulte et le chasse de chez elle.

Le second volume de Catherine s'ouvre par un long sermon d'un dominicain. On se rappelle le discours du préfet dans *Madame Bovary*, discours fort curieux, excellente parodie du style politique. Mais ce long sermon du moine plein d'images et de descriptions, quel est son but, par quel point se rattache-t-il au roman? C'est une longue paraphrase du passage classique de Volney sur les ruines de Palmyre. Ce dominicain si terrible pour les fautes des autres, c'est l'ancien amant de madame d'Overmeire, le père de Catherine. Il s'est converti, quand, flétri par toutes les débauches, il a dû renoncer au monde. Ne pouvant être ni bon citoyen, ni bon père de famille, il s'est fait moine. L'orgueil n'est point mort dans son cœur. Il va revoir sa fille, non par amour, mais par crainte qu'elle ne révèle le secret de sa naissance. « Si le monde savait que je suis votre père, dit-il à Catherine, quel triomphe pour les ennemis de la religion. »

La fin de la troisième partie n'est qu'une longue suite de discussion entre la mère de Catherine et le dominicain. Ils se rencontrent toujours au logis de leur malheureuse fille, où ils s'invectivent avec passion. Tous deux semblent d'accord pour martyriser leur enfant. Elle veut faire un procès au comte de Goyck et le forcer à reconnaître son fils. Malheureusement la recherche de la paternité est interdite en Belgique comme en France. Le comte de Goyck renie solennellement son enfant devant le procureur du roi. Catherine retourne à Bruges cacher sa honte près de sa vieille grand-mère.

La quatrième partie, la plus simple et la plus jolie du roman, contient les amours platoniques de Catherine et d'un peintre français son voisin. Le caractère franc et loyal de Marcel, honnête homme autant que grand artiste, repose un peu l'esprit fatigué de la scélératesse du comte de Goyck et de la haine barbare de la comtesse d'Overmeire. Catherine, après tant

d'épreuves, arrive enfin à la réalisation de ses vœux les plus chers : un bon ménage à diriger, un bon mari à aimer.

On voit que le sujet du roman de M. Feydeau n'est pas nouveau. Tous ses personnages, sauf la comtesse d'Overmeire, ont déjà figuré dans bien des romans. L'héroïne des *Vacances de Camille*, de M. Murger, ressemble beaucoup à Catherine. Il n'y a point de passion dans cette œuvre, pas une scène qui saisisse. Par moments on croirait lire un mélodrame, car les phrases à effet y abondent. L'auteur prodigue aussi les descriptions. Il éblouit l'œil par trop de couleurs, et finit par le fatiguer. Somme toute ce roman est inférieur à *Fanny*, et peut-être à *Daniel*. Mais M. Feydeau est un chercheur et il saura prendre glorieusement sa revanche de ces deux échecs successifs.

EDMOND PANNIER.

---

## REVUE DES BEAUX-ARTS

---

EXPOSITION DU BOULEVART DES ITALIENS.

DESSINS ET AQUARELLES.

(Suite.)

MARILHAT. — *Bords du Nil, soleil couchant. Aquarelle.* Le soleil d'orient s'endort dans son lit de pourpre et jette un dernier rayon d'or sur les cimes des palmiers se dessinant en silhouette sur les eaux stagnantes du Nil. Quelle clarté dans les ombres vigoureuses et quelle puissance de lumière. La vue de cette nature brillante, enveloppée de cette atmosphère tiède, vous réchauffe. L'illusion est presque complète. Il est impossible d'être plus vrai et en même temps d'un style plus pur, par le choix et l'harmonie des lignes. *La Caravane dans un paysage* est une aquarelle des plus remarquables. Il y a là des horizons sans bornes qui se graduent par des affaiblissements de

tons imperceptibles et dont les lignes accentuées se perdent au loin en conservant la netteté de leurs contours. Le ciel couvert de gros nuages aux formes arrêtées est cependant sans orages. Telle est la nature de l'Égypte que Marillat a le premier interprété avec un grand sentiment et une grande force de coloris.

**BONNINGTON.** — *La Famille vénitienne* est une des plus charmantes aquarelles de ce maître qui a exercé une si puissante influence sur notre école moderne. Cette scène est pleine d'un sentiment intime qui séduit, et la richesse du coloris ainsi que l'admirable disposition du groupe donnent à ces quelques coups de pinceaux toute l'importance d'une œuvre longuement méditée et largement exécutée. Sur une terrasse se tiennent un noble vénitien, sa femme et son fils. La figure du jeune homme est dans un effet de clair obscur très-remarquable. — *Les bords de la Loire.* C'est une aquarelle dans la gamme favorite du maître, c'est à dire claire et resplendissante de lumière. Le motif en est très-simple. Quelques massifs d'arbres se mirent dans les eaux tranquilles de la Loire reflétant un ciel d'un ton fin et harmonieux. Quant à l'exécution, elle est d'une adresse et d'une sûreté admirables.

**BARYE.** — *Néuf aquarelles.* — Elles sont toutes d'un mérite supérieur, mais cependant il en est trois qui me semblent hors ligne.

*Un serpent énorme enlace un léopard* qu'il étroit avec force dans ses anneaux puissants. Le léopard se défend avec la fureur du désespoir. Le paysage est d'un aspect sauvage et lugubre qui encadre admirablement cette horrible lutte; — le coloris est solide et sobre de détail, et l'exécution a cette énergie un peu brutale qui ajoute à la sublime horreur de cette scène.

*Effet du soleil couchant.* — Le lion du désert, dans toute sa force et sa noblesse, étale au dernier feu du crépuscule sa crinière majestueuse. Avec quel grand style et quelle *maestria* ses formes accentuées et nerveuses sont rendues par le pinceau savant du maître, et avec quel soin il évite le défaut si commun à beaucoup de peintres, la monotonie d'exécution. Les fonds, les terrains sont traités avec une variété de faire remarquable, et cependant d'une harmonie et d'une convenance parfaites. — *L'Éléphant dans la Savane* est un vrai bijou comme finesse d'exécution, d'harmonie et d'ensemble. Cette aquarelle, de petite dimension, est une des œuvres capitales de Barye. Je doute qu'il soit possible de tirer de la masse informe de l'éléphant un parti plus heureux comme style et d'un aspect plus saisissant. Les fonds et les terrains sont d'une coloration très-puissante. Au reste, à chaque œuvre de notre grand artiste, il faudrait répéter les mêmes éloges, et parler toujours des mêmes qualités brillantes.

**DOMINIQUE PAPETY.** — Cet amant passionné de ce beau pays d'Italie, dans ces deux aquarelles, *Femmes des environs de Naples*, nous offre un charmant échantillon de son gracieux talent. C'est bien là la beauté pleine de vivacité et de bienveillance qui caractérise le type napolitain. Sous le savant pinceau de l'éminent artiste, si regretté, le moindre motif prend l'impor-

tance d'une œuvre. L'exécution large et solide des détails étudiés avec soin, le grand style qu'il sait donner au moindre contour, joignez à cela le plus aimable choix de types et le charme du coloris; telles sont les qualités brillantes qui constituent le talent si souple et si complet de Dominique Papety. Il se révèle sous un tout autre aspect dans cette autre aquarelle qui représente des *Pèlerins en prière dans la chapelle du Saint-Sépulcre à Jérusalem*. Les procédés sont différents. Papety passe des tons les plus doux aux effets les plus puissants, au coloris le plus vigoureux. Les figures des pèlerins en prière sont pleines de ferveur et d'une exécution, peut-être un peu heurtée, mais qui se tient bien avec l'effet général du sujet passant subitement de l'ombre la plus intense à une vive et brillante clarté.

LÉON BENOUVILLE, talent sérieux et préoccupé de retrouver la trace glorieuse des grands maîtres; lui aussi il était allé demander à cette grande patrie des beaux-arts, de nobles inspirations. Aussi, l'on retrouve dans ses œuvres le style et la grande manière des modèles qu'il a consultés. *Les martyrs chrétiens entrant dans l'amphithéâtre*, c'est là scène remplie de terreur et d'angoisse, de grandeur et de résignation, où tous les sentiments sont exprimés avec une grande élévation de style et de pensée. La disposition du sujet est bien comprise : les fonds sacrifiés, dans un juste mesure, donnent de la grandeur et de l'espace, et concentrent l'intérêt vers le drame qui se déroule à l'entrée de l'amphithéâtre. Dans la partie supérieure, apparaissent les célestes clartés, symbole de la gloire réservée au martyr. Toute cette belle composition est rendue avec cette simplicité de moyen et cette entente d'effet habilement ménagé, qui caractérisent les œuvres d'un vrai mérite. Au reste, nous parlerons plus longuement de Léon Benouville en rendant compte de ses œuvres de peinture.

ZIEM. — Cet artiste est, sans contredit, parmi nos peintres d'aquarelles, celui qui possède le mieux la science de la lumière et des ombres, et joint à ces qualités le sentiment le plus complet des valeurs relatives des tons et du choix du sujet. *Le grand canal de Venise, soleil couchant*, est une de ses plus heureuses productions en ce genre. Jamais je ne l'ai trouvé plus resplendissant, plus clair et plus vigoureux dans l'ensemble de la coloration; et surtout plus harmonieux. Comme aquarelliste, Ziem ne le cède à personne, pas même à Bonington le maître par excellence en ce genre; il a, avec son admirable talent, parfaitement interprété cette nature vénitienne puissante et colorée.

MILLET. — *La gardeuse d'oies et la gardeuse de vaches*, sont deux des plus charmantes créations de cet éminent artiste qui, malgré bien des préventions injustes et des résistances sans nombre, est enfin arrivé au rang dû à son immense talent. C'est le Virgile de la peinture moderne, le peintre rural par excellence. Dans sa belle organisation d'artiste, il trouve le grand côté, l'aspect sublime du haillon et de la misère. Dans ses dessins, surtout, son talent se révèle précisément par l'absence complète de procédé; un simple



trait, quelques ombres. Dès lors, de la lumière, de l'air, de majestueuses silhouettes; toujours la grandeur dans la vérité naïve du geste.

MEISSONIER. — *La partie d'échecs*. Ce dessin, d'une exécution poussée à la perfection du détail, est une des œuvres les plus remarquables de Meissonier. La lumière est brillante et bien distribuée, l'air circule librement; le fond, qui représente un magnifique tapis des Gobelins, est d'un style et d'une richesse d'ornementation digne d'une demeure princière. Tout ce qui tient à l'ameublement et au costume, est d'une scrupuleuse vérité historique et d'un goût parfait. Les détails sont traités avec ampleur et subordonnés à la grande totalité de l'effet sans être sacrifiés. Le ton unique complète l'harmonie générale de ce charmant dessin. Les deux joueurs d'échecs sont bien en situation, et les moindres détails, dans les deux figures, sont très-habilement traités; mais il faut avouer que ces bons bourgeois sont logés d'une façon bien somptueuse.

*Les échevins de la bonne ville de Paris*, aquarelle du même auteur, est d'une coloration puissante et d'une exécution pleine de détails, d'une grande vérité historique dans les costumes: quant aux personnages, ils peuvent parfaitement passer pour des échevins. C'est, en somme, une œuvre où brillent les qualités éminentes du charmant talent de notre peintre de genre le plus apprécié du public.

ISABEY. — Ce peintre a su retrouver dans l'aquarelle toutes les ressources de palette et de coloration qu'on remarque à un si haut degré dans ses tableaux; il appartient à l'école dont Bonington est le chef, et procède essentiellement des qualités de son maître, tout en conservant l'individualité de sa belle et féconde organisation d'artiste. Son aquarelle représentant un *Message à une jeune princesse*, est d'une vigueur de couleur et surtout d'une simplicité de faire qu'il serait désirable de rencontrer plus souvent dans les œuvres de ce maître.

ROQUEPLAN. — C'est là aussi un de ces grands artistes qui ont suivi la trace brillante de Bonington. Son paysage aquarelle, *Retour du marché*, est une ravissante chose, où toutes les qualités se trouvent réunies. Éclat de lumière, coloration puissante, par des tons cependant rompus et harmonieux, délivrée de certaines parties noires et un peu sourdes, que l'on trouve dans quelques tableaux de ce maître d'une époque probablement antérieure.

JACQUES. — *Troupeau de moutons dans la plaine*, Ce dessin est d'un sentiment vrai. Jacques et Millet ont fondé cette école, dont le grand savoir est d'être simple et de représenter les scènes les plus insignifiantes, avec cette puissance de manifestation qui leur donne un grand aspect. L'artiste substitue ainsi le talent à l'intérêt du sujet.

MADAME ROSA BONHEUR. — Bien que madame Rosa Bonheur essaye de donner le change sur le sexe de son talent, je serai galant quand même, sans cependant mentir à ma conscience de critique, et je dirai de ses dessins avec la foule du public, qu'ils sont charmants.

M. HAMON. — Un dessin, d'une exécution très-savante, reproduit son tableau de *Ma sœur n'y est pas*. La figure du jeune homme laisse à désirer sous le rapport de la correction et de l'ensemble, mais le groupe des enfants est plein d'une ravissante intention.

EUGÈNE LAMY nous représente avec un esprit et un charme d'exécution merveilleux une *Réception au palais de Saint-James*, ce sont bien là les types réussis de l'aristocratie anglaise dépouillée de sa raideur, par un talent plein d'élégance dans l'interprétation. Le coloris est chatoyant et pétillant d'une lumière étincelante. La tradition de la manière facile de Bonnington se retrouve partout dans la brillante exécution qui distingue les œuvres de M. Eugène Lamy.

CHARLET. — Deux aquarelles, de sa première manière, représentent des sujets comiques, auxquels une exécution brillante ajoute ce charme et cet entrain, signe caractéristique du talent toujours spirituel et vrai de ce grand artiste. Un album contenant une série de dessins, dont les sujets sont tirés du *Memorial de Saint-Hélène*, nous montre le talent de Charlet sous un aspect plus sérieux et justifie complètement la place élevée qu'il occupe parmi les maîtres qui ont fondé notre école moderne.

DAUZATS est un artiste d'un talent consciencieux, et qui est, pour la peinture d'intérieur, presque à la hauteur du grand Marilhat. Les qualités les plus sérieuses du peintre, jointes à celles de dessinateur habile, font des œuvres de M. Dauzats de vrais modèles du genre. Son aquarelle de la *Maison de Carmes*, au Caire, est une œuvre très-remarquable à tous égards.

### ÉMILE BOUQUET.

(La suite au prochain numéro.)

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DE LA FEMME DANS L'ÉTAT SOCIAL; de son travail et de sa rémunération, par M. Boucher de Perthes. — Abbeville, 1860.

Ce que notre ami et collaborateur M. Louis Jourdan dit de cet excellent livre, dans sa *causerie* de ce jour, nous dispense de faire longuement l'éloge du discours de M. Boucher de Perthes. Il n'est pas de sujet plus intéressant, plus élevé que celui qu'abordent les esprits les plus distingués de notre temps. La femme est le problème social par excellence. Tous les problèmes qui agitent les sociétés modernes se rattachent directement à celui-là.

*En Village*, par Juliette Lamber. — Collection Hetzel. — Michel Lévy frères. Un vol. in-18.

De frais et souriants tableaux peints, — non ! photographiés d'après nature. Tel est le livre. Et c'est le reproche que nous adressons à l'auteur qu'il ait photographié au lieu de peindre. Il est bon, sans doute, de faire connaître les mœurs du village, mais encore faut-il y mettre un peu d'art. Quoiqu'il en soit, cette étude d'après nature n'est pas sans charmes. Madame Juliette Lamber n'en est pas à son coup d'essai. Sous ce nom ou sous ce pseudonyme se cache une femme distinguée qui a rompu une vigoureuse lance contre le terrible M. Proudhon.

*Histoire de la Guerre d'Italie (Joseph Garibaldi)*, par Charles Paya. — Gustave Barba, éditeur.

Garibaldi est un de ces hommes dont un siècle a droit de s'enorgueillir. La vie de ce grand capitaine est mal connue; ses ennemis essayent de le représenter comme une sorte de *condottiere*, le peuple voit en lui un personnage fabuleux, légendaire. Garibaldi est tout simplement un excellent homme plein d'une ardeur encore juvénile, n'ayant qu'un but : l'affranchissement de sa patrie. Sa vie a été un continuel combat contre le destin; il a été tantôt commerçant, tantôt marin, tantôt général. Il a souffert comme souffrent les grands cœurs. Aujourd'hui sa tâche n'est pas encore terminée. Mais Garibaldi est aussi prudent que brave : il sait attendre. M. Ch. Paya a publié sur Garibaldi une étude instructive; certains récits, par exemple, la retraite de Rome de Garibaldi, remplissent le cœur d'effroi, de pitié et d'admiration. M. Ch. Paya aime son héros et nous le fait aimer. On dit que M. Dumas prépare de son côté une vie de Garibaldi. Bravo ! il faut populariser en France ces grands types de bravoure, de fierté et d'amour de la patrie.

*Exposition abrégée et populaire de la philosophie et de la religion positives*, par de Blignières. — Chamerot, rue du Jardinot, 13.

Ouvrage remarquable qui résume et résout la plupart des grandes ques-

tions philosophiques agitées de nos jours. L'exposition de la doctrine positiviste comprend des vues d'ensemble sur les sciences et sur leurs rapports, et ce n'est pas là la partie la moins intéressante du livre, qui, malgré la nature du sujet, est l'un des plus intéressants que nous ayons lus. Le chapitre intitulé *Morale positive*, renferme tout un traité de morale, envisagée comme science humaine ; la plupart des idées sont neuves et hardies, ce qui n'est pas un mince mérite à l'époque où l'on répète à tout moment que tout a été dit.

*Courants et révolutions de l'atmosphère et de la mer*, par M. Félix Julien, lieutenant de vaisseau. — Lacroix et Julien.

Voici un livre écrit par un marin qui est à la fois poète et savant ; l'une de ces qualités ne nuit point à l'autre, paraît-il, et nous souhaitons qu'on en donne plus souvent la preuve. Le livre de M. Julien a pour but de répandre parmi les gens du monde des connaissances trop longtemps renfermées dans le cercle étroit de la science abstraite ; jamais auteur n'atteignit plus complètement son but ; peut-être même M. Julien l'a-t-il dépassé, car son style est si chaleureux, si imagé, si attrayant, que le livre n'eût-il une valeur scientifique très-réelle, il conserverait sa valeur littéraire. Nous en recommandons vivement la lecture à tous ceux qui veulent vivre quelques instants au milieu des grandes scènes de la nature, tout en acquérant les notions les plus positives sur les phénomènes prodigieux dont l'atmosphère et la mer sont le théâtre. Nous espérons, d'ailleurs, revenir sur cette importante publication.

*Promenade sur le chemin de Fer de Marseille à Toulon*, par A. Meyer.

L'un des *Guides* les plus savants et les plus agréables que nous ayons rencontrés : *Jucunda et idonea dicere*, épigraphe parfaitement justifiée. Ce travail peut servir de modèle à tous les touristes désireux de raconter leurs pérégrinations. De Marseille à Toulon le trajet est court en chemin de fer : eh bien ! voilà 233 belles et instructives pages pour ce trajet !

---

CHARLES HABENECK.

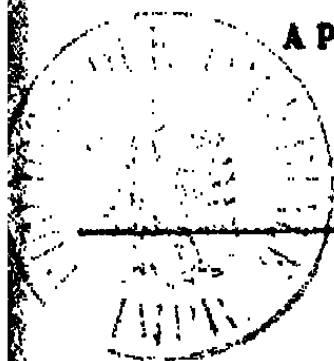
---

Typographie Ernest Meyer, rue de Verneuil, 22, à Paris.

# QUATRE LETTRES INÉDITES

DE FABERT

A PROPOS DU BATON DE MARÉCHAL DE FRANCE.



Depuis que notre grande Révolution de 1789 a rendu les grades de l'armée accessibles à tout Français, depuis que les guerres de la République et de Napoléon nous ont montré Lannes, le simple garçon d'écurie, fils d'un teinturier, Augereau, l'enfant d'un mûçon et d'une fruitière, Murat, né dans une auberge, Ney, fils d'un tonnelier, arrivant aux plus hautes dignités militaires, le bâton de Maréchal de France est devenu, si je puis dire, la pilule dorée qu'on fait avaler à chaque nouveau conscrit; combien d'autres en effet n'ont pas aussi trouvé dans leur sac de simple soldat cette glorieuse récompense d'une vie entière dévouée à la défense de la patrie. Il n'en était pas de même sous l'ancien régime, dans ce *bon vieux temps*, sujet de tant de regrets! Valeur, habileté, loyauté, bons services ne comptaient plus, si l'on n'était né comte ou marquis. Trois lettres que nous avons trouvées dans le grand dépôt de nos archives nationales et que nous croyons inédites nous ont semblé curieuses à ce point de vue.

Il n'est pas nécessaire d'être très-versé dans la connaissance de l'Histoire ou de l'art de la guerre, d'avoir suivi pas à pas toutes les glorieuses étapes de la vie de ce soldat qui s'appelait Abraham Fabert pour savoir que ce nom est à tous égards un des plus honorables de nos Fastes. A une époque aussi immorale que la Fronde, lorsque

pour le moindre intérêt ou pour les beaux yeux d'une coquette, chacun changeait et rechangeait, sans honte, de parti et de drapeau, s'alliait à l'étranger et mettait au prix le plus élevé sa fidélité ou le moindre service; Mazarin disgracié, obligé de sortir de France, et presque sans espoir d'y rentrer jamais, Mazarin n'avait pu trouver un homme plus honnête, plus loyal et surtout plus désintéressé que Fabert pour lui confier ce que, après sa fortune, il avait de plus cher au monde, ses nièces et son neveu; et le fidèle gouverneur de Sedan avait veillé sur eux comme sur sa propre famille.

Un service personnel aussi important, rendu à un ministre dans sa mauvaise fortune, un semblable dévouement appuyé par une carrière dans laquelle chaque grade conquis avait été le prix d'une action d'éclat, de pareils services donnaient bien à Fabert le droit de se mettre sur les rangs pour obtenir ce glorieux couronnement d'une belle carrière militaire, le maréchalat.

Le 9 juillet 1656, Fabert écrivait à Mazarin :

« Monseigneur,

« Il y a trente sept ans que j'estois capitaine, il y en a quarente trois que je sers : j'ay veu 61 sièges, beaucoup de combatz et deux batailles, esquelles occasions je me suis eslevez de charge en charge jusques à la première des armées et au gouvernement d'une place importante (Sedan) que j'ay assurée par des travaux considérables. Sy, Monseigneur, Votre Eminence croit que cella, relevé d'une fidelité sans tâche, soit assez pour faire approuver qu'elle esleve un de ses serviteurs, je luy demande le baston de maréchal de France quelle a eu la bonté de me faire espérer de son pur mouvement, et qu'elle peut me donner maintenant sans crainte d'aucunc conséquence par la mort de feu M. le mareschal de Schomberg (1); mais si, Monseigneur, Votre Eminence ne m'en croit plus digne à présent ou que sa volonté soit changée pour cella, je la supplie très humblement de croire que son refus ne diminuera en rien la pation (*sic*) que j'ay pour son service, ainsi que je l'escris à M. Letellier, rien n'estant capable d'empescher que je ne sois jusques au dernier soupir, Monseigneur, .

« Votre très humble, très obéissant, très fidèle, et très obligé serviteur,

« FABERT. »

(1) Charles de Schomberg, duc d'Halluin.

On ne fit pas droit à cette requête si noble et si grande dans sa simplicité : Jacques, marquis de Castelnau fut nommé maréchal à la place de Schomberg, les droits de Fabert se trouvèrent rejetés ; en 1637, mourut Philippe de la Mothe-Houdancourt, duc de Cardonne, bientôt suivi dans la tombe par Charles de Mouchy, marquis d'Hocquincourt, tous deux maréchaux de France.

En pareille occurrence, Fabert ne pouvait plus être repoussé, la seule injustice possible, consistait à lui préférer, comme ordre de nomination, un indigne rival : on n'y manqua pas. La correspondance de Fabert, à ce sujet, est des plus fertiles en enseignements sur la justice de l'ancien régime.

« Nelle 24 juillet 1658

« Monseigneur,

« Ayant appris en passant à Amiens que quelques officiers d'Arras y avoit dict que M. de Mondejeu prétendoit estant fait Marechal de France estre le premier de ceux qui seroyent faits, j'ay creu, Monseigneur, qu'il ne seroit pas mal a propos d'advertir Votre Eminence de ce bruit et de luy dire les raisons qu'il y a de ne luy pas accorder cette prétention sy contre ce qu'il m'a fait dire cy devant il l'avoit à présent.

« Je suis, Monseigneur, beaucoup plus ancien officiers que luy, ayant esté capitaine d'infanterie en Mars de l'an 1619, depuis j'ay continuellement servy et montez de charge en charge, en sorte qu'il n'y en a aucune dans l'infanterie dans la cavalerie et dans les publiques qu'on appelle de hautz officiers que je n'ay exercée. J'ay commandez en chef des armées pour l'exécution de deux desseings faitz par Votre Eminence, dont l'un, en ostant aux ennemis les cartiers d'hyver qu'ils prenoient dans le pays de Liège, a reduit leur armée de Flandres dans la foiblesse ou elle estoit avant qu'ils eussent perdu la bataille de Dunkerque, et l'autre a asseuré au Roi la province et le revenu de Champagne par la prise de Stenay.

« M. de Mondejeu a esté capitaine dans le régiment de Phalsbourg, lorsqu'il fut mis sur pied, depuis il a esté maistre de camp d'infanterie et fut mis dans Coblentz qu'il garda autant qu'il pust avoir de vivres; en le quittant, il se jeta avec feu M. de Bussy dans Stermestein qui fut pareillement rendu faute de vivres. Ensuite M. de Mondejeu eust le gouvernement de Rue où il a demeurez jusqu'à ce que Son Eminence l'en tira pour le mettre dans Arras. Il en soutint le siège

en 1654, et lorsque après que Votre Eminence l'eust delivré, il luy demanda le baston de Mareschal de France, et qu'elle luy eust dict qu'il m'avait esté promis, Stenay estant reduict, il ne trouva nullement à redire que Votre Eminence me fist l'honneur de me donner le pas. Il me fit dire par M. de Vandy qu'il y avait donnez les mains, et cella a continuez depuis jusques a ce qu'ayant refusé de joindre des instances à celles qu'il faisoit pour avoir le baston de Mareschal, non seulement ses amis n'ont plus continué à me parler, mais j'ay sceu qu'il a dict que je devois estre content, puisque Votre Eminence m'avait donné la survivance du gouvernement de Sedan pour mon fils.

« Sur ces choses, Monseigneur, Votre Eminence peut elle-mesme juger, qui doit estre le premier de M. de Mondejeu ou de moy, ou sy quelque raison l'empeschoit de vouloir prononcer, MM. les Mareschaux de France ou bien des Commissaires nous regleront. J'ay un si grand intérêt que l'on ne croye pas que Votre Eminence veut bien me faire tord pour plaire seulement à M. de Mondejeu, que je ne puis m'empescher de la supplier très humblement d'avoir en considération mes raisons.

« Par respect et pour ne pas donner sujet à M. de Mondejeu de penser que je présume avoir plus de faveur que luy, je ne metz point dans ce qui fait pour moy, que Votre Eminence me promist positivement à Reims, lorsqu'elle m'en fist partir pour assiéger Stenay, qu'aucun ne passeroit devant moi. Je crois mesme, Monseigneur, que vous avez ratifié cella par lettres que je verrez lorsque je serez arrivez à Sédan. Je puis néanmoins ajouter que la prise de Stenay ayant precedé la deffence d'Arras, que cela seulement me doit donner le pas, car si Votre Eminence qui a la honté de se servir de ses *sic* deux actions pour le prétexte de nostre élévation, les eust recompensées lorsqu'elles s'achevèrent, M. de Mondejeu eust marché après moy.

« Sy, Monseigneur, je ne savois qu'il y a des hommes qui désirent les choses pour les avoir à quelque condition que ce soit, et qui ensuite croyent que l'on doit leur donner selon leur fantaisie, je me serois gardé d'importuner votre Eminence par cette longue lettre. Je scay non-seulement que je ne dois rien craindre dans de justes prétentions, mais encore que je doibs espérer des graces en tous rencontres. Je n'en veux pas icy, Monseigneur, parce que cella affaiblirait l'obligation que Votre Eminence donne à M. de Mondejeu. Je souhayte seulement qu'on luy fasse cognoistre la vanité de sa prétention et qu'il



ne doit pas désirer qu'on aict subject de dire que pour avoir moins de respect que moy, je sois de Votre Éminence moins considéré que luy.

« Ce que je me donne l'honneur d'escrire à Votre Éminence contre l'injuste desseing de M. de Mondejeu, n'aura, Monseigneur nul raport, s'il vous plaist au baston. Je scay et je l'advoue que j'en serois indigne sy la bonté que Votre Éminence a pour moy ne suppléoit aux choses qui me manquent, et c'est sincerement que je proteste que je tiendré cest honneur en pure grâce et aussy qu'une chose donnée sans mérite en celui qui rescoit, mais avec celle que je ne saurois estre à l'advenir plus que je l'ai esté du passé et que je le suis présentement,

« Votre très humble très obéissant très fidèle et très obligé serviteur.

« FABERT. »

Rien de plus simple que cet exposé des faits ; il semble qu'il suffisoit de poser la question pour qu'elle fût résolue, et Mazarin aurait dû être heureux de pouvoir abriter sa reconnaissance sous un acte de justice aussi éclatant ; mais le pauvre Fabert oubliait qu'il n'était que le fils d'un maître imprimeur du duc de Lorraine, tandis que son rival signait : le haut et puissant seigneur Jean de Schulemberg, comte de Mondejeu !

La lettre de Fabert ne renferme, du reste, rien que d'honorable ; c'est bien l'homme que l'Histoire nous montre si fier dans ses démêlés avec le maréchal de la Meilleraye ou avec le favori de Louis XIII, M. de Cinq-Mars ; qui, l'année même de sa mort, refusait à Louis XIV le collier de l'ordre de Saint-Michel, ne pouvant pas produire les titres de noblesse exigés, et répondait à ceux qui lui disaient qu'on serait indulgent sur les preuves : « Je ne veux pas voir mon manteau décoré par une croix et mon nom déshonoré par une imposture. » Ce guerrier, si rigoureux sur l'honneur, devait cependant bientôt avoir son jour de faiblesse ; ce héros tout d'une pièce et sans jointures allait à son tour s'agenouiller devant le pouvoir, tant il est vrai que certains régimes sont funestes aux caractères même les plus énergiquement trempés !

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Quelle fut la réponse de Mazarin à cette noble missive ? Nous ne l'avons pas trouvée ; peut-être est-elle dans les mains de l'habile éditeur des *Mémoires authentiques de Saint-Simon*, M. Chéruel, chargé en ce moment de recueillir toute la correspondance de Mazarin ; elle ne

peut, si elle existe, échapper à la sagacité de cet heureux et savant investigateur.

Tout fait présumer qu'elle fut hautaine, dure, écrasante pour ce capitaine plébéien qui demandait justice dans cette époque de faveur et de privilège. Fabert, effrayé, tombe aplati devant le ministre, dont, naguère, il était le bienfaiteur. Si nous avons bien fait connaître l'honorabilité de cette âme honnête et droite, le lecteur pourra se figurer combien la lettre suivante dut coûter à sa conscience; qui sait si elle ne lui fut pas arrachée par sa famille, peut-être par sa femme, madame Claude de Clewant !

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, le fait certain est que Fabert tomba vaincu dans la lutte et que M. le comte de Mondejeu se trouve inscrit dans les listes de maréchaux de France avant Fabert !

En face d'une pareille injustice nous ne nous sentons plus le courage de blâmer la triste défaillance de Fabert, nous ne pouvons que le plaindre d'avoir vécu à une pareille époque.

Mais donnons les deux lettres qui jettent un jour si triste sur toute cette affaire.

« Sedan, 3 août 1658.

« La lettre que Votre Éminence m'a fait l'honneur de m'escire le 30 du passé vient de m'estre rendue, la mienne du 24 n'avait pas eu pour but de diminuer en façon quelconque l'obligation que je vous ay, Monseigneur, de l'élevation où Votre Éminence me mest, mais j'avais cru qu'elle pourrait s'en servir pour faire veoir à *M. le Comte de Mondejeu* qu'il estait vray ce que j'avois dict à Calais à Votre Éminence qu'il m'a cédé le pas et me l'avoit mandez par M. de Vandy. J'avois creu encore que Votre Éminence ne seroit pas marrie de lui faire veoir par d'autres raisons qu'il n'en avait point de vouloir avoir le pas sur moy. Et comme je sçay certainement que je suis bien plus vostre serviteur qu'il ne l'est, et que Votre Éminence en est persuadée et a plus de bonté pour moy que pour luy, je ne croyois pas desplaire à Votre Éminence de luy donner moyen de faire une chose à laquelle je la croyais portée. Ou sy par quelque raison cachée, elle ne pouvait en cella faire ce qu'elle eust desirez, je luy donnais moyen de faire valoir la grâce qu'elle faisait à M. de Mondejeu.

« Pour ce qui est de moy, *Votre Éminence a tort*, ce me semble, *d'alléguer d'autres choses que sa pure vollonté*, elle doit croire qu'estant persuadé de sa bonté comme je le doibs estre, que je le suis aussy

qu'elle me préférera, lorsqu'elle le pourra, à ceux qu'elle ayme moins que moy, et que je tiendrez à grâce lorsque la nécessité le voudra, qu'elle donne à d'autres ce qu'elle me feroit l'honneur de me donner sy elle le pouvait sans quelque embarras. En ces rencontres, je luy demande seulement qu'elle agisse avec une entière confiance, que j'aurez joye de veoir qu'elle croira que tous mes interestz cèdent à l'honneur de luy plaire, de cette sorte, je serez toujours heureux, préféré à beaucoup par la bonté que Votre Éminence me fait l'honneur d'avoir pour moi ou d'autres, me lestant par la cognoissance que j'aurez que ce sera par une nécessité et que Votre Éminence sera persuadée que pour luy plaire, je me seray accommodé mesme avec quelque joye.

Si, Monseigneur, en ce rencontre vous en usez ainsi, bien loing de me persuader que je croye diminuée l'obligation si grande que j'aye à Votre Éminence, elle l'augmentera y adjoustant la marque qu'elle est plainement assurée que de bon cœur et mesme avec joye je fais ce qu'il luy plaist, quand elle me fait l'honneur de me dire qu'elle veut que je fasse les choses pour cela. Si j'ay eu tort d'avoir prétendu le pas devant M. de Mondejeu n'en a-il (sic) pas, Monseigneur, de l'avoir contre moy quy ay tant de raison sur luy qu'il me l'avoit cedez.

La survivance pour mon fils qu'il allégué est balancée par le gouvernement d'Arras que vous luy avez donnez. Mais, Monseigneur, qu'il demeure avec l'avantage du pas, et donné moy celui de savoir vous obéir en tout; point de raison, s'il vous plaist, de Votre Éminence à moy, UN ABSOLU POUVOIR EST CE QUE JE COGNOIS. Et elle en uzant avec confiance en mon obéissance elle ne trouvera de difficulté à rien et j'aurai honneur en tout. Si, Monseigneur, jusques à présent j'ai creu n'en pouvoir avoir de plus grand que celui de vous servir, que peut aujourd'hui penser mon esprit après la grâce que Votre Éminence a la bonté de me faire. Chacun veoit que c'est une créature qu'elle fait et je serois infâme si je n'étais à elle sans réserve quelconque. Les remerciements, Monseigneur, n'ont plus de lieux en pareille obligation. Il n'y a qu'une entière soumission, une obéissance aveugle, une fidélité candide et une profession publique de recognoissance qu'on puisse y employer. C'est, Monseigneur, à quoy je ne manquerez de ma vie et d'autant plus que Votre Éminence m'a eslevez par dessus mon mérite et le commun des hommes, d'autant plus je serez à l'advenir, plus que du passé soumis à vos commandements et à vos vollontés, c'est, Monseigneur, ce dont je supplie très-humblement Votre Éminence de prendre une entière créance et en m'honorant pour toutes choses de ses comman-

dements me donner le moyen de faire veoir au monde que je suis  
comme le doibs estre, Monseigneur,

« Votre, etc. »

Le même jour que partait cette lettre, M. le chevalier de Montgail-  
lard arrivait apporter à Fabert, de la part de son Éminence, les pro-  
visions de la charge de maréchal de France à laquelle on l'élevait.

Fabert répond immédiatement :

« Sy, Monseigneur, je pouvais exprimer la reconnoissance que j'ay  
de l'honneur dont il luy plais me combler, elle seroit bien moindre  
que je ne doibs l'avoir. Le sieur de Servigny, que j'envoie pour en  
rendre tres-humbles grâces à Votre Éminence, luy dira qu'elle n'a  
jamais eslevez personne quy soit plus à elle que moy, ny qui souhaitté  
avec une plus ardente pation de lui en donner des preuves. Je scay  
Monseigneur, que la pure bonté de Votre Éminence m'a fait monter  
où je suis eslevez et que je doibs suppléer au mérite qui me manquait  
pour y parvenir par un attachement fidel au service de mon bienfai-  
teur. C'est, Monseigneur, de quoy je m'acquitterez en sorte que, sy en  
moy elle n'a un homme advantagez par des dons de nature et capable  
de la servir utilement, elle aura du moins une créature si zellée pour  
son service et si fidèlement reconnoissante que de tous ceux qui luy  
doivent leur fortune personne ne sera à l'égal de moy.

« Votre tres humble, très obéissant, tres fidèle et tres obligé  
serviteur,

« FABERT. »

Ces quatre lettres nous ont semblé être un curieux échantillon de la  
moralité et de l'orthographe d'un des grands hommes du grand siècle.  
Il fallait que tout ce qui n'était pas de la royauté fût bien humble et  
bien soumis pour qu'une des âmes les plus loyales et les plus hon-  
nêtes, s'abaissât ainsi jusqu'à supplier le cardinal Mazarin en des  
termes qu'un noble n'eût peut-être pas employés. Pauvre parvenu !  
Pauvre Fabert ! Ta sévère probité, comparée aux dilapidations de tes  
protecteurs, te venge assez !

ALPHONSE FEILLET.

# CLOTILDE DE SAVENAY

---

## NOUVELLE

(Suite.)

---

Le comte, dès la première visite qu'il leur fit, fut également frappé de la noblesse de sentiment, de la grandeur d'âme de la mère, que séduit par l'excellente éducation et la beauté de mademoiselle de Moussy-d'Églée.

Devenu très-assidu auprès de ces dames, M. de Savenay conçut bientôt un chaleureux amour pour Clotilde. Après avoir fait part de ses projets à la veuve du général et obtenu son consentement, il résolut de s'adresser au cœur de celle qu'il aimait, décidé de conclure le plus promptement possible une union que sa passion lui faisait désirer avec tant d'ardeur.

Soit que la raideur et la dureté extérieures du comte éloignassent la jeune fille, soit que par nature elle fût peu expansive, mademoiselle de Moussy-d'Églée montra d'abord quelque répugnance des recherches pourtant flatteuses du galant gentilhomme.

Alors commença de la part de M. de Savenay, ce système d'attentions délicates, d'exquises condescendances aux désirs de Clotilde, procédés qui lui ont attiré tous les éloges, ceux du chevalier exceptés.

L'ancien voltigeur royal se contenta de sourire et fit clignoter ses prunelles à la manière d'un homme qui a sa réponse toute prête,

mais qui ne peut autrement traduire sa pensée, ne voulant pas interrompre son interlocutrice.

La conduite de M. de Savenay, reprit madame de Rocqueville, triompha de l'éloignement inexplicable qu'avait manifesté pour lui sa fiancée et les appréhensions de celle-ci ayant été vaincues, rien ne s'opposa désormais à la célébration du mariage du comte et de mademoiselle de Moussy-d'Églée.

Il n'est un doute pour personne que la nouvelle comtesse déjà si intimement liée à son mari par la reconnaissance, se chargeait aux yeux du monde d'une plus lourde responsabilité, si c'est possible, en acceptant l'entière liberté que lui laissait le comte et en abusant d'une confiance aussi sacrée.

Voilà pourquoi, chevalier, ajouta la marquise en manière de conclusion, je juge si sévèrement madame de Savenay; pourquoi il me parait impossible d'excuser une conduite aussi répréhensible. Je sais bien que la haute position où l'élevait son mariage, n'était pas une raison suffisante pour éterniser son amour, mais enfin c'était un droit de plus au respect qu'elle devait à son mari.

Quoique vous fassiez, quoique vous disiez, je ne pense pas que vous innocentiez la comtesse; la tâche est vraiment trop difficile, et je suis certaine que vous échouerez!

— Ne vous avancez pas trop, chère, dit l'ex-voltigeur royal en offrant à la marquise quelques pralines que contenait une élégante bonbonnière sur le couvercle de laquelle était peint une délicieuse miniature sur émail représentant mademoiselle le chevalier d'Eon, avec ces quatre vers de Dorat pour exergue :

Femme, en un mot, décidément,  
Sans en avoir été moins sage,  
Loin de vous plaindre du partage,  
Je vous en fais mon compliment.

— Oh! monsieur de Pleyben est bien capable de soutenir l'impossible, s'écria madame de Rémilly; il n'en est pas à son coup d'essai et comme je connais son affection pour madame de Savenay, nous pouvons espérer un éloquent plaidoyer de sa part.

— Allons, chevalier, firent plusieurs, en voyant un imperceptible sourire d'amertume, plisser les lèvres du vieux gentilhomme.

— Je suis presque tenté de me ranger de votre côté, mon vieil ami, dit monsieur de Rocqueville.

— Pourquoi, marquis?

— Parce que j'ai le plus grand mépris pour les opinions reçues, toutes faites et que dans ce débat il y a d'un côté le plus fort qui, non content d'assister à la chute du plus faible, s'en réjouit et prétend aussi que son breuvage est troublé à l'instar du personnage de la fable. C'est l'histoire du Loup et de l'Agneau et je l'ai toujours trouvée immorale.

— Eh bien ! tant pis, monsieur, — répliqua avec une superbe hauteur, madame de Rocqueville qui avait du sang des Soubise dans les veines, — vous partagez en cela la manière de voir du général Buonaparte.

— Marquise, reprit l'ex-voltigeur royal, l'ancien familier du chevalier d'Eon, puisque vous m'obligez à prendre le scalpel du chirurgien, ne vous étonnez pas si je réduis à néant vos illusions sur monsieur de Savenay. Pour comprendre cet homme il faut suivre sa pensée dans ses moindres replis, il faut également fouiller son cœur et son cerveau. La défense de Clotilde exige que je vous raconte un drame, car c'en est un ; s'il n'est pas de voir goût, vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous-même.

Madame de Moussy-d'Églée demeurait alors dans une des rues solitaires qui avoisinent le jardin des Plantes. Ce quartier lui plaisait d'autant plus qu'il s'harmonisait par son aspect paisible et mélancolique à la disposition d'esprit de la courageuse veuve. La plupart des maisons de cette partie de Paris offrent à la vue de grands jardins, divisés en une infinité de carrés, tous très-bien cultivés, soignés, regorgeant de fleurs et présentant aux regards une très-agréable physiologie.

Chaque locataire ayant droit à sa petite pépinière, il arrive que ces jardins prennent les contours les plus capricieux, des formes très-originales, selon les goûts, les préférences des différents propriétaires.

Il serait aisé à un observateur de raconter bien des existences passées, de prédire bien des événements, s'il parcourait ces Édens parisiens, par une soirée d'été, lorsque les familles qui habitent ces maisons, se promènent en causant. Les enfants courent dans les allées, se cachent dans les bosquets et les kiosques ; les jeunes gens soignent les parterres, taillent les bordures, composent des bouquets pour les parents qui s'entretiennent des fleurs aimées, de souvenirs et parfois des bruits de la grande ville.

C'est dans cette solitude, ce milieu calme, cette atmosphère hon-

nête que grandissait mademoiselle de Moussy-d'Églée. Si l'éducation de Clotilde ne laissait rien à désirer grâce aux excellents conseils de sa mère, son instruction était plus difficile à parfaire, la position très-précaire de la veuve du général, ne lui permettant pas d'y apporter tous les soins nécessaires. Cependant madame de Moussy-d'Églée, autrefois assez habile sur le clavecin, avait profité de l'intelligence musicale de sa chère enfant pour lui enseigner les premiers éléments de musique ; de plus, une école de dessin, à proximité de leur demeure, dirigée par une femme célèbre, peintre distingué, offrait à la jeune fille, les instructives leçons de professeurs choisis.

Dans la même maison que ces dames, un jeune homme dont vous me permettrez de vous dire quelques mots, occupait une des chambres du dernier étage.

S'il vous est arrivé de rencontrer une de ces physionomies qui séduisent au premier abord par l'ensemble des lignes et l'aspect pensif de chaque trait, vous m'éviteriez la difficulté d'un portrait à faire.

Pierre Dussaulx était de ceux-là dont on aime à analyser le visage ; la pensée active qui tourmentait cette nature de songeur se reflétait sur sa figure longue et d'une excessive mobilité. Les joues creusées par les veilles et les privations étaient sillonnées de petites hachures fines, déliées et d'une égale courbure qui prêtaient à son sourire un charme indéfinissable de douceur et de mélancolie. Le travail surhumain qu'il s'imposait, sa continuelle surexcitation d'esprit, loin de ternir son regard, donnaient à ses yeux gris, tachetés de plaques jaunâtres, un éclat fascinateur qu'il était difficile de soutenir, et son front dense et ferme annonçait une de ces natures fortes pour qui les combats de la vie sont un besoin, sinon une nécessité.

Pierre Dussaulx avait environ vingt-cinq ans, lorsque mesdames de Moussy-d'Églée vinrent chercher la solitude et le repos dans la maison qu'il habitait.

Un matin Clotilde s'appêtait à tailler ses crayons pour travailler à une étude de composition et babillait avec ses oiseaux qui fêtaient par de joyeuses roulades le retour du soleil, lorsque la veuve leva la main pour interrompre les innocents caquetages qui l'empêchaient d'écouter les sons vagues d'un instrument à cordes.

— Je ne me trompe pas, dit madame de Moussy-d'Églée, c'est bien l'admirable romance de *Joseph*. Tiens, Clotilde, toi qui te passionnes si aisément pour la belle musique, tu entends là un des chefs-d'œuvre de Méhul.

— Que c'est beau, s'écria Clotilde frémissant de la rentrée des



basses rendue sur le violon par des sons larges et pleins, qui s'enflant sous l'archet, vibraient encore à la reprise de la délicieuse phrase du chant, qui se détachait ainsi plus plaintive et plus triste.

— Les nuances sont ménagées avec talent, reprit la veuve. Qui donc dans cette maison nous a causé un pareil plaisir ?

— C'est probablement ce jeune homme que nous avons vu hier au jardin, car je l'ai déjà rencontré ayant à la main une boîte à violon.

— Il grossit sans doute le nombre des obscurs lutteurs qui viennent à Paris dévorer leurs forces et leur génie !

— Oh ! mère, quel horoscope ! fit Clotilde d'un air de reproche !

— Hélas ! mon enfant, c'est l'histoire de chaque jour. L'avenir le moins enviable est celui d'un jeune artiste plein de talent et de feu avant la bataille, cerveau vide et usé après une lutte mesquine contre les exigences de la vie matérielle.

— Succomber ainsi est glorieux et louable.

— Aux yeux d'une jeune fille, comme toi, ignorante du monde et des devoirs et des droits de chacun. Aujourd'hui qu'il est permis au premier venu d'arriver aussi haut que possible, les chemins sont encombrés ; c'est donc un continuel combat à soutenir, et bien souvent le talent n'est pas une condition suffisante de succès.

Pendant tout le reste du jour, Clotilde penchée sur ses dessins réfléchit à la grandeur de ces existences si bien remplies, si belles dans leurs souffrances, si ignorées dans leur chute. Elle, la jeune fille passionnée et naïve comprenait les douleurs contenues, les rêves ambitieux de l'intelligence. Elle aurait voulu pouvoir fortifier par un regard ces pauvres Titans qu'écrase parfois un dédaigneux sourire d'incrédulité, montrer de son doigt blanc et rose le signe radieux qu'elle leur mettait au front.

Ce soir-là, en fermant les yeux, mademoiselle de Moussy-d'Eglée ajoutait un cent unième chapitre au beau roman qu'elle avait composé tout le jour ; ses rêves dorés étaient pailletés de gloire, d'honneurs et de richesse.

Quelques étages plus haut, dans une chambre lambrissée, un vaillant compositeur, la tête penchée, une plume à la main, semblait demander à des échos intérieurs les accords harmoniques qu'il s'appropriait à jeter sur le papier.

Quelques semaines à peine s'étaient écoulées depuis le jour où mesdames de Moussy-d'Eglée avaient entendu la romance de *Joseph* si admirablement exécutée, et Clotilde s'était entretenue bien souvent elle-même du virtuose inconnu.

— Si tu le veux, maman, dit Clotilde en faisant à sa mère un collier de ses bras et en la câlinant du regard, nous descendrons au jardin nous reposer un peu ; la soirée est si belle.

— Chère enfant, reprit la mère, c'est presque ta seule distraction, cette promenade ; offre moi ton bras.

Appuyée sur sa fille, la veuve descendit au jardin et vint saluer deux vieilles personnes, les seules connaissances de ces dames.

C'étaient deux locataires de la maison, un ménage de rentiers économes, paisibles, rangés, soignés.

Le mari, ancien fournisseur des armées sous Napoléon, s'était créé une aisance qui passait pour une fortune dans le cercle où il vivait.

Monsieur Morin, petit bonhomme propre, toujours tiré à quatre épingles, selon l'expression populaire, portait haut sa tête pyriforme surmontée généralement d'une calotte en velours vert. Sa mise sévère, sa démarche raide accusaient le harnais impérial.

Sa physionomie vive et délicate, plus spirituelle que rusée, était agréable à voir lorsque ses yeux fort petits et à moitié fermés s'animaient dans la conversation. Jamais il ne disait autrement que *ma belle* à madame Morin, plus âgée de quelques années que son mari. Ancienne demoiselle de compagnie chez la duchesse douairière de Montbazou, elle avait conservé de son passage dans ces hautes régions du bon ton, des manières avenantes et gracieuses, une certaine distinction qui avaient séduit madame de Moussy-d'Eglée. Elle aimait beaucoup Clotilde, qui, pour reconnaître son affection, lui offrait de temps à autre des dessins, des aquarelles toujours acceptés par madame Morin avec un excessif plaisir.

— Eh bien, belle petite, dit-elle à Clotilde, pendant que madame de Moussy-d'Eglée causait horticulture avec son mari et se faisait expliquer par lui la nature des semis, — où en êtes-vous de vos travaux ?

— Vous devez en avoir une triste idée, madame, en m'entendant répéter à satiété le même morceau.

— Vous abandonnez donc vos crayons ?

— Je ne les abandonne pas ; je les néglige un peu.

Clotilde, en effet, depuis quelque temps ne quittait pas son piano. Sans se douter du danger qu'elle recherchait, cette nature délicate et impressionnable s'identifiait de jour en jour davantage avec ses rêves de jeune fille.

— Voilà notre artiste, dit monsieur Morin en voyant arriver vers eux Pierre Dussaulx ; je vais le prier de nous rendre un service en

accordant ton épinette, ma belle. Nous y gagnerons tous; nous des notes moins dissonnantes, lui le prix d'une séance, car il ne me parait pas dans une bien brillante position.

— Tâchez donc, monsieur Morin, lui répondit sa femme de nous amener ce jeune homme; je désirerais bien le connaître.

— Je lui crois du talent, dit madame de Moussy-d'Eglée, pendant que l'ex-fournisseur se dirigeait vers le jeune musicien.

— Il n'est pas heureux! m'a-t-on dit.

— Pauvre jeune homme, fit la veuve en rendant à l'artiste le salut qu'il venait de leur adresser en passant.

Quelques minutes après, monsieur Morin l'amenait près de ces dames :

— Monsieur Pierre Dussaulx, dit-il en le présentant.

L'artiste, debout et grave, s'inclinait et examinait les personnes placées devant lui. Son regard doux et profond s'arrêta un instant sur la jeune fille et la fit rougir.

— Vous avez un bien beau talent, monsieur, dit la veuve, autant que j'en ai pu juger par les rares auditions auxquelles j'ai été heureuse d'assister de mes fenêtres, et nous vous devons nos sincères remerciements. Vous étudiez depuis longtemps sans doute, ajouta aussitôt avec délicatesse madame de Moussy-d'Eglée, afin d'éviter au jeune homme une réponse aux louanges qu'elle lui donnait.

Pour Clotilde, c'était un moment suprême; elle allait entendre pour la première fois la voix de celui qu'elle associait à ses pensées intimes.

— Depuis mon enfance, je me suis adonné à l'étude de la musique, répondit Pierre Dussaulx d'une voix nette, sonore et sympathique. A l'âge de neuf ans, je faisais ma partie de violon dans des quatuor.

— Votre père était aussi musicien? dit l'ex-fournisseur.

— Non monsieur; du reste, je n'ai pas connu mon père, qui mourut lorsque j'étais encore au berceau; à cinq ans je fus orphelin, et un vieil oncle très-amateur de musique se chargea de mon éducation. Aujourd'hui seul au monde, car je suis seul au monde, ajouta-t-il, je retire de mon instrument le pain quotidien.

Il souffre beaucoup, pensa Clotilde qui baissa sa belle tête, comme accablée par une douleur morale.

Le lendemain, le jeune homme, prié la veille par madame Moussy-d'Eglée, venait accorder le piano de Clotilde. Invité par la veuve à essayer l'instrument, Pierre Dussaulx exécutait une des plus délicieuses mélodies de Schubert, les *Plaintes de la jeune fille*. Lorsqu'il

eut fini, il se retourna brusquement et il vit la mère et la fille pleurant toutes deux, tant leur sensibilité avait été excitée par la puissance de son interprétation.

Aussi lorsqu'en se retirant, Clotilde rouge de honte, lui présenta le prix de sa séance, enroulé dans un morceau de papier blanc, supplia-t-il madame de Moussy-d'Eglée de vouloir bien accepter ses services en qualité de voisin.

L'artiste avait été largement rétribué par l'émotion qu'il avait produite, l'homme pouvait souffrir.

Clotilde qui savait que Pierre Dussaux jouait trois fois par semaine, pour vivre, dans des bals, et cela moyennant deux francs par soirée, fut prise d'un petit tremblement nerveux occasionné par la conduite sublime du jeune musicien. En le reconduisant, elle lui dit un « merci, monsieur, » dont l'intonation exprimait tous les sentiments qui agitaient cette âme passionnée.

Les rencontres de ces deux enfants si bien nés l'un pour l'autre, se multiplièrent de plus en plus. Ils se voyaient assez fréquemment, soit au jardin, soit chez madame de Moussy-d'Eglée, soit enfin chez l'ex-fournisseur qui offrait parfois le thé chez lui.

Sur ces entrefaites et au milieu du développement rapide de l'amour de Clotilde et de Pierre, car ils s'aimaient sans se l'être jamais dit, arriva monsieur de Savenay.

Le comte de Savenay avait alors trente-huit ans environ.

Il semble que le mot de Montaigne, « l'homme, sujet divers et ondoyant, » fut créé exprès pour peindre cette nature de contrastes, ce caractère fait d'oppositions brusques.

Élevé par son père avec une sévérité excessive, monsieur de Savenay avait conservé de son éducation première des principes absolus d'autorité.

Ayant été contrarié dans ses goûts, ses aptitudes, il tenait peu de compte des sympathies que d'autres pouvaient avoir. Question de temps ! disait-il. D'une énergie peu commune, coulé en bronze, cet homme eût été un héros dans l'ancienne Rome ; à Paris, au dix-neuvième siècle, il n'était qu'un homme dur et égoïste.

Doué d'une grande puissance de volonté, ce qu'il résolvait devait se faire tôt ou tard ; aussi son père mourut-il tranquille après lui avoir fait jurer de secourir la veuve et la fille de son ancien frère d'armes. Si le comte, malgré ses actives recherches, n'arriva pas promptement à découvrir le refuge de mesdames de Moussy-d'Eglée, c'est que des événements imprévus l'empêchaient toujours de pour-

suivre ses investigations parfois à la veille de réussir. D'une taille élevée, maigre, sec, son épine dorsale n'avait jamais dû plier devant qui que ce soit; il semblait que la nature eût pris soin de façonner la forme extérieure sur l'inflexibilité intérieure de ce tempérament d'acier.

Sa tête un peu trop petite pour un corps aussi long, représentait avec une effrayante vérité ce que la phraséologie médicale appelle la boîte osseuse; oui, c'était bien une véritable boîte osseuse éclairée par deux yeux noirs, luisants et fixes qui donnaient à sa physionomie un aspect de grand juge. La peau des joues, tendue sur les os, était surchargée de tons sombres qui rappelaient certains portraits du Titien. Même feu dans le regard, même accentuation dure et farouche dans tous les traits. La Destinée s'était trompée; monsieur de Savenay avait été sans doute changé dans les limbes contre un de ses aïeux, baron-loup, dont il avait usurpé le caractère et la forme.

Tel était le comte de Savenay!

Un jour, Pierre Dussaulx achevait un travail qui lui avait été commandé, lorsqu'on frappa à sa porte.

— Monsieur, lui dit ce visiteur inattendu, je viens vous prier de me rendre un véritable service. J'accompagnais il y a quelques jours deux dames à un concert où fut exécutée une mélodie qui séduisit ces personnes. J'ai légèrement promis de me procurer cette mélodie et je ne puis la trouver nulle part, vous seul ayant le droit de donner ou de refuser votre œuvre.

— Je suis très-heureux de pouvoir vous être agréable, répliqua le jeune artiste; voici, monsieur, ce que vous avez la bonté de désirer.

— Soyez aimable jusqu'au bout, et permettez à un inconnu qui vous enlève vos œuvres de leur servir de parrain. Je me charge de les faire connaître dans nos salons, dit le visiteur avec affabilité, en tendant sa carte au compositeur.

— Le comte de Savenay! s'écria Pierre, relevant brusquement la tête; mais, monsieur le comte, nous ne sommes pas si étrangers l'un à l'autre que vous le paraissez croire. J'ai souvent entendu parler de vous, ajouta-t-il en souriant.

— Et par qui, monsieur? reprit le comte avec froideur, presque blessé, qu'un semblant d'intimité existât entre lui et Pierre.

— Par deux personnes de cette maison, mesdames de Moussy-d'Eglée.

— Mesdames de Moussy-d'Eglée, dites-vous, la veuve et la fille du général vendéen?

— Oui, monsieur, vous les voyez là sous vos yeux.

— Vous savez, peut-être, quelle amitié rattache cette famille à la mienne, dit le comte, en serrant dans son portefeuille l'œuvre qui lui était dédiée. Déjà j'avais perdu l'espoir de revoir jamais ces dames : vous qui les connaissez, veuillez les préparer à ma visite et recevez d'avance mes sincères remerciements.

Monsieur de Savenay resta seul un instant. Lorsque le jeune musicien lui apprit que madame de Moussy-d'Eglée l'attendait chez elle, il lui dit en se retirant :

— A bientôt, n'est-il pas vrai ? Je vous suis infiniment redevable et je tiens beaucoup à m'acquitter envers vous de cette dette du cœur.

— Vous vous exagérez la valeur de mes services, monsieur le comte, et me faites un mérite de ce qui n'est qu'un effet du hasard.

— A bientôt, donc, dit monsieur de Savenay.

— A bientôt, répondit le jeune artiste, en prenant la main que le comte lui tendait.

Ces deux hommes qui devaient avoir une si grande influence l'un sur l'autre, semblaient mesurer leurs forces dans une étroite courtoise.

Quelque temps après l'entrevue de Pierre Dussaulx et du comte, celui-ci épousait mademoiselle de Moussy-d'Eglée.

Comment ce mariage avait-il pu se conclure ? Comment Clotilde avait-elle accédé à cette union, malgré son amour pour le jeune compositeur ? C'est ce qu'il était aisé de comprendre pour qui connaissait le caractère dévoué de la future comtesse, l'incébranlable tenacité de M. de Savenay.

Le comte, reçu chez la veuve, comme le devait être le fils d'un ancien frère d'armes du général, s'éprit pour Clotilde d'un violent amour. Chez l'homme taillé dans le granit, à tête froide, à volonté ferme, l'amour dégénère facilement en une passion ardente, sans mesure, hardie, — tempétueuse comme le cœur, résolue comme le cerveau.

Avant toute chose, le comte s'assura l'assentiment de la veuve.

— A ma fille seule, dit la mère, appartient le droit de décider de son sort. Je sais combien vous désirez la rendre heureuse, et ce mariage serait pour moi un grand bonheur ; toutefois je veux consulter mon enfant ; si elle vous agrée, vous avez ma parole.

— Permettez-moi de lui dire moi-même mon affection pour elle ; je craindrais de paraître m'abriter derrière l'autorité maternelle,

poursuivit le comte qui espérait son succès d'un entretien avec mademoiselle de Moussy-d'Eglée.

En effet, monsieur de Savenay, emporté par la fougue de sa passion, ne fut point arrêté par l'aveu spontané que lui fit Clotilde de son amour et du culte qu'elle avait pour l'homme qu'elle aimait.

Amour de jeune fille, pensa le comte, rêves que dissipera le mariage. Sa nature altière et absolue s'irrita d'une résistance aussi loyale ; les prières, les supplications accrurent d'autant sa passion. Sans songer qu'il allait commettre une lâcheté, résolu de vaincre à tout prix ce qu'il considérait comme une méprise du cœur, il fit jouer des ressorts d'une grande puissance sur Clotilde, en lui laissant entrevoir qu'elle sacrifierait le bonheur futur de sa mère, épuisée par les chagrins et les privations, au contentement d'une pensée égoïste et irréalisable, puisqu'elle avouait qu'on ignorait son amour, et qu'elle-même ne savait pas si elle était aimée. Il était trop décidé à rendre sa femme heureuse pour reculer devant une pression morale aussi coupable ; n'était-il pas certain de conquérir le cœur de la comtesse une fois liés ensemble par l'indissoluble mariage ?

Clotilde vit dans ce renoncement à ses plus chères affections, dans cette abnégation d'elle-même, le devoir sacré d'une fille reconnaissante, la religieuse consécration d'un amour qu'elle s'était reproché souvent. N'était-ce pas pour une nature aussi exaltée et aimante, diviniser sa passion, que de supporter pour elle les angoisses et les tortures qu'elle se préparait ?

Combien de jeunes filles se sont sacrifiées comme celle-ci à un dévouement aveugle et inutile ! combien d'amours inconnues qui ont été agoniser au couvent. Pour Clotilde, la prise du voile fut d'autant plus horrible, que celui dont elle faisait un suaire à ses rêves était un voile de mariée.

Madame de Moussy-d'Eglée, heureuse d'avoir assuré le bonheur de sa fille, se méprit, elle aussi, sur la joie affectée et navrante de la future comtesse. Cette pâle fiancée eut des sourires divins, de sublimes regards mensongers pour tromper sa mère. La veuve, rayonnante d'amour et d'orgueil maternels, voulut elle-même poser sur la tête de sa chère enfant la couronne nuptiale, — la couronne d'épines de cette victime filiale.

Six mois, environ, s'étaient écoulés depuis la célébration du mariage de mademoiselle de Moussy d'Eglée, et la comtesse était encore plus triste et plus résignée. Monsieur de Savenay pensa d'abord la ramener à lui, mais ne sachant pas être un ami sincère, il devint un maître

froid et sévère, et cette conduite eut pour résultat immédiat l'obéissance presque passive de sa femme. Peu à peu le comte s'aigrit; rejetant toute la responsabilité de ses propres fautes, sur ce qu'il nommait les *sentimentalités* de Clotilde, il prit la ferme résolution de porter un grand coup.

— Madame, — lui dit-il un jour qu'ils se trouvaient seul à seul dans un des salons de leur hôtel, — éloignez donc tout sujet de tristesse, distrayez-vous. Vous aimiez la musique autrefois, pourquoi délaissez ainsi votre piano, je serais très-heureux de vous entendre.

— Si vous le désirez, monsieur, je vais m'y mettre.

— Vous auriez dû ajouter : avec résignation, répliqua le comte qui prit à tout hasard dans un des cartons à musique, un album de romances. Tiens, ajouta-t-il en s'arrêtant à une page, ceci me rappelle une promesse j'ai faite et qui m'était sortie de l'esprit; veuillez donc exécuter ceci.

Clotilde se mit au piano, son émotion était si vive qu'elle fut obligée de s'arrêter dès les premières mesures. Son mari venait de placer sous ses yeux le mélodie de Pierre Dussaulx.

— Vous êtes par trop impressionnable, reprit le comte en s'asseyant à une table et traçant quelques mots; puis il sonna :

— Faites porter cette lettre sur-le-champ, dit-il à un domestique. Je vous laisse, madame, ajouta monsieur de Savenay, mais de grâce ne vous laissez pas aller à de telles préoccupations à l'avenir, ou du moins prenez la peine de me les cacher.

La comtesse, restée seule, eût une crise nerveuse produite par la contrainte qu'elle s'était imposée devant son mari. Elle étouffa ses sanglots avec son mouchoir et cette première douleur apaisée elle se dirigea vers le piano. Là, elle interpréta le thème de l'artiste, le recommençant aussitôt qu'il était fini; tantôt elle laissait couler ses larmes, tantôt frappait le clavier d'une main fébrile avec toute l'énergie de sa passion contenue. Dès cet instant madame de Savenay était vaincue; elle appartenait à son amour.

— Mais c'est affreux de souffrir ainsi, s'écria-t-elle, dans un moment d'exaltation impossible à décrire; qu'il prenne ma vie, cet homme, mais qu'il respecte mes souvenirs, mes pensées! Oh! s'il savait, lui, quelles sont mes douleurs, il m'aimerait! Pierre, Pierre! dit la comtesse à voix basse en laissant tomber sa tête dans ses mains.

La respiration oppressée d'une personne placée derrière elle, l'avertit qu'elle n'était pas seule. Épouvantée, elle se retourna frissonnant et poussa un cri de terreur.



— Vous, ici, monsieur ! s'écria Clotilde, se trouvant face à face avec le jeune artiste.

Pierre Dussaulx, le front superbe, le regard étincelant, les lèvres frémissantes, était là devant madame de Savenay. L'exclamation si naturelle de la comtesse a besoin de quelques explications.

Dès qu'il apprit le mariage projeté entre le comte et mademoiselle de Moussy-d'Églée, Pierre Dussaulx cessa de paraître chez celle qu'il aimait. Cette âme fière et pleine de droiture se replia sur elle-même et dédaigna de rechercher la satisfaction désormais impossible de ses plus chères espérances au prix de sa dignité. — Cette femme aimée qui se donnait à un autre, se mariait à ses yeux par amour et il eut été déloyal en même temps qu'indigne de son caractère, de troubler la tranquillité d'un cœur qui ne lui appartenait pas en révélant par un mot, un regard, l'amour qu'il avait si longtemps tenu secret.

Pouvait-il donner à sa femme une existence heureuse, digne du passé qu'elle avait eu ? Non. — C'était un avenir bien sombre et bien triste qui l'attendait ! Une route couverte de pierres et de ronces qu'il s'appretait à parcourir ! Avait-il le droit de convier une femme à ce pénible labeur, sans crainte de la voir succomber sous les fatigues, sans se soucier des meurtrissures qui la déchireraient ! Encore si l'amour les eut fortifiés. Mais s'il aimait, il n'était pas aimé !

Le jeune compositeur demanda alors au travail, non pas l'oubli de sa passion, mais un aliment à l'activité de ses pensées. Chaque jour il prodiguait les richesses de son cerveau, jetant ça et là sur le papier, ses colères, ses douleurs, sa mélancolie parfois morne, parfois navrante de douce tristesse. Cette lutte du cœur et du cerveau devint à la fin impossible à continuer. L'intelligence resta muette et ne sut pas rendre les splendeurs de cette âme d'artiste. L'amour resta maître et Pierre Dussaulx n'eut plus qu'une idée en l'esprit ! Revoir Clotilde et lui dire ses combats, ses souffrances !

Un jour qu'il méditait mille projets pour arriver jusqu'à la comtesse, un domestique lui remit une lettre. Grande fut sa stupéfaction, M. de Savenay le pria de passer à l'hôtel. Le comte, en effet, préoccupé de l'éloignement que lui témoignait sa femme, chercha quel était l'homme qu'elle aimait. Conduit à soupçonner le jeune compositeur, ce fut pour éclaircir ses doutes que le matin même il mit devant les yeux de la comtesse la mélodie que lui avait dédiée son rival. Presque certain de connaître le secret de Clotilde il voulait savoir si l'amour de sa femme était partagé.

Il ne peut y avoir aucun danger, pensa le comte, à faire venir ici cet homme ; s'il aimait la comtesse et qu'il connut les sentiments de madame de Savenay, je le saurais depuis longtemps déjà. Ignorant l'affection qu'elle a pour lui, il l'évitera, s'il l'aime, se croyant sacrifié ; s'il ne l'aime pas sa susceptibilité a dû être d'autant plus froissée que Clotilde ne l'a jamais invité à ses soirées, malgré leur ancienne intimité. Voilà pourquoi le comte n'hésita pas à appeler à l'hôtel le jeune artiste, recommandant à son valet de chambre de le faire entrer dans son cabinet. Un domestique qui reçut Pierre Dussaulx, l'introduisit dans une pièce d'attente ouvrant sur un salon contigu à la chambre où se trouvait la comtesse. Des accords qui parvinrent jusqu'à lui, lui apprirent que c'était une de ses œuvres qu'on exécutait. Après avoir franchi la porte du salon il se dirigea vers la chambre d'où s'échappaient ces sons.

C'est alors qu'il apprit et l'amour de madame de Savenay, et ses tortures de chaque jour. Décidé à surprendre celle qu'il aimait, il pénétra doucement dans le salon.

Là, le cœur bondissant dans sa poitrine, il recueillit des lèvres mêmes de Clotilde l'aveu le plus cher et le moins déguisé. C'est dans l'extase où le plongeaient les paroles, qu'il surprenait, que le trouva la comtesse lorsqu'elle s'écria :

— Vous ici, monsieur !

— Oui, Clotilde, moi qui vous aime et que vous aimez ; moi qui viens vous arracher à la tyrannie d'un homme que vous haïssez. Oh ! ne dites pas non, ajouta-t-il en martelant ses paroles, nous avons été assez torturés l'un et l'autre, car je le sais maintenant, vous m'aimiez avant que de songer à cette union. Voyez, j'ai souffert aussi ; cet amour m'a épuisé ; ma seule force était en vous, j'allais succomber ; la vengeance divine m'a conduit ici pour vous sauver. Nous allons fuir ; nous irons où vous voudrez, mais quittez cet homme.

— Que dites-vous, Pierre ? moi, partir ; non, non. Mais vous, je vous en supplie, fuyez ; si le comte nous surprenait, il vous tuerait, dit la comtesse, alarmée du danger que courait son amant.

— Vous m'appartenez désormais, reprit l'artiste ; rien ne peut plus nous séparer.

— Mon ami, répondit Clotilde, en se dégageant des bras de Pierre, je dois au nom que je porte un dernier sacrifice ; je dois dire à celui qui m'a confié son honneur, que tout est fini entre lui et moi ; qu'après avoir lutté contre une passion envahissante, irrésistible, à bout de forces, j'ai succombé. S'il se rend à mes supplications, eh

bien, Pierre, je me retirerai avec ma mère dans une habitation inconnue, loin des bruits et des misères du monde, où je pourrai prier pour vous, vous aimer, tout en respectant l'homme à qui j'ai donné ma main, sinon mon cœur.

— Plus de sacrifices, je ne les accepte pas, dit Pierre, d'une voix sourde et tremblante ; ce serait encore nous immoler tous deux à l'égoïsme de cet homme. Du reste, ajouta-t-il, il refusera de laisser échapper sa victime, sa surveillance sera plus terrible, et vous ne pourrez pas le fuir sans danger pour vous.

— Je vous le jure, mon ami, s'il en était ainsi, s'il rejetait la demande loyale que je veux lui adresser, je serais toute à vous. Mais jusque là, j'exige que vous m'obéissiez aveuglement.

— Non, vous ne m'aimez pas comme je vous aime ; et avoir eu l'orgueil de croire à son amour entier, profond ! s'écria le jeune artiste, en se frappant le front. Mais vous êtes donc folle d'espérer encore en sa générosité. Il ne connaît qu'une chose, lui, le devoir. Il vous tuera.

— Oui, il me tuerait s'il s'avait que nous nous sommes vus ; partez, de grâce, partez ; le comte va venir ici même. Demain je vous attends chez moi, je donnerai mes ordres, reprit madame de Savenay en mettant une main sur l'épaule de Pierre.

— Nous séparer encore jusqu'à demain !... dit-il, en enlaçant la taille de Clotilde.

Et les deux amants restèrent quelques minutes dans les bras l'un de l'autre.

**FREDERIC COURNET.**

*(La fin au prochain numéro.)*

---

# LETTRES FAMILIÈRES

## SUR L'ALLEMAGNE

---

MAURICE A VALENTIN.

1

Mon vieil ami,

Si vous ouvrez le *Dictionnaire géographique*, vous y trouverez : —  
« Leipzig, ville d'Allemagne, dans le royaume de Saxe, chef-lieu d'un  
« cercle du même nom, au confluent de l'*Elster* blanc et de la *Pleisse*,  
« à 102 kil. N. O. de Dresde, par 10° 40' de longitude E. 50° 21' de  
« latitude N. 57,000 h. Monuments remarquables : le château de  
« Pleissebourg, avec un observatoire; les églises de Saint-Thomas  
« et Saint-Nicolas; l'Hôtel-de-Ville, la Bourse des libraires, l'Augus-  
« teum; etc.; etc. Outre son Université, une des plus renommées de  
« l'Allemagne, Leipzig possède cinq bibliothèques, un jardin bota-  
« nique, des sociétés savantes, d'arts, de bienfaisance, et divers éta-  
« blissements d'instruction. L'industrie, le commerce y sont actifs,  
« mais principalement la librairie. Il s'y tient trois foires célèbres :  
« le 1<sup>er</sup> janvier, le troisième lundi après Pâques, et à la Saint-Michel.  
« Kœstner, Teller, Fabricius, Leibnitz et Thomasius sont nés à Leip-  
« zig. Cette ville est assez ancienne; elle tire son nom d'un mot slave  
« qui veut dire tilleul. Les Suédois remportèrent, aux environs, deux

« victoires signalées sur les impériaux, en 1631 et 1642. Les Prussiens  
« la prirent en 1745, et Ferdinand de Brunswick en 1756; Davoust  
« s'en empara en 1806, après la bataille d'Iéna, etc., etc. »

Mais il ne faut rien croire de tout cela. La vérité est, que du sein des marais d'autrefois, devenus aujourd'hui de vastes prairies, entre Dresde et Magdebourg, s'élève ainsi qu'une oasis dans le désert, une fraîche et jolie petite ville. Cette ville est entourée de promenades charmantes et s'appelle Leipzig !

Prenons-la telle qu'elle est, sans lui demander son passé, sans nous préoccuper de son avenir... absolument comme nous ferions d'une jolie femme, rencontrée par hasard en diligence.

Et maintenant, vous souvient-il de ces toiles flamandes, où l'on voit miroiter au soleil de longs toits ardoisés, au-dessus de riant bouquets d'arbres, où chaque maisonnette est tapissée de fleurs, où le clocher de l'église s'en va, branlant, menacer le ciel, où tout respire le bonheur et le calme?... Eh bien ! il y a de cela, beaucoup de cela, dans Leipzig. On dirait un coin de terre, échappé aux mauvaises passions du monde, quelque chose de tranquille et de retiré comme le presbytère d'un pasteur calviniste, ou le jardin d'une ferme hollandaise. En un mot, c'est bien là une ville faite pour l'amour, la philosophie et la rêverie... cette trinité sainte de tout bon allemand !

Au nord-ouest de la ville est le *Rosenthal* (Val des Roses), un bois mystérieux, où des arbres séculaires s'unissent amoureusement au-dessus de la tête des promeneurs, où nul autre bruit que le murmure de l'*Elster*, coulant entre deux rives de gazon, ne vient distraire la pensée... Là, le recueillement et la solitude sont complets ! En voyant ainsi cette grande nature silencieuse, ces longues allées désertes, on se prend à rêver... et on s'imagine alors apercevoir passer, parmi les massifs de verdure, le vieux Schiller, qui était jeune en ce temps-là, et qui méditait *Jeanne d'Arc* et *Marie Stuart*, car, tout à l'extrémité de ce *Val des Roses*, se cache sous la feuillée le village de Gohlis.... On traverse un pont de bois et l'on est en face de la maison de Schiller. On peut voir l'humble table sur laquelle le grand poète a écrit tant de chefs-d'œuvre, s'accouder à la fenêtre où il s'est accoudé, et regarder comme lui ce même et riant paysage qui l'inspirait si bien, et qui semble, aujourd'hui encore, murmurer par chacune de ses voix mystérieuses :

— Schiller ! Schiller ! Schiller !

Là, se dresse devant vous, pareille aux fantômes évoqués à l'heure

de minuit, la *Thomas-Kirche* (l'église Saint-Thomas). La cloche gronde dans son nid d'airain; entrez, et, sous ces voûtes sombres, l'orgue va jeter sa grande harmonie. C'est le *Vieux Bach*, comme on l'appelle toujours, qui laisse son inspiration courir sur le clavier, c'est le pauvre organiste, qui prélude à l'immortalité! Un peu plus loin, et tandis que toutes les portes se ferment, si l'on va se poster sur la place du marché, cette place qui, à elle seule, redit l'histoire de tout un siècle, on verra, à la clarté douteuse de la lune, un homme à manteau sombre se glisser le long des murailles, comme un malfaiteur, puis disparaître tout à coup dans les entrailles de la terre, ainsi que par un soupirail de l'enfer. Le voici donc qui est descendu dans une taverne aux quinquets borgnes, qui s'assied devant un pôt de bière, tire un manuscrit de sa poche et écrit! A travers le nuage de fumée qui remplit la salle, on reconnaît que les habitués de cette taverne sont des étudiants. Cependant, le nuage se dissipe petit à petit, les hôtes se dispersent, et il ne reste plus, sous la voûte obscure, que cet homme écrivant toujours, à la clarté de la lampe fumeuse qui pend au plafond... cet homme, vous l'avez reconnu, c'est Goëthe!

Goëthe, Schiller et Bach, ne sont-ce pas là trois noms qui valent bien la peine qu'on bâtisse une ville pour en perpétuer la glorieuse mémoire?...

Eh bien! voilà Leipzig, la vraie Leipzig, celle qu'il faut voir, celle qui résume le mieux le type de la simplicité germanique... c'est à dire, la vie silencieuse, les goûts modestes, les plaisirs faciles, l'isolement et l'étude!

Aussi, je suis amoureux de Leipzig, mon cher Valentin, et ce sera là mon dernier amour. Du reste, n'allez pas croire que j'abjure tout mon passé et que cette passion *in extremis* soit plus platonique que les autres... je possède, au contraire, ma jolie Saxonne; ses charmes m'appartiennent, et je découvre chaque jour, en elle, quelque trésor inconnu de beauté... la seule différence sérieuse qu'il y ait entre ma nouvelle maîtresse et celles qui l'ont précédée, dans mon cœur, c'est qu'elle ne me trompera pas, c'est qu'elle me sera forcément fidèle! Hum! *forcément*, l'adverbe n'est pas flatteur, mais il est vrai!... Je vous vois sourire d'ici, car vous n'aimez guère le langage figuré, et je dis, d'ailleurs, là des choses de l'autre monde. Soyons donc positif, et tâchons de parler simplement, naturellement.

Leipzig est une fort jolie petite ville dont l'histoire, sans se perdre dans la nuit des temps, remonte cependant à une époque assez reculée. Son âge est fort respectable. Elle compte environ soixante-dix mille

habitants, mais pendant la foire de Pâques et celle de la Saint-Michel, elle voit à peu près doubler sa population. La cité, proprement dite, tiendrait presque sur la place Vendôme, et, à coup sûr, elle se trouverait fort à l'aise dans celle du Carrousel ; mais Leipzig a fait ce que font les torrents trop pleins, elle a débordé : ses faubourgs sont autant de villes nouvelles ! Les anciens remparts ont été rasés, les fossés comblés, et de délicieux boulevards se sont élevés, comme par enchantement, à la place de ces restes militaires : si bien qu'une foule de propriétaires ont un jardin tout trouvé à la porte de leurs maisons, ce qui double la valeur de celles-ci. Au surplus, dans la plupart des grands ou des petits États de l'Allemagne, on a résolu d'une manière analogue le difficile problème de fondre en un seul tout complet la ville et la campagne. Tournez à droite, et vous vous trouverez au milieu du tourbillon de la place publique ; prenez à gauche, et vous jouirez du calme et de la solitude des champs. Les boulevards allemands ne ressemblent, en effet, nullement aux nôtres (qui ne sont qu'une longue ligne d'arbres poudreux, encadrés d'une double haie de magasins) ; ils sont touffus et ombrés, ils forment une foule d'allées et de contr'allées profondes, dans lesquelles on est toujours certain de pouvoir aller se perdre, rêver et respirer en liberté...

Comme Rome, Leipzig s'élève sur sept collines, mais ces collines sont tellement imperceptibles, qu'elles pourraient très-bien passer pour un plateau. La vérité est, qu'en fait de hauteurs, il n'y a que celle des clochers... Mais qu'importe ? Est-il nécessaire d'être posée en amphithéâtre ou aux flancs des rochers pour être pittoresque, pour avoir du cachet et de l'originalité ? Non, sans doute, et Leipzig se contente de son lot... Ville de plaine elle est, ville de plaine elle reste ! La nature l'a peu favorisée, elle ne songe pas à le nier, et cependant, elle est délicieuse, cependant ses environs sont charmants... C'est l'art qui a tout produit, c'est l'homme qui s'est mis à la place de Dieu, non dans l'orgueilleuse pensée de refaire l'œuvre du divin maître, mais dans celle de l'arranger un peu et de prouver sa foi dans le précepte : *aide-toi, le ciel t'aidera !* Or, le ciel l'a aidée, en effet, en lui envoyant des inspirations d'une poésie infinie ! le petit parc sur lequel débouche l'embarcadere des chemins de fer de Dresde et de Thuringe, la Rosenthal, Gohlis, l'île *Buen-Retiro*, et tous les villages, tous les *lidos* artificiels des alentours sont autant de créations ravissantes, et qui font le plus grand honneur au génie allemand. Leipzig est, en général, bien bâtie, et ses constructions modernes ne seraient déplacées nulle part, mais en fait de monuments artistiques,

elle n'a, comme la plupart des villes protestantes, il faut bien le dire, que d'assez pauvres vestiges à montrer. Les églises, d'un style bâtard, n'offrent de curieux que leurs longs et primitifs toits en ardoise, et l'hôtel de ville lui-même, malgré sa vieille physionomie flamande, ne saurait fixer longtemps l'attention d'un touriste. Ce qui, par contre, est digne de toute l'admiration des artistes, c'est le délicieux balcon couvert de la maison qui fait l'angle de la place du marché et de la *Hainstrasse*, c'est cette maison, elle-même, célèbre encore à plus d'un titre, puisque ses murs ont entendu la parole ardente de Luther. Vous ne sauriez, cher ami, vous imaginer rien de plus tourmenté, mais de plus gracieux, de plus délicat, de plus finement découpé que ce balcon. On dirait de la dentelle, de la guipure ! Quel est le sculpteur aux doigts de fée auquel on doit ce chef-d'œuvre ? On l'ignore. Seulement, ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il avait un merveilleux ciseau, un ciseau de la famille des Benvenuto Cellini ! cette place du marché, la plus grande et la plus pittoresque de Leipzig, possède d'ailleurs une autre ravissante petite maison ; plus, une très-jolie tourelle, louée à un marchand de bric-à-brac, qui la profane de ses affiches et de ses prospectus ; plus, le gigantesque monument dont les innombrables fenêtres ouvrent sur le *rathhaus* ; plus, la fameuse cave d'Auerbach, où Goëthe, étudiant, venait se désaltérer ; plus encore l'humble maisonnette où le roi de Saxe se réfugia après la bataille de Leipzig et signa son acte d'abdication. Enfin, à ces richesses déjà considérables, elle joint celle de ses souvenirs, dont je vous ferai certainement grâce, mais qui ajoutent plus d'un trait à sa physionomie !

Que n'a-t-elle pas vu, en effet, cette aimable ville, depuis les luttes religieuses du XVI<sup>e</sup> siècle — pour ne pas remonter trop haut — jusqu'au grand drame du 18 octobre 1813 ?... que de sang ne cachent pas ses rides ? quelles pages brûlantes ne renfermeraient pas ses mémoires, et quelle triste histoire que l'histoire de sa jeunesse ?

— « Hélas ! me direz-vous en m'interrompant à ce mot, c'est toujours une triste chose, ami, que l'histoire de la jeunesse, car c'est l'histoire du passé, c'est-à-dire l'histoire de nos amours, de nos illusions, de nos croyances, et, que l'on ait le cœur de pierre (comme les villes) ou de marbre (comme certaines femmes), on ne remonte jamais impunément le chemin du berceau ! L'enfance a des charmes, des sourires et des grâces qui effraient la vieillesse... On était si beau, alors... qu'en se regardant on ne se reconnaît plus, et que l'on croit voir, dans cette première partie de sa vie, un autre être, doué d'une existence à part, et s'agitant dans un monde nouveau ! Or, ce dédou-



blement de l'âme et du corps est une chose affreuse, savez-vous?... C'est comme si, du fond de notre fauteuil, nous apercevions se mouvoir loin de nous nos bras, nos jambes et nos têtes ! Eh bien ! nous nous composons de deux existences distinctes, la *jeunesse* et la *vieillesse*, dont l'une, heureuse et folle, agit, gambade et caracole, tandis que l'autre, triste et impotente, se traîne sur des béquilles et gémit à chaque pas !... »

« Ne demandez donc pas aux villes de vous confier leur passé... ce seroit leur demander une âme qu'elles ont oubliée ! »

Voilà comment vous vous exprimeriez, Valentin, si vous étiez là pour me fournir la réplique, et, comme vous avez toujours raison à mes yeux, je m'incline, j'approuve, et je passe outre. Que vous ai-je promis, d'ailleurs ?... Mes impressions sur la vie allemande, sur les mœurs, les us et coutumes, sur l'état actuel de la société, sur la littérature, la musique, les arts ! Que vous importe le reste ?... Laissons donc, pour le moment, Leipzig et ses quelques monuments intéressants, pour nous occuper de ses habitants, de leur existence et de leurs idées !... Il y a assez longtemps déjà que je parcours l'Allemagne, je me suis trouvé en rapport avec assez de gens, appartenant aux différents degrés de son échelle sociale, enfin les voyages m'ont donné une assez grande habitude de juger vite et juste (1) pour que je croie pouvoir affirmer que l'Allemand, — le vrai, s'entend, — est à peu près partout le même. Les différences qui le distinguent sont de purs détails de forme, mais n'ont, quant au fond, aucune importance réelle. Or, l'Allemand, sous une enveloppe un peu épaisse, cache un esprit souple et fin, un jugement prompt et sûr, une intelligence vive et profonde, une âme délicate et tendre, et un cœur dont les cordes sont d'une sensibilité excessive. Aussi, de ce côté du Rhin tout le monde est-il un peu poète et un peu philosophe, à la façon de Sterne ; de même que, chez nous, tout le monde est à peu près spirituel, à la façon de Scribe.

L'Allemand n'est ni aussi brillant, ni aussi gai que le Français ; il n'effleurera pas avec une légèreté aussi heureuse les mille et une touches du clavier de la conversation ; il ne jouera aussi facilement ni avec le feu, ni avec la glace... Mais il va plus au fond des choses, et ce qu'il appelle son *humour* vaut bien notre esprit... Je dirais presque

(1) Maurice nous parait s'être abandonné là à un petit mouvement d'involontaire présomption, excusable pourtant chez lui quand on sait qu'il est médecin et que les médecins ont la prétention d'avoir le coup d'œil rapide et exercé.

(Note de l'auteur.)

vant mieux, si je ne craignais que l'ami Valentin ne m'accusât de partialité !... Rassurez-vous, cher, plus que personne j'admire le génie français, et je sais tout ce qu'il cache sous son masque de frivolité, tout ce qu'il a de solide sous ses apparences légères, tout ce qu'il dévore souvent de larmes sous ses éclats de rire. Je sais, passez-moi la comparaison, qu'il peut être à la fois aigle et papillon, voler terre à terre ou s'élever aux plus sublimes hauteurs, parler le langage des fleurs ou celui du ciel. Je sais qu'il unit aux magnificences de la poésie, le rare bon sens de la raison. Je sais, enfin, qu'il a enfanté des hommes, dont le nom comme la gloire, appartiennent à l'univers et sont impérissables !... Mais cela empêche-t-il d'admirer également le génie allemand, de l'aimer, et surtout de reconnaître les qualités par lesquelles il brille ? Non, sans doute, et je continue.

Un trait caractéristique de la physionomie germanique, c'est la bonhomie, la candeur, la naïveté, et, je le répète, l'*humour* ! Ces bonnes têtes carrées vivent pour vivre, et, comme elles ont le sentiment du devoir, comme elles aiment le travail et se trouvent par conséquent ainsi préservées de tous ces maux de l'âme, qui proviennent de son ramollissement, il leur faut très-peu de choses pour les rendre heureuses.

La vue de la campagne, un beau jour de soleil, un poétique clair de lune suffisent pour cela. Ce sont des natures vierges, que l'haleine de nos grandes passions n'a pas encore desséchées, et qui vibrent à la moindre émotion, comme des harpes à la plus légère brise. Ce sont des cœurs restés enfants, et pour lesquels tout est joie et tendresse en ce bas monde ! Le vice lui-même ne porte pas ce stigmate infamant, qui flétrit et marque ailleurs son visage blême. Il est presque candide, et, à quelques légères choses près, on pourrait le couronner *rosière* à Nanterre. Ne riez pas, Maurice, cela est vrai, .. la vertu ne descend pas tout entière au tombeau ; ici, elle se contente d'y laisser une aile ! chez nous, l'aile tombée, que reste-t-il ?... De quelle boue glacée, par exemple, sont faites nos modernes Aspasies ? Ne dirait-on pas que le premier baiser impur qu'elles ont donné ou vendu a été pour elles comme le dard empoisonné des Indiens, qu'il a tout détruit, l'âme, le cœur, la pudeur, la femme, enfin ?.. Eh bien ! en Allemagne, ces pauvres créatures n'ont perdu de leur virginité que ce qu'elles n'ont pas pu en sauver, et elles seraient bien effrayées, bien étrangement surprises tout au moins, si elles se trouvaient un jour en contact avec l'une de leurs sœurs des bords de la Seine !

Pardonnez-moi d'avoir été chercher si bas un exemple à l'appui de

la moralité allemande... Je tenais seulement à vous dire que celle-ci n'était peut être pas comprise de la même façon que chez nous, et qu'une femme, je suppose, pouvait très-bien avoir un *caprice*, voire même plusieurs, sans dépouiller complètement sa blanche tunique d'ange! Tout ceci est assurément fort difficile à saisir, et surtout à expliquer, mais enfin prêtez-moi une oreille attentive et indulgente, et je vais essayer d'expliquer ma pensée. La vertu, nous le savons trop hélas! est un joyau aussi précieux que rare, et bien peu de jeunes filles, elles-mêmes, peuvent le mettre, dans toute sa pureté, au fond de la corbeille de noces! Quant au nombre de femmes qui l'échangent contre du clinquant, après six mois de mariage, lequel d'entre nous voudrait le fixer?... Soyez franc, d'ailleurs, qu'est ce que la vertu, où commence-t-elle, ou s'arrête-t-elle, quel est son véritable criterium? Est-elle l'ignorance absolue du mal, ou la lutte? a-t-elle des ailes et une blancheur de colombe, ou un bec de chouette? Est-elle ange ou mégère?... La vertu, n'est ce pas, c'est pour nous la bonté, l'indulgence, le respect du devoir... et, quand cela n'est pas trop impossible, l'amour et la charité! Voilà, du moins, comment nous l'entendons, vous et moi. Nous voulons l'homme fidèle à la femme, et la femme fidèle à l'homme. Nous voulons la mère fidèle à ses enfants. Nous voulons les liens du mariage libres, spontanés, mais sacrés! Très-bien!.., seulement, en dehors de ces aspirations à une moralité parfaite, qui ne saurait être malheureusement le lot de tous, ne croyez-vous pas qu'en France nous allions un peu trop loin dans notre manière d'envisager ce que nous appelons une *première faute*, et que nous en fassions un abîme si profond, qu'une fois de l'autre côté du fossé, il n'y ait plus de retour possible? L'homme déchoit-il de tous ces droits à l'estime publique pour avoir une ou des maîtresses? Son honneur en reste-t-il à jamais entaché? Au contraire, on fait cet aimable Lovelace Ministre, ou tout au moins Préfet, on couvre sa poitrine de plaques, et on le désigne à la vénération de ses contemporains! Or, quelle est la différence véritable, je vous prie? Cherchez bien, et malgré toutes les arguties que nous avons inventées à cet égard, vous n'en trouverez aucune de sérieuse et de concluante.

L'Allemand a été plus sage que nous, parce qu'il a été plus modeste, et n'a aspiré qu'à la vertu relative ou possible. Aussi, qu'est-il arrivé, c'est que, plaçant l'indulgence et le pardon à côté de la faute, il ramène au bercail beaucoup plus de brebis égarées, et retrouve d'excellentes mères de famille où nous n'avons plus que des *Dames aux Camélias*, de la pire espèce!

Et ce que je viens de dire là, un peu trop longuement des femmes, on peut également le dire des hommes, dans un autre sens.

**MAURICE.**

Pour copie conforme :

**PAULIN NIBOYET.**

---

# REVUE DE LA SEMAINE

---

## REVUE DES SCIENCES

---

De la Biologie. — Les générations spontanées. — Discussion à l'Académie de Médecine. — Traitement par l'iode. — Traitement des brûlures.

**BIOLOGIE (Physiologie générale).** On désigne depuis quelques années sous le nom de Biologie (science de la vie), la science qui traite des corps organisés, végétaux ou animaux, et qui a pour but d'arriver, par la connaissance des lois de l'organisation, à connaître les lois des actes que les êtres accomplissent.

Or, de toutes les substances qui composent la matière, il n'en est qu'un fort petit nombre susceptible de s'organiser et de prendre vie; l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone constituent foncièrement la trame de toute substance vivante; quelques autres corps, le fer, le phosphore, la soude, par exemple, peuvent bien s'incorporer, s'aggréger au tissu animé, mais ils ne sont point capables de s'organiser.

L'organisation, la vie, est donc un attribut supérieur et exclusivement propre à quelques substances. C'est pour désigner l'ensemble des phénomènes, qu'offrent ces substances, que le terme *biologie* a été créé par Auguste Comte. Le mot a fait fortune et il est entré de plain-pied dans la science.

La Biologie peut considérer les êtres : 1<sup>o</sup> à l'état *statique*, c'est-à-dire comme aptes à agir; 2<sup>o</sup> à l'état *dynamique*, comme agissants. De cette double considération découlent cinq sciences qui sont : 1<sup>o</sup> *l'anatomie* qui étudie la

trame vivante à l'état inerte ; la *biotaxie* qui classe les êtres en groupes naturels, d'après les modifications fournies par l'anatomie ; 3<sup>o</sup> la *science des milieux* qui fait connaître l'influence de l'air, de l'eau, de la lumière, de la chaleur, etc., au milieu desquels les êtres vivent, milieu sans lequel leur existence est inintelligible ; 4<sup>o</sup> la *physiologie* qui a pour but spécial la connaissance des fonctions qu'accomplissent les organes ; 5<sup>o</sup> et enfin la science qui traite des relations mutuelles de l'individu et du milieu, et qui joint l'étude de l'être vivant à l'étude des sociétés humaines, c'est-à-dire à l'histoire et à la science sociale.

On voit donc que le terme *Biologie* désigne une vaste et systématique conception de tous les phénomènes vitaux qui, naguère, s'étudiaient isolément et ne constituaient point une science générale.

Or, la question la plus générale et la plus importante de la Biologie, se débat depuis plus d'une année à l'Académie, dans la presse et dans le public ; il s'agit de *l'origine des êtres dont la génération est obscure*. On comprend, en effet, que la question ne peut faire doute à l'égard de l'homme et des animaux ; mais quelle est l'origine des plus infimes productions du règne organique, ou pour parler plus exactement, quelle est l'origine de leurs germes ?

Deux opinions sont en présence :

L'une admet que ces germes sont innombrables et répandus partout dans l'atmosphère, dans la terre et dans les eaux ; aussitôt qu'ils rencontrent un milieu favorable à leur développement, ces germes se développent, et une fois développés, sont aptes à se reproduire ; mais, qu'on le remarque bien, ces germes existent ; ils ne se créent point, ils ne prennent point naissance de toute pièce, mais ils sont contemporains de toute création, et il n'est point donné à l'homme d'en déterminer artificiellement la production ; cette théorie est connue sous le nom de *panspermie*.

La seconde théorie admet dans la nature l'existence d'une force créatrice qui se manifeste par la production de germes microscopiques dans des milieux où l'analyse indiquait qu'il n'en existait pas, et qu'il ne pouvait pas en exister ; c'est-à-dire qu'elle admet une sorte de création continue des germes ou des ovules animaux ; elle est connue sous le nom de *hétérogénie* ou *théorie des générations spontanées*.

Il y a environ trois mille ans que la question se débat, mais jamais elle ne s'était présentée à l'esprit avec le caractère de précision qu'elle a de nos jours ; on a pu croire un moment qu'elle allait être résolue directement, par l'expérimentation ; mais toujours de nouvelles expériences renversaient les précédentes et mettaient la raison de leur côté,

Rapportons en quelques mots les principales phases du débat : le 20 décembre 1858, M. Pouchet présenta à l'Académie des sciences l'exposé des expériences qui tendaient à démontrer la production spontanée de corps organiques ; l'une de ces expériences consistait à introduire dans un flacon, à l'abri de l'air, de l'eau en ébullition, un demi litre d'oxygène pur et

10 grammes de foin qui avaient subi pendant 30 minutes la température de 100°; or, d'après d'autres expériences de M. Pouchet, cette température aurait la propriété de détruire complètement tout germe organique. — Le flacon fut bouché hermétiquement et 10 jours après, ayant été ouvert, on y découvrit un champignon d'espèce nouvelle qui fut baptisé du nom de son créateur, *Aspergillus Pouchetii*.

Donc, disait le créateur, ce champignon est mon œuvre, il s'est créé de toutes pièces dans mon flacon et la génération spontanée est un fait. En effet, l'expérience s'était faite à l'abri de l'air, et à une température à laquelle n'auraient pu résister les germes des organismes qui se sont formés dans cette circonstance. On comprend que c'est sur ce dernier point qu'a porté le débat. A cette exposition on a répondu par d'autres expériences qui ont eu des résultats négatifs. MM. Milne-Edwards, Claude Bernard et Dumas n'ont obtenu ni infusoires ni champignons. D'ailleurs, disait-on, bien que le foin ait séjourné 30 minutes dans un atmosphère de 100°, il peut se faire qu'il n'ait pas atteint la température du milieu, et, par suite, que les germes des moisissures aient échappé à la destruction; enfin, est-il sûr que cette température, eut-elle été atteinte, ait détruit tous les germes?

Nous ne pouvons entrer, faute d'espace, dans le détail des milliers d'expériences qui ont eu lieu, depuis ce moment, sur les questions incidentes; le fond de la question a presque été perdu de vue; tantôt, il s'agissait de savoir quelle température les germes pouvaient supporter; tantôt, si les résurrections des rotifères, jusqu'à présent admises, étaient bien réelles; — si enfin, l'air contenait réellement des quantités innombrables de germes qui s'insinuant dans les vases, dans les tubes, dans les substances organiques, rendaient nulles la plupart des expériences.

C'est sur ce dernier point que M. Pasteur vient de faire à l'Académie une importante communication: on niait presque que l'air contient des germes organiques; M. Pasteur les a mis en évidence par l'ingénieuse expérience que nous rapportons:

Faisant entrer de l'air par aspiration dans un tube où se trouve placée dans une petite bourre de coton-poudre, le coton arrête une partie des corpuscules solides qui sont en suspension dans l'air; dissolvant ensuite le coton dans l'éther, et laissant reposer la solution, les poussières se réunissent au fond du vase d'où il est facile de les obtenir; or, soumis au microscope, il appert que ces corpuscules sont organisés, c'est-à-dire, constituent de véritables germes. Si l'on met, en effet, ces germes dans de l'eau contenant de l'albumine et du sucre, on voit apparaître au bout d'un jour ou deux des productions organiques diverses, des champignons qui se fussent d'ailleurs produits, si la liqueur eut été abandonnée à l'air libre.

D'autres expériences plus ingénieuses ont encore été présentées par M. Pasteur, à l'effet de démontrer l'ancien adage *omne animal ab ovo*. Nous ne serons point surpris, quand M. Pouchet viendra les renverser; la

question nous paraît éloignée d'une solution positive, mais on aurait tort de croire qu'elle n'a point fait un pas.

Il importe d'ailleurs qu'elle soit discutée en quelque sorte d'une façon permanente; il faut que nous sachions un jour, si une force créative continue est attachée à l'existence de notre planète ou si les espèces organisées sont à tout jamais fixées dans leur nombre et dans leur nature. Si l'on parvient à démontrer expérimentalement qu'un être vivant, germe ou ovule, peut être en quelque sorte créé artificiellement, en plaçant certains corps dans certains milieux et sous certaines influences de chaleur, de lumière et d'électricité, il faudra bien admettre que la vie est un résultat et non point une cause de tous les phénomènes, et que la création est un fait continu et non point un événement qui aurait eu lieu soudain, entre deux dates, à la manière d'une représentation théâtrale.

On voit donc que la question des générations spontanées touche aux plus élevées que l'esprit humain puisse se poser, à l'origine des êtres, aux dogmes, aux traditions historiques, et en un mot à la vie morale de l'humanité.

Preuve nouvelle à l'appui de notre dire précédent : que c'est par la science que seront un jour résolues les questions qui sans l'aide de l'observation et de l'expérience, feraient éternellement doute ; c'est-à-dire que hors de la science il n'y a point de philosophie.

**MÉDECINE.** — L'Académie de Médecine est, depuis deux semaines, occupée à débattre les questions qui se rattachent à l'emploi de l'iode comme médicament. Deux observateurs, M. le docteur Boinet d'une part, M. le docteur Rillet d'autre part, avaient envoyé à la même époque des mémoires littéralement contradictoires sur les résultats obtenus par la médication iodée ; M. Troussseau a présenté un rapport important sur les faits consignés dans les mémoires d'où semblaient résulter des conséquences tellement divergentes, que le malade, comme Aliboron, hésitant entre de bonnes et solides raisons, également bien présentées de part et d'autre, n'avait qu'à mourir faute de faire un choix.

M. Boinet, en effet, vante les avantages de l'administration de l'iode mêlé aux aliments, aux biscuits, aux bonbons, au vin, au beurre, dans tous les cas qui réclament l'usage de ce médicament, et prétend en avoir obtenu les résultats les plus avantageux. D'un autre côté, M. Rillet (de Genève), qui est dans l'obligation d'employer très-souvent ce médicament, à cause de la fréquence du goître à Genève, a cherché à démontrer que l'iode administré même à très-petites doses détermine souvent des accidents graves.

MM. Ricordet et Bouchardat ont pris successivement la parole, et sans partager la fanatique admiration de M. Boinet pour l'iode, ils se sont élevés avec force contre les assertions de M. Rillet. Les accidents reprochés à l'iode sont d'après ces savants observateurs, tout à fait illusoire, et il y a



lieu de penser que M. Rillet s'est mépris ou que l'ode n'agit point à Genève de la même façon qu'à Paris.

D'ailleurs le débat n'est pas clos et il a été jusqu'à présent fécond en observations intéressantes ; nous informerons nos lecteurs de la décision de l'Académie, si l'Académie prend une décision.

— Parmi les médications nouvelles, on signale le traitement des brûlures, à tous les degrés, par l'application de l'eau distillée de laurier-cerise ; nous avons eu l'occasion de l'employer et nous la recommandons vivement. M. le docteur Franchino (de Turin) qui paraît l'avoir indiquée le premier, mélange dans la proportion de 8 pour 100, l'eau de laurier-cerise à une solution de gomme, et en imprègne des compresses que l'on applique sur les surfaces brûlées, après les avoir légèrement nettoyées et avoir percé les phlyctères ; la douleur disparaît très-rapidement, ainsi que la chaleur, l'agitation générale et les autres phénomènes nerveux. De plus, la guérison paraît être notablement accélérée.

D<sup>r</sup> EUGÈNE DALLY.

---

## REVUE MUSICALE

---

### I

Gluckistes et plecinistes se disputent encore de plus belle. C'est là une de ces bonnes querelles bien établies qui durent depuis le monde et qui dureront encore longtemps : l'antagonisme de la réalité et de la fantaisie, de ce qui prouve et de ce qui charme, est trop au fond du cœur humain pour que la lutte cesse de sitôt. Tant mieux. Nous gagnons toujours quelque chose à de telles discussions. L'inimitié féconde *des anciens et des modernes*, nous a valu le Dialogue des orateurs, un des plus parfaits morceaux de l'antiquité. C'est grâce à quatre ou cinq vieilles querelles que le monde marche, et la vraie devise de l'humanité est bien *disputando crescit*. Quelques-unes de ces disputes sont graves, et telles, que l'honnête homme ne peut rester en dehors de la lice. Dans le domaine de l'art, cette réserve est permise et nous la chérissons. Nous apprécions par dessus tous le plaisir délicat de l'homme

qui contemple, ainsi que le sage de Lucrèce, les naufrages si nombreux, sur cette mer où l'on prend le plus souvent la vanité pour seul pilote. Le diable est qu'on ne peut souffrir ces indifférents, toujours prêts à rire. Ils deviennent insupportables, comme un témoin qui roulerait des cigarettes pendant qu'on donne ou reçoit un coup d'épée; et voilà qu'on nous crie de tous côtés : « pour qui tenez-vous ? La foi ou la raison ? Les romantiques ou les classiques ? Les Allemands ou les Italiens ? »

Laissez-moi respirer — Tout d'abord je hais les exagérations. Certaines plates bouffonneries des Italiens m'assomment et m'indignent, et Hegel traduit en triples croches m'intéresse peu. Je ne nie pas que le musicien n'écrive des pensées aussi bien que des sons. Mais sa langue, moins précise que tout autre, n'a pas la rigueur mathématique que l'on veut parfois lui prêter. J'ai vu des traductions en prose des sonates de Beethoven. Chacun lui faisait dire ce qu'il avait au cœur en ce moment. C'est comme ces inscriptions effacées des tombeaux grecs, que les savants expliquent de mille façons. Pour moi, elles me font rêver, et je les en aime mieux. Pourquoi vouloir essayer de juger entre les savants. Ils ont tous une vérité relative, mais incontestable.

Après la théologie, la musique est l'art où il est le plus facile d'avoir raison avec de l'esprit; car c'est le plus ouvert aux hypothèses, aux incertitudes charmantes, aux aspirations élevées, aux paradoxes ingénieux. Heureusement Beethoven a sur saint Augustin cette supériorité, qu'il charme même ceux qui ne cherchent pas à lire sa pensée, cachée sous ses harmonies, et qui se laissent aller aux doux plaisir de sentir le beau sans l'analyser.

Mais, enfin, êtes-vous Allemand ou Italien ? Je m'en vais recopier sur mes tablettes les notes prises le soir d'une journée heureuse de l'hiver dernier : ce sera ma profession de foi. « Dimanche, visite chez Franz. On a joué — comme on joue là, — un concerto de Weber, un trio de Haydn et trois sonates de Beethoven. Discussion avec le docteur sur les rapports permanents de la musique et de l'architecture; il a refait la musique égyptienne avec les pylônes de Memphis : Franz me convertit au panthéisme. — Excellent dîner. Savante dissertation d'un chimiste sur les vins du Rhin et ceux de Sicile. Je bois des deux. Soirée aux Italiens avec deux femmes que j'aime beaucoup. Pendant le second acte je fais un sonnet à Severa pour lui demander une fleur; au troisième acte j'en fais un autre à Amalia pour lui demander un baiser : Severa à qui je demande une fleur de son bouquet, refuse : c'est une allemande; la signora, — une italienne — accorde. Je rentre chez moi très-heureux chantant du Mozart ? » Pourquoi Mozart ? C'est que c'est lui qui se rapproche le plus de cet équilibre admirable du beau et du vrai, que tous cherchent et que nul ne trouvera, car il n'appartient pas à l'homme, étant, en toutes choses, l'absolue perfection.

II

Nous ne parlerons pas des pièces jouées depuis quelques jours. C'est, pour le lecteur, chose connue et jugée. M. Paul de Saint-Victor a tiré, dès le lendemain, son feu d'artifice préparé de la veille : quelques fantaisistes de second ordre ont accroché leurs lampions aux débris de son échafaudage. M. de Rovray en a dit grand mal dans son journal ; M. Fiorentino en a dit grand bien dans le sien ; M. Berlioz a parlé de lui ; M. Scudo a donné un tour de bras à son orgue de barbarie, qui s'est mis à chanter un air de *Cimarosa*. C'est bien fini, et tous d'attendre la suivante occasion pour recommencer.

La grande impression que m'a laissée *Pierre de Médicis*, c'est que madame Ferraris, qui mime froidement, danse à ravir.

Les auteurs du libretto n'ont rien oublié des habitudes théâtrales. Leur œuvre est un spécimen très-complet de toutes les situations du grand magasin Scribe. Seulement, ils ont omis deux personnages : Savonarola, le moine réformateur, emporté et brave, personnage dramatique par-dessus tout, et le peuple. En nous transportant à Pise, ils n'ont pas négligé la tour penchée ; mais ils n'ont eu garde de penser à cette population que Stendhal trouve si grande, pour avoir toujours passé d'une extrême liberté à une extrême tyrannie, sans s'être un seul jour endormie au sein de la liberté commode et surveillée des deux chambres et de la charte, tiède atmosphère où toute personnalité disparaît. Il y a un chœur de soldats indifférents comme dans le *Pré aux Clercs* ; il y a un chœur de joueurs comme dans *Robert* ; une insurrection comme dans *Marino Faliero* ; enfin, un moine ambitieux et vil, comme partout. D'ailleurs, une poésie de Mirliton :

De Médicis la grande âme  
Bien facilement s'enflamme ;  
Et trop souvent son ardeur  
A pu nuire à sa grandeur :  
Car l'amour, ce bien suprême,  
Devient un malheur extrême  
Quand il aveugle son cœur !

Nous nous sommes rendus à l'Opéra bien disposés pour l'auteur de la musique. L'Académie a si bien fait, à force d'élire des ducs de Vendôme, que le plus grand obstacle au succès, est maintenant un grand nom. Nous avons dépouillé tout préjugé : nous n'en voulions pas à M. J. Poniowski d'être prince, et nous étions prêts à l'applaudir tout autant que s'il eût porté des habits luisants au coude. Malheureusement nous nous sommes

trouvés en face d'une œuvre sans personnalité, sans caractère, qui n'est même pas l'imitation d'un maître, mais bien plutôt un pot-pourri de tous. Quand nous étions au collège, nous avions un petit cahier bien doré sur tranches où nous inscrivions pieusement des fins de vers empruntés à Horace ou à Virgile : rien de plus commode aux jours de composition. L'inspiration manquait, le vers boitait, vite au cahier, et nous écrivions triomphalement « *montibus altis* » et *lumine torvo*. » Il y a bien des fins de vers dans l'Opéra de M. Poniatowski : le maestro sait ses auteurs : qu'il les oublie donc : cela nous a toujours paru plus facile que de les apprendre. — Nous aimons peu la critique qui blâme. Nous trouvons plus de mérite à faire comprendre des beautés qu'à signaler des défauts : aussi nous passerons rapidement sur l'ouverture, qui n'a pas d'ensemble et dont le motif principal, la barcarolle, est une réminiscence de M. de Flottow : nous ne partagerons pas l'avis du chef de claqué qui a longtemps insisté sur l'ensemble du premier tableau : la lourdeur des vocalises qui servent de rentrée, la vulgarité du crescendo terminé par le coup de cymbales du troisième acte de *Poliutto* et du septuor de *Lucie*, nous empêchent d'applaudir : nous préférons le second tableau, d'une musique légère assez agréable, et qui nous transporte doucement à l'Opéra-Comique, d'où nous arrachent les cris du duo final, que Bonneheé a chanté avec sa grosse voix. Le second acte est en partie occupé par le ballet : Le faune aux cornes dorées qui poursuit Diane devait bien regretter la musique d'*Herculanum* ! La mise en scène du final, les falots, les trois cyprès, les becs de gaz, qui s'enflamment tout comme à la mairie de Bayeux le 15 août, nous ont rappelé Mabilille plus que les fêtes élégantes de la cour de Médicis. La musique n'a pas contrarié notre illusion et en ne parlant que d'elle, nous sommes poli pour la danse du corps de ballet.

La prière de Laura au troisième acte est dans le goût des récitatifs passionnés de Fidès. C'est le malheur de *Pierre de Médicis* de faire toujours songer à quelque opéra du répertoire. Quand Fra Antonio chante, on pense à Balthazar. Les mêmes trombones les escortent tous deux. C'est pourtant le rôle le mieux traité, et le trio de Laura, de Fra Antonio et de Pierre a de très-grandes beautés. Obin y est excellent. La cabalette, *Non, le ciel m'appelle*, ne manque pas de couleur. Nous l'aimerions, sans l'accompagnement des harpes, si connu à la scène. Citons, au dernier acte, deux beaux préludes à la manière de David, que nous écoutions encore pendant que la trompette du jugement dernier nous déchirait l'oreille et que Fra Antonio nous rappelait les intempérantes déclamations sur une seule note du prophète d'*Herculanum*. Une marche avec des coups de canon, une tarentelle, une prière avec des harpes, un chœur avec une cloche ; des morceaux bien repris, bien traités, mais sans originalité : quelques belles inspirations instrumentales, voilà le bilan de *Pierre de Médicis*. Nous attendons toujours des effets nouveaux, des inspirations personnelles. Tous les regards se tournent vers

*L'Africain.* Espérons que Meyerbeer nous prépare un opéra sans pont cassé, chèvre savante et ombres chinoises.

H. FOUQUIER.

---

## REVUE DU BRIC-A-BRAC

---

Il y a un art qui a pris de grands développements depuis quelques années et qui tend de plus en plus à passer dans les habitudes parisiennes, c'est la *bricabracologie*, comme dit Balzac. Hier ce n'était qu'un passe temps, une manie, aujourd'hui c'est une science véritable qui, dans son domaine de caprice et de fantaisie, n'en a pas moins ses axiomes et ses règles. Le goût de la curiosité devient un des besoins de notre civilisation raffinée. Le bibelot,

Puis qu'il faut l'appeler par son nom,

a le rare avantage de s'adresser à toutes les bourses et de mettre l'art à la portée de toutes les intelligences ; l'homme du monde y peut prétendre aussi bien que l'artiste et de là cette faveur universelle qui lui ouvre toutes les portes : celle du boudoir où la jeune femme réunit les merveilles si variées du vieux Sèvres et de la Saxe ; celle du cabinet où l'homme d'étude aime à s'entourer des souvenirs du Gothique et de la Renaissance ; celle du fumoir où le jeune homme rassemble les attributs de la guerre et du sport. C'est ainsi qu'après avoir été le privilège d'un petit nombre de savants antiquaires, à la tête desquels nous devons citer le créateur de l'hôtel Cluny, M. Du Sommerard, la Curiosité est tombée dans le domaine public ; elle pénètre aujourd'hui partout, sous toutes les formes, armes, meubles, faïences, tapisseries, ivoires, fers ciselés et gravés.

Nous croyons donc être agréable à nos lecteurs, en les entretenant de cet art nouveau dont la fantaisie parisienne a pris l'initiative ; nous signalerons les belles expositions, les découvertes et les acquisitions de nos musées ; enfin nous mettrons à la disposition du public notre léger bagage d'artiste

et d'amateur, tout en évitant avec grand soin le ton dogmatique et les allures pédantes ; nous causons, nous ne professons pas.

Ce n'est pas seulement aux arts plastiques qu'il faut demander la révélation des grands artistes ; le génie se manifeste dans les petites comme dans les grandes conceptions : le goût est un, sous quelque apparence qu'il se présente : Jules Romain, trace l'ornementation d'une cuirasse ; Benvenuto Cellini cisèle et grave ces épées et ces dagues qu'il maniait si bien à l'occasion ; Ghiberti, Caradosso de Milan, Lautizio de Pérouse, ses contemporains sont en même temps ses émules ; plus tard, Claude Ballin, orfèvre français, émaille d'or une épée et un hausse-col pour Louis XIV ; Jean Goujon dessine et revêt de marbre ses ravissants meubles, si rares aujourd'hui ; Pierre Courteïs, Rémond en 1544, Léonard Limousin, Jehan Laudi au dix-septième siècle, les deux Nouailher exécutent les admirables émaux dits de Limoges ; Luca della Robia, au quinzième siècle, compose ses pièces de faïence, qui trouvent des rivales dans les produits des villes d'Urbino, de Gubbio, de Faenza, de Castelli, de Castel-Durante en Italie, de Delft et de La Haye en Hollande. En France (1558), Bernard Palissy décore de ses ingénieux caprices les plats et les coupes qu'il exécute à Saintes ; Nevers colore ses bouteilles d'un bleu si intense, qu'il est presque noir ; Rouen, Avignon, Marseille, Sèvres couvrent d'arabesques d'une délicatesse exquise leurs pâtes d'une merveilleuse légèreté, et l'Espagne nous présente les produits de l'art Hispano-Arabe, en nous montrant ses plats aux reflets métalliques et bleuâtres. Nommons encore les verreries de Bohême, de Venise, que l'on cherche, mais vainement, à reproduire aujourd'hui.

Nous venons de prendre envers nos lecteurs l'engagement de signaler les expositions les plus intéressantes, et nous sommes heureux de tenir immédiatement notre promesse en leur indiquant une collection fort remarquable d'armes, qui est exposée, le dimanche, 18 mars, à l'hôtel des ventes, rue Drouot. Elle est due aux soins intelligents de M. Ernest de H....., un de ces collectionneurs passionnés, un de ces amateurs infatigables qui ne se contentent pas de chercher autour d'eux.

C'est en mettant à contribution l'Italie et l'Espagne qu'il a pu former une réunion de pièces dont nos musées s'enorgueilliraient à juste titre. Le style qui a présidé à l'arrangement de ces curiosités artistiques suffit pour éveiller l'attention des connaisseurs.

Ce qui tout d'abord frappe les yeux c'est un grand guerrier campé fièrement sur son cheval ; homme et bête sont complètement couverts de fer : l'armure est mongole et date du quatorzième siècle ; ensuite vient une autre armure plus ancienne de deux siècles et complètement en maillons rivés ; cette armure, d'une grande souplesse, répond aux besoins d'une époque où pour résister au choc des haches et des masses d'armes, l'agilité du combattant était une garantie plus sûre que la solidité d'une cuirasse : on peut ranger, comme importance, et sur la même ligne, une armure de tournoi et de bataille, précieuse en ce sens que rien n'y manque, ni le manteau

d'armes, ni la mentonnière, ni les couvre-coudes; c'est une armure de mineur de la fin de Louis XIII.

Parmi les épées, qui, à notre avis, sont la principale richesse de la collection, nous avons remarqué une épée allemande en fer ciselé, dont la gravure partie bleuie, partie or, est très-fine; le pommeau est d'une grande richesse, les mascarons, qui décorent la garde, sont ornés de points d'argent qui en relèvent l'éclat; les chaînons sont, sous le rapport de l'élégance, en harmonie avec l'œuvre entière, les quillons sont droits et la lame, de Tolède, est striée à jour. À côté, une pièce historique hors ligne que nous recommandons à tous les connaisseurs : la coquille, à jour, est double : près de la garde se trouve le portrait du cardinal de Richelieu, à qui cette arme a appartenu; ce portrait est enclavé entre deux devises « *Est Deo spes mea — Soli Deo gloria* » : sur la lame le portrait est répété avec les devises suivantes « *In Deo spes mea — Fide sed cui vide.* » — Une épée florentine, du seizième siècle, est remarquable par la pureté de ses lignes et l'originalité de ses contours.

Quant aux pièces accessoires, telles que dagues, miséricordes, mains gauches, albacètes, pistolets, la nomenclature en serait trop longue; citons seulement un canon de poitrine, ciselé et argenté, du seizième siècle, qui a certainement appartenu à la maison de Louise de Savoie : sur le côté gauche, en effet, de la culasse, on voit la cordelière que cette princesse avait prise en signe de veuvage. Elle seule pouvait, en qualité de mère de François I<sup>er</sup>, porter les fleurs de lys que l'on voit en deux endroits sur le canon : nous recommandons aussi un demi chanfrein espagnol, gravé et doré aux armes des Guzman : une poire à poudre suisse, en buis, de forme ronde, dont la sculpture se compose du groupe d'un chasseur et de son chien aux prises avec un lion, le tout s'enroulant autour de la pièce; sur le sabre du chasseur est le monogramme du sculpteur et sur les semelles de ses souliers, la date 1678. Une autre, en ivoire, sculpté aux armes de Léon, et qui a une origine royale, ayant appartenu à Charles III d'Espagne.

Telles sont les pièces les plus remarquables de cette collection, qui en contient plus de 300.

Nous ne voulons pas terminer cet article sans féliciter M. Juste du soin apporté à la rédaction du catalogue : son nom est pour les amateurs une garantie de l'authenticité des armes : félicitons aussi M. Ernest de R... d'une innovation qu'il a introduite en France : il a joint des planches lithographiées à la description du livret; puisse son exemple être imité par les amateurs sérieux; nous n'aurions alors plus rien à envier à la Belgique et à l'Angleterre; espérons que cette vente ne sera pas l'adieu à l'art curieux d'un amateur si distingué et qu'il remplira rapidement ses vitrines bientôt désertes.

Pendant que nous examinons ces merveilles artistiques, nous pensions, avec une certaine tristesse, à ce soin que prend l'homme de revêtir d'ornements les instruments de mort et les engins de destruction; nous désirons

ne plus voir dans ce luxe et cette recherche qu'un aliment à l'esprit inventif et investigateur de l'artiste; c'est notre souhait le plus ardent, espérons qu'il se réalisera bientôt.

ERNEST JOURNAULT.

---

## REVUE DES BEAUX-ARTS

---

### EXPOSITION DU BOULEVART DES ITALIENS.

---

#### DESSINS ET AQUARELLES.

(Suite.)

**TH. ROUSSEAU.** — Un dessin lavis rehaussé d'aquarelle, *un Bord de rivière*, est digne de la grande réputation du maître : c'est une magnifique reproduction de la nature inondée de lumière. L'eau reflète le disque brillant du soleil et coule lentement entre deux parties de terrain d'un ton sombre ; quelques légers massifs d'arbres élèvent leurs silhouettes rembrunies par les premières ombres du crépuscule.

**GALLAIT.** — *Couronnement de Beaudouin, empereur d'Orient*. La mise en scène est bien disposée, quoique un peu théâtrale ; le coloris est d'une vigueur et d'une chaleur de ton remarquables, et les détails pleins de recherche d'une grande érudition, viennent compléter le caractère élevé qui est la qualité dominante des œuvres de ce maître.

**M. COUTURE** a deux beaux *Portraits*, simples indications au fusain rehaussé de blanc : Béranger et George Sand. Celui de George Sand surtout est plein d'animation et d'un modelé finement accentué ; c'est dire bien et beaucoup à peu de frais.

**HOGUET.** — Rien de plus habile comme procédé, de plus adroitement exécuté que l'aquarelle représentant *la Carrière de Chantilly*, seulement le ton en est monotone et l'exécution manque aussi de variété ; en somme, c'est une des œuvres les plus remarquables de cet habile artiste.



**E. GIRARDET.** — Un beau dessin lavé rehaussé, représentant des *Pay-sans Suisses effrayés par un ours*. La partie dramatique de la composition est bien comprise et l'effet général bien entendu. On désirerait un peu plus de largeur et de sobriété dans le détail qui attire l'œil et distraît la pensée de l'action principale.

**GUDIN** est très-remarquable comme puissance de coloris et entente d'effet dans l'aquarelle intitulée *Fin de tempête* : l'exécution est franche et se tient bien avec l'effet général ; le ciel est étincelant d'une lumière rougeâtre que reflètent les vagues de la mer encore gonflées par la tempête. C'est une des meilleures œuvres de M. Gudin.

**PAUL HUET.** — Un grand fusain représentant le *Parc de Saint-Cloud pendant l'inondation*. Ce dessin est d'un bel effet et d'une grande hardiesse d'exécution.

**TEISSON.** — *Halte en Albanie*. Le coloris de notre éminent artiste atteint dans cette production les qualités les plus remarquables ; rien ne manque dans cette œuvre complète : l'effet, la coloration, la vérité locale et la disposition heureuse du sujet, ajoutez à cela une exécution sûre et vigoureuse. Des silhouettes de maisons se dessinent sur un ciel brillant de coloration, et les personnages, d'une valeur relative bien observée, font de cette œuvre de petite dimension une belle et imposante création.

**CALAME**, dans ses *Sapins battus par l'orage*, est toujours le même grand observateur des effets de la nature dans les Alpes ; lui seul a le secret de l'interprétation de ces sites grandioses, qui ont toujours inspiré son beau talent.

**BOSBOOM**, dans son *Intérieur d'une église en Hollande*, rappelle par ses qualités brillantes de couleur et d'entente d'effets, les maîtres les plus habiles du genre ; son exécution est large, et le clair obscur habilement ménagé rend bien l'espace et fait circuler l'air dans le fond de la nef ; les premiers plans sont vigoureux et dans une bonne gamme de valeur relative. C'est somme toute un très-beau dessin, bien digne de figurer parmi tant d'œuvres de premier mérite.

---

#### PEINTURE.

**EUGÈNE DELACROIX.** — Le *Naufrage de Don Juan* est une de ces œuvres éternelles comme le génie qui les a créées. A l'aspect de cette mer calme comme une tombe, de cette barque où s'agitent tant de souffrances et de passions dominées par la faim et le désespoir, de ce ciel terrible de menaces, le spectateur ému admire avec un certain sentiment de terreur la grande scène retracée avec tant de puissance et de vérité. Dans le moyen d'exécution, la force vibrante du coloris et toutes les grandes qualités du peintre sont oubliées presque complètement, tellement elles sont subor-

données à l'idée, et en quelque sorte rendues inséparables. Ce sont bien là les qualités de l'œuvre complète qui impose la louange à la critique et l'admiration à la foule. Quant aux détails du drame qui se déroule dans ce grand ensemble, jamais la douleur humaine n'a été rendue avec plus de force et de réalité. Des hommes en proie à d'affreuses convulsions se tortent et se cramponnent à la barque, d'autres s'affaissent dans une douloureuse protestation ; toutes ces souffrances parlent et s'agitent autour de l'indifférence la plus complète d'un groupe de gens, à la face hâve et cadavérique, qui forment le sujet principal. Ils tirent au sort lequel d'entre eux servira de pâture aux autres. Le sort tombe sur le précepteur de Don Juan.

Delacroix est bien le peintre de notre époque qui réunit le plus de qualités artistiques, s'appuyant sur la grande tradition des écoles vénitiennes et des écoles flamandes. Nul mieux que lui ne sait employer les tons de valeur équivalente et relative et distribuer la lumière et l'ombre avec plus d'entente, et s'il sacrifie quelques fois certaine exactitude de forme ou de coloration, c'est toujours pour les retrouver dans l'ensemble : la forme dans l'action, et la couleur dans l'harmonie, en joignant à cette science profonde de l'art, l'âme du poète et le grand style du maître. Ainsi vous le retrouvez dans le tableau intitulé *Hamlet*. Tout y est triste et mélancolique, l'atmosphère est imprégnée d'une odeur de cadavre, et les types rudes et grossiers des fossoyeurs contrastent bien avec la douce et pâle figure d'Hamlet, qui d'un regard plein d'une tristesse rêveuse contemple le crâne d'Yorik. Jamais le talent de Delacroix n'a renfermé autant de qualités dramatiques. C'est, après son *Naufrage de Don Juan*, une de ses plus belles pages.

*Jésus endormi dans la barque pendant la tempête*. La mer, d'un ton jaunâtre, est soulevée par la tempête ; la vague qui s'enfle au premier plan détermine dans l'ensemble un mouvement incroyable. La voile de l'embarcation où le Christ repose d'un sommeil paisible, est arrachée du mât par la violence du vent, qui dans le ciel, déchire les nuages et les chasse avec violence. Il est impossible d'obtenir un effet plus saisissant par des moyens d'exécution mieux dissimulés.

*Le Christ et les disciples d'Emmaüs*. Composition remarquable par une coloration d'une grande valeur. L'aspect général et le parti pris du clair obscur rappellent des effets et certaines allures de Rembrandt. La disposition de la mise en scène est des plus heureuses, et la figure du Christ, pleine d'une sainte exaltation, concentre bien l'intérêt du sujet.

*Assassinat de l'évêque de Liège*. — Cette œuvre de petite dimension est cependant traitée avec toute l'emphase de style d'une grande page. L'effet de lumière, d'une entente merveilleuse, est d'un coloris doré et puissant. La scène se passe dans une des grandes salles du château, au milieu d'une soldatesque féroce gorgée de vin et avide de sang. Le malheureux prélat, recouvert de ses habits sacerdotaux, est outrageusement traîné devant Guillaume de la Marck, qui malgré ses remontrances et ses supplications, le laisse égorger par ses soldats. Cette partie de l'œuvre est d'une impression

très-vive, et le contraste des deux figures du prélat et de Guillaume de la Marck est d'un grand effet dramatique.

*Arabe et son cheval.* Tableau d'une petite dimension et dans une toute autre donnée que les précédents; les qualités de coloration et d'aspect y sont toujours d'une très-grande puissance, et dans la figure de l'arabe il y a certaine préoccupation du détail et du rendu qui se rencontre rarement dans les œuvres de ce maître.

Une scène tirée de *Gatz de Berlichingen* est surtout remarquable par le mouvement et l'entrain de la composition qui est d'une grande audace de coloris et de faire. Il faudrait écrire un volume pour rendre compte de la splendide exposition d'Eugène Delacroix; le manque d'espace nous force à regret de limiter notre analyse, quelque intéressante qu'elle soit pour nous, et de la terminer en citant encore deux des plus belles pages de l'éminent artiste. — *Deux Brezé devant le tiers-état*, une de ses premières œuvres et la *Prise de Constantinople*, variante avec réduction du tableau de Versailles.

DECAMPS. — Nous allons essayer, autant qu'un résumé succinct peut le permettre, de donner à nos lecteurs une analyse, aussi complète que possible, du talent de ce grand artiste. C'est bien le peintre des sublimes aspects de la nature. Le moindre sujet, interprété par son pinceau habile et coloré, prend la valeur, l'importance d'une œuvre; ainsi, rien de plus simple comme donnée que son *Chercheur de Truffes*, et cependant je crois pouvoir, avec raison, le placer au premier rang parmi les nombreuses productions de Decamps qui se trouvent réunies dans cette collection. Un paysan dont le costume n'a rien de pittoresque, observe avec attention un pourceau qui creuse la terre avec son grouin. La pose du paysan, les détails et la couleur du vêtement, la manière dont le manteau est posé, l'harmonie de l'ensemble donnent à cette figure un très-grand caractère; un autre paysan, occupé à la même recherche, chemine au second plan. Le ciel sillonné de grands nuages sombres qui laissent entrevoir des clartés vives et harmonieuses, se tient bien avec le paysage dont l'exécution est d'un coloris solide et puissant. — *Joseph vendu par ses frères.* Réduction avec variantes du tableau connu sous ce titre; le sujet principal est en troisième plan, les figures fièrement indiquées et disposées en deux groupes se composent admirablement. Au second plan, un chameau tenu par un esclave à côté d'un autre chameau, qui est couché, forment un groupe qui occupe le milieu de la composition; sur le premier plan et dans une ombre vigoureuse d'un ton grisâtre et transparent, une femme agenouillée se penche pour boire à une source; les fonds sont inondés de lumière d'une coloration vigoureuse et les lignes de montagnes se perdent à l'horizon, se détachant sur le ciel couvert de gros nuages blancs et condensés. Jamais la palette de Decamps n'a étalé de plus merveilleuses richesses de coloris, jamais il n'a été si puissant d'effet et d'impression. — *Grand Bazar turc.* Composition chatoyante de couleur et d'une intensité de ton remarquable, c'est surtout dans cette belle page que notre grand peintre révèle ces qualités d'exécution variées à l'in-

fini; chaque objet est d'une facture qui est particulière à sa manière : j'insiste sur ce détail qui est d'autant plus intéressant qu'il passe inaperçu, car tout se tient et ne fait qu'un dans cet ensemble admirable plein d'anima et de couleur locale. Le groupe d'hommes occupés à conclure un marché, qui se trouve au premier plan, est d'un entrain et d'une vivacité d'action qui tient bien au grand mouvement de la composition, à cette agitation de la rue, où se pressent tant de gens affairés. Au milieu de la composition une figure dans l'ombre, qui a probablement poussé au noir, forme une dureté qui fait trou. Dans sa valeur primitive, elle servait de lien à l'effet général du tableau. Le fond de la rue, dans une gamme de ton fin et varié, va se perdre dans un ciel d'une coloration brillante et harmonieuse.

**ÉMILE BOUQUET.**

*(La suite au prochain numéro.)*

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

---

DÉCADENCE DE LA MONARCHIE FRANÇAISE, par M. Eugène Pelletan. — *Bibliothèque utile.*

Louis XIV est l'homme qui a fait le plus de mal à la France, et pourtant c'est l'homme que la France admire le plus.

M. Pelletan a écrit enfin une histoire vraie du grand roi. Il nous montre la finance, la magistrature, la noblesse, le clergé sous ce règne odieux. De pareils livres publiés à bon marché dans un format commode, sont un véritable bienfait pour les classes laborieuses; l'histoire n'y est point faussée, comme dans les livres officiels. C'est sérieux et amusant. M. Pelletan a fait en même temps un bon livre et une bonne action.

---

**CHARLES HABENECK.**

---

Typographie Ernest Meyer, rue de Verneuil, 22, à Paris.

## CAUSERIE

JUSTICE ET LOYAUTÉ. — LA DEMOISELLE AUX QUARANTE MILLIONS.

---

« Vous étiez donc en fête, m'écrit-on, ou étiez-vous malade ? Pourquoi nous avez-vous privés de votre causerie hebdomadaire dans le dernier numéro du *Causeur* ? »

Hélas ! non, je n'étais pas en fête, tant s'en faut ! Pendant que Paris s'agitait joyeux sous les premières effluves printanières, pendant que les blanchisseuses et les porteurs d'eau célébraient bruyamment leur jeudi de la Mi-Carême, j'étais enfermé dans une grande salle du palais de justice, écoutant les princes du barreau qui se donnaient la réplique dans l'affaire du *Siècle* et de la famille Rousseau, contre Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. J'espère bien que vous n'attendez pas de moi que je vous parle de ces débats ; alors même que la loi ne me l'interdirait pas, je ne m'en sentirais pas le courage. Sans doute ces grandes luttes judiciaires où retentissent d'éloquentes paroles, offrent un vif intérêt, mais ce n'est pas là, encore, ce que l'on peut appeler une fête.

La vraie fête pour nous, c'est d'être assis à notre table, dans le silence de notre cabinet, de feuilleter nos livres et surtout de deviser avec le public, de lui dire nos sentiments, nos émotions, nos pensées, de rechercher avec lui et par lui la vérité ; de faire passer dans le cœur ou dans l'esprit de nos amis et des adversaires inconnus qui nous lisent, les convictions qui remplissent notre âme ; quelle fête est comparable à cette fête, à cette joie intime et profonde !

Le plus charmant des poètes contemporains a dit : « C'est amusant d'écrire ! » Eh bien ! j'en suis fâché pour Alfred de Musset, mais il n'a pas dit toute la vérité, probablement, parce qu'il ne l'a pas sentie tout entière. Sans doute, c'est amusant d'écrire, mais n'est-ce que cela ? Non ! c'est passionnant, c'est consolant, c'est fortifiant. Quelle que soit la mesure de talent que Dieu nous ait départie, du moment où nous sommes en communication avec cet être mystérieux et multiple qui a nom : le public ; du moment où nous lui adressons la parole du haut d'une tribune, si humble qu'elle soit, nous avons une mission à remplir, c'est celle d'éclairer autant qu'il est en nous, de rechercher la vérité comme je le disais tout à l'heure, de la propager, de combattre le bon combat. Avoir de l'esprit, bien dire, éviter les tours ennuyeux, c'est sans contredit une condition essentielle, mais ce n'est pas la seule, ce n'est pas même la première. Avant tout, il faut bien penser et tendre l'oreille aux moindres bruits venant de tous les points de l'horizon, les examiner attentivement afin de s'assurer s'ils ne nous portent pas un fragment de vérité. Là est la fête, la vraie fête de l'esprit et du cœur, là est le devoir, là est le secret de la joie que nous éprouvons à venir chaque jour, ici ou ailleurs, témoigner en faveur de notre foi.

Sans doute l'écrivain vit de son travail intellectuel, au même titre que le prêtre vit de l'autel, que l'industriel, le négociant, l'ouvrier, l'avocat, le médecin, le laboureur vivent de leurs conceptions, de leurs entreprises et de leurs labeurs quotidiens. Mais l'écrivain qui fait métier d'écrire et qui écrit sans conviction, qui ne marche pas vers un but déterminé, qui ne consacre pas son talent, son âme, sa vie entière à quelque noble cause, à quelque grande et généreuse idée, celui-là est un manœuvre de la plume, si habile et si exercée que soit cette plume, mais il n'est pas écrivain dans la haute acception du mot. Nous pouvons nous tromper — et qui ne se trompe ici-bas ! — nous pouvons faire fausse route, mais si un seul instant notre bonne foi n'est pas évidente comme la clarté du soleil, si notre intention n'est pas honnête et pure, nous tombons dans les bas-fonds, nous cessons d'être écrivains, et nous ne sommes plus que des écrivailleurs.

C'est là ce qui place très-haut notre difficile et délicate profession. Pour notre compte, nous l'aimons avec passion et nous l'exerçons avec orgueil. Nous ne sommes que simple soldat dans les rangs de la presse, mais nous sommes fier de notre poste que nous n'avons jamais déserté et que nous ne désertions jamais, s'il plait à

Dieu ! Si haut que nous remontions dans nos souvenirs, nous avons conscience de n'avoir jamais écrit un mot qui ne fût la sincère expression de notre pensée, et de n'avoir jamais exprimé une pensée qui ne fût en pleine conformité avec nos convictions. Plus d'une fois, sans contredit, nous avons erré, mais nous avons toujours cru être dans le bon chemin.

Mais pourquoi et à quoi bon, direz-vous, ces réflexions ? quelle mouche vous pique ? et qui vous force ainsi à vous glorifier vous-même ? Ah ! laissez-moi, chers lecteurs, cette satisfaction. Si un homme venait et vous disait : ma pensée a été méconnue, mes écrits ont été déchiquetés par lambeaux et soumis à la torture des plus malveillantes interprétations ! est-ce que vous ne pardonneriez pas à cet homme l'innocent plaisir de se rendre témoignage à lui-même, devant sa conscience, devant son honneur, devant sa propre dignité, devant ses plus loyales intentions ?

Ah ! sans doute, dans la rapidité de l'improvisation que comporte la polémique quotidienne, il peut échapper des paroles malheureuses qui trahissent la pensée ou qui l'accroissent plus énergiquement qu'on ne le voudrait. Tout écrivain est un athlète qui combat pour la cause qu'il croit la meilleure et contre des adversaires qu'il croit dangereux, puisqu'il les combat. Il peut se faire que dans l'ardeur de ces luttes les coups portent parfois plus rudement et plus loin qu'on ne l'aurait voulu. C'est là une question de mesure ou de convenance, et pour notre compte, non-seulement nous nous reprochons, mais nous consentons volontiers à ce qu'on nous reproche ces regrettables écarts, lorsqu'il arrive que, malgré nous, nous nous en rendons coupable. Mais de ce défaut de forme à la culpabilité de l'intention, au soupçon de mauvaise foi, il devrait y avoir un abîme.

---

J'ai écrit tout à l'heure un mot sur lequel je voudrais insister : La vérité ! disais-je, telle doit être la passion, tel doit être le but de l'écrivain.

— Mais, me dit quelqu'un, vous êtes dans l'erreur ; vous propagez l'erreur et vous la propagez sciemment, méchamment, car la vérité est ici et non ailleurs ; elle est dans telle ou telle doctrine, dans telle ou telle forme religieuse et non dans telle ou telle autre. Je vous montre la lumière et vous ne voulez pas la voir. C'est volontairement et de parti pris que vous marchez vers les ténèbres et que vous entraînez à votre suite ceux qui vous écoutent.

J'en demande bien pardon à mon contradicteur, mais est-ce ma faute si ce qui lui parait être la vérité me parait, à moi, être l'erreur, si je vois la lumière là où il voit les ténèbres, et les ténèbres là où il voit la lumière. Transportons un instant le débat de l'ordre moral dans l'ordre matériel. Vous me dites : Cette étoffe est bleue ; je vous réponds qu'elle me parait verte ; vous insistez, vous tâchez de me persuader qu'elle est bleue ; mais, comme à mes yeux elle est verte, je persiste dans mon dire. Irez-vous accuser ma bonne foi ? accuserai-je la vôtre ? Non ! vous direz de moi et je dirai de vous : Évidemment il a la vue mal conformée, puisqu'il voit bleu ce qui est vert et vert ce qui est bleu. Du sens de la vue passons à celui du goût : Telle chose vous parait exquisite, elle flatte votre palais, elle satisfait votre estomac ; je la trouve nauséabonde, elle me répugne et mon estomac la repousse absolument. Direz-vous que je suis de mauvaise foi ? Non, vous direz tout au plus que j'ai le goût perverti, mais vous ne me maudirez pas pour cela. Ainsi, pour tous les autres sens, ce qui plait à votre tact ne plait pas au mien ; ce qui offusque mon odorat chatouille agréablement le vôtre ; nous sommes organisés différemment, et voilà tout ce que cela prouve.

Dans l'ordre moral ces dissentiments prennent des proportions plus grandes, mais ils tiennent aussi à des différences d'organisation ou à des préjugés, ou à des partis pris, ou à des systèmes d'éducation différents. Je ne vois pas la vérité là où vous la voyez ? qui de nous se trompe ? Nous trompons-nous tous les deux ? C'est bien possible. La vérité absolue est en Dieu seul ; si haut que s'élèvent nos prétentions, nous n'en possédons jamais que les fragments qui se superposent, s'ajoutent de siècle en siècle les uns aux autres ; mais ces fragments, si considérables qu'ils soient, ne constituent jamais qu'une très-faible partie de ce tout immense, éternel, lumineux qui est en Dieu. Personne ne peut donc ici-bas dire, avec une apparence de raison : Je possède toute la vérité. Ce qui est vrai, c'est que chacun de nous, dans des directions différentes ou entièrement opposées, marche à la conquête d'un de ces fragments de vérité dont je parlais tout à l'heure, et le rapporte à l'humanité, comme dans une ruche chaque abeille va au loin butiner les fleurs qui lui conviennent, celles-ci dans les plaines, celles-là sur la montagne, et toutes rapportent un rayon de miel.

Certes le paganisme était l'erreur, et cependant n'est-ce pas du fond de cette erreur que Platon et Socrate ont rapporté la notion du vrai Dieu ! Qui vous dit que du fond de l'erreur contemporaine où



vous croyez que telle doctrine, tel homme est plongé, cet homme et cette doctrine ne rapporteront pas aussi un brin de vérité. Et quand même il n'en devrait pas être ainsi, quand même les efforts de cette doctrine, de cet homme, devraient demeurer sans résultats apparents, qui vous dit que ces efforts stériles aujourd'hui ne seront pas fécondés demain? Ce qui importe, c'est que nous soyons de bonne foi dans notre ardeur à rechercher la vérité, c'est que nous ne transigions jamais avec notre conscience, c'est que nous ne jetions pas l'anathème et la malédiction à ceux qui labourent un autre champ que le nôtre, qui ne travaillent pas avec nous à la même vigne.

Eh bien! en ce qui nous concerne, nous affirmons que le point vers lequel nous marchons, nous parait très-réellement lumineux et que le point duquel volontairement nous nous éloignons, nous parait très-réellement obscur. Nous avons la foi profonde que nous marchons vers la vérité, lorsque nous luttons, par exemple, pour toutes les libertés et principalement pour la liberté de conscience; lorsque nous repoussons l'intervention de tout intermédiaire entre la conscience et Dieu, lorsque nous rejetons la pensée des châtiments éternels, lorsque nous croyons que l'homme est l'arbitre de sa propre destinée présente et future, suivant le bon ou le mauvais usage qu'il fait de sa liberté.

Vous croyez le contraire; je ne réclame d'autre privilège que celui de démontrer honnêtement qu'à mon sens vous vous trompez; usez d'un privilège analogue, mais quand vous m'aurez maudit ou excommunié, quand vous m'aurez dit que je suis sans honneur, quel argument aurez-vous ajouté à votre thèse? Aucun.

Quand donc les hommes comprendront-ils que le meilleur moyen de combattre ce qu'ils croient être l'erreur, c'est de démontrer aussi clairement et avec autant de calme que possible, ce qu'ils croient être la vérité?

---

Je vois d'ici se tourner vers moi de petites moues significatives. « Quelle causerie de carême nous fait-il là! Eh quoi, pas un mot de ce qui passe dans le monde, de ce qui l'occupe! pas un mot de cette belle jeune étrangère qui apporte en mariage une modeste dot de quarante millions de francs et qui met à l'envers tant de folles têtes. ! »

J'ai dit souvent et j'aime à répéter que les nouvelles de ce qu'on nomme pompeusement le monde, sont la chose la plus monotone, la plus insipide, la plus vulgaire qui existe: madame Trois Étoiles,

madame la comtesse de A..., madame la baronne de B..., et ainsi de suite jusqu'à épuisement des lettres de l'alphabet, ont donné dans leur magnifique ou leur élégant hôtel du faubourg Saint-Germain, du faubourg du Roule ou de la Chaussée-d'Antin, une fête splendide, un bal costumé — suit une description des costumes; — ou bien, on a joué la comédie, on a donné un brillant concert chez madame de X... Brodez sur ce fond quelques anecdotes, toujours les mêmes; un mari jaloux, une femme imprudente, un amant téméraire, et je vous défie de sortir de ce cercle infranchissable. Comme tout est possible ici-bas, il peut se faire que beaucoup de personnes trouvent quelque charme à ces récits; pour moi, je sens bien que je n'aurais aucun goût à les faire. Si c'est un tort, je supplie les lecteurs de me le pardonner.

Quant à la belle jeune fille qui apporte en dot quarante millions à son futur mari, j'en ai beaucoup entendu parler déjà. Elle est très-belle, mais peu spirituelle suivant les uns; presque laide, mais pleine d'esprit suivant d'autres. Elle est créole et orpheline; son père est mort après avoir gagné dans d'heureuses entreprises la bagatelle de quatre vingt millions qu'il a partagés entre ses deux enfants, car ce riche parti a un frère.

Je vous laisse à penser l'effet que produit sur les mères qui ont des filles mûres et sur les jeunes gens qui éprouvent le besoin de se faire ou de refaire leur position, cette double perspective. C'est une course au clocher. Le tuteur de la jeune fille inscrit à la suite les uns des autres les noms, titres et qualités des prétendants; la liste est déjà égale en longueur à la célèbre liste de Don Juan. Toutes les classes de la société y sont représentées, depuis les plus beaux noms historiques jusques aux noms les plus obscurs. Quel sera le préféré? on l'ignore. La jeune souveraine qui règne sur ce royaume de quarante millions de francs et qui voit à ses pieds ce peuple prosterné n'a pas dit encore quels étaient ses goûts, ses penchants, ni les qualités qu'elle voudrait trouver chez le prince-époux.

Évidemment elle ne doit pas tenir à la fortune; elle est assez riche pour payer sa gloire et faire la fortune d'un jeune homme pauvre. Mais aime-t-elle les blonds? aime-t-elle les bruns? Veut-elle que son mari soit petit ou grand? le veut-elle noble? le veut-elle lettré? On se perd en conjectures, et les paris sont ouverts.

Le jeune homme, le frère, également doué de quarante millions, est le plus magnifique point de mire conjugal qu'aient jamais visé les mères d'ingénues. Comme il n'est pas d'usage que les jeunes filles demandent les jeunes gens en mariage, notre archi-millionnaire n'a

pas une liste de prétendantes à sa main et à sa fortune comme sa sœur a une liste de prétendants ; mais comme il est entouré, admiré, recherché, adulé ! Diable d'argent !

Eh bien ! dussé-je passer pour un moraliste sévère et ennuyeux, je déclare nettement que je trouve ce steuple-chase matrimonial excessivement déplorable. Je n'aurai pas le mauvais goût d'écrire une tirade contre les biens terrestres et contre les jouissances qu'ils procurent, jouissances très-permises à la condition que la première d'entre elles, que le premier usage de la richesse sera de faire des heureux, de secourir les pauvres. Mais ce que je déplore, ce qui est une des plaies de notre temps et de tous les temps, car nous ne valons ni plus ni moins sous ce rapport que nos aînés, c'est l'importance excessive et exclusive que nous attachons à la possession de l'or, c'est que la question de la dot soit devenue la question capitale en fait de mariage, c'est que la passion du luxe, le désir de briller, de paraître, d'éclipser, dominant les plus généreuses et les plus nobles passions. Je ne veux certes pas rééditer la sentimentale églogue devenue célèbre sous ce titre : *Une chaumière et ton cœur*. Je sais et j'estime à leur juste valeur tous les avantages du bien-être, du confort, de l'aisance ; je sais que le légitime et respectable droit d'acquérir ces avantages pour ceux que nous aimons et pour nous-mêmes, est le plus puissant stimulant du travail humain. Mais de là à cette fièvre de l'or, à cet ardent besoin de s'enrichir par un mariage d'argent, par une spéculation quelconque, il y a un abîme, et cet abîme engloutit de belles existences. Que voulez-vous que devienne le mariage dans ces conditions ? On dit souvent : la richesse ne fait pas le bonheur ! Il est vrai qu'elle peut y aider, mais y aider seulement. Le bonheur — ceci paraîtra à bien des gens une plaisanterie bien vieille et bien usée, — le bonheur est dans l'amour, dans l'amour à tous les degrés, dans ce sentiment profond, invincible qui nous porte vers Dieu et nous attache à la famille, à la patrie, à la nature entière.

Tenez, à l'heure où j'écris ces lignes, le premier rayon du soleil printanier porte la joie et l'espoir autour de moi. Ma fenêtre est ouverte et j'aspire les bouffées d'air tiède qui m'arrivent du dehors ; le printemps, cette jeunesse de l'année ! me rend ma jeunesse, ce printemps de la vie ! Ah ! par ce beau soleil du bon Dieu, par ce ciel éclatant, par ces premiers bourgeons qui ont hâte d'éclorre, je l'affirme, le bonheur, le vrai bonheur, le bonheur qui élève, fortifie, améliore les âmes, n'est ni dans la richesse, ni dans les ambitions et les triomphes mondains, ni dans la gloire ; il est dans cette mystérieuse et

puissante faculté d'aimer qui nous lie aux vivants et aux morts, aux brins d'herbe qui poussent sous nos pieds et aux astres qui se meuvent dans l'immensité; le bonheur est dans ce lien sacré qui nous unit aux hommes et nous révèle Dieu. Le bonheur est dans le repos, dans le témoignage de la conscience, dans les devoirs remplis, dans les droits défendus, dans le bon usage de notre liberté, de notre intelligence, dans le libre épanouissement de notre œuvre, dans la libre fonction de nos organes; hors de là, hors de l'amour, hors du travail, hors du devoir, tout n'est que convention, tout n'est que désordre, tout n'est que folie; il n'y a plus de limites aux désirs surexcités; je sais des gens qui se croient pauvres et se privent de beaucoup de choses, et se plaignent de l'insuffisance de leur fortune avec trente ou quarante mille francs de rente. Ils ne sont pas heureux; un tel a de plus beaux chevaux, une telle a des toilettes plus extravagantes et plus riches.

Ah! les insensés! ils ont oublié la parole de saint Jean. Devenu vieux, il n'avait presque plus la jouissance de ses facultés intellectuelles; l'esprit sommeillait, mais le cœur vivait, et quand les jeunes gens, quand les vieillards l'abordaient, il ne savait plus répondre que par un mot; mais ce mot c'était toute la loi et les prophètes: Aimez! aimez!

LOUIS JOURDAN.

---

# LETTRES FAMILIÈRES

## SUR L'ALLEMAGNE

---

MAURICE A VALENTIN.

### II

La vie allemande est des plus simples, des plus patriarcales. Les bons ménages, les heureuses familles abondent, de ce côté-ci du Rhin, et les seuls grands événements qui viennent rompre la monotonie de leur paisible existence sont un mariage ou un baptême ! N'allez pas vous imaginer, cependant que l'on s'ennuie ! Bien loin de là, il y a peu de pays où les plaisirs soient plus innocents, il est vrai, mais aussi nombreux. A Leipzig, pour ne citer qu'un exemple, et indépendamment du théâtre du *Gewandhaus* et de l'*Euterpe* (dont je vous parlerai plus tard), sept orchestres font tous les soirs de la musique d'harmonie... et d'assez bonne musique, je vous assure ! En été, la chose se passe dans les différents jardins qui entourent la ville, et, dès six heures du matin, vous voyez passer les petites charrettes, traînées par des chiens, qui transportent, d'un lieu à un autre, instruments, pupitres et partitions ; le même orchestre ne jouant jamais deux fois de suite dans le même endroit. En hiver, les concerts ont lieu dans de magnifiques salles, parfaitement chauffées et éclairées, dans lesquelles on trouve depuis le modeste pot de bière

classique jusqu'au souper le plus... romantique. Quant au prix d'entrée, il varie entre 15 et 25 centimes. Les dames ne payent pas... Vous voyez que c'est à la portée de toutes les bourses ! Or, comme le peuple est excessivement avancé et convenable, en Allemagne, comme il aspire beaucoup plus à allonger les vestes qu'à raccourcir les habits (et je trouve qu'en ceci il comprend la démocratie comme elle doit être comprise), les gens riches ne craignent nullement de se mêler à lui, et très souvent la même table de café réunit, le soir, le patron et l'ouvrier, le gros banquier et le petit industriel, le grand seigneur et l'humble cultivateur, ce qui a bien sa signification.

Parmi les endroits plus spécialement affectés aux délassements populaires, je citerai le grand Funkenbourg, situé sur l'ancienne route de Francfort, près de la barrière. Du 1<sup>er</sup> mai au 30 septembre, le jardin du restaurant regorge de visiteurs, appartenant à peu près à toutes les classes de la société. Du 1<sup>er</sup> octobre au 30 avril, on se réunit dans les salles du rez-de-chaussée, où un *chœur de musique* — pour me servir du terme consacré — exécute régulièrement deux fois par semaine *les pièces les plus aimées*, ainsi que l'affirme le programme. Le public, qui assiste à ces concerts bi-hebdomadaires, n'est pas le même que celui des jours ordinaires ou des mois d'été. Il se compose surtout de tailleurs, de cordonniers, d'apprentis et de jeunes ouvrières ; mais, à ne juger que par les dehors, on pourrait s'imaginer voir là la fine fleur de la société leipsienne, tant l'habit noir et la robe de soie dominant... Il est vrai, par contre, que dans les cafés dits aristocratiques, et à ne juger également que sur les apparences, il serait parfois possible de se croire égaré parmi d'humbles plébéiens, tellement ce sont bien les mêmes habits noirs et les mêmes robes de soie, les mêmes mains tricotant les mêmes bas, et les mêmes gosiers absorbant les mêmes pots de bière. Quoiqu'il en soit, le public qui forme la vraie clientèle du grand Funkenbourg est un public très-fidèle, très-débonnaire, très-tranquille, peu exigeant, bon consommateur, et généralement honnête.

L'orchestre, ou plutôt le *chœur de musique*, placé depuis nombre d'années sous la direction d'un *entrepreneur* du nom de Hauschild, se compose de dix-huit musiciens, et exécute depuis l'ouverture de Beethoven jusqu'à la valse de Strauss, inclusivement.

Le programme est d'ordinaire très-varié, et se compose d'emprunts faits à tous les compositeurs de la terre, mais il commence invariablement par cette formule, que l'on a dû faire cliquer :

## GRAND FUNKENBOURG

AUJOURD'HUI, EXTRA-CONCERT, avec CÔTELETTES A L'ALLERLEI  
et bonne BIÈRE DE BAVIÈRE !!!

Grâce aux titres des morceaux annoncés, non moins qu'à la promesse des *côtelettes à l'allerlei* et de la *bière de Bavière*, le grand Funkenbourg reflue toujours de visiteurs bien avant l'heure indiquée pour le concert. Au surplus, c'est une coutume prise en Allemagne, chez les habitués de ces sortes d'établissements-protée, où le bruit de l'orchestre se mêle à celui des verres, des assiettes et de la conversation, de se réunir à la tombée de la nuit autour du bien-aimé pot de bière quotidien. Et il faut le reconnaître, cette habitude constitue une véritable économie, au point de vue du luminaire et du chauffage, le lustre et le calorifère remplaçant la lampe et le poêle de famille ! Le mari soupe et boit, tout comme il ferait à la maison, tandis que la femme tricote son bas, ni plus ni moins que si elle était au logis ; les enfants crient et jouent ; le chien cherche sa vie à droite et à gauche, et ne s'en trouve pas plus mal.

Pour l'observateur, c'est en assistant à ces concerts du grand Funkenbourg, ou à d'autres du même ordre, qu'il peut se convaincre combien le peuple allemand est attentif à la musique, combien il lui faut peu de chose pour le rendre heureux, et combien sa joie est calme et douce. On pourrait presque croire être là à l'église, tant il y a de recueillement et de réserve, tant chacun se contente d'être gai à part soi, tant les jeunes filles tiennent modestement les yeux baissés sur leur ouvrage !

Tous les orchestres ambulants de Leipzig et de l'Allemagne ne ressemblent pas à celui de ce digne M. Hauschild. L'un d'entre eux, notamment, est composé de véritables artistes ; il joue avec un ensemble, une pureté, une vigueur, que pourraient lui envier la plupart des sociétés philharmoniques. Son directeur, Franz Riede, est un homme de talent, qui a eu pour maître le vieux Schneider, de Dessau, et pourrait à son tour avoir des élèves. Les vingt-cinq musiciens, qui obéissent à son archet, exécutent avec une égale perfection la symphonie de Beethoven, l'opéra français et la valse viennoise. Pour ma part, je vous avouerai que j'ai été bien souvent m'attabler philosophiquement à la *Central-Halle* (c'est là que joue l'orchestre en question), en face du fondamental pot de bière et de la côtelette à l'allerlei, et mes oreilles et mon estomac ont toujours été également satisfaits.

Et, puisque j'ai abordé le chapitre musique, l'occasion est excel-

lente pour vous faire faire connaissance avec le *Gewandhaus*. En France, nous ne savons que fort peu de chose de ce remarquable institut, ou plutôt nous n'en savons rien, à l'exception de Berlioz, David, Lacombe, Gouvy et quelques autres, qui y ont obtenu des succès. Je ne dirai pas que c'est un malheur... j'irai plus loin, je dirai que c'est une faute! Nous avons la prétention d'être le flambeau de l'humanité, de vouloir éclairer le monde entier, et nous n'apercevons pas même, dans le ciel resplendissant de l'art, de brillantes étoiles, dignes d'être nos sœurs!

Le *Gewandhaus* est à l'Allemagne ce que le Conservatoire de Paris est à la France, une gloire nationale! Aussi, les Leipsiens sont-ils fiers, et fiers à juste titre, de leur académie de musique. Ils n'en parlent qu'avec amour et ne la visitent qu'avec respect. Un jour de concert au *Gewandhaus* est un jour de fête, et les modistes n'ont pas assez de fleurs, de rubans et de gaze, dans leurs cartons, pour les charmantes admiratrices de ces jeunes auteurs qu'on appelle Méhul, Glück, Haydn, Mozart, Schubert et Beethoven! Je trouve que cette coquetterie féminine, s'adressant à des morts, a quelque chose de touchant, qui peint bien ces âmes naïves et candides d'outre-Rhin. Chez nous, on s'affuble d'un vieux chapeau pour aller entendre Grétry, Nicolo, Boieldieu, Hérold, mais on réserve tous ses atours pour M. le sous-préfet ou M. le receveur particulier, et une moustache en crocs fait faire plus de frais et agite plus de cœurs qu'une audition de la *Dame Blanche*, de *Richard* ou de *Zampa*. C'est triste, vraiment triste, et nos athéniennes du XIX<sup>e</sup> siècle sont de grandes profanes!

Permettez-moi de vous faire un peu l'historique de cet illustre *Gewandhaus*, dont la fondation ne remonte pas à moins de 117 ans. Seulement, pour cela, je serai forcé de m'adresser souvent à l'ami Diezmann; le connaissez-vous? Non! Eh bien! je le regrette pour vous. C'est le plus grand piocheur et le plus aimable garçon de la terre. Tour à tour journaliste, poète, historien, romancier et traducteur, je crois qu'il publie à lui tout seul, bon an, mal an, plus de volumes que n'en saurait lire dans sa vie un honnête homme. Allez chez lui, entrez sans frapper dans son cabinet, et vous le trouverez toujours à son bureau, toujours composant, écrivant, dictant. Il se lève à cinq heures du matin et se met au travail jusqu'à minuit... Il tient la plume, même en dînant, et je crois qu'il profite du peu de temps qu'il passe au lit pour arrêter le plan de ses ouvrages. Cependant, Diezmann est père de famille!... Comment diable fait-il?... Décidément, c'est un homme universel!... Ce que je puis vous affir-



mer, c'est qu'il y a plusieurs années qu'il n'est pas sorti de sa robe de chambre, et que ses grandes distractions du dimanche consistent en un moment de repos pris à la fenêtre. Il allume un cigare, respire dix minutes l'air poudreux de sa rue, et ainsi se passe la fête !

Donc, j'ai recours à l'obligeance de l'ami Diezmann, pour vous envoyer les renseignements suivants sur le *Gewandhaus* :

Ce fut le 11 mars 1743 qu'eut lieu le premier concert. L'orchestre se composait de seize musiciens, nombre égal à celui des fondateurs (qui appartenaient par moitié à la noblesse et à la bourgeoisie), et la réunion avait tout à fait le caractère d'une réunion de famille. Les programmes étaient écrits à la main, le local était un salon particulier, et les sièges d'humbles chaises en crin ! L'année suivante, l'orchestre fut augmenté, et, en 1745, on alla déjà s'installer dans une auberge du Brühl, le nombre des souscripteurs ayant considérablement augmenté. A cette époque-là, non-seulement les dames ne payaient pas d'entrée, mais encore les étrangers et les voyageurs de passage avaient droit à une carte gratuite. Dites que les Leipsiens ne comprennent pas l'hospitalité et la galanterie ! Plus tard, à la vérité, en 1747, on se contenta de réserver des places aux étrangers, mais ils durent les payer, et les dames continuèrent seules à jouir du privilège constitué en leur faveur. Les concerts avaient alors lieu tous les quinze jours en hiver, et tous les huit jours en été. En 1781, leur nombre fut réduit à vingt-quatre, et plus tard à vingt, qui est encore le chiffre adopté de nos jours. Ce fut la même année qu'eut lieu l'inauguration de la salle actuelle du *Gewandhaus*, salle un peu petite, un peu incommode sans doute, et dans laquelle on n'est ni très-bien assis, ni très à son aise, mais qui, à d'excellentes conditions d'acoustique, joint l'avantage de ne pouvoir contenir qu'un public comparativement restreint, ce qui ne contribue pas peu à maintenir la vogue dont jouissent ces concerts. En effet, moins il y a d'élus, et plus il y a d'appelés !

Les plus célèbres artistes de l'Europe ont toujours regardé comme un titre de gloire pour eux, d'avoir joué dans les concerts de la salle du Neumarkt, mais le plus grand de tous ceux qui s'y sont fait entendre est assurément Mozart. Ce jour, mémorable dans les annales leipsiennes, fut le 12 mai 1789.

L'orchestre était tellement habitué à une allure paisible et égale, et Mozart prit à la répétition un mouvement si pressé, que les pauvres musiciens, déroutés, ne purent pas le suivre. A quoi le bouillant maestro s'écria en colère : Chut !... recommençons !

Et en même temps il se mit à marquer la mesure, mais avec une telle force, ajoutent les chroniques du temps, que la boucle de son soulier se détacha. Les musiciens, qui n'étaient pas habitués à de semblables façons d'agir, prirent de l'humeur, raclèrent leurs instruments avec furie... et *cela marcha* !

Mozart n'exécuta, ou ne fit exécuter, que de sa musique, et notamment ses deux célèbres sonates en *ut* et en *si* bémol, lesquelles n'étaient pas encore gravées. Son succès fut immense, mais la recette à peu près nulle, car il avait été forcé de donner la plupart des billets, ce qui prouve que ce n'est pas seulement de nos jours que les artistes ont eu recours à ce terrible expédient pour obtenir des auditeurs. Il y a dans ce triste exemple de quoi consoler bien des talents malheureux !

De nombreux et habiles maîtres de chapelle se sont naturellement succédés au pupitre en chef, depuis l'année 1743, jusqu'au moment où Félix Mendelssohn-Bartholdy en prit possession. Aucun n'a dirigé d'une façon plus magistrale ce magnifique orchestre, aucun ne l'a fait approcher autant de l'apogée de la perfection. Chose étrange ! C'est à Mendelssohn que l'on doit ici de connaître les admirables symphonies de Beethoven, tout comme chez nous on le doit aux frères Habeneck. Seulement, cette fois, c'est la France qui a eu le pas sur l'Allemagne. C'est de Paris qu'est parti le signal de la vogue du divin maître ! La Germanie est fière d'avoir donné le jour à Beethoven. Soyons fiers de lui avoir donné la popularité !

Depuis la mort de Mendelssohn, le bâton de maréchal a successivement passé entre les mains de Julius Rietz, Niels-Gade et Ferdinand David. Julius Rietz, qui vient de succéder à Reissiger (l'auteur de la *Dernière pensée de Weber*), est également un excellent chef d'orchestre et un musicien consommé. Il a le savoir, l'énergie et l'autorité. Comme compositeur, on lui doit quelques symphonies médiocres et un opéra ennuyeux, *le Corsaire*, dont le poème a été tiré d'un roman d'Émile Souvestre. Comme violoncelliste, il a un talent un peu froid, mais d'une pureté, d'une correction irréprochables. — Niels-Gade, né en Danemark, et maître de chapelle à Copenhague, a plus de sentiment, plus d'enthousiasme, plus de feu sacré, mais il se laisse trop emporter par sa fougue naturelle, et presse malgré lui tous les mouvements, ce qui donne à sa manière de diriger une uniformité désespérante, indépendamment de ce que cela dénature des passages entiers. Il a composé une symphonie avec chœurs, très-estimée ; plusieurs ouvertures remarquables, et de délicieux quartets que l'on chante partout, avec

ceux de Mendelssohn et de Schumann. — Ferdinand David joue du violon comme feu Lafont, et ne saurait être remplacé au pupitre de premier violon solo, qu'il occupe au *Gewandhaus*, mais il n'a pas la main assez ferme pour diriger. On dirait, à le voir à la tête de l'orchestre, un général qui a peur de ses soldats. Le fait est que ses batailles ont été de véritables déroutes, qu'il a eu plusieurs œuvres nouvelles tuées sous lui, et qu'on l'a rapporté dans sa tente fort dangereusement compromis. Il a écrit un opéra-comique un peu triste, auquel le public a eu l'audace de bâiller... Il est vrai que cela s'appelait *Jean qui dort*!

Vous voyez que l'opéra n'est pas le fait des compositeurs modernes allemands. Au surplus, *Fidelio* lui-même n'est qu'une admirable symphonie, et seuls, Mozart et Weber ont su fondre avec un égal bonheur, en un tout complet, l'harmonie et la mélodie, ces deux termes contraires de la musique, dont l'union est nécessaire pour faire un drame lyrique ! Quelques auteurs d'un talent original et vigoureux, tels que Spohr, Lachner, Marchner et Reissiger, ont assurément écrit pour le théâtre des œuvres dans lesquelles on trouve des qualités brillantes, mais qui ont, néanmoins, bien rarement pu se maintenir au répertoire. Des ouvertures merveilleusement écrites, des marches magistrales et quelques beaux chœurs sans liens réels entre eux, voilà tout ce qui en restera. Mendelssohn, malgré toute la souplesse de son génie, n'a jamais pu écrire un opéra, et Schumann n'a été guère plus heureux, puisque son unique tentative dans ce genre a été un échec complet. Ceci explique comment, sur cent opéras joués sur les différents théâtres de l'Allemagne, quatre-vingt-six, en moyenne, sont français. Flottow et Lartzing (ce dernier de Leipzig) ont à la vérité composé quelques jolis et vrais opéras-comiques, entre autres, *Martha*, et le *Czar und Zimmermann*, mais Flottow est français par ses études, et sa musique est tellement calquée sur celle d'Auber, que l'oreille la mieux exercée s'y tromperait. Lartzing, mort il y a une dizaine d'années, et qui était un simple artiste du théâtre de Leipzig, auquel prit un jour la fantaisie d'écrire un opéra, Lartzing a tout à la fois plus d'originalité et moins de talent que Flottow. La musique de ses trois ou quatre opéras est moins bien faite que celle de *Martha*, de *Stradella*, ou de la *Grande-Duchesse*; mais elle a le mérite d'être plus neuve, plus vivante et plus allemande.

En ce moment, on ne jure que par Richard Wagner ! C'est une révélation, une étoile, un soleil, etc., etc. Mozart et Weber ne sont plus que des ombres ! Vous savez ce que c'est que l'engouement du

public. On admire tout à coup, sans motif, ce que pendant vingt ans on a condamné sans raison. Involontairement, ceci me rappelle un mot très-vrai d'un peintre maintenant fameux, qui nous disait un jour :

« Mes enfants, quand on est arrivé au succès, on barbouille une toile, on étend n'importe quoi avec la brosse, et l'enthousiasme du public n'a plus de bornes ! »

Eh bien ! il y a beaucoup de cela dans la popularité actuelle de Richard Wagner, indépendamment d'un peu d'esprit de parti. Loin de moi la pensée de fermer les yeux pour ne pas voir ce soleil de la musique moderne, et de me boucher les oreilles pour ne pas entendre ces échos de l'harmonie céleste ; mais, je suis bien forcé de l'avouer, le demi-dieu ne m'est pas encore apparu. Les *Wagnéristes* appellent la musique de ce maître de la musique philosophique, et affirment qu'il a découvert le grand art de la composition lyrique ; or, à mon sens, et avec un mérite très-réel, l'auteur de *Tannhäuser*, de *Lohengrin* et de *Rienzi*, etc., etc., s'est fourvoyé, et n'a pas encore trouvé l'œuvre de l'avenir ! On ne saurait pas plus faire de la musique philosophique que de la musique politique. On comprend de la musique religieuse, militaire, ou même révolutionnaire (comme l'admirable hymne de la *Marseillaise*, par exemple), parce qu'il y a là du sentiment, du mouvement ou de la passion, mais la philosophie, elle, ne s'adresse qu'à la raison. Rien ne l'anime, ne la fait vivre, que la synthèse et le syllogisme. Or, comment ferez-vous de la persuasion ou de la déduction en musique ? Autant vaudrait essayer tout de suite de faire de l'algèbre, de la physique ou de la chimie !

Cela n'empêche pas, du reste, la partition de *Tannhäuser* de renfermer de très-belles pages, dont quelques unes resteront comme un modèle de fraîcheur, d'élégance et de goût. L'ouverture, notamment, est traitée de main de maître. C'est vigoureux, large, imposant... On dirait presque du Weber ! La romance du ténor, au premier acte, et le chant du jeune pâtre, au second tableau, sont d'une suavité incomparable. Mais ce qu'il y a évidemment de mieux réussi, c'est la marche des pèlerins. Impossible d'entendre quelque chose de plus simple, de plus naïf, de plus magistral, de plus puissant tout à la fois... Seulement, ce n'est pas encore de la *musique philosophique*. C'est tout bonnement de la *musique imitative*, et de la *musique imitative* à la manière de Rossini, dans son immortelle ouverture de *Guillaume Tell* ! En résumé, Richard Wagner est un compositeur d'un incontestable talent, et s'il est discuté, c'est précisément à cause de cela, mais qu'il trouve sa voie et il arrivera !

Une ville comme Leipzig ne pouvait rester sans Conservatoire. Elle avait bien la fameuse école de St-Thomas pour le chant, mais elle devait avoir aussi son école pour les exécutants et les compositeurs. Elle l'a eue. C'est Moschelès qui la dirige, un grand pianiste de la vieille école !

Je viens de nommer Moschelès, c'est le cas de raconter une naïve anecdote de son invention, qui prouve bien jusqu'à quel point les artistes ont besoin de se faire illusion sur leur propre mérite, sur leur propre célébrité. Moschelès a eu d'assez beaux, d'assez retentissants succès pour n'avoir, sous ce rapport là, rien à envier à personne. Son talent comme improvisateur, comme pianiste compositeur a été assez franchement reconnu pour qu'il pût se contenter de la place brillante qu'on lui a assignée... Eh bien ! aujourd'hui même, il tient à constater ce double fait, comme si quelqu'un cherchait à le nier. Non content de sa gloire passée, gloire pure, vraie, resplendissante, il voudrait encore une gloire nouvelle, celle d'occuper sans cesse la presse et les esprits.

Moschelès ne peut pas se résigner à la pensée qu'il y ait aujourd'hui des pianistes-compositeurs aussi célèbres qu'il l'a été jadis, et il est indispensable à son bonheur qu'il se croie toujours le lion de la renommée et de la mode.

Voici son anecdote, voici l'homme peint par lui-même :

— J'étais à Naples cet été, raconte-t-il, et fidèle à une habitude de toute ma vie, je sortais chaque soir pour aller, de par la ville, faire ma petite *inspection musicale*. J'ai toujours eu la manie, dès que j'arrive dans une ville nouvelle, d'aller me poster sous les fenêtres des gens qui jouent du piano et de les écouter avec un religieux silence. Lorsque j'ai entendu de la sorte une douzaine d'amateurs, je sais à quoi m'en tenir sur la cité que je traverse. C'est une manière de juger un pays et un peuple ! Le jour dont je parle, et après avoir passé rapidement devant trois ou quatre joueurs de polkas, mon oreille demeura tout à coup attentive et charmée sous un balcon, d'où s'envolaient des sons d'une douceur, d'une pureté et d'une limpidité incroyables. Évidemment, ce n'était plus un amateur que j'avais en face de moi, c'était un artiste, un grand artiste !

Je frappai résolument à la porte du pianiste. On vint ouvrir, et je me trouvai en face d'un abbé... un véritable abbé italien, un abbé galant, un abbé de cour, un abbé frisé, parfumé, tiré à quatre épingles.

Je balbutiai d'abord quelques paroles assez ridicules, mais me remettant bien vite, et la présence d'esprit me revenant, je dis au

jeune Monsignor (il était jeune), qu'arrivé depuis peu à Naples, n'y connaissant personne, et désireux d'y trouver un professeur de piano pour me perfectionner dans mes études musicales, j'avais pris le parti d'aller moi-même à la découverte de mon homme ; que j'avais entendu un remarquable talent dans la maison et que j'étais entré. L'abbé sourit, m'introduisit dans un délicieux petit salon, au milieu duquel trônait un magnifique Érard, et me présenta à un homme d'un certain âge, sur les traits duquel je distinguai immédiatement la trace de l'inspiration.

— « Mon ami, me dit l'abbé, ne donne pas de leçons, mais il appartient à ses admirateurs, et puisque vous vous déclarez de ces derniers, il ne vous refusera ni ses conseils, ni la faveur de l'entendre de plus près et plus commodément que de la rue ! »

En deux mots, je mis moi-même mon collègue napolitain au courant de la petite fable que j'avais débitée à l'abbé, et il se plaça au piano. Pendant une grande heure, il nous tint sous le charme ; puis, je fus prié d'exécuter moi-même quelque chose. J'opposai d'abord l'honnête résistance d'un amateur modeste qui craint de se faire entendre après un maître, mais je finis par toucher le clavier d'une main distraite, et dame ! une fois assis devant mon Érard, j'oubliai le rôle que je jouais et mes auditeurs, et le lieu où j'étais, et Naples, et l'Italie elle-même ! Je me laissai aller au gré de ma fantaisie, comme si j'eusse été chez moi, seul, au fond de mon petit salon de travail, à Leipzig !

Le temps que je restai au piano, ce que j'improvisai, je l'ignore... tout ce que je sais, c'est que lors que je me levai l'artiste napolitain et le Monsignor se jetèrent dans mes bras avec transport.

J'étais reconnu !

Quand je dis que j'étais reconnu, je me sers d'une expression à moitié exacte. On savait que j'étais un grand maître, on ne savait pas que j'étais Moschelès ! Je résolus de profiter encore quelques instants des bénéfices de mon incognito. On parla naturellement musique.

— Que jouez-vous ici, demandai-je, du Verdi, sans doute ?

— Oui, c'est l'un des auteurs le plus à la mode. — Et Beethoven, le connaissez-vous au moins ? — Assurément !... on l'estime, mais on l'exécute peu. — Et Weber ? — De même. — Et Mozart ? — On l'exécute plus volontiers. — Et Mendelssohn-Bartholdy ? — Platt-il ? — Je dis : Mendelssohn-Bartholdy ! — Connais pas ! — Et Robert Schumann ? — Pas davantage ! — Et... Moschelès ? — Moschelès ? s'écriè-

rent avec enthousiasme les deux Italiens, c'est le roi du piano et ses compositions sont chez nous sur tous les pupitres!

Ici, l'anecdote s'arrête, car son but est atteint. On comprend, en effet, que cette longue promenade à travers les rues de Naples, et cette prétendue fable d'un professeur cherché et découvert ne sont là que pour amener la fameuse phrase : « *Moschelès est le Roi du piano, et ses compositions sont chez nous sur tous les pupitres!* »

Pardonnez cette petite faiblesse à un aimable vieillard, dont la musique, sans être autant sur les pupitres qu'il veut bien feindre de le croire, n'en brille pas moins par des qualités très-solides, très-réelles, et dont le jeu se fait encore remarquer par une élégance, une netteté et une vigueur rares. On ne prie pas assez souvent Moschelès de jouer au concert de Gewandhaus. Il y ferait certainement plus de plaisir, et il y aurait plus de succès que beaucoup de débutants, dont le seul mérite est de frapper fort et longtemps!

Voilà une bien longue lettre, et je m'aperçois, en terminant, que je n'y ai presque parlé que de musique. Mais le moyen qu'il en soit autrement quand on écrit d'Allemagne, et surtout de Leipzig!

MAURICE.

Pour copie conforme :

PAULIN NIBOYET.

(La suite prochainement.)

---

# MATHURIN RÉGNIER

(1573 — 1613.)

---

Il est admis par beaucoup de personnes qui connaissent superficiellement l'histoire de la littérature au dix-septième siècle, que tout ce qui a précédé Louis XIV est indigne d'être lu, que les écrivains qui ont paru avant Corneille parlaient une langue barbare et que la poésie dépourvue d'invention, languissait sans style et sans idées. Bien que la nouvelle école littéraire ait suivi, dans ses débuts, les essais du seizième siècle et qu'elle nous ait rendu, dans leur gloire, tant de poètes et de prosateurs, on ne lit point ces vieux livres si simplement écrits, si profondément médités, où la fiction n'a d'autre charme que sa naïveté même, où la pensée se présente sans apprêts dans toute la vérité d'une verve primesautière. Ce serait une erreur de croire qu'aux grandes époques artistiques, les poètes de tout genre créent brusquement les œuvres qu'on admire. Il y a, entre deux pleiades d'hommes de génie, des transitions fort appréciables, et l'on crie à la décadence que déjà l'on assiste à une transformation. C'est ainsi que Régnier tient encore aux habitudes de la Renaissance par sa manière d'écrire, qui est très-colorée, et qu'il annonce par l'ampleur de son style, cette école du dix-septième siècle, parfaite, si quelque chose pouvait l'être et si les idées, les goûts et les formes ne changeaient pas tous les trente ans.

Régnier, naquit à Chartres en 1573, il était neveu du célèbre Desportes, qui devint extrêmement riche, grâce aux libéralités de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. C'était d'un excellent présage. Il est bon



que, de temps en temps, la fortune prodigue ses faveurs à un poète pour ne pas décourager les gens d'esprit, mais ce sont là de ces surprises sur lesquelles il ne faut pas trop compter. Autrefois on donnait une abbaye pour un sonnet ; à présent on se contente de dire : grand merci ! tant la poésie est à bon marché.

Régnier marqua de bonne heure une grande disposition pour la satire, il s'exerça contre des bourgeois de Chartres, et avec tant de succès, que quelques-uns s'étant plaint, son père le châtia sévèrement. Le vieux Régnier était homme de sens, il comprit que la médisance n'est pas un moyen de s'enrichir, il voyait avec peine son jeune fils s'abandonner à mille fantaisies, songer, écrire, s'allonger la mine pour des sujets fort indifférents et il enrageait, il recommandait sans cesse au poète de « se créer une position » comme on dit aujourd'hui ; mais Mathurin qui voulait rimer malgré les dieux, quitta Chartres, vint à la cour et partit pour Rome avec le cardinal de Joyeuse. Ils restèrent ensemble pendant dix ans, que Régnier employa en travaux de toute sorte, en amusements et en observations sur les hommes qu'il approcha. Ainsi, l'expérience lui vint sans amertume ; il connut la vie en parcourant le monde et en donnant partout le meilleur de lui-même. Il était passionné par nature, fort amoureux par tempérament, et il recherchait toutes les occasions de plaisir. Heureux ceux qui apprennent sans cesser d'être jeunes et qui goûtent de toutes les voluptés ; qui veulent l'amour excessif pour aimer plus vivement, la raison sans trop de rigueur pour que la gaieté reste naïve : et qui, dans un beau pays, ayant quelques amis, de charmantes maîtresses et des livres où l'on trouve sans cesse à étudier, peuvent contempler à leur aise l'humaine comédie. Régnier, donc, revint de ce voyage, mûr pour les grandes pensées ; il savait beaucoup et il voulait prendre enfin parmi ses contemporains le rang qu'il méritait. Il donna successivement seize satires, souvent inspirées des anciens, mais toutes d'une forme puissante et neuve ; il fut compté aussitôt parmi les meilleurs poètes, et Malherbe, habituellement si sévère, n'hésita pas à déclarer Régnier l'égal de Juvénal. Ces satires sont fort belles, en effet, et nous en citerions volontiers quelqu'une, si l'espace nous appartenait. Nous aimons mieux engager le lecteur à les lire toutes.

En France, pays de jugements tout faits, l'opinion de quelques censeurs donne le branle à la foule et l'ignorance fait le reste ; car c'est une chose douloureuse mais évidente, qu'en ce pays, une erreur double sa vitesse en marchant, et que son mouvement s'accélère en raison de toutes les sottises qu'elle ramasse et qui font masse ainsi

qu'aux boules de neige. Bien des gens croient que Régnier était un ivrogne, pilier de mauvais lieux, qui s'amusait à effrayer le public du « son hardi de ses rimes cyniques. » Il est plaisant que ces accusations aient été portées contre lui par un homme qui fut un jour trouvé sous la table dans un cabaret voisin du palais de justice. Est-ce d'ailleurs un si grand crime que d'aimer le vin ? On ne sait plus boire à présent, et l'on comprend à peine ces mœurs de nos ancêtres. Il nous revient à ce propos une phrase de *Mademoiselle de Maupin*, mais nous n'osons la citer de peur de cet étalage hardi « d'une prose cynique, etc. » Nous conseillons cependant de lire cet ouvrage, où il y a une foule de jolies choses et quelques-unes tout à fait réjouissantes. Il est de ceux que l'honnête homme réproouve, mais qu'il achète par centaines. Revenons à Régnier. On trouve dans ses écrits de libres tableaux peints avec passion, sans souci des vertus trop délicates. Il est cependant beaucoup plus modeste qu'une infinité de poètes qui savent mettre à propos un voile sur la pensée afin d'encourager les désirs. L'équivoque seule est luxurieuse, moins encore que l'imagination de certains lecteurs. Il n'y a dans Régnier aucune expression scandaleuse, et ce dont on pourrait s'offenser, c'est de la longueur de quelques descriptions où le poète a voulu montrer son talent. La forme poétique était très confuse à cette époque, et certains morceaux des *satires* sont empreintes de la maladresse qui fait le charme de tant de vieilles peintures. C'est de la raideur, mais avec force et naturel. La langue française s'épurait, Pascal allait transformer la prose, et Corneille allait donner le *Menteur*. Régnier préparait sans le savoir le vers que devait parler plus tard Alceste, que Lafontaine sut embellir et qui est arrivé après mille changements jusqu'aux écrivains contemporains. Peu d'épithètes, peu d'images, point de ces abus déplorables d'harmonie imitative, ni de ces vers bizarres où l'effet est obtenu à grand renfort d'adjectifs, nul excès enfin. Un tel style était fort utile aux poètes comiques, toujours embarrassés pour enfermer dans le vers les pensées familières qu'expriment leurs personnages. La raison pouvait devenir poétique, et il n'eût point paru absurde de prêter à un marquis, à une coquette, à un bourgeois, ce langage précis.

On ne rencontre jamais dans ses œuvres d'expressions de source étrangère comme il y en a dans les écrits d'aujourd'hui. Non que l'emploi des termes nouveaux et ingénieux soit à blâmer, mais est-il si nécessaire d'emprunter quand nous sommes nous-mêmes plus riches que personne en idées, et par conséquent, en expressions. On croit rajeunir la langue et on la badigeonne, cela s'appelle faire du

pittoresque, soit, mais il n'est pas prouvé qu'un style composé de soudures vaille, auprès des bons esprits, la façon de dire nette et nue de quelques-uns de nos grands écrivains. On a repris de nos jours des habitudes de néologisme comme on en eut de 1600 à 1635; l'Espagne et l'Italie ont fourni, avec quelques termes heureux, une foule de mots bizarres presque toujours inutiles. Il est à remarquer qu'il y a dans le nombre moins de verbes que d'adjectifs. Le verbe est l'incarnation même de la pensée, il symbolise l'action, c'est la force et la sève d'une langue, mais l'adjectif n'est souvent que le complaisant auxiliaire de quelques imaginations qui prennent le travestissement pour l'originalité. Laissons cette querelle, nous ne sommes point grammairiens, un jour quelque comédie fera justice de ces ridicules.

Dans ses épîtres, œuvre de jeunesse, il est resté inférieur à Despréaux; la raison en est que Rognier créait et que Despréaux imitait. Il a écrit aussi un *dialogue*, mais c'est trop froidement exécuté pour offrir de l'intérêt. Selon l'usage de son temps, il composa quelques pièces dites « sacrées » dans lesquelles le poète maudit les égarements de sa vie et promet de s'amender. Cela était de bonne politique, surtout en ces temps où le père Garasse fit enfermer Théophile, et où les accusations les plus infâmes étaient prodiguées dans les querelles littéraires. Rognier eut été traité d'impie, d'athée, de bestial par un de ces théologiens aussi habiles à manier l'épée qu'à consacrer l'hostie et de telles imputations pouvaient conduire en Grève. Bien qu'il en coûte toujours d'écrire de mauvais vers, on préférerait s'exécuter plutôt que d'aller en prison et on alignait quelques rimes, en maugréant, quitte à rire à huis-clos de Dieu et des saints. Rognier fit exception en ce que ses stances sont fort remarquables et d'un sentiment élevé. Il s'est souvenu en les écrivant de la ballade de F. Villon qui commence ainsi :

En l'an de mon trentiesme aage  
Que toutes mes hontes j'ay beues.

Nous aimons mieux Villon qui a plus de tristesse, mais Rognier l'emporte par l'élégance, il prouve aussi que l'indignation n'était pas seule à lui dicter de beaux vers. Pour ses élégies elles sont charmantes et valent à notre avis celle d'A. Chénier. Il en est une surtout qui a pour titre : *Impuissance*, dont le style est si souple qu'on la croirait de 1690.

Les satires n'ont jamais corrigé personne et elles paraissent bien plu-

tôt destinées à servir le ressentiment du poète que propres à réformer les mœurs. Depuis Archiloque jusqu'à Gilbert ce sont toujours les mêmes banalités contre la perversité des hommes. On convoque les animaux pour que leur innocence fasse ressortir l'odieux de nos vices et tout l'avantage qu'on en tire, c'est de composer ou d'entendre lire des hémistiches bien rythmés. C'est un genre plus difficile qu'on ne pense à bien traiter, il y faut beaucoup de raison, d'esprit, de connaissance des hommes, on peut y devenir vite ennuyeux si l'on n'a pour relever la monotonie du sujet, ces belles colères de la Muse indignée. Régnier, qui avait toutes les qualités nécessaires, excella dans la satire qu'il se plait à relever par des peintures éclatantes : la plus achevée qu'il nous ait laissée est la XIII<sup>e</sup> ; elle commence ainsi :

La fameuse Macette à la cour si connue.

On est surpris en la lisant d'y trouver des traits qu'on a déjà rencontrés dans le *Misanthrope*, et il est hors de doute que si Régnier eut vécu, il eut été regardé comme aussi grand que ses successeurs. Du moins la gloire de Boileau serait-elle éclipsée, car malgré son talent il reste sec, il ne sait pas peindre, et c'est vraiment lui qui est en décadence. Régnier mourut en 1613, à l'âge de quarante ans, au moment où l'homme est dans toute sa force intellectuelle ; il avait quitté peu à peu l'allure embarrassée de ses premiers essais, il était à l'aise, son style était devenu ferme, et chaque vers emportait une pensée sur ses ailes. Lui mort, Boileau parut qui le traduisit, l'émonda et tenta d'attacher une calomnie à sa mémoire. Bien que les gens de lettres sachent que penser de l'un et de l'autre, le public ne connaît pas Régnier. Et puis, chose triste à dire, on trouva les écrivains de cette école trop nus, ils n'ont pas un art éblouissant, comme disent les modernes. Faudra-t-il toujours se payer de mots ? C'est à force d'art que le dix-huitième siècle a produit sa poésie factice, et c'est aussi à force d'art que nous nous sommes attiré la décadence dont on s'effraie aujourd'hui. Jamais l'art ne fut si aimé, si recherché qu'à présent, j'en appelle à tous les imitateurs, et ils sont nombreux. Ils pourraient nous dire mieux que personne, ce qu'il leur en a coûté de patientes études pour parachever tous ces romans, toutes ces poésies, tous ces drames sans cesse copiés sur le même modèle et transformés pour les besoins d'un public blasé. Il est certes difficile d'être original quand on arrive après de grands créateurs, et il y aurait de l'injustice à méconnaître les difficultés qui arrêtent les jeunes gens,

mais les obstacles ne sont pas si grands qu'on ne puisse les surmonter; il y a beaucoup à faire, il ne s'agit pour cela que de s'arracher à des séductions dangereuses et de s'inspirer ailleurs que dans les livres. Que d'écrivains du plus grand talent sont morts en route pour avoir choisi un faux point de départ ! Produire tôt, vite et beaucoup est une maladie de l'époque; toutes les forces de l'homme s'usent ainsi à des œuvres ingrates, l'intelligence arrive à un prompt épuisement, point de vie, point de couleur, point de puissance et rien que le misérable spectacle d'une muse sénile et déjà fardée. Les poètes d'autrefois n'étaient pas ainsi, ils savaient qu'à l'exception de quelques rares génies, l'homme ne produit d'œuvres durables qu'en les mûrissant longuement, et que de tous les monuments de l'esprit, les écrits sont peut-être les plus difficiles, car il y entre non-seulement de la peinture et de la musique, mais encore de la science et des vérités. Ils s'exerçaient à penser; le cerveau est aussi docile à la volonté que peut l'être le bras ou la main, ils interrogeaient ce qui nous reste des anciens, puis ils cherchaient à plaire et non pas à étourdir. La belle chose que des stances bien faites qui ne disent rien ! Des images et jamais une idée ! Je sais que le vulgaire aime mieux les images, mais le vulgaire fait des vers et n'est pas poète.

En voilà assez pour établir que Régnier mérite une place à côté des plus grands écrivains. Tel qui dédaigne ses francs propos y reviendra malgré lui et les goûtera, bien qu'ils ne soient pas débités en style éblouissant.

EUGÈNE DEBRIGES.

---

# CLOTILDE DE SAVENAY

---

## NOUVELLE

(Suite et fin.)

— Enfin, il est sauvé ! dit la comtesse lorsqu'elle fut seule ; mais comment aborder M. de Savenay ? comment lui expliquer cette subite détermination ? que lui dire ?

— Rien, puisqu'il sait tout, dit le comte, se dressant devant Clotilde, semblable à la statue du Commandeur. Rassurez-vous, madame, ajouta-t-il, répondant ainsi au geste d'épouvante de sa femme, je ne veux pas plus vous tuer, que je n'ai tué votre amant lorsqu'il était dans vos bras. Vous vouliez m'expliquer votre détermination, disiez-vous, je vais vous expliquer mes ordres. Songez-y ; ils sont irrévocables.

— Monsieur, répliqua Clotilde, forte de son amour et de la haine que lui inspirait le comte, vos paroles me disent assez ce que je puis attendre de vous. Dans votre dureté, vous oubliez jusqu'au nom que vous portez ; vous n'êtes même plus gentilhomme. Vous le savez, j'aime...

— Moi aussi, j'aime, dit le comte, et je ne veux vous voir à personne autre que moi. Si tout à l'heure, me laissant aller à ma juste indignation, j'eusse frappé votre amant, c'était fini entre nous, madame, et je vous le répète : je vous aime. Ce que j'ai résolu, c'est de

vous soustraire à cette passion, de l'étouffer dans votre cœur, de vous séparer à tout jamais de cet homme. Ce soir même nous partons pour Savenay; j'ai ordonné que tout soit prêt et tout le sera. Ainsi donc, madame, pas de résistance, elle est impossible; j'ai le droit pour moi, et je me verrais forcé de vous contraindre à me suivre.

— Prenez pitié de moi, mon Dieu ! dit Clotilde en s'affaissant sur elle-même.

— M. de Savenay, après avoir pris à l'hôtel toutes les précautions qu'il crut indispensables, alla prévenir quelques-uns de ses amis de son départ précipité, et l'on se rappelle les félicitations que recueillit ce mari si entièrement dévoué aux moindres caprices de sa femme.

Le soir même, une berline de voyage stationnait dans la cour de l'hôtel, et une demi-heure plus tard le postillon fouettait les chevaux qui emportaient le comte et la comtesse de Savenay sur la route de Bretagne.

La ligne de conduite que s'était tracée le comte, devait être suivie par lui dans ses moindres détails.

Ainsi qu'il le dit à sa femme lorsqu'il la surprit dans les bras de Pierre, s'il se fût laissé dominer par son ressentiment et qu'il eût vengé son honneur outragé, nul retour vers lui n'était possible de la part de madame de Savenay. Il espérait au contraire anéantir dans le cœur de la comtesse cette passion invincible.

Si la haine lui faisait désirer la mort de son rival, il ne voulait pas que cette mort pût lui être imputée par Clotilde; s'il était décidé à frapper l'amant, il fallait que l'amante ignorât quelle main avait dirigé le fer. C'est pourquoi il entraîna madame de Savenay loin de Paris, et fit établir au château une surveillance de tous les instants. Après avoir veillé par lui-même à l'installation de la comtesse et donné ses ordres à son valet de chambre, Robert, en qui il avait toute confiance, il repartit aussitôt. A peine arrivé à l'hôtel, il écrivit quelques mots, puis se dirigea chez Pierre Dussaulx. Dissimuler sa haine dans cette entrevue et inviter le jeune compositeur à une soirée chez un des amis du comte, tel était le projet de M. de Savenay. Là, se disait-il, je ferai surgir une altercation entre nous, il aura le tort de m'insulter, le reste me regarde. Ainsi j'éviterai les interprétations malignes du monde. S'il est absent de chez lui, je prierai qu'on lui remette cette lettre qui attestera nos excellentes relations.

Arrivé à la demeure de l'artiste, le comte apprit que Pierre Dussaulx avait vendu tout ce qu'il possédait, prétextant un départ précipité. On ignorait le but de ce voyage.

Il n'est pas impossible, pensa M. de Savenay, en revenant à l'hôtel, que cet homme ait deviné mes intentions ; il nous aura suivi et peut-être se trouve-t-il près de la comtesse maintenant.

— Qu'on attèle, cria-t-il à ses gens, en franchissant le perron de l'hôtel ; je désire partir sur l'heure.

En quittant Clotilde, Pierre Dussaulx, dans l'exaltation et l'immense joie de son amour, se rendit chez lui, tourna dans sa chambre comme un lion déchaîné, puis l'air et l'espace lui manquant, il descendit au jardin et parcourut les allées préférées par mademoiselle de Moussy-d'Eglée. Longtemps contenue, sa passion était arrivée à son plus grand développement, et l'aveu de la comtesse, sa promesse de le revoir le lendemain, de fuir ensemble, lui rendaient insupportable le délai imposé par la loyauté de l'épouse. Obéissant en cela aux pensées qui l'envahissaient, il se dirigea le soir même vers l'hôtel qu'habitait Clotilde. Un mouvement inusité qu'il remarqua parmi les gens de service, lui fit concevoir quelques craintes, et l'arrivée d'une berline de voyage n'était pas de nature à calmer ses soupçons. Le comte, malgré la précipitation des ordres qu'il donnait, avait recommandé le plus absolu silence sur le but de ce départ. C'en était assez pour qu'un domestique *monnayât* sa discrétion, et lorsque la voiture s'élança de la cour, l'artiste apprit d'un valet que les maîtres se retiraient dans leur château.

Le lendemain, une chaise de poste brûlait le pavé dans la direction de Nantes. L'amant poursuivait le mari ravisseur.

Le soir même de son arrivée au village de Savenay, Pierre Dussaulx se faisait indiquer le château, situé environ à une lieue du village. Pénétrer jusqu'à Clotilde ne lui parut pas difficile ; le tout était de la voir à l'insu de son mari. Sans doute, se disait-il, le comte, devant l'aveu de sa femme, n'a eu qu'une pensée de vengeance ; il doit la surveiller étroitement ; c'est à moi d'é luder ses ruses.

Pendant deux jours il rôda, habillé en paysan breton, autour du château, examinant avec attention la moindre agitation des gens qui l'habitaient. Malheureusement il ne sut pas de suite, qu'à peine arrivé le comte était reparti pour Paris. Cette nouvelle que lui raconta un paysan dont le fils travaillait au château, le décida enfin à franchir les murailles et le fossé qui le séparaient du parc. Une fois là, sa maîtresse était à lui, il l'enlevait à son oppresseur.

Informé dans quelle partie du château se trouvaient les appartements de la comtesse, Pierre se glissa d'arbre en arbre jusqu'à une porte basse qu'il franchit et monta un escalier de service menant au



premier étage. La chambre de madame de Savenay, située à l'étage supérieur, était précédée d'un long couloir non éclairé, que l'artiste eut bientôt atteint. Écoutant le moindre bruit qui pût le guider, tremblant à chaque pas d'être découvert, il allait pénétrer dans une des chambres qui commandaient les appartements de Clotilde, lorsqu'une porte s'ouvrit et donna passage à Robert, l'homme de confiance du comte, qu'accompagnait une des femmes de madame de Savenay. Pierre n'eut que le temps de se jeter dans un des coins les plus obscurs du couloir et de retenir sa respiration. La lumière de la lampe se projetait jusqu'à ses pieds.

— Vous pouvez vous retirer, Julie, dit Robert, je viens de prendre les ordres de madame, elle désire rester seule.

Puis il se dirigea vers le grand escalier, pendant que Julie prenant le côté opposé, frôlait en passant Pierre, cloué à sa place par la crainte d'être surpris. Quelques minutes plus tard, pensa-t-il, je rencontrais cette fille et j'étais perdu. Enfin elle est seule maintenant !

Un instant après, il frappait à la porte de la comtesse.

— Clotilde, dit-il en baissant la voix, ouvrez, ouvrez vite, c'est moi.

— Je vous attendais, Pierre ! s'écria madame de Savenay en tombant dans les bras de son amant.

Ce mot dit assez les souffrances, l'exaltation de l'amour chez cette femme.

Je vous attendais !

N'était-ce point le récit rapide des tortures morales que lui imposait son mari ? n'était-ce pas l'expression la plus terrible de la haine et du mépris que lui inspirait l'homme dont elle portait le nom ?

La douce et aimante jeune fille qui avait sacrifié son amour de femme à son affection filiale ; l'épouse résignée qui, dans sa sublime abnégation, avait repoussé l'être qu'elle chérissait pour ne pas forfaire à l'honneur, disait aujourd'hui à son amant :

Je vous attendais !

— Clotilde, dit tout à coup Pierre Dussaulx, ici, chacun dort maintenant, il nous faut profiter de cet instant de liberté ; demain, peut-être, il serait trop tard.

— Oh, oui, reprit la comtesse, quittons ce séjour affreux ; j'ai le pressentiment qu'il me servira de tombeau ! Tiens, vois comme je tremble, ajouta-t-elle en passant ses bras autour du cou de son amant et en offrant sa belle tête aux lèvres de Pierre,

— Chassez ces tristes idées, ma chère Clotilde ; la vie ne nous

sourit-elle pas? Le bonheur s'offre à nous, pourquoi empoisonner la coupe qu'il nous tend?

— Je suis toute rassurée, dit la comtesse avec un indicible sourire; non, je ne crains plus la mort; ne suis-je pas près de toi, qui m'aimes!

En ce moment, de nombreuses lumières, qui sillonnaient le jardin et le parc, vinrent refléter leurs ombres sur les fenêtres de madame de Savenay. Une grande agitation régnait au château; les domestiques couraient; des portes s'ouvraient et se fermaient. Monsieur de Savenay venait d'arriver. En sautant de voiture :

— Robert, dit-il, suivez-moi chez la comtesse, j'ai besoin de vous; et prenant dans la poche de la berline sa boîte de pistolets, il franchit lestement le perron du château.

Pierre, d'un bond, fut derrière le rideau; une pensée avait traversé son cerveau.

— Enfin, le voilà, dit-il, nous allons donc nous voir face à face.

— Ciel! le comte! s'écria Clotilde épouvantée. Que faire?

— Oh! je le sais bien, fit l'artiste, en fouillant la chambre du regard. Rien, pas une arme; qu'importe!

— Mais je suis perdue, déshonorée; de grâce, mon ami, fuyez; — et tombant à genoux: Au nom de mon honneur, au nom de notre amour, fuyez; je me sauverai, je vous rejoindrai, que sais-je, mon ami, mais fuyez.

— Fuir!... répliqua-t-il, ébranlé par les supplications de Clotilde.

— Oui, mon Pierre, partez, au nom du ciel, fuyez!

— Et par quelle issue m'échapper?

— C'est vrai, dit madame de Savenay attérée; il n'est plus temps. Pardon, pardon, mon Dieu! Je suis punie, je suis flétrie!

— Toi, ma bien-aimée, toi, flétrie! non, non! s'écria Pierre Dussaulx en l'entourant de ses bras et la baisant au front. Ce balcon doit donner sur le parc que je connais, ajouta-t-il en levant l'espagnolette de la fenêtre.

— Malheureux! vous vous tueriez! fit Clotilde ne s'élançant vers son amant.

Le comte venait d'ouvrir le salon qui précédait la chambre de sa femme et s'approchait de la porte.

— Adieu, ma Clotilde chérie! dit Pierre Dussaulx en enjambant le balcon.

La comtesse poussa un cri horrible.

Son amant roulait dans l'espace.

— Ouvrez, madame ! cria le comte ; et n'obtenant pas de réponse :  
ouvrez ou je brise cette porte !

La porte vola en éclats.

— Ah ! fit le comte en apercevant sa femme, immobile, blanche,  
froide, telle qu'une statue de marbre.

Clotilde !... Elle est folle !... Clotilde, je suis à vos genoux ; répon-  
dez-moi, de grâce !

La comtesse de Savenay répondit par un cri prolongé, sourd, assez  
semblable au râlement d'un mourant, et étendit convulsivement son  
bras dans la direction du balcon.

Le comte se précipita à la fenêtre et aperçut un homme qui se  
traînait sur ses mains vers le fossé d'enceinte.

— Au moins, lui, je le tuerai, s'écria le comte, bondissant hors de  
l'appartement.

Dans le jardin, monsieur de Savenay suivit une trace de sang qui le  
conduisit jusqu'au fossé qui bordait son parc ; un homme était étendu  
au fond. Il sauta près de lui.

— Encore trop tard, dit le comte d'une voix sourde ; il est mort !

— Donnez-moi la main, Robert, dit-il à son valet de chambre qui  
l'avait suivi. Vous enlèverez vous-même ce cadavre ; celui d'un mal-  
faiteur, probablement, qui sera tombé du mur d'enceinte en voulant  
s'introduire dans le parc.

— C'est sans doute cela, fit Robert, monsieur le comte a raison.

En revenant près de la comtesse, monsieur de Savenay la trouva  
dans la même position. Seulement son regard de terne et de glacé  
était devenu sombre.

— Montez à cheval et courez à franc-étrier chercher un médecin,  
dit le comte à son valet de chambre. Dites également à Julie de venir  
près de sa mattresse.

Et monsieur de Savenay, resté seul avec sa femme, s'agenouilla  
devant elle, couvrit sa face de ses deux mains et demeura ainsi  
anéanti devant son propre châtiment !...

. . . . .  
. . . . .

---

— Et la comtesse ? dis-je à Ludovic qui venait de me raconter cette  
histoire.

— Qu'importe, mon cher Camille, me dit-il ; là n'est pas la morale de ce récit, puisqu'il faut employer les gros mots.

Qu'importe le sort de cette malheureuse comtesse !

Ce qu'il faut savoir : c'est que l'amour n'est pas à rejeter du mariage ; c'est qu'il est préférable de ne pas épouser, même la femme qu'on aime, quand cette femme déclare ne pas vous aimer, plutôt que d'encourir les dangers et la responsabilité d'unions aussi dangereuses.

Sur ces derniers mots, Ludovic se retira et me laissa penser tout à mon aise au sort de Clotilde, au dévouement de son amant, au châti-  
ment affreux du comte de Savenay.

FRÉDÉRIC CURNET.

---

# REVUE DE LA SEMAINE

---

## REVUE DES SCIENCES

---

Les tournois astronomiques. — De la chaleur dégagée dans les combinaisons chimiques. — Les lingots de calcium. — Encore les générations spontanées : expériences de M. Pouchet.

**ASTRONOMIE.** — C'est le lundi que se réunissent au palais de l'Institut les membres de l'Académie des sciences ; à l'ordinaire, les séances, si intéressantes qu'elles soient, n'attirent qu'un public limité, de telle sorte que chacun trouve à s'asseoir et que nul n'étouffe son voisin ; mais depuis quelques semaines la section d'astronomie se livre à des tournois homériques qui mettent tout Paris en mouvement. La salle des séances est inabordable, et l'annonce des défis successifs de MM. Leverrier, Delaunay, Liouville et Mathieu cause une affluence si inusitée que M. Dumas ne peut s'empêcher de s'écrier : « Je n'aurais jamais cru qu'il y eût autant d'astronomies à Paris ! »

Les journaux politiques se sont faits tellement les échos des questions qui s'agitent dans l'asile paisible des sciences que nos lecteurs connaissent, sans doute, quelques-unes des phases du débat, au fond tout personnel, croyons-nous, qui donne lieu à ces rumeurs. M. Le Verrier a attaqué tout le Bureau des Longitudes ; le Bureau des Longitudes a vertement riposté ; puis, il y a eu une diversion et M. Delaunay supporte actuellement tout le poids de la colère de M. Le Verrier. M. Le Verrier accuse des erreurs dans les travaux de M. Delaunay ; à son tour, M. Delaunay en montre dans ceux de M. Le Verrier, et finalement, si on les croyait, ils auraient à réviser l'un et l'autre tous leurs travaux, voire même à repasser leur examen de bachelier. Que

résultera-t-il de tout cela? Rien, assurément, qui soit à la déconsidération des sciences, mais une confirmation nouvelle de l'opinion qui fait des haines de savants les plus vivaces, et de celles des astronomes les plus implacables.

Est-ce bien la peine de passer sa vie dans le ciel pour en rapporter à la surface de la terre une si mauvaise humeur?

Nous ne voulons pas rentrer dans le détail des questions soulevées par M. Le Verrier; il suffira sans doute à nos lecteurs de savoir que M. Delaunay ayant fait une *Théorie de la Lune* pour l'impression de laquelle l'Académie a voté 30,000 francs, M. Le Verrier prétend que cette *Théorie* est remplie d'erreurs; en vérité, et de l'aveu de M. Delaunay, elle ne concorde point avec les observations; mais c'est là, sans doute, ce que la théorie a de nouveau, puisque ce défaut de concordance conduit à rechercher de nouvelles causes à la variation séculaire du mouvement moyen de la lune autour de la terre. M. Le Verrier n'a rien avancé que M. Delaunay n'eut indiqué avant lui; aussi les attaques de M. Le Verrier ont-elles généralement été mal reçues et sont-elles considérées comme basées plutôt sur un désir que sur un fait.

Nous saisisons l'occasion que nous offrent ces controverses passionnées des astronomes pour dire quelques mots en faveur de la médecine; on reproche souvent, en effet, à la médecine, un défaut d'exactitude qui lui enlève aux yeux de bien des personnes le caractère positif; de ce que l'on a vu deux médecins différer d'opinion, quant à une maladie — et qui ne l'a vu! — ou quant à son traitement, on en conclut rapidement que la médecine n'est point une science. En raisonnant ainsi, on serait conduit à nier successivement toutes les sciences; voyez donc, en effet, ce qui se passe en astronomie, de beaucoup la plus exacte des sciences! Il nous serait facile de développer cette pensée et d'arriver à démontrer que lorsque l'on n'exige pas plus de la médecine que des autres sciences, la médecine peut autant que l'une quelconque d'entre elles, montrer sa méthode, ses règles et ses lois; mais l'espace nous manque et nous aurons d'ailleurs à revenir sur cette question.

**Physique.** — M. Sainte-Claire Deville a lu un important mémoire sur la *chaleur dégagée dans les combinaisons chimiques*. On sait qu'en général les combinaisons chimiques sont accompagnées d'un dégagement notable de chaleur; parfois même cette chaleur est telle que la *combustion* se produit; c'est de la sorte que l'on obtient de la lumière par suite de la combinaison du carbone, du phosphore, du soufre, etc., avec l'oxygène de l'air; l'oxygène n'est même point nécessaire à la production de la lumière, puisqu'en projetant de l'antimoine très-divisé dans un flacon qui ne contient que du chlore, on obtient une lumière très-vive. De plus, il est maintenant démontré que la chaleur animale est due non-seulement à la combinaison de l'oxygène de l'air avec le carbone du sang veineux pendant l'acte de la respiration,

mais encore à cette infinité de combinaisons chimiques qui font que les substances organiques se transforment incessamment, passant par une prodigieuse quantité d'états de plus en plus complexes pour retourner à des états de plus en plus simples, et accomplir ainsi le cycle des transformations organiques.

Mais d'où vient qu'il se produit ainsi de la chaleur dans ces combinaisons? Telle est la question à laquelle M. Sainte-Claire Deville vient de chercher une solution.

Faisant précéder sa théorie d'expériences ingénieuses qu'il serait trop long pour nous de rapporter, l'auteur cherche à établir que tous les corps contiennent en eux de la chaleur à l'état latent, qu'ils laissent dégager au moment où ils se combinent; en sorte que le calorique produit ne se créerait point au moment de la combinaison — hypothèse que M. Sainte-Claire Deville rejette vivement — mais qu'il préexisterait dans les corps avant la combinaison. Nous ne croyons pas que cette doctrine soit neuve, mais nous savons qu'elle n'a point cours dans l'enseignement. Les auteurs classiques ne désignent sous le nom de *chaleur latente*, que celle qui doit être absorbée par un corps pour passer de l'état solide à l'état liquide, sans que cette absorption se révèle au thermomètre; pour passer à l'état liquide, en effet, ce corps a dû absorber une certaine quantité de calorique, et cependant sa température n'est pas plus élevée: ce calorique est donc latent, c'est-à-dire caché. Quoi qu'il en soit, nul, mieux que M. Deville, n'a autorité pour faire passer dans l'enseignement cette théorie, aujourd'hui démontrée, et nous espérons que son mémoire n'est qu'un premier pas vers ce but. Mais abordant hardiment la question du rôle que joue la chaleur dans la constitution intime des corps, pourquoi M. Deville n'a-t-il pas dit un mot de l'électricité et de la lumière. Si, en effet, les corps contiennent à l'état latent de la chaleur qui devient sensible au moment de leurs combinaisons, ils contiennent au même état de la lumière et de l'électricité; sinon, quelle serait la source de ces deux forces qui se manifestent tout aussi bien que la chaleur dans les mêmes circonstances? M. Deville qui ne veut point admettre les créations de forces est donc obligé de reconnaître qu'outre le calorique, les corps contiennent à l'état latent de la lumière et de l'électricité, en proportions définies pour chacun d'eux.

Ceci nous mènera loin et nous vivrons sans doute assez, nos lecteurs et nous, pour voir le jour où l'on reconnaîtra aux corps une électricité et une lumière spécifiques de même que l'on connaît à présent une chaleur spécifique.

CHIMIE. — A l'occasion d'une savante étude sur la substance verte des végétaux, M. Frémy (de l'Institut) s'est élevé avec force contre l'abandon où semble actuellement laissé ce que les chimistes appellent *l'analyse immédiate organique*, c'est-à-dire l'étude des principes élémentaires des végétaux et des animaux. C'est une des gloires du siècle que la création de la chimie organique, qui n'a pas de tradition dans le passé. Eh bien! depuis plusieurs

années il ne se fait plus de travaux dans la voie qu'avaient si brillamment ouverte les Liebig, les Gerhardt, les Dumas et les Wurtz. On en est revenu à la chimie des métallurgistes et des industriels. Espérons que la vigoureuse sortie de M. Frémy aura quelque écho dans les laboratoires.

— Après les lingots d'aluminium et de nickel, voici des lingots de calcium ; on extrayait un métal charmant de la terre glaise, voici qu'on en extrait de la chaux. Le calcium n'est pas un corps nouveau puisque sa découverte remonte au commencement de ce siècle ; mais jusqu'à ce jour on ne l'avait point obtenu à l'état de lingot ; grâce à de nouveaux procédés d'extraction dus à M. Caron et annoncés par M. Dumas, le calcium pourra peut-être un jour tenir une place parmi les métaux employés dans l'industrie.

**BIOLOGIE.** — *Des générations spontanées.* Nous annonçons dans notre dernier numéro que nous ne serions point surpris quand M. Pouchet, le défenseur des générations spontanées, viendrait, par de nouvelles expériences, renverser celles que M. Pasteur avait instituées pour établir que l'atmosphère recelait d'innombrables germes d'êtres organisés. En effet, par deux documents importants, M. Pouchet vient de réfuter l'allégation de M. Pasteur ; le premier de ces documents est une lettre insérée dans le *journal du Progrès des sciences médicales* ; le second est une communication à l'Académie des sciences sur la *micrographie atmosphérique* ; nous ne parlerons point de la lettre de M. Pouchet qui n'est, en résumé, qu'une négation savante de la valeur des expériences de M. Pasteur, mais nous dirons quelques mots de la note envoyée à l'Académie.

On se rappelle que la question est de savoir si l'atmosphère est le réceptacle des germes organisés qui produisent des animaux dans les expériences ou si ces germes se sont créés spontanément. Analysons l'air, dit M. Pouchet : Or l'observation prouve que la neige, en tombant tranquillement, recueille dans ses anfractuosités tout ce qu'elle rencontre dans l'air et qu'elle vient ainsi nous traduire fidèlement l'état de l'atmosphère de la région des nuages et de la surface du sol ; si donc, il existe réellement dans l'air des corpuscules animés, nous les retrouverons dans la neige recueillie avec des précautions convenables. Or, le 24 février dernier, la neige se mit à tomber dans la cour du muséum de Rouen, et M. Pouchet en recueillit 5 centimètres d'épaisseur sur une étendue de 4 mètres carrés ; on déposa cette récolte dans de grands bassins de cristal qui furent recouverts de cloches ; à mesure que la neige se fondait, elle prenait une teinte noire qui était due essentiellement à la présence des corpuscules recueillis par la neige dans l'atmosphère, et à leur concentration à sa surface.

Quels étaient ces corpuscules ? Il y avait d'abord beaucoup de parcelles de fumée, puis de la fécule de blé, puis de la fécule colorée en bleu, absolument comme si elle avait été en contact avec l'iode (ce qui tendrait à démontrer la présence encore contestée de l'iode dans l'air), puis des grains



de silice, des grains de calcaire; enfin deux œufs et deux cadavres d'infusoires et six autres animalcules microscopiques.

Où sont donc, demande M. Pouchet en présence de ces résultats, les myriades de monades, de paremécies, de spores, etc., que devrait receler une semblable colonne d'air atmosphérique ! La dissémination aérienne des germes doit être reléguée au nombre des anciennes erreurs dont la science doit se débarrasser sous peine de ne jamais progresser.

« Avant peu, dit M. Pouchet en terminant, en choisissant des éléments connus et définis, j'espère parvenir à démontrer que le peu de germes disséminés dans l'air ne peut nullement expliquer les phénomènes de genèse que l'on voit se manifester dans la plupart des cas avec une si prodigieuse effusion. »

Nous entendrons bientôt parler, sans doute, d'expériences contradictoires de M. Pasteur ou de M. Doyère et la question pourra se prolonger ainsi plusieurs années durant : nous aurons soin de n'informer nos lecteurs que des résultats décisifs.

D<sup>r</sup> EUGÈNE DALLY.

---

## REVUE DU PALAIS

---

La Revue mensuelle du Palais, qui nous est confiée, présente, dans un cadre aussi restreint, des difficultés que nous ne pouvons dissimuler. Quelques pages à peine par mois ne seront-elles pas insuffisantes pour rendre un compte exact des événements judiciaires, pour intéresser les lecteurs du *Causeur* ?

C'est un nombre effrayant que celui des contestations de toute nature qui s'élèvent chaque année sur les deux bords de la Seine, dans ces salles qu'ont fait retentir tant d'éloquentes voix; la matière abonde, et cependant nous sommes embarrassés. Il y a procès et procès. De toutes les questions d'intérêt purement particulier, personne ne s'inquiète : que M. X... soit débiteur de M. C..., peu importe; les controverses de droit ou les discussions de pratique ne préoccupent que les juristes et les gens du métier; l'innombrable quantité des délits de bas étage : ceux des ivro-

gnes qui se battent, des marchands de vins qui vendent de l'eau, des petits voleurs maladroits; tous ces forfaits vulgaires n'intéressent en réalité que les prévenus.

Il faut un attrait plus puissant pour que le monde tourne vers nous ses regards; pour qu'il dresse l'oreille il faut qu'une voix retentisse au-dessus du bourdonnement quotidien, qu'une grande cause s'élève. Alors on assiège le Palais, on s'arrache les feuilles judiciaires. On aime l'éclat des procès politiques, les horreurs de la Cour d'Assises, les originalités de la Police correctionnelle, et surtout le scandale de ce qu'on nomme les questions d'État. Séparations de corps, désaveus, sont une bonne fortune pour les curieux et pour les avocats, dont le nom mêlé à tant de bruit, devient célèbre du même coup.

Nous ne croyons pas toutefois, devoir chercher là le sujet de nos observations. Ce serait, en présence des journaux spéciaux et même de certaines chroniques hebdomadaires, nous mettre dans une position trop défavorable : plus d'espace serait nécessaire pour tenir le lecteur au courant. Parler de tant de choses, donnerait à cette chronique une importance qu'il ne convient pas au *Causeur* de lui accorder. S'appesantir sur des faits de cet ordre, faire du bruit autour d'un nom tâté, bâtir à un coupable un échafaud de publicité, plaisanter un mari, s'étendre ainsi, sans hut utile, sur les mauvaises manifestations de la nature humaine, n'est pas d'ailleurs une chose si excellente en soi que nous nous plaignions d'un silence qui serait volontaire s'il n'était commandé.

Nous pourrions parler, par, exemple, de ce père que la cour d'assises de l'Aveyron vient de condamner aux travaux forcés à perpétuité pour avoir tué son enfant âgé de cinq jours. Ce misérable battait son père, torturait sa femme, — un ange de vertu et de résignation, — et se débarrassait, en étouffant ses enfants nouveaux nés, des ennuis d'une famille et des devoirs de la paternité ! Mais nous répugnons à donner les détails navrants de ce crime qu'eussent réprouvé Sparte et Rome au temps même de leur barbarie. C'est de loin, à travers un voile, qu'il faut regarder ces scènes horribles; y assister de trop près est chose mauvaise et inutile. Le corps souffre d'un air malsain, l'esprit se corrompt à la lecture de ces débats, à cette sorte d'initiation aux fraudes, aux vices, aux crimes qu'il serait peut-être plus sage de laisser ignorés. Si la société a des représentants chargés, pour elle, de poursuivre ou de punir, auxquels le devoir impose la pénible nécessité de sonder ces plaies, de vivre, médecins, au milieu de ces malades, — tâche bien dure, et dont plus d'un gémit, — c'est peut-être pour qu'elle puisse détourner les yeux de ce funeste spectacle.

Ne serait-il pas plus attrayant, de nous attacher, au sujet des contestations judiciaires qui peuvent se présenter, à la recherche de ces principes généraux de droit et d'équité qui dominent toute législation ? En dehors d'une exposition scientifique n'y a-t-il pas, à l'occasion, bien des choses à dire sur la philosophie du droit, sur la raison d'être de telle disposition de nos

codes, sur les habitudes, les traditions judiciaires, tout cela bien entendu, à propos d'un procès actuel, et sans aucune *préméditation*? Nous voudrions, en un mot, entretenir nos lecteurs de ce qui fait la vie du Palais, mais en parlant le langage du monde, et non celui du droit.

C'est ce programme que nous tenterons de mettre à exécution.

Il est impossible que nous ne disions pas un mot des graves débats dont l'opinion publique a été si fort émue l'autre semaine et qu'un remarquable arrêt est venu trancher lundi dernier. Tout était grand dans cette affaire : tribunal, parties et avocats ; aussi le combat s'est-il livré sous les yeux de spectateurs non moins élevés, ce n'était vraiment plus un public. Les rares privilégiés admis dans l'enceinte de la première chambre, les 15, 16 et 17 mars, ont pu raconter les plaidoiries et les incidents de l'audience, détails d'autant plus intéressants que la publicité n'a fait connaître du procès que le résultat. La décision de la Cour, nous n'avons pas à l'apprécier, mais nous pouvons dire que l'arrêt contient sur la question de droit de savoir si la diffamation contre un mort constitue un délit puni par la loi pénale, des considérants développés et importants qui, sans aucun doute, feront jurisprudence dans le sens de la négative.

Après le prononcé de cet arrêt, la première chambre de la Cour s'est occupée d'une contestation qui mérite d'être relevée, entre la Compagnie du chemin de fer de l'Ouest et l'un de ses anciens employés, blessé à son service, incapable de travailler désormais, et qu'elle se refusait à indemniser. La Cour a confirmé le jugement du tribunal, faisant droit à cette trop juste réclamation. Il est malheureux que les Compagnies de chemin de fer n'empruntent pas à leur qualité de personne morale, des sentiments dont l'absence suffirait à flétrir une personne réelle. Les exemples d'une telle résistance de leur part ne sont que trop fréquents, surtout si l'on songe à la modicité des sommes qui sont allouées à titre de réparation d'un dommage inappréciable en argent : la perte de la santé et de la force indispensables au travail. Nous voudrions voir mieux comprise par les Compagnies, la nécessité de compter avec leurs employés. Leur travail, leurs efforts, sont bien pour quelque chose dans le succès des grandes entreprises réalisées déjà, et surtout de celles qui se réaliseront dans l'avenir, avec l'aide du principe d'association. Ce principe n'est pas vrai seulement entre capitalistes, son application est efficace entre travailleurs, et l'union de ces deux classes, dans un but d'intérêt général, fera son plus utile comme son plus glorieux résultat. En marchant, dès aujourd'hui, dans cette voie de progrès, en s'attachant les employés par des conditions avantageuses et par la sécurité donnée à leur subsistance, les Compagnies feraient une bonne action, sans compter qu'elles feraient une bonne affaire.

**HENRY DU BUIT,**

Avocat à la Cour impériale.

## REVUE DES THÉÂTRES

La vapeur et la télégraphie électrique sont, assurément, deux merveilleuses découvertes, appelées à réaliser une foule de projets humanitaires et de réformes sociales, qui firent traiter de fous, il n'y a pas encore très-longtemps, ceux qui osèrent les concevoir et se faire leurs apôtres. La pensée ne peut donc pas nous venir de leur reprocher d'avoir remplacé les diligences et les pigeons voyageurs, car le progrès, quelle que soit la forme qu'il revête, nous trouvera toujours parmi ses plus zélés partisans ; mais ne vous semble-t-il pas que l'abus a suivi de bien près l'usage, et que les chemins de fer nous ont mené bien loin ?...

Le but avoué de la vapeur et de l'électricité était de supprimer la distance. Bravo ! du même coup toutes les frontières tombaient, la douane devenait un mythe, le gendarme un souvenir, le mouvement perpétuel était trouvé, et les peuples se donnaient le premier vrai baiser de paix en devenant tous membres de la même famille !

Paris étendait ses faubourgs jusqu'à Londres, Berlin, Vienne et Madrid, ce qui était charmant, et nous devenions Européens, sans cesser d'être Français !

Vive donc la suppression de la distance..... Mais voilà que, bientôt, on profite de ce que l'on est en train de *supprimer* pour supprimer également le temps, sous prétexte que les Américains, gens essentiellement pratiques et expéditifs, nous ont donné l'exemple, en créant tout exprès un proverbe qui dit : *Times is money!* ce qui signifie : l'argent étant la chose la plus précieuse du monde, et le temps n'étant pas autre chose que de l'argent, sous une forme commode, il faut en dépenser le moins possible !

Et l'on est parti de là pour réaliser des économies qui nous ont tous transformés en modernes Harpagnons ; si bien que l'*Avare* est à refaire, et que, si Molière revenait, il le peindrait sous les traits d'un homme pressé !

Et cependant, à quoi bon courir si vite ? En touche-t-on plus tôt le but fixé par Dieu ?..... les saisons ont-elles changé ? la vieillesse n'est-elle pas toujours la vieillesse, et, quand sonne l'heure du grand voyage, ne sont-ce pas souvent les derniers partis qui sont les premiers arrivés ?

Que l'on aille avec la rapidité de l'éclair, de Paris à Lyon : — Très-bien ! car, loin de diminuer, ainsi, l'étoffe dont est faite la vie, on la double, on la triple ; mais pourquoi changer sa propre existence en locomotive, et s'en faire à la fois le chauffeur et le grand ressort ?..... Où est la nécessité de res-

sembler toujours au vent et à la fièvre?... Et à quoi sert alors, au Créateur, de nous avoir donné la jeunesse, le soleil, la poésie, l'amour?...

Tout cela est pour dire qu'à notre avis, on a eu tort de *supprimer* autant de choses (nous nous servons de l'expression favorite de Charles Dickens), et que, parmi celles que nous regrettons en littérature, figurent les prologues, les préfaces et les professions de foi. On entre tout de suite en matière, comme un boulet de canon. On ne frappe pas à la porte, on salue à peine, on tombe au milieu du salon, sans crier gare!

— « Monsieur, je trouve mademoiselle votre fille charmante; j'ai vingt-huit ans, cinquante mille livres de rentes, et je désire me marier dans quinze jours..... pouvez-vous m'accepter pour gendre? » — « Madame, je vous ai vue ce matin pour la première fois, nous ne nous connaissons ni l'un ni l'autre; mais je cherche une maîtresse, me voulez-vous pour amant?.... »

La dame et le monsieur disent le plus souvent *Oui*, tant on est habitué à ces façons d'agir, et tant il faut savoir saisir l'occasion à la vapeur... Ce n'est pas leur faute, c'est celle des temps!

Nous n'avons pas la prétention de nous mettre en travers du flot qui passe. Nous dirons seulement que, si nous étions encore à l'époque heureuse où les professions de foi étaient utiles et où on les lisait pour s'en souvenir, nous aurions écrit ceci : — « En commençant cette *revue des théâtres*, dans LE CAUSEUR, nous déclarons que nous n'élèverons pas un autel nouveau aux vaudevilles du Palais-Royal et des Délassements-Comiques; que nous ne parlerons jamais de mademoiselle Rigolboche, ni des nains, ni des géants, ni des hercules, ni des clowns, dont nos scènes parisiennes nous offrent de temps en temps l'exhibition, sous prétexte de *nouveautés*; que nous nous montrerons très-modérément enthousiaste des *compères Guillery* et autres fantaisies, au gros sel, du même genre; que nous ne professerons qu'une admiration relative pour les pièces dites à décors, à costumes ou à femmes; — mais que, par contre, nous rechercherons les œuvres pensées, les œuvres écrites, partout où elles se produiront, et sous quelque forme qu'elles se produisent; que nous les jugerons en toute sincérité, sans parti pris d'école ou de genre; que nous applaudirons avec bonheur, que nous nous montrerons sévères à regret, et que notre devise sera : *impartialité, vérité!* »

Voilà ce que nous aurions écrit; si l'on faisait encore des professions de foi, mais puisque l'on en fait plus, nous allons marcher droit au but, promettant du moins de n'égarer le lecteur que si, à notre insu, nous nous perdons nous-mêmes en route, ce qui n'est pas impossible maintenant, surtout, que l'on est si peu *infaillible*, ce qui n'est pas un péché!

La quinzaine qui vient de s'écouler n'a pas été très-riche, quoique nos deux premiers théâtres — la Comédie-Française et l'Odéon — aient fourni chacun leur contingent au bilan dramatique de cette première moitié du mois. La pièce jouée rue de Richelieu — à tout seigneur tout honneur! — a pour titre : *le Feu au Couvent!* Elle est de M. Théodore Barrière, un auteur

souvent applaudi, qui se préoccupe moins de l'intrigue que des caractères, moins de l'action que du dialogue, moins du style que de la pensée !

*Le Feu au Couvent* n'ajoutera certainement rien à la réputation de l'observateur ingénieux et fin auquel on doit déjà une galerie si complète de types modernes, mais il y a cependant une idée, dans ce petit acte, et cette idée est développée avec beaucoup de grâce et d'esprit.

C'est l'histoire d'un jeune père, veuf à l'âge où l'on se marie d'ordinaire, et qui, ayant mis sa fille au couvent, a repris purement et simplement sa vie de garçon. Par bonheur, le couvent brûle (étrange bonheur, direz-vous), la Supérieure renvoie à leurs parents toutes les élèves, et vous voyez d'ici l'embarras de ce Lovelace de la seconde jeunesse, auquel tombe tout-à-coup sur les bras une espiègle et charmante enfant, qu'il regrette bien vite d'avoir si longtemps oubliée, qu'il aimera deux fois plus, pour réparer le temps perdu (nous ne sommes pas en Amérique !) et qu'il mariera à un certain M. de Mériel, qui ne paraît point déplaire à la petite personne !

Tout cela est très-finement, très-délicatement touché, et la leçon, pour être donnée avec des gants blancs, n'en est pas moins bonne !

*Le Feu au Couvent* n'a qu'un tort, celui de rappeler le *Père prodigue*, revu, non corrigé, mais à la vérité considérablement diminué, ce qui est une circonstance atténuante.

À l'Odéon, nous avons eu un *Parvenu*, cinq actes en vers de M. Amédée Rolland, jeune poète qui a le courage de son talent, et qui dédaigne les sentiers battus du mélodrame pour s'égarer, avec sa muse, sous les allées les plus capricieuses de la fantaisie... Malheureusement, il s'égaré trop, et, de même que son *Marchand malgré lui* n'était ni un vrai marchand, ni, surtout, un marchand... *malgré lui*, de même son *Parvenu*, (il se charge de le dire lui-même), n'est pas un parvenu. Selon nous, du reste, c'est son moindre défaut. M. Mercier est un personnage indécis, nullement nécessaire à l'action, dont il devrait, au contraire, être le pivot, et qui pourrait parfaitement descendre des Rohan, sans que cela changeât rien à la marche ou à l'intérêt de la pièce. Ce n'est pas de lui que l'on s'occupe, c'est de Laurence ! Qu'il ait été garçon meunier, qu'il se soit appelé le grand Pierre et qu'il ait épousé la Jeanneton, cela est bien égal au public, vraiment ! l'essentiel, c'est de savoir si Laurence se mariera avec son cousin Albert qu'elle aime, ou avec M. de Mosca, qu'elle n'aime pas ! Une fois ce point éclairci, bonsoir les amoureux, et chacun rentre chez soi, sans se souvenir de ce prétendu *Parvenu* !

Donc, à cet égard, la pièce est manquée, et le caractère disparaît, pour faire place à l'intrigue, au rebours de ce qui arrive dans *Mercadet*, dans les *Faux Bonshommes*, dans les comédies d'Alexandre Dumas fils, et dans quelques autres œuvres du répertoire de ces quinze dernières années, où les types mis en relief l'emportent sur tout le reste. Mais il y a des qualités réelles, à côté de ce défaut capital, et M. Amédée Rolland possède tout ce qu'il faut pour aller loin. Son vers est facile, sa rime est riche, et l'élé-

gance, le charme de la forme n'empêchent pas chez lui le mérite du fond. Il ne se contente pas de bien parler, il dit quelque chose, et si on l'écoute avec plaisir, même lorsqu'il fait l'école buissonnière, c'est précisément parce que l'on retrouve, sous ses habits de poète, l'étoffe d'un penseur !

Jugez plutôt :

« Tenez, je ne sais rien d'aussi platement bête  
Que ce mot *parvenu* que vous jette à la tête  
Le premier fainéant et le dernier venu.  
Comme l'on crie au loup, on crie au parvenu !  
Que lui demande-t-on ? des ancêtres peut-être ?  
Mais chaque parvenu n'est-il pas un ancêtre ?  
N'est-ce pas lui le tronc du chêne glorieux  
D'où chaque jour encor naissent des aïeux ?  
Artistes, ouvriers, savants, hommes de guerre,  
Avec la plume, avec l'épée, avec l'équerre,  
Nous avons tellement, fils de quatre-vingt-neuf,  
Labouré le vieux sol et mis la France à neuf,  
Fondé le droit moderne et semé par le monde  
Aux quatre vents du ciel sa semence féconde,  
Que nos grands parvenus se comptent par milliers  
Sur les champs de bataille et dans les ateliers ;  
Que de leurs jeunes noms toute l'Europe est pleine,  
Et que si l'on voulait par imbécille haine,  
Effacer d'un seul trait tous ces noms éclatants,  
Il faudrait raturer l'histoire de cent ans... »

Voilà, certes, qui est bien pensé et très-bien dit.

Le jeune parterre de l'Odéon l'a bien prouvé à M. Amédée Rolland, le soir de la première représentation !

**FORTUNIO.**

---

## REVUE DES BEAUX-ARTS

### EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS.

#### PEINTURE

(Suite.)

**DECAMPS.** — *Le singe peintre.* Decamps a peint les singes avec cette vérité et cette finesse d'observation qui se retrouvent dans tous les sujets qu'il a abordés. Le singe peintre est une de ses plus ravissantes productions en ce genre. Avec quelle imitation comique de l'action de peindre, ce singe, vêtu d'un élégant costume noir, bafouille son esquisse. Les divers objets qui meublent le fond sont rendus avec une grande perfection, ils sont peut-être un peu isolés sur la muraille blanche; et cependant le défaut est très-peu sensible, tellement l'ensemble se soutient par la puissance de l'harmonie et la valeur du ton.

*Le Centenier.* Le tableau représente la partie extérieure de la ville de Capharnaüm : de grandes murailles, dont le sommet est éclairé par un soleil éclatant se détachent sur un ciel d'un ton puissant et lumineux. La partie du second plan où la scène se passe est dans l'ombre vivement reflétée : le centenier est incliné devant le Christ, dans une attitude suppliante; d'autres personnages composent l'assistance. Les figures sont d'un très-grand caractère et d'un beau sentiment et sont tenues dans une juste mesure de coloration et d'accent de forme, vu leur éloignement du premier plan, lequel représente des accidents de terrain, des rochers, et une mare d'eau reflétant le ciel, tenu dans une partie d'ombre vigoureuse et transparente qui fait admirablement valoir la partie lumineuse dont l'éloignement augmente par la gradation habile du clair-obscur.

*Les Singes experts,* sont d'un ton moins brillant, mais d'une vigueur égale au tableau du *singe peintre*. Dans cette importante composition qui renferme toutes les plus brillantes qualités du maître, le temps a déjà déposé sur cette œuvre un émail qui ajoute au charme du coloris une harmonie complète. Le groupe de singes qui examinent un tableau est d'une grande vérité de mouvement et d'expression, et les costumes grotesques dont ils



sont revêtus donnent à cette scène un caractère comique irrésistible qui n'enlève rien à la portée sérieuse de l'œuvre, laquelle, par la puissance de l'exécution, la manière large et savante dont l'effet est entendu, peut être considérée comme une des plus estimées de notre grand peintre.

*Le Ménétrier*, effet de soleil couchant. La figure du ménétrier se détache par des tons de reflet d'une grande puissance, sur un fond brillant des derniers feux du jour. Le cimetière qu'il traverse, se couvre des grandes ombres du soir; sa marche, mal assurée, son archet crispé sur son instrument et sa figure pâle indiquent bien la frayeur dont il est saisi. Ce tableau a l'aspect d'une légende allemande.

*Paysage de la Turquie d'Asie*. De grandes lignes de terrain, d'un ton brun, semblent indiquer une végétation brûlée par le soleil, entrecoupée par intervalle de longs sillons d'une blancheur éclatante se prolongent dans le lointain et forment horizon, se détachant avec une netteté de forme incroyable sur le ciel, où voltigent quelques nuages blancs. Cependant tout est bien à sa place : l'éloignement est parfaitement rendu; il faut tout le grand art du maître pour résoudre de semblables problèmes. Le premier plan représente des personnages dont l'un est monté sur un chameau, ils gravissent une montée ardue; des arbres d'une végétation puissante et colorée terminent un ravin creusé dans des rochers. La partie où se trouvent les figures est dans l'ombre, et cependant les valeurs relatives des terrains et des personnages sont bien maintenues et se détachent avec une vigueur de ton surprenante. Il est très-difficile de se rendre compte du procédé du peintre; il échappe complètement à l'analyse. C'est là le grand talent de Decamps; c'est le secret de son génie. Ce paysage est d'un effet saisissant et d'un aspect immense par la magie de la coloration et le grand style des lignes. Il reste encore bien des tableaux de Decamps qui figurent à cette exposition et fourniraient aux recherches de la critique un puissant intérêt; mais je dois terminer, bien qu'à regret, mon compte rendu des œuvres de ce maître inimitable, pour pouvoir donner à mes lecteurs la suite de mes impressions sur les divers autres tableaux dont les brillantes qualités exigent un examen long et consciencieux.

**EMILE BOUQUET.**

*(La suite au prochain numéro.)*

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

**CORRESPONDANCE DE BÉRANGER**, recueillie par Paul Boiteau. — Tomes III et IV ; chez Perrotin, éditeur.

Voici un monument achevé, et un monument curieux, original, intéressant ! Ces quatre volumes, où cependant n'a pu trouver place qu'une faible partie de l'immense correspondance du poète, forment à eux seuls, tels qu'ils sont, l'histoire la plus piquante de nos quarante dernières années. Le talent poétique de Béranger a été contesté dans ces derniers temps. Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur ce talent qui a exercé une si incontestable influence, on ne peut refuser à Béranger les qualités éminentes de l'écrivain. La plupart de ses lettres sont des chefs-d'œuvre de style, de grâce et de cœur. L'âme du poète s'y reflète dans toute sa générosité. Ces deux derniers volumes auront un succès égal aux premiers, et ce n'est pas peu dire.

**CENT DATES D'HISTOIRE UNIVERSELLE**, par Alp. Feillet, directeur d'un cours d'éducation de jeunes personnes. — Chez l'auteur, 18, rue Pavée.

M. A. Feillet est déjà connu par des travaux historiques fort curieux sur l'histoire de France. Son petit livre, destiné à faciliter l'étude de l'histoire, est un véritable service rendu à tous ceux qui veulent, en quelques instants, jeter un regard sur l'histoire de l'humanité et contempler l'ensemble de nos progrès. L'enfant, en apprenant ce petit livre par cœur, est sûr de garder pendant toute sa vie une notion claire et nette des principaux événements de l'histoire universelle.

**L'ESPRIT DANS L'HISTOIRE**, par M. Édouard Fournier. — Dentu, libraire-éditeur.

M. Édouard Fournier est un esprit original, qui fait avec passion la guerre aux mensonges historiques. Il s'attache, dans ce volume, à démontrer la fausseté d'un grand nombre d'anecdotes, que tous les historiens acceptent sans les contrôler. Malheureusement ses critiques ne sont pas toujours concluantes. C'est, du reste, un ouvrage que le *Causeur* examinera avec plus d'attention.

**ENIGMES DES RUES DE PARIS**, par Édouard Fournier. — E. Dentu.

M. Fournier a fait pour les rues de Paris ce qu'il avait fait pour les mots historiques. Il les a étudiées une à une, puis a réuni en un volume les par-

tiularités les plus curieuses qu'il avait glanées le long des trottoirs. On ne peut mieux recommander la nouvelle œuvre qu'en citant quelques-uns des titres de chapitres : *Quelle est la véritable étymologie du mot FIACRE ? — Sur quelques bruits des rues de Paris, — D'où vient le nom de la Morgue. — Le vrai parrain du Pré Catelan. — Les Taranne. — Le Marronnier du 20 mars. — MM. Delamichodière, Villedo, Claude Charlot, Lazzari.* Ce livre aura autant de succès que ses devanciers et ajoutera à la réputation de l'auteur du *Vieux-Neuf*, de *l'Esprit des autres*, de *l'Esprit dans l'histoire*.

*Quinze ans du règne de Louis XIV (1700-1715)*, par M. Ern. Moret, 3 vol. — Didier, quai des Grands-Augustins.

Sous ce titre, un jeune historien, prématurément enlevé aux lettres, a analysé résumé, fondu dans un intéressant récit toutes les nombreuses publications que quarante années de travaux sérieux (1815-55) ont mis au jour; il est peu même de petites monographies qu'il n'ait étudiées ainsi que l'atteste la longue nomenclature de sources citées dans ces 3 volumes. Affaires diplomatiques; guerres, questions religieuses, histoire intérieure c'est-à-dire, recherche de l'opinion publique qui naissait à cet époque; persécution des protestants; on rencontre sur toutes ces questions des épisodes entièrement inédits et d'autres mieux étudiés que partout ailleurs, comme la guerre de la Hongrie et de la France contre l'Autriche; l'Académie des sciences morales et politiques avait recueilli favorablement ce travail, dont elle avait écouté plusieurs chapitres avec intérêt. Le seul reproche que nous ferons à cette belle étude c'est d'être trop souvent insuffisante sur les questions économiques et administratives de l'époque.

*Les Matinées littéraires.* — Un vol. in-18, format Charpentier, par TAXILE DELORD,

Les plus agréables, les plus spirituelles, les plus instructives matinées que nous sachions. M. Taxile Delord a habilement groupé divers travaux publiés soit dans les revues, soit dans les journaux quotidiens, et en a fait un cours d'histoire qui promène le lecteur à travers le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles jusqu'à nos jours. Nous nous bornons pour aujourd'hui à mentionner le succès de ce livre dont nous rendrons compte plus longuement dans notre revue littéraire.

*L'Amant de la Vénus de Milo.* — J. DE LAROCHEOIRE. — Chez Dentu, Palais-Royal.

L'incomparable statue, chef-d'œuvre du génie humain, connue sous le nom de Vénus de Milo, est sortie du sol où pendant des siècles elle avait été enfouie et est venue illuminer le monde de l'éclat de sa beauté. Elle est encore à faire l'histoire de l'influence de cette Vénus sur l'art contemporain, mais en attendant que l'histoire se fasse, l'enthousiasme suit son cours; avant d'analyser les grandes choses, on les admire. Or, nul au monde, pensons-nous, n'a poussé cette admiration aussi loin que l'auteur du poème

en prose que nous annonçons. Ces pages se ressentent du sujet qui les a inspirées ; l'expression est sonore et majestueuse, la prose est lyrique et cadencée, le sentiment est d'un idéalisme passionné. Nous recommandons la lecture de ce petit volume à ceux qui aiment à se retremper parfois dans la contemplation du beau idéal dont la Vénus Claomène (expression imaginée par l'auteur et plus juste que celle de Vénus de Milo) est l'expression la plus parfaite.

*Cabinet historique*, dirigé par M. Louis Paris. — Revue mensuelle. 20, rue de Savoie.

Depuis les bouleversements que les Révolutions et les différents changements administratifs ont nécessairement amenés dans tous les dépôts littéraires de la France l'excellent ouvrage du P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France* (1719 et 1768-78) est aujourd'hui comme non avenue pour guider le travailleur dans ces immenses labyrinthes de l'érudition ; le catalogue de Hænel (*Manuscrits des grandes bibliothèques de l'Europe*) est insuffisant par sa généralité même. M. Louis Paris a entrepris de combler cette lacune : il commence en ce moment la 6<sup>e</sup> année de son *Recueil des Manuscrits sur l'ancienne France* (histoire, littérature, arts, sciences) qui se trouvent dans nos bibliothèques publiques, ou en d'autres termes il a déjà indiqué 5,188 titres de pièces ou d'ouvrages manuscrits, inédits pour la plupart.

Pour augmenter l'intérêt de ce catalogue, M. Paris le fait précéder de documents trouvés par lui dans ses recherches et qui donnent une idée des découvertes heureuses que pourront faire ceux qui se lanceront à sa suite dans ces mines encore si peu exploitées.

---

CHARLES HABENECK.

---

Typographie Ernest Meyer, rue de Verneuil, 22, à Paris.

## CAUSERIE



---

### UN JOUR DE PLUIE

C'est dimanche et il pleut ! O printemps ! ô soleil ! ô primevères ! ô frais bourgeons ! où êtes-vous ? Il pleut, la bise gémit comme en décembre. Que de projets avortés ! que de fêtes entravées ! on avait attendu toute la semaine : à dimanche, disait-on, à dimanche, nous irons voir où en sont les lilas de Romainville, nous irons cueillir la violette dans les bois, aspirer les brises printanières ! Et voilà qu'il pleut, le soleil boude comme un vieillard quinquagénaire ; ce n'est pas la bise qui murmure, c'est la bise froide et grondeuse qui gémit comme si l'almanach n'avait pas officiellement annoncé la fin de l'hiver. La pluie fouette les vitres. Pauvres jeunes gens ! couples amoureux ! qu'allez-vous devenir ?

Je ne sais quel observateur a remarqué que la France était le seul pays de l'Europe où l'on prononce cette exclamation : Ah ! si j'étais gouvernement ! exclamation invariablement suivie d'un cours de politique. Je crois que la France est aussi le pays où l'on dit le plus souvent : « Ah ! si j'étais le bon Dieu, comme tout irait mieux ; il pleuvrait quand la terre a besoin de pluie, mais seulement la nuit ; il ferait toujours un bon soleil ; je me ferais un plaisir de donner aux hommes tout ce qu'ils désirent ; je ne les contrarierais jamais, je ne détruirais jamais leurs récoltes par des ouragans, des inondations, des tempêtes ; en un mot, je ferais l'œuvre qui semble la plus conforme aux

attributs de Dieu, c'est-à-dire la justice, la bonté et la perfection infinies. »

On le voit, c'est un cours familier de politique divine et providentielle, et on entend cela à tout bout de champ, à tout propos.

Les gens qui font ainsi la leçon au bon Dieu se font une idée assez étrange de l'Être suprême. Ils se le représentent sans doute comme un bonhomme, un peu taquin et nerveux, sujet à des accès de mauvaise humeur ou de faiblesse, se plaisant à nous contrarier avec de la pluie ou à nous gâter avec quelques rayons de soleil, se laissant fléchir par des simagrées, par des neuvaines, par des cierges qui brûlent, par des sacrifices humains, etc., etc., suivant les temps et les lieux.

Pour moi, je ne saurais consentir à me représenter Dieu sous de pareils aspects. Dieu, c'est la loi éternelle, immuable, en vertu de laquelle tout se développe et progresse, depuis l'atôme imperceptible, depuis l'homme jusqu'aux astres immenses. Nous ne demandons pas que l'enfant grandisse tout à coup, que le gland devienne chêne du soir au lendemain, parce que l'expérience nous a appris à connaître la loi de leur développement. Les mondes sont des êtres organisés qui naissent, grandissent, se perfectionnent en vertu d'une loi aussi. Tout a sa raison d'être. Les phénomènes atmosphériques dont nous nous réjouissons ou dont nous nous plaignons, suivant qu'ils favorisent ou contrarient nos désirs, sont aussi le résultat d'une loi générale. Notre atmosphère a des turbulences, des vices, des qualités qui tiennent à l'âge de notre planète, comme les pleurs, les étourderies, les gaietés bruyantes des enfants tiennent à leur âge et sont les conditions indispensables de leur développement.

N'avez-vous jamais songé à l'analogie frappante que l'enfance de l'humanité présente avec l'enfance de l'homme ? Comme l'enfant, l'humanité est égoïste, batailleuse, facile à décourager, mais aussi facile à entraîner : on la berce avec des contes et des chansons ; elle a peur de Croquemitaine sous la forme du diable ; elle croit aux choses extravagantes et elle les aime ; ses héros, ce ne sont ni ses précepteurs, ni les sages qui veulent l'instruire, ce sont ceux qui donnent les plus grands coups d'épée ou qui l'effrayent le plus. Vous ne trouverez pas un de ces signes distinctifs de l'enfance de l'homme qui n'appartienne également à l'enfance de l'humanité et à celle de la planète qui est son domaine. L'atmosphère a des caprices et des colères d'enfant, de même qu'elle a de charmants sourires.

Je pensais à tout cela pendant que je regardais le ciel gris et triste, et tout en rêvant j'ai fait à travers les siècles une excursion qui m'a

bien confirmé dans le sentiment que j'exprime. Que voulez-vous ? Quand on ne peut se promener au soleil et sous les arbres, on fait un tour de promenade dans l'histoire, un magnifique domaine, je vous jure ! et il est rare qu'on n'en revienne pas un peu plus riche que quand on est parti.

Cette enfance de l'humanité, dont je parlais tout à l'heure, s'est traduite par tout ce qui caractérise l'enfance. Des précepteurs ont été chargés de la morigéner ou de l'instruire, mais elle les a traités comme les enfants traitent leurs *pions*, toutes proportions gardées. Vous ne trouverez pas un seul de ces précepteurs qui n'ait été la victime des gamins de sa classe. Homère est aveugle et mendie, Moïse meurt loin de la terre promise, Socrate boit la ciguë, Jésus expire sur la croix. Mais en mourant le Christ avait fait passer l'humanité de l'enfance aux premières années de l'adolescence. L'humanité fut prise alors d'une véritable fièvre de raisonnement. Ce fut un tohu-hohu. Chacun argumentait, criait, pérorait, on se battait pour des mots, on s'entretuait pour des syllabes.

Le Christ était à peine mort que déjà les commentateurs de sa doctrine se livraient bataille. Je ne sais pas de spectacle plus triste sans doute, mais aussi plus instructif que celui-là. Pendant que le paganisme agonisait, le christianisme naissant s'établissait par la lutte et par le fracas des disputes auxquelles, dit-on, Dieu a livré le monde.

Nous sommes au premier siècle. Les apôtres sont en marche et le bâton du pèlerin à la main,

Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,

vont conquérir le monde étonné. Les querelles commencent et déjà s'aigrissent ; l'esprit de discussion, le libre examen, la liberté de conscience s'éveillent ; les sectes, les hérésies fourmillent. *Carpocrate*, d'Alexandrie, nie la divinité de Jésus-Christ et rejette l'ancien Testament ; de nombreux disciples se rangent autour de lui. *Dosithee* prétend être lui-même le Messie ; poursuivi par les juifs, il se retire dans une caverne où il meurt de faim, quoique Messie. L'influence qu'il avait exercée était telle que ses disciples, les *Dositheens*, subsistaient encore en Égypte au sixième siècle ; *Simon*, de Samarie, surnommé le *Magicien*, parce qu'il était très-versé dans l'art de la magie, offre à saint Pierre de lui acheter à prix d'argent la vertu des miracles. On ne sait pas au juste quelle était la doctrine de Simon, mais il avait avec lui une femme de Tyr, nommée Hélène, qu'il présentait au

peuple comme une incarnation de l'intelligence suprême. *Cerinthus*, disciple de Simon, fit école aussi ; il distinguait dans le Messie deux hommes : Christ et Jésus ; le premier était esprit, le second était matière. La tradition veut que l'Évangile de saint Jean ait été composé tout exprès pour réfuter la doctrine des Cérinthiens. Un disciple de *Cerinthus*, *Ebion*, prêchait en Asie, à Rome et dans l'île de Chypre, la non divinité de Jésus-Christ.

Le deuxième siècle voit se multiplier les sectes, les systèmes et les doctrines. Ici c'est *Bardesane*, de Syrie, qui jette les premiers fondements de l'hérésie des Manichéens ; là c'est *Basilide*, d'Alexandrie, qui invente les talismans connus sous le nom d'*abraxas*. Plus loin, c'est *Valentin*, d'Égypte, qui fonde une des principales sectes des gnostiques. *Marc*, son disciple, rejette tous les sacrements, et, au lieu de la Trinité, admet en Dieu une quaternité ainsi composée : le Père, la Vérité, l'Ineffable et le Silence. A côté des sectaires, *Gerdon* et *Gassien*, se dresse *Marcion*, chef des Marcionites qui niaient la résurrection des morts et la réalité de l'incarnation du Verbe. Le nom d'*Origène* est célèbre ; on sait que par excès de zèle spiritualiste, il exerça sur sa personne une horrible mutilation. Un évêque l'ordonna prêtre, un autre évêque désapprouva hautement cette ordination, parce que, disait-il, la mutilation d'*Origène* le rendait impropre au sacerdoce. Ce fut l'occasion d'un grand trouble dans la chrétienté. Un concile fut rassemblé, *Origène* fut emprisonné, torturé, puis exilé.

Dans le troisième siècle, les Manichéens occupent la première place. Ils avaient pour fondateur un Persan nommé *Manès*. Il rejetait l'ancien Testament, affirmait que Jésus-Christ était le seul vrai prophète, et que lui, *Manès*, était le divin Paraclet envoyé par Jésus-Christ. Un Phrygien nommé *Montan* fonde la secte des Montanistes, qui fut célèbre par les austérités qu'elle s'imposait. Tertullien, que *Chateaubriand* a surnommé le Bossuet d'Afrique, et qui eut plus tard une secte à lui, fut d'abord Montaniste. L'histoire a conservé les noms de deux jeunes Phrygiennes qui propagèrent avec ardeur l'hérésie de *Montan*, c'étaient *Priscille* et *Maximille*. Un autre sectaire, *Sabellius*, fut condamné par le concile d'Alexandrie, parce qu'il avait des idées à lui sur la Trinité, dans laquelle il ne voyait que les trois actions diverses d'un même principe. Je passe sous silence l'hérésiarque *Novat*, et l'anti-pape *Novatien*, et *Æsius*, d'Antioche, et *Ærius*, chef de la secte des *Æriens* qui niaient l'efficacité des prières pour les morts et la nécessité d'observer les fêtes établies, et *Auxence*, et *Bo-*



*nose*, évêque de Sardique, chef des Bonosiaques, pour arriver à la grande hérésie du quatrième siècle, celle des Ariens. Son chef, Arius, niait la divinité et la consubstantialité du Verbe; Arius était patriarche d'Alexandrie. Le quatrième siècle fut le plus agité de tous les siècles de l'Église. Jamais plus d'enfants terribles ne firent plus de folies : c'est *Célestius*, condamné par le concile de Carthage; ce sont les deux *Donat*, évêques tous deux et chefs du célèbre schisme des Donatistes; c'est *Eunome*, évêque de Cysique, qui niait que Jésus-Christ se fût fait homme; il rejetait les miracles et le culte des reliques; c'est *Evagre*, professeur de littérature sacrée à Constantinople; c'est *Helvédius*, qui soutenait que la Vierge avait eu des enfants de saint Joseph après la naissance de Jésus-Christ; c'est *Macédonius*, premier patriarche de Constantinople, chef d'une hérésie qui niait la divinité du Saint-Esprit; puis *Jovinius*, moine de Milan, qui émet des doctrines subversives; puis *Milice*, évêque de Hycopolis, qui fonde le schisme des Miliciens et s'unit aux Ariens contre saint Athanase; puis *Zachée*, qui n'admettait pas la prière en commun; puis *Priscillius*, qui fut condamné à mort par l'empereur Maxime et brûlé avec un grand nombre de ses partisans.

Soleil ! es-tu revenu ? Hélas, non ! il pleut encore, il pleut toujours !  
Poursuivons :

Jugez de l'agitation profonde que devaient produire toutes ces sectes. Chacun de ces hommes faisait école, groupait des adeptes, soulevait des passions, et quelles passions !

Le cinquième siècle voit le Syrien *Nestorius*, patriarche de Constantinople, nier l'union du Verbe avec la nature humaine et distinguer dans Jésus-Christ deux personnes comme deux natures. Il est condamné par les deux conciles généraux d'Alexandrie et d'Éphèse, puis déposé et banni. La secte des Nestoriens, à laquelle plusieurs évêques et entre autres *Barsuma*, évêque de Nysibe, se rattachèrent, a été une des plus remuantes et des plus célèbres. *Eutychès* fait aussi un schisme en enseignant qu'il n'y avait en Jésus-Christ que la nature divine qui avait absorbé la nature humaine. Le concile de Chalcédoine, en 451, proscriit les Eutychiens. Mais la plus retentissante des hérésies du cinquième siècle est celle de *Pélage*, qui niait le péché originel et la nécessité de la grâce. Il prétendait que l'homme pouvait s'abstenir du péché par le seul effort de son libre arbitre. La doc-

trine de Pélagé fut combattue par saint Augustin et condamnée par plusieurs conciles.

Enjambons les siècles. Voici le patriarche syrien *Maron*, il donne son nom aux Maronites qui vivent encore. Voici *Adalbert* que le concile de Soissons condamne en 744 et qui meurt en prison. Au neuvième siècle, un moine allemand, un bénédictin, *Gottshalk*, prêche le dogme de la prédestination absolue; un concile spécial est convoqué; *Gottshalk* y est dégradé, condamné à la prison perpétuelle où il meurt en persistant dans ses opinions. L'hérésiarque *Bérenger*, archidiacre d'Angers, est excommunié; *Cerularius*, patriarche de Constantinople, auteur du schisme grec, meurt en exil.

Déjà les dissentiments avec l'Église prennent de graves proportions. Les abus engendrent une armée de réformateurs et d'agresseurs. Le douzième siècle s'ouvre au bruit sourd de l'orage. C'est *Arnauld de Brescia* dont un de nos collaborateurs raconte aujourd'hui l'émouvante histoire; c'est *Basile*, chef des Bogomiles, qui est condamné par un concile et brûlé vif à Constantinople comme *Arnauld de Brescia* avait été brûlé à Rome; c'est *Pierre de Bruys* et son compagnon *Henri* qui parcourent le midi de la France, attaquant les abus du clergé, rebaptisant les enfants, niant l'efficacité de la messe, etc., et expiant tous deux leur audace de libres penseurs dans les tortures; c'est *Maurand*, condamné par les légats, fustigé publiquement, envoyé en terre sainte et à son retour élu capitoul par ses concitoyens; c'est *Tanchelin*, d'Angers, qui rejette le culte catholique et les sacrements; c'est enfin *Valdo*, le chef des hérétiques connus sous le nom de Vaudois, qui, de commerçant qu'il était, embrasse la vie pénitente, distribue ses biens aux pauvres, fait traduire et publier en langue vulgaire plusieurs livres de la Bible, rappelle les Papes à la vie évangélique des premiers apôtres et reconnaît à tous ceux qui le suivront, hommes et femmes, le droit d'annoncer la parole de Dieu.

O tristesse! ô douleur! il pleut toujours!

L'arène est ouverte; les lutteurs s'y précipitent. *Segarelle*, de Padoue, chef d'une secte d'apostoliques, prêche une nouvelle doctrine religieuse; il est brûlé. *Wiclef*, le précurseur de Luther, se révolte contre l'autorité spirituelle et temporelle de Rome; *Oldcastle*, son disciple est pendu; un autre de ses disciples, *Ball*, prêche en Angleterre que l'inégalité des rangs et des fortunes est contraire aux maximes de l'Évangile. Il est arrêté; cent mille paysans accourent des

provinces voisines et réclament sa liberté; Ball n'en est pas moins exécuté en 1384.

*Dulcin*, de Novarre, annonçait que le règne du Saint-Esprit avait commencé depuis 1300; il fut brûlé vif, avec sa femme, par ordre de Clément V en 1317. *Gonzalve*, hérésiarque espagnol, subit le même sort; *Guiard* qui disait être l'ange de Philadelphie dont il est parlé dans l'Apocalypse au chap. III, verset 7, est condamné au feu, mais il abjure son erreur et sa peine est commuée en prison perpétuelle; l'Anglais *Duns*, dit le docteur subtil, cordelier, professe des doctrines opposées à celles de saint Thomas et cause ainsi la division de l'école en Thomistes et Scottistes.

Les temps approchent, n'entendez-vous pas au loin les grondements de la Réforme? Cet échafaud est celui de *Jean Huss*; il avait pourtant un sauf-conduit de l'empereur pour se rendre au concile de Constance! vaine garantie! le concile le tient, le concile le brûle, et sa mort va être le signal de la terrible guerre des Hussites.

Le grand seizième siècle commence, ce siècle qui va être témoin de la découverte de l'Amérique, de la découverte de l'imprimerie et du triomphe de Luther. Quelle ardeur! quelle fièvre! ne nommons que les chefs. Luther a brûlé solennellement à Wittemberg la bulle d'excommunication lancée contre lui. Quelle pages immortelles Michelet a écrites sur cet homme! A côté de Martin Luther apparaissent *Brentzen*, chef des ubiquistes, *Budny*, disciple de Servet; *Arminius*, chef de la secte des arminiens très-nombreuse encore en Hollande, le sombre et farouche *Calvin*, le pape de Genève; il se distingue de Luther en ce qu'il proscriit tout culte extérieur, toute hiérarchie, rejette la messe, le dogme de la présence réelle et enseigne la prédétermination des élus. Pierre Leroux a écrit sur ces deux réformateurs une phrase qu'il faut citer : « La philosophie, a-t-il dit, fait une grande différence entre Luther et Calvin; le premier, émancipateur au profit de toutes les hérésies; l'autre, ardent persécuteur de toutes les hérésies; l'un, destructeur de l'Eglise, l'autre, soutien indirect de cette Eglise qu'il combattait, partisan au fond de la même doctrine et qui, pour avoir voulu organiser le présent, fut l'ennemi acharné et aveugle de l'avenir qui s'avancait. »

*Zwingli*, curé de Zürich, avait attaqué, un an avant Luther, les abus de la cour de Rome. *David Georges*, qui prétendait être un second messie, fonde la secte des Davidistes; *Gentilis*, disciple de Socin, attaque le mystère de la sainte Trinité et est brûlé à Bale en 1566; *Etienne Dolet* monte sur l'échafaud. Voici le chef des Anabaptistes,

*Jean de Leyde*, le héros du *Prophète*, de Meyerbeer; *Paléologue* hérésiarque, est brûlé vif à Rome. Les deux *Socin*, chefs des Sociniens, prêchent leurs doctrines contre la divinité du Christ et la Trinité.

Le dix-septième siècle n'est pas moins fécond et la liste est longue, depuis le cordonnier *Fox*, fondateur de la secte des quakers, depuis *Spener*, chef de la secte des piétistes, jusqu'au jésuite *Labadie* qui, converti au protestantisme, crée une secte qui a duré plus d'un siècle en Allemagne. Je ne parle pas du siècle suivant, ni de *Westez*, fondateur du Méthodisme, ni de *David Crantz*, ni du baron de *Meggenhoffen* qui fut le chef de l'illuminisme en Bavière, ni de notre glorieuse phalange d'encyclopédistes. Qui ne connaît pas le dix-huitième siècle, ne connaît pas une des plus curieuses, des plus étranges, des plus intéressantes époques des annales humaines.

Mais que le lecteur me pardonne cette course à travers les âges, à travers ces sublimes folies, ces efforts, ces tentatives d'affranchissement de l'esprit humain. Quel tumulte ! que de systèmes ! et quelles passions, quelles haines chacun de ces systèmes a soulevées ! que de sang versé ! Voilà comment s'est écoulée la seconde enfance de l'humanité, qui a duré soixante siècles environ. L'enfant va devenir un jeune homme, que sera sa jeunesse ? Ceux qui vivront dans cinquante ou soixante siècles le sauront peut-être.

Enfin, voilà un rayon de soleil ! à revoir chers vieux bouquins, à revoir paisible cabinet de travail, à revoir ! Je vais respirer le grand air à pleins poumons. Mais, avant de quitter la plume, je veux remercier le bienfaiteur inconnu, la main mystérieuse qui vient si promptement au secours de toutes les infortunes à peine signalées. Jamais cette main généreuse n'a été en défaut. Je lui accuse aujourd'hui réception de cinquante francs destinés à des orphelins de Salenelles. Suivant les instructions du donataire, nous nous hâtons de faire parvenir ce don à sa destination.

LOUIS JOURDAN.

---

# UNE VISITE A L'ESCÓRIAL

( NOUVELLE ESPAGNOLE )

---

Pendant mon séjour à Madrid, je fis la connaissance d'un jeune peintre français, Alexandre Prévost, à qui l'avenir réserve un nom. La sympathie artistique n'avait pas tardé à nous unir. Couchers de soleil, levers de lune, groupes pittoresques, foules animées, tout était à nous deux. Ce qu'il voyait il le mettait sur son album, et moi je le gravais dans ma tête. Je ne sais ce que mon ami est devenu. Juif-Errant de la peinture, il est parti avec ses cinq sous pour l'Andalousie, l'Afrique, à la recherche du *bonhomme* ! Que Dieu soit avec lui !

Toujours est-il qu'un jour nous étions ensemble au musée de Madrid ; Prévost copiait l'*Infant don Carlos*, de Velasquez, un beau petit gaillard, fièrement campé sur un poney alezan brûlé. Dans le fond du tableau, la plaine de Castille et les montagnes bleuâtres de la Sierra-Guadarrama étendent leurs lignes majestueuses. Ce jour-là était dans le mois d'août, et il faisait une de ces chaleurs terribles par lesquelles on n'ose pas respirer de crainte d'être en nage. Et cependant, ô Velasquez, c'est peut-être là ton plus beau triomphe : le poney de l'infant don Carlos nous donna envie de monter à cheval, de parcourir ces plaines jaunâtres si bien peintes, d'aller jusqu'à ces montagnes bleues qui semblent si fraîches sur la toile.

Voilà comment il se fait que le lendemain matin, à six heures, nous étions en selle, partant pour visiter le monastère de San-Lorenzo del

Escorial qui est à quelques douze lieues de Madrid, dans un contre-fort de la Sierra-Guadarrama. Malheureusement nos chevaux, dont je ne veux cependant pas attaquer l'honorable caractère, n'avaient pas le même enthousiasme que nous, et si la première partie de notre course, faite sans que nous eussions trop à souffrir de la chaleur, fut assez agréable pour les pauvres bêtes, je ne me sens pas assez de courage pour dire la même chose de la seconde. Quand nous sortîmes de Madrid, il faisait assez frais, — relativement. Les troupeaux de mulets bizarrement harnachés, les chariots à bœufs, les costumes pittoresques des muletiers et des bouviers étaient des motifs de dessins, et surtout d'arrêts. Nos chevaux se sentaient très-artistes sous ce dernier rapport. Ce grand jésuite de soleil nous semblait fort brave homme et il se contentait d'être magnifique. Les collines dénudées qui nous entouraient étaient d'un ton jaune assez satisfaisant ; et jusqu'à Rosas, le seul visage que nous devions rencontrer, nous ne vîmes rien de particulier. Ah ! si. Quinze malheureux arbres exilés le long de la route. Un pauvre paysan les arrosait successivement. Un âne et un tonneau étaient là pour dire que l'eau venait de loin.

A Rosas, déjeuner des bêtes et des hommes ; départ, il était dix heures du matin. La chaleur était devenue étouffante. Autour de nous le désert, pas un arbre, pas un homme. Nos chevaux voulaient à tout moment prendre le point de vue. Nous commençâmes par en rire ; puis Prévost le premier se fâcha. Il fit un discours en français à son cheval ; mais l'animal était espagnol. Nous nous engageâmes dans les montagnes, après avoir rencontré un cantonnier et son fusil, tous les deux couchés par terre. On ne peut se faire une idée de la chaleur qui s'exhalait de ces couloirs de rochers jaunâtres, véritables paysages de Salvator Rosa, où quelque brigand eût fort convenablement tenu sa place, au point de vue de l'art bien entendu. Nous traversâmes un pont inoccupé sur une petite rivière qui, par une telle température, tirait une langue de sable. Nous montâmes une côte terrible ; nous étions muets ; nos chevaux nous regardaient, au fond, j'en suis sûr, comme de vils bourgeois. J'allumai un cigare avec une allumette qui prit feu d'elle-même, sans frottement je crois. Enfin, après bien des réflexions sur le Sahara en général et l'Espagne en particulier, nous parvinmes au sommet de la première montagne. O ciel ! ô bonheur ! une fontaine et un point de vue splendide : devant nous l'immense plaine de Castille, vingt-cinq à trente lieues, une sorte de désert éclairé par un magnifique soleil ; à gauche et à droite des rochers superbes et un peu d'ombre près d'une grosse pierre. Nos chevaux trouvaient le pay-

sage digne d'étude; peut-être même n'avons-nous pas, selon eux, analysé assez longuement tous les détails de cette immense solitude, qui est restée pour moi comme une des plus belles révélations du soleil et de la lumière. Ai-je dit qu'il était midi?

De cette halte jusqu'à l'entrée de la forêt d'oliviers qui précède l'Escorial, nous ne trouvâmes qu'un homme dans une botte en bois placée au bord de la route. Il nous offrit, moyennant rétribution, un verre d'eau... espagnol, c'est-à-dire de la capacité d'un titre.

En route encore, avec les coups de fouets du soleil qui cingle le dos! Nous ne tardâmes pas à apercevoir le dôme de l'Escorial, dont le zinc et les tuiles brillaient dans le lointain. Nous descendîmes une côte et voici le point de vue que nous eûmes devant les yeux : au premier plan, une bande de deux ou trois lieues d'un vert gris et sombre tout à la fois, le vert des oliviers ; à gauche, à droite et partout des montagnes brunes; en face de nous l'Escorial, diamant noir luisant entre les rochers qui le dominent.

A notre entrée dans le village de San-Lorenzo del Escorial, nous dérangeons un énorme lézard qui prend le frais, avec soixante degrés de chaleur sur le dos.

Il était deux heures; nous étions brûlés et couverts de poussière.

A l'hôtel, on nous demanda si nous voulions un guide pour visiter le monastère. Accepté. — C'est un aveugle, ajoute-t-on. — Un aveugle ! Certes, oui. Don Cornelio, c'est lui qui mène ordinairement les étrangers... Après cela, si vous en désirez un autre. — Non, non. Un aveugle, c'est bien plus drôle !

Quelques instants après, don Cornelio arriva. C'est, j'espère, un petit vieillard vert et sec; son costume est des plus simples : pantalon, gilet, veste, casquette noirs; son pied, fort bien fait, est très-élégamment chaussé. La tête de don Cornelio est un incroyable mélange de finesse et de bêtise. Cette bouche, toujours ouverte comme celle d'un idiot, ne s'ouvre pourtant qu'avec prudence, et les mots qui s'en échappent sont choisis. L'œil n'existe plus, mais il semble que la figure voit. Cornelio a dans la main gauche une petite canne. Ne lui voyant pas de chien, nous nous figurâmes, avec notre aplomb tout français, que nous allions remplacer l'animal indispensable.

Il nous salua par ces mots :

— *Bonnerour, moussiour.* (Bonjour, messieurs). Et nous partîmes sous sa direction. Il nous conduisit parfaitement à travers les places et les rues du village. Nous étions on ne peut plus étonnés. Nous fîmes la faute plusieurs fois de lui crier casse-cou. Notre observation

fut très-mal reçue, et il nous prouva qu'il n'avait besoin de rien, pas même de son bâton, qu'il mit fièrement sous son bras.

Enfin, nous sommes devant ce grand rectangle uniforme, lourd, à teintes jaunes fauves, à toits gris-ardoise que surplombent cinq ou six coupoles jaunes et grises. A l'Escorial tout est jaune gris, tout est d'une froideur, d'une régularité qui accable, d'une sévérité qui pèse, d'une sécheresse architecturale qui impressionne désagréablement. La façade principale n'est point du côté où l'on arrive. On n'aperçoit tout d'abord que la face gauche, cinquante ou soixantepieds, en hauteur, de murailles percées de petites fenêtres bordées de blanc, fenêtres de cellules ou de cabanons. Au reste, les quatre côtés, qui ont sept cent cinquante pieds chacun, sont à peu près semblables. Le portail d'entrée regarde les montagnes. La partie du monument qui fait face à la campagne a des fenêtres un peu plus larges, pour mieux voir, sans doute, les lugubres peupliers, les oliviers et le désert qui s'étend à perte de vue, paysage de cimetière et de désolation.

Ici don Cornelio devina la présence d'une chaîne qu'il enjamba merveilleusement, et, après avoir passé la moitié de la journée à l'air, à la lumière, au soleil, nous entrâmes dans le monastère, dans les ténèbres.

Voici l'acte de naissance de l'Escorial.

Philippe II, pendant le siège de Saint-Quentin (San-Quinetine, comme on dit en Espagne), se vit dans la cruelle nécessité de bombarder une église consacrée à saint Laurent. Le fils de Charles-Quint promit au bienheureux grillé, s'il s'emparait de la ville, d'élever en son honneur un temple magnifique. Il tint sa promesse, et, dans son humeur chagrine, le moine couronné choisit la sinistre position de l'Escorial. L'architecte fut Herrera. Que Dieu lui pardonne !

Le monument a, dit-on, la forme d'un gril. Somme toute, c'est une église comme le Panthéon, englobée dans d'immenses constructions qui renferment une douzaine de couvents, un palais pour le roi, un collège et des appartements suffisants pour une cour nombreuse. Tout cela est entassé, enchevêtré, embrouillé comme un écheveau de fil. Ni jour, ni air. Il n'y a pas de cours ; rien que des *patios*, tantôt ornés d'une petite fontaine, tantôt nus, sombres, verdis par les mousses de l'humidité. Tout cela est abandonné. Un grand tombeau oublié !

L'Escorial est un problème de mathématique et de géométrie résolu en granit. Des chiffres seuls peuvent le décrire ; c'est en dire assez la nullité artistique. Il y a des statues de dix-huit pieds de haut ; elles



sont mauvaises. On les montre parce qu'elles sont faites d'un seul morceau. Dix mille portes et fenêtres éclairent et ouvrent le colosse, le Philippe II de pierre. Certaines murailles ont dix-huit pieds d'épaisseur. Et cependant tout est petit; les chambres sont des cellules, les couloirs circulent sinistrement dans l'obscurité. On ne peut étendre le bras sans rencontrer la pierre glacée. Les portes sont de véritables oubliettes. C'est bien la demeure d'un roi-prêtre, dont le cabinet donnait sur la chapelle. Le cabinet et l'ameublement existent encore.

A force d'entrer et de sortir, de monter et de descendre, on se sent étourdi. On a la tête en feu; on ne sait plus où l'on va; on se heurterait à chaque pas; on se briserait la tête contre un angle de pierre, si Cornelio n'était pas là.

— Prenez garde, *monsieur*; faites attention à votre tête. Ici M. Thiers s'est fait une bosse au front. Voici une marche. Regardez ce tableau; le personnage de droite est un tel... etc.

Et jamais il n'y a d'erreur. Don Cornelio connaît les moindres particularités de la bête de pierre. Figurez-vous un aveugle comptant avec le toucher le nombre des poils d'un chat ou débrouillant un écheveau de fil. C'est prodigieux.

L'Escorial renferme quelques beaux tableaux, une magnifique *Cène* du Titien, de beaux Ribeira, de beaux Navarette, un beau Vélasquez, un Christ en marbre de Benvenuto-Cellini, qui a de grandes qualités, mais n'est pas la merveille que l'on dit.

Philippe II, pressé de voir finir ce monument, le fit orner comme Louis-Philippe a depuis orné Versailles. Il y a dans l'église et dans quelques escaliers de grandes peintures à fresque, représentant on ne sait quoi. Elles sont de Lucas Jordano (*Fa Presto*). Dans l'église, les autels bas sont placés dans des sortes d'alcôves de pierre qui les font ressembler à des cheminées. Les autres autels sont beaucoup plus grands. A certains jours, à certaines fêtes de l'année, les tableaux qui sont au-dessus de ces derniers s'entr'ouvrent et laissent voir des ombres armoires où, sur des compartiments nombreux, reposent des douzaines de reliques. C'est sinistre. L'Escorial est un drame de la Porte-Saint-Martin dont les décors sont effrayants.

Don Cornelio, qui, sans fatigue, sans relâche, nous entraînait toujours, paraissait être un démon chargé de nous punir de notre manie de voyager, en nous faisant marcher sempiternellement. Sa figure muette nous épouvantait; sa bouche ouverte, qui semblait idiote deux jours avant, devenait horriblement moqueuse. Il nous conduisit

voir les tombeaux des rois d'Espagne. On descend par un escalier de marbre à un caveau ténébreux, c'est une sorte de bibliothèque ronde où chaque cadavre est un rayon. Les femmes sont à gauche, les hommes à droite. Qu'il fait froid !

Nous étions harassés ; il était près de six heures du soir, et depuis quatre heures nous marchions dans cette uniformité. Cloîtres, réfectoires, salles de jugements, appartements royaux, tombeaux, églises, reliques, couloirs, galeries, grilles de fer, portes de prison, tout se succédait pour nous dans une sorte de vision mystérieuse et fantastique. Nous ne connaissions plus le jour. A notre entrée dans le monument, nos yeux, habitués à ce fameux soleil qui cingle si bien, distinguaient à peine les objets qui nous entouraient. Mais au bout de quelques instants, nous aperçûmes ces suites ténébreuses de passages sombres, de salles où les pas résonnent comme des bruits infernaux. Nous commençons à vivre de la vie du monument, que nous animions involontairement de figures sinistres, de têtes de moines encapuchonnés et glissant silencieusement dans l'ombre. Nous entrevîmes enfin la véritable âme de l'Escorial, le blond et noir Philippe II, le moine terrible qui sentit mourir entre ses mains l'empire de Charles-Quint, et vint s'enfermer dans le monastère glacé. L'inquisition se présenta à nous. Nous étions dans son palais.

Épuisés, nous nous assimes sur les degrés d'un vaste escalier, près de l'étrange et impassible don Cornelio, qui prenait à nos yeux de singulières proportions. Avouons que nous avons froid et peur, et de cette peur terrible de l'inconnu, de ce qui est et de ce qui n'est pas.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes aveugle ? demanda Prévost à Cornelio.

— Il y a cinquante ans, répondit-il.

— Mais vous ne paraissez pas avoir plus de soixante ans.

— J'en ai soixante et quinze. En 1808, j'étais soldat ; c'était lors de l'invasion de Napoléon. Je fus blessé dans un combat où les Français triomphèrent. Ils étaient quatre contre un. Je pris la fuite aussi vite que ma blessure pouvait me le permettre ; je gagnai la montagne ; je marchai, je courus jusqu'à la nuit. La fatigue me prit, je tombai. Je ne sais si je dormis ou si je perdis connaissance, mais lorsque je revins à moi, le froid des montagnes m'avait saisi, j'avais perdu la vue pour toujours. Et mon métier était celui de tailleur ! Mon retour à l'Escorial où j'habitais fut bien triste. Ma femme était bien jolie et je ne pouvais plus la voir. L'année suivante elle mourut en me lais-

sant une fille qu'il me fallut élever, et qui depuis... Mais laissons cela. Les temps étaient très-durs et mon travail insuffisant. C'est alors que je me fis le guide des voyageurs dans le monument de l'Escorial que je connais comme ma main.

— Comment aviez-vous pu prendre une connaissance assez exacte du monastère pour vous guider sans voir ?

— Oh ! oh ! dit-il en souriant, être aveugle et connaître le monastère sont deux choses héréditaires dans ma famille : un de mes ancêtres était aveugle et tortionnaire sous Philippe II.

— Aveugle et tortionnaire ! Voilà de l'extraordinaire, m'écriai-je. Nous devinâmes l'existence de quelque histoire terrible que nous cherchâmes à savoir. Nous étions merveilleusement préparés.

— Don Cornelio, dis-je, voulez-vous un cigare ?

— Non, je ne fume que la cigarette.

— Bien ; je vais vous en faire une.

— C'est inutile.

Il prit dans sa poche une blague à tabac et quelques feuilles de papier à cigarette. Il plia l'une d'elles, prit une certaine quantité de tabac qu'il massa dans le creux de sa main droite pendant que les doigts, l'index et le médium tenaient le papier. La main gauche remit la blague en poche, puis prit peu à peu le tabac, le mit dans le papier. Cette opération terminée, les deux mains roulèrent la cigarette qui se trouva faite aussi parfaitement par cet aveugle que par le plus clairvoyant. Don Cornelio tira alors de sa boîte une allumette, la frotta contre le mur, vérifia du bout de ses doigts si elle était enflammée, attendit un instant, puis alluma sa cigarette et fuma tranquillement en gardant le silence.

— Ah ! ah ! dis-je, votre ancêtre était tortionnaire ?

— Quelle chaleur il fait, reprit Cornelio.

— Il a dû voir de bien terribles choses ? fit Prévost, sans avoir l'air de comprendre la réponse évasive de l'aveugle.

— Oui, oui, répliqua-t-il en lâchant une bouffée de tabac.

— Il s'est sans doute passé des événements extraordinaires à l'Escorial ? repris-je.

— Certes, oui. (Autre bouffée de tabac.) Tenez, il y a eu dernièrement ici un événement curieux : Un Anglais, qui voyageait, arrive à l'Escorial. Il me fait appeler. Nous convenons que le lendemain matin je lui ferai visiter le monastère. Il me donne son passe-port, me priant de le faire viser. Une heure après, on me demande à un autre hôtel. C'était un second Anglais qui voulait visiter, lui aussi. Je lui propose

de se joindre à son compatriote. Il me refuse. Je veux lui montrer le passe-port de l'autre en lui représentant qu'il le connaissait peut-être. Il me répond : *Não*, puis il me donne aussi son passe-port pour le faire viser. — Fort bien. — Le lendemain, je retourne chez mon premier Anglais, et je lui raconte ce qui s'est passé avec son compatriote. A quoi il me répond que si l'autre eût voulu, c'est lui qui aurait refusé. Les Anglais sont des gens à part. Je ne dis rien : je prends son passe-port dans ma poche et je le lui rends. Quel est ce passe-port ? s'écrie-t-il. — C'est le vôtre. — *Não*. C'est celui de mon frère. Comment est-il entre vos mains ? — Sainte Vierge ! je me suis trompé, répondis-je, c'est le passe-port de votre compatriote. — Quel hasard ! reprit l'Anglais ; je cherche mon frère, depuis cinq ans, dans toutes les parties du monde, et je le rencontre ici. Faites-moi donner de l'eau chaude pour me raser, et j'irai trouver mon frère.

— Et votre ancêtre ? dis-je à don Cornelio, revenant à mes moutons.

— Oui, c'est vrai ; tenez, je voulais raconter une historiette à M. *Alessandro Doumasse* quand il est venu ici ; mais il est parti sans que j'aie pu lui parler. Il était bien laid.

— Votre aïeul ?

— Non, *Doumasse*. Ce n'est pas comme *Gotière*, il était très-beau.

— Théophile Gautier ? Mais comment savez-vous qu'il était bien ?

— Toutes les femmes le disaient. Il ne ressemblait pas à M. Thiers.

— Vous connaissez M. Thiers ?

— Oui, il est venu ici. On dit que c'est un grand ministre en France, mais c'était un bien petit homme ici. Il s'est donné un coup à la tête en montant l'escalier de l'église.

— C'est assez bizarre, M. Thiers dans le palais où régnait Antonio Perez. Votre aïeul a dû connaître Antonio Perez ?

— Maudit soit-il, ainsi que son maître !

— Et pourquoi ? repris-je, enchanté d'avoir remis la conversation sur ce terrain.

— Écrivez-vous ce que je vais vous dire ?

— C'est possible.

— Eh bien, venez avec moi. Vous êtes si curieux que je ne veux pas vous faire souffrir longtemps. C'est toute une histoire bizarre ; il faut que je vous montre les endroits où elle s'est passée.

Nous recommençâmes notre voyage dans ces corridors, ces escaliers, ces cours, ces vastes salles, ces cellules étroites, ces tours, ces galeries qui composent le monastère.

Don Cornelio nous conduisit dans une grande salle, voisine de la chapelle, et située dans l'aile droite du monastère.

— C'est ici l'antichambre du cabinet oratoire de Philippe II, dit-il. Entrons dans son cabinet.

C'est un rectangle de quinze ou vingt pieds. En face de la porte d'entrée est un grand panneau en acajou. Ce panneau, qui sert aussi de porte, est percé de quelques lucarnes permettant de voir l'intérieur de l'église où resplendissent les tombeaux en cuivre de Charles-Quint, de son père et de sa mère. Le long de la muraille gauche du cabinet, un grand corps de bibliothèque d'une simplicité barbare, domine un bureau composé de quatre planches mal unies. Devant ce bureau sont trois sièges : un fauteuil et deux tabourets de cuir véritable retenus par des clous de cuivre. Sur l'un des tabourets, Philippe II étendait sa jambe perdue par la goutte ; sur l'autre, Antonio Perez s'asseyait pour entendre les ordres de son maître.

— Vous le voyez, nous dit don Cornelio, chaque chose est encore à sa place. Voici même le porte-feuille où Philippe II renfermait ses papiers secrets. Vous connaissez la caverne du lion, mais venez avec moi, vous ferez connaissance avec le lion lui-même.

Nous allâmes dans les appartements réservés de la reine.

— Regardez, nous dit notre guide. Voici le portrait de Philippe II.

J'avais vu à Madrid un portrait-buste de Philippe II, jeune, peint par Pantoja. J'avais parfaitement souvenir de cette tête haute, de ce front rond coiffé d'un chapeau de feutre noir et haut de forme. Ce qui m'avait frappé surtout, c'était la couleur blonde des cheveux et de la barbe. Je n'avais pas oublié non plus ce nez rond, relevé du bout et laissant voir de larges narines, ces deux lèvres rapprochées et pincées : l'une, la lèvre inférieure un peu avancée, rappelait Charles-Quint. Les yeux étaient bleus et incertains. Tout dans cette physiologie respirait la froideur, la finesse, la fausseté. Un autre portrait, celui-là du Titien, était également présent à ma mémoire. Dans le tableau de Pantoja, Philippe II monte sur le trône ; dans celui du Titien, il gouverne. Il est debout, armé de pied en cape, mais la tête déjà n'est plus la même. Elle est plus altière que jamais et cependant des rides profondes se sont creusées, Philippe II n'est plus sûr de l'avenir : la monarchie universelle pourrait lui échapper. Encore quelques années et l'*armada* sera détruite, et Henri IV régnera sur la France. Cependant Philippe est encore blond, il lutte. Le troisième tableau, celui que nous montrait don Cornelio, est d'un auteur inconnu ; il représente Philippe II dans les dernières années de sa

vie. La tête seule se voit et cependant sa position indique que le corps qui la porte est voûté, brisé. La barbe et les cheveux coupés ras sont devenus gris, le nez s'est allongé, l'œil n'est plus bleu, il est gris et caché sous un sourcil épais, il annonce par sa fixité et par son éclat toutes les rêveries d'un halluciné; la figure est sillonnée par de profondes rides; la peau, qui n'a plus la transparence de la jeunesse, est jaune. Est-ce la maladie ou bien l'ascétisme qui l'a rendue ainsi? On sent je ne sais quelle ressemblance avec Charles-Quint; Charles-Quint, s'il eût vécu encore un siècle, et s'il eût passé ce siècle dans un couvent. Il y a tout dans cette tête. Il y a la perte de l'empire européen, il y a le vol d'une maîtresse, il y a la désillusion du ciel, et il y a aussi le despotisme suprême, la vengeance qui peut tout.

— Voilà quel était le maître de mon ancêtre, s'écria don Cornelio.

Nous ne pensions plus à don Cornelio. Le portrait de Philippe II nous absorbait. Nous repassions en nous-mêmes la longue histoire du sombre roi d'Espagne. Il crut hériter de l'empire du monde, et n'eut à combattre que des révoltes étouffées dans le sang. Catholique, il lutta toute sa vie contre les protestants sans pouvoir les détruire. La France lui échappa. Il lança l'armada contre la protestante Angleterre, et la tempête, Dieu pour lui, dispersa sa flotte. Il ne vit pas mourir Henri IV de France. Il aima la princesse d'Eboli, et sa maîtresse le trompa pour son ministre Antonio Perez. Drame terrible qui n'a pas encore été raconté. Pauvre désabusé! Pauvre martyr de l'orgueil qui n'eut toutes les grandeurs que pour les perdre une à une! Mais comme il lutta, comme il se raidit contre cette fatalité qui l'emportait. Il n'eut peur de rien. Sacrifices d'argent, massacres, auto-da-fé, supplices sans nombre, assassins soudoyés, il mit tout en œuvre, et il ne réussit pas. Grande leçon donnée aux criminels de tout rang.

Nous étions dans sa chambre à coucher, dont les fenêtres donnent sur la campagne. Quel triste spectacle! A ses pieds quelques peupliers, des sycomores, des huis gigantesques, toute la flore des cimetières; puis une forêt de sombres oliviers et la plaine de Madrid, le désert. Quelle désillusion pour celui qui croyait régner sur le monde et qui sentait l'impuissance de son œuvre.

— Maintenant, écoutez-moi, dit Cornelio.

Nous nous assimes dans l'antichambre du cabinet de Philippe II.

— Mon ancêtre, du nom d'Ignacio, était pur Castillan; mais il n'avait pas de fortune et fut obligé de s'attacher à la personne d'un grand seigneur, habitant de Madrid. Ignacio avait reçu de l'éducation, il

savait le latin et servait de secrétaire à ce gentilhomme. Il fit connaissance, je ne sais où, d'une jeune fille qui était camériste de la princesse d'Eboli. Cette jeune fille conta ses amours à sa maîtresse, qui en la mariant prit son mari à son service. Ignacio resta dix ans auprès de la princesse d'Eboli, et ne la quitta que sur son ordre. Elle le donna à Philippe II, qui avait été à même d'apprécier son intelligence et en fit un des huissiers de la chambre. Tout alla fort bien jusqu'au jour où le roi connut la liaison d'Antonio Perez et de la princesse d'Eboli. Son caractère jusque-là sombre, mais uniforme, devint effrayant. Une sauvage défiance s'empara de l'âme de Philippe. Une exaltation terrible et intérieure se trahissait au dehors par des manies cruelles et fantasques. Toute chose lui rappelant les femmes, et dans les femmes celle qu'il avait aimée, lui devint insupportable. Il ne voulut plus voir que des prêtres. Il ordonna à tous les gens de sa maison d'entrer dans les ordres et de jurer qu'ils n'approcheraient jamais d'une femme. Refuser, c'eût été se condamner à des supplices terribles. Mon parent fut forcé de se séparer de son épouse et de son fils qui l'adorait. Pendant deux ans il ne put sortir du monastère de l'Escorial et resta constamment auprès de Philippe. Heureusement que ce dernier ne voulut pas se souvenir qu'Ignacio lui avait été donné par la princesse. Sans cela il lui eût fait couper la tête au moins. Je dis au moins, car c'était un bonheur, à cette époque, que de ne pas souffrir davantage pour mourir.

Le roi vivait comme un moine. A l'exception de quelques heures consacrées à l'expédition des affaires, il restait seul, enfermé dans son cabinet, écrivant beaucoup. Il passait, disait-on, ses nuits à prier et à implorer la sainte Vierge. Voici de quelle manière Ignacio apprit à ses dépens comment Philippe II faisait ses dévotions.

Don Cornelio se recueillit quelques instants.

Un soir, c'était en 1592, Philippe appela Ignacio. Le roi était à son bureau, il écrivait. Une petite lampe à mèche fumeuse éclairait seulement la table. La lumière passant par-dessus cette tête pâle que vous avez vue là-haut, allait frapper un grand tableau représentant la sainte Vierge. Elle laissait une moitié de la chambre dans une ombre épaisse. Ce tableau, dont il faut vous parler, était placé au niveau du sol. La sainte Vierge était de grandeur naturelle. Il me serait impossible de vous dire le nom du peintre, car personne ne le savait. Toujours est-il que la mère de Dieu était de la plus grande beauté, et mon aïeul, qui a raconté cette histoire à son lit de mort, ajoutait



qu'il n'avait jamais vu une tête si remplie d'amour, de beauté, de jeunesse. Ce contraste violent qui existait entre ce tableau si éclatant de couleur et le visage pâle et jaune de Philippe II, impressionna mon parent. Le roi leva lentement vers lui ses yeux fixes.

— Ignacio, dit-il, j'ai à te remettre une lettre pour le duc d'Albe. Attends ici.

Mon ajeul se retira dans le coin obscur du cabinet, derrière le panneau de la bibliothèque que voici.

Philippe II allait continuer à écrire lorsque les premiers coups de l'Angélus retentirent au-dessus de sa tête, dans les tours. Le roi se leva. Il allait sortir de son cabinet et entrer dans l'église lorsqu'il se retourna et pressa un ressort dans la muraille. Un panneau de bois glissa et vint recouvrir le tableau.

— Attends-moi, dit Philippe, qui sembla mécontent que Ignacio eût vu le tableau.

Mon ajeul suivit de l'œil Philippe II, qui alla, en boitant, s'agenouiller sur le marbre de l'église. Le roi portait ce jour-là, comme d'habitude, un pourpoint de velours noir, et par-dessus un grand manteau également de velours noir. Un tricot de laine enveloppait sa jambe goutteuse. La tête était nue.

Philippe marmottait des prières en latin. Sa bouche s'entr'ouvrait parfois pour laisser passer un soupir, et l'on apercevait alors une rangée de dents blanches et pointues. L'orgue pleurait sous les voûtes grises. Les chants sinistres des moines retentissaient lugubrement. Les cloches tintaient. Quelques cierges brûlaient seuls. Puis les chants cessèrent. on entendit les moines se retirer peu à peu. Ignacio vit Philippe non plus agenouillé, mais accroupi ; sa tête était retombée lourdement sur sa poitrine. Il semblait absorbé dans une méditation terrible.

Mon pauvre parent, quelque habitué qu'il fût à de pareilles scènes, ne pouvait se garder d'une profonde émotion. Ne se trouvait-il pas, seul, devant les expressions extérieures des sentiments intimes de Philippe II, le fils de Charles-Quint, le maître du monde, celui devant qui la moitié de l'Europe tremblait ? Il voulait partir et ses jambes lui refusaient tout service. Au reste, l'ordre du roi était formel : attendre. Ignacio attendit, sans bouger. Son noir costume de moine le faisait disparaître aux yeux, et il était invisible dans le coin de la salle.

Au bout d'environ trois quarts d'heure, le roi se leva. Il se dirigea vers son cabinet où il entra, referma la porte sur lui, assura les verroux, laissa retomber les morceaux d'étoffes qui couvraient les vitrines



donnant vue sur l'église, alla fermer de même aux verroux la porte qui donnait sur la salle voisine. Ses yeux brillaient d'un singulier éclat. Sa tête s'agitait doucement, ses lèvres frottaient l'une contre l'autre. La douleur que la marche causait à sa jambe se trahissait par des mouvements nerveux qui contractaient sa physionomie empreinte d'une sorte de gaieté mystérieuse. Mon pauvre Ignacio tremblait de tous ses membres. Évidemment le roi l'oubliait, mais qu'allait-il se passer ? Parler eût été dangereux ! Ignacio ne bougea pas plus qu'une statue. Philippe II pressa de nouveau le ressort de la boiserie, le panneau glissa et la sainte Vierge apparut plus belle que jamais. Le roi tourna son fauteuil vers le tableau et s'assit.

Il resta longtemps absorbé dans une muette contemplation, dans une immobilité absolue. Ignacio ne le perdait pas de vue. La figure du roi était parfaitement éclairée, et Ignacio le voyait d'autant mieux qu'il était placé lui-même dans l'obscurité.

A force d'étudier cette physionomie, Ignacio remarqua dans l'œil de Philippe une expression différente de celle qu'il avait ordinairement. Ce n'était plus cette sécheresse qui glaçait d'épouvante, cette fixité effrayante. Non. Il y avait comme une sorte de douceur, de complaisance, de plaisir dans le regard. L'attention d'un homme portée sur un seul point et à certains moments, acquiert les forces d'un microscope, aperçoit ce qui n'est pas visible, trouve des oscillations, des mouvements là où auparavant elle ne voyait qu'immobilité. C'est une sorte de vision magnétique, mystérieuse, qui vous entraîne et ne vous laisse plus maître de vous. Ignacio surprenait des mouvements sensibles dans l'œil de Philippe II. Il voyait le regard onduler, pour ainsi dire, errer méthodiquement sur la toile, puis suivre lentement les contours du corps de la Vierge, se promener successivement sur les différentes parties du visage magnifique de la divine beauté. La figure du roi s'animait d'une étrange façon. Ses narines se dilataient ; sa bouche s'agitait convulsivement ; les mains imitèrent la tête : elles remuèrent ; les doigts s'écartèrent, se raidirent ; des tremblements nerveux passaient le long des bras, et l'œil semblait toujours fixe, mais d'une fixité inexprimable ; il paraissait vouloir sortir de la tête, s'avancer, aller au tableau et la tête le suivait. De renversée sur le fauteuil qu'elle était il y a quelques minutes, elle s'était soulevée peu à peu. Elle resta d'abord droite sur le reste du corps, puis se redressa peu à peu. L'expression de joie peinte sur l'ensemble de la physionomie de Philippe II, avait fait place à une sorte d'ardeur mystique. L'œil n'était plus gris, il avait des reflets bleuâ-

tres; les pommettes des joues se tintèrent de sang. La bouche s'ouvrit : une langue large, épaisse, chargée de sang, passa lentement, sans les mouiller, sur les lèvres desséchées du vrai roi de toutes les Espagnes.

Une sueur froide glaça tout le corps d'Ignacio. Il se recula vers le mur dans lequel il serait volontiers disparu, lorsqu'il vit son maître se soulever à l'aide de ses mains décharnées qui s'appuyèrent sur les bras du fauteuil que voici. Il contempla le reste de la scène à genoux, car il ne pouvait plus rester debout.

Le roi s'était levé et s'était approché du tableau. La Vierge se trouvait être à sa hauteur; mais pour Ignacio comme pour Philippe II, ce n'était plus une peinture, c'était une sorte de rêve animé. C'était une femme bien vivante, c'était une chair superbe et palpitante vers laquelle le roi étendit ses lèvres immondes. Il était comme fou. Il couvrit de caresses les rêves que son imagination animait, et à chacune de ces caresses il poussait des hurlements terribles. Il dansait, trépignait, s'agitait furieusement comme s'il eût étreint son rêve. La lampe éclairait à peine cet horrible accouplement. O infamie du mysticisme !....

Philippe II roula à terre et se tordit pendant quelques instants. Ignacio récitait des prières.

Au bout d'un quart d'heure, Ignacio voyant que le roi ne donnait pas signe de vie, se décida à approcher de lui. Il se baissa pour le prendre et le relever : il pensa mourir d'effroi en voyant l'œil fixe de Philippe II qui lui lança un regard perçant.

Ignacio tremblait; mais quel ne fut pas son étonnement : le roi s'était relevé et s'approchait humblement de lui.

— Je t'avais oublié, dit Philippe II à voix basse; puis d'un ton plus doux : Tu es prêtre, donne-moi l'absolution ou tu es mort, ajouta-t-il d'une voix stridente.

Ignacio lui donna l'absolution.

Philippe II, redevenu calme et impassible, se mit à son bureau, écrivit quelques mots sur un papier, puis s'adressant à Ignacio :

— Tu vas aller remettre ceci à l'inquisiteur de ma maison : c'est un ordre de te crever les yeux. Après ce que tu as vu cette nuit, ils ne pourraient plus t'enseigner quoi que ce soit d'intéressant. Je t'attache plus que jamais à ma personne, et songe que si tu parles j'inventerai pour ta langue et pour toi des supplices inconnus. Si tu te tais, tu seras récompensé.

Une heure après, Ignacio avait perdu la vue.

Je laisse à penser l'impression que produisit sur nous cette terrible histoire.

— Et que devint Ignacio? demanda Prévost à don Cornelio.

— Il vécut dans l'Escorial, et mourut dix ans après Philippe II.

Nous jetâmes un dernier coup d'œil sur le théâtre de cette scène extraordinaire. Le bureau, le fauteuil, la porte de bois à vitraux donnant sur l'église sont encore là. Je cherchai trace d'un panneau dans boiserie de gauche, mais je ne trouvai que la place du ressort.

Don Cornelio nous quitta. Il était triste, le pauvre homme. Comme la nuit était venue, nous voulûmes le reconduire, mais il n'y consentit pas.

Je ne l'ai jamais revu; mais j'ai tenu ma promesse. J'ai écrit ce qu'il nous avait raconté.

**CHARLES HABENECK.**

---

# ARNALDO DE BRESCIA <sup>(1)</sup>.

(1100 — 1155)

## I

Arnaldo de Brescia naquit à Brescia vers le commencement du douzième siècle; on ignore sa famille; elle était aisée sans doute, puisqu'elle put envoyer le jeune homme aux leçons d'Abailard. Sa première jeunesse s'écoula tout entière à Brescia dans l'étude de l'antiquité romaine, surtout du droit romain dont son esprit conserva toujours la vive empreinte. Le futur antagoniste de l'Église se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique; il reçut, probablement à Brescia, les deux premiers ordres mineurs de la main de l'évêque Villano. Son goût pour les études philosophiques détermina ses maîtres à le faire partir pour la France, où Pierre Abailard professait alors, avec un éclat sans exemple... Parmi ses condisciples, Arnaldo fit rencontre d'un jeune Romain, Guido da Castello, qui devait plus tard être pape sous le nom de Célestin II. Les deux Italiens contractèrent, sur les bancs de l'école, une amitié très-étroite qui devait jouer un grand rôle dans la vie d'Arnaldo.

C'était l'époque où la fièvre de la liberté se propageait, comme une contagion, d'un bout à l'autre de la France : en même temps que les villes du midi, Marseille, Avignon, Arles, Béziers, ressuscitaient l'image des municipalités romaines, en même temps que celles du nord, Noyon, Laon, Soissons, Amiens, Corbie, renouvelaient, en les

(1) Les fragments qu'on va lire sont détachés d'une étude que notre collaborateur se propose de publier sur le grand philosophe-tribun du XII<sup>e</sup> siècle.

(Note de la rédaction.)

modifiant, les anciennes communions germaniques, la philosophie d'Abailard s'emparait de toutes les chaires françaises; lui-même il l'avait installée triomphalement dans la chaire du cloître Notre-Dame.....

Arnaldo fut aisément captivé par cette nature sympathique; il devint le plus fervent et le plus cher disciple du maître; il le suivit dans ses triomphes, il le suivit aussi dans ses revers, après le triste dénouement de ses amours avec Héloïse: il est près de lui dans son école de Maisoncelle, il l'entend condamner au concile de Soissons, il le retrouve au monastère de Saint-Denys, il l'accompagne au Paraclét, cette lande perdue que l'enthousiasme d'une jeunesse avide a bientôt convertie en une cité champêtre. Le maître a construit dans le désert sa cabane isolée, bientôt des cabanes nouvelles se sont élevées à l'entour; on s'y nourrit de l'herbe des champs, on y couche sur la paille, mais on y vit de cette parole féconde qui est le pain de la pensée..... Lui supportait bravement cette existence austère... d'ailleurs il semblait étranger aux besoins matériels: « C'est un homme, dit saint Bernard, qui ne boit ni ne mange, » épreuves ascétiques qui stimulent l'esprit aux dépens de la chair.

(Les doctrines d'Abailard jettent l'alarme dans le catholicisme; l'école du Paraclét est dissoute, Abailard se retire en Bretagne au monastère de Saint-Gildas, et Arnaldo retourne à Brescia.)

## II

(Il y arrive au moment où la querelle du pape et de l'empereur agitait toutes les villes italiennes; à la faveur de cette querelle, les villes lombardes avaient pu conquérir une certaine indépendance; Brescia s'était organisée en une sorte de république, et depuis quelques années, elle soutenait une lutte très-vive contre le pouvoir temporel de son évêque.)

Arnaldo suivait de loin, spectateur invisible, les mouvements de cette agitation croissante; à son retour de France, il avait, comme Abailard, pris l'habit monastique, mais sans vouloir entrer dans un couvent.. d'ailleurs ce qui convenait à sa nature énergique, ce n'était pas la tranquillité sereine du cloître, c'était la place publique, l'action, le combat. Et l'heure du combat était venue pour lui. Depuis dix ans qu'il mûrissait sa pensée, dans le recueillement et le silence, il se sentait capable de la présenter au peuple, sous des formules simples et précises.

Quelles étaient ces formules? — Nous avons déjà vu se développer chez lui la pensée-mère qu'il a reçue de son maître; nous l'avons vu transporter dans l'ordre politique la doctrine de l'émancipation intellectuelle : rêves et fantaisies, tant que l'esprit humain s'enferme dans le domaine borné de l'abstraction philosophique; mais Arnaldo n'était pas un esprit de cette trempe, c'était moins un penseur qu'un soldat. Le rêve, la théorie, la pratique se tenaient chez lui d'un lien étroit, représentant, pour ainsi dire, trois formes inséparables d'une même conception.....

Le caractère essentiel de sa doctrine, c'est qu'elle élevait une barrière infranchissable entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Il enseignait que les prêtres et les moines ne pouvaient rien posséder, que les évêques usurpaient illégitimement les droits régaliens; ces droits, disait-il, et avec eux tous les biens temporels, appartiennent au prince seul, et le prince en peut disposer par un acte de sa munificence, mais seulement en faveur des laïques. Le clergé se contentera des décimes et des offrandes bénévoles qu'il recevra des fidèles : son royaume n'est pas de ce monde.

On comprend quelle explosion de colère une pareille doctrine devait soulever dans l'Église corrompue du douzième siècle. Ce n'était pas seulement le clergé de Brescia qui se sentait menacé, c'était tout le corps ecclésiastique, et jusqu'au pape qui voyait remettre en question l'œuvre de Grégoire VII.

La séparation des deux pouvoirs une fois consommée, Arnaldo eût laissé la société ecclésiastique s'organiser à sa guise; qu'importait qu'il niât l'efficacité des sacrements administrés par de mauvais prêtres? qu'il pensât mal du baptême des enfants et du sacrement de l'autel? Nullement sectaire, l'élève d'Abailard ne voulait d'aucune secte; à l'autorité spirituelle, quelle qu'elle fût, il ne demandait qu'une chose, à savoir la liberté de conscience, le droit de libre examen. Nul doute, après cela, qu'il ne nourrit la pensée de ramener l'Église au christianisme primitif; un tel espoir convenait trop à ses mœurs austères, d'un rigorisme inflexible, pour qu'il ne l'eût pas conçu. Et c'était précisément par là qu'il épouvantait l'Église. On était loin du temps où les apôtres s'en allaient pieds nus par les chemins pour conquérir le monde; les rudes chrétiens des vieux âges, qui cachaient le tabernacle dans les catacombes, qui, après avoir vécu leur vie entière dans l'ombre et le jeûne, mouraient radieux sur les chevalets et sous la dent des bêtes fauves, auraient renié pour leurs fils ces prélats fastueux de la nouvelle Église, ces

prêtres dégénérés du Dieu sorti de l'étable. Il fallait relever cette religion du Christ qui se discréditait aux yeux des nations dans ses indignes ministres : elle pouvait se passer d'un dogme ou d'un mystère, non de la moralité.

Quant à l'organisation de la société laïque, affaire très-délicate, sur ce point Arnaldo n'était pas en position de dire librement tout ce qu'il avait à dire. Il était contraint de déguiser sa pensée, de la couvrir d'un voile. Non qu'il fût pour la tyrannie de l'empereur plutôt que pour celle du pape, mais contre le pape il avait besoin d'un appui qu'il ne pouvait trouver que dans l'empereur. Après tout, l'ennemi qu'il fallait combattre, c'était l'ennemi du moment, l'ennemi le plus proche, c'est-à-dire la suprématie temporelle des évêques et du saint-siège. Le patriote Italien s'effrayait assez peu d'un empereur Teuton séparé de l'Italie par de si hautes montagnes : entre deux maîtres, il préférerait le moins immédiat ; il se résignait donc à dissimuler une partie de ses plans et de ses espérances, jusqu'au moment où il serait en mesure de parler avec franchise, et de réaliser, en face du pape et de l'empereur, ce qu'il regardait comme l'idéal de la société laïque : une fédération de Républiques indépendantes. Le philosophe du moyen âge cachait un tribun de la vieille Rome ; il y avait en lui « le républicanisme classique et le germe du contrat social (1). »

(Sollicité par les consuls et le peuple de Brescia, Arnaldo se jette dans la lutte ; l'évêque appuyé s'adresse au pape, il obtient du concile de Latran un décret d'excommunication et de bannissement contre le philosophe. Arnaldo se retire à Zurich et de là en France où l'appelait son maître Abailard.)

### III

(Abailard avait reparu sur la scène, et le catholicisme ne vit d'autre adversaire à lui opposer que saint Bernard. Les deux antagonistes se trouvent en présence l'un de l'autre au concile de Sens, où Abailard comparait assisté d'Arnaldo, son écuyer, *armiger*, comme dit saint Bernard. Mais tout à coup Abailard décline la lutte, en appelle du concile au pape et part pour l'Italie afin d'aller lui-même plaider sa cause devant le souverain pontife. A moitié chemin de Rome, il apprend que le pape Innocent l'a condamné sans l'entendre et il se retire à l'abbaye de Cluny, pendant qu'Arnaldo, frappé par la même condamnation, va demander un asile à son ancien disciple, Guido da Castello, légat en France (ou en Allemagne). Saint Ber-

(1) Michelet.

ard découvre la retraite d'Arnaldo, et le proscrit se voit forcé de chercher un nouveau refuge auprès de l'évêque de Constance, Hermann, qui passait pour donner dans les idées de Réforme. Nouvelles poursuites de saint Bernard : Hermann n'ose garder Arnaldo près de lui, mais il lui indique comme une retraite sûre la ville de Zurich, qui faisait encore partie du diocèse de Constance (vers 1140).

#### IV

..... Zurich était toute prête à recevoir les nouvelles doctrines. Dans ce pays fertile et riche, l'esprit de liberté s'était développé de bonne heure avec le bien-être. Zurich était l'entrepôt du commerce entre l'Allemagne et l'Italie ; par l'Italie elle atteignait l'Asie Mineure. Les caravanes qui portaient dans l'Europe occidentale les produits méridionaux passaient par le Saint-Bernard ou le Mont-Cenis, pour se rendre en Bourgogne, par Zurich pour se rendre en Allemagne. On voyait sur les marchés de Zurich les harengs et le fer du nord, l'encens et la myrrhe de l'Orient, les fruits de l'Italie, les vins et les sels de la Forêt-Noire. Mais ces caravanes ne conduisaient pas seulement des marchandises à travers les défilés des Alpes ; elles colportaient aussi des idées : beaucoup de marchands partageaient les doctrines du philosophe, et la réforme passait avec eux comme un ballot insaisissable qui bravait les bulles et les conciles. Une fois à Zurich, l'idée y grandissait vite, comme en une terre propice ; bientôt elle étendait au loin ses rejetons vigoureux.

Zurich est assise au bord d'un lac splendide qui la met en communication directe avec les mille petites cités industrielles échelonnées sur les deux rives ; par les lacs de Wallenstadt et de Zug et par le grand lac des Waldstettes, elle touche de l'est aux Lignes Grises, du sud à la vallée de Saint-Gothard, du sud-ouest au pays d'Unterwald et de Lucerne : position admirable qui aujourd'hui encore fait de Zurich une ville d'expansion et de propagande ; elle l'était surtout au moyen âge : l'idée qui s'élançait sur ces lacs merveilleux les parcourait d'un vol rapide avec les embarcations légères des mariniers de Stäfa ou de Brunnen, laissant partout une trace de son passage, semant partout un germe d'avenir.

Au dixième siècle, Zurich, qui ne comptait parmi les villes de Suisse que deux sœurs aînées, Saint-Gall et Bâle, avait élargi ses murailles étroites et s'était entourée d'une fortification nouvelle ; elle avait ainsi augmenté son importance en même temps que sa noblesse,



et devenue pour les rois d'Allemagne une résidence favorite, elle avait inscrit sur une de ses portes cette fière devise :

Zurich, noble cité, séjour de l'abondance (1).

Quand Arnaldo vint à Zurich, la population de la ville était divisée en trois classes :

- 1° Les hommes de l'empire (Fiscalini);
- 2° Les vassaux du chapitre et ceux de l'abbaye de Fraumunster;
3. Les hommes libres du Zurichberg.

Les hommes de l'empire s'étaient élevés peu à peu vers la liberté; ils y touchaient presque. Chargés de défendre la ville, ils jouissaient de cette considération que le moyen âge attachait à la profession des armes. Tout récemment, en 1130, ils avaient obtenu la libre disposition de leurs immeubles et le droit de contracter mariage en dehors de leur classe. Ils payaient un cens à la chambre impériale à raison de leurs propriétés et reconnaissaient pour juge le bailli de l'empereur.

Au dessous des Fiscalins, venaient les vassaux de l'abbaye et ceux du chapitre. Pour eux, la liberté n'était encore qu'un désir, une aspiration. L'abbesse de Fraumunster, puissance temporelle et spirituelle, les emprisonnait, par ce double lien, dans le servage héréditaire. Elle tenait dans sa main toute la contrée, grâce au droit qu'elle prélevait sur chaque marchandise introduite à Zurich, grâce au monopole du marché qui se tenait tous les vendredis dans cette ville et du grand marché annuel du 11 septembre, grâce surtout au privilège exclusif de battre monnaie, ce qui n'était pas un mince avantage, la monnaie de Zurich ayant seule cours dans tout le canton, dans celui de Glaris jusqu'auprès de Rogatz, dans les Waldstettes jusqu'au Saint-Gothard, dans l'Argovie jusqu'au Hanenstein et dans la Thurgovie jusqu'à la Mourgue. Mais ce qui faisait la faiblesse de l'abbaye, c'était l'excès même de sa puissance, c'est-à-dire le nombre de ses vassaux; la population marchande et ouvrière de Zurich ne supportait le joug féodal que par habitude et par routine; elle serait libre dès qu'elle voudrait l'être.

Écartés de la ville par la foule des hommes de l'empire qui s'y pressait, mêlés aux hommes du chapitre et de l'abbaye, les hommes libres avaient fixé leur demeure dans la montagne, au Zurichberg; la vie de

(1) Nobilitate Turegum, multarum copia rerum.

la montagne était facile à ces rudes agriculteurs qui ne demandaient à la nature que du bois pour l'hiver et des pâturages pour leurs troupeaux. Mais la ville, en grandissant, était venue les chercher sur leur montagne ; elle les avait enveloppés dans son enceinte, elle leur avait conféré, comme malgré eux, le titre et le droit de bourgeoisie. Ces hommes fiers et sauvages avaient apporté dans la cité un esprit d'indépendance qui se propageait rapidement dans les masses et ne laissait pas que d'inquiéter les vieilles tyrannies.

Telle était la situation intérieure du peuple de Zurich : la liberté frappait à toutes les portes. Arnaldo n'y tient pas, il entre ; la réforme avec lui.

L'histoire est pauvre en détails sur les travaux que le réformateur accomplit à Zurich pendant un séjour de cinq années ; c'est aux résultats qu'il faut juger l'œuvre. Précurseur de Zwingli, Arnaldo constitua l'unité de la ville en faisant de la liberté l'apanage de tous les citoyens. Comment sut-il faire pour mener à bonne fin cette grande tâche ? On le devine aisément. Aux vassaux du chapitre et de l'abbaye, il démontrait l'illégitimité d'un pouvoir qui pesait à la fois sur la liberté du corps et sur la liberté de l'âme ; aux hommes de l'empire, il proposait l'exemple des libres associés du Zurichberg qui vivaient riches et tranquilles dans leur fière indépendance. Ces prédications brûlantes franchissaient l'enceinte de Zurich ; elles agitaient les peuples jusqu'aux frontières de l'Allemagne, elles pénétraient jusqu'aux vallées de Schwitz et d'Uri ; appuyées de la faveur secrète de l'Évêque de Constance, elles se propageaient de district en district à travers tout le diocèse.

Ce fut naturellement à Zurich qu'elles produisirent le plus d'effet ; elles armèrent toutes les classes contre l'autorité de l'abbesse et du chapitre. La bourgeoisie connaissait sa force ; quand elle connut ses droits, le chapitre et l'abbesse se sentirent perdus ; l'abbesse transigea ; elle s'entoura d'un conseil de bourgeois ; ce conseil devait bientôt se transformer en conseil de ville. Dès ce moment, en dehors des hommes de l'empire, il n'y a plus à Zurich que des hommes libres, et nous avons vu que les hommes de l'empire eux-mêmes touchaient de bien près à la liberté. La création des corps de métiers complète l'œuvre ; la République fonctionne : Arnaldo voit son idéal prendre corps et marcher sous ses yeux.

.....  
La philosophie avait donc réalisé une véritable conquête ; passant par dessus les Alpes, elle s'était établie, comme en un camp, sur la

frontière allemande, à mi-chemin de l'Italie et de la France, ces deux foyers de la rénovation intellectuelle : pas immense dont l'Europe était redevable au génie d'un seul homme. Mais à cet homme Zurich n'offrait pas un horizon assez large ; c'est sur l'Italie, c'est sur Rome, qu'Arnaldo, du haut des Alpes, tenait ses yeux fixés. Il voulait, lui aussi, monter sur le Vatican, et de ce sommet parler au monde, *urbi et orbi* ; il voulait faire de Rome le centre de cette République fédérative qu'il entrevoyait dans l'avenir comme la constitution politique de la société civile. Rome l'appela enfin. Arnaldo quitta Zurich, accompagné d'environ 2,000 montagnards décidés à le suivre dans sa fortune et dans ses périls. Cette troupe se grossit en traversant les villes de la Lombardie dévouées aux plans du réformateur ; elle formait une petite armée, lorsqu'il entra dans la ville sainte aux acclamations du peuple, comme un triomphateur antique.

LÉON JOURNAULT.

(La fin au prochain numéro.)

---

# POÉSIE

---

## LE PROGRÈS

---

Avez-vous quelquefois, arrêté sur la plage,  
Regardé le jeu des enfants,  
Vers le retour du flux, quand le ciel sans nuage  
Se mire dans les flots mouvants ?  
Ils élèvent chacun leur petit mur de sable  
Pour empêcher l'eau de monter ;  
Chacun, se figurant son œuvre impérissable,  
Dit : C'est le mien qui va rester !  
Cependant la mer monte, elle monte sans cesse,  
Et, de ses légers flocons blancs,  
Un à un, recouvrant mur, île et forteresse,  
Vient chanter aux pieds des enfants !

Le progrès, c'est un flot qui couvre toute digue ;  
Il va toujours, quoiqu'à pas lents :  
Pour l'arrêter en vain votre bras se fatigue  
O rois, vous êtes des enfants !

ALPHONSE PAGÈS.

# REVUE DE LA SEMAINE

---

## REVUE DES SCIENCES

---

### SUR L'HYPNOTISME.

Nous revenions, au mois de décembre dernier, d'un long voyage, pendant lequel nous avons été privé de toute nouvelle scientifique, et nous fîmes assez piteuse mine, lorsqu'on nous demanda, dès le premier jour de notre arrivée : « Eh bien ! que pensez vous de l'hypnotisme ? »

L'hypnotisme ! Qu'est-ce que cela pourrait bien être ? Nous connaissons le magnétisme, le spiritisme, le mesmerisme, l'électro-dynamisme et vingt autres sortes d'illuminisme, mais l'hypnotisme ! Quelques lointains souvenirs du *Jardin des racines grecques* nous indiquaient que l'hypnotisme n'était point sans rapport avec l'état de sommeil et qu'en soi le mot ne voulait point dire autre chose que sommeil ; mais nous savions que lorsqu'on emprunte des mots grecs, c'est pour leur faire dire en français autre chose que ce qu'ils disent en grec, et nous ne nous arrêtâmes à l'étymologie, non plus qu'à la chose.

Cependant le bruit grandissait autour de ce mot magique ; on parlait d'opérations graves entreprises durant l'état hypnotique (quelques-uns disaient même *sommeil hypnotique*, c'est-à-dire sommeil-sommeil), et sans que le patient donnât le moindre signe de sensibilité ; des noms recommandables, prêtaient leur appui à cette nouveauté, chose rare ; M. Broca s'en était fait l'écho, chose très-rare ; M. Velpeau avait expérimenté et avait réussi, chose excessivement rare.

Nous n'avions pas attendu jusque là pour nous renseigner sur ce qu'était l'hypnotisme, et, nous avons ouvert le livre précieux, le *Dictionnaire de*

*médecine de Nyssen*, revu (refait) par MM. Littré et Ch. Robin, ouvrage qui sous prétexte de médecine, renferme en substance la presque totalité du savoir humain. Là nous avons lu : « HYPNOTISME. Nom donné par le D<sup>r</sup> Braid (de Manchester) au procédé qu'il emploie pour jeter une personne dans l'état somnambulique. » Ce qu'était ce procédé et quelles étaient les conséquences de son emploi, les auteurs le disaient et nous le répéterons plus loin.

La vogue de l'hypnotisme fut de courte durée; dès le 1<sup>er</sup> janvier, il n'en fut plus question; mais pendant tout un mois l'hypnotisme avait primé tout autre sujet de conversation. Maintenant qu'on n'en parle plus et que la question est enterrée dans les *commissions* des académies, le moment est venu de faire l'histoire et l'Éloge de l'hypnotisme. Le Roi est mort, vive le Roi!

Des origines de l'hypnotisme, nous ne dirons rien; il est certain qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et qu'il se trouvera toujours dans quelque coin de Paris un savant qui démontrera que la pratique de l'hypnotisme était en usage chez les Mèdes, chez les Perses et chez les Chinois. On a bien démontré que l'Amérique était connue 500 ans avant J. C., que les machines à vapeur ont été de tout temps appliquées à l'industrie, et que l'électricité jouait un rôle important dans les mystères du temple de Delphes. Un savant qui nous est cher, M. N. Dally, nous a montré dans le t. IV des *Mémoires sur les Chinois*, p. 444, le passage suivant : « Ce qui nous a le plus frappé chez les Tao-ssées, c'est qu'ils prétendent que quand ils se sont longtemps tournés l'un vers l'autre en se regardant la racine du nez, cela suspend le torrent des pensées, met l'âme dans un calme profond et la prépare au *far niente* d'inertie qui est l'exorde de la communication avec les esprits. » Or, c'est évidemment là l'un des procédés de l'hypnotisme, et les Tao-ssées étaient une secte de prêtres qui florissaient cinq ou six siècles avant J. C.

Quoiqu'il en soit, d'ailleurs, ce n'est point par tradition chinoise que l'hypnotisme est venu faire fortune parmi nous; mais c'est peut-être par tradition indienne. Le docteur Braid, en 1842, publia le premier ouvrage qui initie le public aux pratiques de l'hypnotisme, et le docteur Braid avait longtemps habité les Indes. Les travaux de M. Braid furent notés çà et là dans quelques ouvrages et entre autres dans le *Dictionnaire de médecine* de MM. Littré et Ch. Robin, mais personne n'y avait pris garde quand M. le docteur Azam (de Bordeaux) fut conduit à vérifier quelques-unes des assertions de Braid; vérification faite, M. Azam vint à Paris, et il en parla à M. Broca, qui en parla à l'Académie des sciences, qui nomma une commission pour l'examen de la question. Enfin, une très-intéressante brochure de MM. Demarquay et Giraud-Teulon vient de paraître et résume heureusement tout ce qui s'est dit et écrit sur l'hypnotisme. Cette brochure est intitulée : *Recherches sur l'hypnotisme ou sommeil nerveux*. (Il y a donc un sommeil qui n'est pas nerveux ?)

Rien de ce que nous avons dit jusqu'à présent ne paraît de nature à apprendre à nos lecteurs ce qu'est l'hypnotisme ; mais voici : si l'on prend un objet brillant, quelconque, entre le pouce et l'index et qu'on le place à la distance de 15 à 20 centimètres sur la ligne médiane du visage, un peu au-dessus des yeux d'un sujet, et qu'en même temps on invite le sujet à tenir les yeux fixés sur cet objet brillant, on verra se produire fréquemment une série de phénomènes dans l'ordre suivant : les pupilles se contracteront d'abord, puis se dilateront considérablement ; les paupières s'agiteront après un intervalle de 20 à 60 secondes et, à la suite de vibrations répétées, elles se fermeront involontairement et le sujet sera endormi. Alors se manifestent deux symptômes qui se montrent plus ou moins durables et plus ou moins complets. Ce sont 1<sup>o</sup> la *cataplexie* : Les sujets hypnotisés de la sorte conservent leurs membres dans la position où on les place et au bout de quelque temps ces membres deviennent rigides et absolument fixés ; il suffit, à ce moment de diriger un courant d'air frais sur les membres pour qu'ils reprennent leur souplesse primitive ; 2<sup>o</sup> l'*anesthésie*, c'est-à-dire la privation de sensibilité qui permet de pincer, de serrer et de piquer les sujets sans signes de douleur.

A tous les moments de l'expérience on peut faire cesser ces symptômes en frictionnant doucement les paupières ou en dirigeant un courant d'air froid sur le visage.

De plus, d'après Braid, il y aurait, avant la période d'anesthésie, une période d'hyperesthésie ou d'excitation pendant laquelle les sens acquièrent une acuité singulière : l'ouïe se développe au point de permettre d'entendre une conversation à l'étage inférieur ; l'odorat acquiert la puissance de celui des animaux ; le sens musculaire et le toucher se perfectionnent et permettent, par leur finesse, de suppléer la vue ; quelques personnes enfilèrent des aiguilles très-fines, et se dirigeaient dans un appartement encombré, malgré le bandeau épais qui couvrait leurs yeux.

Enfin tout un ordre de phénomènes *psychiques* éclataient : suivant les attitudes d'orgueil, de colère, d'humilité, etc., que l'on donne aux hypnotisés, des sentiments conformes à ses attitudes prenaient naissance dans leur esprit, et se manifestaient par la parole et par l'expression du visage ; Braid étudia ces phénomènes en les attribuant à un principe de *suggestion*.

Braid alla plus loin encore et admit qu'il est possible d'exciter les sentiments intimes, les goûts, les idées, en pressant fortement sur les protubérances que la phrénologie indique comme étant le siège de ces sentiments, de ces goûts et de ces idées. De la sorte on peut, selon la médecine de Manchester, donner aux hypnotisés des idées de vol en pressant l'organe correspondant, etc., de telle façon qu'on pourrait, selon l'expression du docteur Azam, jouer de l'intelligence comme d'un piano ; cette face nouvelle de l'hypnotisme est la plus dénuée de preuves et la plus contraire aux saines notions de physiologie.

Et maintenant, nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter dans

ce recueill tout ce que l'on a vu et tout ce que l'on a cru voir dans l'état hypnotique. La question que présentement nos lecteurs se posent est, sans doute, celle de savoir ce qu'il faut admettre de tout cela, ce qu'il faut rejeter, quelles applications la science peut en retirer, quelles conséquences en déduire?

L'opuscule de MM. Demarquay et Giraud-Teulon est très-précis à l'égard des résultats d'expériences entreprises à la maison municipale de santé ; sur 18 sujets dont 15 femmes et 3 hommes, on a pratiqué 40 expériences. Dans 4 cas observés sur des femmes, et dans 4 cas seulement, on a pu reconnaître l'hypnotisme avec les principaux caractères attribués par Braid à cet état. Les hommes s'y sont montrés absolument réfractaires.

Dans le premier de ces 4 cas, le sujet est tombé au bout de 7 à 8 minutes dans l'état cataleptique ; nulle diminution de sensibilité, nul affaiblissement de l'intelligence. Dans le second cas, il y a eu insensibilité complète ; dans le troisième il y a eu un mélange de paralysie, de catalepsie et d'hystérie ; enfin, dans le quatrième, il y a eu insensibilité complète.

Les résultats des expériences de M. Velpeau sont un peu plus concluants : sur 15 malades, 6 ont éprouvé de la manière la plus manifeste les phénomènes hypnotiques ; 9 s'y sont montrés réfractaires. Enfin, une amputation de cuisse a été pratiquée sans douleur par M. le docteur Guerneau à Poitiers. Mais nous avons hâte de conclure. Ce qui est ressorti de plus positif de cet ensemble d'expériences, c'est qu'il est possible, sans l'intervention ou l'addition d'aucune substance étrangère à l'économie, de plonger certains individus dans un état de *sommeil artificiel* qui se rapproche beaucoup de tout ce que l'on a décrit sous le nom de *magnétisme animal* ; que, dès lors, le prétendu *fluide magnétique* est une pure fantaisie de l'esprit, puisque dans les phénomènes hypnotiques, il n'y a aucune intervention de volonté, aucune émission, aucune passe, mais simplement une attitude telle, qu'elle modifie le système nerveux au point d'en perturber les fonctions normales. L'homme a en soi tous les éléments physiologiques nécessaires à la production de tous les phénomènes que l'on croit généralement être produits par des substances étrangères à l'économie ; eh quoi ! on a maintes fois observé qu'une vive et soudaine affection morale pouvait anéantir ceux qui la ressentaient ; — anéantir subitement et complètement, tuer — exactement à la façon des poisons les plus violents, de l'acide cyanhydrique, de la nicotine, etc., et de ce degré extrême d'influence, on observe, par une dégradation insensible, tous les degrés possibles d'influences affectives jusqu'à la joie qui fait peur, qui fait battre le cœur, qui suffoque ; il n'y a point là cependant intervention de substances étrangères. Pourquoi donc s'étonner que par une attitude prolongée on obtienne des effets de la nature de ceux que M. Piorry a désignés sous le nom de *névropathies* (oscillations moléculaires nerveuses) frappant d'engourdissement les nerfs optiques et par communication se propagent aux centres nerveux, à la moelle épinière, etc. Une comparaison vulgaire fera mieux



comprendre à nos lecteurs l'idée que nous nous faisons du mode de production des phénomènes hypnotiques : ne vous est-il jamais arrivé d'avoir la jambe endormie et d'avoir des fourmillements ? dans quelles circonstances survenaient ces sensations. A la suite d'une position vicieuse et d'une compression quelque peu prolongée sur les nerfs de la jambe ou du pied ? Eh bien ? la position que l'on fait prendre aux sujets destinés à être hypnotisés est vicieuse ; elle est prolongée et elle détermine une compression du globe oculaire et des nerfs optiques, cette compression ne s'exerce-t-elle que sur un seul point. Il se présentait là ce qui se produit à la jambe, des fourmillements ; mais comme les nerfs optiques ne sont sensibles qu'aux impressions de lumière, ces fourmillements ne sont point perçus, mais le mouvement moléculaire nerveux qui donnerait lieu, tout autre part aux fourmillements, se produit, et se propage des nerfs optiques aux couches optiques, aux tubercules quadrijumeaux, etc., etc., frappant de paralysie, de catalepsie, d'anesthésie, etc., etc., les différents organes correspondants aux diverses parties du système cérébro-spinal qui sont atteintes.

Aussi les procédés à employer pour hypnotiser sont-ils excessivement nombreux et nous nous garderons bien de les indiquer ; il suffit d'agir sur des nerfs rapprochés du cerveau, d'une façon quelconque pour obtenir des effets qui ressemblent à ceux qui sont décrits par Braid. Par exemple, ne sait-on pas qu'un bruit monotone et continu, le tic-tac d'une pendule, les psalmodies, les chants des nourrices, etc., produisent le sommeil ? D'un autre côté, la vue d'un courant d'eau rapide donne le vertige ; certaines impressions sur l'odorat et sur le goût envoient. Qui ne connaît autrement que pour l'entendre être l'effet irrésistible de certains contacts, de la main d'un ami, d'un baiser, etc. ? Qu'est-ce donc ?

Tous nos sens sont modifiables artificiellement à tous les degrés par les agents qui les impressionnent normalement ; en exerçant des influences artificielles sur ces nerfs, on arrive à produire des effets surprenants qui dépendent de la perturbation moléculaire du système nerveux. De la sorte, par un regard fixe et prolongé sur un même point, on produit l'hypnotisme, sans doute on le produirait aussi par l'audition d'une même note pendant quelques minutes.

La chirurgie n'a pas encore pu tirer parti de l'hypnotisme, mais la physiologie et la pathologie en seront prodigieusement éclairées. Disons plus : de certaines expériences non encore publiées, il résulte que des névralgies, des épilepsies et quelques autres troubles nerveux ont été améliorés par l'usage méthodique de l'une des formes de l'hypnotisme. Et cela dit, hâtons-nous de clore cette notice, quitte à y revenir dès qu'il y aura, au sujet de l'hypnotisme, quelque rapport académique ou quelque application nouvelle. Jusque là, nous recommandons à nos lecteurs d'éviter les expériences qui ne doivent être conduites que par un médecin attentif, prudent et discret.

D<sup>r</sup> EUGÈNE DALLY.

## REVUE DES LETTRES

ŒUVRES POSTHUMES D'ALFRED DE MUSSET. — DÉCADENCE DE LA MONARCHIE FRANÇAISE, PAR EUGÈNE PELLETAN.

Tout vrai poète est voué au malheur, mais la fatalité n'en a poursuivi aucun avec plus de rigueur qu'Alfred de Musset. La mort même ne l'a pas sauvé de l'outrage et ne lui a pas donné le repos, auquel il aspirait après les orages de sa destinée lamentable. Et pourtant, quelle vie commença sous de plus brillants auspices, quelle jeunesse fut d'abord plus charmante. A vingt ans, il était illustre, il marchait à la tête du chœur sacré des poètes. Ses poésies fougueuses, fantastiques, passionnées, pleines d'originalité et d'esprit, étonnaient et séduisaient les plus féroces adversaires du romantisme. Il semblait qu'il n'avait qu'à jouir de sa gloire précoce, qu'à laisser s'écouler doucement sa vie dans l'amour, les plaisirs et les honneurs. Mais Dieu, en lui donnant le génie, lui avait refusé le bonheur, il devait acheter sa gloire au prix des souffrances et des tortures. Il fallait qu'il connût les plus terribles passions, pour les chanter ensuite avec des cris de souffrance déchirants et sublimes. Plus son cœur saignait de douleur, plus ses accents s'élevaient purs et splendides au ciel. Jeté au milieu de notre monde cruel, le poète des contes d'Espagne devint vite le sombre chanteur de Rolla, et les joyeux rires de sa jeunesse se changèrent en d'amers sanglots.

Il mourut, vaincu par la douleur, brisé par le sombre génie qui était en lui. Vers la fin de sa vie, il semblait avoir tout à fait renoncé à la poésie; la Muse, qui lui avait inspiré tant d'adorables chants d'amour, tant d'élégies sublimes, semblait s'être envolée au ciel. Le poète, rejeté sur la terre, ne cherchait plus, disait-on, qu'à écarter de lui des souvenirs odieux et à oublier ses souffrances. Néanmoins, dans ses moments de calme, il écrivait encore quelques vers, ébauchait plusieurs plans de tragédie et de comédie, achevait même un proverbe. Ce sont ces quelques œuvres, ces fragments, ces essais, si précieux pour l'art, que de pieux amis du poète viennent de publier, sûrs de l'accueil sympathique que ces dernières pensées d'un poète aimé rencontreraient parmi ses admirateurs.

Le proverbe que nous trouvons dans les œuvres posthumes d'Alfred de Musset, *l'Âne et le Ruissseau*, n'est pas indigne de figurer près de ceux qu'il a écrits autrefois dans toute la force et la maturité de son talent. C'est la même gaieté, le même esprit mordant, le même goût délicat que l'on admire dans *Il ne faut jurer de rien*, ou dans les *Caprices de Marianne*. D'autres

essayent aujourd'hui d'imiter le genre que Musset a créé, et les imitateurs reconnaissent à leur grande honte quel talent élevé, quel goût fin il faut posséder, pour réussir dans ces œuvres que l'on nomme légères. Les personnages de Musset sont toujours vrais, ils parlent le langage de tout le monde; parfois leur esprit est peut-être un peu paradoxal, mais ils savent charmer et amuser par une délicatesse exquise de pensées. Les personnages des imitateurs malencontreux du poète parlent un jargon de théâtre inqualifiable et ressuscitent au dix-neuvième siècle la langue des précieuses; ils sont aussi prétentieux et guindés que ceux de Musset sont simples et vrais. On ne peut analyser cet aimable proverbe de Musset. Tout le mérite est dans la finesse des mots et la grâce des sentiments. Il faut le lire ou plutôt il faut que la Comédie Française se hâte de le faire représenter à la place des comédies douteuses que le mauvais goût du public y applaudit néanmoins chaque jour.

Deux autres œuvres moins heureuses, un essai de tragédie et de poésie épique se rencontrent aussi dans ce volume et ajouteront peu, nous le croyons, à la gloire de notre éminent poète. Vous figurez-vous Musset écrivant une tragédie, pliant son esprit aux unités d'Aristote, imposant à sa muse libre et folle la majesté du pompeux alexandrin. Séduit par le génie de Rachel, il fit pourtant cet héroïque effort de vouloir composer pour elle une tragédie. Il choisit son sujet dans les temps mérovingiens, prit pour héroïne Frédégonde et essaya de faire parler à cette reine sauvage et à son barbare époux la langue polie de Racine. Des obstacles survinrent; Rachel ayant quitté le théâtre, le poète se découragea et abandonna la tragédie. Deux scènes seulement ont été écrites, on y rencontre de beaux vers, quelques nobles pensées, moins de déclamation que dans les tragédies modernes. Musset était-il assez puissant pour régénérer cette vieille forme tragique, chère à nos pères, dédaignée de nos jours, c'est ce que semblent croire ses éditeurs, et ce que nous nous permettrons de révoquer en doute. Sa nature poétique, rêveuse, l'éloignait du théâtre; il n'a écrit qu'un seul drame, *Lorenzaccio*, et l'on y trouve peu de mouvement, de vie et d'action.

La pièce de poésie épique intitulée *Le Songe d'Auguste* est si médiocre qu'on serait tenté de croire qu'elle a été faite sur commande, pour une fête ou pour un anniversaire quelconque. Les amis de Musset eussent sagement fait de ne pas comprendre dans ce recueil cette poésie froide, incolore, officielle. C'est Musset académicien, et non l'auteur des *Nuits*, qui a dû écrire cette fade et ennuyeuse apologie d'Auguste.

Le reste du volume comprend quelques pièces de vers peu importantes et un fragment de comédie. Qu'on nous permette, en finissant, de citer ici les derniers vers d'Alfred de Musset. Cet homme, dont l'existence a été dévorée par tant de douleurs, va mourir, et un dernier cri de désespoir lui échappe, cri si plaintif qu'il déchire le cœur. Chénier et Gilbert, dans leurs derniers vers, se sont trop souvenus qu'ils étaient poètes, ils ont écrit pour la postérité. Écoutez maintenant ces accents d'une douleur profonde et vraie :

L'heure de ma mort, depuis dix-huit mois,  
De tous les côtés sonne à mes oreilles.  
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,  
Partout je la sens, partout je la vois.

Plus je me débats contre ma misère,  
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur ;  
Et dès que je veux faire un pas sur terre,  
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.

Ma force à lutter s'use et se prodigue,  
Jusqu'à mon repos, tout est un combat ;  
Et comme un coursier brisé de fatigue  
Mon courage éteint chancelle et s'abat.

Aucun historien n'avait jusqu'à présent osé juger Louis XIV aussi sévèrement que vient de le faire M. Pelletan dans son livre *La décadence de la monarchie française*. Je ne sais quelle superstition bizarre, quel préjugé d'éducation empêchait les plus vaillants de faire le procès au majestueux monarque de Versailles. Il a fondé l'unité française, répétaient en chœur les historiens éblouis. Bénissons ce roi, qui a préparé l'avènement de la monarchie constitutionnelle. On reprochait bien à Louis XIV quelques vices légers, ses maîtresses, son amour du luxe, ses travaux de Versailles, qui firent périr cent mille hommes ; mais on craignait de toucher à la gloire du fondateur de l'unité française. M. Pelletan n'a point eu de ces timidités intéressées. Il a étudié le grand siècle, fouillé les archives, consulté les mémoires, et il a proclamé hautement son opinion, appuyée sur les preuves les plus solides, c'est que Louis XIV fut un roi criminel, digne d'être flétri devant l'histoire.

M. Pelletan s'est efforcé de jeter bas cette vieille idole des jésuites, des nobles et des pédants. Dans une suite de tableaux historiques vivement colorés, il a représenté Louis XIV cruel envers ses sujets, fourbe envers les nations étrangères, ami du sang, du jeu, de la flatterie. Les accusations qu'il formule si hardiment, M. Pelletan les prouve et fait avancer contre ce roi cité au tribunal de l'histoire toute une légion de témoins irrécusables. C'est d'abord Saint-Simon, cet étrange courtisan, qui ne manquait ni un petit lever, ni un petit coucher, allait à tous les Marly, se condamnait à une vie de parade fort ennuyeuse, pour observer le roi, le surveiller, scruter ses pensées les plus secrètes, afin de se venger un jour devant la postérité de celui qui l'avait humilié dans son orgueil de noble et de soldat. Ce sont ensuite Bossuet, Fléchier, Vauban, Bois-Guilbert, mesdames de Sévigné et de Maintenon, les plus grands noms et les plus grands esprits de France. Tous ont approché du soleil et ont été blessés de ses rayons. C'est Louis XIV qui a tué la royauté en France, en voulant la rendre si absolue que les plus

patients se sont révoltés. Son absurde despotisme a fatigué la France et préparé la Révolution française.

C'est lui aussi qui avilit la noblesse. L'attirant à sa cour par l'espoir des dignités, des pensions et de la gloire, il la réduisait à une sorte de domesticité dégradante. C'était un honneur réservé aux princes du sang de tenir la chemise du roi ou de s'acquitter d'offices plus honteux encore. On jouait gros jeu à la cour ; tel grand seigneur s'y ruinait ; il lui fallait pour payer sa dette solliciter les bontés du monarque. Un bon courtisan devait toujours être auprès du roi le sourire sur les lèvres ; ni maladie ni deuil ne devaient l'empêcher de venir faire sa cour. Après vingt ans de ce règne, la noblesse était bien déchue. Les uns, comme d'Antin et Gramont, volaient publiquement au jeu, d'autres se plongeaient dans la tartufferie ; tout à l'heure, le comte de Horn va descendre jusqu'à l'assassinat.

• Si Louis XIV a fondé l'unité française, comme le veulent ses admirateurs, il faut avouer au moins qu'il est arrivé à ce résultat malgré lui et qu'il ne croyait nullement travailler à préparer l'égalité des rangs. Le tiers-état essaye de monter sous son règne. L'industrie française, favorisée par le génie de Colbert, se répand dans l'Europe ; mais, un jour, il plaît à ce roi bigot d'acheter son salut par le sang des protestants français. L'industrie protestante émigre et la France est ruinée d'un trait de plume. Une science capitale, l'économie politique va naître. Vauban imagine un système d'impôts, qui tout en sauvant l'Etat de la banqueroute, allège les charges énormes qui pèsent sur le peuple et le délivre de la voracité des fermiers généraux. Dès lors, dit Saint-Simon, « le roi ne vit plus en lui qu'un insensé pour l'amour du public ; » le malheureux maréchal fut perdu et ne put survivre à sa disgrâce. On répète chaque jour à satiété que Louis XIV a protégé les arts et les lettres. A-t-il protégé Corneille, qui est mort presque de faim, ou Fénelon, dont il proscrivit les œuvres, ou Racine qu'il disgracia, ou Puget, ou Poussin, dont il ne put jamais comprendre le génie élevé ? Quand donc cessera-t-on de dire que les arts et les lettres ont besoin d'être protégés ? Ne sait-on pas qu'il n'y a de grands artistes que ceux qui, dans leur indépendance, osent tout penser et tout dire. Dante n'est un si grand poète qu'à cause de sa haine vigoureuse pour les oppresseurs de sa patrie.

Espérons donc qu'il ne sera plus question bientôt du Louis XIV de théâtre que Voltaire avait imaginé et que le siècle de Louis XIV tombera, comme la *Henriade*, dans un oubli profond. La *Décadence de la monarchie française* de M. Pelletan est une œuvre écrite pour le peuple et qui fera sur lui une impression profonde. Ces nobles et belles pages, pleines d'une généreuse indignation contre les folies, les turpitudes, les bassesses de ces temps détestés, remplissent l'âme d'un vigoureux amour de la liberté ! On apprécie mieux après une pareille lecture tous les bienfaits de la révolution ; on marche plus ferme dans la voie difficile du progrès. La nouvelle école historique, qui juge non d'après les faits, mais d'après le droit et la conscience, a déjà fait faire des pas énormes à l'histoire. La vérité n'est plus voilée

par des ménagements habiles; elle apparaît dans toute sa splendeur. M. Pelletan, tout en respectant la fidélité historique, sait dramatiser son récit et passionner ses lecteurs. Son livre lui méritera les éloges de tous ceux qui aiment la vérité; n'est-ce pas le plus noble but que puisse se proposer un auteur?

EDMOND PANNIER.

---

## REVUE DES BEAUX-ARTS

---

### EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS.

---

#### PEINTURE

(Suite.)

**MARILHAT.** — Une des plus belles gloires de notre école moderne a, surtout, représenté les splendeurs de la nature d'Orient. Ses compositions, d'un grand style et d'une exécution puissante, où l'air et la lumière circulent, ses personnages dont la couleur et le type local sont scrupuleusement observés, font des œuvres de Marilhat des modèles du genre.

La *Nécropole du Caire* est une des pages imposantes du maître. Cette toile d'assez grande dimension est d'une impression saisissante. Le parti pris de lumière est d'une grande valeur et d'une coloration vibrante. Au milieu se trouve une grande mosquée et à l'horizon une ligne de monuments surmontés de hautes tours se détachent en silhouettes sur un ciel d'une grande intensité de lumière. Quelques personnages, errant çà et là au milieu des tombeaux, donnent à cette magnifique mise en scène un caractère calme et imposant qui, par le charme du coloris, flatte agréablement la vue et vous tient en admiration. En effet, dans ce tableau, dont le motif lugubre semblerait indiquer un coloris gris et sombre, les terrains, les monuments, le ciel, tout est inondé d'une lumière colorée, vive et harmonieuse qui n'enlève rien au sujet du caractère calme et triste qui en est l'impression dominante.

*Caravane au repos près d'une oasis.* Cette composition, où se trouvent toutes les qualités du maître, est pourtant d'un ton gris qui ferait supposer qu'elle appartient à sa dernière manière; exécutés probablement d'après des études rapportées d'Orient, les groupes sont d'une belle disposition. L'entrée de l'oasis est couverte d'arbres d'une végétation forte et puissante de ton. Le terrain, le ciel sont d'une valeur relative bien observée et l'ensemble d'un grand style, malgré cette coloration terne et ces ombres noires et opaques.

*Caravane arrêtée près d'un caravansérail* fait en quelque sorte pendant au précédent tableau; on y remarque les mêmes qualités et les mêmes défauts de coloration.

*Paysage d'Awetyna.* Sur le versant d'un ravin un jeune berger rassemble ses vaches. De grands arbres, donnant des silhouettes d'un beau choix de forme, se perdent dans l'épaisseur de la forêt; le ciel est d'une grande puissance de lumière. Cette toile tient encore par la vigueur du coloris de la première manière brillante et colorée de Marilhat. Les diverses qualités de ton dans les feuillages et dans les terrains ont une valeur et une affinité qui constituent une harmonie colorée et transparente et qui donnent de l'air et de la profondeur. Joignez à cela ce grand sentiment de l'ordonnance dans la disposition des lignes et dans l'interprétation, qui caractérisent ce maître dont la grande manière et le talent ont puissamment contribué au progrès de notre nouvelle école, et fait apprécier les beautés naturelles de l'Orient.

**EMILE BOUQUET.**

(La suite au prochain numéro.)

---

## CHANSONS POPULAIRES

### DES PROVINCES DE FRANCE

Notices par CHAMPLEURY. — Accompagnement de piano par J. B. WEKERLIN.

Librairie Nouvelle, 18, Boulevard des Italiens.

---

Au moment où les derniers vestiges des coutumes de nos vieilles provinces françaises disparaissent de plus en plus sous l'influence centralisatrice des chemins de fer et d'une administration puissante, deux hommes

de mérite ont entrepris une œuvre de reconstitution précieuse et intéressante de l'une des faces les plus curieuses de nos antiquités nationales.

MM. Champfleury et Wekerlin ont eu l'heureuse idée de rassembler les chansons des paysans de nos campagnes, en s'attachant à celles qui reproduisent le mieux le caractère de chacune de nos provinces, à celles dont l'authenticité est incontestable, dont la mélodie douce ou sauvage, mais toujours originale, mérite d'être signalée et conservée par la notation dans les archives françaises du bon vieux temps.

Depuis 1789 les caractères distinctifs des habitants de chaque partie de la France, se sont bien effacés. Les hommes ont servi dans nos glorieuses armées; ils ont fait, sous notre drapeau victorieux, le tour de l'Europe, et devant les nationalités ennemies, leur nationalité française s'est affirmée, au détriment de leur sentiment provincial; la *Marseillaise*, en passant par leur bouche, a déformé leurs gosiers nés habitués aux chants plaintifs et tendres, aux Noël, aux chansons de Mai. Rien n'a survécu intact à cette refonte; les costumes se perdent détrônés par la blouse, les mélodies populaires font place aux mauvaises *romances* de Monpou et de Loïsa Pujet. Parmi les paysans, ceux qui savent encore quelque vieux lai craignent de le chanter; aussi n'est-ce pas sans peine qu'on arrache à leur timidité ces trésors précieux.

C'est à de longues et souvent pénibles recherches que nous devons le recueil publié aujourd'hui; le volume des *Chants populaires de France* ne pouvait être une collection complète; on s'est contenté d'en faire un résumé fidèle, de réunir les meilleurs morceaux de chaque pays, dans chaque livraison, afin de donner tout à la fois une vue de détail et une vue d'ensemble.

La chanson populaire n'a pas une très-grande variété. Gaie dans quelques provinces, elle affecte plus volontiers une forme traînante et une allure mélancolique. Presque toutes parlent d'amour ou de mariage.

Les chansons d'amour expriment moins souvent la joie et le bonheur, que les regrets de la jeune fille abandonnée, ou de l'amoureux trompé qui chante :

Justine, ma Justine,  
Prête-moi ton mouchoir  
Pour essuyer les larmes,  
Qui coulent sur mon visage,  
Les larmes de mes yeux,  
C'est pour te dire adieu.

ou bien :

L'auteur de ces chansons  
N'avait pas de chagrins;  
Il est assis sur sa chaise,  
Certes bien joyeux.

Oh!

Sans chagrin d'avoir perdu une amie.



Il l'aimait, cependant, son amie; au temps de leurs amours c'est pour elle qu'il chantait :

Que les étoiles sont brillantes!  
Que la lune rail clairement!  
Mais les beaux yeux de ma maîtresse  
Ils le sont bien cent fois autant.

Peut-on rien trouver de plus pur et de plus joli?

Il faudrait pouvoir citer toutes ces plaintes touchantes par leur simplicité :  
on sent qu'une profonde douleur a pu seule inspirer ce couplet charmant :

Tu m'aimais,  
Je sais cela.  
Tu ne m'aimes plus,  
Je sais cela.  
Mais l'oubli, l'oubli,  
Je ne sais pas encore cela !

Et le refrain de cette autre chanson :

Se peut-il qu'on soupire  
Si tendrement,  
Et, sans aimer, le dire  
Si gentiment ?  
Tu ne faisais que rire  
De mon tourment.

Quant aux chansons de mariage, elles sont empreintes surtout d'un caractère sévère et douloureux. C'est la dernière fois que la mariée prend part aux danses de ses compagnes; la maison, les enfants, l'étable, la basse-cour vont réclamer ses soins incessants;

Faudra, soir et matin,  
Veiller à tout ce train.

Plus de fêtes, plus de bals; les jeunes filles font à la jeune femme de touchants adieux, elles l'avertissent de ses devoirs :

Enfin vous voilà donc  
A votre époux liée  
Avec un long fil d'or  
Qui n'délie qu'à la mort.

Heureuse si ce mari n'est pas un ivrogne,

Qui n'a ni maille ni denier  
Fors un bâton de vert pommier  
De quoi il me bat les costés.

Heureuse, si comme la *Femme du Roulier* elle n'est pas forcée de courir tout le pays,

Et d'auberge en auberge,  
Pour chercher son mari,  
Tirail,  
Aver une lanterne.

Cette chanson a un caractère de dureté auquel une mélodie, lente, sur un mode mineur, ajoute une tristesse poignante.

Allons, ivrogne, — Retourne voir à ton logis — Tes enfants sur la paille. — Tu manges tout ton bien — Avecque des canailles.

— Madame l'hôtesse, — Qu'on m'apporte du bon vin, — Là, sur la table ronde,  
— Pour boir' jusqu'au matin, — Tirelin, — Puisque ma femme gronde.

Tout n'est pas joie dans ces ménages de travail; les jeunes filles deviennent vite de vieilles femmes, au dur métier de paysan. Les sourires sont rares sur leurs lèvres flétries; elles désapprennent à baisser modestement les yeux devant le père du fiancé qui fait rondement la demande :

— Bonjour don, mère Catherine :  
— Y allons don, père Nicoulas.  
— Voulez-vous marier Cath'rinette,  
A noute garçon que vela ?

Et l'on se marie. Parents, amis, tout le village est de la fête; on mange, on boit, on danse pendant trois jours. Puis les invités se séparent, et les nouveaux époux, après les derniers compliments, restent en face l'un de l'autre, au milieu des restes, bien seuls, bien étonnés de tout ce bruit, écoutant le lointain refrain du départ :

Allez-vous en, gens de la noce,  
Allez-vous en chacun chez vous ;  
Si la mariée est malade,  
Nous la guérirons sans vous,

Une foule de ces chansons tournent en ridicule les couples mal assortis, ce ne sont pas les moins jolies, et ce sont certainement les plus gaies, les plus spirituelles.

Le prototype, le modèle, c'est la *P'tite Rosette*. Transportée par des mémoires peu fidèles, elle a produit, en d'autres provinces, des chansons analogues, telles que la *Charmante Mayotte*, ou la *Première nuit de nocce d'une jouvencelle*, restées, d'ailleurs, bien au-dessous de l'original.

Rosette prend un homme de quatre-vingt-dix ans, qui la mène à la danse et lui dit « Ménage bien tes pas » ; qui la mène à la table et lui dit : « Mange doucement, Rosette, n'ébrèche pas tes dents. » La chanson se termine par un joli couplet :

Quand vint le matin-jour  
Où Rosett' s'y réveille : *bis.*  
« Mon Dieu, dit-elle,  
Qui l'aurait jamais dit  
Qu'à mon mariage  
J'arès si bein dormit ! »

Il y a, chez nos paysans, un grand amour de la nature, un sens contemplatif qui manque aux habitants de nos villes ; n'attendons pas d'eux de grandes et pompeuses descriptions ; ils ne savent pas ce que c'est que la poésie, ils se contentent d'être poètes à leur manière, c'est-à-dire de sentir et d'exprimer vivement la grandeur du spectacle qu'ils ont chaque jour sous les yeux.

Certain chant bourguignon : *Rho! rho! les agneaux sont aux plaines*, est un ravissant paysage : à l'ombre des grands chênes sont des prés épais ; un frais ruisseau, où les moutons se baignent ; voilà toute la chanson. L'air est doux, un peu monotone, mais d'une mélodie fraîche et reposée.

C'est le printemps qu'ils aiment, qu'ils chantent ; après les longues nuits d'hiver et les mauvais temps, quelle joie de retourner aux champs, d'aspirer l'air crû des premiers beaux jours, et la bonne odeur de la terre où tout germe ! Anasi, écoutez-les :

Voici venu le mois des fleurs,  
Des chansons et des senteurs,  
Le mois qui tout enchante,  
Le mois de douce attente.  
Le buisson reprend ses couleurs ;  
Au vert bois l'oiseau chante.

Le paysan connaît la terre, il sait ce qu'elle vaut ; mais il aime aussi ses bêtes ; Pierre Dupont l'a compris, et les *Bœufs* sont l'expression d'un sentiment vrai qui se retrouve à chaque pas dans nos villages et dans nos chansons. Le bétail c'est la fortune, c'est la prospérité :

Le bon Dieu vous haille tant de bœufs  
Comme les poules auront d'œufs.

Il faut voir le soin qu'ils en prennent ! La petite fille gardait les cochons, on apporte son déjeuner :

Que voulez-vous que j'en fasse ?  
Mes cochons sont égarés.

Ce caractère du paysan se retrouve partout, dans toutes nos provinces et dans tous les pays. Certains chants populaires allemands ne sont inférieurs aux nôtres ni pour les paroles, ni pour la mélodie. Il est malheureusement difficile d'en traduire, sinon le sens littéral, du moins l'intention et la couleur.

M. Champfleury et Wekerlin ont reproduit bon nombre de ces scènes, entre la *Jeune fille et Trois cavaliers*, *trois cavaliers barons*, *trois jolis garçons*, qui demandent à la belle, pour prix de quelque service, des faveurs difficiles à accorder. Quelquefois la jeune fille succombe, quelquefois elle échappe et, le danger passé, se moque des séducteurs :

— D: mes amours, dit-elle, nous vous en friass'rons  
Dans un' poêle à châtaign's qui n'aura point de fond.

La présence de ces chansons identiques sur divers points de la France, peut sans doute s'expliquer par cet échange continu entretenu de provinces à provinces par les compagnons du tour de France; mais ne vaut-il pas mieux y voir une trace de la terreur que les nobles seigneurs châtelains inspiraient à ces pauvres filles? C'est un reflet de ces coutumes peu chevaleresques que nos chasseurs modernes ont quelquefois la prétention de faire revivre à leur profit.

Le recueil contient encore des Noëls, des Ballades, et une grande quantité de chansons de tout genre, de tout caractère.

Les auteurs de la collection, forcés de restreindre leurs reproductions, — ils n'ont donné que trois morceaux pour chaque province, ou groupe de petites provinces, — ont été très-heureux dans leur choix. Nous regrettons peut-être l'absence de la *Marie bretonne*, imparfaitement remplacée par la chanson de Poitou : *Nous somm's venus vous voir*, qui n'est qu'une variante de la première, et certaines inexactitudes dans la transcription des airs.

Les *Trois princesses* se chantent en Franche-Comté sur un air infiniment plus doux et plus gracieux que l'air indiqué par M. Wekerlin; mais du moins M. Champfleury constate dans sa préface l'existence de cette variante, qu'il est permis de considérer comme étant l'original.

Au *bois Rossignolet* se chante en Bretagne sur un mode un peu différent, mais d'une ressemblance suffisante avec l'air franco-comtois pour qu'on ne puisse trouver là qu'une infidélité de mémoire chez quelque chanteur breton.

Hormis ces petites critiques, — il vaudrait mieux dire remarques, — il n'y a rien qui ne soit à louer.

L'idée qui a présidé à ce travail est essentiellement utile, intéressante, amusante, trois qualités rares, difficiles à réunir; l'exécution a rempli le but proposé. La tâche a été rude, sans doute; arrêter le texte d'une chanson que le même personnage ne chante pas deux fois d'une même manière; se pénétrer d'une mélodie, — la noter! — y adapter un accompagnement simple et caractéristique, voilà ce qu'il a fallu faire, et ce dont les auteurs se sont acquittés à leur grand honneur. Le volume est charmant; dessins, vignettes, tout est fait avec grâce, avec soin; c'est un livre d'art en même temps qu'un monument d'archéologie.

HENRY D.

---

CHARLES HABENECK.

---

Typographie Ernest Meyer, rue de Verneuil, 23, à Paris.

## CAUSERIE

---

### PAQUES ! — L'EXCOMMUNICATION. — LE P. FÉLIX

*Alleluia! Alleluia!* Sous peu de jours ce cri de joie va retentir dans toutes les églises de la chrétienté, qui célébreront par des chants d'allégresse le 1860<sup>e</sup> anniversaire de la résurrection du Christ. C'est une grande et belle fête, la plus belle de l'année, assurément, même pour les incrédules, les philosophes, les libres-penseurs qui n'ajoutent pas une foi active au fait matériel de la résurrection du Christ. Pour ceux-là même, c'est bien la fête de la résurrection. La nature qui semblait engourdie jusque-là s'éveille, les arbres se couronnent de fleurs et de bourgeons qu'entr'ouvrent les feuilles naissantes, l'air est tiède, les oiseaux chantent leurs amours, la sève fermente dans les veines, la vie s'épanouit dans toute sa puissance et le premier élan du cœur est de remonter vers Dieu.

Sous l'ancienne loi, les juifs célébraient aussi la Pâque. Pour eux aussi c'était et c'est encore un anniversaire national. Le mot hébreu *phasâ* et le syriaque *pasca* signifient *passage*. La pâque juive fut instituée en effet, en mémoire de l'ange exterminateur qui tua, dans une seule nuit, tous les premiers nés des Égyptiens et épargna ceux des Hébreux. Ce prétendu miracle fut suivi de celui du passage de la mer Rouge. Je trouve que l'ange exterminateur se conduisit en cette circonstance d'une façon un peu leste. Tuer en une nuit des milliers de pauvres petites créatures innocentes, est une besogne peu angélique.

Moïse voulut éterniser le souvenir de la protection que cet ange brutal avait accordée à son peuple : « Vous célébrerez la Pâque, dit-il, dans l'Exode, c'est-à-dire *le passage* du Seigneur. » Voici de quelle manière il fut ordonné aux Hébreux de célébrer la Pâque en Égypte pour la première fois : « Le dixième jour du premier mois du printemps, dit un auteur, chaque famille choisit un agneau mâle et sans défaut, et le garda jusqu'au quatorzième du même mois. Ce jour, sur le soir, l'agneau fut égorgé, et après le coucher du soleil on le fit rôtir, pour le manger, la nuit suivante, avec du pain sans levain et des laitues amères. Comme les Hébreux devaient partir de l'Égypte immédiatement après ce repas, ils n'eurent pas le temps de faire lever de la pâte. Ce pain sans levain et insipide est appelé, dans l'Écriture sainte, un *pain d'affliction*, parce qu'il était destiné à rappeler aux Hébreux les peines qu'ils avaient souffertes en Égypte, et c'est pour la même raison qu'ils devaient y joindre des laitues amères. Il leur fut encore ordonné de manger cet agneau tout entier dans une même maison, sans en rien transporter dehors ; d'avoir les reins ceints, des souliers aux pieds et un bâton à la main, par conséquent l'équipage et la posture de voyageurs prêts à partir. Mais Moïse leur recommanda surtout de teindre, du sang de l'agneau, le linteau et les deux jambages de la porte de chaque maison, afin que l'ange exterminateur voyant ce sang passât outre et épargnât les enfants des Hébreux pendant qu'il mettait à mort ceux des Égyptiens. »

L'obligation de célébrer la Pâque était si sévère que quiconque manquait à ce devoir était condamné à mort. La seconde fête de Pâque fut célébrée dans le désert de Sinai, après la sortie d'Égypte. Chez tous les peuples et dans toutes les religions on a célébré la Pâque, c'est-à-dire la fête du printemps, la résurrection de la nature, le *passage* (*pasca*) de l'hiver au printemps, de la mort à la vie, sous des formes et des prétextes quelconques.

Les interprètes de la Bible ont absolument voulu voir dans l'agneau que les juifs immolaient pour la Pâque, une figure de Jésus-Christ. C'est possible ; ce qui est incontestable, c'est que la mort du Christ coïncida avec les préparatifs de la Pâque juive, et qu'aujourd'hui encore les deux religions célèbrent presque en même temps cette grande, cette impérissable fête.

Dès le second siècle, d'assez vifs dissentiments éclatèrent entre les différentes Églises, au sujet de cette célébration. Les chrétiens de l'Asie mineure fêtaient la Pâque, comme les juifs, le quatorzième jour de la lune de mars ; dans les églises d'occident on la remettait

au dimanche suivant. Ceux-ci alléguaient en faveur de leur pratique l'autorité de saint Pierre et de saint Paul ; les Asiatiques, au contraire, s'appuyaient sur l'opinion de saint Jean et de saint Philippe. Ce ne fut pas peu de chose. Les hommes ont généralement l'esprit assez mal fait pour saisir avec plus d'empressement ce qui les divise que ce qui les rapproche. On se passionna, on discuta, on assembla des conciles. Le pape Victor tenta d'excommunier les Asiatiques qui furent flétris sous les noms de *quatuordécimans*, *protapaschites*, etc., etc. Saint Irénée, évêque de Lyon, écrivit au pape pour blâmer cette rigueur. On ne parvint pas à s'entendre, et enfin le concile de Nicée, en 325, décida que toutes les églises célébreraient uniformément la fête de Pâques le dimanche après le quatorzième jour de la lune de mars. Ceux qui ne voulurent pas se conformer à cette règle furent, dès lors, regardés comme schismatiques et comme révoltés contre l'Église. Ce n'est pas là le moins intéressant des chapitres de l'histoire des folies humaines : un ange se donnant le plaisir de massacrer des enfants ; Moïse punissant de mort ceux qui ne célébreraient pas l'anniversaire de cette belle action ; un pape excommuniant et un grave concile déclarant schismatiques ceux qui célébreraient la Pâque le quatorzième au lieu du dix-septième et du dix-huitième jour de la lune de Mars ! L'enfance de l'humanité a peu de traits aussi caractéristiques que ceux-là !

---

Il faut croire que l'humanité n'est pas encore bien éloignée de cette première période de la vie, car on parle plus que jamais d'excommunication depuis quelque temps. Le roi Victor-Emmanuel devait être excommunié en grande pompe dans la basilique de Saint-Pierre ; déjà des trains de plaisir avaient été organisés pour transporter à Rome les curieux qui auraient désiré assister à cette cérémonie, mais on parait avoir renoncé à cette mise en scène. Le pape s'est borné à excommunier en masse toutes les personnes qui ont contribué directement ou indirectement à séparer les Romagnes de l'autorité temporelle des États romains.

Ainsi donc, toute l'armée française et l'armée piémontaise qui ont fait la glorieuse campagne d'Italie, tous les navires de l'escadre qui ont transporté les troupes ou croisé dans l'Adriatique, tous les administrateurs, tous les industriels ou commerçants qui ont régularisé ou fourni l'approvisionnement de ces troupes ; les aumôniers et les sœurs de charité qui ont fait la campagne d'Italie, consolé et soigné nos soldats sur les champs de bataille et dans les ambulances ; tous les

écrivains qui ont applaudi publiquement aux succès de nos armes ou combattu les prétentions du pouvoir temporel; tous ceux et toutes celles qui ont salué de leurs acclamations nos troupes victorieuses à leur retour en France, tous, probablement, sont excommuniés.

Quand une peine spirituelle atteint tant de gens à la fois, il semble qu'elle n'atteint personne. Il y a cependant des gens qui ne peuvent pas s'y tromper. Moi, par exemple, si obscur que je sois, je me crois bel et bien excommunié, parce que j'ai certainement, de tous mes efforts et par tous les moyens dont je pouvais disposer, pris part aux événements qui ont séparé les Romagnes des États pontificaux; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour encourager les populations romagnoles à faire ce qu'elles ont fait. Je suis, en nombreuse compagnie et par une décision collective, dâment frappé de la peine de l'excommunication, et cependant ce serait à recommencer que je commettrais exactement et avec plus de zèle, si c'est possible, la même faute. Est-ce parce que je suis un pécheur endurci et incurable? Dieu m'est témoin cependant que je ne voudrais, pour rien au monde, faire sciemment le mal, et parmi les excommuniés, je ne suis certes pas le seul en ce cas.

D'où vient donc que, sur une question assez grave pour que le chef de l'Église lance ses foudres spirituelles, un tel dissentiment se présente? D'où vient que cette peine, jadis si terrible, de l'excommunication, est aujourd'hui si légère que ceux même qui en sont atteints se permettent d'en raisonner, d'en apprécier librement la portée et les conséquences?

Cela vient de ce que personne ne croit sérieusement que le pouvoir spirituel de la papauté puisse être amoindri, parce que le chef des États romains perdra une partie de son territoire; cela vient de ce que l'on croit moins qu'on n'y croyait autrefois à l'efficacité de l'excommunication.

J'examine cette délicate question au point de vue philosophique et je laisse complètement de côté le point de vue politique, dont je n'ai point à m'occuper ici. Eh bien! du point de vue philosophique, voici ce que l'on découvre. La foi ne s'éteint pas dans les âmes, comme le disent certaines gens, la foi se transforme. On croit plus et mieux en Dieu qu'on y croyait autrefois; on y croit autrement. On est peut-être moins catholique, mais on est plus sincèrement religieux. On se dit que le clergé catholique est une corporation très-respectable et très-puissante, mais enfin une corporation qui, comme toute corporation, a des intérêts mondains à faire prévaloir, et qui, malheureuse-



ment, met les intérêts spirituels dont elle dispose au service de ses intérêts temporels. Cela fait perdre au clergé beaucoup de son crédit. On se dit en outre que Dieu est le père de tous les hommes indistinctement et que nous sommes loin du temps où l'on faisait croire aux peuples que Dieu envoyait un ange exterminateur pour mettre à mort d'un seul coup tous les enfants d'un grand pays au profit des enfants d'une autre race. De là à ne pas s'effrayer outre mesure des foudres de l'excommunication il n'y a qu'un pas, et beaucoup de gens, fort honnêtes d'ailleurs, bons pères, bons fils, bons frères, bons époux, franchissent ce pas assez aisément.

---

C'est cet ensemble d'idées assez hardies que le R. P. Félix anathématise chaque dimanche à Notre-Dame, devant un public masculin fort nombreux. L'éminent prédicateur donne à cet ensemble d'idées le nom générique de Révolution. La révolution par-ci, la révolution par-là; c'est elle qui fait tout le mal; c'est elle qui veut détruire la famille; c'est elle qui a établi l'égalité de partage entre les enfants; c'est elle qui amoindrit l'autorité du père; c'est elle qui pousse les peuples à l'insurrection; c'est elle qui réclame pour que la femme ait une place de plus en plus élevée et de plus en plus digne au foyer domestique, etc., etc.

La révolution a bon dos. Je ne crois pas qu'elle soit coupable de tous les méfaits que le Père Félix lui reproche; mais sous beaucoup de rapports le Père Félix a raison. Ce qu'il appelle la *révolution*, ce n'est pas tel ou tel système, telle ou telle doctrine, tel ou tel événement; c'est précisément cet ensemble d'idées dont je parlais tout à l'heure et dont l'influence est contraire aux vœux et aux prétentions temporelles du clergé. Or, s'il est incontestable que nous avons toujours le droit de nous plaindre de ce qui nous lèse ou nous blesse, il ne l'est pas moins que notre plainte, en ce cas, quelque légitime qu'elle soit, peut bien n'être pas fondée. Est-ce qu'il n'arrive pas aux hommes quelquefois, dans l'aveuglement de leur colère ou de leur douleur, d'accuser la Providence? Comment n'accuseraient-ils pas les institutions qui les gênent!

Pas plus que la Providence, les institutions humaines ne se prêtent à nos caprices et à nos colères. Des mouvements de la nature de ceux qui ont produit cet ensemble d'idées dont nous parlions tout à l'heure, ont leur racine dans les profondeurs de l'humanité. Toutes les générations y ont successivement travaillé sans même se douter du résultat

qu'auraient leurs efforts. Lorsque nous voyons un fleuve majestueux rouler ses ondes et suivre inflexiblement son cours, nous vient-il à la pensée de le faire refluer vers sa source? Ou si une telle pensée nous arrive, ne cède-t-elle pas aussitôt devant la raison qui nous dit qu'une telle entreprise serait insensée, et qu'alors même qu'elle serait possible nous devrions l'abandonner, car le fleuve ne pourrait remonter son cours qu'en portant la désolation, la ruine et la mort dans les champs qu'il envahirait?

On ne fait pas plus refluer les idées qu'on ne fait refluer les cours d'eau. Lorsque Moïse apporta la loi du Décalogue, les sages d'Égypte dirent aussi aux peuples : Prenez garde ! c'est la révolution, c'est le désordre ; on attend à vos lois et à vos dieux ! Le fleuve cependant a coulé à travers les siècles.

Lorsque le Christ rassemblait autour de lui les multitudes enthousiasmées et leur annonçait la loi nouvelle, les sages de la Judée, d'Athènes et de Rome se voilèrent la face. C'est la révolution, dirent-ils, la révolution qui s'attaque au principe de la famille, au principe de la propriété, à la foi de vos pères ! Les sages ne se bornèrent pas à des discours ; ils voulurent traverser le fleuve, ils inventèrent des supplices, ils s'opposèrent par les plus violentes persécutions à la propagation de l'idée. Vains efforts ! Le fleuve de l'idée chrétienne coula à travers les obstacles et il est arrivé jusqu'à nous, jusqu'à l'heure où s'accomplissent des événements qui font dire aussi aux sages de notre temps : Prenez garde ! la révolution va vous engloutir, elle menace vos maisons, vos familles, vos droits ! Le fleuve continue à couler et il arrivera là où le doigt de Dieu a marqué son embouchure.

Ne nous laissons pas troubler par ces cris de terreur qui partent, nous voulons le croire, du fond de consciences sincères et convaincues, mais qui sont inspirés par une fausse notion des vues divines. Fénelon a dit un mot profondément vrai : « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Par quelles voies inconnues et vers quel but le mène-t-il ? Nul ne peut le dire, mais si rudes qu'elles soient, les voies sont bonnes et le but est excellent.

Peu de temps après qu'il est sorti de sa source, le Rhône n'est encore qu'un faible cours d'eau. Tout à coup il disparaît, il s'engouffre à travers des profondeurs souterraines, et lorsqu'il reparait plus loin le cours d'eau s'est transformé en un fleuve puissant et magnifique. Il en est ainsi bien souvent des doctrines humaines. Il semble qu'elles vont s'égarer, s'abîmer contre des écueils ; on pleure, alors, on se désole, on s'accuse mutuellement, on ne songe pas à l'éternelle Pro-

vidence qui conduit ces doctrines vers leur mystérieux accomplissement. C'est à ceux qui ont la foi, de lutter, de résister, de montrer la vraie lumière, d'opposer le calme aux fureurs de ceux-ci, aux injures de ceux-là. Pourquoi désespérer ? Le plus sceptique et le plus charmant de nos poètes, dans une de ces heures où son âme s'élevait au-dessus des découragements qui trop souvent l'assailaient, Alfred de Musset a écrit une parole immortelle :

...O mon âme ! ne pleurez pas !  
A qui perd tout, Dieu reste encore,  
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

Croyons en Dieu et espérons !

---

Je me suis laissé entraîner plus loin que je ne l'aurais voulu et je suis presque au bout de l'espace consacré à cette causerie. J'aurais cependant bien voulu parler avec quelques développements, d'une publication qui a au moins pour elle un grand attrait de curiosité. C'est le *Livre des esprits*, contenant les principes de la doctrine spirite sur l'immortalité de l'âme, la nature des esprits et leurs rapports avec les hommes ; les lois morales, la vie primitive, la vie future et l'avenir de l'humanité (1). Rien que cela ! Vous comprenez qu'on ne peut pas aborder légèrement un tel sujet, puisqu'il embrasse à peu près toutes les questions qui peuvent intéresser notre âme et notre esprit.

L'auteur de ce livre, M. Allan Kardec, s'est borné à recueillir et à mettre en ordre les réponses faites par les esprits eux-mêmes aux milliers de questions plus ou moins sages qui leur ont été adressées par les personnes assez intrépides ou assez inoccupées pour se mettre en communication avec ces êtres extra-mondains. J'ai le malheur ou le bonheur de n'avoir eu jamais maille à partir avec un esprit quelconque. Je n'en ai évoqué aucun ; aucun n'est venu spontanément se révéler à moi. Chaque fois que devant moi une pareille évocation a eu lieu, les esprits ont eu la malice de ne pas répondre. Je crois donc être dans d'assez bonnes conditions pour examiner un livre qui a été en quelque sorte écrit par les esprits eux-mêmes. Si vous le voulez bien, nous en causerons prochainement.

En attendant, permettez moi de vous présenter un éminent artiste que vous connaissez déjà, Louis Lacombe, le pianiste-compositeur

(1) Un fort vol. in-18, par Allan Kardec, chez Didier et Cie, éditeurs. Paris.

qui donnera le 11 de ce mois un second grand concert. Il fera entendre cette fois la magnifique partition qu'il a écrite sur un drame dont nous avons parlé déjà : *l'Amour*, par notre spirituel collaborateur M. Paulin Niboyet. *L'Amour* ! Si avec un pareil titre on ne fait pas un chef-d'œuvre, on est coupable du crime de lèse-majesté. Hâtons-nous de dire que ni Louis Lacombe, ni Paulin Niboyet n'ont commis ce crime. Cette œuvre dramatico-lyrique sera certainement un jour représentée sur une de nos scènes parisiennes. La province prend cette fois le pas sur Paris et nous apprenons que *l'Amour* va être représenté à Nantes avec un grand luxe de décors et de mise en scène. Je ne doute pas du succès et je vous engage à aller, non pas à Nantes, mais à Paris, vous en assurer par vous-même.

LOUIS JOURDAN.

---

# PREMIERS TEMPS DE LA CHINE

---

L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples de mœurs, de caractères, en un mot, le plus d'instruction.

J. J. ROUSSAU.

## I

L'histoire des Chinois, comme celle de tous les peuples anciens, comprend trois Époques principales, que les écrivains éclairés distinguent parfaitement.

La première Époque, dite *fabuleuse* ou mythologique, est celle où les faits réels sont tellement noyés dans la fiction, qu'il est impossible de les discerner.

La seconde Époque, nommée *légalitaire*, parce que la légende y abonde, et que les nations n'ont jamais manqué de Siméon de Métaphrasie, ou de Jacques de Vorase, est celle où les faits sont *incertains*, soit par la date qu'on leur assigne, soit par les détails qu'on y ajoute, soit par les points essentiels qu'on en retranche, ou qu'on falsifie.

La troisième époque est celle où l'histoire, appuyée par des monuments incontestables, commence à marcher sûrement. C'est proprement l'époque *historique*, la seule vraiment importante des trois.

Une circonstance funeste et à jamais regrettable a retardé, pour la Chine, cette troisième Époque de plusieurs siècles.

De l'Époque historique sont nées, en quelques pays, deux Époques nouvelles, bien plus fécondes pour l'instruction des hommes.

La première, dans l'ordre des temps, est l'Époque *critique*. C'est celle où l'écrivain examine, apprécie, juge et commente les événements, au lieu de se borner à les raconter.

La seconde est l'Époque *philosophique* ou de la *philosophie de l'histoire*. C'est celle où l'écrivain recherche la loi des faits, déduit les événements particuliers de causes générales, ou assigne des conséquences générales à des événements particuliers. Là se trouve la plus haute expression de l'intelligence humaine appliquée à l'histoire, car l'historien fait ainsi servir le passé à prévoir l'avenir.

Pour l'économiste comme pour l'homme d'État, pour le législateur comme pour le publiciste, l'histoire de la Chine est pleine d'enseignements. Nulle autre part on ne trouve une constitution et des règlements qui, au milieu de toutes les épreuves, soient restés plus inébranlables et se soient maintenus aussi longtemps. Des contrastes étranges, des coutumes bizarres ont produit des résultats aussi extraordinaires qu'inattendus. Un peuple traité de barbare a résolu avec bonheur des problèmes restés insolubles pour la civilisation la plus avancée.

Pour rechercher les causes d'un pareil phénomène, il est nécessaire de remonter plus haut que l'époque historique; car parmi les institutions, les usages actuels des Chinois, plusieurs ont évidemment leur source dans les temps incertains, et même dans les temps fabuleux. C'est de ces premiers siècles qu'il sera seulement question ici, comme étant de tous, les moins familiers à la majorité des lecteurs. On aura soin de faire remarquer dans le cours de la narration, les exagérations les plus notoires.

Comment l'homme est-il venu sur la terre? *Scientifiquement* on l'ignore, et on l'ignorera toujours. Un événement ne peut être connu que par tradition orale ou écrite, et il n'y a point de tradition avant que personne ne soit. Quel est l'âge de l'humanité? Le problème est moins insoluble, mais, en fait, il est aussi peu résolu. Y a-t-il eu, originellement, une ou plusieurs espèces d'hommes? Les naturalistes sont divisés sur ce point, et l'un et l'autre système ont trouvé d'ardents défenseurs. L'histoire, si l'on peut donner ce nom à des traditions confuses, n'est pas plus concluante que la science. Chaque peuple ancien prétend être né sur le sol qu'il habite, le plus souvent même avoir eu pour mère la terre qui lui sert de patrie. Chaque nation se prétend la souche primitive de toutes les autres, et en

même temps, par une contradiction manifeste, assure avoir été, à certaines époques, visitée par des étrangers *inconnus*. « Dans le doute, le sage s'abstient. »

Les partisans de l'unité de race sont plus d'accord quant à la partie du monde où vécurent les premiers hommes. Ils admettent généralement que l'Asie fut leur berceau. Le lieu particulier, qu'on doit reconnaître comme le *protogé* de notre espèce, reste seul en discussion. Les uns veulent que ce soit l'Assyrie, d'autres la Perse, ceux-ci l'Inde, ceux-là telle ou telle partie du grand plateau central. Comme la Genèse, écrite en Palestine, n'a désigné spécialement aucun lieu pour le jardin primitif, et qu'elle se borne à placer ce jardin à l'orient, on est plus à l'aise pour contester,

Suivant quel mode les premières sociétés, tribus ou peuplades se sont-elles formées ? à quel moment ces sociétés primitives se sont-elles divisées, à quel moment dispersées, pour aller peupler la terre ? vers quels point de la terre se sont dirigées successivement les émigrations, et où ont-elles fixé leur séjour ? Trois autres questions non résolues *historiquement*.

D'après une de leurs traditions, les Chinois prétendent avoir eu Noé pour roi pendant plus de trois siècles ; et de graves mémoires ont été échangés, non pas sur la question de savoir si, pour sauver du déluge les espèces, il y a jamais eu une arche telle que l'Écriture la décrit, mais si le mont Ararat sur lequel l'arche de Noé s'arrêta, ne serait point un mont Ararat situé aux frontières de la Chine, au lieu d'être le mont Ararat de l'Arménie,

Ce que les Chinois disent d'eux-mêmes mérite-t-il donc d'être pris en si sérieuse considération, qu'il ait fallu absolument tenter d'accorder leurs annales avec la Bible ? Les érudits qui ont recherché l'origine, le fondement, la rationalité de leurs écrits ne sont point de cet avis. L'imagination la plus déréglée peut seule concevoir les extravagances dont abondent les auteurs chinois. Voici d'abord des êtres à visage d'homme, à corps de dragon, et à neuf têtes ; des rois montés sur un nuage éclatant, comme sur un char ; puis nous voyons des souverains qui gouvernent les hommes en parcourant l'empire sur des cerfs ailés ; d'autres qui sont montés sur six dragons, sans compter les cerfs. Le *Grand Intelligent*, monté sur le *Grand Terme*, a le pouvoir de convertir tout ; et comme l'univers n'est pas encore tempéré, il opère la conversion. On a l'*Esprit jaune*, la *Tête jaune*, le *Grand Ventre*, l'*Esprit des montagnes*. Ce dernier, qui sort du ciel pour aider le gouvernement, est le médiateur et le pacificateur divin, devenu

homme. Kin-chin attèle six moutons ailés, et règne cinq fois trois cents ans. Tchín-fang-chi, dont la tête est fort grosse, et qui a quatre mammelles, attèle son char de six lionnes ailées, suit, en haut, le soleil et la lune, en bas, la terre, et unit ses vues à celles de l'Esprit. Un exilé de l'empereur devient le père d'un monstre qui a le corps d'homme, la tête et les pieds de cheval. Tsang-kie a quatre yeux. Le soleil sort de l'arbre d'obéissance. Un oiseau produit du feu en becquetant du bois. Quatre ministres sortent du fleuve Lo. Une vierge conçoit par le souffle céleste; fécondée par un arc-en-ciel, elle accouche au bout de douze ans, et reste vierge, quoique mère d'un empereur. Un souverain qui succède au ciel, a la tête de bœuf, les dents de tortue, le corps d'un dragon fabuleux, et une barbe blanche qui tombe jusqu'à terre. La *Souveraine mère*, qui a obtenu d'être vierge et mère tout ensemble, a le corps de serpent, la tête de bœuf, et peut, en un seul jour, se changer de soixante-douze manières. Un souverain donne de ses cornes contre une montagne, ébranle les colonnes du ciel, y fait une grande brèche, et excite un grand déluge pour rendre l'univers malheureux. Ici la vierge mère vient réparer les malheurs. Une troisième vierge conçoit, par l'opération d'un esprit, un jour qu'elle se promène au midi de la colline des fleurs. Elle met au monde un enfant qui a la tête de bœuf et le corps d'homme, le front de dragon et les sourcils très-grands. Trois heures après sa naissance, il parle; à cinq jours, il marche; à sept, il a toutes ses dents. La terre fait naître une fontaine de vin; plusieurs fois, sous le même règne, il pleut du blé. La mère de Hoang-ti, effrayée à l'aspect d'une nuée brillante, conçoit encore par l'opération du ciel. Son fils parle dès le moment de sa naissance, et devient le rival d'un empereur qui ne peut mourir, parce qu'il a deux natures. Tschí-yeou, l'ennemi de Hoang-ti, a le corps d'un homme, les pieds d'un bœuf, quatre yeux et six mains. Ses frères, au nombre de 84, ont le corps d'animaux, a tête de cuivre et le front de fer. Pour marquer la naissance d'un prince, neuf fontaines sortent de la terre, et ont entre elles de tels rapports que lorsqu'on boit dans l'une d'elles, l'eau des huit autres s'agite aussitôt.

Toutes ces excentricités peuvent être autant d'allégories, et peut-être y aurait-il lieu d'en rechercher l'esprit et la valeur, si elles étaient contemporaines ou peu éloignées des événements auxquels elles se réfèrent; mais cela n'est point. Ont-elles au moins une application quelconque? Pour la plupart, on a droit d'en douter.

On n'est pas plus fixé sur l'époque où la Chine fut peuplée, qu'on



ne sait de qui les Chinois descendent. Bayer les fait, ainsi que les Tatars, fils de Japhet ; mais ce sentiment est généralement repoussé ; et l'on se fonde, pour ne le point admettre, sur ce que cette opinion ne s'accorde ni avec le témoignage de l'Écriture, ni avec la raison. Les autres hypothèses ne valent pas mieux et elles ont le malheur d'être peu récréatives.

Les Chinois ont une Genèse particulière, ils en ont même plusieurs ; et leur système est curieux à connaître, pour sa bizarrerie, surtout quand on rapproche les divers auteurs, dont chacun a créé le monde suivant la fertilité de son imagination.

Au commencement, disent les traditions, était un Être sans bornes, ni figure, ni forme, ni corps. Cet Être, pour les uns, intangible, invisible, Esprit infini, ne serait, pour les autres, que la matière, confusement étendue partout, informe et à l'état de chaos. Le monde fut le produit d'un œuf en cette façon : la coque s'éleva vers le ciel, et forma la voûte éthérée, le blanc fut dispersé dans les régions moyennes et se convertit en air, le jaune resta au bas et produisit la terre. L'Être renfermait en lui le Grand Terme, ou le Grand Comble, ou le Grand Homme, ou le Premier Homme. Il lui donna naissance, suivant quelques écrivains, 96 millions d'années avant notre Ère. Ce Premier Homme, qui fut le Père des Chinois, se nommait Honontun et Poankou. Ailleurs, il est désigné sous les noms de Tai-ki, Ta-gin, Kouan-kou. Le Premier Homme (1) était autochtone et donna naissance à tous les autres peuples. Dans les systèmes qui ne font pas sortir le monde d'un œuf, le Grand Terme détermina le ciel et la terre, sépara l'un de l'autre, et marqua sa place à chacun. Du ciel et de la terre naquirent le bois, le feu, le métal, l'eau, les foudres, et deux autres éléments. Les éléments engendrèrent toutes choses. Le bois préside au printemps, le feu à l'été, le métal à l'automne, l'eau à l'hiver, la terre aux dix-huit derniers jours de chaque saison. Ainsi, les éléments, régnant tour à tour dans le monde, régulent les révolutions ou les périodes. Un autre système veut que la succession alternative des saisons ait lieu par la prédominance alternative de la matière parfaite et de la matière imparfaite. La matière parfaite, chaude et sèche, commence au solstice d'hiver, et s'accroît successivement jusqu'au solstice d'été ; la matière imparfaite, froide et humide, com-

(1) Suivant Bayer et Menzelius, Puoncu, Puonku, ou plutôt Puen-ku, n'est pas le nom propre d'un homme, mais la plus haute antiquité, ou l'immense durée qui précéda la création.

mence au solstice d'été, et s'accroît successivement jusqu'au solstice d'hiver.

L'homme créé, n'importe comment, les rêveurs chinois s'occupent de sa nature. Ils lui donnent une âme et un corps. « L'âme humaine « est composée de deux parties ; l'une mobile ou active et plus déliée, « *hang-hoen*, qui a la faculté de connaître ; l'autre fixe ou passive, et « plus grossière, *pe*, qui a la faculté de sentir. Après la mort, la pre- « mière de ces parties retourne au ciel d'où elle était venue et où elle « est *chin* ; la seconde, avec le corps auquel elle était attachée, « retourne à la terre d'où elle avait été tirée et où elle est *kuei*, esprit « terrestre ou vertu de la matière. La partie *kuei* se réunit quelque- « fois à la partie *chin*, après la mort, comme elle lui était unie pendant « la vie : cette union donne les mânes des morts, dits *kuei-chin* (1). »

Le monde est créé. L'homme l'habite. Nous allons voir la société.

Si l'on acceptait les nombres extravagants des Chinois, dont les prétentions l'emportent de beaucoup sur celles des Chaldéens et des Égyptiens, leur histoire devrait se compter par millions d'années. Selon quelques annalistes, la dynastie des Thiene-hoang-chi eut treize rois qui régnèrent 18 000 ans. Vint ensuite la dynastie des Ti-hoang-chi, composée de onze rois, et dont le règne eut aussi une durée de 18 000 ans, ce qui donne une moyenne de 1 636 ans par souverain. L'absurdité est assez manifeste, pour qu'il suffise de la signaler. Aux Ti-hoang-chi succédèrent les Gine-hoang-chi. Pour celle-ci les calculs sont encore moins modestes. Elle eut, comme la précédente, onze rois ; mais elle trôna 45 600 ans, c'est un peu plus de 4 145 ans par règne. Certains auteurs ajoutent à ces trois dynasties, celles qui sont comprises dans chacun des dix Ki, et le calcul les fait monter à deux cent trente. Il résulte de ces appréciations que, depuis Pouane-Cou jusqu'à la mort de Confucius (479 A. C.) (2), il se serait écoulé : suivant les uns, 276 000 ans ; suivant d'autres, 2 759 860 ans ; suivant d'autres, 2 759 860 ans ; suivant d'autres, 3 276 000 ans ; et enfin, il en est qui ne craignent pas de pousser leurs prétentions jusqu'à 96 961 740 années !

Les savants chinois sont les premiers à se moquer de cette anti-

(1) *Éléments généraux de l'Histoire comparée de la philosophie, de la littérature et des événements publics* ; par M. Gatién Arnould, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse. 1 vol. in-4 à 2 col., p. 79, col. b.

(2) L'auteur adopte, pour indiquer les dates antérieures ou postérieures à notre Ère, une formule plus simple que celle qu'on est dans l'habitude d'employer. Le lecteur voudra bien se souvenir que A. C. signifie *Avant Christ*, et D. C. *Depuis Christ*.

quité religieuse, et que rien ne justifie. La manie de se donner une origine très-ancienne n'était point particulière à la Chine. On a remarqué la même faiblesse chez toutes les nations. Les Babyloniens, les Égyptiens et les Scythes, particulièrement, se piquaient d'exister depuis des millions de siècles. Ils appuyaient leurs prétentions ou sur des observations astronomiques, ou sur la date de certains monuments. Mais Varron a prouvé que les premières ne remontaient pas fort haut, et quant aux autres, on a fait une observation sans réplique. Environ cinq siècles avant notre ère, Démocrite et d'autres philosophes entreprirent de prouver la nouveauté du globe, par tous les moyens que l'histoire et la critique pouvaient leur fournir. On ne les a jamais réfutés sérieusement, et cependant rien n'eût été plus facile, si l'ancienneté de l'Égypte et de Babylone avait été attestée. Ce silence ne prouve rien contre l'antiquité du monde; mais il prouve contre l'antiquité des monuments.

Pour ce qui est de la Chine, sa prétention à une haute antiquité est de date assez moderne, comme on le peut voir dans Gaubil, Souciet et de Guignos. Ici les imaginations ont pu rétrospectivement se donner carrière. Vers l'an 213 avant l'Ère chrétienne, l'empereur Chinois Hoam-ti, « ennemi par intérêt des traditions anciennes et de ceux qui « pouvaient les savoir, fit brûler tous les livres qui ne traitaient ni « d'agriculture, ni de médecine, ni de divination, anéantit tous les « monuments, et s'attacha pendant plusieurs années à détruire tout « ce qui pouvait rappeler la connaissance des temps antérieurs à son « règne. Cette destruction fut d'autant plus grande et d'autant plus « complète, qu'alors l'usage du papier n'était pas connu. On peignait « les caractères sur des tablettes, ou sur de petites planches de bambou, ce qui rendait le moindre écrit d'un volume très-considérable, « et par conséquent très-difficile à cacher (1). »

Prenons les exagérations pour ce qu'elles valent, et voyons ce qui, dans les *Temps fabuleux*, paraît digne d'intérêt.

Pouane-Cou, dont l'époque mythologique elle-même ne s'occupe que pour le mentionner, eut pour successeur Tiene-Hoang. *Thiene-Hoang* signifie l'empereur du ciel. Les récits nomment encore ce souverain *Thiene-Ling*, le ciel intelligent; ou bien, *Tsè-Sun*, le fils qui nourrit et embellit toutes choses; ou bien, enfin, *Tchong-Tiene-Hoang-Kiune*, le souverain roi du ciel du milieu. On attribue à cet empereur un livre en huit chapitres, qui contient l'origine des lettres. A cette

(1) Goguet, *De l'origine des Lois*, etc. La Haye, 1758; t. III, p. 502-503.

époque, les caractères dont se servaient les *Sane-Hoang* n'étaient qu'or et pierres précieuses. On devrait aussi à *Tiene-Hoang*, les dix Kane et les douze Tchi, pour déterminer le lieu de l'année, c'est-à-dire les caractères cycliques.

*Ti-Hoang*, ou l'empereur de la terre, qui succéda à *Tiene-Hoang*, partagea le jour et la nuit, régla que trente jours feraient une lune, et détermina le solstice d'hiver à la onzième lune. Alors, et longtemps après, pour exprimer un an, on disait un *changement de feuilles*.

*Ti-Hoang* eut pour successeur un de ses fils, *Gine-Hoang*, ou le *souverain des hommes*. Sous ce prince, il y eut, pour la première fois, distinction entre le *souverain* et le *sujet*. « On but et on mangea, et les deux sexes s'unirent. » *Gine-Hoang* avait neuf frères. Ils se partagèrent la terre entre eux, et bâtirent des villes qu'ils entourèrent de murailles.

Ces trois empereurs forment le premier *Ki* (1) des annales chinoises.

Le second *Ki*, ou deuxième période, est formée par les *Ou-Long*, c'est-à-dire les cinq Long ou dragons. La Dynastie se compose de cinq familles, dont on ne dit ni les noms, ni la durée des règnes. « En ce temps-là, les hommes habitaient le fond des antres, ou se perchaient sur les arbres comme dans des nids. » Cette assertion d'un grave auteur contredit un peu l'existence de villes, entourées de murailles, qui aurait précédé. Mais de semblables bagatelles n'arrêtent point les auteurs chinois.

Quelles que soient les contradictions, il résulte du témoignage de plusieurs écrivains que, dans les premiers temps, les peuples de la Chine n'eurent pour toute habitation que les antres, le creux des rochers et les souterrains naturels. A cette même époque, ils étaient fort incommodés par une sorte d'insecte ou de reptile nommé *Iang*. L'usage, quand on le rencontrait, était de se demander comment les *Iang* vous traitaient. Le *Couei iang* ? qui correspond aujourd'hui en Chine à notre : *comment êtes-vous ?* dérive de là ; et *vou-iang*, c'est-à-dire : je suis sans *iang*, équivaut à : je me porte bien, je suis en parfaite santé.

On ne trouve rien de remarquable se reportant au troisième *Ki*. Sous le quatrième, nommé *Ho-Lo*, et composé de trois familles, les hommes auraient appris « à se retirer dans le creux des rochers. »

(1) *Ki* signifie l'esprit de la terre, par opposition à *Chine*, qui signifie l'esprit du ciel.

Nouvelle contradiction, plus forte que la précédente. Tout ce que l'on sait du cinquième siècle, c'est qu'il se nommait Liene-Tong, et était composé de six familles; du sixième Ki, on ne sait pas autre chose si ce n'est qu'il avait pour nom *Su-Ming*, et que quatre familles le composaient.

On voit ici qu'il est plus difficile de créer des événements, ayant quelque apparence de véracité, que de fabriquer une liste de Dynasties. Ces Ki, dont on nous dit si peu, auraient, suivant un écrivain qui s'arrête au cinquième, rempli une période de 90 000 ans; et suivant un autre, qui les prend tous les six, ils n'auraient pas régné moins de 1 400 750 ans.

Du septième Ki, nommé *Sune-Feï*, et comprenant vingt-deux familles, le plus intéressant à connaître est que ce fut seulement sous le vingt-deuxième règne « que les hommes cessèrent d'habiter les cavernes. » Après tant de siècles passés, le progrès n'était pas grand !

**CHARLES PAYA.**

*(La fin au prochain numéro.)*

## HISTOIRE

DE

### DEUX HOMMES DE LETTRES

---

Il y avait une fois deux pêcheurs à la ligne qu'on appelait Prébosc et Calomel : ils s'aimaient de l'amitié la plus tendre. Calomel était aussi dépénailé que Prébosc, et réciproquement. L'un portait une redingote marron crasseuse au collet, l'autre un paletot olive percé aux coudes. Calomel, maigre et sec, s'emportait en hauteur ; son long nez était très-rouge. Prébosc s'étendait particulièrement dans le sens de l'horizontale ; il avait aussi le nez rouge, mais bien plus écrasé. Sa barbe, jadis jaune, aujourd'hui jaune et blanche, lui couvrait presque tout le visage, tandis que la figure de Calomel ne se couvrait que de boutons. Prébosc fumait la pipe ; Calomel prisait.... J'oubliais de dire que ce dernier marchait de l'air le plus bête qu'on pût voir. Je recommande ce point au lecteur qui voudra se le représenter. Tous deux avaient dans leur jeunesse essayé de divers commerces ; mais comme ils n'eurent jamais un sou vaillant, force leur fut de ne pas se ruiner. A cette époque, c'est-à-dire vers la fin de 1847, retirés des affaires, dégoûtés du monde, déjà vieux, ils ne faisaient plus guère que pêcher... Par le vent, par la pluie, par la neige, on les voyait tous les jours debout au bord de la rivière, inébranlables, sereins : Calomel, pareil à un vieux saule étêté, Prébosc à une vigoureuse broussaille. Les profits de la pêche n'avaient point engraisé Calomel, ni, chose plus surprenante, maigri Prébosc ; il est

vrai que sans l'assistance de leurs compatriotes, tous deux fussent morts promptement de faim. Les Badillacois sont charitables ; chacun se faisait un plaisir de trouver quelque prétexte honnête de secourir ces deux pauvres diables, trop fiers pour demander l'aumône. Prébosc portait des lettres dans la banlieue, tondait çà et là quelque chien, jouait les monstres au théâtre, quand il y avait des acteurs à Badillac. Il gardait encore les maisons en construction, en compagnie d'une lanterne, et portait sur son dos la grosse caisse de la garde nationale aux jours de revue ; moyennant quoi, il dînait presque tous les jours. Calomel, parmi une foule d'aptitudes, avait une spécialité marquée : il faisait le catafalque et le faisait, ma foi, très-bien. A Badillac, quand on enterre quelque mort de distinction, il est d'usage de faire marcher soit un homme, soit un enfant, sous le drap de velours noir, semé de larmes d'argent. Cela soulage les porteurs des coins ; le drap, au lieu d'être concave, forme pyramide, et l'on voit se mouvoir par dessous les jambes du porteur : c'est d'un très-joli effet, à condition que la personne qui joue dans les cérémonies ce rôle capital ait une démarche lente, mesurée, appropriée enfin à la circonstance. Celle de Calomel ne laissait rien à désirer. Il faisait l'admiration des dévotes et des congréganistes, et c'était mieux que son ami Prébosc. En outre, ayant plus d'honneur, il aurait pu se considérer comme au-dessus de lui par sa position sociale ; mais il avait l'esprit bien fait et ne chercha jamais à abuser de ses avantages. Pour avoir trop vu d'eau, nos deux amis en étaient venus à préférer le vin, et si pauvres qu'ils fussent, ils trouvaient encore moyen d'aller parfois au cabaret. S'ils s'y grisaient, du moins savaient-ils tomber en même temps sous la table et dormir pêle mêle, sans se disputer ; c'est ce que Prébosc appelait par euphémisme partager le lit de Calomel.

La révolution de 1848 survint. Ils n'y prirent pas garde dans le commencement ; mais un beau matin il se trouva que Badillac avait deux journaux également littéraires, politiques et le reste : l'un s'appela le *Courrier du Cantal*, et l'on vit tout de suite qu'il était blanc ; l'autre, la *Sentinelle du peuple*, et on s'accorda à le considérer comme rouge. Ce dernier, non content d'être la *Sentinelle du peuple*, s'intitula encore *Journal du Cantal et des départements circonvoisins*. Cela lui fit beaucoup d'ennemis. La rédaction de chacun de ces journaux se composa de tous les hommes du parti correspondant qui se sentaient capables d'écrire en bon auvergnat, et il y en avait beaucoup. Cependant personne ne voulant signer, les deux journaux se présentaient comme des enfants sans père. Les deux partis sentirent bien-

tôt le besoin d'avoir un gérant responsable et incarcérable, au besoin. Quelqu'un du parti rouge songea à Prébosc. On le trouva un peu cassé; mais il avait une si belle barbe! Le choix de Prébosc entraîna celui de Calomel par le parti contraire. Ainsi, par l'effet d'une révolution, les deux pêcheurs devinrent journalistes. Le journal composé, imprimé, mis sous bande, Prébosc profitait du temps qui lui restait pour le porter à domicile; autant en faisait Calomel pour ses abonnés. Ce fut Prébosc qui le premier se vanta d'être un républicain de la veille; Calomel, sans bien comprendre, ayant voulu s'appliquer la même dénomination, fut tout étonné de se voir contredit. Il ne tarda guère à inventer un titre à son usage: Moi, je suis un homme d'ordre, disait-il; mais Prébosc, lui aussi, prétendait être un homme d'ordre. Ce fut son tour d'être contredit et raillé. Après les journées de juin, Calomel vit les principes de son ami si décriés, si décriés, qu'il crut devoir à la rigueur des siens de rompre tout commerce. D'autre part, on faisait honte à Prébosc de son amitié pour Calomel. Ils se brouillèrent donc, et commencèrent à ne plus s'enivrer que séparément. A partir des élections de décembre, ils prirent l'habitude de se faire lire les articles l'un de l'autre: ils affectaient d'avoir la vue fatiguée. Considérant la vivacité des termes que son ancien ami employait à son égard, Calomel ne tarda pas à mépriser souverainement Prébosc, homme ambitieux, pervers, rempli de vices, notoirement ivrogne. Prébosc, à son tour, parla de Calomel comme d'un intrigant, d'un froid égoïste, incapable de rien comprendre aux idées généreuses de son siècle. Cependant le premier devenait un personnage aux yeux des fonctionnaires publics: l'entreposeur des tabacs lui touchait dans la main, tandis que le second, cher au petit peuple, était presque l'idole des faubourgs. Ces choses furent cause qu'ils se mirent à dîner plus souvent. L'ordinaire de Calomel resta supérieur à celui de Prébosc. Ce dernier avait, il est vrai, le vin presque à discrétion; mais le rédacteur du *Courrier du Cantal*, bien vu dans les cuisines honnêtes, put se griser convenablement avec de l'anisette superfine. Hors de la ville, dans le département et dans les départements circonvoisins, leur réputation, à tous deux, grandissait à proportion de l'éloignement. Là où l'on ignorait le secret de la comédie, leurs noms étaient de véritables drapeaux: les enfants bien élevés apprenaient à craindre Prébosc, quand ils n'étaient pas sages. Les gens du commun appelaient leurs chiens Calomel, en dérision des bons principes. Ils péchaient encore, mais rarement. Quand ils se rencontraient, Prébosc ne manquait pas de murmurer quelque épithète désobligeante.



PRÉBOSC. Réac !

CALOMEL. Démoc-soc !

PR. Je t'ai joliment arrangé dans mon dernier numéro ! je t'en ai flanqué un, d'article, hein ?

CAL. Attends ma réponse, tu verras comme je te traite.

PR. Canaille !

CAL. Assassin, voleur, girouette !

PR. Va-t'en, vieux préjugé ; va-t'en exploiter l'homme par l'homme !

CAL. J'aime encore mieux exploiter l'homme par l'autre que saper les bases de l'édifice social.

PR. Elles sont propres, vos bases. Je le méprise, ton édifice. Les lettres de cachet, le droit du seigneur et la Saint-Barthélemy, voyez un peu les belle bases.

CAL. Nous avons des principes et vous n'en avez pas.

PR. De quoi, de quoi ? pas de principes ! nous en avons trop, des principes, au contraire.

CAL. Vous n'êtes qu'un tas d'ambitieux qui voulez piller les maisons, violer les femmes et guillotiner tout le monde.

PR. C'est bien vous, aristos, qui séduisez les pauvres filles du peuple.

CAL. Moi, je séduis les pauvres filles du peuple ?

PR. Non, pas toi, t'es trop bête.

CAL. Vous avez fait alliance avec les mauvaises passions et vous semez partout du poison.

PR. Imbécile ! est-ce que tu crois à cela ?

CAL. Oui, vous semez du poison, des doctrines malsaines ; vous avez bien guillotiné Louis XVI.

PR. Il ne l'avait pas mérité, peut-être. Et Galilée ?

CAL. Galilée ?

PR. Oui, Galilée ; fais semblant de ne pas le connaître. Vous l'avez tué, vous, et pourquoi ? Pour six mauves (*pur si muove*), espèce de barbeau.

CAL. Ce n'est pas vrai !

PR. Ce n'est pas vrai ? Et Jésus-Christ, dis que vous ne l'avez pas tué aussi, Jésus-Christ !

CAL. Ah ! par exemple, puisque c'est Judas.

PR. Eh bien ! après ! Judas, un honnête et modéré. Et les lettres de cachet, qui est-ce qui les a inventées ?

CAL. Ce n'est pas moi.

PR. C'est moi, peut-être, moi qui suis de la glèbe.

**CAL.** Quoi? de la glèbe?

**PR.** Oui, de la glèbe. Je suis de la glèbe, moi. Toi aussi, tu es de la glèbe.

**CAL.** Je ne suis pas de la glèbe, je n'aime pas le sang.

**PR.** Non, tu te contentes de boire la sueur du peuple.

**CAL.** Ce n'est pas vrai. Il y a plus de six mois que je n'ai bu que de l'eau.

**PR.** Ça m'est bien égal, après tout. Le jour de la justice approche. L'avenir nous appartient : nous voulons régénérer le monde et nous le régèrerons malgré vous, et quand il sera régénéré, nous verrons qui aura raison de nous deux.

**CAL.** Vous ne régèrerez rien du tout ; on saura bien vous en empêcher.

**PR.** Ce ne sera pas toi, méchant barbillon. Nous avons avec nous toutes les forces *vides* du siècle ; et tu seras pendu à la cime d'un noyer pour t'apprendre à mépriser l'humble prolétaire.

**PR.** Oui, si on ne te fiche pas au baigne que tu as si bien mérité. Laisse-moi passer ; je ne veux plus discuter avec toi.

**CAL.** Oui, tu crains la discussion : tu as peur de la lumière.

Et tous deux continuaient leur route en sens contraire, Prébosc gesticulant et grondant dans sa barbe, Calomel lent et grave, portant sa ligne comme un patriarche son bâton. Prébosc se retournait pour argumenter de loin contre son adversaire.

Un jour vint où Prébosc, près de comparaitre devant la cour d'assises pour avoir été trop éloquent, menaça Calomel de l'an 1852. Calomel passa une nuit très-agitée. Prébosc comparut devant le jury. Son avocat le compara à Marius, illustre démocrate de Rome, flétrit Calomel du nom de Sylla et gagna la cause. Au sortir de l'audience, Prébosc, presque martyr, fut porté en triomphe et promené par la ville sur une chaise de bois. On le fit boire plus que de raison, et comme il avait le vin tendre, sur le soir, il demandait en pleurant la tête de Calomel. On eut la bonté de la lui promettre. Cet incident aviva encore les passions politiques des deux journalistes et de leurs partisans. Calomel ne cessa plus de priser, tout le long du jour ; Prébosc, le fumeur de pipe, n'éteignit plus. Des souscriptions s'organisèrent pour leur acheter à tous deux des redingotes neuves : celle de Calomel fut d'un drap bien plus fin.

Cependant les articles de Prébosc prenaient chaque jour une teinte de plus en plus foncée. Il fit à Calomel une de ces insultes qui exigent une sanglante réparation. Tout le parti de l'ordre se tint pour

offensé ; mais nul ne songea à provoquer Prébosc, chacun s'en remettant à Calomel du soin de venger sa querelle. « Soyez tranquille, disait Calomel à ses abonnés ; je sais où le trouver, le drôle ! je veux le faire manger aux carpes. » La première fois que ces mortels ennemis se rencontrèrent, ce fut encore au bord de la rivière, auprès d'un noyer. Si vous passez à Badillac, ami lecteur, on vous le montrera ce noyer, illustré par leur combat homérique. Chose étrange ! Prébosc était ce jour-là d'humeur pacifique, et Calomel n'avait point rêvé bataille ; mais ils se crurent tous les deux sur le point d'être attaqués, et se jetèrent l'un sur l'autre, en pensant seulement se défendre. D'abord Prébosc porte un coup furieux à Calomel, qui s'est habilement couvert la tête de son panier à goujons. La lance, la ligne veux-je dire, vole en éclats. Calomel frappe à son tour ; sa ligne s'abat sur le crâne de Prébosc, et se brise avec un bruit d'échelas ; Prébosc n'a rien senti. Les deux champions, désarmés, se regardèrent, un instant, d'un air surpris ; mais bientôt, fouillant dans leurs paniers, ils en tirent des poignées de poissons qu'ils se jettent au visage, avec fureur. Les barbeaux, les carpillons, les goujons tourbillonnent sur leurs têtes et retombent autour d'eux dans le sable fin, qui les recouvre comme de la panure. Les projectiles épuisés, ils finissent par se frapper de leurs paniers vides. Déjà le nez de Calomel est grièvement blessé ; son sang coule. Prébosc qui n'a perdu que quelques cheveux, semble près de triompher... mais le pied lui glissa ; et tombant sur le ventre, du coup, il aplatit son panier. Il se releva promptement, pour prendre la fuite. Calomel, étonné, effrayé de la chute de son adversaire, avait déjà disparu à l'horizon. Les deux partis chantèrent victoire en aussi haut ton. Une seconde rencontre allait probablement s'en suivre, quand les événements du 2 décembre arrivèrent. Les deux journaux cessèrent en même temps de paraître. Calomel se montra, Prébosc se cacha. Il se cacha trois jours chez un chaudronnier démocrate, et au bout de ce temps, sortit fort étonné qu'on ne le cherchât point. Calomel ne fut pas décoré. Tous deux restèrent quelque temps à se remettre des émotions de la lutte. Ils s'ennuyaient, trouvant leur ancienne manière de vivre fort monotone, après de si violentes passions éprouvées. La solitude, qui se fit tout à coup autour de chacun d'eux, l'ennui, rapprochèrent, réconcilièrent ces deux grands ennemis. Prébosc s'aperçut que Calomel seul s'intéressait aux récits de leurs anciennes discordes, et Calomel fit de son côté la même observation. Ils en sont revenus à ne plus se quitter, comme autrefois. On les voit pêcher tout le jour, pacifiquement assis côte à

côte, comme autrefois, au bord du fleuve, témoin de leur duel. Le soir, quand la pêche a été bonne, ils se rendent, comme autrefois, au cabaret. Ils trinquent ensemble, tant et tant, qu'à la fin ils s'embrassent en travers de la table, et songeant qu'ils ont voulu se tuer, ils pleurent sur le collet l'un de l'autre.

**PAUL LACOMBE.**

---

# ARNALDO DE BRESCIA

(1100 — 1155)

(Suite et fin.)

---

## V

(Depuis plus de quinze années, la guerre civile était en permanence à Rome; d'abord, lutte entre le pape qui voulait maintenir sa souveraineté temporelle, et le peuple qui cherchait à rétablir les anciennes formes républicaines auxquelles il était resté fortement attaché; puis la querelle s'était compliquée d'un schisme : à la mort du pape Honorius II (1130), deux papes s'étaient disputé la tiare, et Rome avait pris parti pour l'anti-pape, Anaclet. Enfin, à la mort de ce dernier, Innocent II avait été reconnu pour seul pape.)

C'est à cette époque que se rapporte le commencement des troubles soulevés à Brescia..... Prononcé pour la première fois dans les querelles de cette petite ville, le nom d'Arnaldo se répandit bientôt d'un bout à l'autre de l'Italie, et Rome ne fut pas la moins ardente à embrasser les doctrines du réformateur. Autour de ce nom, comme autour d'un drapeau, se groupèrent tous les mécontents, toutes les aspirations républicaines de la grande cité. La condamnation portée contre Arnaldo par le concile de Latran grandit encore cette popularité naissante de tout l'intérêt qui s'attache aux persécutés. Dès ce moment, Rome ne le perdit pas de vue; elle le suivit des yeux et du cœur au delà des Alpes, au milieu des épreuves de la terre de France,

au milieu de ses victoires sur le sol helvétique. Absent, il commandait à Rome : puissance occulte, mais réelle ; un événement imprévu vint la manifester au grand jour.

(Une insurrection éclate à Rome ; les Romains rétablissent le Sénat aboli par Innocent, et le pape meurt de douleur et d'épuisement (1143) ; il a pour successeur Célestin II.)

Celui-là n'était autre que l'ancien élève d'Abailard, l'ancien disciple d'Arnaldo, son défenseur opiniâtre. Ce pape, d'une humeur affable, versé dans l'étude des lettres, ne pouvait être hostile à un mouvement qui répondait aux idées de toute sa vie ; issu d'une famille noble, il voyait presque toute la noblesse dans le parti libéral. La révolution récente le tenait par toutes sortes de liens : n'avait-elle pas ses représentants jusqu'au sein du conclave, puisqu'elle venait de se couronner elle-même dans la personne du cardinal Guido ?

Le règne de Célestin II fut paisible ; c'est pour cela qu'il passe inaperçu dans l'histoire. Ce fut pour la démocratie romaine une ère de calme, d'organisation et surtout d'élaboration. Le mot d'ordre venait de Zurich, et l'exemple de cette ville heureuse prêtait à la parole du maître l'autorité d'une théorie réalisée. Nul doute que s'il eût vécu, Célestin II n'eût vu s'accomplir, n'eût peut-être accompli lui-même de grands changements dans le régime du catholicisme. Sa mort, après cinq mois de règne, livra de nouveau l'Eglise aux déchirements et aux violences.

La puissance temporelle du pape s'écroulait de toutes parts ; pendant que les Génois s'affranchissaient du tribut qu'ils payaient au saint-siège pour l'île de Corse, le peuple romain complétait le travail de son émancipation politique en substituant au préfet nommé par le pape un magistrat investi du titre de Patrice. La fonction de cette nouvelle magistrature était de préserver de toute atteinte l'autorité du sénat et la majesté de la République : on reconnaît la vieille et célèbre formule : *caveant consules ne quid detrimenti Respublica capiat*. Le Patrice jouissait des droits régaliens en dedans et en dehors de Rome ; quant au pape, il se contenterait à l'avenir des décimes et des dons volontaires ; déchu de toute souveraineté temporelle, il redevenait évêque de Rome, ainsi qu'aux temps primitifs.

(Le pape Lucius II écrit à l'empereur Conrad pour lui demander son appui contre la turbulence des Romains ; abandonné par l'Empereur, il se décide à agir seul.)

Le sénat délibérait au Capitole ; Lucius arme ses partisans, se met lui-même à leur tête, envahit l'assemblée, la disperse ; mais le bruit de cette surprise se répand bientôt dans Rome : le peuple s'arme, les sénateurs dirigent le mouvement. Lucius, maître du Capitole, s'y voit assiégé par la ville entière ; il cède à son tour ; le peuple reprend le Capitole, poursuit à coups de pierres les partisans du pape qui fuient en désordre ; une pierre atteint le pontife, il tombe, on l'emporte mourant. Ivre de sa victoire, le peuple réclame à grands cris celui dont il a senti le souffle et la main dans toutes ces crises, et le sénat, d'accord avec lui, appelle Arnaldo.

Terrible moment pour l'Eglise ; elle semblait éblouie, frappée de vertige. Le sacré collège se réunissait au monastère de Sainte-Césaire pour nommer un nouveau pape ; mais qui prendre ? Nul ne se souciait d'un si périlleux honneur. Il fallut chercher en dehors du conclave. On jeta les yeux sur un pauvre moine de Clairvaux, Bernard de Pise, abbé de Saint-Anastase. Bernard fut élu d'une voix unanime. C'était un choix singulier : Bernard de Pise, qui prit le nom d'Eugène III, paraissait peu propre à remplir ce poste critique. A Clairvaux, on le chargeait de soigner le chauffoir et d'allumer du feu pour les religieux qui arrivaient transis de froid après matines, parce qu'ils étaient mal vêtus. Bernard n'avait pas même pu suffire à ses fonctions d'abbé de Saint-Anastase ; il avait demandé comme une faveur de retourner à Clairvaux. Saint Bernard fut étrangement surpris de cette élection inexplicable ; il gourmanda sévèrement le concile : « Que Dieu vous pardonne ce que vous venez de faire !... Qu'avez-vous donc fait de votre raison, de votre prudence ? Pourquoi vous être précipités si vite sur cet homme grossier (1)..... » En dépit de ces augures sinistres, Eugène III, chargé d'intérêts si graves, les défendit avec une singulière énergie.

(Il sort de Rome pour se dispenser de reconnaître les magistratures républicaines, et pendant qu'il va se faire consacrer au monastère de Farfa, dans la Sabine, Arnaldo entre à Rome.)

Toutes les vieilles formes de la République se ranimèrent à sa voix : on vit reparaitre les tribuns et les chevaliers. Arnaldo rappelait aux Romains que ces institutions, s'appuyant sur la prudence des hommes mûrs, et sur le courage de la jeunesse, avaient jadis conquis

(1) Le texte latin dit *rusticanum*, rustre. — Saint Bernard, lettre 237.

le monde. Le Capitole fut restauré, le pape exclus de toute participation à l'autorité temporelle. Arnaldo n'attaquait pas aussi franchement le pouvoir de l'empereur, mais il insinuait déjà que l'Italie devait tendre à briser le lien qui l'enchaînait à l'Allemagne. Il ne parlait aux citoyens de la République nouvelle qu'en leur donnant le nom des citoyens de la vieille Rome : il les appelait *Quirites*, et ce nom seul ressuscitait pour ces esprits enthousiastes, tout un passé de gloire et de liberté.

Près de huit mois s'écoulèrent au milieu de ces rêves de renaissance. La République avait beaucoup fait pour s'organiser, peu pour se défendre ; elle comptait sans doute que le Pape s'en tiendrait aux armes spirituelles qu'elle ne redoutait guère, aussi ne se trouva-t-elle pas en mesure, lorsqu'elle le vit s'avancer à la tête d'une armée imposante.

( Il faut capituler ; Eugène exige le bannissement d'Arnaldo, l'abolition du patriciat, et se réserve le droit exclusif de nommer les sénateurs. Rome accepte toutes ces conditions, mais la trêve est courte ; bientôt une nouvelle insurrection chasse le pape et rappelle Arnaldo. En vain saint Bernard écrit aux Romains pour les engager à se repentir, en vain il écrit à l'empereur Conrad pour le presser de descendre en Italie. )

Conrad reste sourd aux prières comme les Romains aux menaces. Sous l'inspiration d'Arnaldo, Rome, instruite par une première défaite, déployait une grande énergie ; on avait repoussé les agressions du parti pontifical et fortifié le Vatican... Peu à peu les idées d'indépendance faisaient leur chemin ; elles s'insinuaient dans le bas clergé. La révolution tendait de plus en plus à prendre un caractère religieux ; déjà les clercs et les chapelains refusaient d'obéir aux cardinaux titulaires des paroisses : esprit de révolte qui présageait de nouveaux périls à l'Église, puisqu'elle paraissait se diviser et s'abandonner elle-même.

( Eugène revient de France où il avait assisté à la publication de la croisade, et se résigne à traiter avec la République, comme de puissance à puissance ; mais la République ne veut pas l'autoriser à entrer dans Rome ; la guerre éclate ; une nouvelle paix ouvre au pape les portes de Rome, une nouvelle insurrection l'en chasse. Enfin la paix est encore une fois conclue, paix qui consacre : )

La victoire de la République, maintenait l'administration fondée par Arnaldo : le sénat, le patricat et les comices populaires. Arnaldo,



tout puissant à Rome, y restait en face du pontife pour surveiller son œuvre et pour la compléter. Un mois après le retour d'Eugène, il réforma la constitution de sa propre autorité : il porta de cinquante-six à cent le nombre des sénateurs et remplaça le patrice par deux consuls.

(Eugène meurt, il est remplacé par Anastase IV, homme pieux et doux, moins préoccupé des dangers de son trône que de l'ornement des églises.)

Cette vie de dévotion faisait beau jeu à la République. Le plan d'Arnaldo se développait avec une netteté qui perçait tous les voiles. Eugène III ne s'y était pas trompé ; il avait bien compris... qu'Arnaldo cherchait à renverser la souveraineté temporelle de l'empereur comme il avait renversé celle du pape... Rome indépendante se fût alors organisée à sa guise, sous la forme d'Empire ou de République. Il est bien certain que cette dernière forme seule répondait à l'idéal d'Arnaldo, idéal dont il avait fait à Zurich une réalité vivante : Rome républicaine fût alors devenue le centre d'une république fédérative qui aurait embrassé l'Europe. Telle était la pensée du maître ; elle avait si prodigieusement mûri dans les dernières années qu'elle ne paraissait plus une utopie, un rêve ; elle marchait d'un pas inflexible vers le domaine des faits accomplis. Chose qu'on a peine à croire : cette idée d'une fédération européenne que le dix-neuvième siècle ose à peine entrevoir dans ses aspirations les plus hardies, le douzième siècle la voyait surgir ; il l'acceptait, il y touchait presque. Quel était en effet le grand obstacle à l'éclosion de cette idée ? L'obstacle était double : il tenait à la papauté, il tenait à l'empire... Mais au milieu du douzième siècle, ce double obstacle était étrangement affaibli. L'Empire était aux mains d'un jeune homme, et l'échec de la croisade rejaillissait en discrédit sur le saint-siège. Les idées d'Abailard agitaient tout le nord de la France et donnaient un élan irrésistible à l'esprit républicain des grandes communes ; la doctrine des Vaudois et des Albigeois jetait dans le midi des germes d'indépendance : le midi, avec ses souvenirs de la Grèce et de Rome, se sentit instinctivement ramené vers les institutions libres ; dans ses mœurs et dans son langage, sous des princes qui affectaient les allures de la souveraineté, il s'affranchissait à la fois, comme religion, du pontife, comme nationalité, du roi de France. L'Allemagne, plus grave, entraînait aussi dans cette voie de liberté ; elle venait de déclarer par la bouche de sa noblesse que l'excommunication ne pouvait avoir aucun effet tem-

porel. C'était bien pis en Suisse ; la République y fonctionnait de fait avec une indépendance presque absolue, et par-dessus les Alpes cette République donnait la main à la démocratie italienne. De Rome, Arnaldo dirigeait le mouvement suisse et le mouvement italien. L'Italie, sur laquelle tout l'Europe avait les yeux fixés, l'Italie prêchait d'exemple. La Lombardie était une véritable fédération de républiques ; autour de Rome, Viterbe, Ocrienli, Aquapendente s'organisaient en municipalités libres.

(Anastase meurt, et son successeur, Adrien IV, homme résolu, commence par lancer contre Arnaldo un décret d'excommunication et de bannissement. Arnaldo n'en reste pas moins à Rome. Un tumulte populaire fournit au pape l'occasion d'une mesure encore plus rigoureuse : il jette l'interdit sur Rome et se retire à Orvieto. C'est la première fois que Rome est ainsi frappée ; le peuple reste d'abord très-indifférent à la fermeture des églises et à la suspension des offices ; mais bientôt un mouvement de réaction se manifeste ; le parti pontifical reprend l'avantage ; une ambassade porte au pape la soumission des Romains ; Adrien exige le bannissement d'Arnaldo, l'abolition des institutions républicaines ; à ce prix, il pardonne et rentre au palais de Latran. Arnaldo quitte Rome ; il se dirige vers les Alpes, peut-être pour gagner Zurich ; on l'arrête à Ocrienli, mais les vicomtes de Campanie, ses partisans, le délivrent.)

Adrien, de son côté, n'était pas sans inquiétudes : Rome ne lui paraissait qu'à moitié soumise ; elle s'agitait déjà sous un joug qu'elle détestait, et le pape, peu sûr de s'y maintenir malgré le peuple, transportait sa cour à Viterbe. Étrange situation que celle de Rome ! Le sénat s'y reconstituait de lui-même derrière le pape, rétablissait un fantôme de République, mais le préfet pontifical conservait le château Saint-Ange, et protestait contre la restauration du gouvernement populaire.

En même temps, le jeune empereur Barberousse s'avancait à grands pas vers Rome. Quelles pensées apportait-il du fond de son Allemagne ? Nul n'osait le dire. Ainsi Rome était perdue pour le pape, et l'empereur douteux. Frédéric venait d'écraser au passage la fière et vaillante Lombardie ; plein du souvenir amer de la querelle des investitures, si funestes à l'Empire, n'envelopperait-il pas la papauté dans une même rancune ? ne la rendrait-il pas complice de ces républiques odieuses qu'il avait si durement châtiées ? On l'observait avec défiance ; Frédéric était tout à la fois l'espoir et la crainte de tous les partis.

(Adrien prend les devants ; il vient trouver l'empereur, lui montre l'hé-

résle s'attaquant à l'intégrité même de l'empire; Frédéric se laisse convaincre, il donne l'ordre de poursuivre Arnaldo et de le remettre à la justice pontificale. Les amis d'Arnaldo n'osent pas résister; ils le conduisent à Rome et le livrent au préfet.)

On espérait que l'attitude de Rome, toujours menaçante, en imposerait aux partisans du pape, contiendrait leur ressentiment; que, pour frapper Arnaldo, ils attendraient la venue de l'empereur et du pape, et qui sait? le temps d'arriver jusqu'à Rome, l'amitié des deux princes serait peut-être déjà moins vive: il y avait entre eux tant de sujets de brouille; peut-être Frédéric serait-il bien aise de garder Arnaldo comme un instrument ou comme une garantie. Mais les gens du pape firent les mêmes calculs; ils résolurent de prévenir un refroidissement possible et de brusquer le dénouement.

Un matin, de très-bonne heure, la garnison du château Saint-Ange s'achemina vers la place du Peuple. Un bûcher se trouvait au centre, préparé dans la nuit. Arnaldo y monta..... Du haut de cette chaire suprême, il dit un dernier adieu à la ville qu'il avait tant aimée, pour laquelle il avait tant fait, rêvé plus encore. Il l'embrassait tout entière par ces trois grandes rues qui la coupent à angles égaux; elle restait silencieuse. Était-ce le silence de l'oubli, le silence de l'ingratitude indifférente?... Le bûcher s'allume, la flamme monte... Mais ce bruit étrange, à cette heure nocturne, ce bruit d'hommes et d'armes a réveillé le peuple. Un cri sinistre se répand dans la ville; le soleil qui se lève semble appeler les citoyens à la vengeance. Ils se précipitent sur les soldats. Peut-être Arnaldo respirait-il encore; s'il put voir du milieu des flammes que le peuple ne refusait pas de mourir pour le sauver, il dut se sentir consolé, comprendre qu'il léguait à ce peuple l'esprit de son œuvre. Efforts inutiles! Le peuple à demi nu vint se briser contre un mur de fer; vainqueur, il n'eût sauvé que des cendres; ces cendres mêmes, il ne put les conquérir: le préfet de Rome les fit jeter dans le Tibre, et la grande mer reçut le dépôt sacré de ces glorieuses dépouilles.

## VI

La mort d'Arnaldo avait irrité, non pas tué la démocratie. Dans l'imminence de danger, le sénat retrouva les inspirations des vieux Romains; comme au temps d'Annibal, il ne désespéra pas de la République. Il envoya coup sur coup deux ambassades à Frédéric pour lui offrir l'alliance et la paix, et quand l'empereur se présenta furieux

aux portes de Rome, le peuple prit les armes et lui tint tête; vaincu, écrasé par la pesante infanterie germanique, il montrait encore une si fière attitude qu'il intimidait ses vainqueurs : Barberousse campait hors de Rome, et le pape demandait au camp de l'empereur une sécurité que Rome ne lui donnait pas.

Ainsi l'œuvre survivait aux flammes, aux défaites. Et comment eût-elle pu périr?...

. . . . .

**LÉON JOURNAULT.**



# REVUE DE LA SEMAINE

---

## REVUE DES SCIENCES

---

SUR LA TRANSFORMATION DU MOUVEMENT EN CHALEUR. — LES HÔPITAUX  
ET LA CHIRURGIE EN ANGLETERRE.

PHYSIQUE. — Lorsque l'on fait entrer un corps en vibration, le mouvement vibratoire se transmet de molécule à molécule, d'une extrémité de ce corps à l'autre ; mais si sur certains points le mouvement vibratoire ne se transmet point, ces points prennent le nom de nœuds.

On peut créer des nœuds en exerçant une pression quelconque, soit avec la main, soit avec un corps étranger, sur tous les points d'un corps vibrant. Dans une note adressée à l'Académie des sciences, M. Leroux constate qu'il se produit *aux nœuds* un notable dégagement de chaleur.

L'expérience peut se faire très-simplement, soit en tenant le corps mis en vibration au moyen d'une pince, soit en adaptant en quelque'un de ses points une petite masse qui tend à troubler son mouvement naturel.

Prenez, par exemple, une petite lame de bois, d'ivoire, de corne ou d'acier, de 10 centimètres de longueur, de 1 à 2 millimètres d'épaisseur, et d'une largeur de 8 à 10 millimètres ; si après avoir pincé cette lame à l'un de ses bouts, par une pince plate que l'on serre à la main, on en présente une extrémité à une roue dentée qui lui communique une violente vibration, on trouve au bout de quelques secondes que la lame est fortement échauffée au point où on la serre. La production de chaleur est sensible à la main.

On peut varier cette expérience de plusieurs manières et l'on observera

toujours le même résultat sur quelque point du corps vibrant que l'on ait établi un nœud.

Quelle est l'origine de la chaleur ainsi produite ? Si nos lecteurs se rappellent les belles expériences de Grove sur la transformation de la chaleur en mouvement, en lumière et en électricité, ils n'hésiteront pas à admettre que cette quantité de chaleur est due à l'absence de mouvements vibratoires aux nœuds. On retrouve en chaleur le travail qui eût été nécessaire à la production des mouvements vibratoires.

Les expériences de M. Leroux expliquent d'une manière satisfaisante bien des phénomènes jusqu'à ce jour obscurs qui se produisent dans les corps mis en vibration ; la rupture, la combustion sur certains points plutôt que sur d'autres, etc., etc. ; — elles confirment en outre les théories de l'équivalence des forces et de leurs transformations mutuelles. Nous aurons à revenir un jour sur ces théories. C'est pourquoi nous avons enregistré la note de M. Leroux.

---

*Les hôpitaux et la chirurgie en Angleterre.* — Parmi les œuvres médicales récentes qui peuvent intéresser nos lecteurs, signalons l'excellent travail de M. le docteur P. Topinar : *Quelques aperçus sur la chirurgie anglaise*. Ce mémoire est non-seulement la preuve d'un esprit éminemment observateur et judicieux, mais encore d'une conscience indépendante et courageuse.

On sait que la chirurgie française a longtemps brillé d'un incomparable éclat, et que même de nos jours, un grand nombre d'étrangers, étudiants ou malades, viennent chaque année s'éclairer ou se faire traiter à Paris. Cette glorieuse réputation si solidement établie est-elle bien méritée ; et d'un autre côté nos hôpitaux, si longtemps modèles de toutes les institutions charitables à l'étranger, doivent-ils garder le premier rang ?

Telle est la double question que s'est posée M. Topinar, au moment de prendre son grade de Docteur ; et pour la résoudre, il n'a pas hésité à franchir le détroit et à s'installer pendant quelques mois, tantôt à Londres, tantôt à Edimbourg.

M. Topinar n'a rencontré en Angleterre « que cordialité et prévenances de la part des chefs, des internes et des élèves. » Ceci n'était point inutile à dire. Toutes les portes lui ont été ouvertes, toutes les difficultés ont été aplanies en sa faveur ; — à ce point de vue les choses ne sont point différentes en Angleterre et en France. Mais, hélas ! elles diffèrent à d'autres points de vue.

« Lorsqu'un étranger, dit M. le docteur Topinar, familiarisé avec nos hôpitaux, pénètre dans une salle de chirurgie en Angleterre, sa première impression est l'étonnement ; il a peine à se croire dans l'un de ces asiles, dont l'idée semble inséparable de celle d'exhalaisons méphitiques. L'atmos-

phère est presque irréprochable (dans la généralité des cas), et ne serait taxé d'impure que par une sensibilité peu médicale. » Que ne pouvons-nous en dire autant de nos hôpitaux, et en particulier de l'Hôtel-Dieu, de Saint-Louis, de la Charité, qui pour n'être point plus anciens, n'en sont que plus infects !

Les pansements en Angleterre sont tout aussi efficaces, mais incomparablement plus simples qu'en France, et il faut lire dans le mémoire de M. Topinar l'effrayant parallèle établi à cet égard.

Quant aux opérations, tout est encore à l'avantage des Anglais. « La mortalité dans les amputations et les herniotomies est certainement inférieure en Angleterre, et pour plus de précision, à Londres. Le motif n'en réside exclusivement... dans aucune pratique de détail, mais dans la méthode et les préceptes. J'attribue la meilleure part à l'hygiène des salles, à l'usage des toniques et des stimulants internes et à l'interdiction de la charpie effilée qui exagère les suppurations et favorise le développement, la conservation et le transport des miasme. »

Ainsi, à tous les points de vue, la chirurgie et les hôpitaux français seraient inférieurs à ceux des Anglais. — N'insistons pas sur les points de détails, mais sachons gré à M. Topinar, d'avoir eu la hardiesse de présenter comme thèse de doctorat, un mémoire qui aura peut-être quelque influence sur la réforme de nos établissements hospitaliers et de nos pratiques vicieuses.

**D<sup>r</sup> EUGÈNE DALLY.**

---

## REVUE DES THÉÂTRES

---

Un jour, Alfred de Musset, ce poète si véritablement poète et si véritablement Français, cet esprit à la fois si délicat, si léger, si gracieux, si hardi et si vigoureux, ce pauvre cœur malade, cette grande âme blessée, Alfred de Musset enfin (car le nommer, c'est tout dire), eût l'étrange fantaisie, après avoir publié : *Il ne faut jurer de rien*, *les Caprices de Marianne*, *Il faut*

qu'une porte soit ouverte ou fermée, le *Caprice* et cinq ou six autres petits chefs-d'œuvre du même genre, nullement destinés à la scène, mais qui devaient plus tard y obtenir tant de succès, d'écrire une vraie pièce de théâtre, une pièce conçue dans les règles de l'art, — tel que l'entendent les admirateurs de M. Scribe, — et il fit *Louison*, la plus faible de toutes ses comédies !

De prime abord, cela paraît presque incroyable, mais au fond cela n'est que très-naturel. On fait du théâtre, aujourd'hui, comme on fait de la pâtisserie. On a un moule — toujours le même — dans lequel on jette sa pâte, on laisse cuire sur un feu modéré, et l'on sert tiède, le plus souvent froid, jamais chaud !

Le public, habitué à cette forme de petits gâteaux, j'allais dire de *petits-fours* — mais ce mot ne serait pas assez sérieux pour *le Causeur* — le public sait tout de suite ce qu'on va lui servir, et son estomac paresseux se tient pour satisfait. — « Que nous offre ce soir la Comédie Française ?... Une nouvelle tarte à la crème !... Très-bien, nous la trouvons un peu fade, et nous ne l'aimons, en somme, que modérément, mais nous avons appris à nous en contenter... L'Odéon, il est vrai, nous convie à un morceau fameux, une pièce de circonstance, un gâteau de Savoie... mais l'expérience nous a démontré que la chose était indigeste. Au Gymnase et au Vaudeville on sert toujours les mêmes meringues aux confitures ; aux Variétés et au Palais-Royal, toujours les mêmes *oublis* ; au boulevard, toujours la même pâte ferme ; les Délassements-Comiques ne varient pas leurs *plaisirs*... Ma foi, va donc pour la tarte à la crème de la rue de Richelieu !

Mais, tout en se mettant sous la dent ce gâteau bourgeois, le public se demande pourquoi le goût de ces sortes de choses varie si peu, et comme il trouve ce manger insipide, on lui déclare que c'est parce qu'il a le palais blasé. On lui a dit sur tous les tons qu'on ne pouvait lui faire de la pâtisserie qu'à l'aide de certains moules connus, et il l'a cru, mais il voudrait, ce bon public, si l'on ne peut varier les procédés de fabrication, que l'on variât du moins la matière première !

— Impossible ! lui répond la routine de sa voix vieillotte, et l'on continue à fabriquer des tartes à la crème !

Lorsqu'un homme comme Alfred de Musset se présente pour faire du théâtre, on regarde ce qu'il apporte dans son sac et on lui dit : — Vous avez là de la poésie, de la passion, de la hardiesse... cela ne peut pas nous aller. Ce qu'il nous faut, c'est du sucre, des amandes douces, de la farine ordinaire, bref, tout ce qui constitue la tarte à la crème classique !

Le plus souvent, le poète s'indigne, puis finit par rire de ce langage de cuisiniers dramatiques, et se décide à se donner, à lui tout seul, son spectacle dans un fauteuil ! En d'autres termes, il fait son œuvre, bonne ou mauvaise, telle que l'inspiration la lui dicte, et sans se soucier de ces prétendues règles de l'art, qui consistent à tout atténuer, à tout affaiblir, à tout décolorer !



*Savoir faire une pièce*, comme on sait faire une paire de culottes, telle est la condition *sine qua non*, pour arriver au théâtre. Sans doute, c'est quelque chose, c'est même beaucoup, si vous le voulez, mais est-ce tout ? Oh ! non, assurément, car à ce compte-là Shakespeare, Goëthe et Caldéron n'eussent jamais été joués, et il n'est même pas certain que le *Misanthrope*, *Tartufe* et *Don Juan*, de Molière, eussent pu passer, sans subir d'importantes coupures — vu les longueurs ! Et vous avouerez, cependant, que *Faust*, *Roméo* et *Don Juan*, valent bien les *Doigts de Fée*, les *Rêves d'amour* et même le *Duc Job* !

On eût refusé impitoyablement tout le théâtre d'Alfred de Musset, celui qu'une femme d'esprit est allée chercher dans ses livres, et on a reçu avec enthousiasme *Louison*, qui était aux *Caprices de Marianne*, par exemple, ce que le strass est au diamant pur !

Ce qui est arrivé à Alfred de Musset est arrivé également à M. Octave Feuillet. L'auteur de *Dalila* a obtenu de très-grands succès avec de très-petites pièces écrites pour la *Revue des Deux-Mondes*, et il vient d'échouer avec la première œuvre qu'il ait faite en vue du théâtre. C'est du reste là le seul rapprochement réel qui existe entre le poète de l'amour et celui de la vertu, non pas que M. Feuillet soit dénué de talent, mais parce que son talent est à peu près l'antipode du génie de Musset. L'un a chanté tout ce qui est grand, tout ce qui est véritablement beau, tout ce qui vit, tout ce qui sent, et s'est élevé, par un vol d'aigle, aux plus sublimes hauteurs ; l'autre a mis sa muse bourgeoise au service des petits sentiments, des petites émotions, des petites faiblesses !

Le premier avait un style incisif, clair, brillant, énergique, et ce qu'il voulait dire, il le disait. Sa plume était un pinceau merveilleux, qui semblait, tant elles étaient vives, précises, avoir emprunté ses couleurs à l'arc-en-ciel. Le second, au contraire, est affecté, incolore, et manque à la fois de grâce et de vigueur. Sans doute, M. Octave Feuillet écrit bien, — je ne songe pas à le contester, — mais il y a bien écrire et bien écrire, comme il y a boire et boire. On peut aimer le chambertin ou l'orgeat ; seulement, je suis de ceux qui trouvent le chambertin préférable à l'orgeat. Or, il y a beaucoup d'orgeat, et très-peu de jus de la treille dans la manière de M. Octave Feuillet. C'est doux, c'est fade, c'est froid, ce qui est loin de signifier que ce ne soit pas parfaitement préparé !

Au surplus, on doit se hâter de le reconnaître, l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* s'est donné une tâche respectable, mais ingrate. Il refait Berquin, à l'usage des ménages, et chacun sait qu'il n'est pas positivement facile, en France, de chanter la morale pour la morale, et de rompre des lances en faveur du bonnet de coton. Les joies du foyer sont assurément choses saintes et touchantes, mais ce n'est pas dans leur milieu que s'agite d'ordinaire la passion, et c'est dans la passion que le vrai poète cherche et trouve ses inspirations les meilleures.

Certes, il est fort intéressant de savoir comment madame de Lussac ramè-

nera dans l'alcôve conjugale, à l'aide d'un *cheveu blanc*, un mari dont le cœur, occupé ailleurs, se taira comme par enchantement à la vue de ce premier fil argenté, ou bien, comment mademoiselle Lucile s'y prendra pour se laisser dérober par l'époux de son choix, la *clef d'or* de sa chambre à coucher, ou encore, comment certaine marquise passera un âge traité de critique par les livres de médecine?... Car, avec M. Octave Feuillet, il s'agit presque toujours d'événements aussi graves, aussi palpitants, et une porte qui s'ouvre, une bottine qui craque, une clef que l'on aperçoit, un mouchoir qui tombe, un rideau qui s'agite, une feuille de rose, une goutte d'eau, un grain de sable, un rien, suffisent pour changer la face des choses et arrêter immédiatement les progrès des passions les plus folles!

C'est dire que les héros de M. Octave Feuillet n'ont rien de vrai, rien d'humain, et qu'ils sont des espèces de poupées à ressort, comme les marionnettes italiennes, de simples personnages de conventions, auxquels cet auteur prête tour à tour des costumes et des sentiments divers, selon qu'ils jouent momentanément tel ou tel rôle dans la comédie représentée.

La *Tentation*, qui n'est pas autre chose que la *Crise* délayée en cinq mortels actes, ne sort pas de la donnée habituelle des études de M. Octave Feuillet. C'est un tableau d'intérieur, frais et gracieux du reste, mais manquant totalement de vérité et surtout d'intérêt. Camille, la femme tentée, le mari aveugle et l'amant timide sont trois créations dont le caractère particulier est de n'avoir à la fois rien de réel et rien d'idéal. On pardonne à un poète de rêver, mais c'est à la condition qu'il s'élève, de même qu'on pardonne à la photographie la puérilité de certains détails, mais c'est à la condition qu'elle soit exacte!

Or, dans la *Tentation*, il n'y a ni peinture fidèle, ni élévation, et la pièce s'écroule tout d'abord sur elle-même, semblable à un château de cartes sur lequel on soufflerait, parce qu'elle pêche à la fois par la base et par le sommet : l'idée et l'expression!

C'est bourgeois de forme et de fond, c'est banal, c'est ennuyeux.

**FORTUNIO.**

---

## LA MUSIQUE A L'ÉGLISE

Chaque année l'Église catholique célèbre à Paris le Vendredi-Saint, avec plus de pompe peut-être que n'en comporte ce funèbre anniversaire. La musique est dans le temple, non plus comme auxiliaire du culte, mais comme dominatrice des âmes ; elle est si belle qu'elle y ferait oublier Dieu même. En ce monde, chacun prie à sa manière, l'un travaille, l'autre adore, celui-ci contemple, mais l'homme de génie est plus religieux que personne, car dans ces recueils il mêle à ses propres sentiments les aspirations et les pensées de toute une foule. Seul il peut les exprimer avec grandeur dans une œuvre puissante, tableau, statue ou cantique.

Cette fois on a donné à Saint-Eustache le *Stabat Mater* de Rossini ; aussi les amateurs étaient nombreux, car c'est une grande volupté que d'être assis sous des voûtes magnifiques et de goûter amoureuxment les séductions de cette musique sensuelle. Mais les Athéniens sont difficiles, et pour eux toute exécution qui n'est pas parfaite est détestable. L'orchestre et les chœurs ont mérité d'être applaudis, nous n'en dirons pas de même des solistes. On a trouvé ingénieux de remplacer les voix de femme par des voix d'enfants de cœur, et cela produit un piteux effet. On conçoit assez que sous de hautes voûtes la maigreur des sons est fort sensible, et tellement, que les notes les plus aiguës y sont désagréables. Cela est fâcheux, l'art est sacré partout, même à l'église, il nous a été pénible d'entendre ainsi un chef-d'œuvre interprété gauchement.

Après le *Pro peccatis*, un prédicateur est monté en chaire, et la foule s'est dispersée. A la reprise, on est revenu pour l'*Inflamatus*, mais l'attente a encore été trompée. L'exécution vocale était insuffisante, et de ce concert spirituel l'orchestre seul est digne de louanges.

A Saint-Roch on a exécuté les *Sept paroles du Seigneur*, musique de Haydn. Nous avons écouté avec respect cette œuvre admirable, si grave dans sa pompe, si pieuse dans ses élans. L'auditoire, composé de femmes élégantes et d'hommes du monde, a éprouvé quelque étonnement, car on est habitué à l'instrumentation fougueuse des contemporains ; et, il faut le dire, on ne sait peut-être pas tout ce qu'il y a de vraiment beau dans le génie biblique du vieux maître allemand. Cependant l'attention n'a pas faibli, l'émotion était visible, et l'od s'est retiré fort satisfait de l'exécution ; bien qu'on eût souhaité, sans doute, d'entendre un orchestre mieux discipliné.

Il est regrettable que la partie du public qui est toute occupée à son tra-

vail n'ait pu assister à l'audition de ces deux œuvres. Nous n'avons remarqué dans les églises que des *dilettanti* et peu de ces personnes qui sont ordinairement privées des fêtes artistiques. Les occasions d'entendre de belles choses sont rares, et nous verrons toujours avec plaisir les ouvriers profiter d'une heure pour venir communier avec Haydn ou avec Rossini.

EUGÈNE DEBRIGES.

---

## REVUE DES BEAUX-ARTS

---

### EXPOSITION DU BOULEVART DES ITALIENS.

---

#### PEINTURE

(Suite.)

BONINGTON. — Le talent de Bonington est peut-être le plus varié et le plus complet comme peintre de genre, de paysage et de marine. Le maître a laissé des souvenirs ineffaçables de son passage dans les arts. C'est bien un de ceux qui ont le plus contribué au progrès et au grand mouvement artistique de l'école moderne. Son tableau représentant la *Plage de Saint-Valery* est une des pages importantes de ce grand artiste. L'ensemble de la composition et de l'effet est d'une belle disposition et d'une harmonie graduée dans des tons fins et colorés. Le ciel d'un bleu transparent, couvert de gros nuages blancs, ménageant une douce lumière qui se répand sur l'ensemble fait parfaitement valoir les premiers plans, dont l'exécution est habile et la coloration puissante. A droite se trouvent des fabriques, des barques, et sur le premier plan, des figures et des chevaux d'une grande recherche d'exécution et tenant bien à l'ensemble. Vers le milieu du tableau, un ensemble d'une femme, d'un enfant et de divers ustensiles de pêche mérite surtout d'être mentionné. Le sentiment des figures est ravissant et se tient bien avec l'immensité de la mer qui sert de fond à ce groupe et qui va se perdre à l'horizon où s'élèvent de légères brumes. La

description est insuffisante pour rendre l'impression charmante que produisent les œuvres de Bonington. La *Plage de Dunkerque* vient comme importance après celle de Saint-Valery ; mais pour le mérite, elle peut parfaitement aller de pair. C'est encore de l'air, de la lumière, de l'espace : les fonds se perdent dans des tons vagues et harmonieux. Les premiers plans sont d'une valeur relative parfaitement observée. La disposition de l'effet et des signes est très-heureuse. Enfin, c'est une admirable chose. *La Charette* est une chaleureuse improvisation, c'est l'esquisse dans toute sa verve, dans toute son audace : chaque coup de pinceau est l'expression d'une forme, d'un effet. La coloration est dans une harmonie de tons ardente et les figures du premier plan sont de charmantes ébauches pleines de sentiment et d'un ton vigoureux.

*Anne Page et Slender*. L'aspect et la coloration ont toujours cette harmonie et cette puissance d'impression qui caractérisent les œuvres du maître ; mais le dessin incorrect, les attitudes maniérées assignent à cette œuvre un rang bien inférieur à celui dont nous venons de rendre compte. Le procédé est insuffisant et creux ; mais, néanmoins, les qualités du grand artiste apparaissent çà et là et imposent à la critique toute la réserve due à un nom illustre. Le sujet de ce tableau est emprunté à la comédie des *Joyeuses Commères de Windsor*, de W. Shakespeare.

LEYS. — Nous avons ici à analyser les œuvres d'un genre et d'un mérite tout à fait exceptionnels, et qui, malgré certaines opinions, n'ont rien, à mon avis, de ce qui constitue une imitation, un *pastiche* ; car les moyens d'exécution, le sentiment, l'ordonnance des groupes appartiennent essentiellement à l'artiste. C'est la recherche archéologique en toute chose poussée à ses dernières limites qui donne aux œuvres de Leys ce caractère étrange de résurrection des époques primitives de l'art flamand et hollandais. Nous faisant la chronique de ces temps reculés, il en a, en quelque sorte adopté le langage : c'est Balzac écrivant ses *Contes drôlatiques*. La prodigieuse facilité avec laquelle il modifie son procédé d'exécution fait qu'il affecte quelquefois dans la forme une certaine hésitation, presque de l'inexpérience et une grande sobriété de parti pris dans le clair-obscur pour isoler la pensée du spectateur de toute préoccupation de fait éclatant et de l'importance du faire. Il donne ainsi à son œuvre ce charme naïf, cette grâce primitive, cet intérêt qui doit y dominer et captiver le plus l'attention. Mais quand son sujet le comporte, son exécution devient facile, sa forme vivement accentuée, sa coloration est puissante et d'une entente d'effet si habilement conduite, qu'on peut placer Leys au rang des maîtres qui ont possédé ces qualités au plus haut degré. Son tableau représentant *Adrien Van Hæstemsden prêchant clandestinement la Réforme à Anvers en 1552* est dans une manière simple d'effet et d'une coloration sobre et puissante. La scène se passe dans une espèce de cour de maison d'ouvrier, où se trouve un hangard. Les personnages sont groupés avec art et le sentiment des figures, ainsi que les attitudes sont bien dans l'action et d'une

vivacité charmante. La forme est correcte et vivement accentuée, les détails d'une scrupuleuse exactitude historique et le style de l'ensemble de la composition rappelle les maîtres primitifs de l'école hollandaise. Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est le manque d'air et d'espace. Les figures semblent découpées les unes sur les autres et les détails du fond, tenus dans une trop grande valeur de ton et d'exécution, nuisent un peu à l'intérêt en attirant l'œil de tout côté. Néanmoins, cette œuvre est très-intéressante, surtout au point de vue archéologique. C'est une chronique du temps, racontée dans son style.

Dans une autre toile, représentant *Albert Dürer à Anvers*, le talent du maître se montre dans tout son éclat. L'effet général, le parti pris de clair-obscur sont parfaitement entendus; l'air circule bien et les valeurs relatives des figures entre elles qui donnent de l'espace et de l'éloignement sont bien observées. Les types ont cette vérité historique, les costumes cette rigoureuse exactitude de l'époque qui donnent aux œuvres de Leys un si grand style. Il faut y joindre une coloration vigoureuse, une forme savante et pleine de simplicité. Telles sont les qualités éminentes de ce grand artiste. Le groupe principal où se trouve *Albert Dürer*, *Jost Plankfeld* son hôte avec sa femme, *Erasmus* et *Quentin Messis* est surtout remarquable par l'élégance de la forme des figures, la beauté naïve des têtes, le style large et simple des draperies et la belle disposition de l'ensemble. Le fond où défile une procession, est charmant de détails et bien à son plan.

En terminant cet examen rapide des œuvres du peintre d'Anvers, qu'il nous soit permis d'exprimer un désir : que Leys continue à nous donner les sublimes reproductions du siècle, qu'il affectionne et qu'il traduit dans toute sa vérité de sentiment et de style, notre admiration ne lui fera jamais défaut. Nous serions heureux cependant de voir son merveilleux talent s'affranchissant des exigences rigoureuses du genre historique, parcourir en liberté le domaine si vaste et si fertile de la fantaisie, et nous montrer sous des aspects plus variés les richesses de sa puissante organisation d'artiste et de penseur.

MEISSONIER est le peintre du détail par excellence, il étudie à fond le moindre accessoire et son exécution microscopique fait toujours pâmer d'aise certains amateurs qui retrouvent dans chacun de ses tableaux les délices si chers du trompe-l'œil. Il affectionne surtout les sujets costumés, et pourvu que les vêtements et tout ce qui les complète soient rigoureusement exacts, il s'inquiète fort peu, à de rares exceptions près, que ses personnages aient, comme types et comme tournures, le caractère de l'époque qu'ils représentent. Ce défaut est la conséquence presque inévitable du talent de ce maître ; préoccupé de la scrupuleuse imitation de la nature, il se laisse dominer par son modèle, de là ces types souvent vulgaires, ces expressions triviales dans les airs de tête et dans le geste et ces allures discordantes avec le sujet. Ces imperfections sont d'autant plus regrettables que les œuvres de Meissonier se distinguent par les plus brillantes qualités

d'effets et de mise en scène ; ses groupes sont toujours habilement disposés, quelquefois dans les chairs les parties lumineuses sont un peu blafardes et manquent d'unité avec l'ensemble de la coloration, qui est d'autant plus sensible que tout le reste de la figure est d'une harmonie admirable. Nul mieux que lui ne sait faire un tableau d'une seule figure, le rendre intéressant et lui donner une importance réelle, ce qui présente de très-grandes difficultés vu les moyens restreints de composition. Ainsi dans son tableau intitulé *un Jeune Homme dessinant* (genre Louis XV), il a su tirer un grand parti de cette donnée, on ne saurait plus simple, et en faire une œuvre charmante d'harmonie d'effet ; l'exécution en est sage et précieuse à la fois, et la figure du jeune homme, dont le mouvement est bien dans l'action, est d'un caractère plein d'élégance et de style de l'époque ; tout se tient bien dans l'ensemble de la composition, et dans le parti pris du clair-obscur, l'aspect du tableau est dans une gamme puissante et cependant d'une grande douceur de ton. Dans un autre tableau intitulé *Confiance* (même époque que le précédent), les types des personnages sont communs et le geste et l'attitude triviale ; l'on dirait deux valets lisant un billet doux sorti de la cuisine ou de l'office. L'effet manque de parti pris, la lumière est disséminée partout, les figures sont bien posées, les attaches lourdes et les extrémités vulgaires ; le maintien de l'homme qui écoute est d'un goût au moins douteux, les détails et les costumes sont comme Meissonier sait seul les faire, c'est-à-dire d'une grande perfection. *Amateurs chez un peintre*. Ce tableau est d'un ensemble agréable, seulement les détails qui ornent le fond ne sont pas assez tenus dans la masse, quant aux deux figures d'hommes qui regardent des dessins, elles ont une grande vérité d'action, la figure du vieillard surtout est pleine de distinction et bien de l'époque, tandis que l'autre, vêtu d'un long habit noir, se ressent du modèle et fait un contraste choquant.

*A l'ombre d'un bosquet chante un jeune poète*. L'impression première de cette œuvre est d'un grand effet, les groupes sont bien disposés, les couleurs les plus vives et les plus variées, tenues cependant dans une gamme harmonieuse, lui donnent l'aspect chatoyant d'un groupe de fleurs ; le fond de forêt est très-remarquable comme exécution, l'air y circule bien et la lumière est répandue avec beaucoup d'art. Malheureusement les airs de tête sont communs et d'une couleur brique désagréable ; le jeune poète, surtout, qui devrait être l'idéal de la grâce et de la distinction, rappelle par son maintien et son type vulgaire ces troubadours ambulants, ces chantres des cours de nos demeures parisiennes.

*Le Bravo ! Deux malfaiteurs*, armés jusqu'aux dents, se tiennent en embuscade derrière une porte ; l'un d'eux regarde par le trou de la serrure. L'effet est vigoureux, et les figures bien posées se détachent avec une grande valeur sur le fond ; les types manquent du caractère de l'époque : ce sont des ribauds de chez feu Paul Niquet, malgré toute l'exactitude scrupuleuse des costumes et des détails.

*Garde bourgeoise flamande.* L'effet en est un peu monotone, les costumes sont, comme toujours, d'une verve et d'une recherche scrupuleuses. Quant au caractère des figures, même défaut; ce sont autant de figurants du théâtre de la Porte Saint-Martin, attendant pour faire une entrée le coup de sifflet du régisseur.

*Le Neveu de Rameau*, jeune homme de mauvaise mine, vêtu de drap rouge usé, le chapeau sur l'oreille, en train de boire. C'est une des meilleures choses de l'exposition de Meissonier. Il est difficile de donner à une physionomie une expression plus éhontée et plus intelligente à la fois; la pose est bien dans le sujet, la vigueur du coloris et l'entente de l'effet sont au-dessus de tout éloge.

*Monsieur Polichinelle* est un charmant petit sujet d'étrennes, qui, par son exécution savante et recherchée, arrive à l'importance d'une œuvre sérieuse; au reste, rien ne saurait donner une meilleure idée du talent remarquable de Meissonier et en faire un plus bel éloge, que le nombre de ses imitateurs et surtout leur infériorité.

ÉMILE BOUQUET.

(La suite au prochain numéro.)

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

---

HISTOIRE DE LA TERRE, par M. Léon Brothier. — *Bibliothèque utile.*

Donner pour 50 centimes un charmant petit volume qui contient la substance, et sous une forme agréable, des travaux les plus éminents du siècle, sur la géologie, la minéralogie, et sur les autres sciences qui se rattachent à l'histoire physique de la planète que nous habitons, n'est-ce point à la fois un prodige et une bonne action? C'est pourtant là le caractère de l'œuvre à laquelle s'est associé M. Brothier. Nous recommandons vivement à nos lecteurs de propager ces petits volumes, parmi lesquels celui de M. Brothier tient une place si distinguée. — E. Dally.

SALON DE MARSEILLE 1859, par Neyret Sports.

Marseille, destinée, par son importance commerciale, à devenir la Venise



des temps modernes, ne pouvait rester indifférente au grand mouvement artistique qui caractérise notre époque. Aussi les achats nombreux qui ont été faits à sa dernière exposition et l'importance qu'elle a donnée à cette solennité des Arts par les comptes rendus des journaux et la brochure de M. Neyret Sporta, nous prouvent qu'elle saura dignement tenir la place brillante qu'un prochain avenir lui réserve parmi les grandes cités du monde civilisé. — Émile Bouquet.

**HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE DES PAYSANS**, par Alexandre Weill. 2<sup>e</sup> édit. — Librairie de Poulet-Malassis et de Broise.

Cette guerre des paysans est peu connue en France. C'est un avocat allemand, M. Zimmermann, qui a recueilli tous les documents, tous les matériaux qui pouvaient la faire comprendre. Mais son œuvre était informe et trop savante pour être à la portée de tous. M. Weill a écrit, à l'aide de ces sources, une histoire émouvante de ces guerres terribles. La liberté d'examen prêchée par Luther avait bouleversé l'Allemagne. Quelques hommes devançant leur siècle voulurent que la liberté religieuse fit naître la liberté politique. Ils excitèrent ce prodigieux mouvement, qui faillit changer la face du monde. Mais les princes, les seigneurs, tous les partisans de la féodalité, Luther lui-même, qui ne comprit pas en ce moment sa mission, se ligèrent contre ces généreux apôtres de l'idée nouvelle. On éteignit leur révolte dans le sang. M. Weill a raconté les luttes héroïques de ces martyrs qui surent mourir avec courage au nom du droit et de la liberté. — E. Pannier.

**ORIGINE DE LA PAPAUTÉ**, par Charles Paya. — Gustave Barba, éditeur.

Ce livre curieux et rempli de faits ne pouvait paraître à un meilleur moment. M. Charles Paya est un chercheur infatigable et heureux. Il a reconstruit patiemment les premiers temps du Catholicisme : il a montré nettement comment la suprématie de l'Église de Rome s'était établie sans intervention divine et comment les évêques de la ville éternelle s'étaient emparés du titre de Pape, d'abord donné à tous les évêques d'un âge vénérable. M. Ch. Paya est notre collaborateur : nous ne pouvons donc dire tout le bien que nous pensons de son œuvre. Nous la recommandons seulement à nos lecteurs. — Habeneck.

**LES JUGEMENTS NOUVEAUX. Philosophie de quelques Œuvres**, par Xavier Aubryet. — Librairie Nouvelle.

Le livre de M. Xavier Aubryet est écrit avec verve et originalité. L'auteur a horreur du lien commun, et, pour le fuir, il se jette quelquefois dans le paradoxe. Son livre débute par une spirituelle défense de la critique contre les attaques lancées contre elle par les auteurs dont elle nie le talent au nom du goût et de la raison. Puis suivent des études sur les musiciens Rossini, Auber, Hérold, Donizetti ; sur les littérateurs Champfleury, Augier, Scribe, Renan, etc. Entre toutes ces études, nous remarquons celle sur M. Augier, dans laquelle M. Xavier Aubryet a parfaitement

défini et expliqué le talent de l'auteur de la *Ciguë*. La *Femme de vingt-cinq ans* avait assuré à M. Aubryet une place remarquable parmi les romanciers contemporains ; ses *Jugements nouveaux* le mettent au rang des meilleurs critiques. — E. Pannier.

**HISTOIRES DE VILLAGE**, par Alexandre Weill. — Librairie de L. Hachette et Cie.

Les *Histoires de Village* de M. Weill sont charmantes, scrupuleusement écrites ; on y rencontre des pages pleines de poésie et de charme. Ces écrits émouvants font oublier pendant un moment les romans où l'on s'attache à peindre le demi-monde, à nous représenter la société sous des couleurs peut-être vraies, mais en tout cas peu agréables à voir. M. Weill comprend la nature, il s'inspire d'elle. Les paysans ne sont point des docteurs, ils ne sont point de théories sur l'art, le mariage ou les autres questions sociales. On les aime et on s'intéresse à leurs passions et à leurs souffrances. — E. Pannier.

**LES TALONS NOIRS**, par A. Jaime fils. — Librairie Nouvelle.

La littérature ne doit-elle pas mettre sous les yeux du lecteur toutes les horreurs qu'elle veut flétrir, sinon faire disparaître. M. Jaime a pensé ainsi et son roman est, plus que toute autre chose, un acte d'accusation de cour d'assises ou un procès-verbal de commissaire de police opérant *une descente* dans de mauvais lieux. Le comte Raoul de Sterlet, un grand seigneur, fils des Croisés, tombe dans la turpitude la plus grande. Il s'est ruiné pour une fille de marbre qui finit par lui prêter de l'argent, et réclame en revanche le titre de comtesse. Pour se débarrasser d'elle, Raoul triche au jeu dans un ignoble tripot : désespéré de sa propre infamie, il veut se tuer et se sauve dans une maison de tolérance. Le hasard le met au courant d'un plan de vol et d'incendie qui doit être exécuté par une cuisinière rivale de sa maîtresse, un certain Philémon, acteur d'un théâtre du Boulevard, et un forçat libéré. Raoul se substitue à cette bande et vole les diamants de sa maîtresse. Un associé de cette fille achète ces diamants, annonce à Raoul qu'il sait d'où ils viennent, et le place entre la cour d'assises et le mariage, et la fortune qui sera prêtée pour tricher au jeu. — Raoul accepte cette dernière proposition.

Jamais peinture plus réaliste et plus horrible n'avait été faite. — Il est incontestable que les intentions de M. Jaime sont honnêtes et qu'il souffre lui-même de ce qu'il raconte. Sauf quelques expressions regrettables, le sujet est vigoureusement traité. M. Jaime n'a fait aucune déclamation ; il est sobre de réflexions philosophiques, mais prodigue de faits auxquels il affirme avoir assisté, et dont nous ne pouvons reconnaître la vérité. — En résumé, c'est une œuvre curieuse, qui laisse une impression sinistre et ne manque pas de mérite. — Habeneck.

**SUR LA GRIPPE.** — *Constitution médicale du 1<sup>er</sup> trimestre de 1860*, par le Dr M. Legrand. — Adrien Delahaye.

La plupart de nos lecteurs ont eu la grippe; ils ont été mal traités, ils ont souffert; tout cela va de soi. Ils sont, sans doute, excessivement désireux de savoir ce qu'ils devaient faire pour se guérir, et d'autres, nous croyons, ne seraient point fâchés de savoir ce que c'est que la grippe. Voici une bonne fortune pour cette classe intéressante de lecteurs; c'est une étude savante et complète de la grippe et de tout ce qui la concerne. Avis aux grippés! — E. Dally.

**LE TOUR DU MONDE.** — *Journal des Voyages*, sous la direction de M. Ed. Charton.

La nouvelle publication de M. Edouard Charton, faite avec autant de soin que le *Magasin pittoresque*, l'*Histoire de France par les monuments*, etc., ne peut manquer d'avoir le même succès. De belles gravures, exécutées avec le plus grand soin, accompagnent le texte, qui nous a semblé remarquable à tous égards. M. Edouard Charton est un des hommes qui ont le plus fait pour l'instruction de notre siècle, et nous connaissons peu d'existences plus noblement remplies. Depuis 1830, sous toutes les formes, M. Charton s'adresse à toutes les classes de la population, et trouve de plus en plus un accueil sympathique. On peut dire qu'il a augmenté de moitié le savoir moyen de la population, et surtout des femmes. — Nous ne saurions faire un plus bel éloge du nouveau livre par lequel M. Charton continue son œuvre. — Habeneck.

**CIVILISATION DE L'ALGÉRIE**, par Émile de Girardin. — Une brochure in-8. Chez Michel Lévy frères, éditeurs, à Paris.

Ce vaillant esprit, ce rude jouteur qui a soulevé et résolu tant de questions intéressantes, tant de problèmes difficiles, M. Émile de Girardin, poussé à bout par la rédaction en chef de l'*Algérie nouvelle*, qui lui reprochait de ne s'être jamais occupé de l'Algérie et de la question de colonisation, vient de résumer dans une intéressante brochure ses idées sur cette question. Nous n'avons pas à nous occuper ici des idées elles-mêmes, puisqu'elles touchent à la politique générale; mais nous pouvons louer le tour savant et original que M. Émile de Girardin a su donner à ces idées. Si nous avions à faire une critique, elle porterait sur des négligences de style pour lesquelles l'ancien rédacteur en chef de la *Presse* ne se montre pas assez sévère. Des négligences telles que celle-ci, par exemple: « De ce que l'Algérie n'occupe, etc., il ne serait pas juste d'en conclure, etc. » Ce sont des riens, mais ces riens ne laissent pas que d'avoir quelque importance. — Louis Jourdan.

**GRANDS HOMMES ET GRANDES CHOSES**, ou Notions scientifiques sur les inventions et les découvertes modernes et sur leurs auteurs, par Victor Meunier,

rédacteur de la Revue scientifique du *Siècle*; — par livraisons hebdomadaires. — Chez Lacroix et Baudry, éditeurs.

Ce recueil intéressant est appelé à un très-grand succès. M. Victor Meunier y traite successivement toutes les questions scientifiques mises à l'ordre du jour des corps savants. Un de nos collaborateurs appréciera plus complètement cette publication que nous nous bornons à annoncer. — Louis Jourdan.

MÉMOIRE DE M. DUPIN, — *Carrière politique, — Souvenirs parlementaires.* — Librairie de Henri Plon.

M. Dupin qui a joué un si grand rôle dans les luttes parlementaires de la monarchie de Juillet, donne dans le troisième volume de ses mémoires de précieux détails et d'intéressantes indications sur une époque dont les monuments historiques sont rares encore aujourd'hui. Les principaux événements, les hommes politiques dont les noms sont restés célèbres, les discours remarquables, parmi lesquels figurent, en grand nombre, ceux de M. Dupin; tout ce qui jette sur une époque une vive lumière, en la faisant vivre aux yeux du lecteur, tout cela a trouvé place dans ce livre d'autant plus intéressant qu'on y rencontre à chaque ligne des impressions profondes, des souvenirs précis, l'affirmation enfin d'une remarquable personnalité. — Habeneck.

---

CHARLES HABENECK.

---

Typographie Ernest Meyer, rue de Verneuil, 22, à Paris.

# LES CHOSES QUI S'EN VONT

DÉCADENCE DE LA MONARCHIE FRANÇAISE

Par M. Eugène PELLETAN

Il se fait en France, depuis quelques années, une révolution dans les études historiques, à laquelle il nous est permis d'assister encore, et qui prouve une fois de plus combien l'esprit de critique, caractère distinctif de notre nation, peut servir la vérité. On commence à mieux s'entendre sur ce qu'on appelle l'impartialité de l'histoire, après avoir laissé trop longtemps cette impartialité dégénérer en froideur et en indifférence, et malheureusement il n'y a qu'une nuance entre cette qualité et ces deux vices insupportables. Sans doute on ne saurait trop recommander d'un autre côté à l'historien de se tenir en garde contre la passion qui aveugle même les plus clairvoyants ; mais qu'arrive-t-il aussi quand on pousse l'impartialité jusqu'à l'excès, comme l'ont fait certains écrivains trop scrupuleux peut-être, quoique honnêtes dans l'intention ? L'amour de la tradition et des choses établies, le respect pour certaines questions soi-disant délicates, qu'on n'osait examiner et encore moins étudier, ont produit en histoire des livres absolument insignifiants. Ce sont des œuvres froides et ennuyeuses pour ne pas dire plus, où l'on ne sent ni âme ni conscience, dont les auteurs suivent pas à pas et aveuglément les traces de leurs devanciers, croyant et faisant croire à leurs lecteurs ce qu'ils ont appris de confiance eux-mêmes.

Il existe sans doute encore dans l'enseignement public et dans le monde trop de ces livres, dans le goût d'Anquetil et de Le Ragois, et qui sait quand nous serons entièrement débarrassés de ces honnêtes malfaiteurs, qui violentent la vérité à chaque ligne avec un calme profond. Si la plupart de ces historiens se sont ainsi recopiés les uns les autres, si, pendant longtemps, l'histoire a été lettre-morte en France, et n'a été que fort tard éclairée par l'esprit de critique et de recherche, il faut avouer que tous les torts ne sont pas du côté des écrivains. Ils manquaient d'élan parce qu'ils manquaient d'indépendance, et que, souvent aussi, les sources pures de la science leur étaient fermées. Un pouvoir jaloux et timide ne laissait rien paraître de ce qui pouvait guider la marche de l'histoire. Publiait-on, par exemple, des mémoires, une correspondance ; ils n'arrivaient au public que tronqués et défigurés. Des corrections, de nombreux cartons transformaient la pensée de l'auteur quand elle pouvait choquer les oreilles un peu délicates du pouvoir et de ses agents. Comment alors chercher et retrouver la vérité sous ces déguisements qu'ajustait à une œuvre mutilée la lourde main des censeurs. Vous croyez peut-être que nous faisons allusion à ce gouvernement qui faisait mettre Fréret à la Bastille pour avoir imprimé que Francus était aussi peu que possible l'aïeul des Français, et qu'il n'y avait entre Hector et Clovis qu'une parenté assez éloignée ? Nous ne parlons pas non plus de cette heureuse époque où l'on arrêtait pour un mot le nommé *Diderot*, ainsi que l'appelle M. le marquis d'Argenson, où l'on frappait sur les petits comme sur les grands, où l'on mettait en prison un pauvre abbé de Marcy, coupable d'avoir publié une analyse des œuvres de Bayle ; jours glorieux pour la France, où la Bastille et Vincennes étaient honorés par la captivité de tant de martyrs de la liberté de penser ! Ou peut être encore croyez-vous que nous parlions de quelque livre impie capable de renverser les lois, la religion, la morale, de renier la vie sociale d'un peuple, de le replonger dans la barbarie ?

Jugez-en : Nous sommes en 1813 ou 1814 ; des érudits, des gens de science, calmes et peu révolutionnaires, publient la *Correspondance de Grimm et de Diderot*. Cette espèce d'encyclopédie épistolaire qui touchait à tout dans le domaine des lettres et de la philosophie, aurait servi, dans son intégrité, à reconstituer un côté bien intéressant du dix-huitième siècle, l'histoire du mouvement intellectuel et artistique. Hélas ! ce livre précieux porta ombrage aux censeurs impériaux ; et vite les voilà avec leurs ciseaux, légalement affilés, taillant et coupant sans miséricorde dans la pauvre *Correspondance*. Bien plus, on exigea

encore de l'imprimeur, après cette purification, de nombreux cartons. Notez qu'il ne s'agissait pas d'une œuvre contemporaine, car les œuvres contemporaines étaient mises tout simplement au pilon pour peu que l'auteur se permit de penser à haute voix. Il faut dire aussi que ce Grimm, qui n'était qu'un littérateur, écrivait, on ne sait pourquoi, des phrases comme celles-ci : — « Le cardinal prétend que c'est une erreur de ce siècle et du précédent, de croire que les forces d'un État consistent dans les nombreuses troupes réglées qu'il entretient (1). » — Je trouve ce cardinal bien naïf pour un prince de l'Église, Grimm un peu léger, et les ciseaux des censeurs parfaitement sages. Je ne sais jusqu'à quel point l'opération infligée à Grimm dut inspirer le goût des recherches historiques, et il y a cent exemples d'une pareille tolérance, car les traditions que la monarchie impériale avait héritées des Bourbons étaient bien arrêtées en ces matières. Sous Louis XIV, Louis XV et un peu Louis XVI, la Bastille, l'exil, les galères pour l'écrivain qui levait d'une main trop hardie le voile du passé ; sous la République on n'avait pas le temps d'écrire de l'histoire, on en faisait ; sous l'Empire, on n'eut ni le goût ni l'occasion de se livrer à une occupation aussi dangereuse.

L'histoire a un inconvénient terrible dans un pays intelligent comme le nôtre, où chacun est d'autant plus disposé à raisonner que les circonstances le permettent moins ; elle donne si souvent lieu à de si singuliers rapprochements, qu'il est du devoir d'un gouvernement sage de favoriser tout autre espèce d'exercices littéraires. L'Empire favorisa la tragédie pseudo-classique, l'épître en vers et le poème didactique, genres qui prospèrent admirablement sous les gouvernements prudents. Népomucène Lemercier, Luce de Lancival et Delille étaient dans leur beau temps ; quant à l'histoire, qui y aurait songé ? Elle distrait trop les esprits du moment présent ; mais, en revanche, elle relève les courages abattus, donne du cœur à ceux qui se désespèrent, et l'homme qui a la foi puise, dans le spectacle du passé, la consolation et l'espoir. Par bonheur pour l'avenir, dans presque tous les temps, surtout aux époques de terreur, quand un horrible niveau d'égalité pèse sur toutes les têtes et les écrase, il y a dans l'ombre quelque homme silencieux qui, lentement, sourdement, fait une besogne acharnée : il regarde et il écrit. Quelquefois il a une grande âme, il a conservé la religion de la liberté et de la dignité humaines, il s'appelle Tacite, et sa mission est de traduire

1. Grimm, *Corresp.*, 15 juin 1753.

devant l'impitoyable postérité les hommes qui ont cru de leur vivant étouffer la pensée humaine. Si cet écrivain ne s'appelle que Suétone et n'est qu'un collectionneur d'anecdotes, son travail n'est pas perdu ; car ces grands peintres voyent tout en grand et laissent parfois échapper quelques détails ; mais les Suétone qui ne laissent rien traîner et ramassent tout, même dans la boue, complètent leur œuvre et servent souvent mieux la vérité avec leurs chroniques scandaleuses, que cent historiens patentés. Parfois encore c'est un grand seigneur mécontent, un esprit chagrin qui, doué d'un grand sens d'observation et d'un fond d'honnêteté native, s'indigne et gronde ; c'est alors un Saint-Simon qui nous transmettra fidèlement le tableau de cette cour au milieu de laquelle il est né, de cet océan d'intrigues sur lequel il conduit sa barque avec une parfaite aisance. Son rang de duc et pair lui permettait, tout aussi bien qu'à un gentilhomme de la chambre, de voir en déshabillé ce grand monarque qu'il détestait de toute sa force ; il sait par cœur tout l'entourage du roi, et d'un style heurté et souvent sublime, il trace des portraits immortels qui sont l'histoire d'une époque. A la guerre, il verra le roi assister en bon père qui veut se conserver à ses enfants, à ce fameux siège de Namur qui nous coûta si cher, mais nous valut, en revanche, une ode de Boileau ; à la cour, il nous montrera ce même roi qui avait peur du diable, et aussi de la mort, et prenait médecine comme un simple mortel. Voilà pour Louis XIV, pour la cour et la ville. Si vous voulez savoir ce que fait la province, madame de Sévigné vous racontera, avec une folle gaieté, les pendus et les roués de Bretagne, et les facéties des militaires qui, pour se distraire et se faire la main, tuent, sur les grands chemins, amis et ennemis. Ou bien lisez ce livre plein d'originalité que nous a légué, sur les grands jours d'Auvergne, le galant évêque de Nîmes, Fléchier, et vous y verrez les hauts faits d'armes de la noblesse féodale du temps. C'est là dedans qu'est l'histoire, et certes on n'accusera pas de partialité Saint-Simon, Fléchier et madame de Sévigné quand il s'agit de Louis XIV : un grand seigneur, une grande dame, un évêque ; car personne ne songera à mettre en doute les sentiments royalistes de Saint-Simon, malgré ses haines de duc et pair contre la monarchie trop absolue. Voilà des témoins fidèles de ce grand spectacle qu'on appelle un règne, voilà ceux dont les confidences permettent à l'historien de reconstruire le passé.

Vous pouvez maintenant vous figurer la France, la cour de Louis XIV, le grand roi de la tradition. Une admirable harmonie y règne, chaque personnage est à sa place, et sur un coup d'œil du



maître on s'incline et on obéit, fût-on duc ou maréchal. Le roi-soleil et sa cour sont aussi majestueux et réguliers dans leurs mouvements que les astres leurs pareils. Pas un pli, pas une ride sur le visage du courtisan bien dressé, le roi aime les figures de marbre; d'ailleurs il rit peu, il parle peu, il veut le silence, ce roi qui est le maître du monde. Il songe peut-être à appliquer les doctrines de *Télémaque* à son gouvernement, à faire de Fénelon son premier ministre, ou bien encore à récompenser l'auteur pour ses idées financières et mécaniques qui lui compteront plus aux yeux de la vraie postérité que les plus beaux bastions. Peu importe que les pensées du roi soient à Marly ou dans le Palatinat: les courtisans discrets parlent à voix étouffée dans les embrasures des fenêtres; quelques-uns sont revêtus de ce fameux juste-au-corps à brevet dont S. M. a daigné ordonner la coupe et qui causera tant d'insomnies aux fidèles serviteurs du roi. La cour s'amuse, c'est le principal; le reste n'existe pas. Les temps sont cléments pour la noblesse et le clergé; les marquis ont cependant un pli dans leur lit de feuilles de rose. Un certain Molière, un bourgeois, presque un croquant, s'avise de les mettre en scène et de les montrer niais, insolents, et quelquefois peu scrupuleux quand ils empruntent à M. Jourdain. Et les faux dévots qui commencent à conduire la cour? Il est vrai que les marquis déchirent la figure de Molière sur les boutons d'acier de leur habit. Ces fameux boutons d'acier, brillants comme des miroirs, furent encore plus utiles à la noblesse plus tard; ils servaient de miroirs à voir les cartes de l'adversaire. Quant aux faux dévots, comme ils voudraient retrouver ces fagots qui éclairèrent d'un si joyeux éclat le règne des derniers Valois! Tant pis pour les marquis et les tartuffes, du moment que le roi était respecté. La Bruyère, dans son admirable chapitre de la *Cour*, fouettait jusqu'au sang les courtisans, mais le roi était respecté; car le roi n'était pas un homme, c'était un dieu, il planait. Pas si haut cependant que les méchants propos des gazetiers hollandais ne vinsent troubler sa sérénité; pas si haut que ses yeux ne fussent blessés parfois par le reflet de quelqu'une de ces insolentes médailles qui rappelaient l'histoire d'un autre Josué arrêtant le soleil!

Un cordon serré de douaniers et de gens de police arrêtaient soigneusement à la frontière les écrits de ces gens affolés de libre pensée qui regardaient le soleil royal sans sourciller; et cependant quelques-uns de ces libelles passaient trahissement par-dessus la tête des dévoués serviteurs du grand roi et apportaient jusqu'aux oreilles de l'idole les murmures des iconoclastes. On lisait et on se

repassait sous le manteau ces brochures que les presses de Cologne et de La Haye lançaient par milliers dans toute l'Europe et qui réjouissaient fort le cœur des quelques libres penseurs qu'il paraissait y avoir encore en France. Il nous est resté quelques-uns de ces libelles, rapides et légers comme des articles de journaux, contrastant par la vivacité de leurs allures avec la majesté un peu lourde du style officiel. Ce sont à notre avis les choses les plus respectables qui aient jamais paru, car ils renferment la protestation de la libre pensée contre l'absolutisme, la révolte du faible contre le fort, cette révolte qui est toujours une sainte chose, surtout quand le fort a nom Louis XIV, et que pour venger ses prétentions mythologiques, il a la faculté d'envahir les Pays-Bas et d'y compléter l'œuvre commencée par le royal bourreau Philippe II et son aide le duc d'Albe; alors un caprice de ministre décidait de la ruine et de l'incendie du Palatinat, coupable de quoi, je le demande? De rien absolument; mais il fallait entourer le soleil royal de quelques nuages de fumée et de poudre; il n'est pas en France de grand souverain qui n'ait usé beaucoup de poudre à canon, qu'elle soit brûlée en feux d'artifice, ou à la guerre, ce qui vaut infiniment mieux à cause de l'émotion qu'elles causent aux familles; peu importe du reste.

C'était donc en Hollande surtout que s'était réfugiée cette liberté de penser et d'écrire qui, en France, n'existait même pas de nom; on se souvenait vaguement d'avoir jadis toléré quelques *libertins*; mais le mot avait déjà vieilli et le *libertinage* n'était plus qu'un mythe. Les libertins étaient des gens mal pensants, des gens qui examinaient tout en politique et en religion; or, malgré ses prétentions gallicanes et peut-être même à cause d'elles, Louis XIV n'aimait que les gens bien pensants en tout et pour tout. La discipline catholique le ravissait, bien qu'il rêvât vis-à-vis du Saint-Siège une indépendance pareille à celle du czar de Russie, ce souverain-pape d'un pays où les synodes sont présidés par les colonels, les mêmes, du reste, qui dirigent les théâtres de la cour. Le gallicanisme dont on fait honneur à Louis XIV, sous prétexte d'amour-propre national aurait abouti à quelque effroyable réglementation des consciences. Il n'empêchait pas les jansénistes d'être traités comme des malfaiteurs et servait à établir entre le roi et le clergé une solidarité touchante. Aussi voyez avec quel amour sont traités les prélats, ces alliés et ces supports du trône. Pour être évêque ou archevêque, on n'est pas toujours un Fénelon, et il y a quelques différences entre le clergé du dix-septième siècle et notre clergé contemporain qui est admi-

nable de tenue. Les prélats sous Louis XIV ne couraient plus les champs de bataille, l'estoc au côté et en bottes fortes comme Richelieu, mais ils couraient les ruelles ; et quelles ruelles, grand Dieu ! que celles que fréquentait le duc de Bouillon, accompagné de Monsieur et des Vendôme ? Nous ne rappelons que pour mémoire le saint cardinal de Tencin, un nom malheureux que celui-là, et ce galant cardinal de Polignac, poète dans tous les genres, qui ne dédaignait pas de mettre en action sous les charmes de Sceaux, les plus joyeux dystiques d'Ovide. Je constate seulement que ces pieux personnages faisaient partie d'une cour qui se piquait de dévotion. Louis XIV, en homme intelligent, savait bien qu'il n'aurait qu'à se louer de l'Église tant qu'il marcherait droit dans le chemin de l'absolutisme. L'Église modelait les consciences, les préparait à l'abnégation, à l'obéissance devant l'oint du Seigneur. De son côté, le monarque ne croyait pas trop faire pour cette bonne mère et lui confiait quelques solides dragons, chargés de ramener au bercail les enfants égarés, et de finir par le sabre les conversions que la parole évangélique trouvait trop difficiles. *Le Compelle intrare* rayonnait dans toute sa splendeur sur les drapeaux catholiques et royaux, devise sinistre des dragonnades et des missions sanglantes qui souillent tout ce règne.

Il nous appartient bien de railler ensuite la décadence de l'Espagne après l'expulsion des Maures et des Juifs, quand la fleur de notre nation s'en allait enrichir l'étranger de son industrie et de son intelligence. Il n'est pas de réformes, pas de systèmes financiers qui auraient pu relever notre malheureux pays, dévoré par une plaie qui s'appelait le privilège ; car tandis que des villes étaient dépeuplées par la faim, car on mourait parfois de faim sous Louis XIV, les prélats étaient gros et gras, eux qui ne payaient pas d'impôts et qui entassaient bénéfices sur bénéfices ; la noblesse remplissait ses poches des bienfaits du roi qui, lui, envoyait ses collecteurs ; ses intendants ruiner les villes et les campagnes ; la noblesse qui n'avait guère de raison d'être que sur les champs de bataille et qui, l'épée une fois au fourreau, ne savait plus que mendier chez le maître ou chez la favorite en titre. Le peuple payait tout, se taisait et mourait, et Dangeau écrivait religieusement son journal grotesque, et Racine et Boileau, ces historiographes en titre, n'avaient même pas l'air de se douter des immenses souffrances qui les entouraient. Où était l'histoire alors ? quel sera le révélateur qui nous dira ces misères ? Sortira-t-il des rangs des littérateurs, de ces cartésiens dont pullule le règne de Louis XIV, de ces fiers esprits du Port-Royal. Pas encore, il faudra

attendre plus d'un siècle, il faudra que les temps soient venus où l'on ne se contentera plus de l'histoire de Louis XIV par Voltaire, car celui-ci ne pouvait guère donner qu'un exposé méthodique et clair, sans commentaire surtout, d'une époque dont il coudoyait encore les hommes; et à peine a-t-il glissé quelques malices contre le grand roi et son entourage dans le recueil d'anecdotes qui termine son livre.

Louis XIV et son temps n'ont pu être connus qu'à l'époque où a paru une édition complète de Saint-Simon, car les idées ont du dès lors prendre une direction absolument nouvelle. Le hasard a voulu que ce monument important fut livré au public précisément au moment où MM. Thierry et Guizot inauguraient l'histoire moderne par une suite d'admirables travaux. Ils ont appris aux historiens à perdre ce respect enfantin de la tradition, et leurs disciples ont été plus loin qu'eux. M. Michelet et Quinet, par exemple, que j'appellerais volontiers les maîtres de l'histoire morale, ont fait table rase, et les premiers ont vu en histoire autre chose que le récit des événements d'un règne ou l'apothéose d'un monarque. M. Mignet, quoique plus timide, et ne touchant que par accident à notre histoire nationale, est aussi un des exemples les plus remarquables de cette érudition passionnée pour la vérité. Les mémoires, les notes, les correspondances, voilà les sources où l'historien doit puiser, et si nous avons choisi pour exemple le règne de Louis XIV, c'est qu'il n'en est peut-être pas de moins connu au point de vue social, tant la gloire littéraire et le bruit des armes peuvent cacher de choses ! Savez-vous où réside la force de ces historiens pleins de cœur et de chaleur, de MM. Michelet et Quinet par exemple ? Dans leur sentiment de la liberté qui, les élevant à leurs propres yeux, rapetisse en revanche bien des héros imaginaires, sans parler de la fameuse théorie du nez de Cléopâtre et du grain de sable de Cromwell trouvée par Pascal et qui n'est pas une des moins sublimes inventions du maître. Avec l'érudition pour guide et l'honnêteté pour mobile les maîtres de l'histoire moderne ont fait de l'histoire une œuvre vivante et un enseignement de tous les instants. Ils ont fait disparaître cette doctrine deshonnête et immorale du fatalisme historique qui, en excusant les fautes et les crimes du passé, légitime ceux du présent et arrive à la négation du droit. Le temps est dur cependant pour les historiens. et bien des chaires éloquents sont muettes, d'où partaient jadis ces voix merveilleuses qui dissipaient l'erreur, mais ce qui nous console, c'est que jamais l'histoire n'a été aimée comme de notre temps, jamais on n'a fait

plus d'efforts pour arriver au vrai ; l'exemple des maîtres n'a pas été perdu et leurs disciples infatigables, les uns déjà célèbres, les autres en train de le devenir, s'efforcent de répandre partout la vérité. La lumière se fait lentement, sans doute, mais elle se fait sûrement, et le bruit qui accompagne les publications historiques nous montre que le sommeil de la France n'est pas si profond qu'elle ne cherche à se donner des songes agréables en attendant son réveil définitif. L'histoire et la grande morale qui en est inséparable, voilà la planche de salut pour un pays où les convictions sont ébranlées, et nous devons remercier les écrivains qui se dévouent à la noble mission d'écrire de l'histoire vraie.

J'ai parlé de Louis XIV, ce roi de théâtre, précisément parce que M. Eugène Pelletan vient de publier sur son règne un merveilleux livre : *la Décadence de la Monarchie française*. Ce livre contient, sous une forme modeste, la science la plus profonde unie à l'honnêteté et à l'esprit le plus vif et le plus français du monde. Je n'oserais jamais donner une analyse de ce livre pétillant comme un pamphlet, et solennel comme un réquisitoire, mais j'ai été ému de cette chaleur qui n'appartient qu'aux convictions sérieuses et profondes. M. Pelletan comprend largement la mission de l'historien. Il sait que l'histoire est la leçon éternelle que l'humanité se donne à elle-même, et qu'elle doit être traitée de haut et sans scrupules ni ménagements. L'historien ne doit plus être un narrateur, mais un moraliste et un philosophe ému, qui doit avoir des haines vigoureuses et de vives sympathies. L'amour de l'humanité est la devise de l'école historique moderne et nous devons nous en féliciter. M. Pelletan qui s'est fait une place si honorable par ses œuvres philosophiques, ne pouvait écrire l'histoire comme un homme ordinaire. Il a mieux fait, il l'a écrite en homme de bien, et quand vous aurez lu le résumé qui couronne l'œuvre, chapitre plein de foi et d'onction, vous me direz si l'auteur ne mérite pas cet éloge que les anciens ne donnaient qu'à bon escient : *Vir bonus, dicendi peritus*.

ALFRED MAYRARGUES.

---

# LE TROIS-MATS L'ÉTINCELLE

---

## I

— Oh ! d'en bas ! oh ! cria la vigie.

— Holà !

— Navire.

— Où ?

— Au vent à nous, gouvernant au sud.

— Hissez pavillon anglais.

Quelques minutes après, les couleurs d'Angleterre flottaient à la corne d'artimon.

En donnant cet ordre, le capitaine Kernœdic n'avait pas l'air enthousiasmé ; pendant qu'on lui obéissait, il fronçait les sourcils et jurait entre ses dents. Mais, quand après avoir glissé lentement le long de la drisse, le pavillon rouge écartelé de la croix blanche se déploya majestueusement à l'arrière du navire, il éclata, et ce fut une tempête d'imprécations.

— Sacrebleu ! Mariadek, dit-il en s'adressant à un vieux marin qui se tenait à ses côtés, sacrebleu ! ces damnés chiens me le payeront. N'est-ce pas une honte d'amener pavillon français pour hisser pareille loque ? Mais j'aurai ma revanche, *malerdoué* !

*Malerdoué* était le plus énergique juron du capitaine.

— Il est dur, reprit-il, de voir l'ennemi passer devant soi sans le saluer d'une bordée. Ah ! si nous avions seulement cent hommes de plus à bord, nous pourrions faire comme Jean Bart à Dunkerque, et quel plaisir alors de...

Il n'acheva pas, mais sa main, en caressant un long canon de cuivre placé à l'arrière du trois-mâts, expliquait suffisamment sa pensée.

— Mais ce serait une folie, n'est-ce pas, Mariadek, une pure folie ? il n'y faut plus songer, n'est-ce pas ?

Mariadek, à cette interpellation, regarda longtemps la mer, regarda

le trois-mâts, puis ramenant son rayon visuel vers Kernœdic, fit passer sa chique de sa joue droite sous sa joue gauche, et répondit durement :

— Non !

Cette réponse, toute laconique qu'elle fût, suffit néanmoins pour calmer l'irritation du capitaine. Il avait, en effet, pour son ami Mariadek une admiration sans limites, et prenait volontiers ses paroles pour des oracles.

On le comprendra mieux quand nous aurons esquissé son portrait : Yvon Mariadek était un ancien pilote breton, rompu au métier de la mer, vigoureux encore malgré ses soixante ans, parlant peu, ne riant jamais, mais possédant au plus haut degré ce courage sombre et cette indomptable énergie qui sont les caractères distinctifs de la race bretonne ; sa personne en offrait aussi le type complet : il était petit et trapu ; de longs cheveux gris, rejetés en arrière, laissaient à découvert un front bas et carré, un visage rougi, hâlé, bronzé sur lequel couraient des rides profondes et dures, pareilles à des entailles faites dans du granit ; des sourcils épais surplombant des yeux bruns, calmes et froids d'habitude, mais où, dans les moments d'action, on pouvait voir flamber des éclairs.

Le pilote n'avait qu'une passion au monde, une haine, mais une haine profonde, invétérée, poussée jusqu'à son paroxysme. Les Bretons sont ainsi faits : lorsqu'une idée vient, par hasard, à pénétrer dans leur cerveau, elle y germe, elle s'y développe et s'y plante à jamais. Cela tient sans doute à ce qu'ils en ont fort peu. Or, l'idée de Mariadek était que le devoir et le plaisir de tout Breton sont de faire aux Anglais le plus de mal possible. En cela, il avait bien certainement tort, mais ce sentiment était un peu motivé chez lui par la mort de son fils sur les pontons de la Tamise.

Quant à ses affections, il les partageait entre sa fille Marie-Anne et son ami Pierre Kernœdic. Celui-ci, rude au premier aspect, était une nature simple et bonne, aussi jouait-il près de Mariadek le rôle de Pylade goudronné, et, pour me servir d'une métaphore maritime, naviguait toujours dans les eaux du pilote. Cette confiance s'était trouvée bien justifiée en plus d'une occasion difficile, et dans la circonstance actuelle, plus périlleuse que jamais, c'étaient encore les conseils d'Yvon que Kernœdic avaient suivis. Voici quelle était la situation de nos marins :

Avant de dire à la mer un suprême adieu, Mariadek avait voulu faire une dernière campagne avec son ami, commandant du trois-

mâts corsaire *l'Étincelle*. Au mois d'avril 179..., après une croisière fructueuse dans les Indes, *l'Étincelle* ralliait la France et regagnait le port de Lorient. Elle venait de trouver ce port bloqué par une division anglaise. Comme il était trop tard pour reculer, il s'agissait, coûte que coûte, de passer au travers.

## II

La nuit est venue, une nuit sombre et brumeuse, amenant un vent de sud-ouest qui souffle avec violence à la côte et fait les lames s'allonger, se tordre et se briser avec fracas sur les récifs dont ces parages sont bordés. C'était sur ce temps que le pilote avait compté pour exécuter le plan qu'il venait tout à coup de concevoir. Les bâtiments anglais, pour fuir le danger, regagnent la haute mer en naviguant au plus près. Mais *l'Étincelle* a viré de bord, et sa marche, dirigée tout à l'heure vers le port, suit maintenant une ligne parallèle à la leur. Il était temps. Voici la corvette que la vigie signalait tout à l'heure. Elle approche, toutes voiles dehors, dans une course rapide, furieuse; elle approche, la voilà. Couchée sur le travers, dans l'eau jusqu'aux sabords, elle rase *l'Étincelle* à la toucher, darde sur elle la rouge lueur de ses fanaux pareils à des yeux ardents, se dresse sur la vague, retombe, se relève encore et disparaît dans la nuit, comme une vision fantastique, en soulevant des flots d'écume.

— Hourra! et d'un! Il ne s'en est pas fallu de l'épaisseur d'un grelin qu'il ne nous passât sur le corps. Avez-vous pu lire son nom sur le couronnement, Mariadek?

— *The Queen*.

— Hum! Un fin voilier. Cela me rappelle le bâtiment qu'en 1788...

— Chut! fit le pilote.

Cette fois c'était une frégate.

— Hé! qui êtes-vous? cria une voix de la dunette.

— *The Queen*, corvette de S. M. Britannique, répondit en anglais le capitaine, et vous?

— *The Victorious! All's rigt*.

— *All's rigt*, et allez au diable!

Il est à croire que cette dernière partie de la phrase ne fut pas entendue à bord de la frégate, car elle continua sa route, laissant derrière elle *l'Étincelle*, qui ralentissait de plus en plus sa marche.

— Il n'est point étonnant, dit Kernædic, qu'ils nous prennent pour un de leurs navires, — *l'Étincelle* est assez bien espalmée, Dieu



merci, et nous avançons assez lentement pour ressembler aux écrevisses.

Il allait sans doute expliquer que le nom de ce crustacé était, selon lui, synonyme d'Anglais, quand un nouveau bâtiment s'approcha. Même question, même réponse. Puis un autre vint, puis un autre encore; il en passa huit. On attendit un long quart d'heure, mais c'était bien tout.

— Malerdoué ! mes enfants ! le tour est joué. Attention à virer de bord. Le moment difficile est venu. Il s'agit d'enfiler la passe, et cette damnée nuit est sombre comme la soute au charbon.

On accomplit la manœuvre prescrite. Mais, ô surprise ! voici qu'à contre-bord du trois-mâts se dresse tout à coup une muraille noire, haute. C'était le dernier bâtiment formant l'arrière-garde de l'escadre anglaise. A cette rencontre inattendue, tout l'équipage demeura immobile et muet, comme si la foudre l'eût frappé. Mariadek fut le premier à rompre ce silence terrible :

— Oriente au plus près, laisse arriver, cria-t-il.

A bord de la frégate anglaise, on n'était guère moins étonné de l'étrange manœuvre de ce bâtiment qui, le cap droit sur les rochers, semblait courir à une perte inévitable.

— Où allez-vous ? cria le midshipman de service ; répondez ou nous tirons.

*L'Étincelle* ne répondit pas, mais fila rapidement sous le vent de la frégate et la dépassa d'une encablure. Une seconde sommation, n'obtenant pas meilleur succès, fut appuyée d'un coup de canon, et la frégate évolua pour prendre chasse sur le trois-mâts. Inutile poursuite : *L'Étincelle* est déjà au milieu des brisants. Elle se cabre, elle bondit, s'enlève sur le dos d'une lame et retombe à pic dans le gouffre. On n'aperçoit plus rien. Aurait-elle sombré ? Non, non, la main ferme du pilote est à la barre, et nul mieux que lui ne connaît les défilés de ces côtes. La voici, elle reparait de l'autre côté des récifs, protégée désormais par cette barrière infranchissable et, toute ruisselante d'écume, elle se balance fièrement sur les eaux plus calmes de la rade.

L'équipage anglais tout entier s'était porté sur le gaillard d'avant pour contempler cette effrayante tentative, oubliant qu'il avait un ennemi devant lui. Le midshipman, qui avait hélé *L'Étincelle*, plus curieux et plus lesté que les autres, avait grimpé à l'extrémité du beaupré et son corps, appuyé contre un cordage, se dessinait en noir sur le petit foc. Mal lui en prit ; Mariadek l'aperçut, saisit une carabine et

visa lentement. Ce fut un éclair, une détonation, une chute. La frégate répondit par une volée de coups de canon, mais, ne pouvant mettre d'embarcation à la mer, à cause de la proximité des brisants, elle dut se résigner à partir, après quelques brèves et inutiles tentatives pour retrouver le corps de son jeune officier.

A bord du trois-mâts, c'étaient des hurras frénétiques, un concert d'insultes et de sarcasmes adressés à l'ennemi. Quelque chose néanmoins semblait altérer un peu la joie du capitaine.

— Tu as commis un meurtre inutile, dit-il à Mariadek, en songeant au petit midshipman, cela me fait mal de voir tuer un enfant.

— C'était un Anglais.

— Il était si jeune, peut-être se serait-il corrigé, fit naïvement l'honnête capitaine.

— Depuis quand les louveteaux ne deviennent ils plus des loups ? Non, non, mon fils était jeune aussi et ils l'ont tué. Sang pour sang !

### III

De toute la côte bretonne comprise entre Nantes et Brest, la partie qui s'étend de Concarneau jusqu'au Croisic est peut-être la moins connue, bien qu'elle soit des plus curieuses. Ainsi qu'une bête fauve joue avec sa proie et déchire ses membres en lambeaux menus, l'océan a, sous ses morsures terribles, profondément déchiqueté cette côte, découpant ici une presqu'île, creusant là une baie, effritant les falaises, dentelant les contours des grèves et laissant derrière lui des rochers, des îles, des îlots, derniers débris que sa colère a oublié de dévorer.

Un peu en avant du petit village de Gávres, situé au bord d'une de ces échancrures, on peut voir, à l'époque où nous sommes, une maison construite en briques, avec un toit d'ardoises et des contrevents en sapin recouverts d'une couche de gondron, petite, mais presque élégante, comparée aux pauvres cabanes de pêcheurs qui l'avoisinent. Elle est surtout remarquable par le jardin qui l'entoure, ce qui est chose rare de ce côté. C'est la demeure de Mariadek et de sa fille. Les fenêtres, percées au nord et au midi, s'ouvrent sur deux paysages, l'un pittoresque et gracieux, l'autre sauvage et désolé.

Au nord, les eaux calmes d'une petite rade miroitent entre deux plages d'un sable blanc éblouissant, sur lequel sont jetées çà et là de petites habitations, les unes blanchies à la chaux, les autres couvertes en tuiles et peintes en rouge d'un ton crû ; quelques arbres au feuil-

lage maigre et roussi sont la seule trace de végétation. Au fond de la baie, défendue par deux forts, au milieu des mâts et des cordages des navires, s'étage la ville de Lorient, avec ses maisons basses et sa tour blanche, svelte et ronde comme la flèche d'un minaret. Dans les beaux jours d'été, tout cela est baigné par une mer bleue et une lumière limpide; on dirait un paysage oriental égaré sous le ciel breton.

Au midi, il n'y a plus que l'Océan, sur l'immensité duquel se détache l'arête estompée de brume de l'île de Groix, dont la masse protège la rade contre les grandes houles du large. Les vagues viennent mourir sur une grève sablonneuse qui serait complètement aride et nue, si, au milieu de ces deux solitudes, entre le désert du sable et le désert des flots la main de Dieu n'avait clairsemé une petite espèce d'œillets, frêles, gracieux, d'une odeur exquise, strophe charmante jetée entre deux poèmes grandioses.

Sur cette plage, le lendemain des événements que nous avons précédemment racontés, se promenaient deux femmes. C'étaient Marie-Anne et sa vieille servante Katelik. Marie-Anne avait dix-neuf ans; ses cheveux, de cette couleur brun-clair à reflets métalliques que les Anglais nomment *auburn*, ramenés sous l'étroit serre-tête d'une coiffe de dentelles donnaient à son frais visage un petit air de gravité qui lui seyait à ravir. Elle avait la gorge opulente des bretonnes, mais sa robe courte, superposée à deux jupons bleu et rouge, laissait à découvert un pied charmant, délicieusement petit.

— Demoiselle, lui disait Katelik, la canonnade m'a réveillé cette nuit; j'ai le pressentiment que votre père est arrivé.

— Comment veux-tu qu'il ait traversé la ligne anglaise?

— Oh! maître Mariadek est un homme et ne prend guère plus souci d'une frégate anglaise que d'une vieille chaloupe. Et, tenez, regardez là-bas. Notre-Dame de l'Armor soit bénie! c'est *l'Étincelle*.

Marie-Anne regarda dans la direction indiquée, mais ses yeux moins perçants que ceux de la vieille Bretonne ne purent reconnaître le bâtiment.

— Oui, oui, reprit Katelik, c'est bien elle; regardez comme cette bande rouge fait bien sur ses flancs, et quelle fière mine elle a avec ses cordages bien hâlés. J'ai assisté à son baptême, voyez-vous, Marie-Anne, et je la reconnattrais entre mille.

— En ce cas, retournons vite à la maison, pour que mon père trouve à son arrivée un bon repas et un feu clair. Pourvu qu'il ne soit pas blessé, mon Dieu!

Et les deux paysannes revinrent en pressant le pas. Elles étaient arrivées à un des détours de la plage, près d'une petite anfractuosité formée par des rochers, quand Marie-Anne s'arrêta tout à coup et poussa un cri de terreur : à deux pas d'elle, il y avait, étendu sur le sable, le corps d'un jeune homme ; elle recula d'abord ; mais ce premier effroi fut suivi d'un mouvement plus humain. Elle se pencha, et soulevant d'une main la tête du noyé, interrogea de l'autre les battements de son cœur.

— Arrêtez, cria Katelik, il ne faut pas toucher aux noyés, demoiselle, cela porte malheur. Mais Marie-Anne n'écoutait plus ; elle n'entendait que la voix de la pitié. Puis il avait l'air si jeune, dix-huit ans à peine, des cheveux blonds et soyeux comme ceux d'une femme, des traits fins et délicats auxquels l'atroce agonie qu'il avait dû subir n'avait pas enlevé leur distinction ; et c'était pitié que de voir ce jeune homme, cet enfant, couché sans vie parmi les algues marines, tandis que, par une atroce ironie, la mer, de ses vagues, et le soleil, de ses rayons, caressaient ses membres raidis. Mais tous ces détails échappèrent à l'œil de Katelik qui, à sa grande horreur, venait de reconnaître sur lui l'uniforme anglais. Elle allait parler, quand Marie-Anne l'arrêta d'un geste impérieux :

— Ce malheureux n'est pas mort, Kate, dit-elle, il faudrait le transporter dans une maison voisine où l'on pourra peut-être le rappeler à la vie.

Katelik se soumit en murmurant et les deux femmes se mirent en devoir d'emporter le noyé. Mais le fardeau était un peu lourd pour leurs forces et lorsqu'elles passèrent près du seuil de leur maison, qui était la première du village, elles cherchèrent des yeux quelqu'un pour les aider. La plage était déserte.

— Il ne sera pas dit, s'écria Marie-Anne, qu'il périra faute de secours. Tu vas, Katelik, le porter dans ta chambre.

Celle-ci obéit, bien qu'à contre-cœur, et quelques heures après, sir Edward O'Farrel (c'était le nom de l'Anglais) était installé dans la maison du pilote. Marie-Anne le confia aux soins de la vieille domestique, et, un peu effrayée de ce qu'elle venait de faire, descendit dans les appartements inférieurs pour attendre la venue de son père.

Mariadek arrivait à l'instant même, suivi de Kernædic. Ce fut des embrassements sans nombre, des rires et des pleurs de joie, surtout de la part du capitaine qui, veuf et sans enfants, aimait Marie-Anne comme si elle eût été sa fille.

Lorsque la première effusion fut passée, la jeune fille se souvint

de celui qu'elle avait sauvé et une légère anxiété vint se peindre sur ses traits.

— Oh ! oh ! fit Kernœdic, que signifie cette ride sur votre petit front, ma gentille Annette. Elle craint, je gage, que nous ne l'ayons oubliée dans notre campagne. Non, non, petite méchante, il y a là, dans ce coffre rose, des coraux, des perles, des cachemires, sacrebleu ! de vrais cachemires de l'Inde !

— Je vous remercie, bon ami, d'avoir songé à moi ; mais ce n'est point cela qui m'inquiète, je voudrais avouer quelque chose à mon père et j'ai bien peur qu'il ne se fâche.

— Qu'est-ce donc, ma fille ?

— Tout à l'heure, Katelik et moi, nous avons trouvé sur la côte un noyé et nous l'avons transporté ici pour lui donner des soins.

— C'est une bonne et noble action, mon enfant ; où est-il ?

— Dans la chambre de Kate, mais...

Et ici Marie-Anne passa ses bras autour du cou de son père, en faisant une ravissante petite moue.

— Mais il n'est pas Français.

Le pilote fronça les sourcils.

— Serait-il ?...

— Oui, petit père, il est Anglais, je crois.

— Anglais !

Mariadek bondit comme un tigre frappé d'une balle, repoussa sa fille et s'élança vers la chambre où reposait sir Edward.

— Arrêtez, arrêtez, maître, il est mourant ! cria Katelik, en essayant de lui barrer le passage.

En effet, le visage du jeune Anglais était d'une effrayante pâleur, ses traits étaient immobiles et ses lèvres décolorées. De petits filets pourpres coulant de son épaule avaient couvert le drap d'une rosée sanglante. A la vue de cet ennemi faible, expirant, la colère du pilote se calma un peu et il sortit. Kernœdic, jusque-là, ne savait trop quelle contenance garder. Il avait grande envie d'être furieux à l'exemple de son ami, et d'autre part, son cœur s'ouvrait à tous les appels de la compassion. Le départ de Mariadek fit pencher la balance du côté des bons sentiments. Il s'approcha du lit, écarta les lèvres de la blessure, et tout en jurant, essaya d'arrêter le sang avec de la charpie.

— Ce n'est qu'une égratignure, dit-il, répondant à une muette interrogation de Marie-Anne, le damné chien, le pauvre jeune homme, veux-je dire, en réchappera.

Mais la douleur, ravivée par cette opération, réveilla sir Edward,

dont les yeux étonnés se promenèrent tout autour de la chambre et rencontrèrent enfin ceux de la jeune fille assise à son chevet. Il la prit sans doute pour une vision d'outre-tombe et l'enveloppa d'un regard si doux, si pénétrant, si plein de regrets et d'espérance que la pauvre enfant se sentit tout émue. Puis, comme s'il eût épuisé dans ce regard toute l'énergie qui lui restait, sa tête s'affaissa sur l'oreiller et il s'assoupit de nouveau. L'admiration qu'il venait de manifester pour la fille du pilote acheva de lui concilier les bonnes grâces de Kernœdic qui, non-seulement, chose incroyable, s'abstint de jurer de peur de troubler son sommeil, mais encore n'eût pas osé retirer son bras passé sous le cou du jeune homme, si Marie-Anne ne l'eût aidé dans cette entreprise délicate.

Cependant, les prévisions du capitaine, à l'égard de la blessure, ne se réalisèrent point. La fièvre se déclara, il fallut appeler un médecin. Quant à Mariadek, bien que sa colère se fût encore accrue en retrouvant dans cet Anglais celui-là même qu'il avait blessé dans la nuit du 17 avril, il avait fini par en prendre son parti, et, bien décidé à le livrer comme prisonnier de guerre à l'autorité maritime, dès les premiers jours de sa guérison, il s'occupait avec activité, sans plus songer à lui, du déchargement de *l'Étincelle*.

#### IV

Deux mois se sont écoulés. Marie-Anne et sir Edward sont à la fenêtre qui donne sur le petit jardin tout reverdi, tout plein de fleurs et de chants d'oiseaux. Il fait nuit : les étoiles scintillent dans une atmosphère transparente : il y a dans l'air attiédi des parfums de séve nouvelle, de pénétrantes odeurs de jasmin et de chèvrefeuille. Le vent recueille le chant des vagues, le murmure des champs, le bruissement des bois et fond toutes ces voix en une seule voix, voix douce comme une caresse, qui répète tout bas à chaque être vivant : Amour, amour, amour !

Tous deux se taisaient, écoutant cette divine harmonie :

— Vous devriez vous retirer, Edward, dit enfin Marie-Anne, qui sentait le danger de ce silence, l'air de la nuit est mauvais pour un convalescent.

— Oh ! je vous en prie, Marie, donnez-moi encore quelques instants ; l'air est si pur ce soir et il fait si bon se sentir vivre. Pourquoi vouloir, d'ailleurs, abréger les derniers instants peut-être qui nous restent à passer ensemble ? Toute cette verdure me rappelle l'Irlande

qu'il me faudra revoir bientôt, puisque voilà la paix signée. Là-bas je serai seul; mais autour de ma maison je ferai faire un jardin comme celui-ci, avec des œillets et des jasmins dont vous me donnerez les graines, et quand je serai accoudé, comme vous êtes là ce soir, à ma fenêtre, pour humer les effluves du printemps, je m'imaginerai que ces fleurs se souviennent des vôtres, comme moi je me souviens de vous.

Marie-Anne ne répondit pas. Il continua :

— C'est bien peu pourtant qu'un souvenir, un souvenir seulement pour vous qui m'avez sauvé la vie et qui m'eussiez rendu la mort si douce. Ah! que ne m'avez-vous laissé mourir; cela eut mieux valu, Marie.

La jeune fille était toujours muette, mais elle tremblait d'émotion et l'on entendait son cœur battre dans sa poitrine.

— J'avais osé faire un rêve. En vous voyant si douce et si bonne, j'avais cru que vous m'aimiez; pauvre fou qui prenais votre sollicitude pour de l'affection, votre pitié pour de l'amour! Et cependant il y a des moments où je doute encore. Tenez, pour ne plus souffrir cette cruelle incertitude, j'aime mieux que vous me brisiez le cœur d'un mot. Je vous en supplie, dites-moi, Marie, Marie-Anne, m'aimez-vous?

— Mais mon père, balbutia la jeune fille.

— Nous le priérons, nous le persuaderons, nous le vaincrons. Oh! tu verras, mignonne, comme nous serons heureux.

Et, dans sa joie, il serrait la jeune fille contre sa poitrine, collait sur ses cheveux ses lèvres ardentes et murmurait à son oreille ces mots plus doux en anglais qu'en aucune autre langue, ces mots divins : « *I love you.* »

La nature continuait de chanter : Amour, amour, amour! et maintenant il y avait deux voix de plus dans la grande symphonie.

V

C'était une rude tâche, en vérité, pour le capitaine Kernædic, et il songeait avec terreur à l'accomplissement de la promesse qu'à force d'instances et de cajoleries sir Edward et Marie lui avaient arrachée. Demander à Markadek la main de sa fille pour un Anglais lui semblait quelque chose de monstrueux; cependant il se croyait lié par sa parole, et le soir même, dès que le pilote et lui furent seuls, il aborda

cette épineuse question : Yvon l'interrompit dès les premiers mots.

— Je sais ce que tu vas me dire, camarade ; ma fille veut naviguer de conserve avec ce freluquet et c'est toi qui leur tends la remorque. C'est bien ; hier je me suis aperçu qu'ils s'aimaient. Marions-les donc, et qu'il n'en soit plus question.

Le capitaine demeura abasourdi. Mariadek, sans s'inquiéter de son étonnement, décrocha un sabre suspendu au-dessus de la cheminée et se mit à le fourbir lentement.

— Au surplus, l'Angleterre m'a pris mon fils ; il est juste qu'elle m'en rende un autre, n'est-ce pas ? Ohé ! Katelik, priez ma fille et M. O'Farrel de descendre. Quant à toi, vas inviter à souper quelques-uns de nos vieux amis, je veux leur faire part ce soir de la nouvelle.

— Suffit, ce sera paré dans l'instant.

Et Kernœdic sortit se disant à part lui : Voici bien le plus grand miracle qu'ait opéré Notre-Dame-de-l'Armor, et les deux cierges que j'ai fait brûler en son honneur n'ont pas été perdus. D'ailleurs, un Irlandais n'est pas un Anglais ; celui-ci est catholique, il est riche et va quitter le service. Voilà dix raisons pour une. En avant donc, et brassons carré. Malerdoué !

Lorsque les jeunes gens furent en sa présence, le pilote les regarda avec un singulier sourire et leur dit :

— Mes enfants, Kernœdic m'a instruit de vos désirs, j'y donne mon consentement. Oh ! vous me remercierez plus tard. Ce soir, je réunis mes amis pour leur annoncer votre mariage, et comme je veux qu'ils soient tous présents, je vais chercher dans ma chaloupe un de mes anciens corsaires qui demeure à Etel. Sir Edward m'accompagnera.

— Comment, mon père, dit Marianne, vous ne m'embrassez pas avant de sortir.

— C'est inutile, le temps presse. Venez, monsieur.

La chaloupe était à flot, le pilote hissa la voile, après avoir déposé au fond de l'embarcation un paquet soigneusement enveloppé, et ils partirent. Quand ils furent arrivés à une assez grande distance de la côte :

— Savez-vous, dit Yvon, pourquoi je vous amène ici ?

— N'allons-nous pas à Etel ?

— A Etel ! mais à cette heure la barre nous aurait engloutis en cinq minutes. Non, c'était un prétexte : je vous amène ici pour vous faire mon cadeau de noces.

— Hûm ! l'endroit est singulièrement choisi.

— Pardon, jeune homme, c'est le meilleur possible.



Le pilote défit le paquet qu'il avait à ses pieds. Ce paquet renfermait deux sabres. Il les mesura, en essaya la pointe et présenta l'un d'eux à son compagnon. Celui-ci le regardait faire d'un air stupéfait.

— Que signifie cette plaisanterie? demanda-t-il en repoussant l'arme qu'on lui offrait.

— Vraiment, vous ne comprenez pas? N'importe, défendez-vous.

— Mais, monsieur!

— Assez! je ne sais pas discuter, je ne sais que me battre avec ceux que je hais, et je vous hais, je vous hais comme l'ennemi des miens, comme mon ennemi à moi. Ah! vous avez séduit ma fille, pour me remercier sans doute de mon hospitalité, et vous croyez que les choses se passeront ainsi, que je renierai mon nom, mon devoir, mes souvenirs qui me crient vengeance, parce qu'il vous a plu d'aimer mon enfant? non, non, en garde, monsieur.

— Sur mon honneur! s'écria sir Edward, votre fille, monsieur, est aussi pure que le jour où je suis entré sous votre toit.

— Eh! si je ne le savais, je vous aurais tué comme un chien. Mais vous avez tant fait qu'elle vous aime, vous, un étranger, un ennemi, un Anglais, et que, pour vous suivre, elle est prête à quitter la maison paternelle, cette maison dont elle est toute la joie. Marie-Anne s'en irait pour toujours là-bas où ils ont tué mon Yvon. La fille après le fils, n'est-ce pas? et le père resterait seul ici, songeant à son fils qui est mort et à sa fille qui ne reviendra plus. Allons, le survivant jettera l'autre à la mer, c'est dit. Vous voyez que je vous fais la partie belle, car je suis vieux et vous avez vingt ans. Tenez.

Sir Edward ne dit pas un mot, ne fit pas un geste.

— Mais vous êtes donc un lâche? Défendez-vous ou je vous tue...

Sir Edward jeta son sabre par-dessus le bord et se croisa les bras.

— Vous êtes le père de Marie-Anne, dit-il; insultez, frappez, je souffrirai tout pour elle.

— Eh bien! tant mieux, fit Mariadèk, si je vous tuais, ma fille à mon retour s'enfuirait de chez moi. Nous allons mourir ensemble, ce sera mieux.

## VI

Lorsque Kernædic revint avec les amis invités, il fut fort étonné de ne plus trouver Mariadèk. Marie-Anne lui apprit qu'il était parti pour Etel avec son fiancé.

— Mais qu'y va-t-il faire ?

— Chercher un vieil ami.

— Impossible, il n'y connaît personne.

— Personne, mais c'est étrange alors.

— Etrange surtout par ce temps. Mariadek est habile, sans doute, mais avec un tel vent...

— Y aurait-il du danger ?

— Je ne veux pas dire cela, Marie-Anne ; seulement ils pourraient être forcés de passer la nuit en mer.

Mais tout en essayant de rassurer la jeune fille, le capitaine était en proie à une secrète terreur. Il songeait maintenant au ton étrange du pilote, à ce consentement si prompt, si extraordinaire, quand tout à coup ses yeux se portèrent sur la panoplie. Il y manquait deux sabres.

— Malerdoué ! s'écria-t-il, je comprends ; alerte les amis ! embarque pour Etel, il y a péril.

Marie-Anne était pâle comme une morte.

— Je vous suis, capitaine, dit-elle.

— Non, non, retenez-là, Katelik.

Mais elle repoussa brusquement la servante, s'élança sur la plage et entra dans l'embarcation en même temps que Kernædic. Les moments étaient trop précieux pour qu'on songeât à l'en faire sortir. Les mâts crièrent sous le poids des voiles et la barque partit, avec une vitesse effrayante, le cap sur la barre d'Etel dont on entendait le tumulte lointain. Peu à peu le grondement se rapprocha, le bruit du ressac, sourd d'abord, éclata comme le tonnerre, et la barre leur apparut dans toute sa majesté sauvage sous un dôme de brume strié de blancs flocons d'écume que le vent arrachait aux vagues et dont il éparpillait les lambeaux. C'était un spectacle terrible, car au milieu des lames se débattait une chaloupe désemparée ; l'équipage de Kernædic laissa porter pour être prêt à sauver les naufragés, car la chaloupe était perdue. Elle tournoya sous l'impulsion d'une vague énorme, se dressa un instant comme un homme dans la dernière convulsion de son agonie et disparut broyée.

Un cri domina le rugissement de la barre.

— Edward ! mon père !

Ce fut tout : avant que Kernædic eût pu l'arrêter, Marie-Anne s'était jetée à la mer.

. . . . .  
. . . . .

VII

Dans un village de la côte d'Irlande appelé Sandbury, il est une petite maison enfouie comme un nid d'oiseau au milieu des buissons d'aubépine et des bois de sapins. Les liserons et les clématites grimpent le long des murs. Les fenêtres s'ouvrent du côté de la mer, et l'on peut à travers les éclaircies du feuillage apercevoir à l'ancre un trois-mâts marchand d'une physionomie un peu guerrière. Dans une des chambres de cette maison deux jeunes mariés causent tout bas, et leurs regards attendris sont tournés vers un vieillard qui caresse sur ses genoux un petit enfant rose et potelé. Le vieillard sourit à l'enfant et l'enfant sourit au vieillard. C'est une scène calme et charmante, éclairée par un doux rayon de soleil couchant.

La porte s'entr'ouvre et un homme parait. Il porte le costume des capitaines du commerce. Les deux jeunes gens poussent un cri de joie et l'entraînent vers l'enfant qu'il prend délicatement entre ses bras, l'embrassant tout doucement comme s'il craignait de briser ce petit être frêle.

— Ne sommes-nous pas heureux ainsi? dit la jeune femme.

— Oh! bien heureux, répondirent-ils tous.

— Eh bien! continua-t-elle, puisque vous avez fini votre voyage, je ne veux plus que vous nous quittiez. Nous sommes assez riches pour cela. Il faut vendre le bâtiment. Comment voulez-vous que nous vivions sans vous, qui nous avez sauvé la vie à tous les trois; sans vous, à qui nous devons tout notre bonheur? N'est-ce pas que vous ne partirez plus?

— Non, non, il faut rester, dit le jeune homme. N'est-ce pas vous qui, au péril de votre vie, nous avez recueilli dans votre embarcation au moment où notre chaloupe sombrait sur la barre d'Etel? N'est-ce pas vous qui avez fléchi le cœur de notre père, après avoir sauvé sa fille? Je veux que vous demeuriez avec nous.

— Et moi aussi, sache-leu! je veux que tu restes, dit le vieillard.

— Eh bien! je resterai, puisque vous le voulez tous; mais donnez-moi l'enfant que je l'embrasse encore. Comment se nomme-t-il?

— Pierre, dit Marie-Anne; mon père a voulu qu'on l'appelât ainsi.

Pierre Kernodic serra silencieusement la main du pilote, et une larme de bonheur coula sur sa joue.

AIMÉ COURNET.

## PREMIERS TEMPS DE LA CHINE

(Suite et fin.)

---

Tchine-Fang-Chi, premier chef de la dynastie des *Yne-ti*, ou huitième Ki, composé de treize familles, « apprit aux hommes à préparer des « peaux, à en ôter le poil avec des rouleaux de bois, et à s'en servir « contre les vents et les frimas qui les incommodaient fort. » Il parait qu'avant ce monarque, les Chinois se couvraient seulement avec des feuilles et des herbes, ce qui ne leur paraissait pas très-chaud dans certaines saisons. Tchine-Fang, qui régna trois cent cinquante ans, appela ses sujets « Peuples habillés de peau. » Il aurait pu tout aussi bien leur donner un autre nom, car il leur avait appris également « à faire comme un tissu de leurs cheveux, pour leur tenir lieu de parapluie. » Chouchane-Chi succéda à Tchine-Fang, et eut pour successeur Hai-Kouei-Chi. On ne dit rien de ces deux princes qui méritent d'être mentionnés. Mais sous Houene-Tune, qui ouvre la quatrième Dynastie des *Tne-Ti*, il y eut véritablement l'âge d'or. Houene-Tune allait les cheveux épars et sans ornement de tête, et il n'avait ni sceptre ni couronne. Il ne faisait mourir personne, donnait toujours et ne recevait rien. Le peuple portait au fond du cœur sa vertu, mais il ne le reconnaissait point pour maître. La concorde régnait partout. On ne comptait point l'année par les jours, mais par les bienfaits dont on jouissait. Il n'y avait ni dedans, ni dehors, ni mien, ni tien. tout était à tous. Les animaux eux-mêmes, concourant à cet heureux état, se laissaient conduire à la volonté de l'homme. Les oiseaux se laissaient prendre avec la main; les ongles et les dents des animaux

étaient inoffensifs, et les reptiles étaient sans venin. Ce ne fut que dans l'âge suivant que bêtes et oiseaux, vers et serpents, « tous ensemble et comme de concert, firent la guerre à l'homme. » Il n'est rien dit des six Dynasties suivantes qui mérite d'être mentionné.

Soni-Gino-Chi, fondateur de la douzième Dynastie, passe pour l'inventeur du feu, et pour avoir appris à ses sujets la cuisson des viandes. Il est dit sorti du ciel, et c'est lui qui aurait eu les quatre ministres sortis du fleuve Lo. On lui attribue l'invention des engins de pêche, dont on fera, plus tard, honneur à un autre souverain. Soni-Gine imposa le premier les noms aux plantes et aux animaux; « et ces noms étaient si expressifs, qu'en nommant une chose on la connaissait. Il inventa les poids et les mesures. Avant lui, les hommes se mariaient à cinquante ans et les femmes à trente; Soni-Gine régla que les garçons se mariaient à trente ans et les filles à vingt. De Soni-Gine dateraient aussi l'urbanité et la politesse.

Yong-Tching-Chi est le fondateur de la treizième et dernière Dynastie de cette période. Ce règne n'est bon qu'à faire remarquer une nouvelle contradiction chez les écrivains. On dit que de son temps, ainsi qu'on l'a constaté au Pérou, avant la conquête des Espagnols, les habitants se servaient de cordelettes, marquées de divers nœuds, pour tenir lieu d'écriture. Comment accorder un moyen aussi grossier de correspondre, avec l'invention des caractères, qui remonterait à plusieurs siècles avant Yong-Tching?

Avec le neuvième Ki, les annales deviennent moins laconiques, sans être plus dignes de croyance. Cette dernière période des Temps fabuleux, nommée *Chene-Tong*, comprend vingt-un rois, et, pour la première fois, ils sont nommés tous (1).

Sse-Hoang ou Tiang-hie, ayant visité le midi, alla sur le mont Yang-yu, et s'arrêta au bord du fleuve Lo. Là une tortue divine, qui les portait sur ses écailles, lui remit des lettres bleues. Tsang-hie observa, en haut, les diverses configurations des étoiles; en bas, toutes les traces peintes sur la carapace de la tortue; il examina le plumage des oiseaux; il considéra les montagnes, les fleuves qui en sortent, et de tout cela composa les lettres, ou plutôt les soumit à six

(1) 1. Sse-hoang ou Tsang-hie. — 2. Pe-hoang-chi. — 3. Tchong-hoang-chi. — 4. Tat-ting-chi. — 5. Kouene-liene. — 6. Yene-chi. — 7. Tai-chi. — 8. Tching-hoei-chi. — 9. Li-lou ou Hoci-chi. — 10. Sohoang-chi. — 11. Nueit-ottane-chi. — 12. Hiene-yuene. — 13. He-sou. — 14. Kai-tiene. — 15. Tsune-lai-chi. — 16. Tcho-jong. — 17. Hao-yng. — 18. Yeou-tsao-chi. — 19. Tchu-siang-chi. — 20. Yne-hang-chi. — 21. Vou-hoai-chi.

règles qui, depuis, n'ont pas varié. Ainsi les caractères chinois, comme les hiéroglyphes des Egyptiens, furent représentatifs des objets signifiés. Tsang-hie soumit le fils à une déférence envers le père, distingua le précieux du vil, établit des lois, créa les sites, et mit la musique en honneur. Les fautes furent punies par des châtimens, un gouvernement fut fondé, et des officiers furent préposés pour chaque affaire. Aucun intérêt n'échappa à la vigilance du souverain. Mais autant cet empereur avait été actif, autant ses successeurs durent être inertes, car il faut sauter à la douzième dynastie pour trouver quelque chose à mentionner. Hiene-Yuene, pour honorer le Très-Haut, joignit ensemble deux pièces de bois, l'une posée droite, et l'autre en travers, ainsi qu'étaient, originairement, les monuments religieux des Grecs. C'est même à cette invention que le souverain doit son nom; car le bois traversé se nommait *hiene*, et celui posé droit *yuene*. Hiene-yuno fit battre de la monnaie de mine et mit en usage la balance. Sous son règne, l'échange, *hoa*, prit une assez grande extension. Les principales matières que les habitants échangèrent alors entre eux consistaient en métal, *kine*, en pierres précieuses, *yu*, en ivoire, *tchi*, en peaux, *pi*, en monnaies battues, *tsuene*, et étoffes, *jou*. Dès cette époque, on gravait comme aujourd'hui, sur la monnaie, le nom de la famille régnante.

Les Chinois attribuaient des vertus prodigieuses à la musique. Selon eux, la musique calmait le cœur de l'homme, rendait sains les sens extérieurs, mettait les humeurs en équilibre, procurait l'urbanité extérieure, modérait les passions, contribuait à un sage gouvernement, et donnait une très-longue durée à la vie. *Tcho-Jong*, seizième empereur de la neuvième période, après avoir écouté le concert des oiseaux, composa une *musique d'union*, qu'il appela *Tsio-suene*, c'est-à-dire, la Tempérance, la Grâce et la Beauté.

Tchu-Siang-Chi, le dix-neuvième roi, fit faire une guitare à cinq cordes, « pour remédier au dérangement de l'univers, et pour con-  
» server tout ce qui a vie. »

« Lorsque, » suivant Lopi, « le corps n'est pas en mouvement, les  
» humeurs n'ont plus un libre cours, la matière s'amasse en quelque  
» partie, et de là, les maladies, qui ne tiennent toutes que de quelque  
» obstruction. » Yne-Khang-Chi, vingtième roi de la neuvième période, institua, par principe de sauts, les Grandes-Danses, nommées Ta-Vou. On trouve dans le Piki, cette observation, peut-être bizarre aujourd'hui; mais qui peut avoir eu de la valeur : « on peut juger d'un règne  
» par les danses qui y sont en usage. »

D'après un tableau de ce temps, que fait le Ouai-Ki, la fin de la neuvième période ou Ki serait passablement en contradiction avec des éléments de civilisation que nous avons vu attribués à certains empereurs. « La vie que les hommes menaient, » dit-il, « ne différait point de celle des animaux; et comme ils étaient errants çà et là dans les forêts, et que les femmes étaient communes, il arrivait de là que les enfants ne connaissaient que leurs mères, et jamais leurs pères : ils se livraient à l'amour sans pudeur, et sans connaître les lois de la bienséance. Ils ne songeaient qu'à dormir et à ronfler, puis ils se levaient et soupiraient : la faim les pressait-elle? ils cherchaient de quoi manger, et lorsqu'ils étaient bien rassasiés, ils jetaient les restes; ils mangeaient jusqu'aux plumes et au poil des animaux, dont ils buvaient le sang. Ils se couvraient de peaux toutes velues. » Cette bestialité daterait d'environ trente siècles avant notre ère.

CHARLES PAYA.

---

# LIVRE DE TOUTES CHOSES

ET

## DE BEAUCOUP D'AUTRES ENCORE

COMPOSÉ PAR LE DOCTE ET EXPERT EN TOUTES MATIÈRES

L'UNIQUE MAITRE MALSABIDILLO <sup>(1)</sup>

Adressé à la curiosité des intrigants, à la multitude des parleurs  
et à la subtilité des petites vieilles

SECRETS ÉPOUVANTABLES ET FORMIDABLES, ÉPROUVÉS, SI SURS ET SI BONS QUE  
JAMAIS ILS NE PEUVENT TROMPER.

### AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Lecteur curieux ou fou, l'un n'importe pas plus que l'autre au but de cet ouvrage, cette première page expose les étonnantes et prodigieuses propositions parmi lesquelles tu choisiras la merveille sur laquelle tu veux opérer. Regarde le numéro qui la précède et cherche à la page suivante où se trouve la manière de s'en servir. Et ne va pas t'effrayer de ce que la demande pourrait avoir d'extraordinaire; en voyant la réponse, tu trouveras toutes choses faciles.

#### *Table de propositions.*

1. Pour que toutes les belles femmes courent après toi — et si tu es femme, tous les hommes riches et galants.
2. Pour être bien reçu en tous lieux — moyen infallible.

(1) Cette bouffonnerie est l'œuvre du grand satirique espagnol Don Francisco de Quevedo y Villegas (dix-septième siècle), ami des grands poètes Alarcon, Moreto, que Corneille et Molière reconnaissent avoir imité. Le Causeur se propose de revenir sur la littérature espagnole et sur l'auteur, dont il donne aujourd'hui quelques lignes bizarres.



3. Pour que tout homme ou toute femme qu'il te plaise, meure, soit homme, soit femme, après t'avoir connu.

4. Pour qu'une femme avec laquelle tu auras seulement parlé te suive partout où tu voudras qu'elle aille.

5. Pour être invisible — et qu'en entrant dans une assemblée, personne ne te voie — Et par le souverain Seigneur qui t'a créé, je te recommande le plus grand secret, vu le mal qui résulterait de la connaissance de ce moyen par les voleurs, les adultères, les prisonniers et les ennemis.

6. Pour que hommes et femmes t'accordent tout ce que tu demandes.

7. Pour être riche et avoir de l'argent.

8. Pour arriver à quelque femme que ce soit en un moment — et le moyen est très-certain.

9. Pour qu'aucun des vêtements que tu portes ne se déchire.

10. Pour que ton faucon ne s'en aille pas quand même tu le lâcheras — et c'est une recette éprouvée.

11. Pour n'avoir jamais mal aux dents.

12. Pour n'avoir pas de cheveux blancs et pour ne pas vieillir.

13. Pour que la femme la plus stérile du monde ait des fils.

14. Pour que les tailleurs ne te volent pas.

15. Pour ne jamais mourir.

16. Pour ne pas mourir sans confession.

17. Si tu veux que ton cheval tourne à toutes mains.

18. Pour avoir de grandes charges dans la république.

19. Pour te voir promptement en haute position.

20. . . . .

21. Pour ne jamais vieillir, soit homme, soit femme.

22. Pour que, étant chauve, tu ne paraisses pas l'être, même sans perruque et sans calotte.

23. Pour que tous tes procès réussissent.

24. Pour que tes maladies durent peu.

25. Pour que les punaises ne te piquent pas pendant la nuit.

26. Pour être bien vu.

27. Pour ne pas faire d'aveux à la torture — et c'est un moyen excellent — (ne pas le communiquer de crainte des voleurs et des coupables).

28. Pour pouvoir, en prison, quitter les fers et les menottes quelque solides qu'ils soient.

*Table de solutions.*

1. Marche devant elles.
2. Donne, partout où il te plaira d'entrer, et tu seras bien reçu, à en être fatigué.
3. Sois le médecin qui la soigne, et c'est prouvé, car chacun meurt du fait de son médecin qui le livre à la fièvre ou à la maladie dont il souffre.
4. Prends-lui ce qu'elle a, et elle te suivra jusqu'au bout du monde et ne te quittera ni à l'ombre ni au soleil.
5. Sois intrigant, hâbleur, menteur, voleur, brigand, et on ne te verra pas plus qu'on ne voit le diable.
6. Demande aux femmes de t'enlever tout ce que tu possèdes, et aux hommes de ne rien te donner, et tout cela on te l'accordera.
7. Si tu en as garde-le, si tu n'en as pas, n'en désire pas et tu seras riche.
8. Trotte si elle marche, cours si elle trotte, vole si elle court et tu arriveras jusqu'à elle.
9. Déchire-le toi-même, moyen sûr.
10. Plume-le plume à plume, et tu verras ce que je te dis.
11. N'en aie pas — et c'est une économie qui paraît fort mauvaise aux mâchoires.
12. Meure alors que tu es jeune homme, ou bien en bas âge.
13. Qu'elle conçoive, qu'elle les mette au monde, les élève et ne les laisse pas tomber, elle est assurée de les tenir.
14. Ne les fais pas travailler : il n'y a pas d'autre moyen.
15. Ne sois pas sot — les sots sont les seuls qui se tuent — ce sont les blessures qui tuent les blessés, les médecins qui tuent les malades — et les sots se tuent par leur sottise.
16. Commets des délits punis de mort, confesse-les et tu mourras confesse.
17. Mets-le pendant deux jours chez un homme de lois — et il tournera à toute main et même pour tout le monde.
18. Viole les jeunes filles, trompe les femmes mariées, tue les prêtres, vole les églises — il n'y a pas de charges plus grandes.
19. Va de colline en colline, de montagne en montagne.
20. . . . .
21. Va au soleil en été et au serein en hiver : ne laisse pas tes os en paix — souffre de tout, mange froid et bois de l'eau — ne défatigue pas le jour et la nuit, pour faire ce qui ne te plaît pas et ne te réussit

pas — comme c'est là un genre de vie qui ne laisse pas vieillir, tu ne vieilliras pas.

22. Possède un chapeau durable et pour la vie; ne le quittes pas même pendant ton sommeil; si quelqu'un t'ôte son chapeau, acquittes-toi en inclinant la tête ou par une révérence — et si à cause de cela on te dit que tu es impoli, réponds qu'il vaut mieux être impoli que chauve — et si parce que tu es impoli on te cherche querelle et on te tue, il vaut encore mieux être mort que chauve — et fais en sorte de mourir avec ton chapeau comme avec ta langue.

23. Ne payes ni l'avocat, ni le procureur, ni les huissiers — car c'est là ce qui se perd sans remède, et c'est à cela que tu es condamné chaque jour et à chaque heure — si en payant les susdits, tu obtiens un jugement en ta faveur, tu es condamné à payer — et si le jugement t'est défavorable, tu es aussi condamné à payer. Songes-y : avant le commencement du procès, la question est celle-ci, mon argent est-il à moi ou à l'autre? — Mais lorsqu'il est commencé, la question est que mon argent ne soit ni à moi ni à l'autre, mais à ceux qui nous défendent tous deux.

24. Fais venir ton médecin quand tu te portes bien, et donne-lui de l'argent parce que tu n'es pas malade — mais si tu lui donnes de l'argent lorsque tu es malade, comment veux-tu qu'il te rende la santé qui ne lui rapporterait rien et t'enlève une fièvre qui lui donne le boire et le manger?

25. Couche-toi dans la journée : recette éprouvée.

26. Prête et ne réclame pas. Donne, invite, souffre, endure, sois serviable — tais-toi et laisse-toi tromper.

27. Nie quand on t'interroge.

28. Paie bien l'alcade : c'est connu.

#### *Chapitre des pronostics.*

— Si tu vas à un duel et que ton épée tombe, c'est encore meilleur que si ton nez tombait. Mais si dans le combat tu perds ton épée et si on te casse la tête, c'est de mauvaise augure pour ta santé : mais c'est un bon augure pour le chirurgien et l'alguazil.

— Si au sortir de ta maison tu vois voler des corbeaux, laisse-les voler, et toi fais attention où tu mets les pieds.

— Le mardi est un jour malheureux pour ceux qui vont à pied et pour ceux qui arrêtent sur les routes.

— Si ta salière se renverse et si tu n'es pas timide, venges-toi du

pronostic et mange le sel, — et si tu l'es, lève-toi de table sans manger et jeûne pour ce jour d'augure comme si c'était un jour saint, — c'est à cause de cela qu'en chacun des jours saints on accomplit le pronostic du sel, parce qu'il arrive toujours malheur, car c'est un malheur de ne pas manger.

— Les jours malheureux et les heures maudites sont tous ceux et toutes celles où le délinquant rencontre l'alguazil, le débiteur le créancier, le joueur le fripon, le prince le flatteur, et le jeune homme riche la courtisane rusée.

— Trois choses les meilleures du monde, sont abhorrées par trois classes de gens : la santé par les médecins, la paix par les soldats, la vérité par quelques hommes de lois et de lettres.

*Comment se doivent faire les choses, et en quels jours pour qu'elles réussissent.*

*Dimanche* règne le soleil, c'est un jour à souhait pour dîner aux frais d'autrui, et rien de ce que l'on mange n'incommode, quand même cela dépasse un peu l'ordinaire. En effet, d'après Hippocrate et Galien, le hoquet qui ne coûte rien ne fait pas de mal. Ce jour-là le soleil est chez lui et toi chez les autres,

*Lundi*, achète tout ce que tu trouveras de bon marché ou de gratuit.

*Mardi*. Prends tout ce qu'on te donnera et n'écoutes pas les compliments — et si tu ne le faisais pas, tu pourrais t'en repentir.

*Mercredi*. Recommande-toi à Dieu et au Hasard. — Peut-être tomberas-tu sur quelque individu à qui Mercure inspirera l'idée de te donner, par vanité, ce qu'il a.

*Jedi* est un jour fait pour que tu ne croies rien de ce que te diront les flatteurs.

*Vendredi* est un bon jour pour éviter un débiteur ou l'exécution d'une promesse, ou les agressions méridiennes des ventres de pique-assiettes.

*Samedi* est un bon jour pour se lever tard, marcher lentement, manger chaud, parler beaucoup, s'habiller ample, se chauffer large. — Saturne est vieux et ami de ses aises, et comme il sort du Verseau, il a la goutte et ne s'est pas séché.

. . . . .

Traduit de **FRANCISCO DE QUEVEDO.**

---

# REVUE DE LA SEMAINE

---

## REVUE DES SCIENCES

---

(Nous avons écrit en tête de ce recueil une devise que nous ne sommes et ne serons jamais tentés d'oublier : **LIBERTÉ et TOLÉRANCE**; deux grands mots, deux grandes idées, deux grandes choses ! Ce que nous devons faire tout d'abord, c'est de pratiquer ici notre devise, c'est d'avoir pour la pensée de chacun de nos collaborateurs le respect que nous désirons qu'ils aient pour la nôtre.

Notre excellent ami, M. le docteur Eugène Dally, émet aujourd'hui, dans la revue scientifique, des propositions au sujet desquelles nous devons pourtant faire quelques réserves. A Dieu ne plaise que nous songions à limiter le champ de la science ou à nier son influence sociale. Mais si la science exprime la prétention d'absorber en elle toutes les branches de la littérature et particulièrement l'histoire qui en est le tronc principal ; si la science, n'admettant que ce qui est mathématiquement démontré, nie, par exemple, l'unité de la morale humaine, nous avons bien le droit de trouver qu'elle va un peu trop loin et qu'elle abuse de l'affirmation.

Le *Causeur* n'appartient exclusivement à aucune école, à aucune doctrine, à aucune secte philosophique ou religieuse ; il cherche et prend les vérités partout où il les trouve. Si ce recueil pouvait avoir

un caractère distinctif, ce serait assurément celui que nous venons d'indiquer.

Ceci dit, nous publions sans hésiter l'article de notre ami.)  
(*Note de la Direction.*)

DIGRESSION PHILOSOPHIQUE. — L'HISTOIRE CONSIDÉRÉE COMME SCIENCE. — LE  
SPHYGMOGRAPHE. — LE MAL DE MER.

Quelques-uns de nos lecteurs se rappelleront peut-être que dans le premier numéro de ce recueil, nous avons tracé une sorte de programme qui n'était, en résumé, qu'une exposition très-succincte des doctrines maintenant connues et propagées sous le nom de *philosophie positive*.

Parmi les critiques qui nous ont été adressées, les unes nous reprochaient d'avoir trop étendu le champ de nos compte-rendus et d'avoir écrit : « il n'y a pas de philosophie en dehors de la science ; » les autres, au contraire, nous montraient combien serait incomplète une revue des sciences qui ne comprendrait pas les travaux historiques au nombre de ceux dont elle rend compte.

Assurément, si nous ne consultions que nos forces et notre aptitude, nous ferions droit à la première de ces observations, et loin de chercher à étendre notre domaine, nous le restreindrions volontiers au point d'en faire une spécialité professionnelle. Mais nous avons d'autres considérations en vue ; et, pénétré de la suprématie des sciences sur les autres sujets de spéculation de l'esprit humain, nous sommes tout disposé à nous conformer à la pensée de l'homme illustre qui nous a reproché de n'avoir point désigné l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres parmi celles où nous comptons puiser des enseignements.

Que fait, en effet, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ? Elle étudie les actes de l'humanité dans le passé, et à l'aide des monuments et des traditions elle arrive à reconstituer les sociétés antiques, de même que Cuvier, à l'aide des fragments de squelette, reconstituait les espèces animales maintenant disparues. Or, que sont les actes de l'humanité, sinon une partie de la *Physiologie générale*, soumise à des lois aussi précises, quoique moins connues que les fonctions individuelles qu'étudie la science. Nous ne nous étonnons point à la pensée que les aliments, pour être aptes à nourrir, doivent traverser certaines voies bien connues, subir certaines transformations bien étudiées, et passer par certains états nettement spécifiés ; pourquoi donc serions-nous surpris que les sociétés humaines fussent assujetties aux mêmes lois et qu'avant d'arriver à certains états elles dussent désormais suivre certains errements ?

« Si la philosophie positive était plus familière aux esprits, dit M. Littré, je ne m'inquièterais pas de mettre en relief ce qu'elle est par rapport à l'histoire. Il serait clair que l'histoire en est une partie intégrante, sans la-

quelle la philosophie positive n'existerait même pas, Mais on est si peu habitué à rattacher l'histoire aux sciences particulières et à en concevoir la place dans la science générale, qu'un mot ici n'est pas superflu. L'histoire est un développement déterminé par les conditions de la nature cérébrale de l'homme et par la manière d'être du monde. »

L'histoire est donc une science; il y a plus, l'histoire est la première des sciences, en ce sens que son objet est le plus élevé dans la série des existences qui sont du domaine de l'observation. Au point de vue des applications, l'histoire conduit à la sociologie, c'est-à-dire à la science de l'organisation sociale, de même que la physiologie conduit à la médecine, l'anatomie à la chirurgie, la chimie aux arts chimiques, etc.

Nous ajouterons donc l'histoire des actes sociaux à celle des autres actes de l'humanité dont nous avons à rendre compte; mais il est évident que, d'une part, la nature de ce recueil, d'autre part, notre propre insuffisance, nous forcent à limiter notre critique aux actes d'un passé fort reculé, antérieur à l'ère chrétienne, c'est-à-dire dans les limites mêmes que s'est fixée l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Sans doute on pourra nous reprocher ces prétentions scientifiques auxquelles on ne voit, pour ainsi dire, aucun terme. Nous sommes préparé à ce reproche, et nous savons trop ce qu'il en coûte pour oser sortir de l'ornière et des chemins battus. Mais après tout, qu'est-ce donc que la science? N'est-ce point le signe supérieur dont se marque tout ce qui grandit, tout qui progresse? L'astrologie est devenue science et s'appelle l'astronomie; contestable, en tant que science, avant Képler, qui oserait maintenant lui dénier ce titre? L'alchimie est devenue science et s'appelle la chimie; la physique a conservé son nom, mais elle aussi est devenue science en progressant. De nos jours même, tous les efforts de la médecine n'accusent-ils pas une tendance à la promotion scientifique? Pourquoi l'histoire échapperait-elle à cette loi commune qui élève au rang de science, à un moment opportun, des connaissances jusque-là éparées, sans règle, sans lois, sans certitude.

Mais pour justifier notre pensée, que l'on nous permette une réflexion plus propre que toute autre, croyons-nous, à rallier les opinions.

Y a-t-il quelque part une loi à laquelle tous les hommes obéissent et dont le degré d'observation mesure pour une nation le degré de bonheur? Y a-t-il une unité de discipline, un lien général qui nous permette de tout rapprocher, pour comparer, juger et édifier? En d'autres termes, qu'est-ce qui constitue l'unité intellectuelle de l'espèce humaine, au même titre que le cerveau constitue l'unité physiologique de l'individu?

Est-ce la foi? Est-ce la morale? Non, la foi est multiple, la morale est variable; est-ce une croyance quelconque, est-ce une ensité en dehors des choses qui peuvent se vérifier? Non. Il n'y a pas de croyances communes, il n'y a pas de loi métaphysique commune, il n'y a pas d'autorité commune.

Où plutôt il n'y en n'a qu'une. Une seule autorité, un seul lien, une seule unité, une seule vérité, une seule boussole : la science.

Là est l'avenir, là est l'espoir, là est le salut. Quand une race qui se maintenait autrefois unie, fortifiée, inspirée par un lien commun, voit ce lien s'affaiblir de jour en jour et d'une façon irremédiable, il y a à se demander par quel centre, par quel autre lien, par quel autre appui, par quel autre ciment on maintiendra la force et l'unité : la science est là qui empiète chaque jour sur le domaine de la foi et qui réprime la tendance au désordre mental.

Les deux semaines qui viennent de s'écouler ont été pauvres en travaux scientifiques, qui puissent intéresser nos lecteurs. Est-ce un effet du carême qui finit, ou du printemps qui commence ? Nous ne savons, mais le fait est que si nous voulions remplir rigoureusement notre devoir, nous nous verrions obligé de rendre compte dans ce recueil de travaux dont les titres seuls inspireraient à nos lecteurs un sentiment voisin de la répugnance. Qui peut savoir, sans être physiologiste ou médecin, ce qu'est un *sphygmographe* ? Et pourtant il y a une science qui s'appelle la *sphygmographie*, et des savants qui aussi bien pourraient s'appeler *sphygmographistes*. Les *sphygmographistes* ont inventé un assez grand nombre de petits appareils, soit pour mesurer le pouls ou les battements des artères, soit pour obtenir, sur papier, un tracé de ces battements. En général, cet appareil se compose d'une longue tige excessivement légère, suspendue horizontalement et formant levier ; l'une des extrémités de la tige, le petit bras du levier, presse sur l'artère, qui en se soulevant transmet son mouvement de pulsation au long bras du levier armé d'un crayon à son extrémité. De la sorte chaque pulsation artérielle s'écrit d'elle-même sur le papier gradué que l'on rapproche du crayon et que l'on fait se mouvoir à l'aide d'un mouvement d'horlogerie. Au bout d'un certain temps on obtient des tracés représentant la force, l'intensité, et le degré de régularité de la circulation du sang dans les artères ; — si l'on soumet les sujets à l'action des nombreuses substances médicamenteuses qui agissent sur la circulation, les tracés obtenus représentent mathématiquement, pour ainsi dire, l'action de ces substances. Aller plus loin dans le compte rendu des recherches *sphygmographiques* (heureux mot !) c'est aggraver le risque déjà grand que nous courrons d'être supplanté par l'un de nos spirituels collaborateurs.

Faut-il parler des recherches sur l'*osmose pulmonaire* de M. L. Mandl ? Qu'importe à nos lecteurs que la vie des animaux respirant dans l'eau soit incompatible avec la présence d'une quantité plus ou moins grande d'une substance à saveur sucrée ? Nous aurions bien encore à parler des lois du tassement des remblais, de l'emploi du sulfate de plomb dans les piles voltaïques ; de la production de l'ozone au moyen d'un fil de platine rendu incan-



descent par un courant électrique; *des vibrations transmises et reproduites à distances par l'électricité* et de quelques autres travaux *ejusdem farinae*, mais nous n'osons.

Donnons place, toutefois, à une communication de l'ingénieur et infatigable M. Jobard (de Bruxelles) qui, sous le titre de *Plus de mal de mer!* indique un procédé préventif que nous jugeons fort rationnel et que nous conseillons à tous nos lecteurs d'expérimenter en les priant de nous faire savoir le résultat de leur expérience.

Au moment où le navire plonge entre les vagues et semble se dérober sous les pieds, la masse intestinale libre dans la cavité du bassin s'élève, comprime le foie, soulève le diaphragme, force la bile à s'épancher dans l'estomac, et par une série de perturbations physiologiques dont nous épargnerons la description à nos lecteurs, produit cet effroyable état, mille fois plus affreux que la mort, pendant la durée duquel on jure de ne plus mettre les pieds sur un bateau. Or, s'il est admis théoriquement que la cause du mal de mer est dans ce soulèvement des viscères, on peut en conclure que la prévention consiste dans la contention ou, comme dit M. Jobard, dans l'*arrimage* de la masse intestinale. A cet effet M. A. Mosseiman a inventé une *ceinture électrique* (pourquoi *électrique*?) à l'aide de laquelle les vaisseaux ne seront plus « que d'agréables balançoires au lieu d'être des hôpitaux et parfois des corbillards. » M. Jobard en a éprouvé les bons effets et les a fait éprouver à M. Menier (de Marseille), au milieu d'une tempête; M. Menier, reconnaissant, s'est mis à la disposition de M. Jobard pendant huit jours. Heureux homme que ce M. Jobard!

Quoi qu'il en soit, l'idée de comprimer les intestins par un bandage solide, électrique ou non, à partir de l'estomac jusqu'aux hanches, pour éviter le mal de mer, nous paraît éminemment logique. Ceux de nos lecteurs qui l'auront appliquée et en auront profité, pourront suivre le noble exemple de M. Menier.

**D<sup>r</sup> EUGÈNE DALLY.**

---

M. le docteur Castle donnera, les 24 et 28 avril courant, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 35, deux séances dans lesquelles il se propose de résumer tout un cours de phrénologie et en même temps de montrer les résultats pratiques auxquels il a conduit ses élèves. Nous rendrons compte de ces séances auxquelles le nom et le talent du savant professeur donnent un très-vif attrait.

L. J.

## REVUE DES LETTRES

---

### LES JUGEMENTS NOUVEAUX

Par Xavier AUBRYET.

---

C'est presque un événement à notre époque, où la littérature est plongée dans une léthargie profonde, où un ennui lourd, invincible, oppresse les esprits les plus forts, que de rencontrer enfin un livre, qui émeuve l'âme, et où il y ait de la vie et de la passion. Aussi est-ce avec joie que nous avons lu l'œuvre de M. Xavier Aubryet, *Les Jugements nouveaux*, qui nous a fait oublier un moment la littérature des vieillards et de femmes galantes, qui fleurit dans cet aimable temps. Certes, ce livre n'est point parfait, mais au moins on reconnaît dans son auteur un homme qui a conservé le culte de l'idéal et la notion du beau, un homme qui a des convictions ardentes et qui ne craint pas de les produire au grand jour.

La préface de M. Xavier Aubryet est une sortie énergique contre les sots, les ignorants et les mauvais auteurs qui proclament, du haut de leur ridicule vanité, que la critique est une inutilité et que les critiques sont des eunuques. Tel de ces eunuques a cent fois plus de talent, d'imagination et d'esprit que l'écrivain qu'il juge. C'est pitié, par exemple, de voir M. Théophile Gautier, cet esprit charmant qui a écrit la *Comédie de la mort* et une *Larme du diable*, rendre compte au public de vaudevilles fangeux ou ciseler huit pages de son plus beau style pour la plus grande gloire de quelque dramaturge obscur; mais ces attaques inconsidérées contre la critique, inspirées par des rancunes mauvaises, ne se détruisent-elles pas d'elles-mêmes? Est-il même besoin de faire remarquer leur absurdité? les faits parlent d'eux-mêmes, et M. Xavier Aubryet aurait pu réserver pour une meilleure cause tout l'esprit qu'il a semé à répondre à ces lourdes niaiseries. Quel homme supérieur, je dirai même quel homme de bon sens, songe à nier les immenses services que la critique rend chaque jour à l'art, ou à considérer comme des écrivains subalternes les hommes d'un grand talent, qu'elle renferme dans son sein. Les Guizot,

les Augustin Thierry, les Michelet, les Lamartine, les plus éminents génies de notre époque, ont augmenté leur gloire en écrivant des travaux critiques d'une grande valeur. La critique a créé l'histoire qui, jusqu'à nos jours, n'avait été qu'une fable grossière, une perpétuelle divinisation des rois et du clergé. En littérature, elle a fait connaître le seizième siècle oublié, flétri comme un temps barbare, et elle a exhumé Agrippa d'Aubigné et Ronsard, des fiers ancêtres de Victor Hugo. En philosophie, elle a anéanti la métaphysique, cette ombre que les esprits les plus sérieux ont longtemps prise pour une réalité, et aujourd'hui deux philosophes ne peuvent se regarder sans rire. On compte les esprits assez sérieux pour lire Maine de Biran, et l'on dévore les pages du critique Proudhon, ce destructeur anathématisé de l'ordre, de la famille et de la propriété. Depuis dix ans, que des jeunes gens se sont essayés dans la critique et sont parvenus par elle à la réputation : MM. Montégut et Taine, qui font à eux deux la monnaie de Gustave Planche, Hippolyte Rigaud, mort malheureusement trop jeune, et tant d'autres que je pourrais citer.

Qu'importe, que des hommes grossiers préfèrent à tant d'éminents écrivains un industriel en romans comme M. Ponson du Terrail. Ce n'est point au vulgaire que s'adresse la critique, mais à une petite minorité d'une centaine d'hommes, qui représentent le goût public en France. Pourvu qu'elle obtienne les suffrages de ce petit nombre d'esprits délicats, nous croyons qu'elle est amplement récompensée de ses rudes labeurs.

Nous pensons donc que M. Xavier Aubryet s'est escrimé un peu dans le vide, en voulant prouver une chose que quelques auteurs obscurs contestent seuls, la puissance et le rôle important que la critique joue dans les arts à notre époque ; mais il a soutenu son opinion avec verve et *humour* et l'esprit fait aimer tout, même le paradoxe.

Le volume de M. Xavier Aubryet comprend des études sur les musiciens et les hommes de lettres contemporains. L'auteur examine l'ensemble de l'œuvre d'un artiste, puis, « chaque personnage lui semblant l'incarnation la plus directe d'une idée vraie ou fausse, il essaie de la résumer en mettant en regard du nom réel le nom fictif qu'il propose. » Il classe un homme de génie, il lui donne un surnom comme un botaniste en donnerait un à une fleur.

Quelques-unes de ces définitions sont plaisantes. M. Scribe est pour M. Xavier Aubryet le génie de l'Opéra comique, M. Jules Simon, le Robinson des croyances. D'autres sont ingénieuses et résument bien le genre de talent des auteurs auxquelles elles s'appliquent ; M. Xavier Aubryet a parfaitement qualifié la littérature de M. Octave Feuillet, sèche, froide, distinguée, ennuyeuse comme une conversation de diplomates, en l'appelant la littérature fashionable. Mais il en est aussi qui sont complètement fausses. Quel est le type du Français au dix-neuvième siècle serait M. Ernest Renan ? J'admire et j'honore M. Renan, qui est un philologue éminent, un écrivain plein d'atticisme, qui de plus est membre de l'Institut et d'une foule de

sociétés savantes, mais je ne puis voir en lui le type du Français à notre époque.

Voltaire, ce génie émacié, comme l'appelle M. Renan, peut bien être le type de l'homme du dix-huitième siècle; il a été chef d'école, il a eu pour amis et pour disciples des hommes qui se nommaient Diderot, d'Alembert, Helvétius, Condillac; il a inspiré leurs travaux, et par ses œuvres et par les leurs a dirigé l'esprit de son siècle. De nos jours, je dirai que Victor Hugo, Balzac ou Alfred de Musset représentent l'esprit français; ils comprennent leur siècle, ils chantent ses misères et ses splendeurs. Mais M. Renan n'est qu'un homme de talent, que M. Xavier Aubryet écrase quand il le place dans la compagnie de Fabryère, de Vauvenargues, de Joubert, de Corneille et de Pascal. Quelles idées nouvelles M. Renan a-t-il émises? quelles sont ses doctrines? quelles aspirations de notre siècle représente-t-il? Les aspirations religieuses? Mais avant-hier il était sceptique, aujourd'hui il est catholique fervent et demande à grands cris une religion pour le peuple. Les esprits jeunes en France aspirent tous à une rénovation religieuse et sociale, quelle part M. Renan, ce type du Français, prend-il à ce mouvement d'idées, auquel, en sa qualité d'écrivain et de savant, il ne devrait pas être étranger? Aucun, et que lui importe, il traduit le livre de Job et nous conseille ainsi indirectement de nous endormir dans notre poussière et notre fumier.

Vous pensez M. Champfleury un réaliste; lui-même s'était proclamé chef de la nouvelle école et il comptait déjà jusqu'à trois disciples. M. Xavier Aubryet le désabuse cruellement et lui prouve avec beaucoup d'esprit et de verve qu'il est un idéaliste sans le savoir. Pour notre part, nous pensons que M. Champfleury n'est ni un réaliste, ni un idéaliste, c'est un romancier de mauvais goût, qui a cru se rendre original, en prenant pour types de petits bourgeois idiots, des marchandes à la halle ou des chiffonniers en goguette, dont il nous répète fidèlement les inepties. Les vrais réalistes, ce sont les génies qui prennent des types, savent les agrandir et les immortaliser en les faisant vivre sur la toile ou dans le livre; c'est Balzac dans sa *Comédie humaine*, embrassant toutes les bassesses et toutes les grandeurs de cette société, où Vautrin coudoie sans cesse de Marsay; c'est Rembrandt dans sa *Ronde de nuit*, ou Rubens dans sa *Kermesse*. M. Xavier Aubryet a également critiqué avec force M. Ponsard, qu'il trouve ennuyeux, vulgaire, et qu'il nomme assez plaisamment un Corneille d'Harleville.

M. Xavier Aubryet a été plus indulgent pour les musiciens que pour les hommes de lettres. Les deux études sur Hérold et Weber sont parfaites. Malheureusement cette fatale idée qu'il a de vouloir définir en un mot le génie si divers de certains artistes, ôte à ses jugements beaucoup de leur valeur. Rossini, dit-il, représente le paganisme dans la musique. Oui, Rossini peut être païen dans le *Barbier*, dans la *Cenerentola*, dans l'*Italiana in Algeri*, où il peint l'amour et toutes les passions sensuelles, mais il ne l'est point dans *Otello*, dans *Tancredi*, dans *Guillaume*? Mozart n'est pas non

plus le représentant du style Louis XVI, en admettant qu'il y ait un style de ce nom. M. Xavier Aubryet l'appelle avec plus de vérité dans la même étude un demi-dieu : c'est en effet un de ces génies supérieurs, qui semblent ne point appartenir à la terre, tant ils sont au-dessus de l'humanité. M. Xavier Aubryet a du reste une vénération profonde pour Louis XVI et Marie Antoinette, et il traite Michelet d'érotique régicide, parce qu'il a osé juger sévèrement ces deux derniers représentants du système féodal, qui tombèrent justement victimes de leurs fautes et de leurs trahisons.

M. Xavier Aubryet appelle la musique de Donizetti la musique de la passion, et il la compare à la poésie d'Alfred de Musset. Certes, Donizetti a eu de grandes inspirations dans *Polyeucte*, la *Favorite* et la *Lucie*, mais à côté de beautés incontestables, que de négligences, que de faiblesses on trouve dans son œuvre. Musset au contraire est toujours égal à lui-même, c'est le poète le plus parfait du siècle, et quelque sympathie que j'aie pour Donizetti, je trouve ses chants d'amour moins élevés, moins déchirants que ceux de l'immortel auteur des *Nuits*.

Du reste notre spirituel collaborateur, M. Henri Fouquier, rendra plus longuement compte des pages que l'auteur a consacrées aux musiciens.

M. Xavier Aubryet vise dans toutes ces études à être toujours original par la pensée et par le style. Il veut éblouir l'esprit du lecteur, et bien souvent, à force de recherche et d'affectation, il le fatigue. Il a horreur du lieu commun, du style plat, et pour les éviter il se jette dans le paradoxe et le style précieux. Mais, ce que j'aime chez M. Xavier Aubryet, c'est la sainte horreur qu'il a pour tout ce qui est vulgaire et trivial, pour ce qu'on nomme le genre populaire. M. Prud'homme est son ennemi personnel, il a une haine vigoureuse pour ce vieillard majestueux et stupide, qui se rencontre partout dans l'art, dans la politique, dans le barreau. Il s'empporte aussi avec une verve hautaine et méprisante contre ces fabricateurs de romans et de drames qui déshonorent la littérature et le théâtre. En un mot, il aime les lettres comme on doit les aimer pour les jouissances exquis qu'elles procurent aux âmes élevées, et c'est un amour si rare à notre époque qu'il mérite d'être admiré!

EDMOND PANNIER.

---

## REVUE MUSICALE

La semaine sainte ramène chaque année, avec trop peu de variété peut-être, l'exécution, dans les églises de Paris, d'importants morceaux de musique dite religieuse, et le concert spirituel du Théâtre-Italien. Le *Stabat* de Rossini reste toujours le morceau principal de ces solennités catholiques. Quelqu'admiration que nous ayons pour cette œuvre, nous aimerions à lui voir parfois céder la place à des productions moins connues et plus véritablement empreintes du caractère religieux. Rien de plus théâtral que le *Stabat*; rien de plus anti-chrétien. On sait que Rossini ne l'écrivit que pour étonner ses ennemis, qui le défiaient de composer une œuvre de haute portée : il le fit en se jouant, grâce à sa prodigieuse habileté, et ne se porta que mieux quand il y mit la dernière main, tandis que la messe du *Requiem* tuait Mozart. Aussi, l'œuvre du maître allemand vous fait tomber à genoux, sous une puissante émotion, tandis que l'on crie *bravo* en écoutant le *Stabat*, et en lorgnant la cantatrice. Dans le *Requiem*, la science musicale disparaît sous l'inspiration; chez Rossini, on la sent, et le maître Italien a pris soin lui-même d'appeler l'attention sur les qualités de facture en écrivant en tête de la fugue une épigraphe brutale que nous ne rappellerons pas, par respect pour le compositeur, plus que par égard pour les Allemands qu'il bafoue, les comprenant peu. Sa musique, écrite pour les cantatrices en renom plus que pour les voix des fidèles, est un anachronisme dans nos églises gothiques et sombres. J'ai foi qu'un jour viendra où le culte sera joyeux, où l'on n'honorera plus le crucifié, mais seulement le ressuscité : alors, dans des temples païens, la musique de Rossini aura trouvé son sanctuaire. C'est à ce point de vue que le chantre Italien a écrit, plus que Wagner, la musique de l'avenir : mais nous ne voulons pas insister sur cette idée qui surprendrait profondément l'auteur du *Barbier*, le matérialiste joyeux dont l'œuvre entière n'est que la paraphrase éblouissante du chant de don Juan : *Eh! via buffone!*

La préoccupation des formules, la science pour la science, se retrouvent dans les premières œuvres de tous les maîtres, et souvent dans les dernières. L'esprit fatigué du vieillard, aussi bien que l'esprit impuissant du jeune homme, masque sa faiblesse sous un attirail pompeux que les sots applaudissent souvent. Comme certaines peintures de Michel-Ange, où l'écorché paraît sous la peau d'une façon violente et heurtée, et qui ne sont que des études, les premiers opéras des maîtres offrent des souvenirs trop crûs de

l'école. C'est là le défaut principal du *Crociato* : cependant nous devons être reconnaissants à l'administration du Théâtre-Italien de nous avoir fait connaître un opéra de Meyerbeer, en dehors de la manière habituelle du maître. Les mélodies y sont plus courtes que dans ses autres œuvres. L'école italienne, en effet, affectionne les mélodies simples, et les élèves du Conservatoire, à Florence, doivent présenter au concours des motifs écrits avec six ou sept notes au plus, sans aucun accident. Excellent exercice, véritable sonnet musical. Mais le genre de Meyerbeer n'est pas là. Il lui faut un large développement, un cadre historique plein d'intérêt. Ainsi que l'a fait remarquer un critique, il n'est à son aise que lorsque la passion est réellement définie par le milieu : l'absolu de Beethoven l'arrête ; de là son impuissance dans la symphonie, qui est la passion pure, dégagée de toute action historique ; car, quelque puissance qu'ait l'orchestre de Meyerbeer, la *Marche aux Flambeaux*, la *Marche de Schiller*, sont des œuvres médiocres, parce qu'elles doivent viser à l'absolu, et n'ont rien d'historique. Ainsi Michelet, génie analogue parfois à Meyerbeer, qui a trouvé de si belles pages sur Théroigne de Méricourt, sur Madame Roland, sur cent héroïnes de l'histoire, n'est arrivé, quand il a écrit sur la femme un livre théorique, sans action et sans drame historique, qu'à une œuvre froide, où il n'y a vraiment d'amour que dans le titre.

Merly a obtenu un légitime succès dans *Il Crociato* : cet artiste excellent, trop tard acquis à Paris, a pendant quelque temps chanté à l'Opéra, où l'on n'a pas su le retenir. C'est là, selon nous, sa véritable place : son jeu dramatique et par instants violent, sa voix plus puissante que souple, conviennent mieux à l'Opéra qu'aux Italiens, où, à tort ou à raison, le côté musical l'emporte sur le côté scénique. Quelque plaisir que nous ayons trouvé à entendre M. Merly dans *Il Trovatore* et *Poliutto*, nous n'avons jamais oublié les accents qu'il sait trouver pour chanter *Guillaume Tell* et *Saint-Bris*. Il reprendra un jour ces rôles, si le Théâtre-Italien le laisse partir ; ce que nous ne lui conseillons pas ; car, à part quelque fatigue dans les notes élevées que M. Merly force parfois, nous avons rarement entendu une basse chantante aussi agréable et un acteur aussi convaincu. Corsi doit envier souvent, non la méthode ou le jeu de M. Merly, car Corsi n'a, sous ce rapport, rien à envier à personne, mais ces notes vibrantes qui émeuvent et enthousiasment. Cet excellent artiste, malgré sa voix pénible, a obtenu un beau succès dans *Rigoletto*. Il est vrai que son rôle est à peu près le seul bien traité de l'Opéra. Comme dans le *Trouvère* et dans bon nombre d'œuvres de Verdi, une pesante monotonie, qui n'est cependant pas de l'unité à la façon des *Huguenots* ou de *Don Juan*, pèse sur l'œuvre. Mais l'entrée de *Rigoletto* au milieu des courtisanes et le quatuor final sont des morceaux de taille à faire écouter un opéra, fût-il de M. Clapison !

Tamberlick a trouvé dans *Rigoletto* le succès qu'il a eu le bon goût de chercher dans *Don Giovanni*. Quelque faiblement secondé qu'il fut, il a mérité les remerciements de tous ceux qui aiment les belles choses, en fai-

sant reprendre ce chef-d'œuvre trop négligé, et a fait voir que son talent n'a pas besoin d'un rôle exceptionnel pour se montrer, par la façon charmante dont il a détaillé Don Ottavio et surtout le bel air : « *Il mio tesoro...* » Nous ne devrions pas oublier que *Don Juan*, joué à Pragues en 1788, ne fut représenté en France qu'en 1811. C'est vingt ans d'admiration que nous devons à Mozart.

Dans un livre assez singulier, mis au jour sous l'invocation de M. Barbey d'Aurevilly, auquel il s'efforce de ressembler par quelques bizarreries de style, M. Xavier Aubryet, après avoir rendu justice au *Don Juan* et avoir placé cette œuvre unique en dehors des temps et des lieux, prétend retrouver dans les autres œuvres de Mozart la *molle pureté* du style Louis XVI, de cet âge d'or qu'il appelle un *clair de lune de miel*. M. Aubryet nous paraît n'avoir bien compris, ni la fin du règne de Louis XVI, ni la musique de *l'Enlèvement au Sérail* et des *Noces de Figaro*. Sous le calme apparent de l'un, il y a l'avenir qui germe, il y a le peuple qui se lève peu à peu, et qui va, avec l'irresponsabilité de l'Océan qui monte, briser ce roi, frapper la reine, disperser la cour : sous l'autre, il y a la passion contenue, mais brûlante, qui s'incarnera dans Dona Elvira et viendra pleurer aux genoux de Don Juan.

HENRY FOUQUIER.

---

## REVUE DES BEAUX-ARTS

---

### EXPOSITION DU BOULEVART DES ITALIENS.

---

#### PEINTURE

(Suite.)

MILLET. — *Les Glançuses*. Le talent de Millet, dans ce tableau, s'offre sous son aspect le plus complet, le sujet y est rendu avec une simplicité pleine



de grandeur et de sentiment, et son exécution sobre de détails en fait une œuvre de premier mérite. L'éminent artiste n'emprunte à la nature que l'impression générale, et lui donne par son genre la sublimité de l'interprétation et le grand caractère. Il pousse peut-être un peu trop loin le mépris du détail, cependant c'est toujours au profit de l'idée puissamment développée et de la forme rigoureuse d'accent, par sa simplicité suave. Dans ce tableau tout est triste, le ton local et la mise en scène; de malheureuses femmes, courbées vers la terre, émiettent de riches moissons, dont on aperçoit les luxuriantes gerbes dans le fond. Toutes les attitudes et les expressions respirent les dures labeurs et la faim. L'atmosphère est lourde et brûlante sous ce ciel gris, et l'on vit mal à l'aise dans cet air mal sain et suintant la fièvre. C'est un émouvant récit de la misère dans nos campagnes.

*La Gardeuse de Moutons tricotant, la Paysanne au puits*, sont des œuvres qui se distinguent aussi par les qualités brillantes que nous venons de mentionner; seulement les lumières et les ombres sont un peu ternes, et, dans l'exécution, une certaine monotonie qui amollit les accents de la forme, lui donne quelque chose d'incertain qui choque au premier aspect. Surtout dans son tableau *la Mort et le Bûcheron*, ce défaut domine au milieu de cet ensemble des plus complets sous le rapport de l'expression, du mouvement et de l'entente d'effet; tandis que son tableau intitulé *Paysanne apprenant à tricoter à sa sœur* est d'une exécution plus ferme et mieux accentuée; c'est une œuvre charmante pleine d'un sentiment intime et affectueux, dont la coloration puissante et les lumières franches et bien distribuées font bien valoir les figures heureusement groupées et dont les mouvements sont bien dans l'action du sujet.

PETTEN KOFEN.— On ne peut vraiment établir un parallèle entre le talent de Petten Kofen et celui de Meissonier, bien qu'il y ait certaine analogie entre eux comme faire et comme coloration. L'un représente des sujets d'une époque déjà loin de nous, d'une façon plus ou moins scrupuleuse, sous le rapport de la vérité historique, ce qu'il rachète par son immense talent d'imitation du détail et d'entente d'effet; tandis que ce maître, traitant des sujets pris sur nature et tirés de l'actualité, y trouve pour son talent un point d'appui puissant et peut, sans autre préoccupation, se livrer à sa merveilleuse habileté de reproduction exacte, à laquelle il joint une grande finesse d'interprétation du sentiment. *Enrôlés volontaires Hongrois*, de petite dimension, est un des tableaux de genre le plus complet de cette exposition; les personnages sont d'une finesse d'accents et de détails remarquable et les groupes pleins de laisser-aller et d'entrain. Des volontaires, dans leur costume national, voyagent sur des chars trainés par des chevaux qui semblent redoubler de vitesse au son du tambour qui excite leur course rapide; l'expression des figures où respire l'enthousiasme est bien dans le sujet.

Ce sont bien les vaillants soldats de l'Indépendance, insoucians de la

mort, heureux du sacrifice. Cette composition renferme les qualités les plus éminentes d'effet d'exécution, de rigueur de forme et de coloris; c'est une grande œuvre petit format.

ISABEY a traité tous les genres avec un égal succès, et son talent facile et fécond le place parmi nos peintres les plus aimés. Avec quelle verve et quel brio de coloris il retrace les grandes solennités religieuses, l'espace dans les immenses nefs des Basiliques, le mouvement de la foule se perdant dans les fonds, dans des tons fins et harmonieux, le sujet principal tenant bien son importance au milieu de ce changement de couleurs, d'étoffes, de bijoux et de broderies, des riches costumes de l'époque qu'il représente. Dans son riche tableau intitulé : une *Cérémonie dans l'église de Delft*, les femmes ont un type ravissant de grâce et de fraîcheur, seulement elles ont un air de famille qui nous ferait supposer qu'une seule lui suffit pour les représenter toutes, avec quelques légères modifications. La chose pourrait avoir un certain air de vérité si nous voulions dissenter et faire du paradoxe, mais ayant mieux à faire, nous pensons donc que, sous le rapport des qualités plastiques, son œuvre gagnerait à un peu plus de variété dans les types, car sous le rapport de l'ensemble, de la belle mise en scène, de l'éclat du coloris, de la valeur, du ton et de l'effet, les œuvres d'Isabey peuvent passer pour des modèles du genre. Son tableau du *Mariage d'Henri IV*, œuvre plus importante comme dimension, renferme au même degré que la précédente, les mêmes qualités et les mêmes défauts, si toutefois on peut appeler défaut des imperfections qui tiennent souvent au style, à la manière du maître, et qui en détermine le plus l'originalité. Dans ses tableaux de marine, il rappelle la manière brillante et harmonieuse de son illustre maître Bonington, quelques fois même au point de s'y méprendre, et conserve toujours cependant cette fougue et cette vivacité d'exécution qui sont le caractère principal de son beau talent. Son tableau du *Départ de chasse* est une charmante chose : le caractère historique est scrupuleusement reproduit, et ces élégants cavaliers, dont les chevaux piétinent d'impatience, rappellent, par leur gracieuse tournure, les œuvres de Della-Bella, graveur de l'époque de Louis XII, qui traite ce genre-là avec un talent remarquable; les murailles du château sont d'une bonne valeur relative sur le ciel, et le porte près du clair-obscur, bien entendu, et si quelquefois le talent du maître s'égare dans certaines exagérations, c'est toujours emporté par ses qualités mêmes, une immense facilité, et un grand sentiment dans l'entente d'effet et de mise en scène.

ÉMILE BOUQUET.

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

BOMBONNEL LE TUEUR DE PANTHÈRES. — SES CHASSES ÉCRITES PAR LUI-MÊME. —  
*Hachette et Cie.*

Je ne sais rien d'amusant comme ces histoires qui nous viennent d'un peu loin et nous montrent l'homme en lutte avec des peuplades sauvages ou des animaux terribles. Nous avons un tueur de lions, nous avons un tueur de panthère. Il n'y a pas de comparaison à faire entre les deux : il faut les accepter l'un et l'autre, car ils ont des mérites différents, mais égaux, et guetter le lion avec Jules Gérard dans la province de Constantine, et la panthère avec Bombonnel dans la province d'Alger. Le récit des longues nuits que Bombonnel a passées à l'affût est des plus intéressants et n'exclut pas la gaité. Plus d'une page de ce livre vous font rire et plus d'une vous émotionne, surtout celle qui raconte *un abordage*, comme dit le malheureux Bombonnel qui revint de son duel avec une panthère, en emportant une trentaine de blessures. Il n'y a pas non plus que des panthères dans ce livre, il y a quelques types arabes qui sont parfaitement esquissés : je recommande surtout au lecteur un certain Zakdar, un grand voleur de Bédouin qui vient passer un mois en France auprès de Bombonnel, s'accommode assez de notre petit vin de Bourgogne et répond au curé français : « Mohammed est en Afrique, il ne s'occupe pas de ce que je fais en France. » Les Arabes regardent M. Bombonnel comme un magicien qui protège leurs troupeaux et les débarrasse d'un de leurs plus cruels ennemis. Aussi nous nous permettrons de leur emprunter leur forme de phrases et de dire : « Monsieur Bombonnel, ton livre est amusant, et ce que tu as fait est bien. » — H.

LA MASCARADE DE LA VIE PARISIENNE, par Champfleury. — *Librairie nouvelle.*

Ce roman, lors de sa publication dans l'*Opinion Nationale*, ce volume a tellement été l'objet d'attaques de mauvais goût que, lorsque nous avons ouvert cet énorme livre imprimé en tous petits caractères, nous n'avons pas éprouvé de répulsion et étions assez bien disposés à l'égard de celui que de mauvaises plaisanteries ont jeté dans l'exagération de ce que l'on appelle le réalisme. Nous avons assisté patiemment à ce défilé incolore de tout le Paris réaliste. Marchands de peaux de lapins, chiffonniers, étudiants, méde-

cins, joueurs de profession, agents de change sont passés devant nos yeux sans que le talent de mise en scène nous ait ému un seul instant et nous ait fait aimer ou hair. Ce gros volume, qui deviendra le Panthéon de l'école réaliste, sera l'objet d'un examen plus étendu dans le *Causeur*. Nous n'osons pas encore dire que notre première impression a été défavorable.—H.

DIX ANNÉES A LA COUR DE GEORGES II, 1725-1735, par M. le vicomte de Ludre Frolois. — *Librairie-Nouvelle*.

Depuis quelques années les documents les plus curieux ont été publiés en Angleterre sur le dix-huitième siècle, et ont servi à détruire bien des erreurs généralement accréditées.

M. le vicomte de Ludre Frolois a rendu un véritable service à l'histoire, en les faisant connaître en France. Son livre nous initie aux intrigues curieuses du règne de Georges II, cet honnête homme, mais ce pitoyable roi, qui se laissa dominer toute sa vie par ses ministres et par ses maîtresses. L'Angleterre, après avoir chassé Jacques, ce Stuart fanatique et cruel, s'occupe à détruire tout-à-fait l'influence royale. — Le parlement saisit peu à peu le pouvoir, impose au roi ses ministres, achève l'établissement du régime constitutionnel. Le roi règne et ne gouverne plus.

Alors commence la série de ces grand ministres, qui ont fait de l'Angleterre la seconde puissance du monde, après la France. Walpole, haï à juste titre par les honnêtes gens, à cause de ses principes odieux, inaugure cette politique, que continuent de nos jours lord Palmerston et Russell. C'est alors que fleurissent ces grands esprits qui illustrèrent ce siècle : Buckingham, Pope, Locke. On comprend par ces quelques mots tout l'intérêt qui s'attache au livre de M. de Ludre Frolois, qui est un ardent ami du progrès et de la vérité dans l'histoire. Nous reviendrons du reste sur cette œuvre que nous nous contentons de signaler aujourd'hui. — E. P.

---

CHARLES HABENECK.

---

Typographie Ernest Meyer, rue de Verneuil, 29, à Paris.

# CAUSERIE

---

LE LIVRE DES ESPRITS; MORALE, RELIGION, LIBERTÉ. — UN RÉVOLUTIONNAIRE.

---

Heureux celui qui peut dire :

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.

Pour le moment c'est, sans contredit, ce que je sais le moins. Ma table est chargée de livres plus ou moins intéressants, qui tous me font les yeux doux et qui tous semblent me dire : Voyons ! c'est mon tour ! Parle de moi ! Je puis à moi seul te fournir le sujet de vingt causeries !

Et si ce n'étaient que les livres ! mais j'ai là, sous la main, des masses de lettres qui sollicitent mon attention. « Monsieur le Causeur, vous n'avez pas traité tel sujet ou tel autre. Pourquoi ? » Celui-ci me trouve trop grave, celui-là trop léger ; l'un me reproche d'être trop hardi, l'autre pas assez ; auquel dois-je entendre ? A quel parti dois-je m'arrêter ? L'âne de Buridan était fort embarrassé parce qu'il se trouvait entre deux picotins. Jugez de mon embarras, moi qui, au lieu de deux picotins, en ai cent, tous plus appétissants les uns que les autres. Auquel donnerais-je la préférence ?

Je rencontre très-souvent des gens qui me disent : Comment pouvez-vous venir à bout de votre tâche ? Les sujets doivent finir par vous manquer, et ce doit être un grand travail d'esprit que de les chercher seulement.

Les sujets ! mais ils abondent. Jamais souverain, si puissant qu'il fût, n'en eût autant à ses ordres. La seule difficulté est de choisir. A la fin de chaque année je fais mon bilan, et le résultat est à peu près invariable. Tous les comptes arrêtés et clos, je me trouve, année moyenne, à la tête d'un capital de mille à douze cents ennemis qui me détestent ou me méprisent profondément, et voici comment : Un journaliste tant soit peu posé, reçoit un très-grand nombre de sollicitations très-diverses : c'est un volume de vers qu'il faut mettre en évidence ; c'est une brochure dont il faut absolument entretenir le public ; c'est une invention qu'il faut célébrer, une découverte admirable que tout naturellement il faut faire admirer ; c'est une question qui divise les habitants d'une localité et qu'il faut traiter sur le champ ; c'est un roman manuscrit dont il faut analyser les merveilleuses combinaisons afin que les éditeurs se le disputent. Puis ce sont des petits prodiges, des enfants de quatre ans qui touchent du piano comme Liszt ou Prudent et auxquels il ne manque qu'un rayon de publicité ; c'est un abus qui a été commis quelque part et qu'il faut flétrir avec indignation. Que sais-je encore ?

Je suis modeste et je reste bien au-dessous de la vérité, en évaluant à cinq par jour seulement ces demandes qui viennent de tous les points de l'horizon. Multipliez cinq par trois cent soixante-cinq et vous trouverez un total de mille huit cent vingt-cinq demandes de ce genre par année. Supposez, — ce qui est loin d'être la vérité, — que chaque jour, indépendamment des questions d'intérêt général, des sujets politiques ou économiques, on puisse consacrer un article à la satisfaction d'une de ces nombreuses demandes, vous arriverez à la fin de l'année avec un cortège de trois cent soixante personnes qui vous sauront un gré très-médiocre de ce que vous aurez fait pour leur être agréable ; doublez ce nombre, si vous voulez, et le journaliste se trouvera encore en présence de onze cents individus, hommes ou femmes, qui seront convaincus que vous avez voulu, de parti pris, les désobliger ; que vous leur avez obstinément refusé ce qu'il vous eût été si facile de donner ; que vous faites de la presse métier et marchandise ; que vous êtes un sans cœur ou un *pas grand'chose*, comme me l'a dit un jour très-gracieusement une dame fort irritée contre votre serviteur, parce qu'il s'était permis de trouver qu'un poème de cette dame était inférieur à *Jocelyn* et à *Namouna*.

Mais, j'y songe, je ne suis pas libre de mon choix aujourd'hui : je suis engagé. J'ai formellement promis de revenir sur un sujet dont j'ai

dit quelques mots à peine et qui mérite une attention toute particulière, c'est le *Livre des Esprits*, contenant les principes de la doctrine et de la philosophie spirites. Le mot peut vous paraître barbare, mais qu'y faire? Aux choses nouvelles il faut des mots nouveaux. Les tables tournantes ont abouti au spiritisme, et nous sommes aujourd'hui en possession d'une doctrine complète entièrement révélée par les esprits, car ce *livre des Esprits* n'est pas fait de main d'homme; M. Allan Kardec s'est borné à recueillir et à mettre en ordre les réponses faites par les esprits aux innombrables questions qui leur ont été posées, réponses brèves qui ne satisfont pas toujours complètement la curiosité du questionneur, mais qui, considérées dans leur ensemble, constituent en effet une doctrine, une morale, et qui sait? peut-être une religion.

Ingez-en vous-mêmes. Les esprits se sont nettement expliqués sur les causes premières, sur Dieu et l'infini, sur les attribus de la divinité. Ils nous ont donné les éléments généraux de l'univers, la connaissance du principe des choses, les propriétés de la matière. Ils ont dit les mystères de la création, la formation des mondes et des êtres vivants, les causes de la diversité des races humaines. De là au principe vital il n'y avait qu'un pas, et ils nous ont dit ce qu'était le principe vital, ce qu'étaient la vie et la mort, l'intelligence et l'instinct.

Puis, ils ont levé le voile qui nous cache le monde spirite, c'est-à-dire le monde des esprits, et nous ont dit quelle était leur origine et quelle était leur nature; comment ils s'incarnaient et quel était le but de cette incarnation; comment s'effectuait le retour de la vie corporelle à la viespirituelle. Esprits errants, mondes transitoires, perceptions, sensations et souffrances des esprits, relations d'outre-tombe, rapports sympathiques et antipathiques des esprits; retour à la vie corporelle, émancipation de l'âme, intervention des esprits dans le monde corporel, occupations et missions des esprits, rien ne nous a été caché.

J'ai dit que les esprits étaient en train de fonder non-seulement une doctrine et une philosophie, mais aussi une religion. Ils ont en effet élaboré un code de morale où se trouvent formulées des lois dont la sagesse me paraît très-grande, et pour que rien n'y manque ils ont dit quelles seraient les peines et les jouissances futures, ce qu'il fallait entendre par ces mots: Paradis, purgatoire et enfer. C'est, comme on le voit, un système complet, et je n'éprouve aucun embarras à reconnaître que si ce système n'a pas la cohésion puissante d'une œuvre

philosophique, si des contradictions y éclatent çà et là, il est du moins très-remarquable par son originalité, par sa haute portée morale, par les solutions inattendues qu'il donne aux plus délicates questions qui ont de tout temps inquiété ou préoccupé l'esprit humain.

Je suis complètement étranger à l'école spirite ; je ne connais ni ses chefs, ni ses adeptes ; je n'ai jamais vu fonctionner la moindre table tournante ; je n'ai de rapport avec aucun *medium* ; je n'ai été témoin d'aucun de ces faits surnaturels ou miraculeux dont je trouve les récits incroyables dans les recueils spirites que l'on m'envoie. Je n'affirme ni ne repousse absolument les communications des esprits ; je crois *a priori* que ces communications sont possibles et ma raison n'en est nullement alarmée. Je n'ai pas besoin, pour y croire, de l'explication que me donnait dernièrement mon savant ami, M. Louis Figuier, sur ces faits qu'il attribue à l'influence magnétique des *mediums*. J'attends d'ailleurs la publication prochaine des deux derniers volumes de l'*Histoire du merveilleux*, par M. Louis Figuier, pour traiter moi-même avec quelque développement la question du spiritisme ; non en savant, puisque je ne sais rien, non en adepte, puisque je ne le suis pas, mais en homme de sens et de bonne volonté qui se défie autant du scepticisme systématique des uns que de l'enthousiasme des autres.

Je ne vois rien d'impossible à ce que des relations s'établissent entre le monde invisible et nous. Ne me demandez pas le comment et le pourquoi ; je n'en sais rien. Ceci est affaire de sentiment et non de démonstration mathématique. C'est donc un sentiment que j'exprime, mais un sentiment qui n'a rien de vague et qui prend dans mon esprit et dans mon cœur des formes assez précises.

N'est-il pas vrai que chaque fois que nous respirons et aspirons, nous nous mettons en communication avec tous les éléments fluidiques et aromaux qui constituent notre atmosphère, éléments qui sont eux-mêmes en communication incessante et immédiate avec l'immense éther, avec l'espace infini dans lequel se meuvent non-seulement les myriades de mondes que notre œil découvre par une belle nuit, mais aussi d'autres myriades innombrables dont notre esprit seul soupçonne l'existence.

Si par le jeu de nos poumons, nous puisons dans l'espace infini qui nous environne, les fluides, les principes vitaux nécessaires à notre existence, il est bien évident que nous sommes en rapport constant et nécessaire avec le monde invisible. Ce monde est-il peuplé d'esprits errants comme des âmes en peine et toujours prêts à répondre à nos



appels? C'est là ce qu'il est le plus difficile d'admettre, mais aussi c'est ce qu'il serait téméraire de nier absolument.

Sans doute, nous n'avons pas de peine à croire que toutes les créatures de Dieu ne ressemblent pas aux tristes habitants de notre planète. Nous sommes assez imparfaits, nous sommes soumis à des besoins assez grossiers pour qu'il ne soit pas difficile d'imaginer qu'il existe des êtres supérieurs que n'étreint aucune peine corporelle, des êtres rayonnants et lumineux, esprit et matière comme nous, mais esprit plus subtil et plus pur, matière moins dense et moins lourde; messagers fluidiques qui unissent entre eux les univers, soutiennent, encouragent les astres et les races diverses qui les peuplent dans l'accomplissement de leur tâche.

Par l'aspiration et la respiration nous sommes en rapport avec toute la hiérarchie de ces créatures, de ces êtres dont nous ne pouvons pas plus comprendre l'existence que nous ne pouvons nous représenter leur forme. Il n'est donc pas absolument impossible que quelques-uns de ces êtres entrent accidentellement en relation avec des hommes, mais ce qui nous semble puéril c'est qu'il faille le concours matériel d'une table, d'une planchette ou d'un *medium* quelconque pour que ces relations s'établissent.

De deux choses l'une : ou ces communications sont utiles, ou elles sont oiseuses. Si elles sont utiles, les esprits ne doivent pas avoir besoin d'être appelés d'une façon mystérieuse, d'être évoqués et interrogés pour apprendre aux hommes ce qu'il leur importe de savoir; si elles sont oiseuses, pourquoi y avoir recours?

J'ai eu bien souvent l'occasion de parler de deux livres fort extraordinaires : *La Clef de la vie* et la *Vie Universelle*, publiés par Louis Michel, du Var. Michel est un de mes compatriotes, c'est un homme simple et droit, nullement lettré. Ce qu'il a écrit, nul parmi les plus lettrés — et je n'en excepte aucun, — n'aurait pu l'écrire. Michel affirme que ses livres, où éclatent tant de science et tant de poésie, lui ont été inspirés directement par un être supérieur, par un de ces fils aînés de Dieu qui sont spécialement chargés de faire progresser les mondes, de les faire passer de l'enfance à la puberté, de la puberté à la jeunesse et ainsi de suite, jusqu'à leur complet développement.

Je n'ai aucune répugnance à admettre ces influences, ces inspirations, ces révélations, si vous voulez. Ce que je repousse absolument, c'est que, sous prétexte de révélation, on vienne me dire : Dieu a parlé, donc vous allez vous soumettre. Dieu a parlé par la bouche de

Moïse, du Christ de Mahomet, donc vous serez juifs, chrétiens ou musulmans, sinon, vous encourrez les châtimens éternels et en attendant nous allons vous maudire ou vous torturer ici-bas.

Non ! non ! de pareilles révélations, je n'en veux à aucun prix ; au-dessus de toutes les révélations, de toutes les inspirations, de tous les prophètes présents, passés et futurs, il est une loi suprême : c'est la loi de la liberté. Avec cette loi pour base, j'admettrai, sauf discussion, tout ce qui vous plaira. Supprimez cette loi, il n'y a plus que ténèbres et violences. Je veux avoir la liberté de croire ou de ne pas croire et de le dire hautement ; c'est mon droit, j'en veux user ; c'est ma liberté et j'y tiens. Dites-moi qu'en ne croyant pas ce que vous m'enseigniez, je perds mon âme ; c'est possible. Je veux ma liberté jusqu'à cette limite ; je veux perdre mon âme si cela me plaît. Et qui donc ici-bas, sera juge de mon salut ou de ma perte ? Qui donc peut dire : celui-là est sauvé, celui-ci est perdu sans retour ? Est-ce que la miséricorde de Dieu n'est pas infinie ? Est-ce que, qui que ce soit au monde peut sonder l'abîme d'une conscience ?

Pour juger une doctrine quelconque il est un *criterium* infaillible ; c'est la place que cette doctrine fait à la liberté. Si elle la nie, la doctrine est radicalement mauvaise ; si elle ne l'admet qu'à demi, la doctrine est médiocre. Ce qui m'a surtout fait aimer la révélation que Michel a développée avec tant de magnificence dans les deux livres que je citais tout à l'heure, c'est que la loi de la liberté humaine y est affirmée à chaque page ; c'est que l'homme y est bien réellement l'arbitre de ses destinées ; c'est qu'il peut à son gré prendre la voie ascendante ou la voie descendante, celle qui mène vers la justice, vers le bonheur, vers la sérénité splendide des existences supérieures, ou bien celle qui conduit aux mondes inférieurs, aux mondes de haine et de violence. Mais si bas qu'il descende ainsi par le mauvais usage qu'il fait de sa liberté, l'homme n'est jamais perdu sans retour ; à chaque instant de l'une quelconque des existences qu'il traverse, il peut revenir sur ses pas et marcher vers les clartés divines en faisant le bien, en supportant courageusement ses épreuves. Là est la vérité.

C'est parce que cette doctrine se retrouve aussi dans le curieux livre de M. Allan Kardec, que je me réconcilie avec les esprits qu'il a interrogés. Le laconisme de leurs réponses prouve que les esprits n'ont pas de temps à perdre, et si je m'étonne de quelque chose, c'est qu'ils en aient encore assez pour répondre complaisamment à l'appel de tant de

gens qui perdent le leur à les évoquer. Ainsi on demande à un esprit : Qu'est-ce que Dieu ? Vous savez que le catéchisme répond : Dieu est un pur esprit qui ne peut tomber sous nos sens. L'esprit répond : Dieu est l'intelligence suprême, cause première de toutes choses.

Le catéchisme et l'esprit ont raison tous deux, je le crois, mais convenez que la réponse de l'un ne nous en apprend guère plus que celle de l'autre. Avons-nous besoin d'ailleurs d'en savoir davantage ? Êtres finis, nous ne parviendrons jamais à connaître l'infini, mais ce qu'il importe de savoir : c'est que Dieu est, c'est que nous sommes par lui et de lui, c'est que nous devons l'aimer non pas théoriquement, mais pratiquement en aimant nos frères, en aimant l'humanité ; c'est que la meilleure pratique de l'amour, c'est le dévouement aux autres.

Tout ce que disent d'une façon plus ou moins claire, plus ou moins sommaire les esprits dont M. Allan Kardec a colligé les réponses, a été exposé et développé avec une remarquable netteté par Michel qui me paraît être, à beaucoup près, le plus avancé et le plus complet de tous les mystiques contemporains. Sa révélation est à la fois une doctrine et un poème, doctrine saine et fortifiante, poème étincelant. Le seul avantage que je trouve aux demandes et réponses que M. Allan Kardec a publiées, c'est qu'elles présentent sous une forme plus accessible à la grande masse des lecteurs et des lectrices surtout, les principales idées sur lesquelles il importe d'appeler leur attention. Les livres de Michel ne sont pas d'une lecture facile ; ils exigent une tension d'esprit très-soutenue. Le livre dont nous parlons, au contraire peut être une sorte de *vade mecum* ; on le prend, on le quitte, on l'ouvre n'importe où, et soudain la curiosité est éveillée. Les questions adressées aux esprits sont celles qui nous préoccupent tous ; les réponses sont quelquefois très-faibles, d'autres fois elles condensent en peu de mots la solution des problèmes les plus ardues, et toujours elles offrent un vif intérêt ou de salutaires indications. Je ne sais pas de cours de morale plus attrayant, plus consolant, plus charmant que celui-là. Tous les grands principes sur lesquels se fondent les civilisations modernes y sont confirmés et notamment le principe des principes, la liberté ! L'esprit et le cœur sortent de là, rassérénés et fortifiés.

Ce sont surtout les chapitres relatifs à la pluralité des systèmes, à la loi du progrès collectif et individuel qui ont un attrait et un charme puissants. Pour moi, les esprits de M. Allan Kardec ne m'ont rien appris sous ce rapport. Il y a longtemps que je crois fermement au déve-

loppement progressif de la vie à travers les mondes; que la mort est le seuil d'une existence nouvelle dont les épreuves sont proportionnées aux mérites de l'existence antérieure. C'est du reste la vieille foi Gauloise, c'était la doctrine druidique, et les esprits n'ont rien inventé en cela; mais ce qu'ils y ont ajouté c'est une série de déductions et de règles pratiques excellentes dans la conduite de la vie. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, la lecture de ce livre, indépendamment de l'intérêt et de la curiosité qu'excite son origine, peut avoir un haut caractère d'utilité pour les caractères indécis, pour les âmes mal affermisses qui flottent dans les limbes du doute. Le doute! c'est le pire des maux! c'est la plus horrible des prisons, il en faut sortir à tout prix. Ce livre étrange en aidera plus d'un et plus d'une à affermir sa vie, à briser les verroux de sa prison, précisément parce qu'il est présenté sous une forme simple et élémentaire, sous la forme d'un catéchisme populaire que tout le monde peut lire et comprendre.

J'ai donné déjà un échantillon du laconisme de ces réponses; j'en pourrais citer beaucoup. Je trouve un chapitre intitulé : *Mariage et Célibat*. On a écrit des volumes sur ce sujet. Les esprits, eux, en leur qualité d'esprit n'y vont pas par quatre chemins et tranchent en deux mots les questions les plus ardues. On leur demande si l'indissolubilité du mariage est dans la loi de nature ou seulement dans la loi humaine. L'esprit répond sans hésiter : « C'est une loi humaine très-contraire à la loi de nature. Mais les hommes peuvent changer leurs lois, celles de la nature sont seules immuables. »

Voilà pour le divorce, voici maintenant pour le célibat : Le célibat volontaire, demande-t-on, est-il un état de perfection méritoire aux yeux de Dieu ? Et, toc, toc, l'esprit répond soudain : « Non ! et ceux qui vivent ainsi par égoïsme déplaisent à Dieu et trompent tout le monde ! » Attrape ! mais il y a un correctif. Le questionneur, qui était peut-être célibataire, demande si le célibat n'est pas louable quand il est consenti comme un sacrifice dans le but de se vouer plus entièrement au service de l'humanité. Et l'esprit qui n'est pas bête se hâte de répondre : « Cela est bien différent; j'ai dit : par égoïsme. Tout sacrifice personnel est méritoire quand c'est pour le bien; plus le sacrifice est grand, plus le mérite est grand. » Et ainsi tout le monde est satisfait, car il n'est pas de célibataire qui ne puisse se dire que pour lui le célibat est un sacrifice dans le but de se vouer plus entièrement au service de l'humanité. J'ai souvenir du plus égoïste des hommes qui, par égoïsme, restait célibataire, et qui prétendait qu'il s'imposait ce sacri-

fiée par amour pour les enfants qui auraient pu naître de lui et qui auraient peut-être été fort malheureux ici-bas. C'est ainsi qu'il est toujours avec le ciel des accommodements.

Je me hâte de dire cependant que toutes les réponses des esprits ne sont pas aussi superficielles que celles dont je viens de parler. C'est l'ensemble de ce livre qui est remarquable, c'est la donnée générale qui est empreinte d'une certaine grandeur et d'une très-vive originalité. Qu'elle émane ou non d'une source extra-naturelle, l'œuvre est saisissante à plus d'un titre, et par cela seul qu'elle m'a vivement intéressé, je suis fondé à croire qu'elle peut intéresser beaucoup de gens.

Avant de quitter la plume, je demande la permission de présenter à nos lecteurs un révolutionnaire de mes amis, mais un révolutionnaire scientifique bien entendu, M. Charles Emmanuel, déjà nommé. M. Charles Emmanuel est en train, depuis plusieurs années, et à la suite de longs travaux, de bouleverser l'astronomie. Il renverse toutes les lois connues ; il établit le contraire de tout ce qu'on croit ; il prétend et il prouve que la loi de Newton n'est pas absolument irréprochable ; que la terre tourne dans un sens tout contraire à celui que les astronomes ont déterminé jusqu'ici, que sais-je encore ? Bref, c'est un révolutionnaire. L'Académie des sciences n'a pas encore prononcé son verdict sur ce grand coupable, mais en attendant que les savants se décident à l'excommunier ou à lui donner raison, M. Charles Emmanuel se décide à saisir le public et à faire des conférences astronomiques qui auront lieu tous les mardis et samedis, de deux à quatre heures, rue de Valois, 9, salle de l'ancien Athénée. Il est bien entendu que ces conférences seront gratuites.

LOUIS JOURDAN.

---

# SUR L'ÉDUCATION DES FEMMES

---

DE L'ÉDUCATION EN GÉNÉRAL. — DU RÔLE DES FEMMES DANS LE MONDE.

---

L'éducation, pour être rationnelle et surtout féconde, doit développer l'individu dans le sens du rôle qui lui a été donné par la nature; si elle s'en écarte, quelque brillants que soient les résultats obtenus, ils sont peu durables, et lorsque ces résultats persistent, ils sont une source de chagrins pour celui ou celle qui a été ainsi soustrait à une existence normale. C'est pourquoi, tout en tenant un juste compte des facultés particulières et des circonstances personnelles, la plus large part doit être donnée au développement des facultés génériques qui appartiennent, soit à l'un, soit à l'autre sexe.

C'est là une vérité si simple qu'il semble au premier abord qu'elle ait toujours été et qu'elle soit toujours mise en pratique. Pour peu qu'on y réfléchisse cependant, on verra qu'elle est souvent laissée de côté; l'éducation cléricale, par exemple, tend à développer, chez les jeunes gens, des qualités qui sont du ressort de la femme, et qui, vertus chez cette dernière, deviennent erreurs chez l'homme, qu'elles rendent impropre à la vie active de la société. La douceur, l'abnégation, l'obéissance, l'humilité, une certaine dose de mysticisme et de sensibilité, ne sont point à coup sûr des facultés de premier ordre, pour le sexe dont la nature a fait, évidemment, la partie active et spontanée de l'humanité. Qu'en arrive-t-il? Tandis que l'éducation acquiert, par la puissance des premières habitudes, une force que rien ne peut détruire, la nature, qui ne perd jamais ses droits, lutte pour reprendre l'empire qu'on lui a arraché; par instants elle triomphe, par ins-

tants l'éducation reprend le dessus ; la vie perd alors son caractère de franchise, en même temps que l'individu, privé du bénéfice qui serait résulté de la concordance de ses forces, reste, dans la société, au-dessous de sa véritable valeur. S'il essaie de reprendre son niveau, dépourvu qu'il est des armes naturelles de l'homme : l'énergie, la confiance de la force et du droit, la lutte franche et ouverte, il a recours à celles de la femme : la ruse, l'adresse, la patience, la vigilance à profiter de l'occasion d'un instant, et la souplesse qui multiplie sur tous les points, des attaques dont pas une seule n'a de force isolément, mais qui toutes ensemble sont irrésistibles.

Tel est à peu près, et du plus au moins pour l'homme, le résultat d'une éducation qui atrophie ses facultés génériques, au profit d'inclinations secondaires, lesquelles, dans l'ordre de la nature, ne sont destinées qu'à servir de point de contact et de réunion aux deux moitiés de l'humanité ; et il n'est pas besoin d'une longue réflexion pour se convaincre que, fatale à l'individu, cette déviation imprimée par une éducation fautive, est fâcheuse aussi pour la société, qu'elle prive non-seulement de l'emploi de forces vives, mais qu'elle surcharge d'une proportion anormale de résistance et d'inertie.

D'un autre côté, on a essayé, dans ces derniers temps, d'améliorer l'éducation des femmes, et l'on a cru qu'il suffisait pour cela d'augmenter la part d'instruction qui leur était accordée ; on n'a pas réfléchi que leur donnant une instruction semblable à celle de l'homme, seulement moindre, on n'élevait pas leur valeur comme femmes, mais qu'on en faisait simplement, sous le rapport intellectuel, des hommes inférieurs ; ce qui, sans les rendre aptes à jouer aucun rôle utile dans la société, les éloigne de leur véritable mission de tous les pas qu'elles ont faits dans cette voie étrangère. Au surplus, ceci trouvera son développement plus tard, j'ai voulu seulement montrer que l'éducation des deux sexes était plus souvent confondue qu'on ne le croirait généralement.

Le point de départ de tout système d'éducation doit donc être la définition exacte du rôle auquel l'individu est appelé par la nature, et dont il pourra s'écarter lui-même plus tard, selon les événements de sa vie, et s'il juge à propos de le faire, mais que l'éducation ne doit jamais perdre de vue. Quant aux moyens d'action qui mettront la théorie en œuvre, ils sont comparativement secondaires, parce qu'ils varient nécessairement selon les époques et les coutumes, tandis que ce qui est de la nature ne change pas — au moins en tant que rapport. — En effet, l'homme a été moins instruit qu'il ne l'est, les fem-

mes plus ignorantes et plus esclaves, mais de l'homme à la femme, la nature aussi bien que la valeur du rapport n'a jamais changé.

Comme c'est uniquement de l'éducation des femmes qu'il s'agit ici, c'est uniquement aussi le rôle de la femme dans la société que nous rechercherons.

La femme est-elle principalement la compagne de l'homme, et faut-il améliorer et élargir son éducation, seulement afin que son mari puisse retrouver auprès d'elle la vie intellectuelle à laquelle il est accoutumé?

Cette opinion est à peu près celle qui a été le plus généralement émise depuis une dizaine d'années; s'en suit-il qu'elle soit juste? C'est ce que l'examen nous montrera.

L'homme qui vit le plus de cette vie intellectuelle tant préconisée, qui a passé sa journée à remuer des idées, revient-il auprès de sa femme pour en agiter encore? Je ne le pense pas.

Je suppose que la femme ait été imbue de ce préjugé nouveau-né: qu'elle doit continuer au foyer domestique la vie du dehors, et entretenir son mari des idées qui l'intéressent le plus; elle atteindra, à coup sûr, un de ces trois buts: ou elle aura moins que son mari l'intelligence des choses dont il s'occupe, et elle l'ennuiera; ou elle sera à sa hauteur, et elle continuera pour lui sans utilité la fatigue du jour; ou elle lui sera supérieure, et il en sera humilié; et cela sans qu'il en résulte aucun bien pour le mari, car s'il suit les idées de sa femme, outre qu'il est annihilé, comme rien ne vaut la spontanéité, il les suit mal, revient de temps à autre aux siennes, et perd le résultat utile des unes et des autres.

Si donc la nature avait formé la femme pour être la compagne intellectuelle de l'homme, il faut avouer qu'elle aurait bien mal réussi.

— Mais sans vouloir en faire sa compagne intellectuelle, la nature a-t-elle formé la femme pour l'homme, c'est-à-dire pour le mari? Je suppose qu'il en soit ainsi, et la supposition est d'autant plus aisée que tacitement presque tout le monde agit comme si rien n'était plus clairement démontré. La jeune fille est élevée à considérer le mariage et le mari comme un idéal, et les vertus qu'on exige d'elle, aussi bien que les défauts qu'on lui tolère, ont constamment pour objet l'époux indéfini et inconnu qui flotte pour elle dans les brumes de l'avenir.

Or, il est impossible que la jeune fille se fasse des vertus en vue de l'homme qu'elle épousera un jour sans supposer chez ce dernier des



vertus correspondantes auxquelles se rattacheront les siennes. Le mari arrive, il a beaucoup de qualités d'ailleurs, mais aucune ou fort peu de celles que la femme s'attendait à trouver en lui ; car, comme la vie à deux est différente de la vie isolée, elle roule ordinairement sur d'autres principes moraux, et l'on ne peut guère avant de l'avoir commencée, savoir de quelle manière elle sera constituée. La jeune fille, qui s'est fait un idéal, sera donc presque toujours trompée, quand bien même son idéal serait inférieur à ce qu'elle rencontre. Et voilà la base de toutes ses vertus écroulée !

Dans de pareilles données, la femme souffre plus ou moins de la perte de ses illusions, et elle en a plus ou moins conscience. Selon son caractère, ou elle s'absorbera dans la partie matérielle de la vie de famille, c'est-à-dire dans les soins de sa maison, et elle ne tiendra pas plus de place dans la vie de son mari qu'une gouvernante à gages, ou elle se révoltera contre les liens qui la tiennent attachée.

Si elle est oisive, très-probablement c'est ce dernier résultat qui arrivera. Elle croira qu'elle a mal rencontré dans le choix de son mari, et sera aisément amenée à attribuer à d'autres le caractère qu'elle avait rêvé. De là, le sophisme naturel aux femmes qui ont usé avec leur première jeunesse leur passivité et leur résignation, et qui sentent s'éveiller en elles le besoin de l'activité, sophisme qu'on leur répète assez du reste, pour le faire naître chez celles qui ne l'auraient point conçu d'elles-mêmes, et ébranler parfois celles qui le rejettent avec le plus d'indignation.

— Si la femme est faite pour l'amour et pour l'homme, pourquoi ne pouvoir briser des liens mal assortis ?

— Pourquoi pas le divorce ?

Ce premier point gagné, la logique continue :

— Pourquoi l'amour serait-il une faute chez la femme puisqu'il lui est si naturel, et qu'il éveille en elle les sentiments les plus dévoués et les plus héroïques ?

— Pourquoi pas la liberté de l'amour ?

— Et s'il n'y a que les lois humaines qui s'y opposent, tandis que le cœur se révolte et crie, pourquoi pas rompre avec les lois humaines ou tout au moins les éluder ?

A ce point là, quelle que soit d'ailleurs l'existence de la femme, et demeurât-elle toujours matériellement irréprochable, la famille est rompue de fait, sinon de droit.

L'homme ne peut donc se placer comme le but de toutes les idées de la femme, sans s'exposer à voir ce but changer constamment d'in-

dividus; or, ce qui amène nécessairement la destruction de la famille ne peut être une loi de la nature.

Je ne sais si en France, où l'on vit principalement d'instinct, ces questions ont jamais été agitées sérieusement, mais elles ont été souvent posées et sont restées sans solution claire, tandis que de l'autre côté des mers, dans la mère-patrie des théories sans frein, elles sont arrivées du premier bond avec Andrews à leur seule conclusion équitable et logique, l'amour libre. Et en effet, toutes les fois que dans la vie de la femme on donnera une importance de premier ordre à l'amour, il faudra nécessairement en arriver là.

Mais laissons cela et continuons.

La femme est-elle faite pour l'enfant?

C'est là une question beaucoup plus grave et qui mérite qu'on s'y arrête sérieusement.

Que l'enfant dépende principalement de la mère, c'est un fait certain; que la mission de la femme soit seulement d'élever l'enfant, c'est beaucoup dire.

Et d'abord l'éducation de l'enfant n'occupe-t-elle que la femme?

Dans les premières années, oui; plus tard, non. Si l'enfant est un fils, le père réclame à juste titre une grande part dans son éducation; une éducation d'homme confiée à une femme serait molle et abâtardie, au moins le plus souvent.

Si l'enfant est une fille, la part du père est moindre, mais il s'en faut qu'elle soit nulle. Il est un fait bizarre, mais qui n'en est pas moins réel, c'est que la mère, si sa fille est douée d'une disposition plus libre et plus hardie qu'il n'est accoutumé chez les femmes, ne la contiendra que faiblement; il semble, dans ce cas-là, qu'elle ne soit pas fâchée de voir sa fille prendre une liberté d'essor qu'elle n'eût point cherché à réclamer pour elle-même; le père au contraire s'effraie aussitôt; quelque vie qu'il ait menée d'ailleurs, il cherche à retenir sa fille dans les limites conventionnelles de la vie des femmes, limites que son amour-même lui fait tendre sans cesse à resserrer. En un mot, il aime que sa fille lui représente l'idéal de femme qu'il a rêvé, et l'on ne peut nier qu'il n'exerce ainsi sur elle une très-grande influence.

La mère n'est donc pas seule à élever l'enfant, fille ou fils; mais fût-elle seule, l'éducation de l'enfant n'occupe pas toutes ses années, pas plus qu'elle n'occupe toutes ses pensées. Il est même à remarquer qu'il est fâcheux pour l'enfant d'être le but unique de sa mère; la liberté de son développement en souffre; un amour aveugle lui impose sans s'en douter mille entraves qui contrarient et font dévier

son intelligence et son cœur ; l'enfant qui n'a pas connaissance de cette tyrannie, mais qui n'en souffre pas moins, proteste à sa manière contre la gêne qu'elle lui fait éprouver, et il devient ou paraît ingrat, alors qu'il lutte seulement par un instinct conservateur. La mère d'ailleurs qui n'a d'autre but que son enfant, devient hors d'état de l'élever parce qu'il faut regarder plus haut que son œuvre, quand on veut qu'elle soit bien faite ; si donc l'enfant est l'œuvre de la femme, il faut que celle-ci soit mue par une pensée étrangère et supérieure à l'enfant, et alors il devient impossible de dire que la mère est faite pour l'enfant, puisqu'une grande partie d'elle est hors de lui.

Mais si la femme n'est faite uniquement ni pour l'homme ni pour l'enfant, sera-t-il juste de dire qu'elle est faite pour l'un et pour l'autre, c'est-à-dire pour la famille ?

Sans doute c'est là que son action se développe davantage, mais il y a des femmes qui n'ont plus ou qui n'ont jamais eu de famille ; c'est peut-être un fait anormal, mais, à coup sûr, s'il n'est point le résultat direct des lois de la nature, il dérive nécessairement de celles de la société, qui sont pour l'humanité une seconde nature à laquelle il est tout aussi difficile de se soustraire qu'à la première, si ce n'est plus. Les femmes sans famille sont-elles, par ce seul fait, privées dans la société de toute espèce de rôle ?

Si oui — la question est jugée, la femme est créée pour la famille.

Si non — le rôle de la femme est plus général, et il nous reste à lui trouver une définition plus large.

La femme sans famille n'en a pas moins un entourage et des amis ; elle n'en a pas moins à remplir des devoirs journaliers quels qu'ils soient ; elle échange des affections qui, pour n'être pas concentrées sur un seul point, pour être plus libres parfois, n'en ont pas moins une influence directe sur ceux qui en sont l'objet. Son activité s'exerce en tous sens sur ses proches, sur les enfants qu'elle voit élever sous ses yeux et sur lesquels elle épanche ce sentiment maternel qui existe toujours chez les femmes ; elle se mêle à la vie de ses amis plus directement aussi que si elle avait une famille à elle, par cela seul que n'ayant point d'intérêt propre, elle est toujours prête à embrasser ceux des autres ; elle vit enfin de la vie de tous. N'exerce-t-elle aucune action propre ? N'a-t-elle aucun rôle qui puisse être défini ? Est-il indifférent enfin à la société qu'elle ait tel vice ou telle vertu ?

Non sans doute ; les femmes qui dans aucun état, sous aucune forme d'existence ne peuvent se défaire d'une part d'influence sur

tout ce qui les approche, reçoivent en même temps que cette influence le devoir de la faire servir au bien.

Enfin, dans tout état, il est vrai de dire que les femmes sont la conscience de l'humanité ; conscience juste ou injuste, aveugle parfois et qu'il est nécessaire d'éclairer et d'épurer sans cesse. Là est l'expression la plus complète de leur devoir ici-bas ; elle comprend tout ; la vie conjugale, la vie maternelle, les relations de société. C'est aux femmes qu'il appartient plus particulièrement de discerner le bien d'avec le mal, et c'est pourquoi tout ce qui est presque indifférent chez l'homme où il n'a que la valeur d'un fait, prend chez la femme une importance beaucoup plus grande parce qu'il acquiert la valeur d'un principe. D'où il résulte que le code moral de la femme doit être inflexible, et toujours s'élever en proportion de celui de l'homme, si l'on ne veut que le code moral de l'homme ne s'abaisse en proportion de celui de la femme.

Vue de ce point, la femme, quelles que soient les circonstances de sa vie, peut toujours rester dans son rôle. Est-elle épouse, elle se souviendra qu'elle est l'âme et la conscience du foyer ; que son mari qui lutte sans cesse au dehors contre les mille difficultés de l'existence pratique, et qui peut d'un instant à l'autre se sentir entraîné à transiger avec ses principes, doit retrouver auprès d'elle la clarté d'un jugement plus aisément sûr et désintéressé, parce qu'il est plus isolé des influences extérieures ; qu'elle doit le soutenir dans les découragements qui résultent nécessairement d'une grande dépense de forces et de volonté, et s'il éprouve des revers, le consoler en lui représentant constamment l'assurance du devoir accompli.

Le mari peut changer ; sa vie est mobile, il représente l'activité et le progrès.

La femme doit être invariable, elle représente la station, l'acquit de l'humanité.

Et, pour peu qu'on y réfléchisse, on verra que le calme, la persévérance, la droiture inflexible, le dévouement au devoir, ont formé les plus belles vies de femmes.

Si la femme est mère, elle forme et nourrit la conscience de son enfant ; c'est par cela seul qu'elle est dans son rôle, et non point par l'amour qu'elle ressent pour l'être à qui elle a donné la vie, car la femme qui démoralise son enfant peut bien l'aimer d'un amour de panthère pour ses petits, elle n'est point dans son véritable rôle.

Et ce qui prouve bien que la femme est faite pour quelque chose de plus que la famille, c'est qu'il ne lui suffit pas d'aimer son mari

et ses enfants pour remplir son devoir, même devant l'opinion publique; car, que dirait-on d'une femme qui ferait de son mari un voleur et un faussaire pour enrichir ses enfants? ou qui pousserait son mari au mal pour le faire avancer dans quelque voie ambitieuse?

Dans les relations de société, et si la femme n'est point mariée, elle peut se souvenir encore que toute l'influence dont elle dispose appartient au bien; et cette influence renaît sous mille formes et s'exerce de mille manières.

La femme n'a donc qu'un rôle, intellectuellement parlant, rôle qu'elle répète, à la fois ou séparément, vis-à-vis de son mari, de son enfant ou du monde, et qui peut changer d'expression sans changer de nature; elle est, comme nous l'avons dit, la conscience de l'humanité.

Et si l'on voulait chercher dans l'histoire la preuve de cette vérité, on trouverait peut-être que dans l'antiquité où le monde enfant n'a pas de conscience, où le bien et le mal sont à peine définis, la femme semble à peine exister; que dans le monde chrétien, l'importance de la femme s'élève de la même proportion que la conscience générale, et qu'enfin notre époque, qui est celle où se définissent les plus larges traits du juste et de l'injuste, et où ils se dégagent des vieilles entraves de la peur et de l'intérêt, est aussi celle qui s'est le plus préoccupée des femmes, et qui peut-être a le plus subi leur secrète influence.

MARIA CHENU.

# FRÈRE THOMAS DE TORQUEMADA

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

---

Saint Dominique a créé un de ces grands corps moraux du moyen-âge dont chaque membre est solidaire, dont chaque acte de chaque membre est un acte commun à tous.

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de plus grands ennemis de la vertu, ni de machine plus énervante pour la volonté humaine que certains ordres monastiques.

Si vous êtes un honnête homme, le déshonneur du membre le plus infime de l'ordre vous déshonore légalement; si vous n'êtes pas un honnête homme, l'honneur de la Compagnie vous couvre de son manteau. Il n'y a plus rien qui vous stimule au bien ni au mal : vous restez une mécanique organisée ; voilà tout.

Cette solidarité que les siècles n'effacent point, les Dominicains n'ont pas oublié d'en user.

Au treizième siècle, Dominique, leur père commun, était un homme vertueux, — il était vertueux de prêcher une croisade contre les Albigeois ; il était vertueux de s'associer aux travaux de Montfort, d'être l'hôte de Montfort, d'être le conseil de Montfort, l'ami de Montfort, de marier solennellement le fils de Montfort, Amaury ; il était vertueux d'avoir un sixième de la dîme pour sa part de la dépouille des vaincus (1). Montfort représentait en Languedoc la cité du monde, et Dominique la cité de Dieu, selon l'expression pittoresque du fils

(1) Voir Guétif et Echard, chargés plus tard de cataloguer les gloires de leur ordre. *Script. ordinis prædicatorum*. — Paris. 1715-17; 2 vol. in-folio.

spirituel et biographe de ce dernier, Henri Dominique Lacordaire, de l'Académie française.

Dominique a donc été longtemps un Pierre l'Hermitte et Montfort un Godefroy de Bouillon.

Depuis, l'objet de la vertu a changé : il n'est plus guère admis qu'on mérite d'être canonisé à emplir les puits de femmes vivantes et à dépeupler par le fer et par le feu dix mille lieues carrées de terre en vingt ans.

Donc, à partir du jour où Montfort est tombé de la catégorie des grands hommes dans celle des scélérats, les Dominicains n'ont plus entendu que Dominique ait contribué à ses bonnes œuvres. Il était à la besogne pourtant, M. Lacordaire, il est bien juste qu'il soit à l'honneur ni plus ni moins que la bannière de Jeanne d'Arc. Pourtant la besogne accomplie par saint Dominique n'est pas le seul épisode de ce genre qu'on trouve dans l'histoire de son Institut.

Certes, saint Dominique, une épée dans une main et une branche d'olivier dans l'autre, tel qu'on le représente sur la bannière de l'inquisition de Goa, debout, le chef rasé et sous son costume cénobitique, dans les champs dévastés du Languedoc, a bien de quoi étonner un peu.

Saint Thomas d'Aquin couvert de la robe des inquisiteurs et démontrant la légitimité de leurs faits et gestes avec le sang-froid d'une conscience en repos et la verbosité austère de la méthode syllogistique, donne le frisson, plus que ne ferait l'aspect du *Quemadero* de Séville, surmonté de ses quatre prophètes de pierre, dans le ventre desquels hurlaient d'angoisse et de douleur, invisibles, les malheureux que le feu consumait avec une lenteur sinistre, plus que l'odeur de graisse humaine que respiraient les assistants, plus que cette suie d'os calcinés dont parlent les chroniques, qui montait en étincelles vers Dieu, et dont Chateaubriand a vu des vestiges sur les parois délabrées de ce four à cuire des hommes.

Il y a mieux que Thomas d'Aquin dans les Annales de l'ordre des inquisiteurs.

Frère Thomas de Torquemada était un homme pieux et sévère pour lui-même, comme Thomas d'Aquin ou comme l'abbé de Rancé, le Torquemada des sens et de la volonté.

Néanmoins, Frère Thomas de Torquemada a fait brûler juridiquement dix mille personnes et torturer plus ou moins cruellement cent mille autres, et Frère Thomas de Torquemada a fait cela le cœur en paix, sans remords, calme et recueilli comme un homme qui prie

Dieu en actions; *in hoc Sancto opere consenuit* : il a vieilli à cette sainte œuvre, disent avec la même paix du cœur ses biographes Guétif et Échard, religieux de l'ordre de Saint-Dominique.

L'histoire, depuis trois siècles, est un mensonge perpétuel et flagrant, répète le Père Lacordaire après de Maistre. On n'essuie pas avec une boutade un passé taché de sang. Dans tous les cas, je n'aurai recours qu'à des documents ecclésiastiques. Il suffirait de compulsier les travaux des Dominicains eux-mêmes pour éclairer à leur sujet.

L'exposé pur et simple des exploits dont les écrivains de l'ordre lui font honneur, le qualifierait d'une façon terrible. La lumière n'est pas faite sur les Frères Prêcheurs.

On tirerait de Guétif et Échard seuls une galerie de portraits effrayants pour un public contemporain.

Cependant, il y a cent cinquante ans, Guétif et Échard faisaient œuvre pie. Officiellement leur manière de voir était encore fort édifiante.

J'imagine qu'il n'en est plus tout à fait de même aujourd'hui. Il n'importe; il reste des gens prêts à se porter garants de ces lugubres souvenirs. Qu'ils s'en accommodent comme ils pourront : elle aussi la honte est devenue matière de gloire.

Aux époques d'honneur social comme la nôtre, l'assumer volontairement, est un cachet d'indépendance, une marque de caractère que plusieurs ambitionnent d'afficher, il vaut encore mieux être Thersite que n'être rien du tout.

Il est réel que si Torquemada n'avait pas tant brûlé, personne, de nos jours, n'eût prononcé son nom, pas même les membres de l'ordre de Saint-Dominique dont il n'eût pas été une des illustrations de meilleur aloi. Torquemada demeure honoré parmi les siens. Qu'on voie plutôt : « Frère Thomas de Torquemada (1), fils de Pierre Ferdinand, propre frère de notre Jean, cardinal de Torquemada, a fourni le premier un membre à l'Ordre dans la ville de Valladolid (il y a vraiment lieu d'en être fier).

Il brilla de cette pureté de vie (quand je disais qu'il était un homme pieux !) et de ce zèle ardent pour la discipline qui provoque l'admiration et sert d'exemple à tous. (Austère et Pharisien comme j'ai dit, il aimait la lettre des lois).

Adonné à l'étude de la discipline (de la lettre), il s'y appliqua si fortement que, non-seulement il obtint bientôt le titre de Præsenta-

(1) Guétif et Echard. — I, page 892.



lus (?), mais que les honneurs suprêmes de l'École lui furent plusieurs fois offerts par les préfets de l'Ordre, honneurs que du reste il refusa constamment d'agréer par modestie.

Élu Prieur du couvent de Ségovie, il le dirigea pendant vingt-deux années entières avec l'approbation de chacun, et cette charge lui valut pour le restant de sa vie la dénomination de Prieur de Ségovie.

Cependant ce n'était point seulement auprès des siens que le nom de Thomas était illustre; il acquit une telle considération partout, auprès des rois catholiques Ferdinand et Isabelle eux-mêmes, que personne ne le jugeait indigne des plus hauts honneurs de l'Église d'Espagne.

Cependant, appelé à diriger les dits rois par la confession et dans leur conseil d'État (eh ! oui, Torquemada fut le confesseur de Ferdinand le catholique et d'Isabelle la catholique (1), il refusa toutes les dignités de l'Église d'Espagne, ne consentant à accepter sur tous les royaumes de la couronne que celle d'inquisiteur général du saint Office qu'il s'était chargé d'ériger.

Elle lui fut confiée à la demande des mêmes rois par le pape Sixte IV, en 1483, et il la défendit avec un cœur invincible. Il ramena au troupeau du Christ d'innombrables juifs ou chrétiens infectés des rites Judaiques ; il fut l'auteur que ceux qui persévérèrent dans leur aveuglement et dont toute l'Espagne était infestée et qui écrasaient la foi, furent expulsés du royaume, et afin d'obtenir que l'édit royal fut exécuté, il dut vaincre les obstacles accumulés par les grands de la cour auxquels la grande quantité d'or que leur offraient les Juifs ne semblait pas à dédaigner.

Il promulgua les lois à observer par le Sacré Tribunal, institua, conformément aux pouvoirs qui lui étaient confiés, des inquisiteurs spéciaux dans les diverses provinces de la monarchie, n'omit en rien ce qui était nécessaire pour conserver désormais la foi qu'il avait épurée et défendue. Homme brûlé du zèle de la maison de Dieu (*exarsuans zelo domus Dei*), il vieillit à cette sainte œuvre (*in hoc sancto opere consenuit*) jusqu'à ce que s'étant enfin retiré au couvent d'Avila qu'il avait fondé, il y rendit son âme à Dieu (une belle âme !) en 1498, le 16 des kalendes d'octobre. « Le biographe indique ici plusieurs ou-

(1) Qui est-ce qui s'inquiète de nos jours, d'où vient aux monarques espagnols ce titre de Majesté catholique, si célèbre dans les annales de la diplomatie ? Il leur vient de Ferdinand et d'Isabelle, et il leur fut concédé sous le ministère de Torquemada, comme une récompense de ses œuvres. Je refuse de poursuivre.

vrages où l'on peut s'édifier sur le chapitre de son héros. Il écrivit divers réglemens et statuts touchant le mode de procéder des inquisiteurs de la foi contre les hérétiques. D'abord, 28 articles ou statuts, en assemblée générale à Séville, en 1484, le 29 novembre. De même divers autres statuts au même lieu, en 1485.

De même 15 autres statuts dans une autre assemblée générale, à Valladolid, en 1488, le 27 septembre.

De même 16 autres, à Avila, en 1498, à Avila, à la veille de mourir !

Ils ont été réunis et imprimés avec d'autres du même genre par ordre d'Alphonse, cardinal Manrique et inquisiteur général d'Espagne, sous ce titre : « Copilacion de las instrucciones del oficio de la Santa Inquisicion hechas por el muy reverendo Señor fray Tomas de Torquemada, prior del monasterio de Santa Cruz de Segovia, primero Inquisitor general de los reynos y señorios de España ; y por los otros Reverendissimos Señores Inquisidores generales que despues sucedieron, cerca de la orden que se ha de tener en el exercicio del Santo Oficio (Madrid, Alphonse Gomez, 1576, in-folio). — Compilation des instructions concernant l'office de la sainte inquisition, promulguées par le T.-R.-P. Th. de Torquemada, prieur du monastère de Santa Cruz, à Ségovie, premier inquisiteur général des royaumes et seigneuries, et par les autres T.-R.-P. inquisiteurs généraux qui lui ont succédé depuis, touchant le mode qu'il convient d'observer dans l'exercice du saint office. »

Je ne sache pas qu'on ait quelquefois énuméré des forfaits avec plus d'onction et, disons-le, de bonne foi.

Leur naïveté accuse l'éducation qu'ils ont reçue, avec plus d'éloquence que n'en ont déployée Luther et son successeur Arouel.

On éprouve, à cette placidité de langage, que les moines Dominicains ne formulent pas une opinion personnelle à l'occasion de Torquemada et de ses fonctions, mais une opinion consacrée par le droit public en vigueur. On essaierait de se persuader le contraire qu'il n'y aurait pas moyen de réussir.

Qu'on lise en effet ceci « Nous, Antoine Cloche, professeur de théologie sacrée, maître-général et serviteur de tout l'ordre des Frères-Prêcheurs, salut : Par la teneur des présentes et de l'autorité conférée à nous par notre charge, nous donnons licence au frère Jacques Échard, de notre province du roi Saint-Louis (1), d'impri-

(1) Qui sollicita du Pape, en 1255, l'établissement de l'inquisition en France, requête à laquelle Sa Sainteté ne fit aucune difficulté d'acquiescer comme de juste.

« mer un ouvrage qui a pour titre : Les écrivains de l'ordre des Frères-  
« Prêcheurs recensés et mis en lumière avec des notes historiques et  
« critiques, à condition qu'il soit d'abord approuvé par les frères  
« Michel Lequieu et Denys d'Albizi et que les autres choses de droit  
« soient observées. In nomine patris et filii et spiritus sancti, Amen.  
« Donné à Rome, en notre couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, le  
« 13 janvier 1714. »

« Signé : Antoine CLOCHE, maître-général de l'ordre. »

APPROBATION DES THÉOLOGIENS DE L'ORDRE.

« Nous soussignés, par ordre du T.-R.-P. Antoine Cloche, maître-  
« général de l'ordre des frères-prêcheurs, avons lu l'ouvrage qui a  
« pour titre : (comme plus haut), jadis commencé par J. Guétif, du  
« même ordre et de la maison de la Sainte Annonciation de Paris, et  
« récemment achevé *heureusement* par le R. P. J. Échard, du même  
« ordre, professeur du même couvent... (suit un éloge très-motivé de  
« l'ouvrage); nous n'avons enfin rien trouvé dans cet immense travail  
« qui soit *contraire à la foi orthodoxe et aux bonnes mœurs*. Donné à  
« Paris, l'an de notre salut 1719.

Signés : Michel LEQUIEU, professeur de théologie sacrée ;  
A. DENYS SIMON, d'Albizi, docteur en théologie.

Ainsi, au jugement des théologiens de l'ordre de Saint-Dominique, l'approbation confite de l'œuvre accomplie par frère Thomas de Torquemada, n'est contraire ni à la foi orthodoxe ni aux bonnes mœurs; les horreurs du Quemadero non plus. Je ne veux pas m'attacher à démontrer la valeur légale du livre et de la doctrine qu'il renferme. Je me borne à constater que les Dominicains n'oseraient pas le traduire en français.

Ainsi vont les choses : il y a deux siècles, on ne parlait que de *Pater Noster Dominicus qui primus inquisitoris munus exercuit*, de notre père Dominique qui le premier a rempli les fonctions d'inquisiteur. On béatifiait avec solennité un inquisiteur d'Espagne, tué dans l'exercice de ses fonctions par les parents de ses victimes; on exaltait la torche de Torquemada : *in hoc sancto opere consenuit*. Aujourd'hui on dépose à terre le fardeau devenu trop lourd. On voudrait même le charger sur les épaules d'autrui.

Après tout, il ne faut pas trop en vouloir à ceux qui agissent de cette manière : c'est en quelque sorte un acquiescement de leur part à la réalité du mal qu'ils ont commis.

Dans sa vie de saint Dominique, le révérend père Lacordaire décline pour son ordre et pour la papauté toute espèce de complicité avec l'inquisition d'Espagne.

Ce n'a été qu'une institution politique et royale. Je me trompe : ce n'a point été une institution royale, car Charles-Quint et Philippe II lui sont, à bon droit, chers à divers égards. Qu'est-ce donc que c'est ? c'est... mais c'est un produit du caractère espagnol. Je crois que si on le pressait fort, le père Lacordaire consentirait à en faire une importation du Simoun d'Afrique, voire une malice de Satan.

Il est vrai, d'une part, que plusieurs villes d'Espagne ont revendiqué l'honneur d'avoir vu naître l'inquisition dans leurs murs, comme plusieurs villes de la Grèce se sont disputées jadis celui d'avoir donné le jour à Homère. Il est encore vrai, d'autre part, que les Espagnols aimaient à voir brûler en grande pompe, à l'exemple des populaces que l'aspect du sang et des souffrances délecte, à l'exemple de la plèbe romaine du temps de Commode.

Entre un *auto-da-fe* (acte de foi) et un combat de gladiateurs, il y a de la différence. D'un côté, c'était plutôt la lutte qui captivait les foules antiques ; en Espagne, c'était plus particulièrement le décor de la scène et l'aspect de la chair qui brûle. Au point de vue moral, la plèbe romaine n'était pas si lâche.

Quoi qu'il en soit, il faut moins en accuser le caractère des Espagnols de cette époque que leur éducation.

La faiblesse est lâche et cruelle, a dit Rousseau, et ils en étaient atteints. L'ignorance est le total de toutes les faiblesses. L'amour des spectacles sanglants, la cruauté de tempérament à laquelle on doit le dépeuplement de l'Amérique, ne sont pas l'œuvre des Espagnols. Ce n'est là que le thermomètre de la vertu sociale de cet âge d'or qu'on a nommé le moyen-âge.

Les Espagnols ne sont pas responsables d'avoir aimé le bûcher, ils ont joui de ses lugubres solennités : le crime est à ceux qui les leur ont donnés à célébrer. Je voudrais que la cour de Rome n'eût pas eu sa part à en recueillir.

Mais qui a fondé l'inquisition d'Espagne ? un bref de Sixte IV, daté de 1483. Ignorait-il la façon de procéder du tribunal qu'il créait ? non, car depuis deux ans le tribunal fonctionnait illégalement. Pendant le cours de l'année 1481, il avait brûlé deux mille personnes à Séville, au rapport du Jésuite Mariana, qui n'est pas suspect en cette matière. La cour de Rome ne pouvait l'ignorer : on ne brûle pas deux mille personnes juridiquement sans que personne le sache.

Comment se nomme le brûleur en chef, le fondateur de cette chose sans nom, qu'on appelle l'inquisition d'Espagne ? Il s'appelle frère Thomas de Torquemada ; il est moine Dominicain, il relève directement du Saint-Siège. Perd-il au moins son emploi de brûleur ? Loin de là, on le confirme officiellement dans ses fonctions. Dira-t-on que Rome a protesté plus tard ? Qu'on veuille bien dire quand et comment ; il est très-réel qu'elle vend l'absolution et le droit de n'être pas recherché pour cause d'hérésie (1), à quiconque est assez riche pour acheter un diplôme de catholicité. Ce n'est qu'une mesure fiscale.

L'inquisition espagnole réclame, et Rome déclare qu'elle n'a donné d'absolution que pour le *for intérieur*, ce qui est faux : ce qui n'empêche pas toutefois que la pénitencerie papale, ne continuât de trafiquer avec des absolutions.

Sous le règne de madame de Maintenon ni sous celui de l'Hôte du Parc aux Cerfs, la corruption n'a atteint ce degré de hideur : trafiquer de la vie des hommes au nom de la religion !

Il existe d'autres monuments de l'intimité de la cour de Rome avec l'inquisition d'Espagne. A la mort de Léon X de Médicis, le Sacré Collège lui donne pour successeur, sait-on qui ? l'inquisiteur général d'Espagne, un successeur de Torquemada. On croit peut-être qu'en montant sur le trône pontifical, Adrien VI va déposer ses fonctions d'inquisiteur général d'Espagne ? Pas du tout ; il les garde pendant tout le cours de son pontificat ; il ne les résigne que quatorze jours avant de mourir.

Voici du reste un monument officiel qui n'est pas dépourvu de quelque valeur dans la question.

En 1524, on mit sur la porte du palais de l'inquisition, à Séville (château de Triana), l'inscription suivante :

« L'an du Seigneur 1481, sous le pontificat de Sixte IV et  
« sous le règne de Ferdinand V et Isabelle, souverains des Espa-  
« gnes et des Deux-Siciles, a commencé en ce lieu le saint Office  
« de l'inquisition contre les hérétiques Judaïsants pour l'exalta-  
« tion de la foi ; où, depuis l'expulsion des Juifs et des Sarrasins  
« jusqu'en l'année 1524, sous le règne de Charles, empereur des Ro-  
« mains, successeur par sa mère de ces deux souverains, et le révé-  
« rendissime Alphonse Manrique, archevêque de Séville, étant inqui-  
« siteur général, plus de vingt mille hérétiques ont abjuré leurs crimi-  
« nelles erreurs, et plus de mille obstinés dans l'hérésie ont été livrés

(1) Llorente, etc.

« aux flammes, après avoir été jugés conformément au droit avec  
« l'approbation et la faveur d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, de Pie III,  
« de Jules II, de Léon X, d'Adrien VI (qui fut élevé au pontificat  
« pendant qu'il était cardinal, gouverneur des Espagnes et inquisiteur  
« général) et de Clément VII. Le licencié de la Cueva a fait mettre  
« ici, par ordre et aux frais de l'Empereur notre maître, cette ins-  
« cription, qui a été composée par Diegue de Cortegana, archidiacre  
« de Séville, l'an du Seigneur 1524. »

Ceci, comme on voit, est bien et dûment une pièce officielle; elle n'associe pas que les rois d'Espagne à la sainte œuvre de l'inquisition; elle y associe officiellement Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III, Jules II, Léon VI, Adrien VI, Clément VII, tous les papes qui se sont succédés sur la chaire de Saint-Pierre depuis la création de la grande inquisition d'Espagne.

Se fait-on l'idée d'Alexandre VI, patronant le bûcher au nom du Christ du fond d'un sérail?

Dans un bref de 1482, Sixte VI déclare en propres termes : qu'il a vivement désiré de voir établir l'inquisition dans le royaume de Castille (Llorente, t. 1, page 164.)

Je reviens au frère Thomas de Torquemada.

« Et quant à l'inquisition espagnole, loin d'en être responsables, ils (les Dominicains) en furent éloignés par les rois d'Espagne dès que les rois d'Espagnes, à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, transformèrent ce tribunal en une institution nouvelle et politique qui exigeait des serviteurs plus dépendants que des religieux, (Lacordaire Introd. à la vie de saint Dominique, 3<sup>e</sup> édition, page 133.)

Eh bien, vous vous trompez, mon révérend Père, afin de ne rien dire de plus. Depuis la fondation de la grande inquisition en 1481, jusqu'en 1507, les Dominicains la dirigèrent exclusivement, et je regrette d'avoir à l'énoncer, cette période est la plus sanglante de l'histoire de l'inquisition espagnole.

Il est assurément remarquable que le révérend Père Lacordaire, dans son travail sur l'inquisition, ne prononce pas le nom terrible de Torquemada, ne dit pas qu'il a créé l'inquisition espagnole, qu'il l'a organisée, qu'il lui a donné des statuts, qu'il a mis ces statuts en œuvre, que si les rois d'Espagne ont éloigné pour un temps les Dominicains de l'office d'inquisiteurs, ce n'a pas été précisément parce que le caractère de l'institution exigeait des serviteurs plus dépendants que des religieux, mais parce que les faits et gestes des Dominicains

et surtout de Torquemada, leur chef en Espagne, avaient provoqué l'horreur universelle. Le Père Lacordaire sait que l'inquisition de Ferdinand et d'Isabelle a été créée par les soins des religieux de l'Ordre de saint Dominique et pas du tout après leur éloignement.

Or, non-seulement la fondation et l'organisation judiciaire de l'inquisition espagnole en 1481 est le fait capital de son histoire, mais les dix-huit années du ministère de Frère Thomas de Torquemada n'ont pas eu d'analogues depuis.

On appréciera comme on voudra la bonne foi du Père Lacordaire. Je ne l'incrimine pas ; je rapporte un fait.

« Ils (les Dominicains) y eurent part comme tout le monde » (Intr. à la vie de saint Domin., 163, édit. précitée.)

Je vous demande pardon ; tout le monde n'a pas eu part à l'inquisition de la manière que je veux dire.

*(La fin au prochain numéro.)*

**LÉOPOLD DEROSME.**

---

# POÉSIES

---

## Sonnets.

I

La lâcheté devient la règle de la vie ;  
L'homme, les yeux baissés, prend des chemins honteux :  
La route du devoir, hélas ! n'est plus suivie,  
Et les martyrs passés seuls s'y parlent entr'eux.

A reprendre du cœur leur ombre nous convie.  
Caton ! ton auréole effarouche nos yeux ;  
Nous avons à te voir plus de peur que d'envie,  
Et nous hâtons le pas dans nos sentiers boueux.

Si de nos grands aïeux nous n'avons plus la force,  
S'ils furent chêne, et si nous ne sommes qu'écorce ;  
Si notre œil devient lâche et nous mollit le cœur :

Si la fièvre nous prend au bruit de tes merveilles,  
O devoir ! fermez-moi les yeux et les oreilles,  
Amis, et me poussez au chemin de l'honneur !



II

Lorsqu'un peuple condamne un héros au martyre,  
Il condamne avec lui ses grands hommes passés.  
Socrate salua la coupe d'un sourire  
Et calma ses amis autour de lui pressés.

C'est qu'il voyait venir, calmes, divinisés,  
Hésiode, Solon, Homère avec la lyre;  
Tous buvant à la coupe, et tous semblant lui dire :  
« Nous sommes avec vous ! Vous nous reconnaissez ? »

C'est ce qui met au cœur de l'homme qui succombe  
La force inébranlable en face de la tombe ;  
C'est ce qui fait pâlir le juge et le bourreau :

Lorsque John Brown est mort d'une façon si fière,  
L'Amérique a dû voir son héros et son père,  
Washington, avec lui, monter à l'échafaud !

30 Décembre 1859.

III

Le baiser de la femme au cœur met la puissance.  
Le géant orgueilleux, Atlas, était courbé ;  
Il sentait à ses bras venir la défaillance,  
Et Jupiter osait en rire avec Hébé !

Hercule cependant, en l'amour absorbé,  
S'endormait sur un cœur épris de sa vaillance :  
Quand vers lui, sur la mer, vint un cri de souffrance,  
Le monde pesait trop au Titan retombé.

Son dos large pliait. Vaincu, sanglant et pâle,  
Il voulait s'essuyer le front. Laissant Omphale,  
Hercule s'avança, confiant et sans peur :

Il avait le baiser encor chaud sur la lèvre;  
Et se trouva si fort de cette ardente fièvre  
Qu'il souleva le monde appuyé sur son cœur !

1<sup>er</sup> Janvier 1860.

#### IV

Dieu lui dit : « Prends ton fils et va sur la colline,  
» Fais-lui porter le bois du bûcher, et là-haut,  
» Au cœur de ton enfant plonge la javeline  
» Et brûle le cadavre en encens au Très-Haut.

» Va, car je suis celui devant qui tout s'incline. »  
Abraham accepta ce rôle de bourreau,  
Courba le front devant la volonté divine,  
Et sur ce fils aimé fit briller le couteau.

Vers Morisa, colline aux herbes parfumées,  
Il s'en alla, l'œil sec et les lèvres fermées :  
Tranquille, il s'apprêta pour un crime sans nom.

Agitant sur mon front sa colère sublime,  
Si Jéhovah venait me demander un crime,  
Je croiserais les bras et je répondrais : « Non ! »

---

**Chanson Vénitienne.**

(TRADUITE)

« Allons, entrez dans mon bateau,  
» Je vais le long de la lagune,  
» A l'heure où se mire dans l'eau  
» La douce lune ! »

La belle restait là, rêvant,  
Dites-le moi, que pensait-elle ?  
Était-ce d'un amour naissant  
Ou mourant ?

Laisse là ces tourments, la belle,  
Plus de soucis, de songe amer,  
Nous pousserons notre nacelle  
En pleine mer.

La lune sur l'eau qui brille  
Fera sa coquette ce soir,  
Ainsi qu'une amoureuse fille  
Dans son miroir.

Toi, ma belle sérieuse,  
Gentille fleur qui s'ouvre au jour,  
Viens, dans ma barque aventureuse,  
Faire l'amour.

Lorsque les Grecs, mon ingénue,  
Crurent voir, au milieu des flots,  
Vénus marcher, splendide et nue,  
Près de Délos !

Ils avaient vu, charmante idole,  
Une fille de sa beauté  
Debout et poussant sa gondole  
Un soir d'été.

Mais la belle resta rêvant;  
Dites-le moi, que pensait-elle ?  
Était-ce d'un amour naissant  
Ou mourant ?

HENRY FOUQUIER.

---

# REVUE DE LA SEMAINE

---

## REVUE DES SCIENCES

---

On nous permettra quelques observations au sujet de la note que la Direction a fait insérer en tête de notre précédent article, et à l'insertion de laquelle nous avons applaudi de tout cœur. Nous avons, en effet, fréquemment éprouvé le besoin d'une déclaration de la nature de celle de la note en question, à savoir, que « *le Causeur*, n'appartient exclusivement à aucune école, à aucune doctrine, à aucune secte philosophique ou religieuse, » et nous sommes heureux d'avoir fourni l'occasion d'une telle déclaration.

Quant au fond même du débat, les arguments de la Direction ne nous ont point paru de nature à affaiblir la portée de nos opinions.

La science exprime la prétention d'absorber l'histoire, sans doute ; mais cela veut dire que la science désire voir appliquer à l'histoire les méthodes rigoureuses d'observation et d'instruction, qui font la gloire et la certitude des autres branches des connaissances humaines ; or, c'est précisément pour être restée aux mains des littérateurs que l'histoire en est à ce degré d'hésitation et d'incertitude, que l'on ne sait trop quelle opinion se former sur les principaux événements, sur les faits fondamentaux de l'histoire. Voyez ce qu'ils ont fait du règne de Louis XIV, les littérateurs ! Poètes et artistes, hommes d'inspiration et de foi, ils ont vu dans ce roi, le grand roi, dans ce siècle, le grand siècle, dans ce règne, le grand règne ; ils se sont enivrés de toute cette fausse gloire, de toutes ces vanités splendides, de toute cette menteuse prospérité ; et quand on a appliqué à cette incomparable époque les méthodes d'analyse, de statistique et de rigoureuse appréciation, on a vu ce qu'elle avait coûté à la France de force, de vigueur,

d'avenir, d'or et de sang. L'excellent article de notre collaborateur, M. Mayrargues, figurait en tête du précédent numéro, comme une réponse énergique contre l'absorption de l'histoire dans la littérature.

Nous n'avons point cherché à nier l'unité de la Morale humaine ; nous ne nions cette unité que dans le passé et dans le présent ; cette négation ne saurait être considérée comme *un abus de l'affirmation* ; il suffit en effet de comparer la morale Chrétienne à la morale Musulmane, ou celle-ci à celle des Mormons ou des Chinois, pour être convaincu que, malgré quelques analogies secondaires, les divergences les plus complètes se produisent sur les questions fondamentales. Nous ne croyons pas que le vol soit toléré nulle part ; mais qu'est-ce que le vol ? Ici même on n'est point d'accord sur cette question. Autrement importantes sont les questions du mariage, du rôle de la femme, de ses droits, de son rang, etc. Et voyez, à ces égards, quelle étonnante diversité de pratique, de lois et de dogme !

Il est donc évident qu'aussi longtemps que la Morale fera partie de la Religion, elle ne saurait être marquée de ce signe d'incontestable vérité que l'on est en droit d'exiger de ce qui a quelque prétention à l'autorité ; la Morale, tôt ou tard, de même que l'histoire, constituera une science supérieure ; jusque-là elle n'est pas plus *une* que l'histoire.

L'erreur la plus commune au sujet de la philosophie positive, consiste à croire que, dans cette doctrine, on subordonne l'Histoire et la Morale aux autres sciences ; — dès-lors on s'élève contre les « prétentions scientifiques. » Mais il suffit d'un moment d'attention, pour s'apercevoir que, en faisant sciences, la Morale et l'Histoire, non-seulement on ne les subordonne à rien, mais on leur donne leur rang naturel, le premier, puisque les objets de l'Histoire et de la Morale sont les plus élevés.

Quoi qu'il en soit, nous remercions une fois de plus la Direction de sa note bienveillante et nous lui donnons acte de toutes ses réserves.

---

SUR QUELQUES CONFÉRENCES SCIENTIFIQUES. M. BABINET, M. PHILIPS, M. CHAYÉ, M. CASTLE. — LA PHYSIQUE, L'HYPNOTISME, LA LINGUISTIQUE ET LA PHRÉNOLOGIE. — ANNALES DE TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE.

Au nombre des institutions Anglaises qu'il serait désirable d'introduire en France, nous citeron les *Philosophical Institutions*. Chaque ville importante en possède deux ou trois, et il n'est pas jusqu'aux bourgs de deux à trois mille habitants qui n'aient fréquemment le leur. Les *Philosophical Institutions* sont des espèces de clubs, d'amphithéâtres ou de collèges, avec cette particularité que ce ne sont ni des clubs, ni des amphithéâtres, ni des collèges ; le plus souvent ces institutions sont fondées par quelques personnes notables qui s'adjoignent un certain nombre de souscripteurs et qui louent ou font bâtir un édifice ; cet édifice, qui parfois a un caractère mo-

numental, devient un centre d'enseignement libre ; et cependant, nous le répétons, ces institutions sont totalement différentes des clubs Anglais dont le but ostensible est de réaliser les diverses sortes de bénéfices qui résultent de la vie en commun.

Les *Philosophical Institutions* reçoivent les journaux et ont des salles de lecture ; les conditions d'entrée sont extrêmement variables, mais les choses sont arrangées de telle sorte, qu'il n'y a point là matière à spéculation ou à bénéfices d'argent. L'un des usages des édifices est de servir de salle de Lectures, c'est-à-dire de Conférences ; si un professeur célèbre passe dans la ville, il reçoit immédiatement ou fait des propositions pour donner quelques lectures sur l'un des sujets scientifiques, artistiques ou littéraires à l'ordre du jour ; d'ailleurs, dès qu'une question nouvelle préoccupe l'opinion publique, il se trouve toujours plusieurs *Lecturers* prêts à tenir le public au courant de cette question. Les femmes sont admises à ces conférences, et elles y introduisent ces habitudes d'élégance et de grâce qui sont généralement bannies des réunions d'hommes. On va là comme on va au théâtre, mais on en revient souvent plus instruit, mieux disposé, et l'on n'a pas perdu ni aisement son temps et usé sans profit ses facultés de sensation à l'exposé des infamies et des crimes sociaux. A la vérité, bien des professeurs sont ennuyeux, mais sans doute on peut en dire autant de bien des pièces de théâtre.

Les hommes les plus distingués ne dédaignent pas de faire au public l'exposé élémentaire des doctrines scientifiques ou des enseignements de l'histoire. M. Louis Blanc, par exemple, fait en ce moment à Londres, en langue anglaise, l'histoire des femmes qui jouèrent un rôle politique dans les salons au dix-huitième siècle. Un incomparable succès a couronné cette audacieuse tentative. Ailleurs, ce sont des professeurs de l'Université, des littérateurs éminents, Dickens, Thackeray ; des médecins, des peintres, etc.

Une coutume analogue tend à prendre racine en France, mais faute d'établissements spéciaux cette coutume est loin d'avoir la généralité, la portée et les heureux résultats des *Philosophical Institutions*. D'ailleurs, la province en est complètement privée, et c'est en province surtout qu'il serait bon de stimuler la vie intellectuelle par de semblables institutions.

En général les Conférences doivent être limitées en nombre et en durée ; c'est l'une des conditions d'intérêt et de succès. Si le public mobile et capricieux ne voit point un terme défini à ce qu'il croit être un labeur, il s'abstiendra ; mais s'il conçoit la possibilité d'acquérir sur un sujet donné, des notions précises et utiles, en consacrant un nombre déterminé de soirées à cette acquisition, le succès des conférences est désormais assuré. Nous n'en voulons d'autres preuves que l'intérêt avec lequel ont été suivies les conférences de M. Babinet, au *Cercle agricole*, celles de M. Philips et de M. Chavée au cercle de la *Presse scientifique* ; faisons des vœux pour celles de M. Castle, le phrénologue aux ardentes convictions, que notre honorable ami M. Louis Jourdan a annoncées dans le numéro précédent.

Et cependant, il faut bien l'avouer, les thèmes de ces conférences n'étaient pas des mieux choisis pour attirer le public ; le savant M. Babinet avait à rendre compte, au *Cercle agricole*, des progrès récents des sciences physiques ; M. Philips traitait de *l'Hypnotisme*, M. Chavée des *Rapports de la Linguistique avec l'Ethnographie*. Que pourraient être ces conférences si, à l'exemple de nos rivaux en gloire morale, les Anglais, chaque savant, chaque artiste, chaque littérateur, chaque poète venait donner communication de ses travaux, de ses inspirations, de ses voyages ou de ses projets ! De quel éclat ne brillerait pas, en France, cet art merveilleux de tenir un auditoire suspendu aux lèvres de l'orateur, si quelque encouragement était donné aux conférences ! Les caractères du génie Gaulois sont le bien combattre et le bien dire ; *vir fortis dicendi peritus*, les occasions de bien combattre ne nous ont pas manqué, faisons naitre celles de bien dire, et nous serons dans le vrai courant de notre nature.

Les conférences de M. le docteur Philips (on nous dit que c'est là un pseudonyme, pourquoi un pseudonyme ?) sur l'hypnotisme ont été recueillies par la plume bienveillante de M. A. Dupuy, et publiées sous forme de brochure. Nous sommes donc bien à l'aise pour rendre compte de ces intéressantes séances. Eh bien ! disons tout d'abord que si remarquables que soient les idées de M. Philips sur la physiologie générale du système nerveux, elle ne nous paraissent point avoir un rapport direct avec les phénomènes nettement décrits sous le nom d'hypnotisme ; la netteté des termes est la condition fondamentale de tout exposé scientifique ; rien n'est plus vague, rien n'est moins déterminé que le sens des expressions et des prodigieux néologismes de M. le docteur Philips. « L'objet final de l'hypnotisme, dit le complaisant rapporteur des conférences, est d'obtenir ces modifications de l'économie vivante qui répondent aux indications de la science médicale et de la psychologie expérimentale. » Sans doute, cette définition peut s'appliquer à l'hypnotisme, mais elle peut également s'appliquer à tout autre chose. M. le docteur Moreau (de Tours) a fait un admirable livre sur le *Haschish et l'Aliénation mentale*, et la définition de M. Philips pourrait parfaitement s'appliquer à l'ensemble des idées du savant aliéniste ; le but que s'était proposé M. Moreau et qu'il a d'ailleurs complètement atteint, était, en effet, d'obtenir par le haschish des modifications de l'économie vivante qui répondissent aux indications de la science médicale et de la psychologie expérimentale.

Si nous pensions qu'un examen critique des idées de M. Philips pût être de quelque utilité, nous aurions pris plaisir à suivre pas à pas le narrateur des conférences et à chercher des conséquences positives à cette quantité d'idées ingénieuses qui ont été développées dans les conférences et dans la brochure. Mais un tel travail n'aboutirait à rien d'utile. Le vice radical de M. Philips, c'est la substitution des hypothèses aux faits ; un travail réellement scientifique sur l'hypnotisme devrait se composer d'une série d'expériences desquelles on pourrait déduire un fort petit nombre de principes élémentaires.



res. Eh bien ! la très-remarquable brochure de M. Dupuy n'en contient qu'un seul, et encore est-il si mal exposé, si étrange, si bizarre, que nous sommes tenté de le rejeter.

Nous n'insisterons point. Mais nous profitons de cette occasion pour faire savoir à nos lecteurs que l'hypnotisme n'a rien tenu de tout ce qu'il promettait. Les dernières nouvelles que nous en ayons eues, viennent de Saint-Petersbourg. M. Heyfelder n'a obtenu aucun résultat sur trois hommes et n'a obtenu que des résultats fort incomplets sur quatre femmes, qui d'ailleurs étaient très-nerveuses. Toutefois ne nous hâtons pas de juger définitivement.

Autrement importantes, autrement précises, ont été les conférences de M. Chavée sur les rapports de la linguistique et de l'ethnographie. Malheureusement il ne nous a point été donné d'assister à la première de ces conférences, et la troisième n'aura lieu que mardi prochain, 24 avril, au *Cercle de la Presse scientifique*. Néanmoins nous en savons assez sur la pensée du savant linguiste pour exposer en quelques mots, à nos lecteurs, la nature et la portée de ces intéressantes leçons. M. Chavée veut démontrer par la linguistique que l'unité de l'espèce humaine est inadmissible; que l'examen attentif des *organismes* du langage (admirable expression) conduit au rejet absolu de la tradition mosaïque qui fait naître tous les hommes du couple Adam et Ève.

L'histoire naturelle des races, l'ethnographie, a précédé la linguistique, croyons-nous, dans cette négation du dogme mosaïque; la géologie avait d'ailleurs établi que la Terre n'a point toujours été habitée; et la paléontologie, fondée par Cuvier, avait démontré que, bien avant l'homme, trois populations d'animaux terrestres, maintenant disparues, s'étaient succédées à la surface du globe. Ces différentes démonstrations venaient après tous les démentis des autres sciences, de l'astronomie par l'organe des Kepler et de Galilée, par exemple, infliger au dogme un irréparable échec. Présentement M. Chavée veut faire table rase des traditions judaïques et ne plus laisser subsister cette base de toute conception théologique, l'unité de race et le péché originel.

A cet effet, considérant les langues des deux races supérieures du genre humain, à savoir les langues de l'Inde et de l'Europe d'une part, et d'autre part les langues semitiques dont l'Hébreu est la souche, il montre que ni dans leurs éléments matériels, dans leurs *organismes*, ni dans leurs éléments idéologiques, ni dans leur conception grammaticale, elle n'offrent la moindre analogie. La différence radicale du Sanskrit (d'où dérivent toutes les langues de l'Europe ainsi que l'a démontré Eikhoff) et de l'Hébreu est donc, selon les expressions de M. Chavée, une question de différence radicale entre la race d'Adam, qui parlait Hébreu, et notre race à nous qui parlons Sanskrit.

Sans doute M. Chavée voudra bien recueillir les notes de ses conférences et nous les communiquer; nous aurons alors la satisfaction d'en parler amplement à nos lecteurs.

— Il nous reste à peine assez d'espace pour signaler à nos lecteurs un recueil aussi savant que modeste qui paraît six fois par an sous le titre d'*Annales Télégraphiques*. Il semblerait tout d'abord que la nature, en quelque sorte professionnelle, de ces *Annales* fût un obstacle à ce que nos lecteurs y trouvassent quelque intérêt; mais il suffit de jeter les yeux sur l'un des numéros de ce recueil pour revenir de cette opinion. Dans le numéro de janvier-février 1866, nous avons trouvé une remarquable étude sur l'*Histoire de la télégraphie aérienne en France*, par M. E. Gerspach. C'est là un noble hommage rendu par ceux qui représentent la télégraphie électrique aux travaux de leurs devanciers. Ce qu'a coûté d'efforts, de luttas et d'études l'établissement de la première ligne télégraphique, sous la Convention, est vraiment incroyable. Honneur au temps présent, qui bien qu'on en dise, sait encourager et appliquer sans délai les inventions utiles!

L'article intitulé : *État actuel de la télégraphie aux États-Unis* nous a révélé un grand nombre de faits curieux qui indiquent de quel degré de perfectionnement la télégraphie électrique est susceptible; les employés du télégraphe aux États-Unis ne se donnent même plus la peine de recevoir une dépêche marquée, visible à l'œil; ils la reçoivent tantôt par le son que donnent les appareils, tantôt par les sensations électriques qu'ils subissent en mettant les extrémités des fils en contact avec leur langue. Nous ne comprendrions pas bien ces phénomènes, si nous ne savions quel degré de finesse peuvent acquérir les sens spéciaux par l'exercice; la vue chez les sourds, le toucher chez les aveugles, etc.

Nous ne dirons rien des savants articles tout hérissés de formules algébriques de M. Bouvier, sur la *Translation simultanée de plusieurs dépêches par un même fil*, et de MM. Blavier et Gounelle sur la *Théorie de la propagation de l'électricité*; dans l'ensemble, les *Annales télégraphiques* constituent un recueil remarquable et tel que toutes les professions scientifiques devraient en avoir.

D' EUGÈNE DALLY.

---

## REVUE DU PALAIS

---

LA JUSTICE EN ALGÉRIE. — M. BETHMONT ET M. LIOVILLE.

Une question fort importante, qui n'avait pas fixé jusqu'à ce jour l'attention du public français, s'est présentée récemment devant le Tribunal civil

d'Oran. Un membre du barreau de cette ville, qui plaidait au Conseil de guerre, se vit condamner pour un manquement envers le Président du conseil à une suspension de deux mois. Sans nul doute, cette suspension interdisait à l'avocat de se présenter pendant la durée de la peine devant le Conseil de guerre; mais la peine devait-elle être exécutée d'une façon absolue, ou tout au contraire M<sup>e</sup> Delagrangé conservait-il le droit de plaider devant tout autre tribunal qu'un tribunal militaire, — devant le Tribunal civil d'Oran par exemple? tel vient d'être l'objet du débat soulevé par la présence de M<sup>e</sup> Delagrangé à la barre du tribunal avec l'intention d'y plaider.

M<sup>e</sup> Delagrangé soutenait que la loi n'avait jamais accordé aux Conseils de guerre le droit de priver l'avocat de l'exercice de sa profession devant la juridiction civile, droit exclusivement réservé aux Conseils de l'ordre et aux Tribunaux civils, seuls investis du pouvoir disciplinaire; il soutenait, en outre, que l'exécution des jugements rendus par les Conseils de guerre, confiée au Commissaire impérial auprès de ces conseils, ne pouvait être poursuivie par eux que devant ces juridictions et non point devant les Tribunaux civils; que, d'un autre côté, M. le procureur impérial n'avait pas qualité pour poursuivre l'exécution de ces jugements, la loi ne l'en ayant point chargé; que, par conséquent, personne ne pouvait invoquer devant le tribunal une peine qui, d'ailleurs, ne pouvait le frapper que devant le Conseil de guerre.

M. le procureur impérial et le Tribunal d'Oran ont admis et consacré une théorie contraire, et plus conforme aux principes généraux.

Il est certain, en effet, que tout Tribunal a le pouvoir de réprimer les délits commis à son audience, et de punir conformément aux diverses lois toute atteinte au respect dû à la justice. La loi prévoyant le cas où un avocat se rendrait coupable de cette faute, a prononcé la peine de la suspension; cette peine, pour être efficace, doit sans contredit avoir la même portée et suspendre l'exercice entier de la profession, quel que soit d'ailleurs le Tribunal qui en a fait l'application. Comprendrait-on, du reste, que la justice, cette chose une, indivisible, pût être offensée par un fait et en même temps ne l'être pas, selon que l'on se placerait dans l'enceinte de tel ou tel tribunal? Non, sans doute, et c'est par un sentiment d'équité, par une saine interprétation de la loi que le tribunal a interdit la parole à M<sup>e</sup> Delagrangé, jusqu'à l'expiration du temps que le Conseil de guerre a fixé pour sa suspension. Cet acte de justice ne pourra que fortifier la bonne entente qui unit, en Algérie, les autorités judiciaires aux autorités militaires, entente indispensable à la prospérité d'un pays nouvellement initié à notre civilisation.

Le barreau vient de perdre en peu de jours deux de ses membres les plus

chers et les plus estimés; MM. Bethmont et Liouville, tous deux anciens bâtonniers, ont succombé l'un après une courte, l'autre après une longue maladie. Un nombreux cortège, se joignant au deuil de leur famille et de leurs amis; a suivi leurs corps jusqu'au cimetière; l'estime, le respect, les regrets de tous suivront leur mémoire et leur nom. C'est la dernière, la plus précieuse récompense de l'honnêteté, du travail et du talent.

Dans la carrière laborieuse et difficile qu'ils avaient embrassée, tous deux étaient arrivés au but contemplé par leur jeunesse ardente, à cette position réservée aux grands avocats, que donne l'autorité d'un grand savoir et d'une grande parole. Pour être avocat il ne suffit pas d'être jurisconsulte, il ne suffit pas d'être orateur, la réunion même de ces deux éléments indispensables serait encore peu de chose; il faut, outre cela, un esprit solide et conciliant, une délicate sincérité et la ferme conviction de la nécessité, de l'utilité de la profession. C'était là l'un des côtés saillants du caractère de M. Liouville : praticien consommé, il était d'un conseil sûr; pénétré des procès dont il se chargeait, confiant dans la bonté de son droit, il plaquait avec ardeur et comme pour lui-même, tant il s'identifiait avec sa cause, tant il aimait à exposer, à faire triompher ce que son esprit concevait si clairement! « Voilà le plaisir de plaider qui passe! » disait de lui son confrère, son ami Paillet, qu'il vient de rejoindre, et nous l'avons entendu s'enorgueillir à juste titre de cet hommage rendu, par un homme de mérite, à ses grandes qualités. M. Liouville était un homme de travail, à ce point que sa nature énergique a été brisée à la peine, sans qu'il eût jamais négligé sa profession pour un rôle politique que des opinions franchement républicaines lui eussent cependant permis d'accepter avec honneur, et qu'il eût dignement rempli.

M. Bethmont, tout au contraire, trouva dans la vie publique sa voie et sa réputation. Il fit connaître de bonne heure ses opinions libérales; à une époque dangereuse il ne craignit pas de les affirmer et de combattre pour elles. Les journalistes, les libéraux eurent souvent recours à son éloquente parole, alors que la France luttait encore pour la liberté de la presse et de la tribune, et sa voix modérée quoique convaincue ne faiblit jamais. Il fut élu député et vint ainsi grossir le nombre des avocats choisis par le pays pour ses représentants. A la chambre, il sut acquérir, dans les rangs de l'opposition, une situation élevée qui lui assura après les événements de 1848, une place importante dans le gouvernement républicain, auquel, quoique ministre des travaux publics, il ne prit pas cependant une part active; appuyant ses collègues, — ses confrères pour la plupart, — de l'autorité de son nom, il prenait généreusement avec eux la responsabilité solidaire d'actes qu'il n'eût pas toujours conseillés.

Depuis on a fait à cette forme du gouvernement parlementaire le reproche d'être trop parlementaire, de perdre en discussions vaines un temps précieux, de parler, pour parler, sur tous les sujets, d'apporter dans les affaires publiques les habitudes verbeuses du barreau. . . . Notre inten-

tion n'est pas d'examiner ici si ce reproche est ou n'est pas fondé : fût-il justifié, il ne pourrait s'adresser à M. Bethmont. Il ne parlait jamais qu'avec conviction et connaissance de cause et ne croyait pas nuisible, dans cette mesure, qu'une parole exercée fût mise au service d'idées rendues plus saisissantes étant présentées plus clairement. La République eut une courte durée ; désillusionné, découragé, M. Bethmont rentra dans la vie privée, il plaida plus rarement, on sentait qu'il se détachait peu à peu de ce monde où il retenaient cependant encore ses amis, ses enfants. La mort, en lui enlevant une de ses plus chères affections, rompit les derniers liens qui le retinssent à la terre qu'il souhaitait de quitter.

Ces deux hommes si différents par leur esprit, par leur caractère, leur aspect, arrivèrent par deux voies différentes à la même position d'estime et d'honneurs : tous deux furent bâtonniers de l'ordre ; ni l'un ni l'autre ne furent décorés ; mais ces deux hommes finirent une vie bien remplie au milieu de la considération générale, distinction plus rare et plus difficile à obtenir.

HENRY DU BUIT.

---

## REVUE DES THÉÂTRES

---

THÉÂTRE IMPÉRIAL DE L'ODÉON. Première représentation de *Daniel Lambert*, drame en cinq actes, de M. Ch. de Courcy. — GYMNASÉ DRAMATIQUE. Première représentation de *Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit*, comédie en quatre actes, de MM. Dumanoir et de Kéranjou. — PORTE SAINT-MARTIN. Première représentation du *Roi des Iles*, drame en cinq actes, de MM. Rollin et Woestyn. — GARRÉ. Première représentation des *Aventurières*, drame en cinq actes, de M. Victor Séjour. — Reprise de *l'Aventurière* de M. Emile Augier.

Pour peu que l'on ne soit ni borgne ni boiteux, ni bossu, ni bègue, ni aucune des choses désagréables, qui, au physique comme au moral, commencent par un B, il est bien rare, à vingt ans, que tout homme ne débute pas dans le drame de la vie par ce prologue, à la fois triste et charmant, que l'on appelle : *Un premier Amour!* je dis charmant, parce que rien n'est charmant, en effet, comme l'amour ; mais je dis triste aussi, parce que l'amour finit, ce qui est un grand malheur !

Oui, à vingt ans, tout homme a la même aventure galante, née d'un sourire ou d'une chanson, et conduisant au même dénouement fatal.

Chacun croit être le premier à avoir réalisé le rêve merveilleux, à avoir

éprouvé les émotions ineffables et les indicibles ravissements de l'amour partagé, absolument comme chaque printemps se croit le réveil de la nature, et cependant demandez à Dieu s'il a rien changé dans la loi providentielle qui régit les mondes? La terre est ronde, elle tourne et rien de plus! Au fond tous les printemps et tous les amours se ressemblent : un ciel bleu un frais visage, un rayon de soleil, un baiser, voilà leur baptême!... Le temps que durent les roses, voilà leur vie!

C'est court, mais c'est bon!...

Pourquoi leur en tant vouloir d'être éphémères?... Est-ce leur faute?... Pourquoi, surtout, tant de colère après tant d'adoration? Pourquoi renverser le lendemain l'idole de la veille, et pourquoi, enfin, cette accusation (banale à force d'être répétée) lancée constamment contre les femmes, de manquer de cœur?... Et d'abord, de quelles femmes s'agit-il?... Est-ce de celles qui font métier de leur corps, et chez lesquelles tout est tarifé d'avance comme aux pompes funèbres?... Mais, alors, n'en parlons plus, vous avez eu pour votre amour le convoi qu'il vous a plu d'avoir, un convoi de première, de seconde, ou même de dernière classe! Est-ce, au contraire, d'une femme sincèrement éprise qu'il est question, d'une femme qui aime parce que son cœur lui dit d'aimer, et qui se donne parce qu'elle aime?... Mais, sincèrement, que lui reprochez-vous, dans ce cas?... De changer et de vous briser l'âme en changeant?... Ah! vous êtes bien sévère et bien terrible pour elle, et que vous oubliez vite les jours heureux que vous lui devez!... Être infidèle, c'est fort mal assurément, mais les femmes ont-elles, seules, ce triste privilège de l'infidélité?... Je crois bien que les hommes, à cet égard, ne sont pas complètement exempts de tous reproches; seulement un homme qui trompe est un *monstre*, dans le sens flatteur et agréable du mot, tandis que la femme qui trompe, elle, est une *misérable*!

Or, où est la différence sérieuse, je vous prie, entre deux amants que n'unissent ni un herceau, ni un contrat?... Le mariage, la famille, voilà la véritable barrière opposée aux caprices, aux fantaisies, aux incartades du cœur; mais dans l'amour pour l'amour, eunes gens, chacun pour soi et Dieu pour tous! C'est comme les lilas, cela dure ce que cela peut!

Cependant, on ne se lasse pas d'écrire des romans et des drames, depuis dix ans, sur ce thème usé des maîtresses qui quittent leurs amants, et à chaque roman, à chaque drame nouveau, le public se dit : « *Qu'est-ce que cela prouve?*... »

Et puis, disons-le, ce ne sont pas même des *maîtresses* que l'on nous montre, ce sont des espèces d'aventurières, des sortes de chevalières d'industrie... de l'amour, des bohémiennes galantes, des comédiennes de sentiment, des filles de marbre, à peine de vraies courtisanes. Jamais des femmes!

Si bien, que l'on se demande tout naturellement ce que sont les hommes qui peuvent aimer ces odieuses créatures, et que la honte de celles-ci rejait sur l'honneur de ceux-là! Comment voulez-vous que l'on

s'intéresse aux prétendues souffrances de ces deux prétendus martyrs du cœur?... Vous avez rencontré sur votre route l'un de ces reptiles vénimeux et, loin de le fuir, vous le réchauffez sur votre sein?... Ma foi, tant pis, s'il vous mord et vous tue, c'est bien fait, vous n'avez que ce que vous méritez! Et notez bien que c'est en vain que vous décorez d'un titre pompeux votre héroïne, que vous lui donnez hôtel, équipage, laquais, et que vous la faites vivre dans la dentelle, la soie ou l'hermine, elle n'en est pas moins toujours de cette boue glacée que l'on trouve dans les ruisseaux!

Franchement, nous sommes las de voir ces drôlesses venir disputer, même au simple feu de la rampe, la place aux honnêtes femmes et aux filles de cœur, il est temps que cela finisse et que l'on balaye un peu les théâtres!

Ces réflexions, qui sont celles de bien des gens, aujourd'hui, ne s'appliquent pas tout à fait à la pièce nouvelle de l'Odéon, mais c'est elle qui me les a inspirées pour la vingtième fois. *Daniel Lambert* est un musicien, un artiste, un poète, un homme de cœur, et il a pour maîtresse une certaine *Fiamina*, qui le quitte « après avoir vidé à longs traits avec lui la coupe du plaisir, » parce qu'il est pauvre et qu'elle a horreur de la misère! Cette *Fiamina* s'appelle bien Mademoiselle ou Madame Louise Thomerel, et, à en juger par les apparences, on pourrait la prendre pour une personne du meilleur monde, mais son masque se dérange bientôt, et l'on reconnaît en elle la physionomie vulgaire d'une lorette dépaysée et déclassée. Ce n'est que pour une question de chiffons que Mademoiselle de Thomerel trahit son amour, et si *Daniel Lambert* pouvait payer le bonheur qu'on lui donne au cours du jour, il est probable qu'il aurait la préférence. Malheureusement ses actions sont en baisse et les fonds allemands l'emportent... Ces choses-là se voient continuellement... à la Bourse et rue Bréda!

Je comparais tout à l'heure l'héroïne du drame de M. de Courcy à la *Fiamina*. Il y a, en effet, entre elles un faux air de parenté; mais c'est à *Diane de Lys* qu'elle ressemble. Non-seulement le point de départ de l'œuvre est le même; non-seulement le type de la femme est identique; non-seulement on retrouve une parfaite conformité d'idées et de principes dans les deux pièces: mais encore il y a des rapprochements matériels frappants, des situations et des scènes complètement analogues. Il me suffira de citer tout le premier acte, les principales scènes du second, et une grande partie du dernier.... On dirait deux épreuves différentes d'une même photographie!

Je sais bien que la *Dame aux Camélias* ressemblait peut-être davantage encore à la *Vie de Bohème*, ce qui ne l'a pas empêchée d'avoir un grand et légitime succès; et je sais bien aussi que M. Alexandre Dumas fils n'avait pas eu la moindre intention d'imiter l'œuvre charmante de MM. Mürger et Barrière, mais la *Dame aux Camélias* elle-même était une pièce très-bien faite, très-intéressante, et la première, en définitive, du genre qu'elle devait si fort mettre à la mode! *Daniel Lambert* ne saurait invoquer les mêmes titres pour se faire pardonner sa similitude avec *Diane de Lys*. La



pièce existe à peine, l'intérêt n'offre rien de palpitant, et l'action est à peu près nulle. Ajouterai-je que les caractères sont faux, et que le seul qui fasse exception est précisément le plus effacé?... A quoi bon, M. de Courcy est jeune, il prendra bientôt sa revanche : et il y a dans son *Daniel Lambert* des qualités de style qui promettent un véritable écrivain dramatique. Le premier acte est d'ailleurs fort joli, et l'on trouve, çà et là, dans les quatre autres, de la fraîcheur, de la poésie, de l'élévation et de l'esprit, beaucoup d'esprit, trop d'esprit, à mon sens, — mais on se corrige si vite de ce dernier défaut !

En somme, c'est un excellent début, dont M. Laferrière fera un succès ! Seul, l'intelligent et chaleureux comédien, qui a joué d'une façon si remarquable le *Chevalier de Maison-Rouge*, la *Conscience* et vingt autres pièces dont les titres sont devenus populaires, pouvait faire accepter ce *Daniel Lambert* et le rendre sympathique. Impossible de tirer meilleur parti d'un rôle plus ingrat, de le nuancer d'une manière plus heureuse, et d'être à la fois plus jeune, plus tendre, plus entraînant et plus fatalement désespéré. Cette création n'ajoutera rien à la réputation de M. Laferrière, mais elle lui fera grand honneur !

Le Gymnase, qui est le véritable second Théâtre-Français de Paris — d'autres vont même jusqu'à dire le premier — le Gymnase a eu, lui aussi, sa petite solennité dramatique ces jours-ci, sa première représentation, sa fête et son triomphe. Il ne s'agissait, cette fois, ni des débuts d'une danseuse, ni d'une intrigue-régence bâtie sur la pointe d'un *paratonnerre*, mais d'une jolie et bonne comédie, reposant sur une idée et renfermant une leçon excellente. La direction, dit-on, ne comptait pas sur un succès, et elle n'avait fait précéder la pièce de MM. Dumanoir et de Keraniou d'aucune de ces réclames habiles, d'aucune de ces répétitions générales à grandes fanfares, qui préparent si bien le public, et lui font croire au mérite éminent d'une œuvre avant le lever du rideau ! Non, la chose est venue tout modestement, tout simplement, tout anodinement, comme un vaudeville destiné à servir, le lendemain, de lever de rideau, et il s'est trouvé que, pour la centième fois, l'événement a donné tort aux prévisions du directeur. Le public a d'abord été surpris, puis charmé, puis enthousiasmé, et il a applaudi comme il n'applaudit guère plus !

*Jeanne qui rit et Jeanne qui pleure* sont deux mensonges en chair et en os, deux masques vivants ! Veuves toutes deux, la première cache sous sa feinte gaieté une poignante douleur, tandis que la seconde dissimule, sous ses larmes hypocrites, la joie sincère d'être délivré d'un époux exécré. Le monde, qui n'a pas le temps d'aller au fond des choses, et qui juge sur les apparences, le monde condamne *Jeanne qui rit* et chante sur tous les tons les louanges de *Jeanne qui pleure* ! Hélas ! cela se voit tous les jours, et c'est aux comédiens maintenant qu'est le royaume des salons ; mais, au Gymnase, la morale veut que la vérité triomphe et que chacun soit récompensé, au dénoûment, selon ses œuvres. Les deux jeunes femmes cessent d'être veuves : *Jeanne qui rit* retrouve le mari qu'elle adorait, et *Jeanne qui pleure* celui



qu'elle détestait si cordialement ! L'une est bien heureuse, l'autre bien confuse, et, à partir de ce moment, elle ne trompe plus personne, la rieuse en riant réellement, et la pleureuse en versant ses larmes les plus amères !

Cela est très-ingénieux, très-original, très-frais ; cela abonde en détails charmants, et l'esprit, la gaieté et le sentiment chevauchent ensemble fraternellement dans cette élégante fantaisie. Il y a, en outre, deux situations très-belles et très-émouvantes. Je ne connais pas beaucoup de pièces, parmi celles qui ont fait le plus de bruit, dont on puisse en dire autant !

A la Porte-Saint-Martin et à la Gaité, nous avons eu deux mélodrames indigestes et incompréhensibles : *Le Roi des îles* et *les Aventuriers*. Toute la littérature de ces sortes de choses consiste dans le luxe des décors et la richesse de la mise en scène. Nous n'avons donc pas à nous en occuper ici autrement que pour mémoire. Il serait injuste, cependant, de ne pas reconnaître que la dernière pièce de M. Victor Séjour (*les Aventuriers*) vaut bien *Compère Guillery*, qui valait mieux que la *Tireuse de cartes*. Cependant la *Tireuse de cartes* a eu cent représentations fructueuses ; *compère Guillery* n'a pas fait vingt bonnes recettes, et *les Aventuriers* ont manqué de pas aller jusqu'au bout... pourquoi?... Dam, on n'a pas tous les jours un petit *Mortara* sous la plume, et une cause juste et simple à défendre, pour passionner les masses !

Et à propos d'*Aventuriers*, le Théâtre Français a repris, avec un certain éclat, l'*Aventurière* de M. Emile Augier. La pièce a été remise en trois actes. Elle n'y a pas perdu, mais il serait peu conforme à la vérité de dire qu'elle y a gagné... Nous nous trompons, elle y a gagné l'acte qu'elle a perdu !

Madame Arnould-Plessy, à laquelle une réaction exagérée — comme toutes les réactions — fait payer cher l'engouement dont elle a été jadis l'objet, madame Arnould-Plessy, dis-je, a été très-belle dans ce rôle de l'*Aventurière*, et cette reprise a été pour elle un véritable triomphe. C'était la revanche d'*Adrienne Lecouvreur* !

Et tandis que tous les directeurs de Paris font gémir les échos d'alentour de leurs plaintes incessantes, au sujet de l'absence de comédiens et de comédiennes, voici qu'un jeune couple blond et charmant comme l'amour lui-même, roucoule le plus agréablement du monde dans ce petit nid dramatique du Passage du Saumon, appelé le *Théâtre Molière* ! M. et madame Ricquier, c'est le nom du jeune couple en question, ont joué la semaine dernière, avec un véritable talent, la *petite Fadette* et *les Enfants de troupe*. Ils possèdent tout ce qu'il faut pour aller très-loin... espérons qu'ils n'en profiteront pas pour quitter Paris, et que M. Montigny ou M. Lurine aura l'habileté de les y retenir !

FORTUNIO.

---

## REVUE DES BEAUX-ARTS

### EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS.

#### PEINTURE

(Suite.)

LÉON BENOUVILLE. — Ce jeune maître d'un si grand avenir et qu'une mort cruelle vient d'enlever aux arts, a deux toiles importantes qui figurent à cette exposition, d'abord *Saint-François-d'Assises mourant, transporté à Sainte-Marie-des-Ange, béni la ville d'Assises*. Dans cette page si simple de forme et d'un caractère si élevé on retrouve facilement l'origine du talent de Benouville. Les grands maîtres de l'École Italienne et surtout de l'École Toscane ont été étudiés par lui avec passion, et sa belle organisation d'artiste s'est enrichie des sublimes révélations que lui ont faites ces divins modèles. Aussi cette œuvre se distingue-t-elle par une observation rigoureuse des grands principes de l'art jointe au sentiment le plus exquis dans le style et l'expression. Le faire est habile et suffisamment accentué et la coloration et le parti pris de clair-obscur bien subordonnés. La pensée est développée dans une majestueuse simplicité. Le groupe de moines qui entoure Saint-François-d'Assises mourant, la figure du saint et le paysage qui sert de fond forment une œuvre accomplie pleine de charme et de tristesse. Un autre tableau représentant *Sainte-Claire recevant le corps de Saint-François-d'Assises*, quoique dans une donnée différente comme composition, est d'une mise en scène plus compliquée. Cette œuvre se distingue par les mêmes qualités d'exécution et de style. Léon Benouville a dû voir à San Geminiano en Toscane, cette admirable fresque du Guirlandajo, représentant la canonisation de Sainte-Fine. On retrouve des souvenirs de cette grande œuvre du maître Florentin dans la disposition des groupes et dans l'étude de quelques figures. Le prêtre entouré des assistants rappelle la figure de San Geminiano, évêque, et le corps de Saint-François-d'Assises, déposé sur un brancard, celui de Sainte-Fine. Ce n'est pas, certes, un reproche que nous adressons à l'éminent artiste, bien au contraire, nous sommes heureux de retrouver dans cette belle composition, ces grandes réminiscences de la bonne époque des arts.

Avant de continuer l'analyse des divers ouvrages dont nous avons à entretenir nos lecteurs, nous devons signaler les changements opérés dans la disposition des tableaux exposés et l'addition de nouvelles œuvres. Delacroix, Bonington, Robert Fleury, complètent ainsi la série brillante des pages dont j'ai précédemment rendu compte. Nous leur réservons donc un article supplémentaire que nous donnerons très-prochainement. Nous regrettons que le manque d'espace ne nous ait pas permis de terminer notre compte-rendu avant ces nouveaux changements, mais nous tâcherons de remédier

à cet inconvénient le mieux possible. Nous voyons avec un bien vif plaisir que l'idée d'une exposition de ce genre, rendue permanente par le concours des amateurs, a été approuvée, et que les heureux possesseurs de nos chefs-d'œuvre de l'école moderne ont répondu à l'appel fait à leurs sympathies pour les arts et qu'ils daignent prêter un appui bienveillant à l'œuvre créée par l'activité intelligente de MM. Petit et Martinet.

EMILE BOUQUET.

(La suite au prochain numéro.)

---

## REVUE DES REVUES

---

### Revue Archéologique (1).

La *Revue Archéologique*, depuis quinze ans, a acquis sa place parmi les recueils importants de la France; elle a publié sur les diverses branches de la science de l'antiquité et du moyen-âge (monuments, numismatique, philologie, etc.), des mémoires importants et des notices intéressantes qui ont beaucoup contribué à l'avancement de nos connaissances et rectifié de nombreuses erreurs; elle a compté parmi ses rédacteurs des hommes illustres et des antiquaires éminents.

M. Alfred Maury, avec le concours d'un certain nombre de membres de l'Institut, dirige maintenant cette publication sérieuse.

Nous avons sous les yeux les quatre premiers numéros de la nouvelle série, ils offrent le plus grand intérêt: nous citerons d'abord une longue étude de M. de Saulcy sur les *expéditions de Jules César en Bretagne*, et détermine avec beaucoup de sagacité le lieu d'embarquement (le port Wissan) entre les caps Gris-Nez et Blanc-Nez, et à Deal le point de débarquement; de M. Alfred Maury, l'*Apollon gaulois*, et une étude sur la *Philologie étrusque*, si importante pour les origines de la langue latine.

L'égyptologue, M. de Rougé, a fourni un article curieux sur le *Rituel des Egyptiens*; M. Viollet-le-Duc décrit avec beaucoup d'intérêt les ruines de Champlieu, près de Compiègne, où l'on vient de découvrir les restes d'un théâtre et d'un temple romains du troisième siècle; un élève de cette Ecole d'Athènes, déjà si féconde en jeunes illustrations, a traité avec beaucoup d'esprit et de savoir la question artistique: de *l'Etude et de l'Usage du Modèle vivant chez les artistes grecs*; mais ce qui nous a particulièrement intéressé, c'est une étude de M. Frédéric Troyon, *les Habitations lacustres de Concise*, dans le canton de Vaud (Suisse), véritables bourgades établies au

(1) Didier, quai des Augustins, 35, et Banca, rue Bonaparte, 13.

milieu des lacs dans des espèces d'îles artificielles communiquant avec la rive au moyen de ponts sur pilotis ou de canots qu'on retrouve parfois dans la vase, habitations qui rappellent celles des Papous de la Nouvelle-Guinée.

Nous reviendrons sur ce travail ainsi que sur celui d'un architecte distingué, M. Berly : *Etudes historiques et topographiques sur le vieux Paris. Trois îlots de la Cité entre les rues de la Licorne, aux Fèvres, de la Lanterne, du Haut-Moulin et de Glatigny*. Ajoutons, en terminant, que de très-belles planches viennent ajouter à la curiosité de ces travaux. — ALPH. FRILLET.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

---

ÉPÎTRES ET SATIRES, par M. Viennet, de l'Académie française. — HACHETTE ET C<sup>ie</sup>.

Nous nous contentons aujourd'hui de signaler à nos lecteurs cet ouvrage du patriarche des poètes français. — Trois éditions de ce livre ont traversé cinq ou six formes de gouvernement, l'Empire, la Restauration, la Monarchie représentative, la République et le nouvel Empire, et M. Viennet n'a pas changé, il est resté toujours classique et spirituel. Le *Causeur* reviendra sur ces épîtres et ces satires qui appartiennent à une école dont il n'accepte pas les règles : pour le moment, il se borne à féliciter M. Viennet. — H.

ITALIA MIA, par M. Armand Lebaillly. — 2<sup>e</sup> édition, chez GARNIER FRÈRES, éditeurs.

Un charmant poète, M. Armand Lebaillly, célèbre dans ce volume la délivrance de l'Italie. Béranger disait : Le meilleur moyen d'avoir du talent, c'est d'avoir du cœur. M. Lebaillly a suivi ce conseil, il s'est attaché à faire aimer cette noble Italie, qui, après tant de siècles de servitude, va enfin prendre une glorieuse place parmi les nations les plus puissantes de l'Europe. Un chant de regret, de douleur, de pitié, est consacré en tête du volume à Venise, la martyre. — Une grande élévation de pensées se fait remarquer dans l'œuvre de M. Lebaillly ; nous recommanderons spécialement au lecteur les pièces intitulées : *La fille de Manin en prière. Le pros- crit de Saint-Marc à Pie IX...* Le vers de M. Lebaillly est élégant, facile, harmonieux. — E. P.

---

CHARLES HABENECK.

---

Typographie Ernest Meyer, rue de Verneuil, 22, à Paris.



## CAUSERIE

---

LE PRINTEMPS, LA JEUNESSE ET L'AMOUR. — GERMAINE ET ALICE. —

UN LIVRE DE M. MICRELET.

---

Si je savais où se cache le printemps cette année, comme j'irais l'apostropher et lui faire honte sur son infâme conduite ! Depuis deux mois, Paris l'attend avec impatience ; nous faisons des projets, nous nous promettons ceci et cela, nous rêvons telles promenades, nous comptons sur les lilas, sur la jeune verdure, sur le soleil, sur les tièdes brises ; nous appelons le printemps de toutes nos voix, de toutes nos ardeurs, et Monsieur ne vient pas, Monsieur se cache et boude. Et l'hiver, le triste hiver profite de cette circonstance déplorable et revient fondre sur nous avec son cortège de froid, de grêle, de pluie, de neige, de maux de toutes sortes.

O printemps ! o cher absent aimé ! o jeune et beau fugitif ! que t'avons-nous fait pour que tu te détournes ainsi de nous, pour que tu nous privés de ton doux sourire ? Est-ce que nous ne savons plus aimer ? En ce cas, ce n'est pas à toi, c'est aux jeunes gens qu'il faut s'en prendre, c'est à eux que doit s'adresser mon apostrophe. Qu'avez-vous fait de l'amour ? Quelles offenses lui avez-vous prodiguées pour que son doux compagnon, le printemps, nous traite ainsi ? Hélas ! hélas ! j'ai bien peur que vous n'ayez outragé l'amour, que vous ne l'ayez fait descendre vers les grossières régions des sens, du luxe et du plaisir ;

que vous n'ayez coupé les ailes qui l'emportaient vers l'idéal, vers la poésie, vers les nobles chimères, vers les généreux enthousiasmes, vers les courageux dévouements.

Et n'allez pas croire, o jeunesse que j'aime ! vous qui êtes la moisson promise à l'avenir, n'allez pas croire que je sois devenu tout-à-coup morose et chagrin, ou que je veuille sevrer l'amour de ses plus douces joies, de ses plus tendres ivresses. Non ! le platonisme en amour est un rêve et une folie, mais, sachez aussi que les ardeurs de vos sens, si l'amour ne les épure et ne les élève pas, sont des crimes.

Dieu a donné à notre âme une enveloppe mortelle ; notre âme pense, aime, agit, souffre par des organes sans lesquels nulle manifestation de la vie n'est possible. C'est manquer de sens que de condamner ou maudire les sens. Nous n'avons pas une vie corporelle et une vie spirituelle séparées ; la vie est une et de même l'amour est un ; l'amour c'est la vie tout entière exaltée jusqu'à sa plus haute puissance. Celui qui atrophie son cœur, qui laisse en friche son esprit et se plonge aveuglément dans le torrent des jouissances matérielles offense Dieu ; mais celui qui, dédaignant une des faces de la vie, cherche exclusivement l'amour dans les contemplations idéales, celui qui, dans un excès d'ascétisme et d'austérité martyrise son corps, ne pèche pas moins.

Cette théorie me rappelle une touchante histoire, que me racontait souvent et à bâtons rompus une aimable et vieille amie, une charmante femme que la mort a depuis longtemps emportée, et dont le souvenir s'est conservé vivant et gracieux parmi tous ceux qui l'ont connue et aimée. Je ne vous redirai certainement pas cette histoire avec la finesse exquise qu'y mettait ma vieille amie, mais vous en aurez au moins le squelette. Il me semble l'entendre encore au coin de son feu, dans son petit salon jaune, enveloppée dans sa douillette ouatée, sa belle et noble figure encadrée dans ses longues boucles de cheveux blancs et soyeux.

« — Vous ai-je conté, me disait-elle, l'histoire de madame de T... et de ses deux filles ? »

Je faisais un petit signe négatif et elle reprenait :

« — C'était sous la restauration, peu de temps après l'avènement au trône de S. M. Charles X.

« On s'occupait beaucoup alors, dans la société aristocratique de Paris, de madame de T... qui s'était mariée, pendant l'émigration, avec un riche gentilhomme de la cour de Russie. Elle venait se fixer pour quelque temps en France afin, sans doute, d'y marier ses deux filles

qui étaient merveilles de beauté, moins pourtant que leur mère. Madame de T... s'était mariée presque enfant encore; elle n'avait guère que quinze à seize ans de plus que sa fille aînée, mademoiselle Germaine, qui avait alors dix-huit ans. Sa sœur, Alice, en avait dix-sept.

« Des circonstances fortuites me rapprochèrent de cette famille et me permirent de pénétrer dans son intimité. J'étais déjà une vieille femme dans ce temps là, et mon esprit observateur se donnait pleine carrière.

« Monsieur de T..., après avoir conduit et installé sa famille en France, était retourné à Saint-Petersbourg, où le rappelait je ne sais quelle fonction qu'il remplissait auprès de l'Empereur. Madame de T... était trop belle et trop jeune pour ne pas attirer vivement les hommages des hommes et l'attention malicieuse des femmes.

« Son salon, dont elle faisait les honneurs avec une grâce et une distinction parfaites, était fréquenté par les personnages les plus éminents de cette époque. Madame de T... avait reçu une éducation très-soignée; elle avait une instruction solide, un esprit vif et charmant qui n'avait perdu, à l'étranger, aucune de ses qualités françaises; elle était bonne musicienne, elle peignait avec goût. Ajoutez à cela qu'elle était riche et fort belle, qu'elle avait, en outre, le bon esprit de se parer de l'éclatante beauté de ses filles, qu'elle se posait dans le monde déjà presque comme une grand'maman, qu'elle n'avait aucune des prétentions qu'elle aurait pu légitimement conserver, et vous comprendrez que les femmes n'y purent pas tenir. Elles inventèrent sur le compte de madame de T... et de monsieur de X..., qui était un des hôtes familiers de son salon, une affreuse histoire, que dis-je? une affreuse calomnie que l'on se raconta tout bas, puis tout haut. De bonnes âmes écrivirent des lettres anonymes à monsieur de T... Le mari vint en France; les loyales explications de sa femme, et je crois pouvoir dire en toute sécurité, de son honnête femme, ne parvinrent pas à dissiper les préventions de monsieur de T..., et une séparation amiable s'en suivit.

« Il fut seulement convenu entre eux que, pour ne pas nuire à l'établissement de ses filles, monsieur de T... viendrait assister à leur mariage.

« — Mais, reprenait ma vieille amie, ce n'est pas de madame de T..., c'est de Germaine et de sa sœur Alice que je veux surtout vous parler. Je vous ai dit qu'elles étaient belles toutes deux. Je ne sais si c'est parce que j'ai toujours été laide, même dans mon beau temps, mais j'ai toujours admiré la beauté des autres femmes. J'avais pour ces

deux jeunes filles une affection profonde. Elles n'étaient pas seulement belles, elles étaient bonnes et spirituelles comme leur mère. Germaine avait un caractère grave et contenu ; Alice, au contraire, était expansive et légère. L'aînée aimait l'étude, elle était sérieuse et réfléchie ; la cadette aimait les bals, les fêtes, les plaisirs, la toilette, les distractions de toute sorte. Elle avait la répartie vive, une humeur charmante, une grâce exquise. Je les aimais bien tendrement toutes deux, et en observant de près ces deux natures qui se ressemblaient extérieurement d'une façon si prodigieuse qu'on les eut prises pour deux sœurs jumelles, mais si profondément différentes sous le rapport moral, je ne pouvais me défendre d'un certain effroi.

« Germaine manifestait de plus en plus ses répugnances pour le monde, pour les brillantes réunions ; elle était picuse, et depuis quelque temps elle s'attachait avec plus d'ardeur à ses exercices de piété. Une circonstance regrettable vint donner à ses idées un tour plus exalté et plus mystique encore.

« Parmi les jeunes hommes qui avaient sollicité l'honneur d'être présentés chez Madame de T... se trouvait M. Anatole D... que vous connaissez. C'est aujourd'hui un vieillard ; c'était alors un des cavaliers les plus accomplis que vous puissiez imaginer ; il avait tout pour lui au moral comme au physique. Je me défie généralement de ce que l'on appelle dans le monde un beau garçon. Il est bien rare que chez l'homme la beauté extérieure ne nuise pas plus ou moins à la beauté morale. M. Anatole D... ne paraissait pas se douter qu'il était beau comme l'Antinoüs, il ne portait pas sa tête comme un saint sacrement, il n'avait pas cet air fat et hébété qu'affectionnent les beaux hommes en général. Il était modeste, simple dans ses manières, sans timidité toutefois ; il était spirituel, parlait peu et bien. C'était un de ces jeunes gens dont toute jeune fille doit dire : je voudrais que mon mari fut ainsi ! et toute femme : je voudrais l'avoir pour fils.

« Lorsque M. Anatole D... fut présenté chez Madame de T..., il n'avait, je crois, aucune idée de mariage bien arrêtée. Je l'observai attentivement : il hésita longtemps entre les deux sœurs comme un voyageur hésite entre deux routes inconnues qui s'offrent à lui. Laquelle des deux le mènera au but souhaité, au bonheur, ce rêve que nous ne réalisons jamais complètement ? Je remarquai que Germaine, malgré sa réserve habituelle, ne sut pas dissimuler combien elle était touchée des attentions d'Anatole. Elle se troublait en sa présence, elle était émue quand il entrait, elle rougissait quand il lui adressait la parole. Bref, elle l'aimait, et personne au monde, si ce n'est moi, ne soup-



çonna la profondeur, la pureté, la noblesse du sentiment qui envahit tout à coup cette âme si chaste et si ardente, l'âme de sainte Thérèse !

« Que d'étranges contradictions dans notre pauvre nature humaine ! quelles ténèbres parfois voilent notre cœur et notre esprit ! Je vous ai dit qu'Anatole s'était arrêté indécis entre ces deux routes qui s'ouvraient à lui et le sollicitaient également, entre ces fraîches fleurs, deux merveilles de jeunesse, de grâce et de beauté. Certes, si son âme n'eût été aveuglée, si elle eût pu obéir au magnétique entraînement d'une autre âme, sœur de la sienne, elle se fût élancée au devant de Germaine. Mais Germaine était, je vous l'ai dit, grave, recueillie, sérieuse ; Alice était vive, joyeuse, coquette, de cette ravissante coquetterie des jeunes filles. Après quelques jours d'indécision, le jeune homme sourd, sans doute, à ces voix intérieures que nous ne savons pas assez écouter, se laissa aller au charme extérieur et il devint bientôt évident qu'Alice était l'objet de ses préférences. L'étourdie jeune fille y fut à peine sensible, elle ne songea pas même à jouir de son triomphe.

« A partir de ce moment, l'âme de Germaine se voila d'un voile impénétrable ; son bel œil sembla s'éteindre et si sa lèvre conserva un sourire, ce fut un sourire si mélancolique, si dédaigneux des choses de la terre qu'il me faisait peine à voir. Elle savait que j'avais pénétré le secret de son cœur ; quand j'arrivais et quand je la quittais, il y avait dans son étreinte, dans ses serremens de mains des confidences muettes ; mais elle garda un silence absolu que je me fis un devoir de respecter.

« M. Anatole D... fit demander officiellement par sa famille la main de Mademoiselle Alice de T... La jeune mère était presque la sœur de ses filles. Avant de répondre à la demande qui lui était faite, elle voulut non-seulement consulter Alice que cette demande intéressait directement, mais aussi Germaine, dont la droiture et le bon sens lui inspiraient une entière confiance. Ce conseil de famille se réunit le soir et j'eus l'honneur d'y être admise. Germaine y fut admirable.

« Madame de T... exposa d'abord le fait et demanda à Alice si elle agréerait pour mari M. Anatole D...

« — Pourquoi ne l'agréerais-je pas avec votre assentiment et celui de mon père, dit en riant la jeune fille. Il est jeune, riche, distingué, on le trouve très-beau et je me permets d'être d'un avis contraire ; je préfère la laideur à cette beauté régulière comme les portées d'un cahier de musique. Mais qu'à cela ne tienne, ma mère, lui ou un au-

tre, qui vous voudrez ! Vous allez me trouver bien enfant, mais il m'est impossible de voir dans le mariage autre chose que le droit de porter certaines toilettes interdites aux jeunes filles, de disposer plus librement de soi-même. Quant aux côtés sérieux, élevés du mariage, aux devoirs qu'il impose, je vous avoue que je ne m'en doute même pas. Vous ne m'accuserez pas de manquer de franchise.

« La mère répliqua par un petit discours fort sensé, puis je présentai quelques observations. Je fis remarquer qu'Alice était bien jeune encore, plus jeune de caractère que par les années, que l'on risquait beaucoup à marier une jeune fille dans ces conditions.

« — Mais, au fait ! dit Alice, notre bonne amie a raison ; je ne suis pas pressée de me marier. Si M. Anatole D... est pressé, qu'il prenne les devants, je n'y tiens guère, les partis ne manqueront pas et je ne vois pas pourquoi je me marierais avant Germaine. Pourquoi M. Anatole n'épouserait-il pas ma sœur ? ajouta en riant la jeune fille toute fière d'avoir trouvé cette idée.

« Germaine pâlit et s'efforça de sourire : Mais c'est toi, dit-elle, c'est toi qu'il aime, c'est toi qu'il demande en mariage et non pas moi.

« Il fallut bien se rendre à cet argument ; sur les instances de Germaine le mariage fut résolu et célébré en grande pompe à Saint-Philippe-du-Roule. M. de T... avait fait tout exprès le voyage de Saint-Pétersbourg à Paris pour assister à la cérémonie ; il repartit le lendemain, en même temps que les jeunes époux prenaient leur vol vers l'Italie.

« Vingt partis brillants s'offrirent pour Germaine, elle les refusa obstinément, malgré les instances de sa mère, malgré les miennes. Insensiblement elle s'éloigna du monde ; elle passait ses journées à prier ou à lire des livres de piété qui exaltaient son imagination. Quand j'essayais de la ramener aux réalités de la vie, quand je tentais doucement d'ouvrir ce cœur mortellement blessé, Germaine pressait ma main et repoussait avec bonté mes conseils, ses yeux se remplissaient de larmes, mais jamais une parole amère, l'expression d'un regret ne sortit de ses lèvres ; jamais je ne vis faiblir ce mâle courage, cette résignation qui est la plus grande peut-être des vertus de la femme.

« Pendant ce temps, Anatole et Alice poursuivaient leur voyage. Leurs lettres, fréquentes d'abord, devinrent de plus en plus rares. Celles d'Alice portaient l'empreinte de cette légèreté d'humeur, de cette ardeur au plaisir qui étaient le fonds de son caractère. Elle ne parlait que des fêtes auxquelles elle assistait et rarement de son mari ; si le

mouvement, si le bruit s'arrêtaient autour d'elle, aussitôt elle s'ennuyait et ses lettres portaient la trace de son ennui. Anatole, en écrivant à madame de T... ou à Germaine, avait exprimé avec passion son enthousiasme, son amour pour Alice. Peu à peu, ses lettres étaient devenues très-brèves et c'est à peine s'il y était question de la jeune femme.

« Un jour j'arrivai chez madame de T... et je la trouvai plongée dans la plus grande désolation. Elle me tendit une lettre qu'elle venait de recevoir, datée de Messine; je n'en ai jamais oublié les termes; les voici, je suis sûr de les reproduire exactement :

Madame et chère mère,

« Permettez-moi d'ouvrir mon cœur tout entier devant vous, un pauvre cœur bien profondément affligé, un cœur qui porte cruellement la peine de son erreur. Je me suis trompé quand je vous ai demandé Alice en mariage, je me suis trompé sur moi-même, je me suis plus gravement encore trompé sur elle. Alice ne m'aime pas, elle ne m'a jamais aimé, et de mon côté je n'ai plus pour elle qu'une affection dévouée. Peut-être l'amour qu'elle m'avait inspiré se serait-il accru ou tout au moins maintenu s'il eût été partagé. L'indifférence de ma femme l'a éteint.

« Alice n'est pas faite pour le mariage. Je n'ai aucun grief positif à articuler contre elle, je crois qu'elle n'a manqué à aucun de ses devoirs jusqu'ici, mais son indomptable légèreté, l'ardeur qui l'emporte vers le plaisir l'exposent à des dangers où périront infailliblement, un jour, mon honneur et le sien. Elle ne connaît aucun frein, elle n'accepte aucune autorité. Elle n'admet d'autre règle de conduite que sa fantaisie ou son entraînement vers le plaisir, vers les triomphes de sa coquetterie.

« Que dois-je faire ? User contre elle de mes droits rigoureux, la contraindre par la force ? Un galant homme n'en vient pas à de telles extrémités. Je vais la ramener à Paris, je la remettrai sous votre tutelle et celle de son angélique sœur; ce sera une séparation amiable, et je ferai les vœux les plus sincères pour que la conduite d'Alice ne me mette jamais dans la douloureuse obligation de demander aux tribunaux une séparation judiciaire.

« Veuillez agréer, etc.

« ANATOLE D... »

« A la lecture de cette lettre, je fondis en larmes. — Au nom du ciel, me dit vivement Madame de T..., qui entendit marcher dans une pièce voisine, faites que Germaine ne se doute de rien.

« Germaine entra en effet. Il fut impossible de lui cacher la cause de notre émotion. Elle prit la lettre; ses lèvres tremblaient pendant qu'elle la lisait des yeux. Mon regard était attaché sur elle, ses traits ne trahirent aucune douleur : — Mon beau-frère se trompe, dit-elle avec calme, il se trompe sur le compte d'Alice, il la calomnie. Ma sœur est et restera pure. Qu'elle nous revienne, que son mari s'éloigne d'elle, s'il le veut, qu'il manque le premier à son serment en refusant à Alice la protection dévouée qu'il a juré de lui donner, c'est son affaire; quant à nous, ma mère, notre devoir est tout tracé. Après avoir essayé de dissiper le nuage qui est venu sitôt obscurcir cette union, si M. Anatole D... persiste à vouloir s'éloigner d'Alice, sa mère, sa sœur et son amie, ajouta-t-elle en me tendant sa main, sauront ce qu'il leur reste à faire, elles seront les protectrices de celle que l'on abandonne si lâchement.

« Hélas! c'était l'héroïque Germaine qui se trompait et M. Anatole D... avait raison; un éclat retentissant que je vous conterai une autre fois, sépara violemment les deux époux et compromit Alice sans retour.

« La conduite d'Anatole, en ces fâcheuses circonstances, fut si digne, si cordiale, que ce douloureux événement, au lieu de l'éloigner de Madame de T... et de Germaine, l'en avait au contraire rapproché. Ce fut auprès de ces deux femmes qu'il vint chercher les consolations, les forces dont il avait besoin; ce fut avec leur concours qu'il tenta de ramener la pauvre égarée.

« L'épreuve fut rude pour Germaine. Son grand cœur sut cependant contenir son immense amour et le contenir à ce point que nul éclair ne trahit sa présence. Anatole s'était trompé, ainsi qu'il l'avait ingénûment avoué dans sa lettre. Il le comprit bien mieux encore lorsqu'il vit de près Germaine, lorsqu'il put apprécier les trésors de dévouement et de tendresse que recélait cette âme qui s'était pourtant offerte à lui, qui s'était élancée au-devant de la sienne dans les premiers tressaillements de la jeunesse et qu'il avait méconnue. Son cœur s'éveilla alors, quand il était trop tard; il comprit toute l'étendue de sa faute, et ce fut son châtement, non d'aimer — car l'amour, alors même qu'il ne nous porte que des douleurs, est toujours une divine récompense, — mais ce fut son châtement de ne jamais lire complètement dans l'âme de Germaine et de ne jamais soupçonner la passion

profonde, l'ardent amour que cette âme courageuse renfermait, comme on renferme un parfum précieux dans un vase hermétiquement clos.

« Nulle femme n'a porté plus loin ni plus haut le sacrifice d'elle-même que ne le fit Germaine. Elle se vit aimée par l'homme dont elle portait l'image dans son cœur, et jamais elle ne laissa échapper un mot, un signe qui put éclairer Anatole sur l'état de ce cœur qui lui appartenait tout entier.

« Un événement terrible, cependant, vint changer cette situation, Alice mourut... Mais ici commence une autre histoire, ajoutait la bonne vieille, et je vous la conterai une autre fois, quand vous viendrez prendre le thé au coin de mon feu. »

Je fais comme mon amie, je garde cette histoire pour une autre fois, car il me semble qu'en voilà déjà bien long.

Je ne veux cependant pas quitter la plume sans annoncer le grand événement littéraire de la semaine; c'est l'apparition d'un volume de Michelet, et quel volume! *Louis XIV et la Révocation de l'édit de Nantes*. Voyez-vous l'illustre et éloquent historien, aux prises avec le grand roi et le grand siècle, avec le roi des Dragonnades et le siècle de la révocation de l'édit de Nantes. Quelles bonnes heures en perspective! Il est presque inutile d'ajouter que nous rendrons bon compte de ce travail.

LOUIS JOURDAN.

# **SUR L'ÉDUCATION DES FEMMES**

---

## **II**

### **COMMENT LES FEMMES PEUVENT ÊTRE LA CONSCIENCE DE L'HUMANITÉ — DE LEUR CARACTÈRE EN GÉNÉRAL.**

Nous avons défini le rôle des femmes dans le monde : la conscience de l'humanité ; il nous reste à voir comment cela peut être et si leur caractère est en rapport avec leur mission morale.

Qu'est-ce d'abord que la conscience ? Évidemment c'est le prononcé d'un jugement, c'est-à-dire l'acceptation ou le refus d'un fait ou d'une idée. La conscience ne crée pas, elle juge.

Eh bien ! c'est là justement, selon nous, qu'est la part d'action dévolue à la femme ; elle ne crée pas, mais elle accepte ou refuse.

Considérons l'humanité comme un seul homme et une seule femme, c'est-à-dire généralisons la femme dans ses rapports intellectuels et moraux avec l'homme, nous pourrions remarquer un fait constant : c'est que la spontanéité de l'idée n'existe pas chez la femme.

Ceci demande une explication.

Je ne veux pas faire entendre que les femmes n'ont pas la faculté de penser, bien loin de là ; je veux dire simplement que la femme pense d'après des données premières fournies par l'homme. Quand ces

données premières manquent ou quand elles n'ont point un caractère de vérité suffisant, la femme ne pense pas.

En général, la femme s'assimile ce qu'il y a de plus net, de plus précis et de plus indéniable dans les idées que l'homme agite.

Toutefois il s'en faut encore qu'elle suive l'homme dans toutes ses idées, elle n'en prend jamais que ce qui répond à ses besoins, et, comme dans le cercle ordinaire de la vie qu'elle mène, les idées morales et pratiques sont les seules qui lui servent, ce sont aussi les seules qu'elle puise dans les connaissances acquises par l'homme.

Pas plus en morale qu'en aucune autre science ou connaissance, la femme ne crée rien d'elle-même; l'homme construit des systèmes de morale au plus, il découvre par fois une véritable loi: la femme l'accepte ou la refuse; si elle l'accepte, elle la fait passer dans la vie pratique, et alors elle la défend contre l'homme lui-même, qui le plus souvent est porté à défaire le lendemain son œuvre de la veille.

Le travail moral de la femme est donc à la fois un travail de conservation et d'éclectisme; de conservation, parce qu'elle abandonne difficilement ce qu'elle a une fois embrassé; d'éclectisme, parce qu'elle choisit sans cesse dans les idées de l'homme ce qu'elle peut s'assimiler.

Si nous réfléchissons à ce que fait en nous la conscience, nous verrons que son œuvre est parfaitement identique; la conscience reçoit des idées, les conserve et les défend, en même temps que, douée de la faculté de juger et de s'assimiler sans cesse, elle se modifie lentement, ou s'affirme par l'addition constante de nouveaux éléments.

La conscience, avons-nous dit, est le prononcé d'un jugement; il en résulte que la conscience sera d'autant plus juste que le rapport sera plus exactement déduit des deux termes sur lesquels s'appuie le jugement.

Pour que les femmes soient à bon droit la conscience de l'humanité, il faut donc que la logique, c'est-à-dire la déduction exacte, soit un des traits principaux de leur caractère.

Je pense qu'il en est ainsi. La femme est avant tout logique, non point logique à la façon de l'homme, qui entasse raisonnements sur raisonnements, et le plus souvent contredit les premiers par les derniers; mais logique en ce sens qu'elle ne se trompe jamais sur le véritable rapport des choses qu'elle connaît et qu'en général son esprit va droit aux conséquences. Cette rapidité de déduction n'est point égale chez toutes les femmes, mais elle existe chez toutes, et elle sert les caractères les plus opposés. Les

femmes sont vertueuses par logique; elles cèdent par logique aux difficultés qui les entourent et aux lois conventionnelles qui les oppriment; elles se perdent par logique, et j'ajouterai que, chez l'homme, c'est le défaut de logique qui les blesse le plus.

Que l'on observe séparément chaque femme, que l'on compare sa conduite avec ce qu'on a pu connaître des motifs avoués et secrets qui la déterminent, on verra toujours que sa manière de vivre est une déduction exacte ou plutôt un rapport nécessaire entre deux termes : les circonstances extérieures d'une part, et ses propres inclinations de l'autre. De là des contradictions apparentes chez la femme, malgré une permanence réelle de la volonté et du caractère, lorsque l'un des deux termes, — les circonstances extérieures, — vient à changer.

Cependant on accuse les femmes de n'avoir point de logique; comment cette accusation générale peut-elle se concilier avec ce qui vient d'être dit? Assez aisément à mon avis. Les femmes paraissent manquer de logique parce que très-rarement elles avouent aux autres, et je dirai plus, s'avouent à elles-mêmes les véritables motifs de leurs déterminations. Leur logique est tout intime, et les opinions qu'elles émettent, ou les actions qu'elles choisissent de faire, dépouillées des données sur lesquelles elles s'appuient, semblent plutôt émaner de l'instinct que du raisonnement, tandis qu'en réalité c'est tout le contraire.

De la disposition éminemment logique des femmes, il résulte qu'elles ne s'engagent jamais dans une idée incomplète, et qu'elles tendent constamment à faire passer l'idée dans la pratique.

Ces deux derniers caractères sont ceux qui, dans l'ordre intellectuel, séparent le plus nettement la femme de l'homme. L'homme, en effet, peut suivre une idée sans savoir au juste où elle le conduira, et c'est à cette faculté qu'il doit d'avoir pas à pas créé la civilisation; d'un autre côté, il s'abandonne volontiers à la théorie sans être blessé des contrastes qu'elle offre incessamment avec la réalité; la femme, au contraire, par cela même que chez elle la pratique et la théorie ne font qu'un, ne s'intéresse en aucune façon aux idées en germe et qui ne peuvent être mises en œuvre immédiatement; ni même aux idées achevées dont la réalisation ne lui est point clairement démontrée.

Si l'on considère attentivement tout ce qui vient d'être dit, on verra, soit dans les défauts, soit dans les qualités de la femme, que rien n'est plus vrai. La femme juge, juge toujours et toutes choses, elle se



prononce à la hâte, souvent sans avoir des données exactes et quitte à modifier constamment son jugement, et là est son défaut. Elle juge, elle a besoin d'éliciter sans cesse la conclusion des choses et de les résoudre en une synthèse courte, capable de s'incarner dans la pratique, et là est sa force.

Or, si l'éducation doit faire produire tout ce qu'elle peut à la force des individus, et détruire en même temps leurs défauts, il faut avant tout fournir aux femmes tout ce que le jugement peut réquerir de données pour s'établir et se perfectionner.

En un mot, l'éducation de la femme ne doit être que l'éducation du jugement.

Et en descendant aux détails, c'est la force conservatrice de la femme et son esprit pratique qu'il faut développer.

Je ne parle point du cœur chez les femmes, bien qu'il soit en elles une grande force, parce qu'on ne peut rien sur le cœur; tel qu'il est il faut qu'il demeure, mais il est servi par des facultés qui peuvent l'entraver et même l'égarer, et qui sont à son égard ce que les organes sont à ces mêmes facultés; c'est pourquoi fournir au cœur des serveurs éclairés, c'est le rendre capable de produire tout ce qui est de bon en lui.

L'idéal constitue aussi chez la femme une véritable force, mais l'idéal ne se forme pas plus que le cœur; il existe et tend à s'élever en proportion constante de la réalité, si la réalité s'élève, c'est-à-dire le jugement et l'esprit pratique; on peut du reste s'en rapporter aux femmes pour placer leur idéal de plus en plus haut. L'éducation ne crée que des organes, et au delà il y a quelque chose qu'elle n'atteint pas, et qui heureusement pour nous vitifie autant une éducation rationnelle qu'elle ruine et détruit une éducation fautive : c'est l'individualité, nous n'avons point à y toucher.

### III

#### INSTRUCTION ET ÉDUCATION DES FEMMES.

Le jugement se perfectionne par l'acquisition constante d'un plus grand nombre de faits et par l'habitude de les rapprocher et de les

comparer. Le jugement le plus exact et le plus sûr s'appauvrit et s'égaré, s'il n'est nourri que d'idées et ne puise pas constamment de nouveaux matériaux dans le monde de la réalité; et cela arrive d'autant plus aisément chez les femmes, qu'à part un petit nombre d'exceptions, elles ont peu de curiosité pour le fait, et n'en prennent pour ainsi dire qu'involontairement connaissance. Au reste, l'observation directe des faits n'est pas du ressort de la femme; ce qu'elle sait, hormis l'expérience ordinaire de la vie, elle le tient de l'homme; elle n'acquiert donc des faits que par l'étude, c'est-à-dire par les sciences et par les arts.

Considérons ce que peuvent être les sciences pour la femme, et rappelons-nous ce que nous avons dit de sa nature: que rien d'incomplet ou de purement théorique ne peut y pénétrer. Nous pourrions ainsi discerner ce qui lui convient ou ne lui convient pas.

L'histoire est de nos jours une science complète, et elle se résume dans un petit nombre d'écrivains très-modernes qui ont su donner aux événements passés leur place, leur importance, leurs causes et leurs effets. Ce sont de graves écrivains à coup sûr, mais de très-jeunes filles même les liront avec intérêt, et une fois qu'elles les auront lus, en tireront immédiatement toutes les conséquences qui en peuvent ressortir, et qu'elles feront naître elles-mêmes par la comparaison du passé et des intérêts qui l'agitaient, avec le présent et les intérêts qui l'occupent. Après le travail fait par l'écrivain, naîtra donc pour ces jeunes filles un travail propre, naturellement juste parce qu'il est désintéressé, plus encore que celui de l'homme, qui suit son propre parti jusque dans les entrailles du passé.

Au lieu de ces écrivains sérieux dont nous parlons, on donne le plus souvent aux jeunes filles de courts abrégés, mal conçus, presque toujours mal rédigés, et faits, à coup sûr, bien plus pour dégoûter de l'histoire que pour la faire comprendre; il en résulte que la nature de la femme lui fait repousser des idées inachevées, sans lien et sans but, et qu'elle ne conserve de ses premiers travaux qu'une idée fautive de l'histoire elle-même.

La lecture de l'histoire a pourtant cet avantage, pour les jeunes filles, qu'elle élargit leur intelligence et les détourne des lectures frivoles auxquelles elles ne s'attachent d'abord que par défaut d'aliment pour l'imagination; plus tard, que par habitude et par besoin d'émotions. Elles trouveraient dans l'histoire une grande partie de ce qui les intéresse dans les romans, plus la réalité qui fortifie et mûrit le jugement; mais pour la leur faire aimer, il faut la leur donner dans

toute son étendue et ne pas faire pour elles un choix qu'elles sauraient bien faire elles-mêmes, chacune selon sa nature.

On ne fait guère en France étudier les mathématiques aux jeunes filles, et c'est un tort, d'autant plus qu'on ne saurait donner une bonne raison de cette omission; car si l'on objecte qu'elles n'auront jamais besoin, dans le cours ordinaire de la vie, d'algèbre ni de géométrie, il est aisé de répondre qu'elles n'auront vraisemblablement pas plus besoin de faire des calculs de proportion et d'alliage auxquels cependant on trouve bon de les exercer; si c'est la difficulté que l'on objecte, on peut répondre que l'arithmétique, telle qu'on la leur fait étudier, est plus difficile que l'algèbre poussée au même degré; et la géométrie proprement dite, qui n'offre aucune difficulté, les habituerait à la clarté et à la sûreté du raisonnement, en même temps qu'elle les aiderait à mettre de l'ordre dans leurs idées. L'esprit géométrique sert beaucoup, là même où la géométrie n'est d'aucun usage; c'est une méthode, et si peu qu'il reste après que le temps de l'étude est passé, ce peu est toujours beaucoup. En général, l'esprit des jeunes filles se prête aisément aux mathématiques, lorsque l'enseignement en est clair; et une définition lucide et précise les charme extrêmement. La femme se retrouve chez elle partout où se rencontrent l'exactitude et la vérité.

En histoire naturelle, on fait étudier aux jeunes filles un peu de physiologie et de classification; en fait de physiologie et de physiologie végétale surtout, ce peu est trop restreint. On pourrait l'étendre.

En industrie, elles ne savent rien. Il y a pourtant un certain nombre de connaissances principales qui leur seraient à la fois agréables et utiles. Les étoffes ne naissent pas tissées, brochées ou imprimées toutes seules; la porcelaine, les cristaux ne pendent pas aux arbres comme des fruits; le vin, la bière, et en général toutes les liqueurs fermentées, le pain même, se produisent par des procédés de fabrication intéressants; le monde matériel est très-ignoré des femmes, elles trouveraient du plaisir à l'explorer et, çà et là, il s'y glisserait pour elles plus d'un enseignement.

Ce qu'on leur enseigne de physique et d'astronomie serait suffisant, s'il leur était bien montré; mais il faut avoir lu les livres spéciaux destinés aux jeunes filles pour savoir combien ils sont peu faits pour donner à la science sa véritable valeur et la rendre intéressante. Ils sont tronqués sous prétexte d'être abrégés, puérils et mal écrits, parce que l'auteur est sans cesse préoccupé de l'idée malheureuse qu'il doit descendre à la portée d'intelligences plus faibles;

si bien que, en général, les jeunes filles les mieux douées sont aussi celles pour lesquelles des études ainsi faites doivent offrir le plus de répugnance.

Depuis quelque temps un excellent usage tend à s'établir, c'est de faire passer aux jeunes filles les examens de la Sorbonne et de l'Hôtel de ville, qui deviennent ainsi pour elles ce que le baccalauréat est pour les jeunes gens, mais la plupart d'entre elles se bornent à passer l'examen de degré inférieur ; or, pour cet examen, on n'exige que la grammaire, l'arithmétique et l'histoire sainte ; ne serait-il pas à propos d'y joindre au moins la géographie et l'histoire de France dont la plupart savent à peine quelques mots ?

On parle aussi de rattacher à l'éducation des femmes quelques notions de droit et d'hygiène pratique ; ce serait excellent, puisqu'elles peuvent avoir dans la vie des intérêts à défendre et que, presque toujours, elles ont autour d'elles une famille ou des amis à soigner.

Les arts sont encore une source abondante d'idées, mais comme toute œuvre humaine, ils peuvent conduire près de la vérité ou en détourner ; nous regrettons de ne pas savoir si la musique est bien réellement enseignée comme elle doit l'être, mais pour le dessin et la peinture, malheureusement il n'en est pas ainsi. Le but de l'art, pour la plupart des femmes, n'est pas de les amener à produire, mais à comprendre, à sentir et à juger, et en général on les prive d'une des plus pures sources du beau, et par conséquent d'un des meilleurs termes de comparaison, l'antique. Il est probable cependant qu'une étude, même mauvaise, de la Vénus de Milo ou de la Diane à la biche, vaudrait mieux pour elles que les modèles insignifiants ou de mauvais goût qu'on met sous leur yeux et qu'on les habitue à copier.

Mais d'après la définition que nous avons donnée du rôle de la femme, l'étude n'est pas pour elle un but, c'est un moyen d'arriver à son but réel : l'appréciation exacte, autant que possible, de tout ce que le cours ordinaire de la vie pourra présenter à ses yeux ou amener dans son cercle d'action. Après donc que l'étude aura rassemblé pour la jeune fille les matériaux dont s'élaborera son jugement, ou plutôt à mesure que ses matériaux se présenteront, un second travail commencera, travail particulier à la femme et qui doit différencier son éducation de celle de l'homme, c'est la discussion faite *à son propre point de vue* de toutes les questions qui, de près ou de loin, peuvent l'intéresser. La femme a, dans le monde, une place très-différente de celle de l'homme, il importe qu'elle se rende bien compte de la valeur et de l'utilité de la fonction sociale qu'elle remplit ; et,

pour cela, il faut qu'elle connaisse exactement et l'étendue de son action, et les conséquences que le bon ou mauvais emploi qu'elle en fait entraîne après soi. La femme ne prend place dans la société que par son mari; toutes les jeunes filles, a dit avec beaucoup de vérité un célèbre romancier anglais, Bulwer, ont une jeunesse en commun, la femme appartient à son rang; ajoutons que ce rang, déterminé le plus souvent par la fortune, peut varier avec elle. Il serait bon d'apprendre aux jeunes filles la valeur réelle et la valeur de compte des distinctions sociales, afin que, plus tard, elles ne fussent pas trop émuës des changements, quels qu'ils soient, qui pourraient s'opérer dans leur position. L'étude de l'histoire, quelques notions de la hiérarchie administrative de leur pays, quelques connaissances en industrie, en économie agricole, en leur faisant entrevoir la vie réelle, les amèneraient peu à peu à se satisfaire et à s'intéresser à ce qui les entoure, quelle que fût la position où les placerait la force des choses. Ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que la femme doit s'adapter à toutes les circonstances, se faire autant que possible à tous les milieux; et que, comme l'arabe du désert qui transporte partout ses tentes, sa famille et ses serviteurs, elle doit, elle aussi, transporter partout un jugement droit, une vertu éclairée et sûre d'elle-même; l'amour et la connaissance de ses devoirs.

On ne parle guère d'amitié aux femmes, elles sont pourtant faites pour l'apprécier et pour la sentir. Mais l'amitié n'est point seulement une sympathie plus ou moins bien fondée; tout ce qui n'a pas ses racines dans le devoir, le jugement et la raison, peut être emporté au moindre vent et n'est plus qu'un regret inutile; apprenez aux jeunes filles que l'amitié, pour donner toutes ses joies, doit accepter tous ses devoirs; faites leur comprendre ces devoirs d'une amie, ou plutôt faites-les leur chercher et indiquer elles-mêmes, et vous aurez ainsi créé en elles une des sources de bonheur les plus fécondes et les plus sûres.

Il serait bon aussi de faire entrevoir aux jeunes filles quelques-unes des difficultés qu'elles pourront rencontrer dans la vie, et de les placer en idée au milieu de circonstances données, afin qu'elles cherchassent en elles les moyens d'y faire face; ce n'est pas que très-probablement la vie ne leur présentera guère les phases étudiées à priori, mais il leur restera toujours quelque chose de cette sorte de gymnastique morale à laquelle on les aura exercées, ne fût-ce que l'habitude d'une décision prompte et raisonnée. Lorsqu'un aspirant au grade de capitaine de navire subit son examen, on le suppose

en mer, il a tel vaisseau, par tel temps, avec tant d'hommes d'équipage, il a tel danger à redouter. Quelle manœuvre fera-t-il ? C'est quelque chose d'approchant que nous demanderions pour les jeunes filles, et ce travail prendrait place pour elles vers la fin des études, au moment même où il se fait naturellement en elles, et où elles éprouvent le besoin de regarder autour d'elles avec leur propres yeux et de juger par elles-mêmes ; l'on aurait ainsi l'avantage de donner un corps à leurs préoccupations, souvent vagues et incohérentes, de substituer la réflexion sérieuse à la rêverie oisive, d'utiliser enfin une force quelquefois dangereuse parce qu'elle demeure inemployée. On ne saurait rendre trop vigoureuse l'éducation des femmes, ni leur faire connaître trop tôt le côté rude et austère de la vie, pourvu qu'on leur apprenne en même temps qu'il sera d'autant moins rude et d'autant moins austère qu'elles marcheront plus droit dans la ligne de conduite que leur conscience leur aura tracée.

Nous n'avons rien à ajouter de plus si notre pensée est comprise ; si elle ne l'est pas, c'est qu'elle n'est point suffisamment vraie pour être claire, et de plus longs développements ne la rendraient pas plus juste.

MARIA CHENU.

---

# FRÈRE THOMAS DE TORQUEMADA

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

---

(Suite et fin.)

---

Je me contenterai d'extraire, de peur qu'on ne m'accuse d'exagération. On exige des chiffres aujourd'hui ; j'en donnerai (Llorente, *Histoire de l'Inquisition d'Espagne*, tome I, page 145). « Philippe de Barberis, Inquisiteur du royaume de Sicile, vint à Séville en 1477, pour obtenir de Ferdinand et d'Isabelle la confirmation d'un privilège que l'empereur et roi Frédéric II avait accordé, en 1233, à l'inquisition de Sicile, et en vertu duquel les inquisiteurs entraient en possession du tiers des biens des hérétiques condamnés... Barberis, par zèle pour les intérêts des Papes et en sa qualité de ministre de l'Inquisition, tâcha de persuader au roi que la religion chrétienne retirait de grands avantages du tribunal du saint-Office, par la terreur qu'inspiraient ses jugements. »

Alphonse de Hojeda, prieur du couvent des dominicains de Séville, en proposa avec chaleur l'établissement en Espagne contre les chrétiens qui apostasiaient pour retourner au judaïsme. »

Ferdinand accueillit avec faveur le projet d'établir l'Inquisition sur des bases nouvelles ; elle allait lui permettre d'emplier son trésor du fruit des confiscations. Mais la douceur naturelle d'Isabelle l'engagea à refuser de l'établir en Castille.

Malheureusement elle finit par se laisser entraîner. On obtint une bulle du Pape, en 1478. D'abord Isabelle en fit suspendre l'application, voulant essayer de moyens plus en harmonie avec sa manière de voir. Mais ceux qu'elle chargea de procéder selon ses vues, étaient justement ceux qui provoquaient l'établissement de l'Inquisition. Comme il était facile de s'y attendre, leur mission fut infructueuse. « Les pères dominicains, le nonce du pape et le roi lui-même désiraient que le moyen préféré par Isabelle fût reconnu insuffisant. » (Llorente, 146, tome I). Ils ne négligèrent donc rien pour arriver à leur but « et tandis que les deux souverains étaient à Medina del Campo, ils nommèrent le 17 septembre 1480, pour premiers Inquisiteurs, frère Michel Morillo et frère Jean de Saint-Martin, tous deux dominicains... » « Le 9 octobre, l'ordre fut envoyé, au nom du roi et de la reine, à tous les gouverneurs des provinces, de fournir aux Inquisiteurs et à leur suite, toutes les provisions et bagages dont ils auraient besoin à leur passage pour se rendre à Séville; disposition extraordinaire pour ce temps-là et qui prouve le degré d'influence que les dominicains avaient déjà acquis dans l'Inquisition. Leurs privilèges étaient les mêmes que ceux qu'avait accordé Frédéric II, comme roi de Sicile, en 1233 » (page 148), c'est-à-dire qu'on leur conférait le droit d'entrer en possession du tiers des biens des condamnés.

« Les Inquisiteurs établirent leur domicile dans le couvent de saint Paul des pères dominicains de Séville, et ce fut le 2 janvier 1481 que fut promulgué le premier acte de leur juridiction. »

Le 29 janvier 1482, le Pape, dans un bref, se plaint « de ce que les deux Inquisiteurs Michel Morillo et Jean de Saint-Martin ne suivaient pas les règles du droit, en déclarant hérétiques des personnes qui ne l'étaient pas, » comme s'il avait suivi les règles de droit, lui, en vendant celui de n'être pas inquiété pour cause d'hérésie et en révoquant ce droit après avoir reçu l'argent ! Sa Sainteté ajoutait « qu'elle aurait prononcé leur destitution si elle n'avait eu égard au décret royal qui les avait institués, que néanmoins elle révoquait l'autorisation qu'elle avait donnée d'en établir d'autres, attendu qu'il se trouverait des individus propres à ces fonctions parmi ceux qui avaient été nommés *par le Général et par le Provincial des dominicains, à qui seul appartenait ce privilège* » (Llorente, tome I, page 161)... Il est surprenant que Ferdinand et Isabelle aient pu souffrir l'injure que venait de leur faire la cour de Rome, dont la résolution, que je viens de citer, favorisait, au mépris de leur autorité, un Général et un Provincial des pères dominicains.... Le 11 février suivant, il (le pape) fit expédier un nouveau



bref dans lequel, sans faire mention du premier, il disait que le Général des pères dominicains, Alphonse de Saint-Cébrant, lui ayant prouvé la nécessité d'augmenter le nombre des Inquisiteurs, il avait jugé convenable d'appeler à ces fonctions le père Alphonse et les autres religieux de son ordre, Pier de Ocaqua, Pierre Morillo, Jean de Saint-Dominique, Jean du Saint-Esprit, Rodrigue de Segarra, *Thomas de Torquemada* et Bernard de Sainte-Marie (page 164). « Parmi les mesures auxquelles donna lieu le nouvel examen de la bulle du 2 août 1483, il faut compter la mesure qui fit prendre à l'*Inquisition* la forme d'un tribunal permanent, avec un chef auquel étaient soumis tous les Inquisiteurs en général et chacun d'eux en particulier. C'est à cette époque seulement que la place d'Inquisiteur général du royaume de Castille fut donnée au père Thomas de Torquemada..... Un second bref du 17 octobre 1483 l'établit Inquisiteur général du royaume d'Aragon, et les pouvoirs immenses de son office furent confirmés, le 11 février 1486, par Innocent VIII et par les deux successeurs de ce pontife (page 172). »

« Torquemada justifia pleinement le choix qu'on avait fait de sa personne. Il était presque impossible de trouver un homme plus propre à remplir les intentions de Ferdinand en multipliant le nombre des confiscations; celles de la cour de Rome, par la propagation de ses maximes dominatrices et fiscales, et enfin celles de l'*Inquisition* elle-même pour le dessein qu'elle avait formé d'établir par des supplices le système de terreur dont elle avait besoin. Torquemada créa d'abord quatre tribunaux subalternes pour Séville, Cordoue, Jaen et Ciudad-Real.... Torquemada permit alors aux pères dominicains de commencer l'exercice de leurs fonctions dans différents diocèses du royaume de Castille. »

Ici se place la création du conseil de la *Suprême*, dont le président de droit et à vie était l'Inquisiteur général; il avait trois conseillers nommés par le roi qui avaient voix délibérative dans les questions de droit civil (fisc) et voix consultative seulement dans les questions de droit canonique (hérésie). On voit de cette manière que la royauté n'avait aucune intervention légale à exercer en matière d'hérésie auprès des Inquisiteurs, chose fondamentale à considérer.

Comme le rapportent Quétif et Echard dans la notice que j'ai traduite, relative à Torquemada, le révérend père Inquisiteur général convoqua en 1484, à Séville, une junta générale, composée des Inquisiteurs des quatre tribunaux subalternes du saint-Office qu'il avait créés, de ses deux assesseurs et des conseillers royaux. Il y promulgua,

sous le titre d'*instructions*, le véritable code de l'Inquisition d'Espagne. Il serait trop long de l'analyser ici, il faut me borner à constater que l'ensemble prouve l'œuvre d'une âme sanguinaire et profondément versée dans l'art de persécuter.

Il n'est pas possible que le père Lacordaire n'ait pas eu connaissance de ce code qui est un des monuments de son ordre. Or s'il en a eu connaissance, comment a-t-il pu dire que les dominicains ont eu part à l'Inquisition comme tout le monde ! Je le réitère, tout le monde n'a pas eu part à l'Inquisition comme l'ordre de Saint-Dominique. Innocent III et saint Dominique avaient organisé l'Inquisition sur un pied formidable dans le Languedoc, au commencement du treizième siècle. Un des fils de saint Dominique fonde l'Inquisition d'Espagne à la fin du quinzième. Depuis l'an 1215, il n'y a pas eu de bûcher célèbre auquel les dominicains n'aient mis le feu. Ils assistaient aux immolations de la guerre des Albigeois; ils assistaient au bûcher de Jeanne d'Arc, à celui de Jean Huss, à celui de leur confrère Giordano Bruno; ils ont été planter leur étendard de mort jusque sur les côtes de l'Inde, à Goa.

Il faut avouer que, nulle part, ils n'ont procédé comme en Espagne. Des 341 mille personnes que les écrivains ecclésiastiques avouent être montées sur le bûcher dans ce malheureux pays (voir Alzog, *Hist. univ. de l'Eglise*, t. III), pendant les trois derniers siècles, ce qui fait une moyenne de onze cent trente-six par année, le révérend Père Thomas de Torquemada en réclamerait seul une part considérable.

Le court dénombrement que je vais emprunter à Llorente n'est peut-être pas entièrement exact. Torquemada ne procédait point d'ordinaire uniformément. Il lui arrivait de brûler pour vider les prisons, parce qu'il manquait de pain ou de logement. Je ne veux pas en tenir compte. Des deux recensements faits par Llorente, sur des documents originaux, je choisis également le plus modéré : il est suffisamment éloquent.

On remarquera que je commence avec l'Inquisition ; Torquemada n'était pas encore Inquisiteur général, mais il était déjà l'âme de l'Inquisition, de l'avis unanime de tous ceux qui ont étudié la question. (Voir Llorente, tome IV, page 247.)

1481. — Il n'y avait alors dans tout le royaume de Castille qu'un seul tribunal établi à Séville, et, au rapport de Mariana, il fit brûler plus de deux mille condamnés en personne, un pareil nombre en effigie, à la place de ceux qui étaient morts ou qui avaient pris la fuite,

et il en frappa 17 mille de diverses pénitences. Ce qui donne pour total 21 mille victimes pendant cette première année. Je ne parle pas de celles qui périrent en Aragon, où l'Inquisition ancienne était en pleine activité.

1482. — D'après les bases que j'ai établies, il reste de beaucoup en deçà de la vérité; il y eut à Séville 88 personnes de la première classe « brûlées, » 44 de la seconde « brûlées en effigie, » et 625 de la troisième « frappées de diverses peines, depuis la réclusion perpétuelle avec le pain de la douleur et l'eau d'angoisse, jusqu'au *san benito*; » total 757 condamnés. Il n'y avait encore que ce seul tribunal en Castille, car ceux d'Aragon, de Catalogne, de Valence et de Majorque appartenaient à l'Inquisition ancienne.

1483. — Il y eut à Séville, suivant ma manière de compter, le même nombre de victimes qu'en 1482, c'est à dire 88 brûlés, 44 brûlés en effigie, et 625 condamnés à diverses peines, en tout 757.

L'Inquisition commença à Cordoue cette année, et il est probable qu'elle y condamna autant de monde que le tribunal de Séville pendant la première année de son existence. Cependant je réduirai ce nombre à la dixième partie, afin de ne pas m'éloigner du système de modération que j'ai adopté. Ainsi je ne compte, pour le tribunal de Cordoue, que deux cents individus brûlés en personne, deux cents en effigie et 1,700 pénitenciers; total 2,400 victimes. C'est de cette année que date l'Inquisition de Jaen; je suppose que le nombre des condamnés y fut le même qu'à Cordoue. Celle de Tolède fut aussi fondée à la même époque (Torquemada était en pleine activité)... le nombre de ses victimes doit être calculé comme celui des Inquisitions de Jaen et de Cordoue.

En résumé, les quatre Inquisitions de la Castille firent brûler pendant l'année 1483, 688 individus en personne et 644 en effigie, les pénitenciers furent au nombre de 5,727; total 7,057.

1484. — Je trouve à Séville, pour cette année, 88, 44 et 625. Je m'en tiendrai à la moitié de ce nombre pour Cordoue (Séville étant une ville très-commerçante, les juifs y venaient en foule et l'Inquisiteur de l'endroit en faisait provision; c'est la raison que donne ailleurs Llorente, de sa manière de réduire pour Cordoue et les autres chefs-lieux d'auto-da-fé).

En ne comptant que 44, 22 et 312, en tout 378 personnes pour Jaen et Tolède, le résultat est le même.

Les quatre tribunaux ensemble condamnèrent cette année, 220

personnes de la première classe, 110 de la seconde, et 1561 de la troisième : total 1891.

1483. — Même nombre de personnes à Séville, moitié à Cordoue, Jaen et Tolède.

Les tribunaux de Valladolid, Estramadure, Murcie, Calahorra, Saragosse et Valence furent fondés et organisés cette année. Je compte pour chacun d'eux, 200 condamnés de la première classe, 200 de la seconde et 1700 de la troisième, en tout 2,100 : — Total des victimes dans les 10 tribunaux cette année, 142 individus brûlés en personne, 1,310 brûlés en effigie et 10,200 pénitenciers.

1486. — A Séville, même nombre ; — à Cordoue, Jaen et Tolède moitié ; — Valladolid, Llerema, Murcie, Logroño, Saragosse et Valence même nombre qu'à Cordoue, Jaen et Tolède pour les 10 tribunaux, soit 424 brûlés, 242 brûlés en effigie et 3,433 pénitenciers.

1487. — Séville et les neuf autres Inquisitions, comme dessus. Celles de Barcelone et de Majorque, commencèrent cette année : je compte pour chacune 200 victimes de la première classe, 300 de la seconde et 1,700 de la troisième.

1488. — A Séville *idem* ; — dans les onze autres Inquisitions *idem*, soit, pour les douze Inquisitions, 572 individus brûlés en personne, 286 brûlés en effigie et 4,057 pénitenciers.

1489. — L'état des victimes est le même partout...

Ici finissent les résultats que m'ont fournis le contemporain Bernaldez (secrétaire de l'Inquisiteur général Deza et grand admirateur de l'Inquisition) et l'historien Mariana (jésuite).

1490. — D'après le calcul fondé sur l'inscription de Triana (elle est officielle et je l'ai rapportée plus haut), Séville fit brûler cette année 32 condamnés en personne et 16 en effigie ; il y eut 623 pénitenciers : total, 673 victimes.

Je pourrais continuer ce travail d'après les données que me fournit Bernaldez puisque, suivant le texte littéral de l'inscription, le résultat que celle-ci m'offre ne peut commencer qu'en 1493, l'expulsion des Juifs devant être placée en 1492. Cependant je préfère celui-ci à ce que pourrait me présenter le texte de Bernaldez, pour les trois années qui se sont écoulées entre les deux époques, parce que son produit me donne moins de victimes, et qu'en le suivant, on ne pourra m'accuser d'exagération.

Le même système me fait réduire à la moitié du nombre des victimes du tribunal de Séville, celui des onze autres tribunaux, c'est-à-dire à 16, 8 et 312 pour chaque Inquisition.

Les douze tribunaux réunis eurent cette année 208 condamnés de la première classe, 104 de la seconde, 4,037 de la troisième : total 4,369 victimes de 1491 à 1498.

Fidèle à mon système de réduction, je ne compterai pour les huit dernières années du ministère de Torquemada que 1,864 individus brûlés en personne, 832 exécutés en effigie et 32,456 pénitenciers ; en tout 34,952 victimes.

Résumé. De la réunion de tous les produits partiels qu'on vient de lire, il résulte que l'inquisition d'Espagne, pendant les dix-huit premières années de son établissement et sous la direction de Torquemada, a fait mourir 9,600 personnes dans les flammes, qu'elle en a fait brûler 6,500 en effigie après leur mort ou leur fuite et qu'elle en a réconciliés avec diverses pénitences 90,004 ; de sorte que le nombre des victimes qu'elle a immolées s'élève à 105,294.

Selon un autre calcul de Llorente, « Torquemada, pendant les dix-huit années qu'a duré son ministère inquisitorial, a fait 10,220 victimes qui ont péri dans les flammes, 6,860 qui ont été brûlées en effigie après leur mort ou en leur absence, et 97,321 qui ont subi la peine de l'infamie, de la confiscation des biens, de la prison perpétuelle et de l'exclusion des emplois publics et honorifiques. »

« Je n'ai pas fait entrer en ligne de compte les personnes qui furent condamnées en Sardaigne, afin que l'on ne m'accuse pas d'exagération. Il est pourtant certain que Torquemada y fit aussi des victimes..... »

« Je n'ai point parlé de l'Inquisition de Galice (qui n'existait pas encore), des tribunaux des Iles Canaries et du Nouveau-Monde, ni même de celui de Sicile..... »

« Si nous regardions comme des victimes de Torquemada tous les individus qui ont été jugés après sa mort par ses successeurs, qui pourrait en calculer le nombre ?

Ce n'est pas si illégitime qu'on pourrait croire, car la fondation de l'Inquisition d'Espagne lui est proprement due. Ferdinand voulait accepter 30,000 piastres des Juifs pour ne point les chasser. Torquemada en est averti, il court se présenter au roi un crucifix à la main : « Judas, lui dit-il, a le premier vendu son maître pour trente deniers ; vos Altesses pensent à le vendre une seconde fois pour trente mille pièces d'argent : le voici, prenez-le et hâtez-vous de le vendre. »

« Le fanatisme du dominicain opéra un changement subit dans l'esprit de Ferdinand et d'Isabelle ; ils rendirent le 31 mars 1492 un décret par lequel tous les Juifs, hommes et femmes, étaient obligés de

sortir d'Espagne avant le 31 juillet de la même année, sous peine de mort et de perdre tous leurs biens. »

C'était en effet les ruiner : Bernaldez (*Hist. des rois cath.*) a vu donner par des Juifs une maison pour un âne, et une vigne pour un peu de drap et de toile.

Au rapport de Mariana, 800 mille Juifs quittèrent l'Espagne.

Le saint zèle de Torquemada dépeupla ce triste pays. Une bulle d'Innocent VIII, du 3 avril 1487, obtenue à l'instigation de Torquemada, ordonnait à tous les gouvernements de l'Europe de faire arrêter les hérétiques fugitifs, à la première réquisition de Torquemada, et de les envoyer aux Inquisiteurs sous peine d'excommunication majeure, c'est-à-dire de mise hors la loi).

Le moine dominicain, brûlé du zèle de la maison de Dieu, selon son biographe Échard (*zelo domus Dei exestuans*), n'avait pas assez de l'Espagne, il lui eut fallu le monde. C'est lui qui a inventé de faire de la foi une *qualité du sang* héréditaire. Ses purs sang étaient des gens qui ne descendaient ni des Juifs, ni des Maures, ni d'hérétiques de père ni de mère. Il se servit de cette arme contre plusieurs évêques d'Espagne à qui il ne pouvait rien imputer personnellement.

On prévoit que les livres ne lui échappèrent point. « En 1490 il fit brûler plusieurs Bibles hébraïques et dans la suite plus de 6,000 volumes, dans un *auto-da-fé* qui eut lieu à Salamanque sur la place Saint-Étienne, sous prétexte qu'ils étaient infectés des erreurs du judaïsme, ou remplis de sortilèges, de magie, de sorcellerie et d'autres pratiques superstitieuses..... Environ quarante ans auparavant, un autre dominicain, appelé frère Lope de Barrientos, confesseur du roi de Castille Jean II, avait voué à la même destruction la bibliothèque de don Henri d'Aragon, marquis de Villena, prince du sang royal d'Aragon », et fut fait évêque de Cuença pour récompense.

Torquemada a inauguré, au sujet des livres, toute une doctrine que ses successeurs n'ont pas oubliée.

Et il vécut plein de jours tout à l'accomplissement de l'œuvre sainte qu'il avait entreprise : *in hoc sancto opere consenuit*, disent Quétil et Echard. Oui, certes, je ne dis pas non; il est possible qu'il ait eu des vertus privées, cela ne m'étonnerait aucunement.

La doctrine qu'il a mise en pratique en serait-elle moins odieuse? Je ne le crois pas; au contraire, puisqu'elle aurait fait d'un honnête homme un scélérat de cette taille, car je n'ai pas le courage de taire mon opinion par rapport à frère Thomas. Je n'estime pas que l'histoire nous offre l'exemple de beaucoup de monstres pourvus de tant de relief.

Il y en eut qui ont plus massacré, un jour de bataille, dans un moment de fureur improvisée, mais torturer, étouffer, démolir cent mille âmes, une par une, et ce lentement, mûrement, dans un laps de dix-huit ans, je ne sache pas qu'on l'ait quelquefois fait.

« Il y a eu, dans l'Inquisition espagnole, deux moments solennels, qu'il ne faut pas confondre : l'un à la fin du quinzième siècle, sous Isabelle et Ferdinand, avant que les Maures fussent chassés de Grenade, leur dernier asile, l'autre au milieu du seizième siècle, sous Philippe II... Le comité des Cortès a parfaitement distingué ces deux époques, et autant il flétrit l'Inquisition de Philippe II, autant il s'exprime avec modération sur l'Inquisition de Ferdinand et Isabelle. (Lacordaire, *Introduction à la vie de saint Dominique*, 3<sup>e</sup> édition, page 133).

Il ne s'agit pas des Cortès, il s'agit de ce qui a eu lieu ; or, je viens de donner un extrait de ce qui a eu lieu. Pour quelqu'un qui voudrait écrire une épopée du crime, je déclare qu'il n'y a pas dans la tradition entière de sujet plus magnifique.

Le fait qui a nom Torquemada est d'ailleurs si formidable, que le père Lacordaire n'ose l'aborder de front, malgré la rare audace de sa plume.

Il le fait non pas amnistier, mais excuser tant soit peu par l'organe des Cortès, d'une façon anonyme, sans oser toucher à la première syllabe de ce mot historique qui a signifié tant de choses terribles.

Ce n'est guère de la franchise, à qui se targue d'en avoir tant.

Je félicite d'ailleurs l'Académie française de s'être adjoint le fils, frère et apologiste de Torquemada. La robe de saint Dominique est blanche ; elle fera quelque effet dans l'enceinte de l'Institut.

Mais il importe qu'on sache que si cette robe est blanche, c'est parce qu'elle a été lavée.

LÉOPOLD DEROSME.

---

# CÉSAR

PAR M. AMPÈRE (1) ET PAR M. DE LAMARTINE.

---

Il y a déjà près de vingt ans un critique, subtil « analyseur, » étudiant M. Ampère, signalait chez lui une double tendance poétique et historique. La première tendance, discrète jusqu'à ce jour, était comme un doux parfum, qui, sans se laisser apercevoir, embaumait tout l'œuvre de l'historien et du critique ; comme « un ruisseau, qui, pour être caché, n'en donnait pas moins aux endroits même les plus graves d'aspect, une sorte de fraîcheur et de vie. » A peine si de temps en temps, quelque filet de la veine se faisait jour et s'élançait sous la forme de cette belle ode à son père (*Uranie*) et des *Aventures du héros Ségur*, ou de cette pièce : *le Bonheur*, joyau trop riche pour rester enfoui dans un *Album*. D'ordinaire le poète se confondait avec le critique, l'historien et le voyageur, ne faisaient qu'un avec eux ; un art plus parfait, des expressions chatoyantes d'éclat décelaient seuls sa présence. Aujourd'hui, cette mesure est rompue ; la veine amoncelée, brisant tout obstacle, a éclaté en une gerbe immense. M. Ampère a composé un volume de poésie ! C'est un fait accompli, il ne nous reste plus qu'à examiner ce qui peut y gagner ou y perdre, selon nous, la renommée de cet écrivain généralement très-sympathique.

M. Ampère débuta par la haute critique : de 1839 à 1841, il publiait le résumé de ses leçons au Collège de France ou *Histoire littéraire de la France avant le XII<sup>e</sup> siècle* et *Introduction de l'Histoire de la littérature française au moyen-âge* ; véritable travail de Bénédictin pour le savoir, l'étendue, la variété, la sûreté des recherches, mais que les Bénédictins n'auraient pas exécuté avec cette fraîcheur, cette jeunesse d'imagination qui sait rendre charmant un sujet aussi aride.

..... Laissant bientôt de côté tous ces vieux textes, l'érudite curiosité de M. Ampère se tourna vers d'autres monuments, et un des premiers en France, il voyagea dans un simple but littéraire : pour étudier le génie des différents peuples sous les divers ciels qui l'a

(1) Michel Lévy, 2 bis, rue Vivienne.



produit, il visita la Scandinavie, l'Allemagne, l'Italie, l'Égypte, la Nubie, l'Amérique du Nord; de ces excursions sont sortis : *Littérature et Voyages*; *Promenades en Amérique*. Tous ces ouvrages arrivés en peu de temps à une deuxième ou troisième édition, et surtout *la Grèce, Rome et Dante* ou *Études littéraires d'après nature*, se distinguent par des qualités tout à fait personnelles et originales : hommes, livres et choses, M. Ampère a tout examiné, contrôlant partout les traditions de la science par le témoignage de ses yeux; c'est un touriste spirituel et savant, à la fois archéologue, philosophe et poète. Que dire aussi de ces charmants et spirituels articles que publie *la Revue des Deux Mondes* : *L'Histoire romaine à Rome*, application libérale et toute nouvelle de l'archéologie à la morale et à la politique, où M. Ampère montre souvent les qualités qui ont fait de Niebuhr et de M. Michelet des historiens de premier ordre; érudit comme Niebuhr, mais sachant dissimuler cette érudition dans son récit comme M. Michelet, il a, comme ce dernier, le don, l'art de rendre à tout ce qu'il touche sa qualité particulière, sa vraie valeur; il ressuscite les monuments et les époques comme l'historien de Jeanne Darc fait revivre les personnages.

Pourquoi après tant et de si beaux succès, dans nos « temps de prose, » faire un César en vers? Bizarre et curieuse antithèse! un des rares poètes de notre siècle, l'auteur des *Méditations*, de *Jacelyn*, fait, il y a quelques années, une vie de César en prose, et M. Ampère, le spirituel prosateur, en fait une en vers!

Dans les deux Académiciens qui viennent de traiter ce sujet de César, se trouvent également les mêmes sentiments de libéralisme et de haute moralité, une intelligence élevée, un caractère d'une honorable indépendance, et cependant, tandis que le langage de l'un est ferme, grave, énergique, tranchant comme le glaive de la justice; tandis qu'à la lecture de quelques-unes des pages de M. de Lamartine, on se sent tressaillir en dedans, l'autre n'offre trop souvent que des demi-teintes pâles, indécises, à moitié effacées, des lieux communs plus ou moins poétiques qui ne gardent pas l'empreinte de la pensée; d'où vient, si ce n'est de la différence des formes, la grande supériorité du César de M. Lamartine? Pas plus que son illustre collègue, M. Ampère ne songe à amnistier César d'avoir de son épée victorieuse brisé les tables sacrées de la loi, ou à abaisser devant le vainqueur de Pharsale les nobles caractères que les succès de César même ne purent faire plier, à écrire la satire des causes vaincues; pourquoi alors ces contradictions fréquentes qui se rencontrent dans son livre? Pourquoi,

après nous avoir montré le dictateur se sentant mal à l'aise, lorsqu'il est maître de tout, isolé au milieu de ces hommes ambitieux, vénals, pétris de tous les vices qui sont les vertus des courtisans ? Pourquoi après lui avoir fait dire :

. . . . . J'étais mieux sous ma tente, . . . .  
Oui, je respirais mieux dans mes jours de combats,  
Avec mes lieutenants et mes vaillants soldats.  
Ici, je suis bien seul. — Pas un homme honorable  
Par le sang, par l'éclat du nom considérable.  
J'ai des hommes perdus, Antoine, Curion. . . . .  
Mais Pompée, Brutus, Caton et Cicéron !

Pourquoi M. Ampère, après ces nobles vers, vient-il ridiculiser comme à plaisir ces derniers Romains, les seuls défenseurs de la Constitution ? pourquoi faire de Cicéron un savantasse, seulement occupé de ses livres et cela dans un dialogue avec Brutus ?

Pourquoi déshonorer gratuitement Brutus en le faisant parler des amours de sa mère avec César ? La vanité de Pompée le rendit imprévoyant, nous le reconnaissons avec M. Ampère, mais n'était-ce qu'un niais celui que le Sénat, Caton, Brutus « la loi et les vertus de Rome, » accompagnaient dans sa fuite et acceptaient comme chef ? Si le génie et surtout le succès ont fait de César le maître de tous ces hommes, ne lui sont-ils pas supérieurs au tribunal de la conscience humaine et devant l'équitable histoire ?

Un dernier exemple achèvera de faire comprendre notre pensée et la différence qui, pour nous, existe entre les deux livres : Dans l'entretien où Cassius cherche à entraîner Brutus dans la conjuration, il expose ainsi les motifs de sa haine contre César :

J'avoue que . . . . . une rancune  
Me pousse, que je hais sa gloire, sa fortune,  
Et le tort qu'il m'a fait en te nommant préteur ;  
De ce dépit jamais rien n'adoucit l'aigreur ;  
Et je ne la dirai qu'à toi, de ma colère  
Une autre cause encor, qu'on peut trouver légère,  
Mais dont profondément ce cœur fut ulcéré :  
César, troublant un jeu que j'avais préparé  
Pour le peuple, me prit des lions que d'Afrique  
J'avais fait à grands frais venir ; c'était inique,  
N'est-il pas vrai ? C'était me dérober mon bien,  
C'était humilier, Brutus, un citoyen  
Devant tous. Depuis lors et depuis la préture,  
Toujours plus vivement j'ai senti la blessure.  
Je me sens réjouir de lui voir opprimer  
La liberté, les lois, et lentement armer  
Par là des ennemis, etc.

Ce langage, nous le demandons, n'est-il pas de la dernière mala-

dresse, adressé à un homme qui croit voir dans César son père, qui l'aime de toutes les forces de son âme, qui ne pourra se décider à le frapper qu'au nom de la patrie? Je sais que les historiens anciens énumèrent ces deux griefs, je ne veux pas examiner ici si ce n'est pas une de ces calomnies que répandent souvent les partis vainqueurs pour tuer moralement les vaincus, j'accepte les faits comme vrais. M. de Lamartine avoue aussi « que Cassius était moins pur d'intérêt personnel dans son opposition », mais immédiatement il corrige ces petites choses par le trait suivant qui relève le caractère de Cassius.

« Dès son enfance, il avait trahi son antipathie contre les tyrans de toute race et de toute faction. Le fils de Sylla, son compagnon d'école, ayant, par piété filiale, préconisé l'autorité absolue qu'avait exercée son père dans Rome, Cassius, révolté de ce panégyrique de la monarchie dans la bouche d'un républicain, se leva de sa place et alla frapper au visage le fils de Sylla. Cités par les magistrats, les deux jeunes gens comparurent devant Pompée qui leur demanda comment la querelle s'était engagée. « Allons, Sylla, dit avec défi Cassius, redis devant cet homme, si tu l'oses, ce que tu as dit devant moi et ce qui a levé ma main contre toi, afin que je te frappe encore au visage. »

M. Ampère ignorait-il ce détail? non, car il en parle aussi ailleurs; mais quelle différence!

Nous ne prendrons contre M. Ampère la défense de César que pour un seul passage : après que Casca vient de frapper l'Imperator en disant « Liberté » et Brutus « Rome », César pousse un cri suprême « *Tu quoque, mi Brute!* » A cette heure solennelle de l'expiation, lorsque César voit le poignard dans les mains de Brutus, de son fils, de l'homme qui représente l'honneur, la vertu la plus pure de l'antiquité, était-ce bien le moment de donner à César pour dernière pensée, pour dernier mot celui d'un baladin jouant son rôle :

« Brutus en est ! mon fils ! C'est le moment  
De se voiler la tête et tomber doucement. »

N'est-ce pas là une de ces exigences de la forme en vers choisie par M. Ampère et qui, selon nous, a nui à l'expression habituellement si nette de ses récits?

Pour nous résumer, le César de M. Ampère est une espèce de drame à la manière du César de Shakespeare, mais considérablement allongé par la tête; c'est la vie du dictateur Romain depuis le jour où Sylla devine son ambition jusqu'au jour où le grand Jules tombe sous les coups des conjurés au pied de la statue de Pompée, enfin, un drame

de 400 pages in-4. en vers. Pour remplir ce grand nombre de feuilles, M. Ampère s'est attaqué à tout : discours de Catilina, de César, de Caton, d'après le *Conciones* des élèves de rhétorique, *Commentaires de César*, tout a été traduit. Vouloir citer les enjambements, les inversions excessives qui demandent presque une traduction, les caprices de la prosodie du savant académicien ; hémistiches risquées, successions de quatre rimes masculines au lieu de rimes alternées, etc., les vers de remplissage pour les besoins de la rime, serait fatiguer le lecteur d'une critique ennuyeuse et par trop facile et blesser peut-être un écrivain dont nous honorons le talent et le caractère. Nous y renonçons volontiers. Tout n'est cependant pas à blâmer dans ce livre : action rapide ; tableaux variés et soigneusement étudiés, scènes et dialogues populaires pleins de vérité ; archéologie savante, couleur locale constamment observée, fidèlement reproduite ; épisodes inventés mais conformes à l'esprit de l'histoire (1) ; toutes ces qualités de détail rendent souvent la lecture de ces scènes historiques attrayantes.

C'est avec regret que nous nous sommes montré sévère à l'égard de M. Ampère, mais il est pénible de voir des talents honorables abandonner les voies sérieuses qui leur avaient conquis une réputation méritée ; n'avons-nous pas déjà vu plus d'un de ces maîtres aimés trébucher, verser dans les chemins de traverse où ils s'étaient imprudemment engagés, et où ils ont persisté faute d'avertissements sincères. Que M. Ampère retourne à ces belles études de l'histoire Romaine, et il ne trouvera en nous qu'un admirateur enthousiaste, heureux de faire amende honorable.

#### ALPHONSE FERTÉ.

(1) Nous citerons spécialement une scène où Octave Auguste est tout entier en germe (p. 336 et suiv.) et qui appartient en propre à M. Ampère. César, après avoir vaincu ses ennemis, ajoute :

On peut leur pardonner quand on les a soumis.

OCTAVE.

Moi, je n'aurai pas de la sorte il me semble ;  
Je proscrire toujours mes ennemis vaincus.

CÉSAR.

Eh ! quoi, jamais clément ?

OCTAVE.

Quand je n'en aurai plus.

---

## REVUE DE LA SEMAINE

---

LES CONFÉRENCES D'ASTRONOMIE NOUVELLE DE M. CHARLES EMMANUEL.

Nous sommes heureux de constater le succès que M. Charles Emmanuel a obtenu hier dans sa première conférence. Se croyant à peu près oublié du public, M. Charles Emmanuel comptait sur une centaine d'auditeurs à peine. Nous n'exagérons pas en disant que le nombre des personnes qui sont venues pour l'entendre eût rempli trois fois la salle. Nous eussions voulu donner une analyse de cette première conférence, mais comme elle doit être bientôt publiée, nous nous bornerons à rappeler de mémoire un des passages qui nous a le plus frappé et qui nous paraît avoir une haute importance.

H.

« S'il est vrai, a dit M. Charles Emmanuel, que, par suite du mouvement de rotation qui le fait tourner en vingt-cinq jours et demi sur lui-même, le soleil communique une impulsion aux planètes; s'il est vrai, en un mot, qu'il soit le moteur en même temps que le centre attractif du système planétaire, nous devons trouver un rapport quelconque entre le nombre de tours de rotation que fait le soleil et le chemin que les planètes décrivent dans l'unité de temps, pendant qu'elles se transportent autour du soleil. Jusqu'à ce jour aucun rapport de ce genre n'a été trouvé, et c'est même sur l'absence de ce rapport que quelques Newtoniens s'appuient pour nier le point de vue nouveau, malgré tout ce qu'il aurait de naturel et d'ingénieux, de l'aveu même de ses adversaires. »

« A première vue, en effet, il n'y a aucun rapport entre les chiffres qui représentent les nombre de tours de rotation du soleil et les arcs décrits par les planètes. Mais en prenant des arcs égaux pour toutes les planètes, on obtient une nouvelle série de nombres; et, chose remarquable, ces nouveaux nombres sont tous égaux aux racines carrées des distances. D'où il résulte qu'il existe réellement un rapport entre les arcs que décrit le soleil dans son mouvement de rotation et les arcs que parcourent les planètes dans leur mouvement de translation. Rapport évident, que son importance élève

au rang des lois les plus admirables du système planétaire et que nous proposons de formuler ainsi :

« Pour un même chemin fait par des planètes différentes, les arcs de rotation décrits par le soleil sont entre eux comme les racines carrées des distances. »

« Vraie pour la rotation du soleil, cette loi est encore vraie pour la rotation des planètes qui ont des satellites, ainsi qu'on en trouve la preuve dans les mouvements des satellites de Jupiter, de Saturne et de toutes les autres planètes qui ont plusieurs satellites.

« Déjà le parallélogramme des forces nous avait fourni une première preuve de la force motrice du soleil; nous en retrouvons une seconde preuve dans un rapport jusqu'à ce jour vainement cherché, mais qui n'en existait pas moins et dont la connaissance doit jeter un jour nouveau sur toute la science astronomique. »

Ne pouvant pas reproduire ici tous les chiffres sur lesquels s'appuie cette découverte, chiffres qui seront d'ailleurs publiés, nous croyons cependant de notre devoir, dans l'intérêt du principe de la liberté de discussion, de rappeler à tous les savants en général et à M. Laugier en particulier, qu'il serait temps enfin de se prononcer sur la valeur de ces travaux dont le succès est trop grand pour que la science n'en tienne pas compte. M. Laugier a pris l'engagement de faire nommer une nouvelle commission dont il sera le rapporteur, et qui se charge de mettre à néant toutes les ingénieuses hérésies que M. Charles Emmanuel professe devant le public avec tant de bonheur. Il y a bientôt 8 ans que M. Laugier a pris cet engagement envers le public; mais il n'y a pas encore 30 ans, et d'ailleurs, il n'y a pas prescription pour les dettes d'honneur.

## REVUE LITTÉRAIRE

LES MATINÉES LITTÉRAIRES, PAR M. TAXILE DELORD. — DIX ANNÉES A LA COUR DE GEORGE II (1727-1737), PAR M. LE VICOMTE DE LUDRE-FRÉLOIS.

Sous le titre de *Matinées Littéraires*, un titre heureux et charmant, M. Taxile Delord offre au public de belles études de critique et d'histoire sur les poètes, les écrivains et les hommes politiques qui ont honoré la France depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. Ces études, avant d'être réunies en volume, avaient paru dans des journaux ou dans des revues, et je conseille aux gens très nombreux à Paris, qui vont criant partout, que le journaliste n'est qu'un improvisateur parlant de tout à la légère, et dont les œuvres doivent vivre un jour, je leur conseille de lire attentivement ce volume. Ils trouveront chez ce journaliste une érudition profonde très

éloignée pourtant du pédantisme, un goût parfait, un style à la fois simple, clair et gracieux. Ils trouveront encore en lui, — ce qui est plus rare, — une foi inébranlable et un grand amour pour la liberté.

Ces *Matinées littéraires* s'ouvrent par une remarquable étude sur la poésie au seizième siècle. M. Taxile Delord nous fait connaître ce personnage grandiose qui a nom d'Aubigné. D'Aubigné était soldat avant d'être poète; il se plaisait plus à combattre pour la bonne cause, à donner et à recevoir de grands coups d'épée, qu'à rimer paisiblement dans son vieux château de Gascogne. C'était seulement quand quelque terrible blessure le réduisait à l'oisiveté, qu'il sentait renaitre en lui son goût pour la poésie. Il ne s'amusait point pourtant à composer comme Ronsard des chansons d'amour, ou des odes dans le goût d'Horace. Le fier guerrier méprisait de telles futilités d'esprit. Ses *tragiques* sont de violentes satires, où il frappe ses ennemis. Il y a dans ses chants des accès de rage et de haine, qui nous stupéfient, nous qui ne savons plus haïr. D'Aubigné avait une autre passion que les armes et la poésie, c'était la théologie; aussi son œuvre regorge de discussions religieuses que le plus habile casuiste de nos jours, s'il y a encore des casuistes, aurait peine à comprendre. Souvent son style se ressent de la barbarie de son époque; il parle une langue encore rude, informe, qu'il manie lourdement. Et pourtant avec tous ses défauts, c'est un des plus grands poètes que la France ait eus; c'est peut-être le seul qu'elle puisse opposer à Shakespeare pour la profondeur de la pensée, pour l'énergique concision du style. D'Aubigné a fait une peinture de la cour de Henri III que le grand créateur de *Macbeth* n'eût certes pas désavouée. Chaque fois du reste que d'Aubigné parle des rois, il trouve dans son cœur, indigné contre les infamies des Valois, des accents d'une fierté admirable. Ecoutez ces vers où il représente l'entrée du tyran dans sa ville :

Vos tyrans aujourd'hui, entrent d'une autre sorte;  
La ville qui les voit a visage de morte.  
Quand son prince la foule, il la voit de tels yeux  
Que Néron voyait Rome en l'éclat de ses feux;  
Quand le tyran s'égayo en la ville qu'il entre,  
La ville est un corps mort, il passe sur son ventre.

Deux poètes ont su depuis retrouver cette étonnante vigueur de pensée et de style : le premier, c'est le vieux Corneille, moins sauvage, mais aussi puissant que d'Aubigné; le second, c'est Hugo, incomparable dans ses satires, où il s'élève à la puissance de Juvénal et de Dante.

Si Agrippa d'Aubigné nous représente la noblesse fière, héroïque, traitant de pair à compagnon avec le roi, Saint-Simon nous la représente humiliée, anéantie par la main de fer de Richelieu, se traînant aux pieds de Louis XIV et se révoltant en secret contre sa propre bassesse. A l'aide des mémoires de ce duc et pair, de ceux de Fléchier et de l'abbé Ledieu, ce prêtre gourmet, qui ne pensait qu'aux bons repas, M. Taxile Delord recons-

titue la société du xvii<sup>e</sup> siècle et il fait successivement passer devant nos yeux la noblesse, la magistrature, le clergé et la finance. Il s'accorde, avec MM. Augustin Thierry, Michelet et Pelletan, à flétrir le grand siècle et le grand roi. Comme tout honnête homme, il exécute ce gouvernement despotique, qui n'a qu'un mérite aux yeux de l'écrivain : avoir hâté à force de folies et de turpitudes l'abolition de la royauté en France. Les défenseurs les plus acharnés de l'ancien régime semblent eux-mêmes avoir renoncé à justifier ce système de gouvernement si odieux, si fatal à la France. Tandis que tant de voix passionnées s'élèvent pour l'accuser, pas un champion monarchique n'essaie maintenant de le défendre !

M. Taxile Delord a fait sur Beaumarchais une étude très spirituelle et très amusante ; il nous le montre successivement mécanicien, professeur de harpe, financier, espion, fournisseur de l'armée, menant de front les affaires, les lettres et les plaisirs. Beaumarchais fut mêlé à toutes les intrigues diplomatiques, à toutes les entreprises industrielles de son temps, et partout il se montra peu scrupuleux. Nos financiers actuels sont des gens sans imagination et sans habileté auprès de Beaumarchais.

Lui-même n'était qu'un enfant auprès des agitateurs Anglais du dix-huitième siècle, qui établissaient, dit un contemporain, des sociétés en commandite pour rendre l'eau de mer potable, pour transmuter le plomb en argent, etc. Il y eut même une Compagnie fondée en vue d'une entreprise qui devait être révélée en temps favorable, et en un jour cette Compagnie trouva mille souscripteurs. Beaumarchais était un spéculateur plus sérieux ; suivant M. Delord, il pourrait revendiquer l'honneur d'avoir conçu plus d'une combinaison financière, qui prospère de nos jours. On a trouvé dans ses papiers un projet de commerce dans l'Inde par l'isthme de Suez, un projet de bureau d'échange et de caisse d'accumulation. « Ne serait-ce point par hasard, dit M. Taxile Delord, une sorte de crédit mobilier anticipé ? » C'était du reste une triste condition que celle des hommes de lettres au dix-huitième siècle ; pour vivre, il leur fallait devenir le familier, le secrétaire, le domestique, comme on voudra, de quelque grand seigneur, mendier par des louanges ou des bassesses quelque misérable somme d'argent. Rousseau vécut toute sa vie dans cette fausse situation près de madame Dupin, de madame d'Épinay et de madame de Luxembourg. Peut-être même est-ce l'ennui de cette vie servile, qui aigris son esprit ombrageux et fier, et qui abrégé ses jours. Ceux qui voulaient être libres cherchaient à faire fortune dans les affaires ; ainsi fit Voltaire, qui, en quelques années, gagna cent mille livres de rente, ainsi fit Helvétius, qui, tout philosophe qu'il était, acheta une charge de fermier général. Beaumarchais, comme ceux-ci, tenta la chance ; malheureusement il ne réussit pas comme eux ; beaucoup de ses affaires échouèrent ; il se trouva un jour, en Allemagne, n'ayant plus que vingt sous pour tout pécule ; entraîné dans ce courant industriel, il entassa affaire sur affaire, métier sur métier, et malgré son esprit souple et délié, il mourut pauvre et, qui pis est, déconsidéré. En songeant à cette vie de Beau-



marchais, si agitée, si scabreuse, si peu digne d'estime, je me rappelais, à l'honneur de notre temps; la vie de Balzac, si agitée aussi, mais si pure et si honnête. L'imagination de Balzac lui faisait aussi concevoir des plans merveilleux, qui devaient lui faire gagner des monceaux d'or. Mais jamais, en dépit de cette agréable perspective, il ne tenta d'arriver à la richesse autrement que par un travail opiniâtre. Le génie, qui a inventé Morcadet, eut à coup sûr fait fortune dans la spéculation; il préféra rester pauvre et ne pas flétrir sa réputation. Du reste, en frappant Beaumarchais, M. Taxile Delord a en vue de frapper les spéculateurs de notre temps, qu'il déteste et maudit; je crois même qu'il va trop loin dans sa réprobation et qu'il confond un peu les industriels honnêtes avec les joueurs éhontés. Nous aimons du reste sa généreuse colère contre cette sordide passion de l'agiotage, qui abaisse et corrompt les esprits.

Le dix-neuvième siècle est représenté, dans les *Matinées Littéraires*, par M. Michelet, l'historien poète, madame de Girardin, et l'heureux poète provençal M. Mistral. Hélas! nous ne pouvons juger, que par une traduction froide et incolore la poésie de ce dernier, brûlante comme un rayon du soleil d'Orient; ce chant d'amour passionné, qui a dû réveiller dans leur tombe nos vieux Trouvères émerveillés.

Passons, à notre grand regret, à MM. Veuillot et Granier de Cassagnac, dont M. Taxile Delord juge avec beaucoup d'esprit les œuvres, soit pieuses, soit mondaines. Il se moque surtout avec une verve intarissable de ce dernier, qui mérite plutôt, à notre avis, d'exciter la pitié que le rire. Il a en effet usé sa vie à vouloir se faire passer pour un homme sérieux, sans pouvoir y réussir. Historien, il est de la force du père Loriquet ou de M. Capéfigue; journaliste, il recommence toujours sa tirade sempiternelle sur la religion, la famille et la propriété, ou bien d'une voix bruyante, il impose silence à l'orgie, quand, hélas! ceux de son parti ont seuls le droit de parler. Critique, il déclare *Athalie* une œuvre médiocre, il en blâme le style; il appellerait volontiers, comme certain critique truculent, Racine un polisson, ou bien encore une vieille botte. Ne lui parlez pas de la littérature contemporaine, il proclame George Sand et Balzac immoraux, ils ont gangrené la société par des principes odieux; ils ont poussé Léonie Chéreau et Angéline Lemoine au vol et à l'infanticide. Romancier, il régénère le genre Florian; l'homme d'État se transforme en un berger galant, qui conte fleurettes à sa bergère. Mais il a beau faire, historien, critique, romancier, journaliste, il ne peut attirer l'attention publique sur son esprit trop fécond et trop souple; depuis des années il se proclame chef d'école et il n'a encore, à son grand dépit, ni un disciple, ni un ennemi.

M. Taxile Delord n'apporte ni violence, ni haine, dans sa critique, même quand il parle de ces maîtres en injures, MM. Veuillot et Granier de Cassagnac. Il se respecte trop pour descendre à lutter d'invectives avec eux. Sa critique s'adresse à des hommes polis et lettrés et il sait toujours garder un ton plein de courtoisie. C'est une grande vertu que la modération, à une époque

où quelques hommes de lettres semblent prendre plaisir à se déshonorer les uns et les autres, où l'on proclame parfois homme de génie, celui qui lance contre ses adversaires les injures ou les ironies les plus sanglantes. On ne critique plus un auteur, on l'éreinte ; le mot est odieux, mais peint bien la violence que certains écrivains exercent sur leurs confrères. La critique pour ces esprits dépravés, c'est l'art d'injurier. On ne discute point le talent d'un homme, on l'accable sous une grêle de plaisanteries stupides ou de vociférations passionnées, on le frappe en langage des halles au nom de la religion, de la propriété ou de la morale. Un éreinteur n'a besoin, ni de goût, ni de talent, ni de savoir, il suffit qu'il excelle à manier l'injure. Quand une secte politique ou une école littéraire a recours à de pareils défenseurs, on peut dire hardiment qu'elle est perdue et qu'elle tombera vite sous le mépris public.

« La révolution de 1688, dit M. Mac-Aulay, la moins violente que le monde ait vue, fut la plus salutaire des révolutions. » Par elle, en effet, finit la lutte entre la royauté et la nation, lutte, qui, depuis Jean sans Terre jusqu'à Jacques II, couvrit l'Angleterre de sang et de ruines. Les Stuarts, cette race fanatique, cruelle, voluptueuse, qui ne donna à l'Angleterre que de mauvais princes : un Charles II, qui recevait pension de Louis XIV, pour payer ses maîtresses ; un Jacques II, opiniâtre et stupide (c'est Mac-Aulay qui le nomme ainsi), qui s'était mis corps et âme entre les mains des jésuites, ces dangereux ennemis des royaumes ; les Stuarts tombèrent aux applaudissements de l'Angleterre entière. Un peuple osa chasser son roi traître à la Constitution et se donner la liberté, c'était un exemple dangereux que les autres peuples de l'Europe pouvaient suivre à leur tour. Aussi les gouvernements despotiques du Continent tremblèrent ; Louis XIV, le roi du droit divin, ne put voir sans frémir un peuple se gouvernant par lui-même, sans jésuites, et il se déclara pour la dynastie déchue. Il essaya de rétablir par la violence dans ce pays insurgé le catholicisme et le pouvoir absolu, ces deux alliés qui ne vont point l'un sans l'autre. L'expédition échoua par l'ineptie du roi Jacques, et depuis cette époque l'Angleterre libre joue dans le monde un rôle immense.

En effet, à partir de la révolution de 1688, la royauté anglaise n'essaya plus de détruire le régime constitutionnel, elle accepta le modeste rôle qu'elle avait à remplir sans se lancer comme avaient fait Charles I<sup>er</sup> et Jacques II dans de perpétuelles conspirations contre le Parlement. Peu à peu, le roi en vint même à ne plus choisir lui-même ses ministres, mais à se les laisser imposer par les Chambres. C'est sous Charles II que cette importante innovation s'accomplit. Walpole qui, pendant vingt ans, avait été le ministre du roi, tomba sous la réprobation unanime de la nation, et c'est parmi les adversaires de son ami, que George II fut forcé de prendre un ministre.

Dès lors, c'en était fait du pouvoir royal, il fallait se soumettre, obéir à toutes les volontés de la nation. George II accepta ce rôle et ses successeurs firent comme lui ; ils eurent le bon sens de ne se mêler des affaires publiques, que dans la limite des fonctions qui leur étaient confiées, de ne point outrepasser leurs droits, et de se contenter d'un pouvoir restreint, mais sûr : sage résolution, qui assure à la maison de Hanovre la paisible possession du trône d'Angleterre, tandis que tant d'autres dynasties, pour avoir voulu gouverner, au lieu de régner, errent à l'aventure en Europe à la recherche d'un royaume.

M. de Ludre-Frolois a écrit, d'après des documents très-curieux publiés récemment en Angleterre, une intéressante histoire de dix années du règne de ce George II, qui laissa, bien malgré, lui le parlement empiéter sur ses pouvoirs royaux. Ce livre a une grande importance historique, car il révèle beaucoup de faits peu connus de l'administration de Walpole et de ses négociations avec les puissances étrangères. C'est, en outre, l'étude la plus complète qui ait été faite jusqu'ici sur la société anglaise du dix-huitième siècle, si libérale, si tolérante, si favorable à toutes les idées de progrès.

M. de Ludre-Frolois nous fait d'abord connaître la cour de George II ; car ce prince est aussi le dernier roi Anglais qui ait eu une cour et des grands seigneurs pour valets de chambre et domestiques. De nos jours, la reine Victoria vit comme vivrait une grande dame riche ; elle n'a ni courtisans, ni pompeux entourage. Les rois de l'Europe au dix-huitième siècle ne se distinguaient ni par leurs mœurs, ni par leur talent, ni par leur esprit. La France avait Louis XV, une sorte d'Héliogabale ; la Prusse, Frédéric II, un trouper philosophe ; la Russie, Catherine, une Messaline politique. George II, par ses débauches et la faiblesse de son intelligence, était digne de figurer parmi ces souverains. C'était un esprit nul, sans instruction, qui n'avait d'autre plaisir que de présider une réception de cour ou de passer des revues. Mais il avait au moins le bon sens de reconnaître son ineptie et il ne faisait rien sans consulter la reine ou Walpole. La reine était même la confidente de ses amours ; il se plaignait à elle que lady Suffolk, sa maîtresse, était vieille et sourde ; ou bien que madame de Walmoden l'avait trompé, et il lui demandait conseil sur la conduite à tenir avec cette dame. A ce manque d'esprit, George joignait une brutalité odieuse, qui rappelle les procédés du grand roi avec sa cour. Son langage avec la reine était d'un cynisme révoltant. Elle était atteinte d'une maladie mortelle, et, un jour, en présence du roi, elle eut une défaillance, ses yeux devinrent fixes, et le roi se s'écrier : « Mon Dieu, qu'est-ce que vous regardez ? comment peut-on fixer ses yeux comme ça, on dirait un veau à qui on vient de couper la gorge. » Voilà le langage du roi d'Angleterre parlant à sa femme et à sa femme mourante. La famille royale était digne d'un tel père. Le prince de Galles affectait publiquement de mépriser l'autorité du roi, il s'alliait avec ses ennemis, il eût voulu le faire détronner. Le roi, outré de ses insolences, n'appela jamais le prince royal que « drôle, misérable, lâche,

menteur, » et il avait coutume de souhaiter la mort de cet ennemi de son pouvoir.

Heureusement la nation valait mieux que son roi. L'aristocratie anglaise comptait alors dans son sein une foule d'hommes éminents comme politiques, comme poètes, comme orateurs; un lord anglais se serait cru déshonoré, s'il n'eût cultivé les lettres et rivalisé de bel esprit avec les poètes du temps, tandis qu'à la même époque, en France, Richelieu, devant qui Voltaire a fait tant de plates courbettes, se vantait d'ignorer l'orthographe. C'était parmi les hommes de lettres que le Parlement choisissait ses ministres; On n'avait point encore inventé cette opinion, généralement répandue en France, qu'un poète n'est pas un homme sérieux, et que, pour être bon politique, il faut être commerçant ou avocat. Bolingbroke, Chesterfield, Hervey, se délassaient de la politique dans des travaux littéraires et vivaient en compagnie de Pope, de Swift et de Gay, ces nobles de l'esprit. Les femmes, dont nos mœurs barbares semblent vouloir détruire la salutaire influence, jouaient un grand rôle au milieu de cette société lettrée. C'était dans les salons de lady Marlborough ou de lady Montagu, que s'agitaient les questions politiques, philosophiques, littéraires, qui passionnaient alors le monde intelligent. Voltaire et Montesquieu venaient y puiser les idées avec lesquelles ils allaient bouleverser le monde. La liberté de la presse régnait; Bolingbroke faisait paraître, sans être inquiété, ses livres athées; on attaquait le roi et la reine dans les journaux, on jouait Walpole sur la scène. On répondait à la satire par la satire et tout était dit. Nul, pour se venger d'un bon mot, n'eût songé à traîner son adversaire en jugement; nul surtout n'eût réclamé des lois contre la liberté de la presse, ce droit sacré de toute nation. « Il n'y a que les petits hommes, dit Figaro, qui redoutent les petits écrits. »

C'est donc un beau spectacle à contempler que celui de l'Angleterre à cette époque, jouissant d'institutions libres, offrant l'hospitalité à tous les proscrits de l'Europe, quand les peuples du Continent étaient encore tous asservis à des gouvernements despotiques. Il faut remercier M. de Ludre-Frolois de nous l'avoir présenté. Il dit dans sa préface que son livre n'est que le résumé de quelques documents inédits; résumer ainsi des documents, cela s'appelle écrire l'histoire. Nous ne regrettons qu'une chose en terminant ce volume, c'est que M. de Ludre-Frolois se soit borné à nous raconter une aussi courte période du règne de George II.

EDMOND PANNIER.

---

## REVUE DU BRIC-A-BRAC

### L'ÉMAILLERIE DE LIMOGES.

Messieurs les commissaires-priseurs font relâche pour le moment. A l'exception de quelques ventes de tableaux et d'estampes, les salles de l'hôtel ont été sans intérêt depuis un mois; nous avons vu, il est vrai, pour cause de départ, Mademoiselle X... et Mademoiselle Z..., par l'entremise du marteau d'ivoire, retourner, non sans bénéfice, leurs cadeaux aux donateurs; nous n'avons que trop entendu les cris de détresse de malheureux volatiles qu'une main avide mettait à l'encan, mais nous avons laissé de côté les demoiselles du demi-monde qui ont, elles aussi, leurs spéculations sur le Mobilier, nous avons fermé l'oreille aux gémissements d'une basse-cour éplorée, et fatigué de la position de la sœur Anne du conte de Perrault, nous avons quitté le sommet de la tour pour faire une excursion dans le domaine du Bibelot.

Aussi bien, nous sommes des archéologues; l'histoire est féconde en enseignements qui nous sont indispensables : connaître les noms des artistes, les transformations successives d'un procédé, n'est-ce pas là une partie nécessaire de notre science ?

Nous nous occuperons aujourd'hui de l'émail et spécialement de la grande école des Émailleurs de Limoges.

Nous n'entrerons pas dans l'analyse chimique de la matière qu'on appelle émail : cet examen n'est ni de notre ressort, ni de notre compétence; contentons-nous de savoir que l'émail est une sorte de poussière de verre qui, par-elle même, est incolore : à cet état il s'appelle *fondant*; sa composition varie de proportions selon la matière sur laquelle il est appliqué; pour colorer le fondant, on y ajoute des oxydes métalliques broyés, qui, sous l'action du feu, lui laissent sa translucidité; pour le rendre opaque, on ajoute de l'oxyde d'étain : cette poussière, incolore ou non, délayée dans de l'eau forme une pâte qu'on étend avec un pinceau ou une spatule sur la pièce qu'on veut revêtir. Voilà l'émail que nous allons examiner, c'est l'émail dans son application artistique.

L'histoire de l'émail se perd dans la nuit des temps : que le lecteur se rassure, nous ne remonterons pas à la naissance du monde et nous passerons tout d'abord au déluge, c'est-à-dire au douzième siècle.

A cette époque de goût et d'art, au milieu de la faveur qui s'attachait aux belles tapisseries, aux vitraux peints, aux costumes éclatants, à tout ce qui flatte les yeux, l'orfèvrerie fut bien obligée de suivre le mouvement général; elle était alors dans l'enfance : les émailleurs d'alors, soit qu'ils eussent inventé, comme disent les uns, soit qu'ils eussent seulement retrouvé, comme l'affirment les autres (encore une question que nous laissons à part).

le procédé de fabrication et d'application de l'émail, n'employaient guère que des émaux monochromes, encore étaient-ils arrêtés par l'inexactitude de leurs appréciations sur le degré de dilatation ou de contraction de l'émail mis en rapport avec certains métaux; c'était une première difficulté, elle fut surmontée : le second progrès fut la découverte du procédé de coloration de l'émail par le mélange des métaux, à l'imitation de la statuaire antique.

Ce double résultat fut obtenu au douzième siècle par les émailleurs de Limoges, et, dès ce moment, ils se trouvèrent à la tête de l'orfèvrerie; toutefois, ils ne conservèrent pas longtemps le monopole de l'émail; leurs procédés passèrent le Rhin, et les émailleurs de Cologne, de Mayence et d'Aix-la-Chapelle furent bientôt en mesure de rivaliser avec les maîtres de Limoges.

Malheureusement, au sentiment de la couleur, les artistes du douzième siècle ne joignaient pas le sentiment de la forme; l'imperfection de leur dessin laissait trop à désirer pour les goûts d'une époque si curieuse d'élégance et de pureté; l'émaillure perdit la faveur du public et fut détrônée par la gravure sur métal, si perfectionnée au douzième siècle; on n'employa plus l'émail que comme un fond sur lequel le burin venait découper ses gracieuses silhouettes.

Cette décadence parut s'arrêter au quatorzième siècle: on se servit beaucoup des émaux de Limoges dans les cadeaux et spécialement dans l'ornementation des attributs religieux, mais en 1370, Limoges tombe au pouvoir des Anglais; les maîtres émailleurs se dispersent, et c'est à peine si Limoges peut soutenir la concurrence de l'Angleterre et des Flandres.

Au quinzième siècle, décadence complète; seulement, cette fois la décadence ne profite plus à l'art, elle profite à l'industrie. La gravure au burin réalisait un idéal plus complet que l'émail: l'orfèvrerie, grâce à sa valeur intrinsèque, représentait surtout un placement: capital mort, il est vrai, mais précieux dans une époque de guerre, par sa mobilité même, et qui trouvait aisément son emploi dans les récompenses ou les cadeaux de mariage. L'émail n'offrait pas cet avantage; joignez-y la grande multiplicité des produits émaillés dont les églises regorgeaient, la vulgarité des compositions qui se traînaient toujours dans les mêmes ornières. Il y a, dans le concours de ces circonstances, plus qu'il ne faut pour expliquer le discrédit où les émaux étaient tombés au commencement du seizième siècle.

Cependant, une réforme importante s'était opérée dans la fabrication de l'émail, et, grâce à la substitution de la plaque de métal à la plaque de verre, les artistes de Limoges avaient obtenu des résultats inattendus: aux mains des Pénicaud, le procédé nouveau s'était développé rapidement. Dès le commencement du quatorzième siècle, Bernard ou Nardon, le premier des Pénicaud, avait produit des œuvres qui semblaient marquer le point de départ d'une nouvelle école; mais ses tons étaient tristes, son dessin lourd et pénible, ses carnations violacées; Jean Pénicaud, son fils, son frère peut-être, mais

son élève à coup sûr, lui est supérieur par la vivacité du coloris et la correction du dessin ; on sent dans la touche de cet artiste l'imitation de la gravure allemande, mais il en exagère l'expression, et son œuvre est restée populaire, surtout par l'aspect grimaçant des physionomies.

Sous François I<sup>er</sup>, l'art de l'émaillerie atteint son apogée : paraît d'abord Pénicaud III, puis Pénicaud IV, en 1539. Celui-là commence par tâtonner ; il hésite, il cherche, c'est sa première manière ; bientôt son talent se développe sous l'influence des maîtres Italiens, dont il va en Italie consulter les chefs-d'œuvre, ou, peut-être, tout simplement sous l'influence de Léonard Limosin. A cette seconde manière, se rapportent ces pièces si remarquables par la limpidité, l'éclat et la profondeur des eaux, mais les physionomies manquent encore de vie et de vérité.

Jean Pénicaud V est plus habile ; dessinateur d'esprit et de ressources, il rappelle le style du Parmesan, mais en gardant toujours son individualité ; ses œuvres pleines d'indépendance et d'originalité sont de celles qui peuvent se passer de signature.

A côté des Pénicaud, viennent se placer plusieurs anonymes distingués, dont le plus remarquable signe des lettres P. I. suivies de cette date 1534.

La famille des Pénicaud s'éteint à cette époque dans la personne de Pierre Pénicaud VI, dont la manière exagérée tient moins de l'art que de la caricature.

Mais la plus grande gloire de Limoges est sans contredit ce Léonard Limosin (1505-1575) qui, pendant 43 ans, dirigea l'école. Ses premiers travaux datent de 1530. Le Rosso décorait Fontainebleau, et pendant qu'il demandait à Jérôme della Robbia des pièces de sculpture émaillées, c'était à Léonard Limosin qu'il s'adressait pour obtenir des plaques de la même espèce : ces plaques n'existent plus aujourd'hui ; on a faussement accusé de cette disparition la jalousie de Primaticci, mais rien ne justifie cette imputation, et c'est au temps seul qu'il faut s'en prendre de l'anéantissement de ces chefs-d'œuvre. En même temps Léonard s'occupait de travaux particuliers ; sa fécondité prodigieuse (il composa plus de 1800 pièces) s'exerçait sur tous les sujets, ornements d'église et ustensiles de ménage ; c'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir ouvert à l'émaillerie une voie nouvelle, en appliquant l'émail aux aiguères, aux plats et aux coupes.

Peintre du roi, valet de chambre du roi, comme Clément Marot et Bonaventure des Périers, Léonard obtint, vers 1566, des lettres de patentes qui érigèrent les émailleurs en corps de jurande : ce talent si pur déclina vers la fin. Dans les productions de la vieillesse du maître, on cherche vainement cet éclat dans l'harmonie, cette clarté des tons, cette apparence satinée ; l'œuvre et l'homme s'affaiblissent ensemble ; la touche s'alourdit, les contours perdent leur suavité. En 1573, il composa deux portraits de Charles IX, où la ressemblance fait complètement défaut : ce furent ses derniers ouvrages.

Un tel homme rendait à ses successeurs la tâche bien difficile. Isaac Martin



et Pierre Raymond mérita à peine qu'on les mentionne : ce dernier appose indifféremment ses initiales au bas de toutes les pièces bonnes ou mauvaises qui sortent de son atelier, des mains de ses ouvriers ou de ses élèves ; nulle originalité, nulle finesse, tout est banal et sent le commerçant : ce n'est plus un artiste, c'est un boutiquier.

À la famille Pénicaud succède la famille Courtois, dont deux membres avaient travaillé en 1545 à la décoration de Fontainebleau sous les ordres du Primatice.

Pierre Courtois fut un véritable artiste : c'est la sauvagerie, l'énergie, l'insolence dans la touche, c'est l'invention et l'originalité dans la composition, c'est la hardiesse dans la conception, car personne avant lui n'avait employé de plaques aussi grandes. En 1550, il exécute neuf figures presque grandes comme nature ; première application de l'émail à l'architecture ; après lui, vint son frère, Jean Courtois, ouvrier adroit et patient qui s'applique surtout aux ornements et aux arabesques ; le premier, il eut l'idée de superposer aux tons blancs des figures d'un rouge brun vif qui viennent éclater comme des pétards au milieu de la composition : l'or avait déjà été employé par les Pénicaud et Léonard Limosin, mais seulement comme rehauts ; Jean Courtois s'en servit largement ; ce procédé nouveau fut adopté par Suzanne De Court, Martial Courtois, Jean Joseph et Léonard Limosin le fils ; les émaux de Suzanne de Court sont déjà sur une pente de décadence ; ils sont maigres et maniérés, et ce caractère d'affectation se retrouve dans les produits de Jean Limosin.

Avec ce dernier, commence la véritable et irremédiable décadence de Limoges : l'art cède complètement la place à l'industrie, et Bernard Palissy, mieux fait que tout autre pour apprécier cet art si longtemps apprécié, en déplorait la chute dans ces tristes paroles — « As-tu pas vu aussi les émailleurs de Limoges, lesquels, par faute d'avoir tenu leur invention secrète, leur art est devenu si vil, qu'il leur est difficile de gagner leur vie au prix qu'ils donnent leurs œuvres. » — Palissy se trompait : si l'art était en pleine décadence, la faute en était moins à la vulgarisation des procédés qu'à l'esprit mercantile des artistes : quoi qu'il en soit, la chute était manifeste, elle apparaissait plus marquée chaque jour dans les œuvres de Joseph Limosin, Léonard Limosin le neveu (1625) et Martial Raymond : par une de ces évolutions qui s'opèrent aux époques de décadence, l'émaillerie, empruntant le secours de l'orfèvrerie, son ancienne rivale, cessait d'être à proprement parler la peinture en émail pour se transformer en peinture sur émail ; de là à la miniature, il n'y avait qu'un pas : l'émaillerie de Limoges n'existait plus que de nom.

Toutin et Petitot lui portèrent le coup de grâce ; ce n'est pas ici le moment de nous occuper de ces deux artistes ; leur manière, leur procédé sont assez remarquables pour mériter une place à part ; ils formeront avec Bernard Palissy l'objet d'un article spécial.



Achevons en quelques mots l'histoire de Limoges, où nous voyons encore deux familles importantes, les Nouailher et les Laudin.

Jacques Nouailher se fit remarquer par une innovation, celle de modeler en relief avec de l'émail : ses pièces sont assez rares : la célèbre collection Debruge-Duménil vendue à Paris, n'en avait qu'un spécimen : une tasse à deux anses de forme ronde, au fond un buste de femme exécuté en relief. Pierre Nouailher, Jean Baptiste, Bernart Nouailher sont des manœuvres qui ne valent pas la peine d'un examen sérieux.

Les productions de Noël Laudin, conçues sous l'influence de Mignard et de Philippe de Champaigne, accusent une grande habileté dans la pratique et le procédé, mais elles sont froides, sèches, sans esprit : du reste, quelle valeur artistique pouvait s'attacher aux tasses, aux cuillères, et à tous les ustensiles de ménage à la fabrication desquels Noël Laudin avait voué son talent bourgeois et prétentieux ? Si la fécondité faisait le mérite, Noël Laudin serait un grand artiste ; le nombre des pièces qui composent son œuvre est incroyable : c'est la fabrication de la pacotille en pleine activité.

Jean Laudin ne vaut guère mieux que son frère aîné : couleur choquante, sujets maussades et monotones : Henry Laudin, le dernier de la famille, ferme la série des émailleurs proprement dits de Limoges : l'art va s'élever dans d'autres conditions avec Toutin, Petitot et les artistes de Sèvres.

Telle est, en résumé, l'histoire d'une école restée fameuse.

Tant que les émailleurs firent de l'art et non de l'industrie, ils rivalisèrent avec la peinture, en dépit de l'infériorité de leurs procédés.

Le jour où, pour triompher d'elle, ils voulurent s'appuyer sur le public et sacrifier servilement à son goût, ils furent perdus.

Loïn de comprendre la mission de l'artiste, au lieu d'élever le goût du public jusqu'à eux, ils s'abaissèrent jusqu'à lui ; hors d'état de lui imposer le sentiment du beau et du vrai, ils reçurent l'amour du joli et du maniéré ; mais, par un juste retour, le public mercantile et ingrat qui avait fait descendre cet art de ses hauteurs, après avoir amené les artistes à ne plus comprendre que les idées étroites, abandonna et rejeta bientôt ces nouveaux industriels pour chercher d'autres artistes qui lui fissent goûter des jouissances en rapport avec l'inconstance de son caractère mesquin et terre-à-terre.

ERNEST JOURNAULT.

---

## REVUE DES BEAUX-ARTS

### EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS.

#### PEINTURE

(Suite.)

**ED. FÈRE.** — Cet artiste représente des scènes de la vie intime et va surtout chercher ses sujets dans l'intérieur des paysans de nos contrées. Son talent consciencieux se distingue par les qualités les plus sympathiques. Ses compositions sont toujours bien ordonnées, le détail bien rendu et la coloration puissante et lumineuse. Son tableau de *La Famille de paysans à table*, et celui intitulé *La Soupe trop chaude*, sont deux charmantes pages, pleines de cette vérité prise sur le fait qui donne aux œuvres de cet artiste un caractère saisissant qui se joint à une coloration brillante, à un sentiment simple et naïf.

**GALLAIT.** — *Le Tasse en prison*. Cette œuvre, remarquable par des qualités d'exécution larges et vigoureuses, est cependant d'un effet forcé qui nuit considérablement à l'intérêt du sujet. La lumière, concentrée complètement sur les deux mains et sur les deux genoux du Tasse, attire l'œil et détruit presque entièrement le reste du tableau, dont l'obscurité est d'autant plus intense que la partie éclairée est vive et isolée.

**GÉROME.** — Il est difficile de faire un compte-rendu consciencieux du talent de cet artiste d'un mérite incontesté, d'après ces deux faibles échantillons. *Les Pifferari devant une Madone dans les rues de Rome* n'offrent qu'un intérêt fort médiocre. L'exécution en est pleine de petits détails qui pétillent çà et là. Les contours durement découpés, et les ombres sourdes et arrêtées, donnent à l'ensemble l'aspect d'une photographie enluminée. Son autre petit tableau intitulé *la Quête*, est d'une exécution meilleure, mais la coloration en est terne et plombée; le pauvre enfant de chœur qui tend son aumônière me fait l'effet d'être bien malade.

**ROBERT FLEURY.** — *Scène de l'Inquisition, supplice du brodequin*. Je ne sais rien d'affreux comme cette scène de torture; il y a de quoi en perdre le sommeil ou tout au moins faire de mauvais rêves. De tels sujets, représentés avec cette puissance de vérité terrible, devraient être exposés dans un salon réservé aux amateurs des émotions atroces, ces dilettanti du mélodrame, avides de sang et de carnage, spectateurs assidus de l'Ambigu et de la Galté. Malgré cela, cette œuvre renferme les plus brillantes qualités, et l'exécution savante et solide rappelle les maîtres les plus énergiques de l'école espagnole. La figure du supplicié est, comme forme et vérité d'observation, d'un ensemble des plus complets, et l'effet, durement accentué et peut-être manquant de transition du clair à l'obscur, fait bien valoir la mise en scène et ajoute une grande force d'impression. *Rubens visitant à Cologne Marie de Médicis* est d'un genre de conception différent. Le ton général, quoique puissant, est doux et harmonieux, et la figure de Marie de Médicis est

d'un beau caractère, d'un sentiment élevé d'énergie : seulement on ne s'explique pas bien l'attitude humble jusqu'à l'humiliation et l'air contrit du grand-maitre devant la reine. *Bethsabé au bain*, figure de femme nue assise. On y remarque de nombreuses incorrections et un manque absolu de style et de délicatesse dans la forme. La partie inférieure du corps est surtout défectueuse : l'ensemble est d'un ton ardent qui, surtout dans les ombres, atteint une intensité rouge très-désagréable.

PAPÉTY. — *Tentation de saint Hilarion*. Cette œuvre est assez incomplète, et l'on n'y retrouve le talent du maître que dans l'expression des physionomies et dans le modèle finement accentué du torse de la femme qui, malheureusement, ne tient pas sur ses jambes, recouvertes de draperies mal pliées, de mauvais goût et sous lesquelles la forme ne se fait pas sentir. La tête de saint Hilarion est très-belle de sentiment, mais le corps est complètement absent sous le froc.

J. BRETON. — Ce peintre affectionne surtout les sujets rustiques

Les succès que cet artiste a obtenus, dès ses premiers débuts, dans la carrière artistique, sont dus à des qualités d'un ordre très-élevé, un sentiment vrai atteignant souvent au style dans le tableau intitulé : *Plantation d'un calvaire*. On retrouve dans l'impression de l'ensemble, dans le sentiment des figures, cette vérité naïve, ce charme qui caractérisent les œuvres de J. Breton. Malheureusement son exécution est terreuse et monotone, la lumière est répandue partout avec une valeur égale, et la vérité du détail est par trop cherchée dans des difformités de peau et dans les petits plis aperçus. Le groupe de la jeune fille qui tient des enfants par la main est ravissant de grâce et d'expression.

C. ROQUEPLAN. — *Le Lion amoureux* est l'œuvre capitale de ce maître, par la dimension et par l'importance du sujet. Elle a été, dans le temps, un de ses plus beaux succès, et la gravure l'a reproduite si souvent que nous croyons inutile d'en faire la description : elle se distingue par un sentiment fin et délicat dans le type de la jeune femme, et l'ensemble présente des lignes pleines de grâce et d'harmonie, mais le coloris en est terne, les parties d'ombres noires et opaques et souvent durement accentuées, et l'exécution tendue est d'un ensemble monotone. *Chérubin faisant la lecture à la comtesse* est de sa première manière, qui rappelle Bonington, souvent à s'y méprendre, si les figures n'étaient par trop maniérées et les tons entiers. *La Madeleine au désert* manque complètement de style; la coloration est heurtée et l'effet nullement dans le caractère du sujet. *La fontaine à Biarritz* est un magnifique paysage; l'exécution en est vigoureuse et d'un ton puissant, la couleur locale bien observée, les terrains solides, les valeurs relatives des fabriques et des figures bien tenues; le ciel est brillant, d'une lumière bien répandue et la disposition des lignes bien distribuée.

(La suite au prochain numéro.)

EMILE BOUQUET.

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

**LE VIN DE CHAMPAGNE.** — *Poésies* par M. Gonzalle. — E. Dentu.

Voici du vin de Champagne, c'est-à-dire de l'esprit, de la gaité et du cœur, non pas en bouteille, mais en poésies qui pétillent et moussent joyeusement. M. Gonzalle est un bon français, aussi français que le vin chanté par lui. Il nous dit gaiement que chacune de ces bouteilles qui vont porter à l'étranger le sang de notre joyeuse Champagne, est une idée qui va courir le monde, et une revanche de nos défaites passées. Le *Causseur* trinque avec M. Gonzalle. — H.

M. Laverdet (1) annonce pour *hendi* 30 avril et jours suivants une vente d'autographes des plus curieux et des plus importants : le catalogue (600 pages) qui renferme 2954 numéros, c'est-à-dire près de 11 à 12,000 pièces, offre le plus grand intérêt ; nous signalerons seulement aujourd'hui 143 numéros, des lettres de Henri III sur la Ligue, et une entre autres où il explique et annonce à l'ambassadeur français le meurtre d'Henri de Guise et du cardinal de Lorraine, et le charge d'en donner communication au pape : 38 lettres de Catherine de Médicis, d'autres de Charles IX, de Louis XIII, de Louis XIV, contre la Fronde, etc., de nombreuses pièces de la Révolution. Parmi les pièces d'un autre genre non moins curieux, nous indiquerons seulement ici une grammaire française en 29 pages dont le vrai titre serait *Grammaire de l'Amour*, puisqu'elle fut composée par Gabriel pour Sophie, c'est-à-dire par notre grand Mirabeau pour son amie, à qui il veut apprendre la langue française et l'orthographe pour qu'elle puisse à son tour l'enseigner à sa fille, Gabriel-Sophie. Rien de plus délicieux que la lettre de dédicace ; à propos du même Mirabeau nous citerons encore une lettre de notre grand historien, M. Jules Michelet, à un artiste digne de le comprendre, notre statuaire M. Préault, le 9 décembre 1847. M. Michelet lui écrivait, il faudrait demander à la ville l'autorisation de fouiller Clamart, et d'en tirer le cercueil de Mirabeau qui doit y être encore..... « Cela nous importe à tous, à la France. — On lui doit un tombeau ! Et qui donc ferait ce monument si ce n'est vous ? Vous êtes le seul digne. » On sait que M. Préault est l'artiste qui, en 1848, improvisa, lorsqu'on parlait de monuments à élever, le projet d'une *colonne à la France*, monument élevé par tous au profit de tous, et que notre ami et collaborateur M. Ern. Morin a vaillamment décrite dans le numéro du 1<sup>er</sup> avril 1856 de *la Renaissance*.

(1) Expert en autographes, 24, rue Saint-Lazare.

---

CHARLES HABENECK.

---

Typographie Ernest Meyer, rue de Verneuil, 22, à Paris.



## CAUSERIE

---

LA GRÈCE ET L'ARCHANGE RAPHAEL.—LE LIVRE DE NICHELET.—UNE  
CRITIQUE. — LE MONDE THERMAL.

---

1<sup>er</sup> mai ! J'allais commencer la charmante invocation par laquelle  
Lamartine ouvre son poème de Jocelyn :

Aujourd'hui, premier mai ! date où mon cœur s'arrête !

Et voilà que tout à coup le ciel s'assombrit ; le printemps, qui  
semblait enfin avoir pris pitié de notre misère, était venu pendant  
deux jours nous sourire, il s'est enfui épouvanté. Bref, il pleut ! que  
voulez-vous que fasse un amoureux du soleil en présence de ce ciel  
gris et lourd, de ce bruit agaçant que fait la pluie en fouettant les  
vitres ? Est-ce qu'il est possible de causer dans de pareilles conditions ?  
L'hiver, on en prend son parti, on s'enferme, on se presse autour du  
feu qui pétille ; mais maintenant j'ai beau faire, je ne puis m'illusion-  
ner à ce point, que je me persuade être en hiver quand le calendrier  
m'affirme que le mois de mai, le joli mois de mai commence au-  
jourd'hui.

Où donc êtes vous, cieux bénis, cieux de ma jeunesse ! Je me sou-  
viens — il y a longtemps, bien longtemps de cela, — c'était en Grèce ;  
je m'éveillai à pareil jour et je trouvai ma chambre, le seuil de ma  
maison, jonchés de fleurs et de feuillages. Le ciel, ce beau ciel de  
l'Attique était resplendissant, l'air était embaumé, je regardai,

émervillé, ce spectacle de la nature et ces guirlandes de fleurs qui faisaient de ma maisonnette une sorte de temple dédié à Flore, la déesse au doux langage.

Une sorte de maître-Jacques qui me servait très infidèlement, Yori, était debout devant moi et jouissait de ma surprise. Je l'interrogeai du regard : Tu parais bien étonné, me dit-il dans cette douce et harmonieuse langue qui ne diffère pas beaucoup de celle que parlaient Socrate et Platon, tu parais bien étonné, tu ne sais donc pas que c'est aujourd'hui la fête des fleurs ? Vois, toutes les églises, toutes les maisons sont parées comme la licorne et les anges dans le ciel ornent avec le même soin la demeure de la *Panagia* (la toute sainte, la vierge Marie). Nous avons même à ce sujet une belle légende.

— Une légende ! raconte-la moi, Yori.

Et Yori, après avoir bourré et allumé une longue pipe turque qu'il m'offrit respectueusement, me conta sa légende.

— Tu connais bien l'archange Raphaël ?

— Parbleu ! va toujours.

— Eh bien l'archange Raphaël, la veille du premier mai de je ne sais plus quelle année, je sais seulement que c'était dans les temps très anciens, l'archange fut chargé de parer de toutes les fleurs du Paradis, la demeure de la *Panagia*. Il fit ce que j'ai fait cette nuit, il ne se coucha pas et alla dans les champs pour y faire sa moisson, avec cette différence, que tu comprends bien, c'est que les champs du ciel sont tout autre chose que nos pauvres campagnes de la terre. Il se dirigea vers une magnifique forêt qui fait partie du Paradis, une forêt où croissent des arbres qui semblent être faits en or et qui portent des fruits plus doux que la datte et plus brillants que les diamants ; il y coule des fleuves dont l'eau est mille fois plus parfumée que l'essence de rose, et l'on y voit des oiseaux magnifiques qui chantent délicieusement des chansons dont les anges comprennent parfaitement le sens.

« Si nous trouvons nos nuits belles ici-bas, je te laisse à penser ce que doivent être les nuits du Paradis. L'archange Raphaël avait déjà fait une ample provision de fleurs, lorsqu'arrivé au bord d'un fleuve qu'il allait franchir d'un coup d'aile, il aperçut près d'un buisson d'aubépines, bien plus blanches et plus odorantes que les nôtres, une créature mortelle qui paraissait égarée et qui cherchait son chemin. L'archange était si resplendissant, qu'en le voyant elle resta éblouie et interdite. Raphaël, tu le sais, est le meilleur des anges du Paradis. Il déposa ses fleurs sur les bords du fleuve et s'approcha de la pauvre

créature troublée ; prenant sa voix la plus douce : Qui êtes vous, lui dit-il, que cherchez-vous ? Dites-moi où vous allez et d'où vous venez. — Je suis, répondit-elle en tremblant, une fille de la terre que la Mort a emportée jusqu'aux portes de ce jardin ; elle m'a présentée à saint Pierre qui m'a dit : Suivez ce chemin, mon enfant, vous rencontrerez, là-bas où vous voyez ce rayon de soleil, l'archange Raphaël qui vous présentera au bon Dieu. J'ai marché, j'ai marché longtemps, je me suis sans doute trompée de route, car la nuit est venue et je cherche mon chemin. Si vous pouvez me dire où est l'archange Raphaël, je vous en serai bien reconnaissante.

« Vous voyez, ajouta finement Yori, que c'était une femme et une belle femme, je m'en vante, car elle était Grecque, une Grecque plus belle que Vénus, qui était grecque aussi. Malgré sa beauté qui l'avait entourée de toutes les tentations du diable, cette femme que l'on nommait Aglaé, avait été si sage, si juste, et si bonne que le bon Dieu avait décidé de l'admettre tout d'un trait au paradis sans la faire passer par le purgatoire, et que saint Pierre lui avait ouvert à deux battants les portes de la demeure céleste.

« Après sa mort, elle était devenue encore plus belle qu'elle ne l'avait jamais été sur la terre, si bien qu'en la voyant l'archange Raphaël ne put s'empêcher de remarquer sa beauté. Et puis, sa voix était si douce, si suppliante qu'elle aurait touché Satan en personne. Jamais, de mémoire d'archange, il n'était venu de la terre au ciel une si merveilleuse et si parfaite créature. Comme elle était très-fatiguée, Raphaël la fit asseoir sur un tertre de gazon, plus moelleux que les plus moelleux divans. Aglaé lui raconta sa vie mortelle, ses luttes, ses sacrifices, ses aspirations ; à mesure qu'elle parlait, Raphaël sentait son cœur tout ému, comme si un immense amour l'eût envahi tout à coup.

« Ils devisèrent ainsi tous deux. Je vous laisse à penser si Aglaé fut heureuse quand elle sut qu'elle se trouvait en présence de l'archange Raphaël lui-même. Malheureusement ils oublièrent l'heure dans cet échange de douces paroles. Quand Raphaël vit le soleil bien au-dessus de l'horizon, un soleil auprès duquel le nôtre n'est qu'une torche de résine : « Vite ! vite ! dit-il, dépêchons-nous, la Reine du ciel est peut-être déjà levée et les fleurs qui doivent orner ce matin sa demeure sont encore là. » Il prit aussitôt dans ses bras les fleurs sur lesquelles il posa doucement Aglaé plus belle que les fleurs et, déployant ses ailes, il arriva chez la Vierge. Il était trop tard. La *Panagia* était déjà évée. L'archange s'excusa de son mieux et il présenta Aglaé à sa

souveraine. La Vierge est si bonne qu'elle pardonna et fit un souriant accueil à la jeune femme. Mais tu comprends bien qu'il y avait là une infraction aux réglemens du paradis, et le bon Dieu qui sait tout n'ignorait pas que l'archange Raphaël avait commis une faute ; il ignorait encore moins que son fidèle serviteur, avait ouvert son âme à un amour qui était indigne d'un archange. Le bon Dieu, alors fit venir Raphaël, qui se prosterna aux pieds du trône éternel et reçut en bénissant, la sentence du souverain juge : « Va, lui dit le Père, va en exil parmi les hommes pour y racheter ta faute. Sur la terre tu conserveras ton nom, tu enseigneras à ce petit monde qui s'agite là-bas si loin de nous, et sur lequel pourtant notre bonté ne cesse de veiller, tu enseigneras l'art de peindre, et comme c'est la Vierge que tu as offensée, c'est la Vierge que tu célébreras ; ton tourment sera de poursuivre cette céleste image, de la voir en toi et de ne pouvoir en esquisser à peine que quelques traits. »

« Raphaël s'inclina en signe de respect devant la Majesté Suprême ; avant de partir pour son exil, il alla implorer le pardon de la *Panagia*, qui daigna lui tendre sa main. Au moment où il allait quitter le paradis, il aperçut Aglaé parmi les saintes femme qui formaient la cour de la Vierge. Il arrêta un instant sur elle son regard ; une larme coula lentement sur sa joue. En franchissant la porte du paradis, il vit saint Pierre qui le fortifia, lui donna du courage. Saint Pierre, qui n'est pourtant pas tendre, fut ému de la douleur de Raphaël : « Allons ! dit-il, à l'archange, du courage, prie ! Tu sais que si le bon Dieu est sévère, il est encore plus juste. Tu nous reviendras bien vite ! » Ils se donnèrent une poignée de main et Raphaël vint subir son exil sur la terre qui n'oubliera jamais sa mémoire et vénérera toujours la trace de son passage parmi les hommes. »

Yori termina ainsi sa légende que j'ai considérablement écourtée, car j'ai souvenir qu'il mit bien deux heures à me la raconter. Il se complaisait surtout dans la description des sites du paradis avec une richesse de détails qui me prouvait celle de son imagination.

— Et cette légende est-elle très-populaire ? lui dis-je.

— Va dans toute l'Attique, répondit-il, va à Corinthe, va à Argos et les bergers te la raconteront.

— Et tu y crois ? fis-je.

— Si j'y crois, répliqua-t-il, en me jetant un regard dédaigneux, j'y crois aussi vrai que tu vois à notre gauche le temple de Thésée aux marbres dorés par le soleil, et à notre gauche les colonnes du temple de Jupiter Olympien.



Il n'y avait rien à répliquer. Je ne sais comment cette curieuse légende a pu me revenir en mémoire sous ce sombre climat. Il faut les splendeurs du ciel, toutes les floraisons de la nature pour faire éclore dans l'imagination des peuples ces gracieuses inventions. Que me voilà loin de Paris ! L'essaim de mes jeunes années se ranime au souvenir de ces pays magnifiques, illustrés par tant de souvenirs. Je revois ces paysages enchanteurs de l'Attique et de l'Argolide, je revois cet éclatant soleil, ces lignes de montagnes si harmonieuses, ces côtes charmants qui furent peuplés de dieux et de héros. Cette rive est celle où naquit Vénus aphrodite; du haut de cette tribune, Démosthène tenait le peuple suspendu à ses lèvres; là, Socrate mourut en sage et presque en chrétien. Je suis là tout entier, sous ce beau ciel, en face de cette mer splendide, entouré de tous ceux que j'aime. Et que m'importe alors la pluie qui raye le fond noir du firmament, si je porte en mon cœur ma jeunesse et mon amour !

Mais j'ai beau vouloir me détacher de ton sol, ô Paris; j'y tiens par toutes les fibres de mon âme. O la France ! la France ! Nous pouvons admirer d'autres pays, il faut s'éloigner d'elle pour savoir combien on l'aime, pour apprécier sa beauté, de même qu'il faut les douleurs de l'absence pour savoir combien nous est précieux et cher le trésor de nos affections et de nos tendresses.

Descendez plus bas encore, sombres nuages ? Éloigne-toi, doux printemps ? Ouvrez-vous, cataractes du ciel ? que m'importe ! C'est la France, et je l'aime ! C'est ma mère, et je l'adore ! C'est le soldat de Dieu, et je suis prêt à servir sous les ordres de ce soldat intrépide et spirituel que rien ne lasse et que tout émeut ! C'est la France, c'est là que j'ai souri à ton sourire, ô ma mère ! C'est là que mon cœur s'est formé ! C'est là que je vous ai connus et aimés, frères de ma pensée, compagnons de ma jeunesse ! Oui, la Grèce, Rome, l'Égypte ont fait de grandes choses et nous ont légué d'immortels souvenirs ! Mais la France fera de plus grandes choses encore, et les peuples viendront un jour en pèlerinage sur ce sol généreux, d'où s'élança l'idée qui les affranchira.

La France ! c'est la capitale du genre humain ! c'est le cœur qui aime, c'est le cerveau qui sans cesse enfante, c'est le soc infatigable qui creuse le sillon divin ! Je porte mes regards autour de moi et chacun des livres entassés sur ma table porte témoignage en faveur de cette patrie bien-aimée. Que d'artistes à l'œuvre ! quels lutteurs vigoureux !

Je vous annonçais dernièrement l'apparition d'un volume de

M. Michelet. Mon collaborateur et mon ami, Edmond Pannier, vous rendra compte de ce livre, mais je n'y tiens pas, il faut que j'en parle aussi, il faut que je rende hommage à ce puissant et vigoureux esprit, à ce grand artiste, à ce fin ciseleur qui taille l'histoire à facettes et en fait jaillir de si magnifiques enseignements.

Ce volume comprend seulement une période de trente ans, mais la plus terrible, la plus douloureuse peut-être des périodes de notre histoire nationale. Sur la foi d'un édit célèbre, l'édit de Nantes, et d'une parole royale, des hommes, des femmes, des enfants prient et croient suivant leur cœur; ils tiennent à la main l'Évangile du Christ; ils vivent paisiblement et, en échange de l'impôt qu'ils payent, ils ne demandent au roi de France que la plus élémentaire, la plus indispensable des libertés, la liberté de leur conscience, la liberté d'adorer Dieu, ainsi qu'il leur plaît de l'adorer. Le clergé catholique — tout clergé est intolérant — ne peut souffrir ce voisinage, il pousse Louis XIV jusqu'en ses derniers retranchements : « Sire, vous manquez d'argent pour toutes vos folies, en voilà ! Vous tremblez pour votre salut — et il a y bien de quoi — voici votre absolution, et par-dessus le marché les clefs du Paradis; mais, donnant donnant, débarrassez-nous de la Réforme et des Réformés !

Le roi faiblit; tout le monde s'y met : évêques, courtisans, courtisanes, et la place est emportée d'assaut; l'édit de Nantes est révoqué ! Alors commencent de sanglantes abominations. On proscrit, on tue, on dépouille, on sépare les fils de leur père, les mères de leurs enfants; on organise le massacre en masse et en détail. Heureux ceux qui peuvent gagner le rivage et atteindre la terre d'exil ! Pour les autres, la mort; pour les plus favorisés, le bagne !

Cette épouvantable histoire, racontée par Michelet, pièces en main et preuves à l'appui, est horrible et donne le frisson. Elle est racontée avec la méthode et la clarté de l'historien, avec la verve et la chaleur d'un poète. L'indignation ne fait pas seulement le vers, elle fait la prose et la bonne prose; le style de Michelet a un cachet original, un attrait irrésistible. Quel artiste ! Ce livre est comme la roue d'un engrenage; il ne vous lâche plus quand une fois il vous tient. Mais je laisse à mon ami Edmond Pannier le soin et le plaisir de vous en parler plus longuement.

De Michelet à une critique de Michelet il n'y a qu'un pas, et ce pas je le franchis d'autant plus volontiers que cette critique est faite par une femme et sur un point où assurément une femme est très-compétente. Il s'agit encore de *l'Amour*, cette œuvre si controversée, si

admirée, si blâmée et par-dessus tout si charmante! Madame Adèle Esquiros est bien en retard, ce nous semble. Il est vrai qu'il n'y a pas prescription; le procès de l'amour sera bien longtemps encore pendant. M. Michelet a mis une pièce de plus au dossier, mais c'est tout. D'autres viendront et l'amour se tira éternellement de toutes les définitions, des jugements blancs ou noirs, portés pour ou contre lui, des règles qu'on voudra lui tracer. Ce qui sera éternellement vrai, c'est ce mot de Boufflers, dans une pièce de vers très-légers, dont il ne faut pas même citer le titre :

Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison.

Au risque d'y perdre la sienne, madame Adèle Esquiros raisonne aussi sur l'amour. On sait que M. Michelet a représenté la femme comme une malade, une blessée que l'homme doit dorloter, soigner, panser avec un infatigable dévouement. L'homme a encore une autre mission; d'après le célèbre historien il doit créer la femme.

Beaucoup de femmes ont eu l'esprit assez mal fait pour ne se point contenter du rôle que M. Michelet leur assigne; elles ne se croient ni autant malades, ni aussi grièvement blessées qu'on veut bien le dire; elles pensent que Dieu les a suffisamment créées comme cela et que si un des deux sexes est destiné à compléter la création du bon Dieu, c'est assurément le sexe féminin. Je suis assez tenté de le croire aussi, mais il me parait aussi insensé de raisonner sur la supériorité d'un sexe par rapport à l'autre, que de raisonner sur l'amour. Dieu a créé un être en deux parties distinctes dont l'un est mâle, l'autre est femelle. L'être complet, c'est l'homme et la femme harmonieusement rapprochés par l'amour. Laquelle de ces deux moitiés vaut plus ou mieux que l'autre? Ici les opinions varient, suivant que dans ce rapprochement des âmes et des corps, qui forme l'être complet et qui donne la vie, on a été plus ou moins heureux, plus ou moins froissé. Nous portons en général sur les femmes, et les femmes portent sur nous un jugement qui s'applique au plus à quelques individualités. Nous ressemblons à ce voyageur anglais qui, abordant en France, entre dans un café, voit une femme blonde et annonce sérieusement que toutes les Françaises sont blondes. On pourrait connaître la nature des relations d'un homme par le jugement qu'il porte sur les femmes et réciproquement. Pour moi, je m'incline respectueusement devant les femmes; je suis prêt à reconnaître qu'il y a en elles des trésors d'amour, de tendresse, de dévouement, de bonté, d'indulgence, des finesses de tact et de goût, des délicatesses d'âme, des grâces

exquises dont je suis le très-humble et très-passionné admirateur. Cela n'empêche, certes pas, qu'il n'y ait des monstres féminins comme il y a des monstres masculins, mais cela prouve tout au plus que j'ai eu le bonheur d'avoir autour de mon berceau des anges dont je vénère le souvenir, et d'avoir rencontré dans la vie de nobles cœurs où le mien a puisé sa nourriture. Un autre jugera plus sévèrement, c'est que plus sévères aussi auront été les conditions dans lesquelles ses affections se seront développées.

Madame Adèle Esquiros, que je n'ai pas l'honneur de connaître, me paraît n'avoir pas précisément à se louer de mon sexe. Elle le mal-mène assez rudement et M. Michelet est vertement tancé par elle. Elle met en évidence les contradictions dans lesquelles l'auteur est tombé; elle rapproche les passages et les fait se heurter rudement. Elle raille, elle blâme, elle s'indigne. La prétention exprimée par Michelet, cette prétention, ce devoir même que l'homme aurait de créer la femme, est surtout l'objet des plus amers sarcasmes de madame Adèle Esquiros, qui frappe souvent juste, presque toujours fort et d'une façon toute virile. Ce que M. Michelet a dit des femmes et de l'amour ne mérite pas, selon moi, de si excessives sévérités. Il n'a pas fait un code auquel il faille se soumettre, il a exprimé sous d'aimables formes des sentiments personnels et nous l'en louons de tout notre cœur. Les femmes, qui ne sont pas dans la catégorie des blessés et des malades, ne seront pas plus persuadées, après qu'avant la lecture du livre de *l'Amour*, qu'elles sont malades et blessées, ni que l'homme doit les créer ou les fouetter de temps à autre — mais doucement, — comme on fouette les enfants. C'est une fatalité que le célèbre écrivain ait rencontré une femme ou des femmes qui aimaient le fouet. Si la destinée l'eût conduit vers des êtres moins faibles, moins tendres, moins caressants peut-être, moins enfants en un mot, il eût probablement écrit tout autrement. Mais il n'en est pas moins utile d'apprendre, par l'expérience d'un homme si éminent, qu'il est des femmes qui aiment que l'homme remplissent auprès d'elles le rôle d'infirmiers et de temps à autre celui de maîtres d'école, jusques et y compris la férule et le fouet.

La critique de madame Adèle Esquiros n'en est pas moins bonne à consulter. L'opinion des femmes, en telle matière surtout, a toujours du prix. Je suis toujours à l'affût des sentiments exprimés par les femmes; il est rare que nous n'ayons pas quelque chose de bon à y prendre, alors même que nos sentiments diffèrent complètement des leurs.

A la fin de sa catilinaire contre les hommes, madame Adèle Esquiros nous annonce un fait, auquel je crois complètement pour ma part, c'est l'avènement des femmes, la prise de possession par elles de leur véritable rôle dans le monde. Je demande la permission de citer le dernier paragraphe où se résume la pensée de l'auteur :

« Voyez, dit-elle, voyez comme tout va mal : les hommes et les choses (les hommes ! pas les femmes). La science ne sait que redire ce qu'elle a dit. Les arts ! des mots, des formes et des couleurs ; mais une âme ? L'art, c'est la réalisation de la pensée et voilà que l'homme (toujours l'homme !) n'a plus de pensées. La chose est surtout remarquable en peinture. Quand un peintre veut *faire* une femme, il *fait* un corps et rien dedans ! Tout ce qu'il peut obtenir, c'est d'éclairer la figure par ce qu'on appelle fluide astral. La femme qui ne se mêle de rien, mais qui voit tout et observe, la femme *va nous apporter* son observation. Depuis des milliers d'années, elle souffre, elle pense : au monde, ce trésor de pensées et de souffrances ! »

Ainsi soit-il ! Je fais des vœux pour que ce trésor soit transmis bientôt à l'humanité sous forme de belles et grandes pensées, de beaux vers, d'œuvres d'art nouvelles, de fortes actions, de courageuses initiatives. Nul, plus que nous assurément, ne s'inclinera avec respect devant cette puissante manifestation de la femme. Nous avons foi dans la promesse biblique ; c'est la femme qui doit écraser la tête du serpent, en tant que le serpent symbolise les passions grossières, l'astuce, l'envie, le doute, l'impiété. Que les pieds qui accompliront cette œuvre surhumaine, que les jolis petits pieds blancs de la femme soient bénis !

Un mot encore ! Voici que le monde parisien, ce monde élégant et oisif que l'été chasse de Paris, va prendre sa volée vers les lieux de plaisir, où l'on continue à danser sous prétexte d'eaux minérales. On nous annonce l'apparition d'une feuille intéressante : *Le Monde thermal*, où les touristes, les malades trouveront, avec les plus utiles renseignements hygiéniques, les chroniques piquantes du monde des eaux. Ce journal a eu le bon esprit de s'adjoindre notre cher collaborateur et ami, Eugène Debriges. Nous en félicitons le *Monde thermal*.

LOUIS JOURDAN.

---

# TURGOT

---

La morale regarde tous les hommes du même œil, elle reconnaît dans tous un droit égal au bonheur.

TURGOT.

## I

L'histoire offre à l'observateur de bien curieuses études. Elle présente tour à tour les éléments les plus divers, les plus opposés. Après avoir élevé l'esprit jusqu'à la hauteur d'un Charlemagne, lui avoir fait mesurer les merveilleuses conceptions, les projets gigantesques qui germèrent dans ce puissant cerveau, elle le plonge sans pitié dans le gouffre, dans le borbier où croupissent les rois faibles; ne dissimulant pas plus la faiblesse et les vices méprisables, qu'elle n'amoindrit la grandeur et la majesté ! Dans ce champ immense où l'esprit se complait à ressusciter les morts, à dépouiller du suaire les cadavres glacés, pour les recouvrir des costumes de sages ou de fous, de manants ou de rois qu'ils portaient pendant leur vie, à faire rentrer dans ces têtes vides et osseuses la pensée et l'intelligence, à présenter enfin l'homme tel qu'il a existé, afin qu'il vienne accuser ses crimes devant la postérité, que d'anomalies étranges, que de contradictions bizarres !

Louis XIV. le roi, grand par les calamités qu'il attira sur son pays, par les poètes, les prélats, les généraux que sa haubaine majesté fai-

sait mourir de crainte ou de regrets, comme Racine et Vauban, Louis XIV, grand par les Dragonnades, par madame de Maintenon, par les trois milliards de dettes qu'il laissa à son pays ruiné, grand enfin par tout ce qui doit rendre un homme méprisable et odieux, Louis XIV meurt, après la victoire de Denain, entre un jésuite et une vieille dévote !

Louis XV, le *Bien-Aimé*, meurt rongé par le plaisir et l'égoïsme.

Louis XVI enfin, porte sur l'échafaud sa tête qu'il n'a pas la hardiesse de défendre.

Ainsi se termine dans le sang, la débauche et la nullité, cette race illustre, qui avait fourni à la France des rois réellement grands ; comme si, lasse de faire vivre ce vigoureux tronc, la sève n'avait pas eu la force de fortifier les derniers bourgeons et les avait laissés frappés de mort en naissant, végéter quelque temps.

Ce n'est donc pas la royauté que la révolution de 1789 eût à combattre, elle était morte ; elle eût seulement à détruire, à exterminer tous les parasites, qui, cachés derrière le manteau royal, pillaient, volaient le bon peuple ; elle eût à écraser tous ces insectes nuisibles qui s'étaient réfugiés dans le bois vermoulu du trône. Ce n'était pas la royauté que défendaient la noblesse et le clergé, c'étaient le droit d'aïnesse et tous les privilèges qu'ils voulaient conserver ; c'est pour eux seulement qu'ils ont combattu, qu'ils sont morts.

Ne nous hâtons pas pourtant de condamner cette race entière : au milieu de ces seigneurs avides, de ces tyrans qui voyaient l'avenir avec les yeux du passé, quelques vigoureuses individualités se sont dégagées de la foule, quelques personnalités puissantes ont voulu s'interposer entre la royauté et la révolution.

Les uns ont lutté avec l'épée, ont répandu le sang pour la cause qu'ils croyaient juste, ne s'apercevant pas qu'elle était abandonnée de Dieu ; ceux-là sont morts la face tournée vers leurs ennemis, couvrant de leur corps le principe qui leur coûtait la vie.

D'autres, plus habiles, apercevant les nuages qui déjà assombrissaient l'horizon, comprenant que la royauté renfermait dans son sein des abus nombreux, s'appliquaient à étudier les vices du système qu'ils voulaient défendre et à les détruire.

Ceux-là sentaient bien que le peuple, qui, depuis tant de siècles courbait la tête, allait demander le droit de posséder enfin cette terre qu'il avait si longtemps arrosée de ses larmes et de son sang ; il voyaient tous ces travailleurs courageux manquer de pain, de vêtements ; ils les suivaient dans leur histoire, s'arrêtant un instant quand

une trace de sang indiquait une lutte, et, pensifs, ils prenaient la plume afin de demander pour le peuple ce qu'ils savaient bien que celui-ci allait exiger.

La cause première de tous les maux était le privilège de la noblesse, son *monopole*, si nous pouvons nous servir de ce mot, qui ne va pas tarder dans l'histoire à être bien souvent employé. Pour contenir ou plutôt pour satisfaire le peuple, qui commençait à se rendre compte de sa force, il fallait inaugurer une ère nouvelle et proclamer un principe nouveau : L'ÉGALITÉ. Mais il ne pouvait être question à ce moment d'égalité politique, la noblesse n'aurait jamais consenti à une semblable innovation ; tout au plus pouvait-on songer à présenter le raisonnement suivant :

La population se compose de deux classes : les nobles (parmi eux nous comptons le clergé) et le peuple ; la première classe a seule le droit de commander ; mais, autant que la première, la seconde a le droit de vivre. De cette *égalité* de tous les hommes, il doit résulter un ensemble de lois destinées à donner la subsistance à chacun.

Raisonné ainsi, c'était faire un compromis entre ce qui existait et ce qui allait être.

L'ensemble de ces lois devait former une science nouvelle : l'*Économie politique*, qui plus tard deviendra l'ÉCONOMIE SOCIALE.

Le premier des écrivains qui comprit l'impérieux besoin d'un système nouveau fut *Vauban*. La *Dime Royale* est le premier ouvrage sérieux que nous ayons sur l'Économie. Ce traité n'est pas seulement une œuvre remarquable, c'est encore une bonne action. Le général qui avait assisté à tant de batailles sans pâlir, qui, mille fois, avait affronté les balles et la mitraille, montra plus de courage dans le silence du cabinet que dans le tumulte de la mêlée, alors que sa main traçait ces lignes : « Il m'a paru que de tout temps, on n'avait pas eu assez « d'égards en France pour le menu peuple, et qu'on en avait fait trop « peu de cas, aussi c'est la partie la plus ruinée et la plus misérable « du royaume, c'est elle cependant qui est la plus considérable par son « nombre et par les services réels et efficaces qu'elle lui rend.... » C'est que le roi qui régnait alors était Louis XIV, et que le grand roi se souciait fort peu du menu peuple et de ses souffrances. Vouloir assujétir le roi, la reine, le dauphin, les enfants de France et les princes du sang à payer la Dime Royale, c'était se montrer bien hardi. Étienne Marcel avait payé de sa vie une audace semblable ; Vauban ne fut guère plus heureux. Disgracié par le grand roi, il mourut de chagrin comme Racine. Tant était grand encore, à cette époque, le prestige



royal, que deux des esprits les plus indépendants, les plus avancés succombaient à la douleur d'avoir perdu la faveur du Maître !

Sous Louis XV la science nouvelle s'arrête un instant. Devant les infâmes plaisirs du roi, devant son monstrueux égoïsme, son incurie profonde pour tout ce qui est gouvernement : l'attaque seule est possible. La plume incisive de Voltaire dévoile tous les scandales, bafoue tous les vices, tandis que le style puissant de Rousseau met en pièces tous les états qui soutiennent le trône. La parole est aux hardis lutteurs, qui, dans leurs bras puissants, prennent la royauté corps à corps.

Constituer une monarchie sur des bases nouvelles, la rendre populaire, tel était le but des amis éclairés de la royauté ! Reprendre la tâche des Philippe-Auguste et des saint Louis, adopter la marche que l'on avait suivie en Angleterre en abaissant la noblesse et en élevant le peuple, changer complètement la politique suivie depuis bien longtemps par la royauté en France, telle était la devise des penseurs. Et cela, lorsque Louis XVI régnait déjà et que les hommes qui devaient être ses juges se préparaient à la lutte ! Sauver la royauté, telle était la tâche, tâche ingrate et inutile, qui allait être entreprise par deux hommes qui usèrent leurs forces à ce travail de géant : le premier, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, avait nom *Riquetti*, COMTE DE MIRABEAU, le second était Turgot, *baron de l'Aulne*, contrôleur général des finances.

II

Le premier soin d'un historien est de s'étendre avec complaisance sur la jeunesse du personnage dont il se prépare à écrire l'histoire. Pic de la Mirandole et Pascal sont connus pour des enfants prodiges. Pas un de leurs exploits enfantins ne nous est étranger. Quant à Turgot, rien de bien saillant ne frappe à première vue. Une gaucherie native, une timidité insurmontable forment le fond de son caractère.

Destiné par son père à l'état ecclésiastique, le futur contrôleur général ne se privait pas de murmurer hautement contre le despotisme paternel. Sa jeune intelligence s'éveillait déjà et s'occupait à composer des discours en faveur de l'indépendance américaine, prophétisant pour la colonie de l'Angleterre une liberté prochaine. C'était s'écarter beaucoup des occupations et des travaux imposés par la douce et béate profession qui lui était destinée.

Lorsque fut arrivé le moment solennel où le jeune homme devait prononcer ses vœux, une lettre vint enfin montrer au père que son fils n'avait aucun goût pour l'état ecclésiastique. Devant une résolution bien arrêtée de ne pas céder, il lui fallut consentir à donner à Turgot une autre carrière.

La résistance fut plus longue chez quelques abbés, amis du jeune homme, qui, presque tous, à des titres différents, se firent un nom dans l'histoire ; mais elle dut cesser devant ces paroles significatives : « *Il m'est impossible de me vouer à porter toute ma vie un masque sur le visage.* »

Jetant loin de lui le froc qu'il avait si longtemps été forcé de porter, Turgot s'adonna alors à l'étude de la science et de la philosophie.

Jaloux d'acquérir un nom et une place dans l'histoire, il voulait s'assimiler toutes les connaissances humaines. Dans ses heures d'enuyeuse captivité, il s'était livré avec amour à la poésie, cette maîtresse adorée de tous, surtout de ceux qui ne peuvent en avoir d'autre. Il avait même entrepris une prosodie nouvelle et s'était exercé à traduire entièrement l'Énéide, pour prouver la supériorité de sa méthode sur les autres. Une correspondance de Turgot publiée récemment, nous montre ce grand génie adressant à Voltaire, alors vieux et fatigué, des lettres nombreuses signées d'un nom supposé, pour avoir l'opinion de l'auteur de la *Henriade* sur cette traduction. La plume qui, quelques années plus tard, devait signer tant d'édits remarquables, s'exerçait à produire bon nombre d'épigrammes assez mordantes pour que Voltaire ait dit de leur auteur : « *Nul, mieux que lui, n'est plus habile à lancer la flèche, sans montrer la main.* »

Quelques-unes de ces épigrammes nous sont parvenues, nous en choisissons une au hasard ; elle est adressée à Frédéric le Grand :

Hal du dieu d'amour, cher au dieu des combats,  
Il inonda de sang l'Europe et sa patrie,  
Cent mille hommes par lui reçurent le trépas  
Et pas un n'en reçut la vie.

Mais la poésie ne devait être pour Turgot qu'une récréation : des études plus sérieuses, plus utiles, l'attendaient. Philosophe, il était l'ami de Diderot, de d'Alembert, de Raynal, etc. Dans ce cénacle, où se rencontraient tant d'hommes remarquables, Turgot était aimé de tous, et parmi ces écrivains puissants, il s'est trouvé une plume savante qui a écrit la vie du contrôleur général. Cette *Vie de Turgot* ne peut

servir à l'historien, car elle est plutôt un panégyrique qu'une histoire; mais elle est un témoignage précieux de l'estime que toutes les intelligences d'élite accordaient à Turgot.

Parmi les nombreux travaux qui nous restent, nous citerons le plan de deux *Discours sur l'histoire universelle*. Sans vouloir recommencer l'œuvre de Bossuet, l'auteur de ces discours avait l'intention de montrer le développement de l'humanité; il voulait y joindre une histoire fidèle des sciences des lettres et des arts.

Ce gigantesque travail, joint aux remarquables études de Turgot sur l'économie politique, dont nous parlerons plus loin, attira sur lui l'attention du roi. Nommé ministre de la marine en 1774, il sortit du ministère après avoir fait quelques réformes heureuses, mais aussi avec la conviction qu'il ne pouvait pas, de ce côté, rendre des services réels à son pays. A cette époque, on n'était pas habitué à placer les hommes d'après leur talent. Louis XVI avait nommé Turgot à ce poste de confiance pour lui montrer le cas que la cour faisait de ses œuvres. Comprenant son erreur, le roi se montra plus logique en cette occasion, qu'il ne devait le faire à l'égard de Philippe-Egalité (1), il donna à Turgot la charge de contrôleur général des finances.

C'était une besogne écrasante que celle qui était confiée au contrôleur général; aussi malgré tout son talent, Turgot ne pût-il pas opérer toutes les réformes qu'il avait projetées. Le roi lui-même qui, en parlant de Turgot, disait: « *Il n'y a que lui et moi qui aimions le peuple.* » céda aux instigations de ses courtisans: il envoya au ministre sa démission. Qu'on nous permette de citer presque entièrement la réponse de Turgot:

18 mai 1776.

« Sire, je profite de la liberté que Votre Majesté a bien voulu  
« me donner d'avoir l'honneur de lui écrire.

« Vous avez vu dans mes lettres combien il m'était impossible de  
« servir utilement dans cette place et par conséquent d'y rester, si  
« vous m'y laissiez seul et sans secours. Votre Majesté savait que je

(1) Philippe-Egalité ayant un jour demandé au roi la charge de grand-amiral, Louis XVI, surpris, lui fit observer qu'il n'avait jamais vu la mer. Quelque temps après, Philippe-Egalité était embarqué et faisait campagne contre les Anglais. A son retour à la cour, Philippe demanda pour la seconde fois à son royal parent la place qu'il pensait avoir méritée. Louis XVI lui tendit alors un parchemin qui lui conférait le grade de colonel de hussards, quoiqu'il n'eut jamais vu le feu de l'ennemi.

« ne pouvais y être retenu que par mon attachement pour sa per-  
« sonne. J'espérais qu'elle daignerait me faire connaître elle-même  
« ses intentions.....

« Si je n'envisageais que l'intérêt de ma réputation, je devrais peut-  
« être regarder mon renvoi comme plus avantageux qu'une démis-  
« sion volontaire, car bien des gens auraient pu regarder cette  
« démission comme un trait d'humeur déplacé. D'autres auraient pu  
« dire qu'après avoir entamé des opérations imprudentes et embar-  
« rassé les affaires, je me retirais au moment où je ne voyais plus de  
« ressource: d'autres, persuadés qu'un honnête homme ne doit jamais  
« abandonner sa place quand il peut y faire quelque bien ou empê-  
« cher quelque mal, ne pouvant pas, comme moi, juger de l'impossi-  
« bilité où j'étais d'être utile, m'auraient blâmé par un principe  
« honnête, et moi-même j'aurais toujours craint d'avoir désespéré  
« trop tôt et d'avoir mérité le reproche que je faisais à M. de Ma-  
« lesherbes. Du moins étant renvoyé, j'ai la satisfaction de n'avoir pas  
« un remords à sentir, pas un reproche à essayer.

« J'ai fait, Sire, ce que j'ai cru de mon devoir, en vous exposant  
« avec une franchise sans réserve et sans exemple les dangers de la  
« position où j'étais, et ce que je pensais de la vôtre. Si je ne l'avais  
« pas fait, je me serais cru coupable envers vous. Vous en avez sans  
« doute jugé autrement puisque vous m'avez retiré votre confiance,  
« mais quand je me serais trompé, vous ne pouvez pas, Sire, ne point  
« rendre justice au sentiment qui m'a conduit.

« Tout mon désir, Sire, est que vous puissiez toujours croire  
« que j'avais mal vu et que je vous montrais des dangers chimériques.  
« Je souhaite que le temps ne me justifie pas et que votre règne soit  
« aussi heureux, aussi tranquille, et pour vous et pour vos peuples,  
« qu'ils se le sont promis d'après vos principes de justice et de bien-  
« veillance. »

« TURGOT. »

Quand on connaît la date de cette lettre, on ne peut accuser Turgot d'avoir manqué de prévoyance.

Une phrase célèbre de Turgot peint bien l'esprit aventureux du ministre: « Le premier pas, écrit-il quelque part, est de trouver un système, le second de s'en dégoûter. » voulant dire par là que jamais il ne fallait rester stationnaire.

Un reproche qu'on lui adressait bien souvent, était de mettre trop de précipitation à vouloir opérer des réformes. « Comment pouvez-vous me faire ce reproche, répondait-il? Vous connaissez les besoins du

peuple, et vous savez que dans ma famille on meurt de la goutte à 50 ans. »

Paroles précieuses, qui montrent bien que Turgot, auquel on a fait tant de reproches, aimait réellement le peuple, et consacrait sa vie à lui être utile.

### III

Peu d'hommes sont aussi difficiles à juger que Turgot. Si l'on veut porter avec légèreté un jugement sur ses œuvres, on peut aboutir aux deux conclusions les plus opposées. Dans le ministre de Louis XVI, on peut voir un rêveur, rejeter, le sourire aux lèvres, les doctrines qu'il expose ; il est facile aussi de ne trouver en lui qu'un théoricien, un praticien vulgaire, un homme fort ordinaire enfin, qui « faisait aussi mal le bien, que Terray, son prédécesseur, faisait bien le mal. »

De ces deux accusations, la plus terrible, à coup sûr, est la première. Depuis que le monde existe, depuis que l'homme a été mis sur la terre pour progresser, il s'est trouvé des penseurs au front plus large que les autres, à l'intelligence plus développée, qui, comprenant que la société devait se perfectionner, consacraient leur vie à cette tâche.

Les uns, comme Jésus-Christ, venaient changer la loi morale qui gouvernait le monde, et apporter à leurs semblables une parole de paix et d'amour ; les autres, comme Galilée, proclamaient une grande vérité scientifique, vérité qui était le fondement d'une science nouvelle. — Ces hommes étaient des rêveurs.

Pour eux l'antiquité tenait prête la fosse aux lions ou la flamme ; le moyen-âge les mettait sur la roue ou les jetait dans un cachot. Depuis quelques siècles, la société s'est perfectionnée, moins cruelle, elle se contente de montrer du doigt et de bafouer tous ces hommes qu'elle ne comprend pas, de railler tous ces rêveurs. Et pourtant ces hommes sont des géants. Si nous ne pouvons voir dans leurs yeux l'éclair de génie qui les consume, c'est que nous sommes des pygmées et que nous ne pouvons monter jusqu'à eux ; alors nous les faisons mourir de dégoût et d'ennui, laissant à nos petits-fils, à nos enfants même, le soin de profiter de leurs découvertes.

Turgot était un de ces hommes qui jamais ne peuvent se faire comprendre de leur vivant. A ce théoricien sublime on reprochait de ne pas savoir mettre ses idées à exécution, comme si l'avenir ne se char-

geait pas de ce soin. On lui montrait dans ses œuvres des contradictions, des fautes même contre les principes qu'il avait proclamés, oubliant que c'est parfois dans ses écarts que l'on doit admirer un homme de génie, car alors, oubliant ce qu'il a écrit, ce qu'il a dit, s'oubliant lui-même, il voit l'avenir; il ne pense plus comme on pense, mais bien comme on pensera; si je puis m'exprimer ainsi, dans ces hallucinations, il dépose sa personnalité, sa vie; *il n'est plus, il sera.*

Nous n'entreprendrons pas d'analyser les œuvres dont nous parlons, nous n'oublions pas en effet que, si la nature de ce recueil nous permet de faire de l'économie politique historique, elle nous interdit de discuter des principes. Nous nous contenterons donc d'exposer les idées de Turgot.

Comme nous le disions plus haut, Turgot était un de ces seigneurs intelligents qui, comprenant que la royauté avait besoin, pour subsister plus longtemps, de modifier les bases sur lesquelles elle s'appuyait, cherchaient à rendre possible une transaction entre le passé et l'avenir.

Cette tâche n'était pas facile pour celui dont nous nous occupons. Esprit aventureux, hardi, il possédait au suprême degré le don d'émettre des idées fécondes en résultats, mais il était incapable de les développer. Aussi dans ses travaux trouvons-nous ces contradictions, ces erreurs que nous signalions. Son talent n'était pas propre à enfanter des œuvres de longue durée. Le seul traité que nous possédions de lui, *Sur la formation et la distribution des richesses*, est une œuvre remarquable sans doute, mais qui, selon nous, est de beaucoup inférieure à ses autres travaux. Nous différons d'avis en cela avec presque tous ceux qui, jusqu'ici, ont eu à parler de Turgot; nous essaierons donc de motiver notre opinion.

Dans l'ouvrage qui nous occupe, l'auteur cherche quelles sont les richesses du pays, et quels moyens doivent être employés pour les accroître, etc.: en un mot, c'est un *cours d'économie politique*. Ami de QUESNAY et de GOURNAY, Turgot était *physiocrate*, c'est-à-dire qu'il ne voyait de revenu possible, de richesses réelles que dans l'agriculture, ne comprenant pas encore l'industrie.

Que d'autres s'extasient sur le mérite de Turgot publiant un traité d'économie quelques années avant SMITH; pour nous, nous croirions abaisser Turgot en faisant de lui un économiste comme SMITH et comme J.-B. SAY. Il est beau sans doute, la plume à la main, d'énumérer toutes les misères qui désolent, qui ravagent la société; il est beau certainement de ne rien oublier, l'on peut arriver par ce moyen à la célébrité! Mais combien n'est-il pas préférable de montrer le remède

à apporter au mal, de moins s'apitoyer sur les plaies que l'on découvre, et de chercher un peu plus à les guérir. Que d'autres félicitent Turgot de s'être élevé à la hauteur de tous ces froids discoureurs que nous avons cités et auxquels nous ajouterons pour mémoire RICARDO, MALTHUS, et sa fameuse théorie, et même, si on le désire, un élève de ce dernier, MARCUS, qui, lui au moins, proposait une solution du problème de la misère très-ingénieuse. Après avoir remarqué (remarque peu difficile à faire) que l'ouvrier qui avait des enfants était plus gêné que celui qui n'en avait pas, il proposait un moyen bien simple de remédier à cet état de choses : il suffisait de tuer tous les enfants pauvres ; d'autres proposaient d'empêcher les ouvriers de se marier, etc.

Ce n'est pas parce qu'il a précédé Smith et que, comme lui, il a fait un livre, un *cours* d'économie politique plus au moins parfait, que nous admirons Turgot, c'est parce que, d'un vigoureux coup d'aile, il a passé par-dessus cette école froide et empesée et est venu rejoindre les Saint-Simon, les Sismondi, et quelques autres, qui, cessant d'écrire pour penser, ont changé l'économie politique en économie sociale.

On chercherait en vain, dans les œuvres des froids docteurs que nous venons de citer, des paroles comme celles-ci :

« Nous voulons abroger ces institutions arbitraires qui ne permettent pas à l'indigent de vivre de son travail, qui repoussent un sexe à qui la faiblesse a donné plus de besoins et moins de ressources et qui semblent en le condamnant à une misère inévitable, seconder la séduction et la débauche, qui éteignent l'émulation et l'industrie, et rendent inutiles les talents de ceux que les circonstances excluent de l'entrée d'une communauté ; qui privent l'État et les arts de toutes les lumières que les étrangers y apporteraient, qui retardent les progrès de ces arts, etc.

« Dieu, en donnant à l'homme des besoins, en lui rendant nécessaire la ressource du travail, a fait du droit de travailler la propriété de tout homme, et cette propriété est la première, la plus sacrée et la plus imprescriptible de toutes. »

De ces paroles, il est facile d'arriver à une formule célèbre glorifiant le travail et flétrissant l'oisiveté !

Les doctrines de Turgot furent condamnées devant le Parlement, on l'accusa de violer la propriété, parce qu'il voulait pour tout homme, noble, bourgeois ou manant, le droit de vivre, de posséder en travaillant.

Cette grande intelligence proclamait hautement la liberté de commerce ; en présence du monopole exclusif qui régnait alors, elle tom-

bait peut-être dans un excès contraire, mais l'humanité s'avance toujours en marchant d'un extrême à l'autre, jusqu'au jour où elle saura concilier tous les principes qu'elle oppose les uns aux autres.

Non content d'arborer hautement le drapeau de la liberté, Turgot demandait : l'abolition des corvées, l'égalité répartition de l'impôt, la suppression de la plupart des monastères, un seul Code civil. Il voulait encore abolir l'assujétissement au service militaire en le remplaçant par des engagements volontaires. Dans des Lettres remarquables sur *la Tolérance*, il s'exprime ainsi : « Vous me demandez à quoi je réduis la *protection* qu'on doit accorder à la religion dominante ? Je vous réponds qu'à parler exactement, aucune religion n'a droit d'exiger d'autre protection que la liberté, encore perd-elle tous ces droits à cette *liberté*, quand ses dogmes ou son culte sont contraires à l'intérêt de l'État. . . . J'ai dit qu'aucune religion n'avait droit à être protégée par l'État. »

Comme on le voit, Turgot se rapprochait souvent de nos contemporains, et n'avait que fort peu de rapports avec les économistes auxquels on se plait à le comparer.

Son talent, ses idées n'avaient aucune ressemblance avec le talent et les idées des autres ; si on le range parmi les physiocrates, c'est que, de toutes ses œuvres, on n'envisage que la moins importante selon nous : le *Traité sur la formation et la distribution des richesses*.

Mais si l'on veut réunir toutes les idées éparses dans mille édits, lettres, travaux de tous genres, on se convaincra facilement que Turgot n'appartient à aucune école ; c'est un de ces hardis pionniers qui, dédaigneux du présent, ne s'occupent que de l'avenir ; c'est un de ces *rêveurs* que l'antiquité et le moyen-âge brûlaient ou renfermaient, mais auxquels la postérité élèvera des statues.

AMÉDÉE LE FAURE.

---



## HISTOIRE D'UN PITRE

# D'UNE FEMME ET D'UN ÉLÉPHANT

---

A M. DIOSY-RAMEL.

Gsim boum boum ! gsim boum boum ! Larassoum larassoum la la.  
Boum boum. Tara tatatata taratata — rantanplan, gsim gsim boum  
boum.

— Faut voir, messieurs et mesdames...

Larassoum, larassoum la la.

— ... Le magnifique éléphant qui nous est arrivé depuis peu des  
profondeurs de l'Afrique...

Taratata gsim gsim boum boum.

— ... Et qui a fait l'admiration des villes et des villages que nous  
avons successivement traversés.

Ran tan plan plan plan, boum boum.

— ... Il est connu pour son habileté et sa sagesse, ainsi que MM. les  
maires ont bien voulu l'attester par des certificats — que le public  
pourra voir — cela ne coûte pas plus cher.

Boum boum.

— Tapez donc plus fort, bêtes brutes. Il y avait trois amateurs dans  
toute la foire et ils viennent d'entrer à la Géante italienne. En avant !  
la musique !

— Ma peau se détend ! s'écria la grosse caisse.

— Il pleut dans ma clarinette, répartit un autre musicien.

— Que les femmes rentrent, ajouta Hercule Grassard, voilà encore une journée perdue ! Au diable la foire de Batignolles ! Il pleut toujours ! Demain matin on fera les malles.

En effet il pleuvait à torrents. Le vent, soufflant avec violence, menaçait de lacérer complètement la grande toile qui formait le devant de la baraque et représentait un énorme éléphant sur le dos duquel trônait une jeune fille au costume plus ou moins oriental. Sur la plateforme grelottaient cinq ou six bayadères. Des musiciens, un pître, une grosse caisse, une clarinette, un trombone, un tambour, une trompette revêtus de costumes indescriptibles cherchaient à tirer le plus de bruit possible de leurs instruments mouillés. Hercule Grassard, le chef de la troupe, habillé en turc de l'ancien régime, c'est-à-dire surmonté d'un énorme turban, attaché à un cimenterre gigantesque, entouré d'un caftan vert-pomme, avait beau crier, donner des coups de pieds et des coups de poing à ses employés, aucun spectateur ne montait l'escalier et n'entrait dans la baraque sur laquelle tombait une pluie fine et serrée.

J'étais là, tout seul, contemplant ce réalisme détrempe par l'humidité. La pitié et le désir de me mettre à l'abri des ondées printanières m'inspirèrent le désir de voir l'éléphant. Je remis 25 centimes à une énorme femme couverte d'un maillot, je soulevai une sorte de draperie rouge, et je me trouvai dans la salle.

— Au diable, murmura Hercule Grassard, il ne faut pas qu'il se figure que je vais faire travailler la bête pour lui seul. — Asseyez-vous donc, Monsieur, nous allons commencer tout de suite.

La salle était divisée en deux parties : dans l'une des banquettes s'élevaient graduellement : dans l'autre, sur un vieux tapis fané, se dressait un superbe éléphant. Quelque mauvais connaisseur que l'on fut en pachydermes, il était difficile de ne pas s'apercevoir que celui-là était un jeune et vigoureux animal, aux muscles tendus, à la trompe nerveuse. Il se portait bien, il n'avait pas cette maigreur qui plisse ordinairement la peau du plus grand des mammifères et fait croire qu'il a un pantalon trop large. Il me parut assez soigné, car il n'avait pas d'herbe sur le dos. Ses défenses étaient d'une blancheur parfaite et d'une forme régulière, sa trompe bien proportionnée. Il serait difficile de dire qu'il était joli, mais incontestablement il était beau. Ses grands yeux calmes respiraient une noble fierté : ils n'exprimaient ni le désespoir ni l'abrutissement, ils semblaient plutôt dire : je m'en moque.

Ma présence ne parut pas l'impressionner ; au reste elle n'attira

pas non plus l'attention d'une femme, d'un homme et d'un singe qui se trouvaient à côté de l'éléphant resté immobile. La femme, étendue sur des coussins aux pieds de ce dernier, était un type assez étrange. Les voiles, dont son corps et sa tête étaient enveloppés, ne laissaient voir que des yeux remplis de je ne sais quelle mystérieuse tristesse. La partie visible de la figure était basanée. Dans ce corps mollement couché, tout respirait la nonchalance et l'apathie. A quelques mètres de distance, et assis par terre, un pître avec son feutre gris et sa queue rouge, mangeait lentement une pomme qu'un grand singe orné de favoris et de cheveux blancs, tout comme un bon bourgeois, cherchait à lui disputer. La toile remplaçant le plafond et alourdie par l'humidité du dehors, servait de ciel à ce petit tableau de genre qui eût ravi Decamps :

Au bout d'un quart-d'heure, cette contemplation cessa d'être récréative pour moi, j'appelai le pître.

— Va-t-on bientôt commencer ? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien, monsieur, répondit-il d'un air indifférent, et il sortit un livre de sa poche et se mit à lire.

Ce sang-froid excita ma mauvaise humeur. J'allai demander à la grosse femme au maillot si la représentation commencerait bientôt. La grosse femme s'en fut derrière la toile, et j'entendis qu'on lui disait : S'il n'est pas content qu'il s'en aille ! La pauvre femme revint : Monsieur, me dit-elle, on vous prie d'attendre encore quelques instants. Si vous voulez, pour vous faire prendre patience, j'avalerai un sabre et mangerai du feu.

— Merci, repris-je. La pluie tombait toujours, je pris mon mal en patience et rentrai dans la salle. Comme il faisait assez chaud, j'ôtai mon chapeau, et considérant l'éléphant, je rêvai aux Savanes qui avaient dû le voir naître. J'étais certes au fin fond de l'Afrique, bien plus loin qu'Henry Duveyrier ou que le docteur Livingstone lorsque j'aperçus le singe qui était venu me voler mon chapeau et cherchait à se l'enfoncer sur la tête en donnant des coups de poings frénétiques.

— Yago ! Yago ! s'écria le pître courant après l'animal qui se cacha derrière l'éléphant. Puis se voyant encore poursuivi, Yago monta sur l'éléphant et vint s'asseoir sur l'énorme tête. Sans crainte désormais, il ôta mon chapeau et le mit sur le chef de l'éléphant, après quoi, tout honteux et prévoyant, bien que cela finirait par des coups, il se hâta de dégringoler au plus vite et d'aller se cacher dans la toile, tout en haut. — Les éclats de rire que je poussai en voyant mon chapeau sur la tête de l'éléphant immobile, firent sortir la jeune femme

de son apathie : elle donna une légère tape sur l'énorme patte de l'énorme animal qui saisit aussitôt mon couvre-chef du bout de sa trompe et le mit délicatement à terre.

Ce burlesque incident me fit engager la conversation avec le pître.

— Votre animal à l'air de bien se porter, lui dis-je, et d'être d'humeur complaisante.

— Oui, monsieur, il mange tous les jours ! lui.

— Est-ce que vous n'en faites pas autant ?

— Oh ! nous, nous mangeons quand cela se trouve. Le Prince, lui, il mange une fois par jour, le patron deux fois.

— Quel âge a-t-il ?

— M. Hercule ? Je ne pourrais pas vous dire : tout ce que je sais, c'est que c'est le plus jeune des cinq.

— Mais, non ; c'est de l'éléphant que je parle.

— Ah ! le Prince, il y a bien près de cinq ans que je le connais et quand je l'ai connu je ne savais pas son âge.

— Qui donc appelez-vous ainsi le Prince ?

— Eh mais, c'est lui, me répondit le pître en me montrant l'éléphant ; puis il ajouta — Dam... c'est vrai, vous n'êtes pas au courant. Monsieur, je m'appelle Jarny, je suis homme de lettres. Il se peut faire que vous ayez entendu parler d'un petit opuscule que j'ai composé sur.... *Les Concours littéraires*. Mais à la suite de malheurs avec mon éditeur, je fus forcé de prendre du service dans une troupe ambulante qui ne tarda pas à se fondre dans l'entreprise Grassard. C'était alors M. Isidore dit *l'Invincible*, qui était le mari de Madame, fit le pître en me montrant du doigt la malheureuse étendue sur le sol. C'était le premier des Grassard. C'est son frère, *le Rempart de l'Ouest*, qui l'a remplacé et qui a été remplacé lui-même par son autre frère Jacques dit *Neuf-cent-cinquante*, auquel a succédé le quatrième frère qu'on appelait *la Mouche*. — M. Hercule, le vivant, est le cinquième frère et le cinquième mari d'Artémise. — Tout cela vous importe peu. Je l'ai dit par amour de la vérité historique. — Eh mais.... je suis homme de lettres, moi, et j'ai lu dans des livres que... que... comment donc dirais-je, que la transmigration des âmes était une chose démontrée. Voulez-vous, monsieur, que je vous dise mon idée à moi ? eh bien, cet éléphant n'est pas un éléphant.

— Qu'est-ce donc ? répondis-je fort étonné et disposé à prendre mon interlocuteur pour un fou.

— Eh bien, cet éléphant c'est un prince indien qui voyage inco-

gnito sous ce déguisement là, pour des raisons de famille ou d'annexion.

— Pas possible?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Eh! mais... voulez-vous encore que je vous avoue tout? Le Prince, je ne l'appelle que comme cela, parce que l'on ne sait pas ce qui peut arriver, et puisque transmigration il y a, il peut se faire qu'un jour je sois la bête et lui l'homme, le Prince, dis-je, est amoureux de madame Artémise, et s'il le pouvait, il le lui dirait face à face; mais cela ne se peut pas pour le moment, car M. Hercule se mêle trop à cause des quatre autres, parce qu'il sait bien ce qui leur est arrivé; mais cela n'empêche pas. Le Prince a son idée et n'attend que l'occasion, et c'est un Prince, voyez-vous, aussi vrai que vous et moi nous sommes des hommes ou à peu près; je parle de moi. En effet, je suis une queue rouge, mais cela n'empêche pas non plus, et si Monsieur voulait m'obliger de 50 centimes, je m'en servais à l'occasion pour faire imprimer mes *Réflexions sur l'immortalité de l'âme*.

— Voilà les 50 centimes demandés, répondis-je, mais ce n'était pas la peine de me dire toutes ces sornettes que je n'ai pas comprises.

— Sornettes! des sornettes! Gardez vos dix sous; je n'en veux pas; je suis un homme d'honneur et je dis la vérité.

— Mais tout ce que vous m'avez raconté est incompréhensible.

— Le vrai, monsieur, fit-il en mettant les dix sous dans sa poche, peut quelquefois n'être pas vraisemblable. S'il pouvait parler, le Prince vous dirait ce qu'il en est, ce qu'il en a été, ce qu'il en sera.

— Mais, enfin, qu'est-ce donc que madame Artémise Grassard, que je vois là couchée aux pieds de l'éléphant?

— Ah! monsieur, madame Artémise, c'est une pauvre créature qui n'a jamais connu ses père et mère, tout comme moi, et qui n'a jamais été protégée que par l'éléphant. C'est une malheureuse femme qui n'a pas eu de chance, et il y en a beaucoup comme cela. Il n'y a pas besoin de faire de la littérature pour souffrir la Passion. De quel pays elle est? Je n'en sais rien. Mon idée à moi, si vous voulez me permettre de vous la dire, c'est que ce n'est pas une femme comme toutes les autres. D'abord elle dort toujours, cela n'est pas naturel; il y en a qui prétendent qu'elle est poitrinaire. Eh mais!... comment ferait-elle alors pour travailler comme elle travaille. A Marseille, nous avons joué vingt fois de suite, et vous verrez cela... Et quand elle ne travaille plus, il n'y a pas moyen de la faire bouger; elle est toujours avec le Prince, et malheur à qui la toucherait. S'il

fait tout vous avouer, moi, je crois que c'est une magicienne qui vient de pays que je ne connais pas et qui doivent être très-éloignés. Pour sûr, elle porte malheur; les quatre premiers Grassard y ont passé et... mais je ne suis pas un bavard, et voilà... Seulement si vous voulez voir une chose curieuse, attendez les exercices, et vous verrez si ce n'est pas un Prince et un bon Prince que cet éléphant là.

— Je n'en doute pas, lui répondis-je d'un air convaincu.

Pendant cette conversation ou plutôt pendant le monologue du pître, la pluie avait cessé. La grosse caisse et les autres instruments retentirent de nouveau et la salle ne tarda pas à se remplir. La femme, le singe et l'éléphant ne s'en émurent pas.

Les musiciens vinrent s'établir sur la scène; les bayadères se groupèrent autour de madame Artémise qui, ôtant ses voiles, parut en costume de sultane favorite, toque cerise, jupe de gaze très-courte, veste jaune. La pauvre femme était décolletée et la maladie se lisait sur ses formes étiques. — Hercule Grassard arriva : il était revêtu du même costume de vieux Turc que j'avais admiré à la porte. Il adressa au public un petit discours qui ressemblait à tous les discours de saltimbanques et dans lequel il faisait un cours de géographie et d'histoire naturelle au sujet de l'éléphant. Il présenta madame Grassard comme une fille de l'Afrique, qui s'était échappée sur son éléphant favori, de la cour du roi son père, pour parcourir le monde. « Je me trouvais alors par hasard sur la côte d'Afrique, j'accueillis la jeune fille et je l'emmenai en Europe où elle se recommande à votre bienveillante protection. »

Il dit et saisit un poids de cent livres dont il prit l'anneau entre ses dents. — « Ne croyez pas, s'écria le pître, que le brave Abdallah soit muni de ses dents naturelles : non, dans un combat contre les tribus sauvages, il reçut un coup de massue sur la mâchoire et perdit les incisives, les canines et les molaires que Dieu lui avait données. C'est avec un fragment des défenses de cet éléphant qu'il se fit composer un râtelier dont la force est incalculable, quoiqu'il soit fait d'un seul morceau, comme le public va pouvoir en juger. » En effet, Hercule Grassard, présenté sous le nom d'Abdallah, ôta de sa bouche une sorte de râtelier qui passa de mains en mains. Pendant ce temps Artémise s'était munie d'une baguette dorée. Elle en toucha l'éléphant qui se coucha à ses pieds. Alors à chacune des défenses de l'animal on suspendit un certain nombre de poids de cent livres et sur un autre signe d'Artémise, l'éléphant se leva en soulevant ce chapelet d'un nouveau genre. La musique se fit entendre. Les spectateurs applaudirent.

Cet exercice terminé, Artémise appela l'éléphant : Ali, dit-elle. Et l'animal enveloppant doucement la pauvre femme avec sa trompe, la plaça debout sur son dos. Il serait difficile de dire avec quelle grâce, quelle douceur, quelle délicatesse et quelle rapidité cette opération fut faite. A mesure que la pauvre femme dansait et s'échauffait, les pommettes de ses joues prenaient une couleur rouge de brique, un des signes de la phtisie. L'animal poussait des beuglements sourds, bientôt il exécuta une série de mouvements rythmés qui pouvaient bien être pris pour une danse. Après quoi, il saisit Artémise avec sa trompe et la remit à terre. — Quelques comparses exécutèrent des tours de force. Sur un nouveau signe de la pauvre femme l'éléphant se coucha et fit le mort. — Il ouvrit sa gueule dans laquelle Artémise engagea la tête. La salle entière poussa un cri d'effroi. La malheureuse femme se releva et salua le public. Elle fit exécuter par Ali un certain nombre d'autres tours de force, tels que se tenir sur deux pieds, soit ceux de devant, soit ceux de derrière, marcher à cloche-pieds ; enfin, ce que je ne croirais pas si je ne l'avais pas vu, faire la culbute. Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'était la soumission de cet énorme animal à cette frêle et étrange créature, et ce n'était pas la soumission abruti des bêtes féroces, c'était une déférence respectueuse, une condescendance aimable qui, je le compris, avait dû frapper l'imagination du pauvre pître.

On servit à déjeuner à l'éléphant qui s'accroupit sur ses pattes de derrière. On lui mit une immense serviette : on lui offrit une botte de foin et un seau d'eau : comestibles et boissons furent promptement absorbés. C'était Hercule Grassard qui faisait fonction de domestique, et il était évidemment en proie à une grande frayeur, assez bizarre chez un homme de sa trempe et de sa complexion. La représentation se termina par l'enlèvement d'Artémise qu'Ali, se dressant sur ses pattes de derrière, enveloppa de sa trompe et éleva jusqu'au plafond. Puis l'éléphant se mit à genoux, Artémise le prit par l'oreille et le fit dans cette position, saluer le public à plusieurs reprises. Jamais je n'avais vu un éléphant mieux dompté, et le sexe du dompteur rendait la chose encore plus originale.

Je sortis de la salle poussé par le flot des assistants. Je vis Hercule apporter à Ali une énorme botte de carottes, et j'entendis le pître dire à un de ses camarades : — Il a beau faire, le patron, il y passera comme les autres : le Prince a son idée.

Ces quelques mots me rappelèrent les histoires que le pître m'avait dites précédemment, que j'avais oubliées pendant la représentation.

Ce que j'avais vu m'avait expliqué ce que le pître appelait l'amour de l'éléphant : mais je n'avais rien appris au sujet des cinq Grassard, et cette dernière phrase du pître : *Hercule y passera comme les autres : le Prince a son idée*, stimulaient ma curiosité, et la curiosité, lorsqu'elle est satisfaite, est une des plus douces jouissances de l'humaine nature. Je cherchai le pître : je ne pus le retrouver. L'heure du dîner approchait. Le besoin fit disparaître la passion : je partis, me promettant de revenir. Mais ce soir là, il plut à torrents et je ne retournai pas aux Batignolles. Le lendemain, c'était le jour du terme à payer, et je me livrai du matin au soir à une imprécation générale contre les propriétaires. Le troisième jour, je fus pris d'un remords, j'allai aux Batignolles. Les baraques avaient disparu.

L'année suivante j'assistais à la fête de Passy, pensant à la fête de Batignolles. Je cherchais mon éléphant de l'année précédente et je ne le trouvais pas. J'allais me retirer assez désappointé, lorsque j'aperçus sur la porte d'une baraque un homme habillé en magicien et portant toute sa barbe : il gesticulait, discourait entremêlant ses phrases de coups de grosse caisse, s'efforçait enfin par tous les moyens possibles d'attirer la foule dans son musée « d'ostéologie comparée et historique, » j'écoutai : le susdit magicien promettait à ses spectateurs de leur montrer le squelette du corsaire Barbe-Rousse, le crâne de Christophe Colomb, les squelettes du chien de Montargis, des fameux voleurs Lacenaire et Cartouche, un bras attribué à Attila, le crâne de Toussaint-Louverture, le squelette de l'ours Martin, le défunt, *les squelettes de madame Grassard et de son éléphant*. A ces derniers mots, je m'élançai dans la baraque et je reconnus dans le magicien le pître de l'année dernière. Je me fis reconnaître par lui.

— Mon volume n'est pas encore paru, me dit-il, mais c'est que j'ai vu de bien gros événements. Attendez que tout le monde soit parti et je vous raconterai cela. Le Prince avait son idée, je vous l'ai dit. Eh mais... on a de la lecture.

J'attendis encore pendant une heure.

— Excusez-moi, me dit le magicien, mais ce n'est pas une petite chose que d'enseigner la science et l'histoire à tous ces bourgeois. Croiriez-vous qu'il y en avait un qui ne connaissait pas l'histoire du chien de Montargis et prétendait qu'il n'avait jamais existé. Un autre me soutenait que la Vénus hottentote était au jardin des Plantes et que je ne pouvais pas montrer ses ossements. Or, monsieur, ce que je lui faisais voir, c'était le squelette de Yago, ce pauvre singe qui vous enleva votre chapeau et qui est mort tout comme les autres; — et je vous demande



quelle différence il y a entre un singe et un hottentot, voire même une hottentote. — Eh mais... j'oublie. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Voici :

« Il faut vous dire, je l'ai su depuis, que Madame Artemise était de Marseille et fille d'un capitaine qui mourut en arrivant dans le port où il ramenait, non pas une fortune, mais un petit éléphant, qui fut attribué par les gens de loi à la pauvre Artémise, laquelle vécut, dès son bas âge, dans une douce intimité avec le jeune animal, dont elle ne voulut pas se séparer. Or, en ce temps-là, il se trouva que M. Isidore Grassard, d'Arles, un homme fort, un lutteur qui avait *tombé* les plus vigoureux Marseillais et voyageait alors pour gagner quelque argent, trouva l'éléphant et la petite Artémise à son goût. Il vit une fortune à faire en s'associant à ces deux enfants : il sut plaire à la jeune fille et l'épousa avec ou sans le consentement de M. le Maire, mais avec le mécontentement de l'animal qui laissa les douceurs de la vie oisive pour les incertitudes de la vie de saltimbanque. Aussi — autant Ali, c'est le nom qu'on donnait à l'éléphant, aimait sa petite maîtresse, autant il détestait M. Grassard, dit *l'Invincible*, qui le lui rendait bien. Il paraîtrait même que l'éléphant avait raison, car *l'Invincible* était un mauvais sujet, qui ne songeait qu'à exploiter sa femme, à la faire travailler pendant que lui se reposait ou allait au cabaret. Madame Artémise était assez indifférente à toute souffrance et ne s'occupait qu'à soigner l'éléphant qui était leur gagne-pain à tous. Les affaires de *l'Invincible* marchèrent bien, si bien qu'il s'associa son frère la *Mouche*. Ce fut ce dernier qui lui succéda et non pas son 3<sup>e</sup> frère Jacques 930, comme je vous l'ai dit l'année dernière, mais nous n'en sommes pas encore là. Artémise n'aimait pas son mari, elle n'avait d'yeux que pour l'éléphant qui se montrait bon et doux avec elle. *L'Invincible* fut jaloux. Artémise était déjà malade : le Grassard la pria de lui enseigner comment elle soignait l'éléphant. Elle s'y refusa d'abord, mais sur les menaces de son mari, elle voulut habituer le Prince à obéir à *l'Invincible* comme il lui obéissait à elle. Ali se montra mal disposé à l'égard de *l'Invincible*, qui ne voulait pas croire que ces animaux-là ont de la rancune : un jour qu'il se mettait la tête dans la gueule de l'éléphant, celui-ci le coupa en deux morceaux. Il faut vous dire que la veille, dans un moment d'impatience, *l'Invincible* avait donné une claque à Ali. L'affaire fit beaucoup de bruit. La *Mouche*, Grassard II, menaça sa belle-sœur de la citer en justice comme complice de la mort de son frère, à moins qu'elle ne voulut l'épouser. Artémise eût peur, elle consentit et travailla pour la *Mouche* comme elle avait tra-

vaillé pour l'*Invincible*. La *Mouche* avait un caractère plus doux que son frère, mais une fois qu'il fut sûr de posséder Ali et par suite un moyen de gagner de l'argent sans rien faire, il se montra aussi brutal que son aîné envers la malheureuse Artémise, qui dès lors se désespéra, tomba dans l'état de langueur que vous avez vu et fit pitié à voir. Le pis est que, tout en maltraitant Artémise, la *Mouche* l'aimait et quand il n'était pas ivre se montrait assez galant envers elle, mais la pauvre femme, elle, restait indifférente à toutes ses attentions. Ali ne s'était pas montré meilleur ami de la *Mouche* que de l'*Invincible*. Tout ce qui distrayait Artémise de sa grosse personne lui déplaisait. Toutes les fois que la *Mouche* voulait l'approcher, il le menaçait de ses défenses. Un soir que Grassard II avait passé sa journée au cabaret, comme le faisait son frère et comme l'ont fait tous les Grassard, il rentra plus ivre que jamais.

— Combien as-tu gagné ? demanda-t-il à sa femme.

— Je ne sais pas, lui dit-elle, une partie de l'argent a été employé à payer notre nourriture. Quant au reste, c'est Ali qui le porte dans la sacoche. — Il faut dire qu'à cette époque-là, l'éléphant portait autour de son cou une gibecière où Artémise cachait tout ce qu'elle ne voulait pas que son mari vit, bien certaine que son petit trésor serait bien défendu par l'éléphant qui inspirait à la *Mouche* une vive terreur. Mais ce soir là la *Mouche* était trop ivre pour rien craindre, il se dirigea vers l'éléphant qui le laissa approcher, mais au moment où le saltimbanque voulait fouiller dans la sacoche, l'animal se laissa tomber de côté et écrasa de tout son poids la *Mouche* ou Grassard II. C'est à cette époque que j'entrai dans la troupe. Nous étions alors à Rouen.

La pauvre Artémise, au désespoir résolut de vivre seule en continuant à travailler pour subsister : mais elle ne tarda pas à éprouver que même, parmi les saltimbanques, une femme ne peut rien lorsqu'elle n'est pas soutenue par un homme. L'éléphant la protégeait bien contre ses ennemis mais pas contre ses amis. Sur ses entrefaites, le troisième frère des Grassard, le *Rempart de l'Ouest*, se présenta devant Artémise et s'offrit pour être son protecteur. — Le *Rempart de l'Ouest* n'était pas moins fort que ses aînés, mais il était plus prudent : il se montra d'une douceur si grande, d'une soumission si absolue qu'il captura la confiance d'Artémise. Il faut dire que, pendant son veuvage, la pauvre femme, avait amassé quelques économies. Si bien que le jour où il lui demanda de le prendre pour mari, comme elle était bonne, elle y consentit. Le *Rempart de l'Ouest* se montra fort gracieux pour Ali.

On croyait que tout allait être pour le mieux dans la meilleure des baraques possibles et les représentations, que nous donnions à cette époque à Pontoise étaient fructueuses, lorsqu'un soir le feu prit à la baraque. C'était le *Rempart de l'Ouest* qui avait allumé l'incendie, à la faveur duquel il pensait dérober le petit trésor d'Artémise et l'abandonner avec Ali, mais il avait compté sans ce dernier qui le saisit au moment où il allait s'échapper avec l'argent volé et le jeta au milieu des flammes par lesquelles il fut dévoré.

Mais il y avait encore un quatrième et même un cinquième Grassard. Le quatrième s'appelait Jacques, dit 950, c'était un surnom qu'il devait à sa force prodigieuse, par laquelle il atteignait au numéro 950, en frappant sur les têtes de Turc que l'on voit partout dans les foires. Le malheur voulut que cet homme se rencontrât avec nous. — Je meurs de faim, dit-il à Artémise, secourez-moi. — La pauvre femme lui donna un emploi dans la troupe, puis successivement de l'argent et sa main; 950 fut peut-être le meilleur des époux d'Artémise. Il avait au moins une qualité, celle d'être fort doux lorsqu'il avait bu, — mais lorsqu'il était à jeun, son humeur était loin d'être agréable. Le quatrième Grassard, ne plut pas davantage à Ali, qui lui témoignait toute sa mauvaise disposition en lui jetant à la tête tout ce qui pouvait se trouver sous sa trompe. 950 eut alors une idée qu'il soumit à Artémise. Vendons l'éléphant, lui dit-il, cela nous composera un petit capital avec lequel nous vivrons. Artémise s'y refusa. Je ne veux pas me séparer de lui, répondit-elle, de toutes façons je lui dois l'existence. Furieux de ce refus, 950 tomba dans un accès de colère terrible, saisit un bâton et allait en frapper sa femme, lorsque Ali lui fit de sa trompe une cravate vivante si étroite que Grassard IV fut étouffé.

Cependant la santé d'Artémise, s'affaiblissait de jour en jour : elle fit même une grave maladie pendant laquelle elle ne voulut pas se séparer d'Ali, dont la nourriture coûtait cher et qui voulait bien m'obéir lorsque sa maîtresse me priait de la remplacer. Pendant cette maladie se présenta le cinquième des Grassard, *Hercule*, que vous avez connu. Il se faisait passer pour habile médecin, mais manifesta une certaine répulsion pour la veuve de ses quatre frères, et refusa d'abord de la soigner. *Hercule* était le plus lâche et le plus perfide des hommes. Il n'avait qu'une idée, faire sa fortune et venger ses frères. Je dois à la vérité de dire qu'il sauva Artémise et en revanche lui demanda sa main. Il y avait longtemps que, sous ce rapport, Artémise avait cessé d'avoir une volonté. Elle ne dit pas non, et le mariage se consumma. Dès lors *Hercule* se montra dur pour Artémise, mais assez respectueux,

assez indifférent à toute chose autre que la santé de la pauvre femme, qui travaillait courageusement. Elle pensait à faire vivre Ali. *Hercule* n'était pas dépensier, si bien qu'au bout de quelque temps le ménage était possesseur d'une assez jolie petite somme d'argent. Je remarquai que, dès ce moment, *Hercule* sembla prendre plus de soin encore de la santé d'Artémise et qu'il lui fit avaler nombre de drogues. Elle mourut un matin. Je fus témoin de son dernier soupir qu'*Hercule* n'entendit pas sans joie. Il sortit de la voiture qui servait de chambre ambulante à la malade et se trouva face à face avec Ali. L'éléphant le regarda étrangement comme s'il avait conscience de la mort de sa maîtresse. Débarrassons-nous de lui, s'écria *Hercule*, et ouvrant un grand couteau, il se précipita sur l'éléphant, saisit un de ses pieds et lui fit une entaille profonde par où le sang coula en abondance. Ali poussa un hurlement de rage et saisit *Hercule* avec sa trompe avant que l'assassin eût pu lui échapper, puis le mit à terre et plaça l'une de ses pattes sur l'estomac, et de sa trompe lui arracha successivement les bras et les jambes. Quand *Hercule* ne fut plus qu'une masse informe de chair, Ali, épuisé par le sang qu'il perdait, se coucha et mourut.

J'héritai des économies de madame Grassard, dont j'achetai le squelette auquel je joignis celui de l'éléphant, et je me consacrai aux sciences. Si Monsieur pouvait m'obliger de vingt sous, je lui enverrais un exemplaire de mon cours d'ostéologie quand il sera paru.

Et je donnai les vingt sous.

— Et si vous me demandez ce que tout cela prouve, ajouta le magicien, je vous dirai que si le lézard a la réputation d'être l'ami de l'homme, après ce que vous venez d'entendre l'éléphant peut bien passer pour l'ami de la femme. . . .

— Et qu'en général les hommes sont lâches et paresseux, ajouta de mauvaise humeur l'épouse du pitre, en qui je reconnus la grosse femme au maillot.

CORENTIN.

---

# REVUE DE LA SEMAINE

---

## REVUE DES SCIENCES

---

CONFÉRENCES DE M. CHAVÉE SUR LES RAPPORTS DE LA LINGUISTIQUE ET DE L'ETHNOGRAPHIE. — CONFÉRENCES ASTRONOMIQUES DE M. CH. EMMANUEL.

Nous avons promis à nos lecteurs, dans notre dernier article, de revenir sur le sujet des conférences de M. Chavée : *Des rapports de la linguistique et de l'ethnographie*, et nous allons tenir notre promesse.

Les questions qui se rattachent à l'étude des premières civilisations sont d'une importance telle, en effet, qu'il semble impossible de constituer l'histoire du genre humain sur des bases scientifiques, si elles ne sont pas nettement élucidées; or le langage est, de tous les monuments contemporains des premiers hommes, le plus solide, le plus positif, le plus incontestable dans les enseignements qui ressortent de son étude; — quels sont donc ces enseignements? Nous en avons dit un mot dans notre dernier article, et maintenant que M. Chavée a terminé la série de ses conférences, nous pouvons présenter, dans son ensemble, la conception du savant linguiste.

La linguistique est la science des *organismes syllabiques* de la pensée : il y a une linguistique générale et une linguistique particulière.

La linguistique générale compare entre eux les divers organismes de la parole; c'est ainsi qu'elle compare, sous le double rapport de leur structure lexicale et de leur grammaire, les langues monosyllabiques, comme le chinois, les langues agglutinantes, comme le tatar, et les langues à flexions (déclinaisons et conjugaisons), comme les langues indo-européennes (sanskrit, grec, latin, etc.).

La linguistique particulière compare entre elles toutes les variétés du parler primordial d'une race, variétés nées de la succession des temps et des localités. Son but est la reconstruction, dans les formes organiques primitives, des langues les plus anciennes et les mieux conservées; elle arrive à cette reconstruction par la connaissance des lois des variations de sens et de son auxquelles la langue commune a été soumise dans chaque famille de peuples issus d'une même race.

Ainsi l'on sait que toutes langues parlées dans l'Europe et dans l'Inde ont une origine commune, et cependant que de différences de l'arménien ou du zend à l'anglais ou au russe! Eh bien! la linguistique indo-européenne possède, dès aujourd'hui, le secret de toutes les transformations d'un même mot et d'une même pensée; elle explique non-seulement comment le sens d'un mot a grandi et s'est développé, mais aussi elle sait comment le son s'est perverti et comment il a été détourné de son acception primitive. Or, ces langues indo-européennes sont excessivement nombreuses, et leur seule énumération vous fera pâlir d'effroi. Il y a six grandes familles, qui sont : 1° Les langues indiennes (sanskrit, indoustani, etc.); 2° les langues iraniennes (parsi, zend, arménien, etc.); 3° les langues slavonnes (esclavon, russe, lithuanien, polonais, etc.); 4° les langues germaniques (gothique, tudesque, saxon, etc.); 5° les langues pelasgiques ou greco-romaines (grec, latin, français, osque, etc.); et enfin 6° les langues celtiques (welsh, celtique, bas-breton, etc.).

Toutes ces langues n'ayant au fond qu'un seul vocabulaire et une seule grammaire, se réduisant, par les travaux des linguistes, à une seule et même langue, qui prend le nom d'*Arien primitif* ou d'*Indo-Européenne primitive*! Cette langue, qui n'est autre que le sanskrit, le grec, le lithuanien, l'esclavon, le zend, le latin, le gothique et le tudesque ramenés à leurs formes premières à l'aide d'un rigoureux parallèle, qui, depuis quarante ans, est l'œuvre des plus savants linguistes de l'Allemagne et de la France.

Ainsi reconstituée par la science, à l'aide des fragments que l'on retrouve dans les langues contemporaines, la langue arienne primitive ou commune peut-être étudiée comme un corps sain, sous le rapport des organes, qui ici sont des sons, et des fonctions, qui ici sont des significations. Il existe donc une anatomie et une physiologie des vocables fossiles; ces sciences nous initient à l'histoire naturelle de la pensée chez les premiers sujets de notre race.

M. Chavée a esquissé cette physiologie de l'arien primitif; puis reprenant pour les langues sémitiques (*hébreu, arabe, syriaque, etc.*) le travail qu'il venait de faire pour les langues indo-européennes, il lui a suffi de rapprocher des formes ariennes les syllabes fondamentales constitutives de l'hébreu, du syriaque et des autres langues congénères pour convaincre son nombreux et brillant auditoire :

Que le parler indo-européen et le parler sémitique sont deux créations séparées et radicalement diverses;

Que les effets radicalement divers, supposant de toute nécessité des causes

déterminantes radicalement diverses, l'organisation cérébrale et la constitution intellectuelle de la race sémitique ou syro-arabe ont été, même aux temps anté-historiques, les caractères distinctifs d'une race à part.

Des différences plus profondes encore séparent la parole tatare et la parole chinoise, par exemple, de la parole indo-européenne; — M. Chavée n'a pas pensé qu'il fût utile de les signaler; d'ailleurs c'était spécialement à l'égard des deux races blanches, l'indo-européenne et la sémitique, qu'il importait de redresser les erreurs répandues; — on a confondu ces deux races et quelques autres encore sous le nom banal de race caucasique, sans tenir compte de ces différences radicales que révèle l'étude des langues; — enfin, c'est à la lutte du génie arien et du génie sémitique que nous devons la civilisation au sein de laquelle nous vivons.

On voit donc quel pas immense la linguistique a fait faire à l'ethnographie et à l'histoire; — désormais il n'est plus permis de se mêler d'écrire sur ces matières si l'on n'est profondément versé dans la connaissance de la linguistique générale.

Les conférences de M. Chavée ont eu le plus légitime et le plus brillant succès. Nous y avons remarqué des hommes éminents dans les sciences, dont la présence n'était rien à l'air de fête qu'avaient les salons du *Cercle de la Presse Scientifique*; M. Chavée est aussi bon orateur qu'il est bon linguiste; il dominait son auditoire tantôt par l'autorité de la parole, tantôt par l'autorité de la science, et c'est de tels hommes qu'il nous faut, pour développer à Paris le goût des *Conférences*.

Les conférences d'astronomie nouvelle de M. Charles-Emanuel ont été l'un des événements de la semaine. D'abord parce que l'astronomie de M. Charles Emmanuel est nouvelle, et puis parce que M. Emmanuel obtient un tel succès dans le public qu'il n'est bruit sur le boulevard et dans les salons, que d'orientation, de rotation, de translation etc. En quoi donc l'astronomie de M. Emmanuel est-elle nouvelle? — Le dernier numéro du *Causeur* contenait quelques notes de M. Charles-Emanuel lui-même. — Ce qu'elles rapportent ne constitue une astronomie nouvelle, il n'en est pas de l'astronomie comme des lunes fort heureusement, mais cela pourrait constituer une découverte admirable; nous sommes incompétents pour en juger; — mais comme M. Emmanuel demande justement de la publicité et de la discussion, nous reproduirons très succinctement les points de vue nouveaux que cet astronome introduit dans la science.

On sait que les planètes se meuvent sur elles-mêmes et autour du soleil animées d'un double mouvement de rotation et de translation. On avait cru jusqu'à ce jour que ce double mouvement s'effectuait dans le même sens; M. Emmanuel déclare qu'il s'effectue en sens inverse et que le mouvement de translation s'accomplit par rapport à la sphère céleste d'Orient en Occident et non pas d'Occident en Orient. M. Emmanuel déclare que

la terre tourne sur son axe 365 fois par an et non 366 fois comme les astronomes l'affirment ; ce qui revient à dire que la durée de la rotation de la terre est de 24 heures et non de 23 heures 56 minutes ;

2. Enfin, M. Emmanuel émet l'hypothèse que le soleil est non-seulement le centre d'attraction des planètes, mais qu'il en est aussi le *moteur physique* ; c'est à dire que le mouvement de rotation du soleil sur lui-même, aujourd'hui démontré, détermine le mouvement de translation des planètes.

Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans l'examen des démonstrations de l'ingénieur astronome, mais nous ne pouvons nous dispenser de reproduire le rapport que M. Emmanuel a cru trouver entre le mouvement de rotation du soleil et le mouvement de translation des planètes, rapport auquel il a donné la forme de loi par l'énoncé suivant : *Pour un même chemin fait par des planètes différentes, les arcs de rotation décrits par le soleil sont entre eux comme les racines carrées des distances.*

On sait que dans l'astronomie newtonnienne, on n'explique pas et l'on ne cherche pas à expliquer la force impulsive des planètes, et Newton est obligé d'admettre que les corps célestes ont reçu primitivement une impulsion en ligne directe, qui, combinée avec l'attraction, détermine le mouvement curviligne qu'elles décrivent.

Si la loi de M. Emmanuel était démontrée, un rapport nouveau d'une importance fondamentale, serait établi entre les mouvements des corps célestes.

Nous souhaitons qu'il se présente quelque jour un astronome qui approuve publiquement ou réduise à néant les assertions de M. Emmanuel ; — l'Académie des sciences ne veut pas l'écouter. Il est certain que les formes extra-académiques, les ouvrages, les conférences publiques du novateur, ne sont point propres à lui concilier les égards des corps savants, et nous avons une tendance avouée à justifier leur conduite. Mais en dehors de l'Académie il existe des millions de savants qui n'auraient point de peine à refuter M. Emmanuel, ou qui auraient le courage de l'approuver. Comment se fait-il qu'il ne s'en soit pas rencontré ? C'est ce que nous ne nous chargeons pas d'expliquer. Un auteur distingué, M. Garcet, a consacré six ou huit pages de ses *leçons de cosmographie* à la réfutation des opinions de M. Emmanuel sur le sens et la durée de la rotation de la Terre. Nous y renvoyons les adversaires et les partisans de M. Emmanuel désireux de s'éclairer ; ce n'est pas sous l'influence de la parole élégante, sympathique, et parfois éloquente du hardi novateur que le public pourra se former une opinion sur ces matières. C'est par le travail de cabinet, c'est au tableau. Les conférences si triomphantes de M. Emmanuel sont des succès de parole — ceux dont il y a le plus à se défier.

Toutefois, nous ne pouvons nous empêcher de clore cette notice sans té-



moigner de notre admiration, non pour les doctrines de M. Emmanuel, que nous ne sommes point en mesure de juger, — mais pour ce sentiment de persévérance et d'audace qui l'anime. Oser être original, c'est de nos jours un signe de courage et de valeur. C'est d'ailleurs à tous les points de vue un bien pour la science que ces attaques continuelles dont ses principes les plus démontrés sont l'objet. S'il était défendu de mettre en doute la philosophie newtonnienne, a dit l'illustre Stuart Mill, le genre humain ne pourrait pas avoir une aussi complète certitude de sa vérité ; les vérités scientifiques les plus irréfragables n'ont point d'autre garantie que cette invitation permanente au monde entier, de prouver qu'elles sont fausses. » (ON LIBERTY.)

D' EUGÈNE DALLY.

DE L'ORIGINE DE LA PAPAUTÉ DE M. CHARLES PAYA.

La papauté, aujourd'hui si puissante, que d'un signe elle peut bouleverser le monde catholique, a eu pourtant une très-humble origine. Ces papes si fiers, qui veulent courber sous leurs ordres tous les peuples de l'Europe, n'étaient dans les premiers siècles de l'ère chrétienne que de simples évêques, comme ceux de Carthage ou d'Alexandrie.

Le prestige, qu'exerçait sur toutes les nations Rome, alors centre de l'Empire, fit prendre aux évêques de l'Occident l'habitude d'en référer, dans leurs discussions, à l'évêque de Rome. Ce qui n'était d'abord qu'une coutume devint peu à peu une loi ; le mot pape, qui n'était d'abord qu'un terme de respect par lequel on saluait un vieillard considéré, s'appliqua ensuite plus particulièrement à l'évêque de Rome ou évêque des évêques, comme l'appelèrent bientôt les chrétiens, les uns par dérision, les autres par respect. Plusieurs de ces premiers papes, hommes turbulents et avides d'honneurs, prétendirent exercer une suprématie réelle sur les évêques, jusqu'alors leurs égaux. La lutte fut vive, elle dura plusieurs siècles, mais enfin les papes finirent par triompher, avec l'appui des empereurs et des barbares.

M. Charles Paya a exposé, dans son livre *De l'origine de la papauté*, toutes les vicissitudes par lesquelles ont passé les papes avant d'arriver à exercer un pouvoir incontesté sur le monde catholique. On ne sait même pas qui fut le premier évêque de Rome ; l'église affirme que ce fut saint Pierre ; la critique laïque prétend que c'est une chose impossible, puisque saint Pierre ne vint jamais à Rome. On discute également sur les premiers successeurs de saint Pierre, il faut avouer qu'on connaît même très impar-

faitemment leurs noms. Les païens confondaient alors les chrétiens avec les juifs; on sait avec quel mépris Tacite parle de ces *étrangers superstitieux*; et les premiers chrétiens, presque tous plébéiens ou esclaves illettrés, n'ont laissé aucun document qui jette un peu de clarté sur leur existence. A partir de l'année 136, on peut suivre plus exactement les progrès de l'église chrétienne; mais alors on est épouvanté de la quantité de sectes hérétiques qui se disputent déjà l'honneur d'avoir conservé intacte la doctrine du maître. Le plus illustre de ces schismes, l'arianisme, mit pendant des siècles l'empire à feu et à sang.

A la faveur de ces discordes civiles et religieuses, et des guerres perpétuelles de ces temps barbares, le pouvoir des évêques de Rome grandissait, soit par des concessions de pouvoir que leur faisaient les Empereurs, soit par des usurpations de droits que le temps et la faiblesse des autres évêques légitimaient peu à peu. Cependant ces évêques, qui voulurent dominer sur le monde chrétien, avaient beaucoup de peine à se maintenir eux-mêmes sur le siège épiscopal contre les brigues des prêtres de leur diocèse, qui cherchaient à les renverser. Il y eut bien souvent deux évêques à la fois à Rome, et leur rivalité donnait lieu à des combats sanglants entre les citoyens qui prenaient fait et cause pour l'un ou pour l'autre. Rien de moins édifiant que l'histoire des évêques de Rome, depuis saint Pierre jusqu'à Léon le Grand. L'église les a tous canonisés; beaucoup d'entre eux, pourtant, ne sont célèbres que par leurs crimes et leur folle ambition.

Nous ne pouvons suivre M. Charles Paya dans le récit qu'il nous fait de ces premiers temps de l'église chrétienne, mais nous ne pouvons qu'applaudir à la généreuse idée qui lui a inspiré cet ouvrage. C'est un service rendu à la cause du progrès que d'éclairer les gens sur ce pouvoir papal, au nom duquel un parti anti-français cherche à bouleverser les consciences. Ce livre est le résultat de longues et consciencieuses recherches; l'auteur n'a négligé aucun document; il connaît mieux qu'un théologien l'histoire de toutes les sectes hérétiques qui divisèrent l'église; il prouve d'une manière irréfutable que Constantin et les empereurs, ses successeurs, qui fixèrent par eux-mêmes, ou firent fixer par des conciles présidés par eux, les points les plus importants de la religion, ignoraient jusqu'aux vérités les plus élémentaires de la foi.

M. Charles Paya n'est point seulement un savant, c'est un écrivain fort habile, qui sait dramatiser tous les événements qu'il raconte. Son ouvrage ne plaira point aux ultramontains, mais il sera lu avec empressement par tous les esprits qui aiment la vérité dans l'histoire.

EDMOND PANNIER.

---

## REVUE DES THÉÂTRES

PORTE-SAINT-MARTIN. — Reprise de la *Closerie des Genêts*, drame en cinq actes et huit tableaux, de Frédéric Soulié. — M. Bocage et son théâtre. — GAITÉ : Reprise des *Crochets du Père Martin*. M. Paulin-Ménier.

« Eh bien ! je me souviens que, quand j'étais enfant, un jour que j'étais malade, ma mère m'emporta dans l'église, et, me mettant à genoux sur ses genoux, elle me tourna vers une vierge, et me fit répéter après elle : — « Sainte Vierge Marie, qui avez vu mourir votre fils, sauvez-moi pour ma mère ! » Cette image que j'implorais m'est restée dans le souvenir comme quelque chose de sacré et d'ineffable dont jamais je n'ai dit le secret à personne, de peur qu'une plaisanterie ne vint l'insulter. Eh bien ! Lise sera pour moi un souvenir pareil, une image céleste un moment entrevue, et que je garderai dans le sanctuaire de mon âme pour l'abriter contre ma vie ; car je ne mêle pas mon cœur à ma vie ! » (STERNY, dans le *Lion amoureux*).

Hélas ! voilà peut-être en quelques lignes, et écrites par lui-même, l'histoire tout entière de Frédéric Soulié. On est jeune, plein d'enthousiasme, de poésie et d'ardeur ; on a le cœur ivre d'amour et la tête brûlante d'aspirations ; on rêve tout éveillé, et l'on veut croire à ce que l'on rêve ; on se laisse prendre à toutes les folles ambitions de la vingtième année, à toutes les espérances caressées dans le fond d'une âme vierge, sous l'aile d'une mère, et l'on fait son entrée dans le monde ainsi que ces jeunes passereaux, qui s'échappant timidement du nid qui a bercé leur premier vol, s'élancent vers le soleil, ou s'abattent au bord d'un ruisseau, ignorant, les pauvres, que le plomb du chasseur les attend, et qu'ils ne sont jamais si près de mourir que lorsqu'ils respirent la vie par son souffle le plus doux, le plus fraîchement embaumé ! Le bonheur n'a-t-il pas déserté la terre, et n'est-ce pas folie que de vouloir le retrouver avant l'heure de l'exil — l'heure de la mort ? Pauvres sous de vingt ans qui courez le monde, si vous voulez garder pure votre foi en vous, votre foi en Dieu, ne vous trompez donc plus d'ivresse et d'extase ; croyez au plaisir, croyez à l'oubli, mais à cela seulement ! Vous êtes bon, confiant, généreux ; vous tendez loyalement la main à tous ; votre lèvres et votre regard ont un sourire pour chacun, et, comme *Don Juan* vous avez un cœur à aimer toute la terre ! Eh bien ! vous trouverez des femmes qui joueront avec votre âme, comme les enfants

jouent avec un hochet ; des hommes qui trahiront vos amitiés les plus chères ; et lorsque la lumière de l'intelligence se sera éteinte en vous avec l'intelligence du cœur, lorsque vous chercherez à voir clair dans votre vie, dans votre esprit, vous ne trouverez plus qu'un chaos immense, dans lequel bons et mauvais sentiments, ridicules et sublimes pensées se choqueront à chaque instant, et votre désespoir n'aura pour tout écho qu'un long ricanement ironique, implacable, moqueur, poussé par ce monde qui vous a perdu : l'ironie de Satan, gambadant sur la tombe d'un élu dont il a fait un maudit !

Ah ! je vous le dis en vérité, c'est une triste chose que le métier de poète par le temps qui court, et il n'est pas de vocation qui s'éteigne plus vite que celle-là, sous le prosaïsme doré de notre siècle. Mais aussi il n'est pas de passion qui use mieux et plus sûrement la vie que le génie, alors même qu'on a cherché à l'atrophier, à l'éteindre. C'est l'histoire de cette fameuse lame de Tolède, qui usait les fourreaux dans laquelle on voulait l'emprisonner ; c'est l'histoire de tous les poètes, à commencer par celle de Frédéric Soulié, mort dans toute sa gloire, dans toute la force de son talent, mort par où il avait trop vécu, mort par le cœur ! Pauvre Frédéric Soulié, mort après avoir donné au désenchantement, au découragement peut-être, la meilleure partie de sa vie, la plus brillante étincelle de son génie, la poésie ! après avoir bien dépensé son âme aux apretés et aux amertumes de ce monde, qui l'avait repoussé, d'abord, parce qu'il était humble et modeste ; après avoir refait sa nature, secoué le joug de marbre et de plomb qu'imposait à sa pensée l'indifférence ou l'athéisme de quelques uns ; après s'être redressé de toute sa hauteur et avoir jeté un défi plein de fiel à ceux qui n'iaient son inspiration et sa force, parce qu'ils ne les comprenaient pas, de même qu'il est certaines pudeurs, certaines délicatesses, que ne comprennent plus les femmes qui ont cessé d'être honnêtes ! Pauvre Frédéric Soulié ! il est mort jeune encore, alors qu'il s'était fait une voix que l'on écoutait aux quatre coins de l'Europe, et qu'il avait eu le courage d'écrire : — Paris est le tonneau des Danaïdes ; on lui jette les illusions de sa jeunesse, les projets de son âge mur, les regrets de ses cheveux blancs ; il enfouit tout et ne rend rien ! ô jeunes gens que le hasard n'a pas encore amenés dans sa dévorante atmosphère, ne venez pas à Paris si l'ambition d'une sainte gloire vous dévore. Quand vous aurez demandé au peuple une oreille attentive pour celui qui parle bien et honnêtement, vous le verrez se suspendre aux récits grossiers d'un trivial écrivain, aux récits effrayants d'une gazette criminelle : vous verrez le public crier à votre muse : Va-t-en ou amuse moi, il me faut des astringents et des moxas pour ranimer mes sensations éteintes ; as-tu des mots furibonds ou des adultères monstrueux, d'effrayantes bacchanales, des crimes ou des passions impossibles à me raconter ? alors, parle, je t'écouterai une heure, le temps durant lequel je sentirai ta plume âcre et envénimée courir sur ma sensibilité calleuse ou gangrenée ; sinon, tais-toi, va mourir dans la misère et l'obscurité. — La

misère et l'obscurité, entendez-vous jeunes gens ? la misère, ce vice puni par le mépris ; l'obscurité ce supplice bien nommé ! La misère et l'obscurité ; vous n'en voudrez pas ! Et alors que ferez-vous, jeunes gens ? vous prendrez une plume, une feuille de papier, et vous écrirez en tête : *Mémoires du Diable*, et vous direz au siècle : Ah ! vous voulez de cruelles choses pour vous réjouir, soit, Monseigneur, voici un coin de votre histoire.

Pauvre Frédéric Soulié, je le répète ! que de souffrances ! que de tortures et de rage dans ce cri d'anathème, et combien était malade déjà le cœur sitôt vieilli qui avait dicté cette préface d'un livre plein d'ironie, de tristesse amère et de verve moqueuse ! Sous les premiers feuillets du roman, on aperçoit un coin de la tombe, et l'homme qui avait si grande hâte de vivre se sentait mourir ! Ah ! c'est que vous ignorez sans doute, vous qui me lisez, ce qu'une croyance, un espoir trompés renferment de déceptions cruelles ? Vous ne savez pas comment nos illusions, tombées une à une — de même que les fleurs d'un bouquet trop tôt cueilli et trop vite privé de sève — du cœur nous montent à la tête, et se transforment en dons amers, en sarcasmes railleurs ; et vous ne savez pas encore que sur les ailes de notre dernière illusion s'enfuit à jamais la poésie que Dieu avait placée sur notre front, pour guider notre âme, ainsi qu'il a posé l'étoile au ciel pour éclairer les mondes. Vous ne savez pas qu'il faut souffrir longtemps, avant de ne souffrir plus, avant de mourir !.. ignorez-le toujours, heureux du siècle, mais ne niez plus les martyrs, car dans la grande religion de l'art tous les prêtres le sont un peu !

Donc, lorsqu'il fut bien découragé par l'insuccès de ses œuvres le plus consciencieusement élaborées, bien démoralisé par le doute qui s'élevait autour de lui, comme un flot amer, Frédéric Soulié se lança dans le roman épiléptique, dans le drame échevelé ; il n'écrivit plus pour écrire, il écrivit pour se venger ; et ces heures de vengeance et de haine contre le siècle, nous ont laissé des pages qui resteront, des tableaux d'une chaleur de tons toute juvénile. Faut-il citer le *Maître d'École*, saisissant épisode de la révolution, dont il tira plus tard le sujet de son drame : *Le Fils de la Folle* ? *Les Mémoires du Diable*, œuvre d'observation, marquée au coin de la bonne philosophie et de l'originalité ? *Les Deux Cadavres*, histoire sanglante, remplie de terreur et d'épouvante ? *Les Drames Inconnus*, et enfin, *La Comtesse de Mourion*, qui a donné l'idée de ce drame si vrai, si touchant, si poétique, si franc, que l'on appelle *La Closerie des Genêts*, et que l'on reprend toujours avec bonheur dans les moments difficiles, ainsi que l'on reprend à la Gaité le *Courrier de Lyon*, quand on ne sait que jouer, et que l'on reprenait jadis *La Tour de Nesle*, quand elle n'était pas interdite ? Faut-il ajouter à cette liste déjà glorieuse, *Le Lion Amoureux*, délicieuse esquisse où, en dépit de lui-même et malgré ses résolutions de vandalisme littéraire, perce l'oreille du poète et de l'homme toujours probe, qui relit avec une joie d'enfant les feuillets du livre de sa jeunesse ? Que de choses délicates, suaves, ne font

pas renaitre en lui ce souvenir de sa mère, qui traverse toute cette œuvre charmante?.. Et, en effet, le souvenir de la mère n'est-il pas, bien souvent, le seul bon sentiment que l'homme sauve de l'orage des passions? Faut-il citer encore *Clotilde*, *l'Ouvrier*, *les Amants de Murcie*, etc., etc., et vingt autres ouvrages pleins de souffle et de talent? Non, assurément, car la réputation de Frédéric Soulié n'a pas besoin d'être défendue. Je tenais seulement à dire, à propos de la reprise de *La Closerie des Genêts*, que cet écrivain un peu âpre n'avait pas été l'homme de sa destinée, qu'il le sentait et le faisait sentir par de fréquents retours sur lui-même, et par un faible charmant, une irrésistible sympathie pour les choses du cœur, les naïvetés de l'amour. C'était une nature douce et bonne que la douleur avait aigri et rendue presque farouche; une âme tendre et rêveuse que l'ironie avait glacée avant l'heure... voilà tout! Or, un beau matin, la maladie le prit, le pauvre Frédéric Soulié, lui, si infatigable, si fidèle à la tâche; sa plume s'arrêta sous ses doigts, le sang déserta ses membres déjà usés par les veilles pour refluer vers le cœur... et il fallut tout quitter, renoncer à tout travail, à tout projet d'avenir, et s'étendre avec résignation sur un lit de douleur pour s'y voir lentement mourir. C'est une triste lutte, vraiment, que cette lutte de l'énergie et de la volonté humaine contre la fatalité, contre le destin; cette lutte dont l'issue n'est pas douteuse, et qui est cependant terrible, acharnée, désespérée, comme s'il pouvait en sortir autre chose que la mort! Pourtant, ce n'est point ainsi qu'a fini Frédéric Soulié; il avait oublié les quinze dernières années de sa vie, et au moment de s'éteindre, il se sentait renaitre. Toute la terre, pour lui, était désormais réunie dans cette modeste chambre mortuaire de Bièvre, où pleurait à son chevet ses meilleurs amis. C'était Béraud, vieux soldat de l'empire fait directeur, mais cachant un noble cœur sous sa décoration de Wagram; c'était Collin, le plus intime confident de ses secrètes pensées, une sorte de second lui-même intellectuel; c'était encore deux ou trois frères en littérature; c'était enfin ce petit cercle d'êtres bons, attentifs, dévoués, qui suspendaient leur volonté à son plus léger caprice, et le couvaient du regard et de l'âme, ainsi que fait une mère éplorée à la tête du chevet de son fils mourant. Il était bon, on l'aimait, cela n'explique-t-il pas tout?

Mais, dès longtemps, le poète avait fait le sacrifice de sa vie. L'heure suprême devait tinter, elle tinta bientôt, en effet, avec le premier chant de l'oiseau qui s'éveille en secouant ses ailes, au premier rayon du soleil levant qui fait épanouir la première fleur. . . . Comme si la mort n'était qu'un réveil de l'âme, dont la nature célèbre chaque matin le retour!

Pauvre Frédéric Soulié! surprenant des larmes dans tous les yeux et comprenant aux battements des cœurs qui l'entouraient que le moment fatal de la séparation était venu, il eut encore le triste courage de sourire à ces amitiés fidèles, qui ne l'avaient pas quitté, et de leur dire :

« — Rapprochez-vous de moi. J'aurais bien besoin de vivre pour être reconnaissant. Béraud ayez soin de mon vieux père. Voici des vers que je

composé pour vous tous ! écrivez-les, Collin. Faites approcher cet enfant ; faites-le mettre à genoux, c'est un enseignement pour lui !.... Merci, mes bons amis, vous êtes tous là, je vous vois bien tous..... J'ai les pieds trop chauds » — « Mais, mon ami, lui faisait-on observer doucement, vous aurez froid. » — « Tant mieux, la mort viendra plus vite ! » — « Vous voyez bien que vous avez froid ! » — « Non, je suis mort ! »

Hélas ! il disait vrai, et cette mort si belle, si tranquille, si heureuse d'un homme qui, jusqu'au dernier soupir, conserva intactes toutes ses qualités intellectuelles, me rappelle une autre mort d'un autre poète, bien jeune encore, également bien regretté et bien plein d'avenir, le prince Elim Mestchersky, dont Alexandre Dumas parle dans sa préface du *Château d'Eppstein*, et dont j'ai moi-même raconté la vie dans mon roman *les Amours d'un poète*. Comme Frédéric Soulié, le prince Elim Mestchersky mourut en disant des vers, et ces vers sont empreints d'une vigueur, d'une poésie et d'une vérité remarquables. Les voici :

Quand les maux de la chair assaillent un poète,  
Quand sa vie, à la fin refoulée en sa tête,  
N'a pour dernier refuge et pour retranchement  
Que le cerveau qui lutte imperturbablement:  
Ainsi qu'un roi vaincu n'a qu'une citadelle  
Qui se défend encore, triomphante et fidèle,  
Le poète transforme en haute instruction  
Ce duel entre la vie et la destruction. . . . .

Victor Hugo parla sur la tombe de Frédéric Soulié, comme lui seul sait parler. Alexandre Dumas dit quelques beaux vers, intitulés *Les Adieux* ; et Emile Deschamps prononça ce charmant impromptu, qui résume si bien ce que je viens de dire sur l'auteur de la *Closerie des genêts*.

Devant la foule, armé d'un double talisman,  
Vingt ans il prodigua, sans appauvrir sa flamme,  
Sa verve créatrice au drame,  
Son âpre génie au roman.  
Cependant son idole était la poésie ;  
Mais elle fut pour lui l'ange mystérieux,  
La beauté, dans un rêve, entre toutes choisie,  
Qu'on poursuit sur la terre, et qu'on n'atteint qu'aux cieux !

J'ai pensé, à propos de cette reprise du drame le plus populaire et le mieux réussi, incontestablement, de l'auteur du *Lion amoureux*, qu'il valait mieux vous parler de l'homme que de la pièce.



L'homme est au cimetière du *Père-Lachaise*, oublié de beaucoup, déjà, hélas ! Et la pièce, énergique et vivante toujours, se joue chaque soir à la Porte-Saint-Martin ! Si je me suis trompé, si j'ai eu tort de faire passer devant vos yeux ce cercueil trop tôt fermé, le remède n'est pas loin, et en applaudissant l'œuvre, vous pardonneriez au poète d'être mort après l'avoir faite !

Je ne terminerai pas cette revue, qui est plutôt aujourd'hui un article nécrologique, sans vous dire quelques mots d'un grand artiste, qui se débat avec courage sur une scène impossible, devant un public imaginaire. C'est de Bocage qu'il s'agit ! Associé jadis à toutes les grandes batailles du romantisme, on se rappelle les succès d'enthousiasme qu'il obtint dans la *Tour de Nestlé*, *Antony*, *Angèle*, *Térèse*, *Don Juan de Marana*, *Les sept enfants de Lara*, *Riche et pauvre*, *Jarvis*, des drames qui vivaient, qui parlaient le langage de la passion, et qui n'étaient pas signés Dennery, mais Alexandre Dumas, Félicien Mallefille, Emile Souvestre, Charles Lafont ! Eh bien ! cet excellent comédien qu'on n'a pas remplacé, cet *impresario* à Saint-Marcel, un théâtre situé au bout de Paris, qui n'avait ni banquettes, ni décors, ni acteurs, ni répertoire, et qui a aujourd'hui tout cela. Bocage a fait là-bas, sans autre ressource que son inépuisable énergie, ce que l'on ne fait pas toujours sur nos scènes les plus élevées, de l'art ! Il a formé une petite troupe qui vaut bien, ma foi, celle de l'Odéon, et il a joué des pièces inédites de cinq ou six écrivains inconnus au théâtre, et entr'autres une comédie en cinq actes, *Faire son chemin*, qui révélait chez son auteur, M. Paul D'Hormoys, un véritable talent. Je n'ai pas le droit de parler de la pièce d'ouverture, puisque c'est ma sympathie pour Bocage qui en a commis le crime, mais il me sera peut-être bien permis de rappeler que, dans *l'Amour*, il y avait des chœurs et de la musique de Louis Lacombe, qui resteront comme sont restées les partitions qu'ont écrites Beethoven, Weber et Mendelssohn pour quelques œuvres allemandes. Il y avait là une innovation, en matière de drame français, et j'en réclame un peu l'honneur ; je ne saurais oublier que c'est à Bocage que je dois de l'avoir vu réalisée. Il fallait des choristes, un orchestre etc. etc. qu'il n'avait pas, qui devaient nécessairement coûter fort cher et occasionner beaucoup de difficultés. Il ne recula pas, et si le résultat fut nul comme argent, du moins l'épreuve réussit-elle. Ah ! si Bocage avait un vrai théâtre, et surtout un vrai public, que ne ferait-il pas pour l'art et les artistes ? Je termine par un vœu, c'est qu'on lui permette de transporter, l'hiver prochain, son théâtre Saint-Marcel sur les boulevards ou Place du Châtelet. Ce sera une excellente mesure administrative, dont les jeunes auteurs et le public sauront gré au Ministre.

La Gaité vient de reprendre les *Crochets du père Martin*, une excellente pièce admirablement jouée par un grand comédien, le seul peut être du Boulevard, Paulin-Ménier ! Je voulais vous en dire quelques paroles bien senties, mais ce sera pour une prochaine Revue. On la jouera bien encore



dans quinze jours et même dans un mois. En revanche, on ne joue déjà plus les *Aventuriers*, ce mélodrame absurde de l'auteur de *Guillery*. Ces deux pièces ne sont pas restées longtemps sur l'affiche.

FORTUNIO.

---

REVUE DES BEAUX-ARTS

---

EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS.

---

PEINTURE

(Suite.)

O. TASSAERT. Cet artiste d'un talent vrai et poétique représente ordinairement des sujets empreints de la plus grande tristesse. Son imagination se complait au milieu des douleurs les plus poignantes de la misère et du désespoir. Ainsi une de ses pages la plus saisissante est sans contredit *Le Suicide du Violoniste*. Un vieillard tenant un violon, et assis auprès d'un réchaud rempli de charbon enflammé, attend résolument la fin d'une existence pleine de déceptions et de cruels sacrifices; l'attitude et l'expression du vieillard est bien dans le sujet, et les détails qui composent l'intérieur et le fond viennent le compléter admirablement. La coloration, un peu pâle dans son ensemble, y ajoute une certaine mélancolie qui atténue l'horreur du drame; enfin c'est une œuvre bien conçue et qui, sauf quelques mollesses d'exécution, mérite les plus grands éloges. Dans les autres sujets, tels que *la Maison Déserte*, *la Maison Nouvelle*, les mêmes qualités et les mêmes défauts se font remarquer. Mais dans les sujets allégoriques, tels que *l'Enfant Jésus endormi* et *la Tentation*, il manque complètement de style et devient même vulgaire comme forme, et comme sentiment, et l'exécution molle et énermée manque de coloration suffisante.

HEBERT est un des peintres qui ont le mieux vu l'Italie, il l'a surtout observée sous son aspect triste, son cœur d'artiste a compris toutes les misères de ces populations en guenilles; vivant d'aumône ou d'un travail difficile et presque sans rétribution, opprimées par un fanatisme despotique

et qui conservent cependant au milieu de tant de douleurs, ce grand caractère, cette beauté de type, cette brillante intelligence dans le regard qu'elles tiennent de Dieu et que nulle force humaine ne saurait leur ravir. Il les a reproduites avec un grand sentiment d'art et des qualités brillantes du peintre. *La Crescenza à la prison de san Germano, à Naples*, est une œuvre où tout ce que nous venons de dire des qualités éminentes du jeune maître se trouve réunies. *Les Fienarolles de san Angelo, vendant du foin à la porte de la ville de san Germano, royaume de Naples*, bien que moins importante que la précédente, est une œuvre pleine de style et d'un grand charme de coloration.

GUILLEMIN a recherché surtout dans nos contrées celles où le costume et les détails d'intérieurs ont un caractère particulier, pouvant lui fournir des sujets empreints de pittoresque et d'originalité : la Bretagne et les Pyrénées. Sa manière est large et facile, son coloris brillant est peut-être par trop soigné, ce qui donne à ses œuvres un air endimanché, qui peut-être n'est pas précisément désagréable à l'amateur, mais qui s'éloigne cependant de la vérité. Ces scènes d'intérieurs se distinguent par un sentiment doux et intime ; seulement dans son tableau intitulé *un Vieux savant*, l'habitude du type campagnard se fait par trop sentir, et son *paysan Breton* est d'une vérité bien rendue, d'une habileté d'exécution et d'un coloris plein de fraîcheur.

PAUL DELAROCHE. La place brillante que cet éminent artiste a occupé dans les arts, le prestige de son nom, nous imposent certaines réserves, dont nous ne nous écarterons pas. *Le Christ au jardin des Olives*, est une œuvre qui ne nous semble pas suffisante pour pouvoir donner une analyse sérieuse du talent de ce maître.

CARAUD est un de nos peintres de genre qui a étudié le siècle de Louis XV avec conscience, et qui s'est souvent approché de la vérité, tant il a mis de soins et de recherches dans l'exactitude des types et des détails de costume et d'ameublement. Ses compositions et ses groupes sont heureusement conçus et disposés, l'expression généralement vraie est bien rendue, et son exécution est facile bien qu'un peu mince, son coloris est plein de fraîcheur et de délicatesse dans sa charmante composition intitulée *Les sœurs de lait*. La jeune fille richement vêtue qui embrasse la petite paysanne est peut-être trop pleine d'abandon et de franche cordialité : l'artiste s'est évidemment laissé emporter par son cœur, ce qui est une faute historique. A cette époque on avait de petits sentiments et de certaines façons à l'endroit du vilain. La figure de la jeune paysanne est charmante de naïveté et d'ahurissement ; le parti pris du clair obscur est bien entendu ; somme toute, c'est une œuvre remarquable de cet artiste, qui, avec un plus de solidité d'exécution, tiendrait le premier rang dans le genre qu'il a adopté.

HENRIETTE BROWN. — Cette dame qui est appelée à occuper un rang si

élevé parmi les maîtres de l'école française, a, par les progrès éminents que nous avons pu constater à la dernière exposition, laissé bien loin derrière elle l'œuvre qui nous occupe en ce moment et qui date de ses débuts; néanmoins on y découvre déjà les indices d'une belle organisation d'artiste et une pureté d'exécution que la suite n'a pas démentie. Son tableau intitulé le *Catechisme* est d'un sentiment plein de grâce naïve et d'une impression simple et vraie, seulement il manque des qualités de peintre que Madame Henriette Brown nous a révélées depuis, et qui, j'en suis sûr, deviendront le caractère dominant de son beau talent qui tient déjà de si ravissantes choses tout en promettant davantage.

EMILE BOUQUET.

(La suite au prochain numéro.)

---

## REVUE DES REVUES

### Les Beaux-Arts.

Nous saluons avec plaisir l'apparition de cette revue et lui prédisons le plus brillant avenir; car jamais aucune époque n'a été, plus que la nôtre, désireuse d'apprendre à aimer les beaux-arts. Se donner pour mission d'éclairer et de diriger le goût du public, c'est répondre à un des vœux les plus chers, à une des plus vives aspirations des artistes et des amateurs. Nous avons donc la plus entière conviction que le succès ne pourra faire défaut à cette nouvelle publication artistique, dont le savant et intelligent programme saura lui attirer de bienveillantes sympathies et de nombreuses adhésions.

### L'Art au XIX<sup>e</sup> siècle.

Cette *Revue* est en quelque sorte le moniteur ordinaire de la société des Beaux-Arts. Cette publication sérieuse et intéressante accomplit depuis longtemps, avec une ardeur persévérante, la grande mission qu'elle s'est imposée; l'alliance des arts avec l'industrie. Elle représente comme tendance le parti honnête et modéré dans la grande république des arts, tâchant de retenir par la sagesse des conseils de la longue expérience, les élus souvent imprudents de notre jeune école. D'ailleurs, son existence qui date de cinq années prouve, mieux que ne le sauraient le faire nos éloges mérités, sa valeur réelle consacrée par de nombreux succès, qui ne sauraient lui manquer dans le brillant avenir qui lui est réservé. Nous remarquons dans le dernier numéro une eau-forte de M. Daubigny. — EMILE BOUQUET.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

GEORGES BELL. — *Voyage en Chine du capitaine Montfort avec un appendice sur les derniers événements.* — Nouvelle édition. — Librairie Nouvelle.

Le P. Huc, le missionnaire, qui vient de mourir, avait composé un livre fort curieux sur la Chine et sur les provinces intérieures qu'il a parcourues. Le capitaine Montfort, un de ces braves marseillais aussi gais que courageux, raconte aujourd'hui son voyage sur la *Terre des Fleurs*, dont les échos doivent être étonnés de répéter en ce moment *la Casquette du Père Bugeaud* et les chansons de nos chasseurs à pied. Le voyage dont il est question ici remonte à l'année 1846, la guerre de l'Opium venait de finir, et cinq ports avaient été ouverts aux *Barbares*. Le livre du P. Huc avait un but religieux, le livre de Montfort un but commercial. C'est assez dire que dans l'un se trouvent des détails que l'on chercherait en vain dans l'autre. Pendant son séjour au port d'Emouï, le capitaine s'habille en chinois et va visiter Nan-King dont il décrit les merveilleux *bâteaux de fleurs* et les principales autres curiosités. Cette peinture est vive et animée; on sent qu'elle est vraie et cependant les chinois de Montfort ressemblent assez aux potiches et aux paravents qui nous divertissent si bien. C'est de la couleur locale. — R.

LES OLYMPIADES, ALBUM DE L'UNION DES POÈTES. — Chez Amable-Rigaud, rue Sainte-Anne, 50.

La poésie n'est pas abandonnée ainsi qu'on le prétend; on écrit encore, en dépit du mouvement industriel, des sonnets, des ballades, de ravissantes choses qu'il fait bon de lire pour se reposer l'esprit. On publie chaque année à Paris un volume intitulé, *les Olympiades*; ce sont des poésies presque toutes recommandables par d'éminentes qualités. Ce volume, écrit en collaboration par une société de jeune gens, renferme quelques pièces dignes du meilleur temps de notre renaissance littéraire, de nobles idées, un style pur, un art achevé, toutes les qualités y sont réunies. *L'Union des Poètes*, qui édite ces *Olympiades*, vient de mettre la troisième en vente. Le succès est certain. — E. De.

---

CHARLES HABENECK.

---

Typographie Ernest Meyer, rue de Verneuil, 23, à Paris.

# LOUIS XIV

ET LA

## REVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

PAR MICHELET.

Depuis vingt ans un groupe d'homme courageux, avides de vérité, n'ayant d'autre but que la satisfaction de leur devoir accompli, ont entrepris de transformer l'histoire. Elle n'était autrefois qu'une sèche compilation, où l'on rapportait les faits et gestes des rois, vrais ou faux, peu importait, pourvu qu'ils fussent la glorification du principe d'autorité despotique. La vérité, la couleur, la vie, manquaient à cette froide et ennuyeuse chronologie, où l'on ne trouvait ni un enseignement salutaire, ni même un intérêt quelconque pour l'esprit. Nos historiens, malgré les cris de la vieille science officielle et du clergé épouvanté de leur audace, résolurent de fonder enfin l'histoire vraie. Ils fouillèrent les bibliothèques, étudièrent les documents les plus vénérables par leur antiquité, déchiffrèrent les manuscrits et parvinrent à porter la lumière jusque dans les époques les plus reculées de l'histoire. Par eux, on apprit que le moyen-âge était une époque odieuse et maudite; on assista aux premiers mouvements des serfs vers la liberté; on vit ce qu'il avait fallu de luttes à nos ancêtres pour

nous légier l'état social encore si imparfait où nous vivons. L'histoire nous exhorta à continuer ces efforts héroïques de nos pères ; elle fut l'étude sublime où tout homme vint former sa conscience et se retremper aux jours de luttés dans la contemplation des grands citoyens. Mais pour arriver à ce glorieux résultat, que de luttés nos historiens, et surtout les plus éminents d'entre eux, Michelet, Guizot, Thierry, ont eu à soutenir contre les partisans de l'obscurantisme, que d'injures ils ont reçues, que de sacrifices ils ont accomplis. Il leur a fallu, par un travail incroyable, rétablir, preuve en main, la vérité sur chaque époque, presque sur chaque personnage historique étrangement défigurés suivant les besoins des champions du clergé ou du gouvernement despotique. Augustin Thierry est mort dans ce vaillant combat, M. Guizot, catholique et ultramontain de cœur, sinon de fait, est passé dans le camp des ennemis de la vérité. M. Michelet continue seul la lutte. Son histoire de France est une de ces œuvres grandioses, qui honorent un siècle. Pour nous, c'est la même la seule histoire qui ait encore été faite de notre patrie ; aucun historien n'a en effet compris comme M. Michelet le génie de la France ; aucun n'a su mieux raconter ses destinées, chanter ses grandeurs et pleurer sur ses faiblesses. On sent qu'il a mis son âme dans son œuvre, qu'il y a consacré sa vie. Plus il approche des temps modernes, plus il semble grandir ; il a une plus large compréhension des événements, plus d'audace dans les jugements, plus de puissance dans l'expression. Son livre sur Louis XIV que nous allons examiner est le travail le plus complet qui ait encore été fait sur le règne de ce roi si étrangement embelli par les flatteries de l'histoire officielle.

## II

Aucune histoire n'a été en effet présentée sous de plus fausses couleurs que celle de Louis XIV. L'église, par reconnaissance de l'édit de Nantes a fait de lui un roi comparable à Charlemagne et à saint Louis. Il semble que toucher à la gloire de ce monarque, ce soit toucher à la gloire de la France. Le génie des hommes d'Etat qui vécurent sous son règne, la splendeur des lettres et des arts, la majesté de la cour de Versailles éblouissent encore nos yeux. La gloire acquise par les grands écrivains et les grands artistes du siècle, rejaillit sur le

roi, il semble le conseiller, l'inspirateur de tous ces esprits éminents. Une sorte d'auréole l'enveloppe ; c'est un Dieu qui a des croyants ; M. Michelet, lui-même, avoue avoir eu longtemps le culte superstitieux du grand roi et il lui a fallu trente ans, dit-il, pour se délivrer de ses préjugés d'éducation.

Pourtant une telle admiration est souverainement injuste, et l'historien, qui proclame Louis XIV un grand roi, altère sciemment la vérité. Son gouvernement a été funeste à la France. Lui-même, type odieux du despotisme, était un homme d'une excessive médiocrité, ignorant les affaires (il savait à peine lire), infatué de lui-même, et cachant sous une majesté d'emprunt son incapacité. Dès les premières années de son règne, que l'on proclame si brillantes, il entasse fautes sur fautes ; dans tous ses actes, il montre son intolérance, son orgueil, son ignorance. Il commence son règne par une persécution des protestants. Quand la France, puissante au dehors, délivrée des guerres civiles, ne demandait qu'à augmenter par la paix sa prospérité intérieure, il se jette dans des conquêtes insensées. La Hollande était l'alliée naturelle de la France, mais ses citoyens républicains et protestants blessaient Louis XIV dans son orgueil de despote et de catholique. La Hollande succomba, et l'Angleterre, notre ennemie, recueillit son héritage, l'empire maritime du monde. Malgré sa fureur de conquêtes, ou plutôt d'arcs-de-triomphe, Louis XIV était un capitaine plus que médiocre. Il aimait mieux rester près des dames que de s'exposer au feu. Sa présence à l'armée, celle de Louvois, son âme damnée, que M. Michelet a admirablement jugé, gênait les généraux ; deux fois, en dépit des prières de l'armée, il manqua l'occasion d'écraser le prince d'Orange. On vante beaucoup sa diplomatie. M. Michelet prouve, avec une science irréfutable, que le plus souvent il n'agit que par la ruse, sans grandeur dans ses rapports avec les cours étrangères, les endormant par des protestations d'amitié, puis se précipitant soudain, en dépit du droit des gens, sur leurs frontières désarmées. A l'intérieur, il fut le créateur de la police ; jamais il ne se fit scrupule de décacheter les lettres pour avoir le secret des gens. Parler mal de lui était un crime capital qu'on payait de sa tête. Il ne comprit jamais le génie de Colbert, le seul grand ministre qu'il ait eu ; quand celui-ci lui proposait de fonder la marine, de relever l'industrie française ruinée par les guerres perpétuelles, il lui répondait qu'il laisserait volontiers les Anglais maîtres de la mer, qu'il leur abandonnerait le commerce. S'il laissa Colbert exécuter ses projets, c'est que ce grand ministre lui fournissait l'argent que lui, le grand

roi, dépensait à des conquêtes ridicules ou bien à payer courtisans et mattresses. Pour suffire aux caprices de son maître, Colbert assumait sur sa tête l'exécration de tout le peuple, et ne recueillait les impôts vexatoires qui ruinaient la France qu'à force d'exécutions militaires. Jaloux de tout mérite, le roi n'acceptait qu'à regret les services de ceux qui pouvaient éclipser sa gloire. Les bassesses, les viles adorations d'un Lafeuillade, ce chien, qui voulait mourir aux pieds de son maître, comme dit M. Michelet, avaient plus de prise sur son esprit que le génie de Turenne, que Louvois et lui virent toujours à contre-cœur à la tête des armées.

On voit comment le grand roi traitait la politique, les finances, la guerre. Pénétrons maintenant avec M. Michelet au milieu de sa cour. Qui n'a lu les pompeuses descriptions que d'ingénieux romanciers (ils ne méritent pas d'autre titre) ont fait de la cour de Louis XIV? Les poètes ont chanté ses amours, la timide La Vallière, l'altière Montespan. Ils ont prêté au roi une délicatesse de sentiments qu'il n'eut jamais; il n'aima, en effet, jamais que lui-même; sa galanterie fut débauche, et la princesse palatine rapporte que toute femme lui était bonne, depuis la plus obscure jardinière jusqu'à la dame la plus titrée. Les dames de la cour ne savaient pas résister à un tel vainqueur, toutes s'offraient d'elles-mêmes à lui. Les ducs se faisaient entremetteurs de leurs femmes, les uns, comme Soubise, pour de l'argent, les autres pour mériter la faveur du prince. On dit que Louis XIV abais-sa la noblesse; c'est une erreur, elle s'abais-sa elle-même en se sou-mettant sans vergogne à toutes les volontés du maître. Le clergé absolvait tous ses amours; les jésuites, flétris par Pascal, avaient besoin de se relever du coup terrible que leur avait porté l'écrivain, et quel plus sûr moyen de faire fortune, d'être bien en cour, que d'encenser les amours du roi!

La plus illustre, la plus touchante, la plus gracieuse de ces mat-tresses royales, fut Madame, la belle-sœur du roi. En sa qualité de Dieu, Louis XIV se permettait l'inceste. M. Michelet a fait, pour ainsi dire, la légende de cette princesse; il a écrit sur elle des pages plei-nes d'une grâce et d'une sensibilité exquises. Quoique son amour avec le roi ne fut que passager, sa douceur pleine de charme, comme dit Molière, jeta un moment un peu de lustre sur cette cour corrom-pue, un peu de délicatesse dans les grossières voluptés qu'aimait Louis XIV. Elle était la protectrice des poètes; elle fit lutter Racine et Corneille dans la tragédie de Bérénice. Je doute toutefois qu'elle ait eu sur Molière la grande influence que lui prête M. Michelet; je doute



que Don Juan ait été composé pour elle, afin de flétrir de Vardes, un intrigant vulgaire, un faussaire de lettres, un plat courtisan, qui l'avait enveloppée dans une intrigue mystérieuse. Un rapprochement assez curieux entre la représentation de la pièce et l'exil de de Vardes, chassé de la cour, est le seul argument qu'on trouve en faveur de cette opinion. Il est bien invraisemblable que Madame, pour se venger de ses ennemis, ait été choisir Molière pour confident. Qu'entend-on dit d'une telle familiarité son majestueux amant, qui voyait dans notre auteur comique, non l'homme de génie, mais le valet de chambre ? C'est du reste rabaisser Molière, que d'en faire pour ainsi dire l'homme de Madame, une sorte de bouffon de cour, qui raille les gens qui déplaisent au maître. Il est plus grand ; dans Don Juan il ne peignit pas de Vardes ; il créa ce type admirable, l'homme sans conscience, qui foule aux pieds famille, religion, amour, pour arriver à la satisfaction de ses désirs insatiables. Pourquoi M. Michelet, si admirateur de Molière, qui a apprécié avec un talent incomparable dans des pages pleines d'élévation, ce génie triste et souffrant, accueille-t-il aussi facilement dans son histoire cette calomnie odieuse, qui fait de Molière le mari de sa fille ? Montfleury seul, rival de Molière, a parlé de cette scandaleuse histoire ; est-ce une autorité suffisante ? Les autres biographes, au contraire, veulent qu'Armande Béjart soit la sœur et non la fille de Madeleine Béjart ; de plus, Molière n'avait que seize ans quand Armande Béjart vint au monde. J'avoue que c'est un beau sujet de drame, Molière mari de sa fille et qui plus est mari jaloux. Mais l'historien doit admettre difficilement des accusations aussi peu prouvées ; M. Michelet surtout, qui excelle à raconter et à donner à son récit une apparence de réalité telle, qu'on est toujours tenté de le croire sans examen.

### III

L'autre moitié du volume de M. Michelet est consacré à expliquer, ou plutôt à flétrir l'édit de Nantes. C'est le fait capital du règne ; c'est la pensée qui, dès 1661, dirige la conduite de Louis XIV. Il veut voir régner partout l'unité ; dans l'Europe, des monarchies despotiques, qui lui soient soumises à lui, le roi des rois ; en France, une noblesse qui se courbe sous sa main, comme l'esclave sous celle du maître ;

le reste de la nation travaillant, comme la bête de somme, à nourrir les heureux courtisans du monarque. Ce ne fut point une folie furieuse, comme celle de Charles IX, ou le fanatisme, qui poussa Louis XIV à cette funeste persécution ; le roi, qui savait à peine lire, pratiquait, mais connaissait très-mal la religion catholique ; ce fut d'abord ce besoin de niveler les intelligences, qui est le propre des gouvernements despotiques, puis, ce qui est le plus honteux, le besoin d'argent. Il fallait payer la gloire des conquêtes, payer cette cour oisive de Versailles. Colbert était mort, lui qui, tout en versant des larmes de sang, pressurait, tuait le peuple pour obéir au maître. Le clergé, le plus riche propriétaire de France, pouvait seul fournir des subsides, et il ne les accordait que difficilement. A toutes les demandes d'argent, il répondait invariablement : Nous paierons, mais accordez-nous la ruine des protestants : et à chaque assemblée, il obtenait une mesure rigoureuse contre eux. Un jour, le roi autorise l'enlèvement des enfants ; l'église aime à convertir les enfants, elle l'a prouvé de nos jours par le petit Mortara ; un autre jour, le roi accorde trois ans aux catholiques pour payer les dettes qu'ils ont contractées envers les protestants. La pénurie du trésor augmente toujours ; il faut encore avoir recours au clergé. Cette fois, il demande des soldats pour convertir de force les infidèles. Ils ne seront catholiques que des lèvres, ils cracheront l'hostie après la communion à la porte de l'église, qu'importe ; on donne au clergé les dragons. Un peu plus tard, il faut faire accepter la Maintenon, cette servante devenue reine ; le roi, du reste, commence à prendre goût à la persécution ; il a des rhumatismes, il souffre à force de manger, que peut faire de mieux un roi absolu malade que de persécuter ses sujets. La révocation de l'édit de Nantes est signée, le clergé approuve le mariage clandestin et la France est ruinée.

La révocation de l'édit de Nantes fut en effet la ruine de la France comme l'expulsion des Juifs fut la ruine de l'Espagne. Les protestants tenaient dans leurs mains l'industrie ; sur eux reposait la fortune publique. Beaucoup de nations étrangères ne voulaient négocier qu'avec eux. Toute résistance était impossible à ce parti persécuté. Depuis longtemps la classe guerrière et la noblesse avaient abandonné la cause ; le petit-fils de Coligny avait renié la foi de son père. On sait la conversion intéressée de Turenne, qui peut-être sans cette infamie eût succombé sous la haine de Louvois. La classe moyenne, au contraire, était restée protestante, et sa destruction était une riche curée pour le roi, pour la Maintenon et pour la cour. Ce que l'on ne pou-

vaît prévoir, c'est que ces manants, ces hérétiques, ces chiens aimeraient mieux mourir que de se convertir. Ils voyaient même, sans être ébranlés dans leur foi, périr devant eux leurs femmes et leurs enfants. Le dragon tuait, pillait, violait, la fuite était impossible; ceux qui fuyaient et étaient pris, avaient les galères ou la mort. Et il valait encore mieux être aux galères ou dans la tombe que de se convertir pour être à la merci de la soldatesque ou de la prétraille féroce des villes. Certains historiens ont dit : Louis XIV ne sut pas ce qu'il faisait, il ne se douta pas de tant de terribles massacres. Il est trop facile d'excuser ainsi tous les crimes d'un souverain. Celui qui assume sur sa tête le soin de régir seul des millions d'hommes est responsable de tous les actes qui se commettent en son nom. C'est sur lui que retombe le sang versé, c'est vers lui que remontent les cris des opprimés. Il a la gloire des belles actions accomplies sous son règne, que sur lui rejaillisse aussi la honte des forfaits qu'il approuve !

L'église poussa des cris de délivrance, après la révocation, elle proclama le meurtrier de tout un peuple un héros. Je ne sais quelle pudeur empêche Rome de le canoniser. On rougit de voir Bossuet, un honnête homme au milieu de ce clergé si corrompu d'alors, glorifier en termes emphatiques et ridicules « ce nouveau Constantin, ce nouveau Théodore, ce nouveau Marcien, ce nouveau Charlemagne, » lui crier : « Vous avez affermi la foi, vous avez exterminé les hérétiques, c'est le digne ouvrage de votre règne; c'en est le propre caractère. Par vous l'hérésie n'est plus. Dieu seul a pu faire cette merveille. Roi du ciel, conservez le roi de la terre, c'est le vœu des églises, c'est le vœu des évêques. » De nos jours, le clergé n'a point renoncé à ce panégyrique de la révocation de l'édit de Nantes. Pour arriver à l'Académie et siéger entre MM. de Falloux et Montalembert, un écrivain ultramontain doit s'extasier sur ce grand acte qui a sauvé la foi. C'est le chef-d'œuvre que l'on impose au compagnon qui veut entrer dans la secte. La noblesse de Versailles, qui se partagea les dépoilles des proscrits, applaudit aussi à cet acte féroce, à l'instar du clergé. Madame de Sévigné, âme tendre et délicate, écrivit ces paroles trop célèbres pour sa gloire : « Vous avez lu l'édit, rien n'est si beau que tout ce qu'il contient et jamais aucun roi n'a fait ni ne fera rien de si mémorable. »

Il faut lire dans Michelet l'admirable récit de la révocation de l'édit de Nantes; on frémit de colère et d'indignation contre ces atroces bourreaux. Jamais notre grand historien n'avait trouvé des accents plus pathétiques; on sent qu'en écrivant ce livre il a souffert avec les

galériens de Toulon, et qu'il a partagé de cœur l'exil des malheureux arrachés à leurs familles. Mais ne se laisse-t-il point entraîner trop loin par sa colère contre les assassins, quand il regrette que les protestants ne soient pas rentrés en France par la force, et n'aient pas convoqué les États-Généraux pour revendiquer leurs droits et établir dans le pays délivré la liberté civile et religieuse? Certes, c'eût été un curieux spectacle que de voir Louis XIV, comme Jacques II, chassé de son trône et errant en Europe. Mais le gouvernement du roi était malheureusement trop bien affermi pour leur permettre de réussir dans une tentative désespérée de guerre civile. La moitié de la nation, il faut l'avouer, leur était hostile par fanatisme; les protestants étaient secourus par le peuple quand ils étaient malheureux et proscrits; s'ils fussent revenus armés, ce même peuple les eût combattus sans pitié. Il leur fallait pour former une armée capable de lutter avec les troupes de Louis XIV, implorer l'appui de l'étranger, de Guillaume, un traître. Il leur fallait, recommencer les guerres de religion du seizième siècle, et leur parti était trop affaibli, et ils n'avaient plus à leur tête un général comme Coligny. Ils préférèrent, et je les approuve de tout cœur, accepter le martyre que de replonger la France dans les horreurs des massacres religieux.

IV

M. Michelet a déployé dans ce nouveau volume les mêmes qualités brillantes qui font de son histoire de France un immortel chef-d'œuvre. Lui-même s'est nommé quelque part « un artiste historien, » et il a parfaitement résumé ainsi, en deux mots, son génie. Il a l'habileté, l'intelligence, comme dit M. Thiers, de l'historien, qui sait compulser les documents, les soumettre à un examen sévère, chercher la vérité dans les mémoires contemporains, scruter la vie des auteurs de ces mémoires pour comprendre leur pensée. Il excelle en même temps à donner la vie à ces personnages; il a l'intuition du passé; il sait, à l'aide de faits insignifiants pour l'observateur vulgaire, descendre dans l'âme de ceux qu'il juge. On est étonné de voir qu'un mot, un trait de lui éclaire toute la vie d'un homme, dont jusqu'alors l'histoire n'avait point compris le rôle. Par son style précis, serré, néanmoins plein de poésie, il sait revêtir l'histoire des couleurs les plus

éclatantes, sans rien lui ôter de sa gravité. S'il étonne souvent par la trivialité de ses tours de phrases ou de ses mots, c'est que certaines situations, certains personnages ne peuvent être peints qu'avec ce sans-gêne. Parfois, par trop de concision, il tombe dans l'obscurité ; mais, en général, son style est d'une simplicité merveilleuse. Ce qu'on aime surtout en lui, ce sont les grands sentiments qui l'animent : l'amour de la patrie, de la liberté, de la tolérance.

Michelet a résumé tout le règne de Louis XIV par un mot profond et vrai, « Louis XIV enterre un monde. » Le grand roi emporte en effet avec lui dans la tombe le vieil esprit de la royauté et les maux qu'elle entraîne avec elle : l'esclavage et le fanatisme. Le clergé catholique atteint sous son règne l'apogée de sa gloire ; à Fénelon succède Dubois. La religion s'éteint ; les esprits abordent enfin cette région sereine de la philosophie, d'où l'on contemple avec mépris les agitations religieuses. La noblesse ne se relèvera jamais du long déshonneur où elle a vécu pendant ce règne, et bientôt toute cette vieille société va tomber en poussière sous le souffle de la liberté.

**EDMOND PANNIER.**

---

# LE COR DE ROLAND

---

LÉGENDE BASQUE

---

## I

Quand j'entendis pour la première fois cette légende, j'étais encore bien jeune. Les circonstances qui en précédèrent la narration et celles qui suivirent me paraissent dignes d'être racontées, quoiqu'elles n'aient aucun rapport avec la légende elle-même; mais elles sont de telle nature que jamais je ne les oublierai, et je crois d'ailleurs qu'elles prêteront un certain intérêt à cette histoire.

L'hiver de 1829 fut un des plus rigoureux de ce siècle. En Espagne les neiges tombèrent abondamment, et les provinces méridionales même, où la neige est considérée comme un phénomène qu'on voit une fois en cent ans, furent couvertes d'épaisses couches blanches, au grand étonnement de leurs heureux habitants.

Mais là où naturellement se fit sentir l'hiver avec le plus de rigueur, ce fut dans le pays basque. Le passage d'un bourg à un autre était im-

possible, et il y eut des villages ensevelis sous les neiges pendant de longs jours. Le petit nombre de voyageurs que la nécessité forçait de traverser ces montagnes couraient des dangers inouis, risquant d'être emportés par une avalanche ou de tomber dans les profonds glaciers, ou enfin d'être dévorés par des bandes de loups affamés qui, ayant abandonné les forêts, rôdaient audacieusement autour des villages.

Je me trouvais à Goizueta, village de la montagne de Navarre, goûtant les jambons exquis dont se trouvait pourvu l'office d'un oncle, curé de ce village, amateur de la bonne table et chasseur infatigable. L'épaisse neige, qui tombait sans interruption, ne nous permettait pas de quitter la limite du bourg, et nous attendions avec impatience que le temps se rassérénât quelque peu pour aller parcourir les montagnes voisines, peuplées de chevreuils et de sangliers. En attendant que ce moment arrivât, nous passions le temps le mieux possible, autour d'une table bien servie et dans d'agréables conversations, assaisonnées de bons verres de vin de Meadigorria. Nous projetions des chasses en grand.

Au Jour des Rois, l'atmosphère commença quelque peu à se rasséréner, et, à la nuit, nous nous trouvions réunis dans la maison du notaire du village, quand se présenta un robuste *Aezcoan*, porteur d'une lettre du prieur de l'abbaye de Roncevaux.

La missive était adressée à mon oncle; le prieur le suppliait, au nom de leur bonne amitié, de venir faire une visite à l'abbaye accompagné de son excellente meute, pour chasser un énorme ours noir qui avait paru dans les environs, dévorant autant de bêtes vivantes qu'il en tombait en son pouvoir.

Le prieur, qui connaissait bien à fond le caractère et les goûts de mon oncle, n'épargnait pas les louanges les plus flatteuses sur l'abondance et la bonne qualité des vins de sa cave, sans oublier de recommander l'habileté sans égale de son cuisinier pour préparer une bonne étuvée de veau.

Une seule de ces circonstances eût suffi pour nous ranimer; il n'est donc pas étonnant que, toutes réunies, elles nous excitassent à tel point qu'au jour naissant nous nous mîmes en marche au nombre de quatorze chasseurs, accompagnés de vingt chiens, la fleur et la crème des limiers et des mâties des montagnes de la Navarre.

A l'entrée de la nuit du second jour, nous arrivâmes à notre destination, après avoir traversé la pittoresque vallée de *Bastan*, les ports de *Tugui* et la plaine nommée le pré de Roland, ayant eu de la neige jusqu'à la ceinture pendant presque tout le chemin.

C'était pour moi chose entièrement nouvelle que d'assister à une chasse d'une aussi grande importance ; aussi je ne cessai d'importuner de mes questions un de mes cousins, âgé de dix-huit ans, rude montagnard dans toute l'acception du mot, agile comme un chevreuil, fort, audacieux et accoutumé à toute espèce de dangers et de fatigues ; un de ces beaux types qu'on rencontre seulement dans les montagnes ; types précieux, irréconciliables dans leurs haines, mais qui élèvent l'amitié jusqu'à l'héroïsme ; du reste véritable image de l'homme primitif.

Il était grand jeteur de barre, joueur de balle en renom, capable de loger dans son estomac la moitié d'un agneau et de transvaser dans son ventre le contenu d'une outre de vin sans même s'en apercevoir.

Cet excellent jeune homme m'aimait avec passion, et depuis il m'en a donné des preuves dans des circonstances excessivement critiques, pendant la dernière guerre civile à laquelle j'ai pris part, sans autre raison que celle d'avoir couru aux armes.

Francisco, c'était son nom, s'était constitué mon cicerone, et c'était lui qui était chargé de répondre à mes impertinentes questions. Tout autre à sa place se serait impatienté, mais Francisco m'aimait, et, de plus, il se complaisait à me faire voir avec orgueil qu'en certaines matières un chasseur montagnard pouvait être plus instruit qu'un magistrat en herbe... J'étudiais alors *Vinius*.

Ainsi, quand par inexpérience ou imprudence je tombais dans quelque trou et que je m'enfouissais dans la neige jusqu'au cou, il accourait me tirer de ce mauvais pas, m'empoignant par le capuchon de mon *capusay* et me tenant suspendu en l'air comme un homme de paille.

— Ces petits des villes, murmurait-il, ne sont bons qu'à se moquer des campagnards et à rire à notre barbe quand nous nous présentons dans leurs salons.

— Francisco, lui répondais-je, chaque fois que tu es venu dans ma maison, tu as été bien reçu.

— Oui, oui, mais je n'oublierai jamais les moqueries dont je fus l'objet quand tu m'obligeas de chausser ces maudites bottes ; tu aurais dû pourtant te souvenir que, jusqu'à l'âge de huit ans, tes pieds aussi ne connaissaient pas d'autres chaussures que celles de la nature.

— Tu as raison !

— Oui, certes, j'ai raison. Si tu n'avais pas abandonné nos montagnes pour aller étudier, tu serais aussi un garçon de mérite, tandis qu'à présent tu n'es bon à rien.



— Comment cela? lui répliquai-je, blessé dans mon amour-propre.

— C'est dit, c'est dit, me répondit-il avec son habituelle rudesse. Nous le verrons bien le jour de la chasse. Crois-moi, Pepe, tu ne seras jamais point joueur de balle; tu ne pourrais point non plus marcher pendant seize lieues, d'un soleil à l'autre, avec de la neige jusqu'aux genoux. Dans les Universités, vous devenez faibles, fainéants, délicats; vous apprenez seulement à remuer la langue plus que vous ne devriez.

Le temps s'est chargé de justifier quelques-unes de ses prophéties.

## II

Quand nous arrivâmes à l'abbaye de Roncevaux, nous fûmes reçus par le prieur et ses chanoines, excellents prêtres, gras et dodus, qui passaient leur vie dans le désert dans une magnificence enviable. En apercevant les hautes tours du monastère, les puissantes murailles dont il était entouré, les fenêtres en ogive avec leurs vitraux peints, puis en regardant les maisons des habitants du petit village, groupées à l'entour de l'immense masse de la demeure monacale, je me croyais transporté dans d'autres temps, et mon imagination, me ramenant à sept siècles en arrière, me présentait ce contraste comme l'œuvre d'une autre époque plus reculée. En un mot, je me trouvais en plein moyen-âge.

Et l'illusion était facile quand on voyait notre meute, nos costumes, ceux des chanoines qui étaient sortis pour nous recevoir, et le groupe de paysans qui nous examinaient attentivement, saluant avec respect le puissant prieur qui leur jetait sa bénédiction avec le bénévol sourire d'un père; aussi l'aimaient-ils comme tel, et, à la vérité, cet amour était mérité. Jamais ils n'avaient recours à lui dans leurs afflictions sans qu'elles fussent à l'instant soulagées.

Les massives portes du monastère se fermèrent; nous traversâmes ses immenses cloîtres, précédés par des serviteurs qui nous éclairaient avec des torches, et bientôt nous pûmes reposer nos membres fatigués et ôter nos vêtements trempés d'eau dans la commode et magnifique cellule prieurale.

Nouveau, entièrement nouveau était pour moi tout ce qui s'offrait à ma vue, et je trouvais un plaisir infini à nourrir mon imagination

des idées qui se présentaient pêle-mêle : Voilà le puissant seigneur de cette forteresse, pensais-je en arrêtant mes regards sur le prieur mollement assis près de la cheminée, dans laquelle brûlaient d'énormes troncs d'arbres. Voilà ses principaux officiers; nous autres, nous sommes la suite d'un baron féodal qui vient faire alliance avec son voisin. Je suis le page échanson, celui qui enlève le chaperon du faucon favori, qui tient la bride de la haquenée de la châtelaine, celui qui porte le bouclier et la bannière du seigneur les jours de bataille... Celui-là, poursuivais-je en regardant mon cousin, c'est le grand-veneur, celui qui fait la battue, celui qui sonne ballant quand le noble cerf s'élançe de sa retraite; celui-ci.... Un bruyant éclat de rire vint interrompre mes rêves de moyen-âge : c'était mon bon oncle qui riait à gorge déployée au souvenir de certaine escapade d'étudiant que le prieur et lui avaient fait ensemble.

— Approche-toi, Pepe, approche-toi, me cria-t-il. Tu as ici un excellent ami. comme il s'en rencontre peu aujourd'hui; plaise à Dieu que tu en trouves un semblable pendant tes cours de droit.

— C'est ton neveu? lui demanda le prieur, en frappant sur mes joues avec sa main potelée.

— Oui, mon ami, il a voulu assister à la chasse et nous a suivi avec un courage héroïque par monts et par vaux.

— Moi, je doute fort qu'il fût venu jusqu'ici sans mon aide, riposta Francisco; plus de vingt fois il m'a fallu le tirer de la neige.

Je ne sais ce que j'aurais répondu en ce moment, me sentant blessé dans mon amour-propre, si le son d'une cloche et la voix d'un domestique ne nous eût annoncé que le souper nous attendait. Nous nous levâmes tous en entendant un semblable message et nous nous acheminâmes vers le réfectoire particulier du seigneur prieur.

Là, m'attendait une autre surprise, plus en harmonie avec les idées qui s'étaient emparées de mon imagination.

Une table aux dimensions colossales gémissait sous le poids d'énormes quartiers de cerf et de sanglier fumants dans de larges plats de zinc. Plus loin on découvrait des truites par douzaines dans des casseroles brillantes. De grandes carafes de cristal contenaient le doux *Peralta*, le doré *Tudela*, le sec *Rioja*, le cidre de *Hernani*, et au centre de ce grand cercle de viandes succulentes et appétissantes, on voyait s'élever orgueilleusement un demi-veau à l'étuvée, le plat favori du prieur et de mon oncle, flanqué de bouteilles d'anisette, de malvoisie et d'autres boissons alcooliques.

C'était, en résumé, un de ces repas homériques dont le souvenir est parvenu jusqu'à nos jours. Cependant malgré cette grande abondance, les plats se vidaient comme par enchantement. Les vins et les liqueurs disparaissaient avec une incroyable rapidité, et je dois avouer que je fus l'un de ceux qui contribuaient le plus à une si prodigieuse disparition.

Durant le souper, la conversation roula sur l'objet de notre voyage, et le prieur nous informa que l'ours que nous venions chasser de si loin était devenu si audacieux et si terrible que personne n'osait s'écarter du bourg de crainte d'être dévoré.

— Demain nous te l'apporterons en travers sur un mulet, lui dit mon oncle qui attendait le jour suivant avec toute l'ardeur d'un chasseur enthousiaste.

— Il faut y aller doucement, amis, répliqua le prieur, on m'a dit que c'est un animal monstrueux, très-agile et féroce à l'extrême.

— Que dis-tu de ceci? demanda mon oncle à Francisco qui n'avait pas cessé un moment de boire et de manger.

— Bah ! bah ! répondit-il en riant. Que ce monsieur se présente à vingt pas de distance et nous verrons bien à quoi lui servira son agilité.

— Diable de garçon, dit le prieur, auras-tu le sang froid suffisant pour bien l'ajuster ?

— Et pourquoi non ? répondit-il en buvant d'un seul trait un verre de vin sec.

— Pour moi, je te jure sur mon âme qu'à peine l'aurais-je aperçu, je me mettrais à courir.

— Il l'aurait bien vite atteint, lui répondit mon oncle, mais n'aies point d'inquiétude, je te promets que sa peau te couvrira les pieds cet hiver.

— Dieu te veuille, je t'assure qu'il ne manquera pas de gens qui te remercieront. Les pauvres muletiers sont complètement intimidés par cette bête féroce qui les poursuit avec acharnement.

— Et sur quel point se laisse-t-elle voir le plus fréquemment ?

— Sur le chemin du petit port de France.

— Au pas de Roland. — Oui.

— Très-bien. Maintenant, Messieurs, allons dormir, car il est nécessaire que demain matin nous soyons levés au jour.

Le prieur dit le Benedicite, les serviteurs entrèrent avec des lumières et chacun se dirigea vers l'appartement qui lui était destiné. Il était onze heures du soir, le souper avait duré deux heures et demie.

Francisco et moi nous occupions seuls une petite salle par les deux fenêtres de laquelle on apercevait la lisière d'un bois voisin. Je ne pus résister au plaisir de contempler cet agreste paysage, couvert de neige, éclairé par la lune dont la clarté pure illuminait tout le firmament sans que le plus petit nuage vint l'obscurcir.

J'ouvris une des fenêtres et je me mis à contempler le spectacle que j'avais sous les yeux.

Si, quand nous arrivâmes au monastère, je m'étais fait illusion, me figurant que je me trouvais dans un château féodal du moyen-âge, rempli de pages, de dames et de chevaliers, l'illusion prit la force de la réalité quand je m'appuyai à la gothique fenêtre.

On découvrait en face et sur le premier plan, une vaste plaine couverte de neige glacée qui, reflétant les rayons de la lune, ressemblait à un blanc tapis semé de brillants, de topazes et d'émeraudes.

Plus loin on apercevait, voilées par une légère brume, les maisons du village de *Burquete*. A ma droite, s'élevaient, se confondant avec l'azur mat de l'atmosphère, les hauts pics de l'*Iru* et des autres montagnes qui forment cette chaîne Titanique. A ma gauche, le spectacle était plus saisissant : des chênes séculaires, des pins centenaires, dépouillés de leur feuillage, balançaient lentement leurs cimes au souffle d'une brise faible et glacée. Leur noirs troncs ressortaient encore davantage sur le fond blanc de la plaine, et leurs rameaux gigantesques ressemblaient aux bras démesurés de quelque fantôme colossal.

Au milieu du sépulcral silence de la nuit, interrompu seulement par le bruit lointain des torrents, j'entendais quelques sons étranges qui, d'abord faibles, devenaient à chaque instant plus perceptibles. Mon cousin s'était couché et dormait profondément. Je voulus le réveiller pour lui faire remarquer cette circonstance, mais il me repoussa en pestant et en maugréant ; il me fallut renoncer à sa compagnie. Pendant ce temps-là ce son singulier qui tant me préoccupait, croissait graduellement. Serait-ce un effet de mon imagination ? peut-être, me disais-je. Mon imagination échauffée, — plus échauffée encore par les libations du souper et le spectacle que j'avais sous les yeux, me montrait cet héroïque combat des armées de Charlemagne contre les montagnards Navarrais. Oui, oui, c'était là le bruit que j'entendais : c'était le heurt des lances, le hennissement des chevaux,

le retentissement des pierres sur les cuirasses, le sifflement des flèches, les cris des vainqueurs, les gémissements des blessés, le râle des mourants..... Oui, oui ! c'était là l'explication du bruit qui arrivait à mes oreilles.

J'allais fermer la fenêtre et me mettre au lit, quand j'entendis, à ne pouvoir en douter, un cri clair, pénétrant, qui, répercuté par les rochers, se prolongeait jusqu'à l'infini d'échos en échos.

— Francisco ! Francisco ! m'écriai-je en m'adressant à mon cousin, sans pouvoir me retenir.

— Laisse-moi dormir, mille diables, ou sinon je m'en vais à la cuisine, me répondit-il, de mauvaise humeur.

— Lève-toi, lui répliquai-je sans tenir compte de son refus ; il se passe ici quelque chose d'étrange. — Et que diable veux-tu qu'il se passe ? — Je l'ignore, mais j'entends un bruit..... — Va-t'en au diable avec tes bruits.

En ce moment le même cri se fit entendre.

— Oh ! oh ! Quel est ce bruit ? dit-il en se levant et en s'approchant avec moi de la fenêtre.

— Il y a une demi-heure que je l'entends.

— Ah ! je sais ce que c'est, dit-il, en l'entendant de nouveau.

— Et qu'est-ce que cela ? lui demandai-je avec anxiété.

— Ce que c'est ? C'est Roland qui sonne de la trompe pour demander du secours, me répondit-il avec le plus grand sérieux.

— Qui est-ce Roland ?

— Eh bien ! l'un des douze pairs de France qui mourut dans le Port, répondit-il, en se remettant tranquillement au lit.

Je ne pus m'empêcher de rire. Francisco en fut blessé et nous eûmes une vive dispute à propos des lutins, des fantômes et des apparitions.

— Juif, mille fois juif, me dit-il en colère, est-ce là ce qu'on vous enseigne dans les universités ? Ainsi, il n'y a pas de sorcières, hein ? Ainsi les âmes de ceux qui sont restés sans sépulture n'apparaissent point ? Va-t-en sur l'*Aquelarre* quelque samedi pendant la nuit, et tu me diras le lendemain, si tu es en vie, ce que tu auras vu. Ou bien, sors, sors maintenant même, et va te promener dans la forêt que voilà et je te réponds qu'avant d'avoir fait cinquante pas, tu te heurteras contre le *bassa-jaur*.

— Mais, mon cher, ne le prends pas tant à cœur, j'ignore toutes ces choses et. . . .

— Apprends-les, me dit-il d'un ton sec.

— Me les enseigneras-tu, toi ?

— Je ne sais pas, me dit-il, et il me tourna le dos.

Je fermai donc la fenêtre forcé, de me contenter des explications que m'avait donné mon *cicerone* et je me mis au lit, me promettant de lui demander quelque conte pour le lendemain. Cinq minutes après mes yeux se fermèrent et je m'endormis bercé par les sonores ronflements de mon cousin.

*(La fin au prochain numéro.)*

**J. M. DE GOIZUETA.**

Traduit de l'Espagnol par EDMOND LE GUEVEL.

---

# ESQUISSE

D'UNE

## HISTOIRE DE LA PRESSE CONTEMPORAINE

---

Ceci est une esquisse de l'histoire de la presse contemporaine. Il est difficile de bien parler en dix pages d'un sujet dont dix volumes n'épuiseraient pas l'intérêt. Le journalisme, c'est l'histoire par chroniques quotidiennes ; c'est un témoignage incessant recueilli par des écrivains qui le rapportent avec passion, et que la postérité consulte après l'avoir dégagé de toutes les assertions fausses que l'on produit pour défendre un parti ou pour glorifier une idée. Aucun poème n'est plus vivant que ces épopées en petites lignes, où l'expression de toute la société est saisie dans le tumulte des opinions, dans la succession des événements et dans les tentatives individuelles. C'est, si vous voulez, l'ample comédie à cent actes divers dont parle le fabuliste, mais l'action s'y précipite avec bien plus de rapidité, l'œuvre n'apparaît plus dans l'unité de sa grandeur et dépourvue d'appareils ; il en faut faire le détail, s'accoutumer au bruit, distinguer la part de la conviction de la part de la vanité ; éprouver la force des systèmes par de patientes critiques, et se rendre raison des contradictions par cette sagacité que

nous donne l'expérience. La presse a compté parmi ses détracteurs d'illustres esprits, et elle a été défendue par des hommes d'une autorité respectée. On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle a été de moitié dans la création de quelques grandes choses, que c'est une force féconde et que ses excès mêmes portent des enseignements salutaires. Singulière puissance qu'il est difficile de bien qualifier ! Telle, que ceux qu'elle enivre ou qu'elle empoisonne redoutent sa faveur et admirent sa colère ; reine du monde parce qu'elle fait l'opinion, courtisane par calcul, sorte de machine publique au service de toutes les audaces.

Ceux qui aiment à tout retrouver dans l'histoire font remonter le journalisme jusqu'à l'Arétin ; c'est être archéologue en dépit de la raison. A peine si les obscures gazettes du dix-septième siècle méritent seulement le nom de journal. Il y avait alors un État et point de nation, aucune liberté civile, et s'il existait une presse, elle ne subsistait que d'anecdotes. Plus tard, au XVIII<sup>e</sup> siècle, à côté des hardiesses philosophiques, les journaux prirent quelque essor ; ils traitaient de littérature, mais ils étaient écrits sans polémique élevée et sans indépendance de pensée. Le public d'aujourd'hui sait que le *Journal de Trévoux*, paraissait en 1760 ainsi que la *Gazette* et le *Mercur de France* ; il le sait, et se tient pour satisfait. C'est à la Révolution que le journalisme entre en plein dans la vie publique, il prend place au foyer, il accroît l'activité politique et se révèle au pays comme une force capable de toutes les entreprises et aussi de tous les excès. Faut-il rappeler Desmoulins et Loustalot, Rivarol et le comte de Lauraguais, ces génies du pamphlet, ces écrivains formés, les uns à l'étude de Pantagruel et de Candide, les autres sortis tout armés des Philippiques et des Catilinaires ? A quelle époque le journalisme réunit-il plus de grâce et de colère généreuse, plus de bon sens et de dévouement ? En quel temps la France a-t-elle eu des conseils plus désintéressés ? Voilà le vrai courage, il est plus difficile que celui du champ de bataille, et pourtant cet apostolat quotidien n'offre trop souvent qu'une réputation éphémère pour quelques lignes enlevées au galop de la plume, sous le coup de fouet d'une verve furieuse, et où l'écrivain a mis le meilleur de lui-même. Ce prix serait faible pour tant de travaux s'il n'existait pas de récompense plus durable que le suffrage public et si l'on ne savait que la vérité est encore plus belle que la gloire. Les quatre personnages que nous venons de nommer ont mérité que leurs œuvres fussent conservées, et c'est une preuve que l'art et la polémique ne sont pas aussi opposés qu'on le prétend. Est-ce que la rapidité d'im-



provisation ou l'aridité de certains sujets doivent empêcher tout talent dans la manière de s'exprimer ? Est-il possible d'être à la fois bon logicien et remarquable écrivain ? L'imprévu dans la littérature militante ne permet-il pas d'avoir un style choisi, de penser avec force, de joindre à la puissance des arguments le coloris et l'élégance des expressions ? Questions résolues depuis longtemps mais encore agitées à présent ; bien à tort selon nous.

Pendant la première époque de la Révolution, la presse fut modérée dans ses idées malgré de fréquentes colères, car, en 1791, la nation était encore confiante, on espérait tout du roi et de la constitution, et Desmoulins y fut trompé un instant. Il eut des élans vrais vers ce monarque qu'il croyait honnête homme et cette reine qu'on aimait toujours malgré ses scandales. Marat lui-même, que le sang n'avait pas rendu féroce, marquait de l'indécision ; il seignait peut être de croire aux promesses de la cour. Ce fut un repos entre deux batailles, un moment d'arrêt d'autant plus nécessaire qu'alors les écrivains faisaient une incroyable dépense de vigueur et que, quittant la plume pour aller au club, ils jetaient une partie de leur feu dans les harangues. En 1792 les révolutionnaires habitaient aux assemblées, et les articles de journaux étaient faibles auprès des plus pâles motions. La foule aimait bien mieux écouter Danton que de lire la folle improvisation de Desmoulins. L'infatigable journaliste déploya pendant deux ans (1792-1793) un talent terrible. Danton se servait de lui comme d'une fronde contre Robespierre, Marat et les royalistes ; tous furent attaqués, couverts de ridicule et quelquefois terrassés. Desmoulins jouait sa vie, il le savait et ne tremblait pas. Plusieurs fois il fut obligé de se cacher pour éviter les poursuites d'une multitude furieuse qui demandait sa tête, et à peine hors de péril, il recommençait, s'élevant quelquefois jusqu'à Tacite et jusqu'à Voltaire. L'indignation qui dictait les vers de Chénier inspirait aussi Desmoulins, et par moments cédant au lyrisme de sa pensée, il écrivait une page d'histoire d'un sentiment si profond, d'une philosophie si navrante, qu'on se demande si, par les circonstances, certains hommes ne peuvent pas atteindre jusqu'au génie comme d'autres accomplissent des actions héroïques sous l'influence d'un grand événement.

Mais la presse était chaque jour dépassée par la tribune. Le soir, les patriotes se réunissaient au club où ils retrouvaient leurs orateurs préférés. Au club l'action est incessante, on n'a plus devant soi le raisonneur caché qui présente sa pensée défendue par toutes les ruses du style, mais l'homme qui montre sa poitrine, l'homme haletant sous

l'improvisation, debout sous les regards d'un auditoire grondeur, l'orateur qui précipite son discours en épiaut si quelque apostrophe soudaine n'en détruira pas l'effet; ce sont les cris, les motions suivies de prises d'armes, c'est surtout le bruit, cet amusement des foules. Les journalistes, pour faire accepter leurs idées, durent emprunter la forme déclamatoire qui n'a de puissance que lorsqu'elle est secondée par l'autorité du geste et le jeu de la physionomie, mais qui est générale quand elle doit servir de cadre à des pensées offertes à la méditation. Peut être la liberté de réunion est-elle incompatible avec la liberté de la presse. A cette époque, tous les hommes de talent furent orateurs et il ne resta bientôt dans la presse que la populace littéraire, c'est-à-dire Hébert et Marat, l'hyperbole insensée, les harangues dans le goût des hommes du faubourg, le cynisme. Les révolutionnaires s'habituaient donc à préférer la tribune, et après la fermeture des clubs royalistes, quand les écrivains de ce parti fondèrent près de cent journaux, les républicains s'isolèrent dans quelques assemblées. Au 9 thermidor, beaucoup d'entre eux furent proscrits, et les classes illettrées qui avaient gardé des sentiments de patriotisme effréné aimaient mieux argumenter avec des piques qu'avec des plumes. Il y eut alors dans l'esprit public un apaisement à la faveur duquel les royalistes tentèrent de s'organiser pour le renversement de la République. Sous le Directoire tout leur semblait possible, car la faiblesse de ce gouvernement, qui avait plus de bonnes intentions que de bonnes idées, permettait de tout espérer. On vit jusqu'à cent journaux rédigés par des jeunes gens qui allaient prendre le mot d'ordre chez quelques-unes des belles débauchées de ce temps-là. Une foule d'ambitieux médiocres se jetait dans le journalisme, les uns pour trouver une profession, les autres pour donner carrière à leur dévergondage, quelques-uns seulement par conviction, mais tous pensaient sans grandeur et étaient incapables de dominer les partis et les événements. Comme leur témérité était sans frein elle devint excessive, ils allaient jusqu'à flétrir la Révolution dont ils niaient le principe et, pour rester logique dans leur aveuglement, ils souhaitaient des défaites à la France. Les patriotes indignés répondirent, ils opposèrent la furie républicaine à l'insolence des royalistes, et ils reprirent en 1795 le langage du *Père Duchêne* et de *l'Ami du peuple*. Il y avait tout à craindre pour la nation, à peine échappée au mutisme de l'ancien régime, et surtout pour ces intelligences françaises si impressionnables et si actives. C'est une éducation périlleuse qu'une entière liberté, mais c'est une épreuve où les bons gouvernements se fortifient, car la calom-

nie n'est jamais si dangereuse que la vérité. La presse doit être surveillée dans l'intérêt de son indépendance, mais dès qu'elle devient menaçante elle ne peut être combattue que par elle-même. Si le Directoire avait su choisir quelques hommes de talent, de ces écrivains qui sont l'honneur du journalisme et s'il les avait associés franchement à sa politique, l'opinion se serait fixée auprès de ses guides naturels, les folies des royalistes auraient été prises en pitié, les hurlements des jacobins seraient demeurés sans écho, et plus tard la liberté d'écrire n'aurait pas eu à subir tant de persécutions.

Deux feuilles de cette époque sont restées célèbres. Ce sont la *Quotidienne* et le *Tribun du Peuple*. La *Quotidienne*, journal royaliste, était rédigée par tout un parti, et elle était protégée par une camarilla de frondeurs qui mesuraient les hommes de la Révolution d'après Barras, ce drôle qui croyait être un Trimalcion. Au club de Clichy, dont la *Quotidienne* était l'organe, on ne doutait de rien, ainsi que dans les réunions où tout le monde pense de même et tient pour sensées les illusions de son voisin. Les républicains, rassemblés au Panthéon sous la direction de Babœuf, avaient fondé le *Tribun du Peuple*. Là, du moins, le zèle était sincère, les jacobins, l'arrière-queue de Robespierre, ceux aussi qui avaient autrefois défendu Danton, s'associaient pour protéger la République. Mais Babœuf était faible pour une pareille tâche. Il partageait l'erreur du dix-huitième siècle qui avait pour idéal politique l'organisation des sociétés antiques, et il mêlait à quelques doctrines nouvelles les rêves d'un tribun de l'ancienne Rome. Les Gracques en 1796 ! quelle ignorance des premières notions de la science sociale et des instincts de notre nation. Babœuf fut aussitôt dépassé par une douzaine de fous qui devinrent dangereux, parce que le Directoire n'avait contre eux aucun moyen de répression. Une loi terrible existait, elle punissait de mort quiconque tendait dans ses écrits au rétablissement de la royauté; mais personne n'osait appliquer des mesures faites pour une époque dont on voulait effacer le souvenir. D'ailleurs la Convention avait aboli la peine de mort en matière politique. Il fallait interpréter jésuitiquement la lettre de la loi pour sévir contre Babœuf et contre beaucoup d'autres qui assuraient, de la meilleure foi du monde, qu'ils agissaient dans l'intérêt de la Révolution. La liberté de la presse était donc illimitée et le gouvernement, pour être respecté, allait être obligé d'agir avec violence. Cependant après avoir fait guillotiner Babœuf, on se contenta de prendre quelques mesures de police.

Les hommes du Directoire étaient animés d'intentions excellentes,

ils étaient presque tous honnêtes, ils aimaient la République, ils avaient hérité de la gloire de la Convention et ils voulaient continuer au dehors et à l'intérieur les traditions de la grande assemblée. Mais ils ne comptaient parmi eux personne d'assez fort pour imposer ses idées, ils avaient des rivalités mesquines, ils jouaient à l'avocat au lieu de gouverner, les émigrés et les prêtres rentraient tous les jours, ils formaient un parti groupé autour de Pichegru, un coup d'État devint nécessaire. Ce coup d'État eut lieu le 18 fructidor, et on condamna à la déportation les propriétaires, les éditeurs et les rédacteurs de quarante-deux journaux.

La presse était donc frappée illégalement ; le gouvernement se vengeait plutôt qu'il ne punissait, il était le plus fort et cette action était assez naturelle de sa part puisque entre lui et les journaux il n'existait pas de garanties mutuelles. Nous croyons qu'en de telles circonstances le pouvoir est toujours contraint d'être intolérant ou trop faible. Les personnalités, les jugements téméraires, les indiscretions, il faut que tout soit prévu et prévenu afin qu'on ne soit pas obligé de rien réprimer.

Pendant trois ans le Directoire accumula les fautes. Aux mauvais jours de 1799, pendant les défaites, de nouveaux journaux avaient paru. Chacun d'eux était comme une sape où s'agitait la cohue des ambitions basses. Les jacobins toujours audacieux firent paraître le *Journal des Hommes libres* ; rien n'était épargné : insultes aux gouvernants, propositions folles et des choses bouffonnes, telles que la critique des opérations des armées. De la stratégie d'homme de lettres, n'est-ce pas plaisant ? Fouché proposa un coup de main. On arrêta onze journalistes et on mit les scellés sur leurs presses. Les jacobins crièrent à la tyrannie, on les laissa dire. L'ère militaire allait commencer.

En 1800, Siéyès qui fut chargé de rédiger la Constitution dite de l'an VIII oublia dans ce travail de faire mention de la presse. Était-ce à dessein ? La nation était fatiguée des déportements des journaux ; la presse qu'on avait frappée jusqu'alors était royaliste et le public demeura très-froid devant les mesures du Directoire. Le premier Consul, en homme avisé, commença par supprimer tous les journaux, excepté treize, qu'il tint sous la contrainte d'une législation excessive. Aucun murmure ne s'éleva.

Il y eut du vandalisme en ces répressions. Est-il donc impossible de garder une ligne moyenne entre la licence et l'asservissement ? Je sais qu'il serait ridicule d'accuser un gouvernement de despotisme parce

qu'il châtie un misérable embusqué dans un journal; je sais que si la conscience publique était assez élevée pour mépriser ce qui est méprisable, il n'y aurait pas besoin d'une législation sur les écrits périodiques, mais c'est cette législation nécessaire et juste que les écrivains sérieux ont toujours réclamée. Ils la désirent pour sauvegarder leur indépendance, pour se donner crédit auprès du public, pour garder vis-à-vis du pouvoir une fierté légitime.

Depuis 1800 jusqu'à 1814 la presse française n'eût guère d'autre représentant que le *Moniteur*. Beaumarchais aurait pu écrire : « On m'assure qu'il s'est établi dans Madrid un système sur la vente des productions, etc. » Mallet-Dupan, réfugié à Londres, rédigeait le *Mercurie Britannique*; et quelques numéros franchissant la frontière venaient troubler durement le sommeil des courtisans. Ce journal était tout acquis aux idées anglaises. Mallet admirait la constitution britannique, les deux chambres, la liberté publique, la richesse de cette nation de travailleurs, il croyait à la chimère du gouvernement parfait et répétait, après Voltaire, que le peuple Anglais est le premier du monde. Ces croyances devinrent celles de beaucoup d'hommes éminents, on sacrifia à l'esprit d'imitation, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer le système mal assis de la Restauration. La nation demeura donc, pendant quatorze ans, attachée à un joug de fer, et quand elle se sentit défaillante elle connut ce qu'il en coûte d'adorer la force. C'est alors qu'elle aima la liberté. Mais qui donc l'aurait revendiquée cette liberté; la vertu politique était si faible qu'il fallut toute l'imbécillité des Bourbons pour que l'on songeât seulement à se plaindre.

A la Restauration tous les écrivains distingués se firent journalistes, et, grâce à eux, la presse française devint la première de l'Europe. Le gouvernement s'effraya. Il y avait auprès de Louis XVIII et de Charles X des vieillards qui avaient la naïveté de croire qu'on arrête la Révolution avec des gendarmes. Chaque année de 1815 à 1830 a été marquée par un empiétement de la monarchie sur les droits de la nation, et chaque année, aux chambres et dans la presse, cette monarchie rencontrait devant elle la poignée de factieux qui, suivant l'expression de madame de Staël, pensaient plus haut qu'un fait. Il se trouva des ministres qui révérent de détruire l'imprimerie. On supprimait les journaux, on les écrasait d'amendes et le public payait les amendes. On mettait les écrivains en prison et pour un qui disparaissait il s'en présentait dix. Ce fut un accord singulièrement majestueux que celui de cette génération, dont les premiers pas retentissent encore aujourd'hui, elle était née en pleine révolution française, elle avait vu l'Eu-

rope subjuguée et elle ne s'étonnait de rien, s'indignant seulement de ne pouvoir créer à son aise et de rencontrer sans cesse dans l'art, dans les sciences et dans la politique, une petite troupe de fanatiques, le roi en tête, qui faisaient litière de la France. Toute la lutte fut concentrée à Paris, car la presse départementale n'était rien qu'une ombre, un vain simulacre que la décision d'un préfet faisait disparaître. Déjà les hommes sensés qui n'étaient pas mêlés aux événements pouvaient prédire à coup sûr la chute des Bourbons. Nous n'entrerons pas dans les détails de l'histoire de la presse à cette époque où il y eût tant de procès, tant de journaux condamnés et tant d'effort généreux. Tout le monde en prenait sa part et avec un ensemble si bien combiné, que chaque attaque de la presse contre le gouvernement avait son contre-coup aux chambres. Un procès en telle rencontre c'est un succès, les avocats y deviennent populaires et l'écrivain aime ces occasions publiques de consacrer son talent et son caractère par des témoignages dont l'opinion lui sait gré. La France revenait peu à peu à la vie, elle s'éveillait d'un sommeil de quinze années, et elle contempla pendant quelque temps l'auguste et inepte famille qui s'efforçait d'enrayer la Révolution. Pauvre monarchie ! ses conseillers s'effrayaient de tant de faiblesse. Royer-Collard pensa se faire écouter, il fut traité de jacobin. Austère et dogmatique en politique comme en philosophie, il arrivait à la tribune avec le désintéressement d'un esprit sincère et l'autorité d'un homme de bien. Peine perdue, effort inutile, le vieux roi était sourd. Chateaubriand ne fut pas plus heureux ; cependant malgré la plus dure des législations la presse avançait toujours, plus forte que la Congrégation, plus éloquente que les amis du roi, plus irrésistible que la violence militaire. Combattre pour la liberté de la presse, c'était combattre pour le droit éternel, pour le dogme des temps modernes, le libre rayonnement de l'individu et de la société, l'extinction du paupérisme. Cause juste et souveraine ! si grande qu'elle rend jeunes même ses défenseurs les plus vieux.

On ne détruit pas les idées à coup de canon, dit un jour Napoléon, on n'empêche pas non plus la marche d'une société par des ordonnances, surtout quand cette société est conduite par les hommes les plus remarquables du dix-neuvième siècle. Quand elle compte parmi ses journalistes des historiens, de grands critiques, des poètes, d'éminents économistes, enfin la fleur de la France. Dès 1827 la révolution était possible, il fallut pour l'amener la faute de juillet 1830, les ordonnances du roi.

Les Bourbons étaient chassés mais la France avait pris goût aux jour-

noux. Qu'allait être le gouvernement sous cet homme nouveau dont on vantait partout l'habileté bonnasse? Ce diplomate qui savait le fin du fin, qui était rusé comme un préfet de police, qui avait sauté prestement pardessus la guillotine, et qui avait eu l'art de rester populaire malgré son nom de Bourbon? Louis-Philippe eut un instant de libéralisme paternel, il pleurait d'attendrissement en admirant la modération de ses chers camarades, ses enfants. La poule au pot sera désormais une vérité! O le beau temps des fontaines vineuses et des poignées de main! Lafayette s'étonnait en regardant ce bon roi. Les gens d'esprit se ruaient aux fonctions; quelques indifférents ricanèrent devant cette feinte harmonie. Ils savaient que penser. La monarchie de 1830 s'aperçut bientôt qu'elle aurait la presse contre elle. Il fallait ou se lancer dans une voie révolutionnaire ou se maintenir dans un équilibre dangereux, et le roi n'était pas assez jeune pour entraîner la France. La presse fut resserrée par des lois sévères et les journalistes de l'école de la Restauration continuèrent à guerroyer. Le progrès n'attend jamais; quand un gouvernement ne va pas assez vite, il l'emporte. Dans les luttes politiques il y a toujours une raison cachée et un prétexte. Sous Louis-Philippe la raison cachée c'était le droit de suffrage, l'émanicipation des producteurs, la liberté; le prétexte était la plus petite chose qu'on pouvait surprendre, un discours, une loi insignifiante; de là les tiraillements de ce gouvernement qui n'eut jamais assez de franchise pour faire acte de rigueur. Il se laissait arracher les réformes, il chicanait, faisait une guerre misérable à la nation et pouvait dès lors tomber sous les coups de mille ambitieux, Mirabeau de couloir, parleurs intarissables, gens qui se servent d'un journal comme d'un canon rayé. Quand la destinée d'un gouvernement dépend d'un premier-Paris l'heure de la chute est proche. Louis-Philippe ne sut rien voir, il prit l'opposition pour du tapage et les conseils pour des insultes. A côté des grands journaux une seconde presse naissait. D'abord cachée et sans importance, elle s'accrut peu à peu et se fit un public dans les classes pauvres. Ses journalistes, appartenant aux nouvelles écoles socialistes, s'occupaient surtout de propager les doctrines de quelques philosophes et ne faisaient qu'une opposition peu bruyante. C'est cette presse qui a instruit les ouvriers, qui les a initiés à la science sociale et qui les a rendus mûrs pour la révolution de février. Le gouvernement n'aperçut pas ces convertisseurs paisibles qui lui ont été plus funestes que les brillants polémistes, il dédaigna ces écrivains dont le mérite littéraire était mince, mais dont les convictions étaient fortes; de tels hommes sont bien plus redoutables que



les plus fins maîtres du style, car dans leur manière de combattre ils ne laissent rien au hasard et frappent lentement et sûrement.

Nous arrêtons ici cette rapide esquisse. Remarquons que depuis quarante ans chaque mouvement de l'esprit public a laissé son empreinte dans le journalisme. La littérature a créé le feuilleton, cette lice où les poètes et les humoristes font chaque jour assaut de talent. La vénérable critique, jusqu'alors cachée dans de durs in-folios, est venue causer avec le lecteur, on a réalisé le mot de la Bruyère: « C'est créer que de rencontrer heureusement sur les petits sujets » Petits? pas toujours. N'est-ce pas en feuilletons que l'art contemporain a été expliqué au public? On y rêve avec le musicien, on sculpte avec le statuaire, on pense en compagnie de l'écrivain qui publie son premier ouvrage; enfin l'on y trouve assez de philosophie folâtre, assez d'esprit rare et fin pour qu'on s'attache à ces lectures si fortifiantes sous leur frivolité. Les romanciers ayant dans le journal un livre à cent mille éditions, sont venus tour à tour y jeter leurs fantaisies, enfin, depuis peu, la science elle-même daigne s'humaniser. La prudence s'est évanouie devant les Arago, les Babinet, les Littré et tant d'autres que je devrais nommer. Quelques audacieux ont pensé qu'en devenant populaire la vérité peut rester digne et que le mandarinat scientifique n'est qu'un préjugé. Aussi l'on s'est mis à l'œuvre et l'on est parvenu à écrire facilement sur les sujets les plus ardens, tour de force qui n'est peut-être possible que dans la langue française. L'esprit qui entre partout a courtoisé les muses revêches, les plaisanteries ont fait accepter les axiomes, et l'on a discouru sur les problèmes de la science avec autant de bon goût que Micromégas parlant aux mites philosophiques. Admirez la puissance du talent, les productions des faiseurs à gages ont été abandonnées pour un feuilleton de M. Figuié, pour une dissertation de M. V. Meunier, pour une demi-page de M. Babinet; et tel qui n'aperçoit dans ces travaux qu'une flatterie au goût du public y découvrira bientôt les éléments d'une révolution industrielle, agricole et commerciale.

Ce que nous aurions voulu montrer, c'est la perfection successive du journalisme. De plus en plus les écrivains se forment, par de longs travaux, à controverser toute question, leurs connaissances sont plus étendues et plus profondes, leur polémique est plus digne, leur caractère plus respecté. Quelqu'un, à propos de journalisme, a jeté le mot de « livrée banale. » J'avoue que je n'en sens pas la portée. Banale? parce que de plus en plus on évite d'être paradoxal, mais c'est par déférence envers soi-même et envers le public; parce que



souvent on reprend les mêmes arguments et qu'on récrit les mêmes phrases ? C'est affaire personnelle, œuvre d'écrivain, pur métier. Veut-on dire que c'est une fonction facile à remplir ? On se trompe. Rien n'est plus pénible, et rien n'est plus ingrat, car la matière est aride et elle est immense, l'erreur y touche constamment la vérité. Cette accusation de banalité n'a donc rien de solide. Si l'on reproche à la presse les excès qu'elle peut commettre c'est différent. Mais elle a versé tant de lumière sur le monde qu'il serait mesquin de n'avoir pas pour elle une reconnaissance infinie.

EUGÈNE DEBRIGES.

---

# POÉSIES

---

## La Fleur du Printemps.

—

Matin gracieux de l'année,  
Le *Renouveau*, le vert printemps,  
L'aube d'une belle journée,  
Le rire aux lèvres de vingt ans.

— Le printemps est venu : la plaine  
S'éveille à son souffle attiédi,  
Sous sa vivifiante haleine  
Les bocages ont reverdi.

Et, dénouant sa tresse blonde,  
Semant les trésors de son sein,  
Il ramène à la terre, à l'onde,  
Des plaisirs le joyeux essaim.

Le mois que chérit sa tendresse,  
Son mois favori, c'est avril ;  
Où bouton, que zéphir caresse,  
Se livre aux baisers sans péril.

Avril, c'est la troupe éveillée,  
Libre enfin, des joyeux pinsons,  
Sous la neuve et frêle feuillée  
— Nid d'amour et nid de chansons ! —

Et la fleur d'avril préférée,  
Qui jonche les bois et les prés,  
Et fait leur robe mordorée  
Aux reflets pourprés, diaprés.

C'est toi, fleurette joliette,  
Unissant à douce senteur  
— Suave et simple violette, —  
L'attrait virginal, enchanteur.

DAVID DIDIER.

---

Elle aura quinze ans.

Elle aura quinze ans, quand viendront les prunes;  
Elle ne sait pas qu'elle aura quinze ans,  
Qu'elle a des yeux bleus et des tresses brunes,  
Qu'elle a des yeux bleus, profonds et charmants,  
A désespérer un millier d'amants.

A de grands objets elle est occupée;  
Elle rit toujours, et pleure souvent;  
Elle parle bas avec sa poupée,  
Chante un grand cantique au saint du couvent;  
Elle a peur, la nuit, quand il fait du vent.

Sa mère la gronde : elle fait la moue,  
Et cache ses yeux sous son tablier ;  
A trois grands cousins elle tend la joue,  
Et, pour prendre un nid au vieux peuplier,  
Grimpe sur leur dos, comme un écolier.

Oh ! pour ton érin quelle perle fine,  
Bel adolescent, qui viendras demain  
Rvéler la vie à cette gamine,  
L'asseoir, toute émue, au bord du chemin,  
Et faire trembler ses doigts dans ta main !

Elle aura quinze ans, quand viendront les prunes,  
Elle ne sait pas qu'elle aura quinze ans,  
Qu'elle a des yeux bleus et des tresses brunes,  
Qu'elle a des yeux bleus, profonds et charmants,  
A désespérer un millier d'amants.

CHARLES DEFODON.

---

# REVUE DE LA SEMAINE

---

## REVUE DES SCIENCES

LA CHALEUR CENTRALE DU GLOBE — MOUVEMENTS DE L'ÉCORCE TERRESTRE —  
CLASSIFICATION DE M. VÉSIAN.

**GÉOLOGIE.—Physique du globe terrestre.**—La Terre était primitivement une masse fluide dont les diverses parties, par attraction mutuelle, tendaient à prendre la forme d'une sphère; c'est ainsi que les gouttes de pluie et les gouttes de plomb fondu adoptent en tombant la forme sphérique. Mais animée d'un mouvement de rotation autour d'un axe, la sphère terrestre a dû s'aplatir aux extrémités de cet axe, en raison de la force centrifuge développée par le mouvement de rotation et dont l'effet est de chasser les molécules vers les points les plus éloignés de cet axe, vers les grands cercles, vers l'équateur. Cette forme de sphère aplatie aux pôles et renflée vers l'équateur a été déterminée par Newton qui, à l'aide de considérations purement théoriques, en avait approximativement fixé la valeur. C'est là l'une des plus remarquables découvertes de l'esprit humain, privé de l'observation directe. Mais la Terre s'est refroidie, et comme toute masse gazeuse qui se refroidit elle a successivement et partiellement passé à l'état liquide, puis à l'état solide; quelles sont les causes de ce refroidissement? C'est là l'une des questions d'origine que la science laisse sans réponse; et d'ailleurs n'est-ce pas

l'un des traits du génie humain, d'ignorer les causes sur lesquelles il ne saurait avoir d'influence? Poser la question : *Pourquoi la Terre se refroidit-elle? C'est demander, au fond : Pourquoi vivons-nous? Pourquoi respirons-nous? Pourquoi mourrons-nous? Où allons-nous?* etc.; c'est sortir du domaine où l'esprit humain a quelque certitude et quelque autorité, c'est faire de la *métaphysique*. Or, Voltaire a dit, à peu près : quand quelqu'un qui ne sait ce qu'il dit, dit quelque chose à quelqu'un qui ne le comprend pas, cela s'appelle faire de la *métaphysique*.

N'en faisons pas, si c'est possible, et considérons comme lois immanentes, ayant leurs raisons d'être en soi, les phénomènes de liquéfaction et de solidification du globe terrestre. — Quoiqu'il en soit, d'ailleurs, on sait que la solidification de la Terre n'est pas complète et que l'intérieur de notre globe est encore actuellement à l'état fluide ou gazeux, alors que nous en voyons la surface partagée entre l'élément liquide et l'élément solide dans le rapport de 270 à 100. — Mais la surface, l'écorce terrestre n'ayant guère qu'une épaisseur de 11 ou 13 lieues, le rayon terrestre étant de plus de 1,600 lieues kilométriques, il s'en faut que cette écorce offre une résistance suffisante aux vapeurs élastiques de l'intérieur pour n'être pas constamment ébranlée; — si l'on pouvait avoir chaque jour des nouvelles des différents points de la surface terrestre on obtiendrait bientôt la démonstration expérimentale de cette opinion.

D'ailleurs il n'y a plus de contestations possibles sur l'état primitif du globe et sur la température propre du centre terrestre depuis que les physiciens ont soumis ces théories au contrôle des faits. Or, depuis Descartes et Leibnitz, Fourier, Arago et M. Cordier ont démontré par l'observation que la température du globe croissait avec la profondeur; cet accroissement ne suit point partout les mêmes lois; tandis que dans certaines régions il est d'un degré pour 13 mètres, il n'est ailleurs d'un degré que pour 36 mètres; d'ailleurs l'accroissement de chaleur augmente avec la profondeur, mais en supposant que cet accroissement reste constant, on arrive à une quantité de chaleur qui dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir, c'est-à-dire, d'après M. Brothier, à près de 200 mille degrés pour le centre du globe.

M. Cordier a établi que, très-vraisemblablement, l'état de liquéfaction ignée doit commencer un peu au delà d'une profondeur de 100 kilomètres.

C'est à cette chaleur centrale du globe que sont dues les aspérités de sa surface; les mouvements de la masse gazeuse interne se reproduisent à l'extérieur et déterminent les reliefs des continents, le lit des mers, la forme des montagnes; rien n'est mieux constaté. Mais là ne s'est point arrêté l'essor du génie scientifique, nos lecteurs savent que l'on a déterminé pour presque toutes formations géologiques l'époque de leur origine, les causes de leur production, les modifications qu'elles ont amenées, etc. Quelques-uns vont même plus loin et prédisent pour une époque relativement prochaine, un déplacement de l'axe du globe qui amènera de nouvelles catastrophes. Mais déjà nous avons compris un trop grand nombre de phénomènes.

nes dans cet aventureux coup-d'œil que nous venons de jeter sur la terre. Il est temps de restreindre nos aperçus.

L'augmentation graduelle de la chaleur du globe de la surface au centre, disions-nous, rend compte à la fois des tremblements de terre, des soulèvements successifs des continents et des chaînes de montagne et des éruptions volcaniques; c'est par un prodigieux effort d'intelligence que dans les temps modernes la science a pu rattacher à une seule conception, celle de la réaction que l'intérieur d'une planète exerce contre les couches extérieures (Humboldt), des phénomènes qui ne trouvaient autrefois d'explications que dans de vaines hypothèses.

M. Vésian vient de faire à l'Académie des sciences une importante communication sur les mouvements généraux de l'écorce terrestre. C'est là un très-heureux essai de classification de ces mouvements qui jusqu'à présent n'ont été distingués, pensons-nous, que par leurs directions et non par un ensemble de caractères génériques et spécifiques.

M. Vésian reconnaît trois classes de mouvements :

1° *Mouvements séismiques* ou vibratoires donnant lieu aux tremblements de terre et consistant en des oscillations verticales, horizontales ou circulaires, violentes, instantanées.

C'est à la suite d'une action verticale de bas en haut qu'en 1797, à Riobamba, les cadavres d'un grand nombre d'habitants furent lancés sur une colline dont la hauteur est de plusieurs centaines de pieds. Les secousses circulaires produisent de singuliers effets : des murs ont été retournés sans être renversés, des allées rectilignes ont été courbées. Humboldt rapporte que, levant le plan des ruines de Riobamba, on lui montra une place où, au milieu des décombres d'une maison, on avait trouvé tous les meubles d'une autre demeure; — il paraît, contrairement à la croyance vulgaire, que ces phénomènes ne sont précédés d'aucune modification de l'atmosphère, ni de la température, ni même, ce qui est plus étrange, de l'aiguille aimantée.

L'intensité et la nature des bruits qui accompagnent les tremblements de terre sont extrêmement variables; au Mexique et au Pérou, on entendit des bruits formidables sur d'immenses étendues de territoire, à une distance comparable à celle du Vésuve au nord de la France.

2° *Mouvements affectant des surfaces plus ou moins étendues et se produisant avec une lenteur telle, que pour en reconnaître l'existence il faut rechercher quelle a été la distribution des mers pendant les temps géologiques; ces mouvements, qui sont la manifestation de mouvements correspondants dans l'intérieur du globe, sont au nombre de trois. A. mouvements ondulatoires, soulevant ou abaissant une même région de peu d'étendue. B. mouvements oscillatoires, se distinguant du précédent en ce qu'il agit pendant un temps plus prolongé et qu'il affecte des contrées plus vastes. C. mouvements d'intumescence, présidant à l'édification des masses continentales et se distinguant des précédents par la persistance avec laquelle il*

C'est à ces différentes formes de mouvements, sans doute, qu'il faut rapporter l'inégalité des surfaces comparatives de la terre ferme et de la mer qui, ainsi que nous l'avons dit, sont dans le rapport de 100, pour l'élément solide, à 270, pour l'élément liquide (Rigaud); c'est-à-dire que l'eau recouvre plus des trois quarts de la surface du globe. Léopold de Buch a constaté, dans son *Voyage en Norwège et en Suède*, que toute la côte suédoise et finlandaise s'élève progressivement de 1 à 3 mètres par siècle, tandis que la Suède méridionale s'affaisse. Aussi Humboldt avoue-t-il que si ce mouvement d'élévation de la côte orientale de la péninsule scandinave est uniforme, dans 12 mille ans les parties du fond de la mer voisine de ce littoral et couvertes actuellement de 50 brasses d'eau, commenceront à émerger et deviendront terre ferme.

Les périodes irrégulières de soulèvement et d'abaissement de la mer Caspienne dépendent également de ces lentes oscillations, indépendantes de tout tremblement de terre proprement dit.

D'un autre côté l'affaissement du lit des mers et des chaînes de montagne due aux mêmes causes, déterminent des changements non moins importants dans la configuration du sol. Les rives du Groënland, le détroit de Messine et les côtes du Portugal s'affaissent notablement. M. Léon Brothier rapporte que l'on trouve en Sardaigne, sur des collines élevées, des traces d'une industrie avancée, recouvertes de coquilles semblables à celles qui vivent dans la mer voisine, ce qui est l'indice évident d'un soulèvement et d'un affaissement antérieurs au soulèvement actuel.

Humboldt et M. Boussingault ont mesuré à trente ans d'intervalle, les différents sommets des Andes, et les hauteurs trouvées par le second sont toutes inférieures à celles qui ont été trouvées par le premier de ces observateurs. L'étendue de la zone occupée par les neiges perpétuelles a sensiblement diminué, et toutes les causes d'erreurs ayant été soigneusement éliminées, cette double observation prouve l'affaissement de la chaîne des Andes.

Chacun sait que l'Isthme de Suez n'a pas toujours existé et que la Méditerranée et la mer Rouge communiquaient autrefois librement; d'un autre côté la Grande-Bretagne était réunie au continent français par la terre ferme.

Ces divers mouvements se rapportent à la classe de ceux que M. Vésian désigne sous les dénominations d'*ondulatoires*, d'*oscillatoires* et d'*intumescence*.

3<sup>o</sup> Enfin sous le nom de *mouvements orogéniques*, M. Vésian désigne ceux dont l'action se concentrant sur des lignes et non plus sur des surfaces et se produisant d'une manière brusque et énergique, ont la propriété de fracturer l'écorce terrestre et de soulever des chaînes de montagne; tandis que les mouvements précédents se produisent avec lenteur pendant toute la durée d'une période géologique, le mouvement orogénique n'intervient qu'à certains intervalles pour marquer la fin d'une époque et le commencement de la suivante.

Le soulèvement de la chaîne des Andes, dans l'Amérique méridionale, a



été le grand mouvement orogénique qui a déterminé la forme générale de la surface terrestre actuelle. Cette grande conception, que l'on peut mettre en parallèle avec celles des Képler, des Newton, des Bichat et des A. Comte, est due à M. Élie de Beaumont ; sans doute le continent américain a subitement émergé du milieu des eaux, et faisant refluer l'Océan sur l'ancien monde, a causé cette inondation subite et passagère que l'on retrouve indiquée à une date presque uniforme, sous le nom de *déluge*, dans les annales de tous les peuples ; à des époques différentes, des soulèvements dont l'âge relatif est parfaitement indiqué par les directions des couches géologiques, ont déterminé la configuration actuelle du sol. On compte en Europe douze systèmes et en France, cinq centres de soulèvements qui sont : le plateau central et les massifs breton, vosgien, alpin et pyrénéen.

Tels sont les mouvements de l'écorce du globe, dont nous avons cru devoir donner un très-rapide aperçu pour expliquer la classification de M. Vesian, qui sera d'un grand secours pour l'étude des phénomènes géologiques.

Et maintenant est-il utile de répondre à la question que sans doute bien des lecteurs se sont faite : les révolutions du globe, les catastrophes orogéniques sont-elles terminées, ou bien avons-nous encore à redouter quelque violente perturbation de l'écorce terrestre ? Laissons répondre l'illustre A. de Humboldt. « Rien ne nous garantit que les puissances plutoniques n'ajouteront, point, dans le cours des siècles à venir, de nouveaux systèmes de montagnes à ceux qu'elles ont déjà produits et dont E. de Beaumont a si bien déterminé les âges relatifs. Quelle cause, en effet, aurait pu faire perdre à l'écorce terrestre la faculté de se rider sous l'influence des actions souterraines ? Lorsqu'on voit dans les Alpes et dans les Andes, qui comptent parmi les systèmes les plus récents, des colosses comme le Mont-Blanc et le Mont-Rose, comme le Sorata, l'Illimani et le Chimborazo, serait-il permis d'admettre que les puissances souterraines qui soulevèrent les colosses suivissent une période décroissante ? qu'elles en fussent à leur dernier effort ? Tous les phénomènes géognostiques révèlent des alternatives d'activité et de repos. Le repos dont nous jouissons n'est qu'apparent. Les tremblements de terre qui ébranlent indifféremment tous les genres de terrain, sous toutes les zones, la Suède qui monte sans cesse, l'apparition subite de nouvelles îles d'éruption ne prouvent guère que l'intérieur de notre planète soit parvenue au repos définitif. » (*Cosmos*, T. I.)

D<sup>r</sup> EUGÈNE DALLY.

---

## REVUE MUSICALE

### I

Le peuple de 89 comprit, avec un admirable instinct, que les constitutions et les lois ne seraient que des mots tant que le falte en pierre resterait debout. Aussi sa première victoire fut la prise de la Bastille, qu'il brisa et renversa en un jour. La haine que portèrent les révolutionnaires aux châteaux de la Loire, quelques tristes qu'en aient été les résultats pour les archéologues et les artistes, fut moins sauvage et moins irréfléchie qu'on a bien voulu le dire. Ils savaient qu'en dépit de la nuit de Versailles, la noblesse restait debout tant que le donjon subsistait. La pierre est parfois une conseillère que l'on écoute. De vigoureux esprits, devenus chrétiens dans la chapelle obscure de Jérusalem, sont retombés catholiques au milieu des splendeurs de la Rome papale, et, pour parler enfin musique, si M. Gueymard renonce à bien chanter pour chanter bien fort, nous en rejettons volontiers la faute sur l'Opéra, cette Bastille de la tradition, qui, pour avoir parfois défendu l'art, l'a souvent emprisonné.

Elle va disparaître la vieille salle, si rapidement construite, née en quelques semaines d'un royal caprice. Tout nous fait espérer que nous n'aurons pas à la regretter. L'Opéra nouveau, précédé d'une belle avenue, partie du Théâtre Français, aura sa façade principale sur le boulevard, et sera de tous côtés isolé des maisons voisines. Les constructions qui viendront aux alentours sont soumises à un plan uniforme, mesure que nous approuvons de toutes nos forces. Le bon sens moderne a fait justice de ce rêve de liberté absolue, qui n'est pas la vraie liberté. Nous ne voulons pas plus d'échoppes sur nos promenades que nous ne tolérons de cyniques Diogènes dans nos salons. Nous regrettons seulement que le plan des maisons nouvelles soit plutôt conçu dans ces habitudes étroites des propriétaires que dans un esprit monumental. L'ornementation diminue avec le prix du loyer. Au premier étage, des colonnes; au second, des filets et des astragales; à la mansarde, rien que le mur nu; cela est contraire à toutes les idées architecturales, qui veulent dans les parties que l'on voit de près, des ornements sobres et d'une exécution achevée, et réservent pour les étages supérieurs les efflorescences de pierre les plus vigoureuses. Pour qu'un monument soit en proportion, il faut même exagérer l'ornementation de la frise et des mansardes, absolument comme on exagère la tête d'une statue colossale. Il est facile de remédier à cet oubli, qui nous

d'ornement, et d'ajouter aux mansardes quelques fleurs de pierre que l'on fera payer aux locataires du premier étage.

Quant à la salle elle-même, nous n'en pouvons parler encore, le plan exposé à la mairie de la rue Drouot n'en donnant ni la façade, ni la coupe, et ne retraçant que l'emplacement. Pour nous, nous serions heureux de retrouver, avec quelques modifications de détail, la même coupe de salle au nouvel Opéra qu'à l'ancien. Les théâtres italiens, entièrement en loges, sans amphithéâtres ni avant-scènes, ont l'immense inconvénient de paraître trop élevés. Nos théâtres, pour la plupart, superposent des rangs de stalles sur le parterre; ce qui est d'un fort vilain effet et diminue la salle. La disposition en gradins des stalles d'amphithéâtre à l'Opéra, est d'une bonne combinaison, qui diminue la hauteur apparente des loges sans retrécir la salle.

Ce qui manque à l'Opéra actuel, ce qui manque à presque tous les théâtres de Paris, ce sont des issues. Partout à peu près on retrouve la même combinaison, qui fait aboutir dans un seul corridor le public des loges et celui du parterre. Outre l'ennui pour des femmes en toilette de se trouver en contact avec des hommes en général plus pressés que galants, cette concentration en un corridor, nécessairement trop étroit, de la foule sortant de plusieurs issues, présente un danger très réel en cas d'incendie. Pour y obvier, un architecte, dont je regrette d'ignorer le nom, a présenté un projet ingénieux, qui consiste à donner une porte de sortie distincte à chaque étage du théâtre. Nous espérons que ce projet sera sérieusement étudié.

Sitôt la nouvelle salle prête, l'Opéra fera son déménagement; ce ne sera pas petite chose: armes, décors, costumes, trucs, remplissent de vastes magasins. L'administration pourra bien oublier quelques décors surannés; elle ne fera pas mal de perdre en route les stalles trop étroites et trop dures, les petits tabourets dont elle obstrue les passages, dans un esprit trop intéressé; elle laissera tomber à tout jamais dans le trajet le sixième fauteuil des loges à cinq places. M. Bonnehée abandonnera rue Lepelletier le tremblement de sa voix qui rappelle la course d'un fiacre sur un pavé inégal. M. Gueymard enveloppera dans son costume de Pierre de Médicis la partition de M. Pontatowski, et oubliera soigneusement le tout en quelque coin, avec ce que sa voix a d'excessif et de dur. Le chef d'orchestre jettera sous son pupitre les feuillets incomplets de la *Lucie* et se procurera une partition neuve, avec la vraie mesure. Aussi le public, enchanté de tant de merveilles, reviendra à l'Opéra, et, si faire se peut, renverra la claque au cabaret.

## II

Les Italiens ont clôturé et fini par un succès éclatant, grâce à *Temberlick*, une saison assez pauvre. Malgré *Don Giovanni* et *Poliuto*, deux parti-

titious que le public viendra toujours entendre malgré une assez bonne troupe, heureusement complétée par Merly, la campagne à manqué d'ensemble. Le directeur a abusé des indispositions pour multiplier les représentations fragmentées, comme celle de la semaine dernière, où l'on a joué deux actes de *Rigoletto*, un duo d'*Othello* et un air de la *Somnambula*, détaillé avec une rare distinction par mademoiselle Battu. Nous ne parlons pas de l'air d'entrée de *Figaro*, que M. Badiali a dansé plus que chanté. Le tort de l'administration, et, il faut le dire, celui du public, est de croire que les grands chanteurs gagnent à être entendus dans deux ou trois morceaux d'effets opposés. Cela est bon pour les badauds qui veulent connaître un *ut* de poitrine ou un *ut dièse*, et qui s'en vont satisfaits d'une note heureuse. Ce que les amateurs de l'art apprécient bien plus, c'est la manière dont un rôle est compris par un acteur. Temberlick gagne à être ainsi jugé, et la création de *Poliuto* lui fait plus d'honneur dans son ensemble que les notes exceptionnelles qu'il lance avec beaucoup de puissance dans la stretta du duo d'*Othello*.

### III

Le *Causeur* ne pouvant rendre compte des ouvrages que quelque temps après leur apparition, nous oublions volontiers ceux qui ne sont qu'un accident sans portée. Aussi nous ne rendrons pas compte du *Château-Trompette*. M. Paul de Saint-Victor a brillamment jugé ce petit opéra, par un petit homme. Le héros est à l'eau de Portugal et la musique à l'eau de rose. Nous aimons mieux nous occuper du livre de M. Aubryet, dont nous avons dit un mot à l'occasion de Mozart, et du styl prétendu Louis XVI. *Les Jugements nouveaux* ont plus d'audace dans la forme et dans le titre que dans le fonds. Car presque toutes les opinions de M. Aubryet ont cours dans le monde, et bien avant lui, MM. Scudo, Blaze et autres, avaient blâmé vertement le faux genre populaire d'Adam, ou avaient appelé Donizetti le poète de la passion, Weber le poète de la nature; Rossini est depuis longtemps un païen, de notoriété publique. Ce que nous devons à M. Aubryet, c'est d'avoir nettement établi ces opinions dans une forme bizarre parfois, parfois heureuse, propre à frapper le public. A ce titre, *l'étude sur Rossini* est un vrai chef-d'œuvre. « Pour Rossini, composer n'est pas aimer, prier, souffrir, se résigner, compatir s'élever. Composer, c'est rayonner et jouir. » Partant de cette définition du talent de Rossini, M. Aubryet classe les génies du nord parmi ceux qui souffrent et pensent, les génies du midi parmi ceux qui jouissent et rayonnent. Cette classification nous paraît plus exacte appliquée aux génies anciens et aux génies modernes, quoiqu'il y ait encore bien des restrictions à faire, quand M. Aubryet s'écrie : « Près de l'univers de Shakespeare, qu'est-ce que le petit monde de Sophocle et d'Homère ? Un monotone oasis de demi-dieux. »

Mais comment M. Aubryet, après ses admirations pour la musique qui

pense et qui souffre; peut-il appeler M. Verdi le plus grand compositeur moderne ?

Il y a d'ailleurs quelques inconséquences dans les *Jugements nouveaux*. Après s'être moqué de M. Prudhomme, la synthèse de la sottise, M. Aubryet lui emprunte, pour parler philosophie, ses plus habituels arguments. Il refait en prose le dialogue pitoyable de Durand et Dupont, cette page de plates plaisanteries de clubs que l'avenir rayera des œuvres de Musset. Il a contre les panthéistes, contre tous les philosophes modernes, surtout contre les athées, de risibles colères. Il les accuse de préférer le percolateur à saint Bernard, et renouvelle Jérôme Paturot dans ses plus laides pages. M. Aubryet qui a du talent, devrait laisser à son patron, M. d'Aurevilly, ces faciles succès, et ces attaques réputées plaisantes contre la philosophie, qui mettent presque toujours à nu chez leur auteur l'ignorance ou la mauvaise foi. M. Aubryet a été mieux inspiré quand il a réclamé pour les critiques une part de gloire : mais peut-être a-t-il été trop loin quand il parle de Molière, génie exceptionnellement philosophique, et aux créations duquel la critique a eu peu à ajouter, ayant assez à faire d'admirer.

#### IV

Nous avons sous les yeux un livre curieux du savant professeur, M. Elwart. (*Histoire de la société des Concerts du Conservatoire impériale de Musique.*) Après une entrée en matière où la musique est exaltée avec un enthousiasme qui rappelle un peu le maître d'armes de M. Jourdain, mais que nous ne nous sentons pas la force de blâmer, M. Elwart esquisse une rapide histoire de la musique. Il rappelle le commencement, l'origine de la gamme, la tonalité fixée par Monte-Verde, et suit les progrès de l'orchestre jusqu'à nos jours. Il exalte surtout la forme symphonique que nous lui reprocherons de resserrer trop dans les règles étroites des premiers maîtres. Enfin il dit un peu de mal du temps présent et se plaint de l'absence de la belle musique d'église. L'art abandonne le catholicisme, comme il a abandonné le paganisme à sa mort. Le reste de l'ouvrage est consacré à l'histoire du Conservatoire, au programme des concerts depuis leur origine, (1820), au nom des exécutants, enfin à une biographie d'Habeneck aîné, le persévérant chef d'orchestre, et à quelques lettres sur Beethoven, pleines d'enthousiasme et de curieux renseignements, entr'autres le catalogue de l'œuvre du maître allemand. Le livre de M. Elwart a sa place dans toutes les bibliothèques d'amateurs de musique. C'est un excellent recueil de documents d'où sort plus d'une leçon.

HENRY FOUQUIER.

---

## LA PHRÉNOLOGIE

### A PROPOS DE DEUX SÉANCES PUBLIQUES DU DOCTEUR CASTLE.

Encore la phrénologie ! Mais à quoi bon ? M. Flourens a dressé lui-même l'extract mortuaire de la Phrénologie.

— Vraiment ?.. C'est singulier : je l'ai rencontrée hier, et qui se portait on ne peut mieux ! Savez-vous qu'il est cruel de confier l'emploi de médecin des morts à des gens si expéditifs ? Du reste, voilà plusieurs fois que pareil fait se produit sous mes yeux ; je me déferai à l'avenir du Conservatoire, de l'Académie et de quelques autres Sociétés savantes.

— Plaisanterie à part, monsieur, vous conviendrez avec moi que la Phrénologie n'est pas encore une science positive et, par suite, qu'elle ne vaut pas la peine...

— Que des hommes sérieux s'en occupent... Je connais ce déraisonnement là ! Mais, monsieur, avant d'être positive, la science la plus positive n'était pas encore positive, et, si des hommes sérieux ne s'en étaient pas occupés, elle ne serait jamais devenue positive. Vous tâchez, comme moi, d'être un homme sérieux : occupons-nous ensemble un quart-d'heure de la Phrénologie ; il est probable que les circonstances ne nous permettront pas de lui être d'un grand secours, mais peut-être pourrons-nous, pour nous mêmes et pour nos amis, nous en faire une idée juste, et nous n'aurons pas perdu notre quart-d'heure.

Permettez-moi de vous résumer d'abord en quelques mots ce que j'ai lu et ce que j'ai vu à ce sujet.

Gall est né en 1758, dans le grand-duché de Bade. Jeune encore, il remarqua que les facultés de l'esprit sont indiquées par des configurations particulières de la tête. Abandonnant d'ailleurs toute idée préconçue, il se livra entièrement à l'observation de la nature. A Vienne, où il pratiquait la médecine, Gall visita les établissements d'aliénés, les prisons, les écoles, les cours, les collèges, les palais de justice ; et partout où il entendait parler d'un homme remarquable, à quelque titre que ce fût, il observait et notait le développement de sa tête. Il étudia ensuite l'anatomie de la matière cérébrale, et toutes les fois qu'un individu dont il avait observé la tête venait à mourir, il faisait tout son possible pour disséquer le cerveau : généralement, il trouvait pour la masse nerveuse couverte par la dure-mère une forme correspondante à celle du crâne. Gall fit en outre une collection nombreuse de portraits, de crânes d'hommes et d'animaux, de têtes moulées en plâtre des personnages connus autour de lui par quelque faculté ou quelque pen-

chant extraordinaire. Son but était, comme il le formula lui-même, de déterminer les fonctions du cerveau en général et celles de ses parties diverses en particulier; de prouver que l'on peut reconnaître différentes dispositions et inclinations par les protubérances ou les dépressions qui se trouvent sur la tête et sur le crâne, et de présenter d'une manière claire les plus importantes vérités et conséquences qui en découlent pour l'art médical, pour la morale, pour l'éducation, pour la législation, etc., et généralement pour la connaissance plus approfondie de l'homme.

Gall fit des cours publics, et rapidement ses auditeurs se transformèrent en élèves. Le plus distingué fut Spürzheim qui devint plus tard son collaborateur. L'autorité ayant interdit les cours de Gall sous prétexte que sa doctrine tendait au matérialisme, il quitta Vienne, parcourut trois ans le nord de l'Europe et vint s'établir à Paris en 1807. Là, il fit encore un grand nombre d'élèves qui publièrent des articles de polémique et d'exposition, donna son grand ouvrage en 1809, et mourut en 1828, léguant son crâne à une collection phrénologique.

Gall n'était rien moins qu'un rêveur. « Si les métaphysiciens, disait-il souvent, s'emparent un jour de nos principes physiologiques, ils raisonneront de telle sorte que la physiologie du cerveau deviendra encore entre leurs mains un galimatias inintelligible. » Je vous engage à lire un passage de son livre qui vous donnera une excellente critique de ces mêmes métaphysiciens et qui vous montrera en même temps combien Gall était un homme positif :

« D'après Aristote, l'âme de l'homme a des facultés qui lui sont communes avec les animaux : la sensibilité, l'appétit, la force de se mouvoir. Elle a aussi des facultés qui lui appartiennent exclusivement : l'intellect patient, l'intellect agent, l'intellect spéculatif et l'intellect pratique.

« Bacon distingue deux âmes : l'âme raisonnable et l'âme sensitive. Les facultés de l'âme raisonnable sont : l'entendement, la raison, le raisonnement, l'imagination, la mémoire, l'appétit et la volonté. Les facultés de l'âme sensitive sont : le mouvement volontaire et la sensibilité.

« Descartes reconnaît quatre facultés principales : la volonté, l'entendement, l'imagination et la sensibilité.

« Hobbes n'admet que deux facultés principales : connaître et se mouvoir.

« Locke admet l'entendement et la volonté.

« Bonnet.... »

Je passe Bonnet, Condillac, Kant, de Tracy et Laromiguière, afin d'abréger ma citation.

« Écoutons maintenant le langage du vulgaire ou de la société, lorsqu'il est question du caractère moral et intellectuel des individus.

« Je me rends dans une nombreuse famille, abandonnée autant que possible à elle-même et dont tous les membres vivent sous l'influence des mêmes circonstances. J'engage les père et mère dans un discours sur les

qualités de leurs enfants. Nos enfants, me disent-ils, ne se ressemblent pas; c'est comme s'ils n'avaient pas le même père et la même mère. Ils mangent pourtant à la même table; leurs occupations sont les mêmes. Voici notre fils aîné, qui a toujours l'air d'être honteux de sa naissance; depuis qu'il a vu un petit-maitre décoré, il méprise ses camarades et n'aspire qu'à nous quitter et à aller dans une grande ville; il n'est jamais content de la mise de ses autres frères; il affecte même de parler et de marcher autrement que nous. Dieu sait où il a pris cette ridicule vanité! Notre second fils, au contraire, ne se plaît que dans ses travaux domestiques; c'est notre tourneur, notre menuisier, notre charpentier, aucun métier ne lui coûte: sans avoir rien appris, il montre en tout une adresse et un esprit d'invention qui souvent nous étonnent. Voici une de nos filles qui n'a jamais pu apprendre les misérables ouvrages de l'aiguille; mais croiriez-vous qu'elle chante jour et nuit; elle fait les délices de toutes les personnes du village; à l'église, c'est elle qui dirige le chœur; à peine a-t-elle entendu une fois ou tout au plus deux fois un air, qu'elle le sait par cœur et qu'elle le chante mieux que personne: celle-ci ne serait bonne que pour être musicienne. Et voici un autre garçon, un vrai petit diable, la terreur du village; il cherche dispute à tout le monde; toujours battant et toujours battu; rien ne saurait rompre son courage; il rapporte avec une avidité extrême toutes les nouvelles d'un combat, d'une bataille, et attend avec la plus grande impatience le moment où il pourra être militaire. La chasse est sa passion, et plus il a tué de bêtes, plus il est heureux. Il ne cesse de se moquer de sa petitesœur qui a des attaques de nerfs toutes les fois qu'on tue un poulet...

« Allons dans une école ou dans une maison d'éducation où tous les élèves sont sous la direction d'un plan uniforme d'instruction et de conduite...

« Quelles sont les qualités que les biographes d'hommes célèbres signalent ordinairement? Néron était l'homme le plus cruel....

« Ainsi l'histoire nous transmet la vie d'architectes, de mathématiciens, de musiciens, de peintres, de philologues, de poètes, etc. Mais nulle part on ne trouve qu'un homme ou une femme se soient rendus célèbres par l'entendement et la volonté, par l'attention, la comparaison, le désir, la liberté, etc. »

Depuis 1814 Spürzheim professait en Angleterre et en Écosse la doctrine de Gall légèrement modifiée. En 1832 il partit pour l'Amérique, où il mourut la même année à Boston. Un grand nombre de savants: Mackintosh, Broussais, Fossati, Vimont, etc., enseignèrent et perfectionnèrent, avant et après la mort de Gall, la science qu'il avait fondée. La première société phrénologique est celle d'Edimbourg (1820).

Causons maintenant de ce que j'ai vu moi-même le 21 et le 28 avril, aux séances de M. Castle annoncées par le *Causeur*.

M. Castle est Anglais; il manie encore assez mal notre langue, aussi faut-il d'abord pour le bien comprendre une grande attention, mais au bout d'un quart d'heure on s'habitue, sinon à sa prononciation étrangère, du moins à



ses néologismes presque toujours heureux. Clarté dans les idées et dans leur exposition, esprit, enthousiasme, timbre de voix sympathique, figure ouverte et intelligente, rien ne lui manque de ce qui fait l'orateur.

« Tout le monde, dit-il, convient que le cerveau est l'organe de l'esprit. Le cerveau se divise en plusieurs organes. Or, partout, dans la nature, où il y a un organe spécial, il y a une fonction spéciale, de même que partout où il y a une fonction spéciale, il y a un organe spécial. Admettez-vous que je pense par le cerveau, ce ne sera certainement pas de la même partie du cerveau que me viendront les pensées de bienveillance et les pensées de destruction. La même âme qui voit au moyen de l'organe visuel et qui sent au moyen de l'organe odorant, apprend par cœur au moyen de l'organe de la mémoire, fait du bien au moyen de l'organe de la bonté, etc. »

« Si Gall a fait des erreurs, dit-il encore, c'est en prenant le composé pour le simple, c'est comme psychologue, non comme observateur. Mieux le phrénologue connaîtra la psychologie, moins il sera sujet à l'erreur. Comment découvrirait-il, par exemple, l'organe d'une faculté primitive s'il était incapable de distinguer cette faculté primitive? »

Notre quart d'heure ne me suffirait pas pour résumer tout ce qu'a passé en revue M. Castle dans ces deux soirées. Qu'il vous suffise de savoir que s'il ne manie pas parfaitement bien la langue française, il manie du moins avec une grande habileté la psychologie. Mais cela vous importe peu, et un récit des expériences d'hier soir vous intéressera sans doute davantage.

Le 21, trois personnes étaient montées sur l'estrade, et le professeur pour la première qui s'était offerte d'elle-même, un élève pour les deux autres avaient examiné chaque crâne et dicté aux élèves répandus dans la salle des nombres représentant le développement de chaque organe. Hier on lut les travaux dans lesquels ces élèves avaient dépeint les trois caractères, et ces travaux différents par l'expression, mais conformes par le sens pour une même personne, se trouvèrent, de l'aveu même de la personne, complètement véridiques. J'avoue que je ne monterais pas sans terreur sur l'estrade de M. Castle, car enfin, s'il déclarait que j'ai 1 pour la combativité et, par suite, que je suis un sujet remarquable de poltronnerie, tout le monde me marcherait sur les pieds en sortant, et s'il disait de moi comme un des travaux d'hier soir de la seconde personne : « En amour, sera dévoué, je ne dis pas respectueux, » ce jugement pourrait me nuire beaucoup auprès des dames.

L'étude du premier sujet intéressa vivement l'auditoire. Constance dans l'affection et versatilité dans le travail, disait un élève; Monsieur étudie un trop grand nombre de choses pour être à même de les approfondir; modestie et pourtant désir excessif de plaire; caractère indépendant, libéral, excentrique, ambitieux, et, par contraste, vacillant. Aime à discuter et change difficilement d'opinion; esprit de saillies développé; a un goût marqué pour la nature, pour les sites: saisit facilement les ressemblances..., etc... Les autres élèves dirent à peu près la même chose: grand abandon avec les

amis, mais réserve et timidité excessives avec les personnes étrangères; esprit satirique; s'est consacré, si les circonstances extérieures ne l'ont pas empêché de suivre sa vocation, à l'étude des beaux-arts..., etc... Le sujet, inconnu non-seulement aux élèves qui ne s'étaient pas communiqué leurs conclusions mais encore au professeur, était peintre, et peintre de portraits. Il reconnut la vérité des travaux faits sur lui. Un de ses amis avait nié qu'il eût l'esprit de saillies; un moment après, M. Castle lui demande s'il a étudié je ne me rappelle plus quelle science: « C'est une de ces études que je n'ai pas encore effleurées! » répond-il en souriant. « Le voilà pris sur le fait! » s'écrie M. Castle, et c'est contre moi qu'il exerce son esprit de saillies. Vous voyez que la Phrénologie peut reconnaître en une personne, au bout de cinq minutes, des facultés inconnues à ceux qui vivent auprès d'elles.»

Comme la seconde personne était absente, on interrompit la lecture d'un mémoire fait sur elle pour s'occuper de la troisième.

Fier, mais nullement orgueilleux, dirent les élèves; prudent, mais ni rusé ni secretif; esprit pratique; nullement poète; s'est occupé, si les circonstances extérieures ne l'ont pas empêché de suivre sa vocation, de mécanique et avec succès..., etc... Les amis du sujet affirmèrent que les conclusions étaient parfaitement justes et qu'il avait inventé plusieurs machines connues.

Alors M. Castle nous raconta un grand nombre de vocations découvertes par lui, et je suis sûr que plus d'un adversaire de la Phrénologie sortit de la salle fortement ébranlé dans ses convictions. Pour moi, j'avoue que je vais suivre avec ardeur le cours qu'il commence mercredi, et, si cela vous intéresse, je vous en dirai plus tard quelques mots. Gall a réuni un nombre de matériaux considérable; ses successeurs, après en avoir ajouté quelques-uns, les ont entassés au hasard: il faut qu'un homme supérieur, les embrassant d'un coup-d'œil, dise quelle forme il faudra donner à l'édifice pour que tous y entrent sans subir la moindre altération, pour que les pierres nouvelles qu'on jettera par terre autour de lui y trouvent place encore et loin d'altérer son unité la fassent au contraire de plus en plus évidente. Alors la Phrénologie sera devenue une science positive, comme vous les aimez, mais il ne faut pas décourager les hommes de cœur qui apportent des matériaux et font des projets qu'emploiera et où puisera des idées l'homme de génie destiné à construire le monument.

ALPHONSE PAGÈS.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

**SIMPLE RÉPONSE A MM. AUDBERT, CARAPA, CLAPISSON, ETC. Brochure, par M. Émile Chevé.**

Voici que la méthode musicale Galin-Paris-Chevé se professe à l' cole normale gymnastique de Vincennes, à bord d'un grand nombre de bâtiments de la marine militaire, dans plusieurs centaines d'écoles laiques, d'écoles de freres, de séminaires, à l' cole préparatoire de Sainte-Barbe, à l' cole normale supérieure, à l' cole polytechnique, qu'une Société de patronage vient de se constituer pour la répandre encore plus, que cette Société a pour président M. le comte de Morny, pour vice-présidents : Rossini et le prince Poniatowski, pour secrétaires : le marquis Aguado et le comte Joachim Murat, pour membres : MM. Félicien David, Gevaert, L febure-W ly, Edmond Membr e, etc... Le Conservatoire qui l'a repoussée en 1850 et qui, depuis, seignait d'ignorer ses triomphes et les continuelles demandes de concours qu'elle lui faisait, s'est décidé à lui porter le dernier coup dans une brochure signée de noms illustres, où l'on reconnaît la plume de M. Halévy, mais qui, au lieu de raisons, ne donne guère que des railleries. C'est à cette brochure que M. Chevé vient de répondre. Il termine par une lettre pleine de bon sens et de bon goût qu'adressent à MM. Halévy, Clapisson et autres, les membres de la Société de patronage. Cette lettre propose :

1<sup>o</sup> Que chaque  cole expose scientifiquement, au tableau, ses principes et ses moyens d'action ;

2<sup>o</sup> Que des expériences pratiques et comparatives soient faites sur les résultats d j  tenus de part et d'autre ;

3<sup>o</sup> Que deux expériences parallèles, sur deux masses tout à fait étrangères à la musique, soient tentées, l'une sous la direction de MM. Pasdeloup et Bazin, directeurs de l'Orph on, ou de toute autre personne qu'il plaira aux signataires de la brochure de désigner ; l'autre sous la direction de M. Chevé.

Nous espérons qu'une proposition si juste et si exécutable ne demeurera pas, comme les autres, sans réponse. Sous prétexte que M. Chevé est docteur en médecine, MM. Halévy, Clapisson et autres avaient peut-être le droit de ne pas l'écouter quand il parlait musique, mais nous croyons que MM. Rossini, Félicien David, etc., ont des connaissances musicales et méritent qu'on les réfute. — A. P.

**DICTIONNAIRE IDÉOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par T. Robertson. —  
DERACHE, 7, rue du Bouloy.**

M. Robertson est depuis longtemps connu en France par ses utiles travaux sur la langue anglaise qu'il a en quelque sorte naturalisé chez nous. Le livre que nous examinons est fait sur le modèle d'un ouvrage anglais très populaire: *Trésor des mots et des phrases de la langue anglaise de M. Roget*; il résout le problème inverse des dictionnaires ordinaires; une idée étant donnée, trouver le mot qui l'exprime le plus convenablement; et il ne s'agit point ici de synonymie, c'est un répertoire beaucoup plus vaste, méthodique, raisonné, rassemblant autour d'une idée, non-seulement les expressions corrélatives mais encore les expressions opposées (et tout le monde sait le parti qu'un écrivain peut tirer de l'introduction habile de l'antithèse; n'est-ce pas une des formes habituelles du talent de notre grand poète, Victor Hugo). Le *dictionnaire idéologique*, dit heureusement M. Robertson dans sa préface, est pour l'écrivain ce qu'est la palette toute chargée pour le peintre; il lui fournit à profusion toutes les expressions, nous dirons plus, il fournit presque des idées ou du moins rend plus facile l'élaboration des pensées.

Qu'on compare les meilleures dictionnaires synonymes, ceux de Benj. Lafaye ou de M. Guizot, avec le dictionnaire de Robertson, au premier mot venu, et on comprendra la différence, le mérite supérieur et la nouveauté de ce travail.

La loyauté parfaite avec laquelle M. Robertson distingue les sens divers sans oublier aucune nuance de la pensée, demandait un ensemble de qualités rares, un véritable esprit philosophique, et une grande érudition. Nous souhaitons vivement que l'usage de ce livre se répande et parmi les élèves et nous dirons presque parmi les gens qui écrivent. — A. F.

---

**CHARLES HABENECK.**

---

Typographie Ernest Meyer, rue de Verneuil, 22, à Paris.

# LES DERNIERS JOURS DE L'EMPIRE

ET

## LA PREMIÈRE RESTAURATION

---



*M. Thiers. — Histoire du Consulat et de l'Empire. — XVII<sup>e</sup> volume.*

---

Le 17<sup>e</sup> volume de M. Thiers porte écrit à la première page un mot terrible : l'invasion ; un mot qui nous rappelle à la fois la gloire et l'humiliation de la patrie, les grandeurs et les misères d'un homme dans lequel on a personnifié la Révolution, enfin la réaction des vieux principes européens contre ceux de 1789. Plus que cela, il est une leçon effrayante ce mot qui vous poursuit presque tout le long du livre et qu'on ne peut s'empêcher de répéter comme un lugubre refrain, en faveur du plus fort ou au plus audacieux de ses enfants. Il est surtout une expiation pour cet homme étrange qui fut pendant quinze ans l'arbitre des destinées de la France. De quelque génie qu'un homme soit doué d'ailleurs, quelque empire qu'il ait sur ses passions il est sujet à des défaillances ; il le faut nécessairement, c'est dans sa nature d'homme. Je ne parle pas ici seulement de l'orgueil et de l'ambition qui sont trop souvent le partage des esprits supérieurs et qui souvent les entraînent dans une ruine commune avec ceux qui les

entourent. Mais quel exemple pourra-t-on citer dans l'histoire d'un homme grand jusqu'au bout et égal à lui-même ?

Prenons Napoléon tout le premier et demandons-nous si jamais créature plus extraordinaire a paru sur notre terre. Cet homme qui, pendant une partie de sa vie, a résumé en lui toute son époque, et quelle époque ! cet homme qui, jusque en 1800, a été le génie incarné de notre sublime Révolution, cet homme grand comme le monde, ainsi que le lui disait un de ses frères d'armes, cet homme enfin qui est déjà devenu un personnage légendaire, lui qui est presque un contemporain. Il avait cru que son génie suffirait à remplacer l'intelligence de millions d'hommes, et qu'il aurait cette force pendant de longues années ; il s'est trompé, et 1814 ne lui a que trop prouvé qu'il n'est pas d'âme humaine assez puissante, pas d'esprit assez solide pour lutter contre les choses. Nous ne faisons pas ici du fatalisme, mais c'est là la leçon qui ressort de l'étude de ce 17<sup>e</sup> volume de M. Thiers, éloquente conclusion de l'épopée napoléonienne. L'historien vous fait assister aux derniers efforts, non les moins étonnants, et à la première agonie de ce Titan impérial qui eut le singulier privilège de mourir deux fois.

Nous avons combattu à Dresde, à Leipzig, dans vingt endroits différents et un ennemi nombreux et acharné poussait devant lui nos légions mutilées. Il ne s'était arrêté qu'aux rives du Rhin, le grand fleuve français. Il y avait bien loin de l'hiver de 1813 à ces jours où la nation française, soulevée par le souffle de 1792, avait rejeté au loin en poussière les armées assez insensées pour venir la braver dans ses foyers. Un siècle semblait s'être écoulé et la grande nation semblait morte. Traînée par un maître glorieux à la conquête du monde, épuisée par de gigantesques efforts, la France n'allait plus avoir assez de force pour protester contre l'affront le plus sanglant qu'une nation puisse subir, la violation du sol sacré de la patrie. L'armée, la grande armée n'était qu'une ombre ; les steppes de la Russie en avaient englouti une partie, le reste était vaillamment tombé sous les coups de l'ennemi dans cette lutte incessante à travers l'Allemagne. Cette fois l'Empereur s'était heurté à un principe plus fort que toutes les combinaisons du génie. Il avait eu à lutter contre l'Allemagne assemblée au nom de la liberté et se dressant contre lui comme un seul homme. Les rôles étaient changés ; nous Français, les apôtres de la liberté, les initiateurs des nations, nous semblions en être devenus les tyrans et les oppresseurs. On retournait contre nous cet enthousiasme révolutionnaire qui avait sauvé la France mais devait être funeste au conqué-

rant de l'Allemagne. « Peuples, soyez libres ! s'écriaient en chœur les princes et les ministres allemands, et venez avec nous, dans nos rangs ! Vous y trouverez le fils du laboureur à côté du fils du souverain ; plus de distinction que celle du courage et du patriotisme ! le roi, la liberté, l'honneur et la patrie ! »

Tous avaient marché ; quel pays n'aurait frémi en entendant ces paroles retentir comme un tocsin, quand surtout le souvenir de dix ans de défaites était encore brûlant dans tous les cœurs. Pour celui qui raisonne à un point de vue large et humain, la colère et les cris de haine des Allemands contre nous n'ont pas besoin d'explication. Ils avaient à venger leur sol natal foulé par nos soldats vainqueurs. Derrière les Allemands se pressaient sur notre frontière les hordes des hommes du nord arrivant à la curée de ce grand cadavre de la France, comme jadis les Huns à la curée de Rome. A leur tête était une espèce de fou mystique, dont le faible cerveau servait de champ de bataille à mille idées contradictoires, l'Empereur Alexandre I<sup>er</sup>, un petit fils de Pierre le Grand, élevé par un républicain genevois. Telle était cette armée, courant avec rage après le vainqueur d'Iéna, d'Austerlitz et d'Eylau. A côté des souverains, égaux de Napoléon par le rang, était accourue la foule des petits grands-ducs, des roitelets que la main du César français avait tiré de leurs obscurs électors pour les planter sur un trône, sceptre au poing et couronne en tête ; c'étaient le Wurtembergois, le Saxon, le Bavarois, d'autant plus acharnés contre l'Empereur aux abois qu'ils lui devaient tout. L'Europe entière était sur nous, car au sud l'armée anglaise passait les Pyrénées avec Wellington, cet homme plus dur et plus froid que le fer de son épée, l'ennemi né de la France et de la Révolution. Murat nous trahissait ouvertement, essayant maladroitement de s'isoler comme Bernadotte. Seul des princes improvisés par Napoléon, le prince Eugène, en soldat courageux et digne de sa fortune, faisait tête à l'orage et tenait en Italie haut et ferme le drapeau français.

Arrivés cependant aux portes de la France, et comme étonnés de leur audace, les ennemis hésitaient. Ils craignaient de marcher sur cette terre que jamais jusqu'alors un soldat étranger n'avait foulée impunément, et à part les Prussiens que transportait une sorte de fureur, tous, Autrichiens et Russes, n'étaient pas éloignés de faire la paix avec Napoléon humilié et vaincu. Des propositions lui avaient été faites à Prague avant ses désastres et la paix conclue dans les conditions qu'on lui offrait eût laissé la France encore forte et grande. Il n'accepta pas, et cependant son refus ne découragea pas le cabinet de

Vienne. L'armée coalisée était déjà sur le Rhin que, de Francfort, M. de Metternich adressait de nouvelles propositions à Napoléon. Celui-ci était plus disposé cette fois à les écouter, mais il craignait de se trop affaiblir aux yeux des ennemis en les acceptant avec trop d'empressement; il craignait aussi la nation qui ne l'avait jamais vu céder et qu'il devait cependant initier aux nécessités d'une position si désespérée. L'offre était encore acceptable, car on laissait à la France ses frontières des Alpes et du Rhin. Dès lors en paix avec ses voisins, qui connaissaient le poids de son bras, protégée aussi par ses barrières naturelles, la nation aurait pu noblement se reposer de vingt-deux ans de guerres et de fatigues. Cependant Napoléon ne se décida pas, et chaque jour allait rendre les alliés plus difficiles, car chaque jour leur apportait des renseignements sur le misérable état de la France. Cette hésitation de Napoléon qu'on lui reprocha avec amertume quand il n'était plus temps, rendit pire encore sa situation vis-à-vis du pays.

Sur qui pouvait-il en effet s'appuyer? A qui demander une aide nécessaire, indispensable? Qui reconforterait ce génie fatigué, mais non encore épuisé? Exigerait-il de la France des soldats et des impôts? mais on se plaignait de toutes parts: « des impôts levés sans loi, de vexations horribles dans l'application des lois sur la conscription, de l'abus insupportable des réquisitions en nature.... On représentait Napoléon comme une espèce de démon de la guerre, ne se complaisant qu'au milieu des ruines et des cadavres. Il veut sacrifier tous nos enfants à sa folle ambition, était le cri des familles.... l'horreur qu'on avait jadis ressentie pour la guillotine, on l'éprouvait aujourd'hui pour la guerre. On ne s'entretenait partout que des champs de bataille de l'Espagne et de l'Allemagne, des milliers de mourants, de blessés, de malades expirant sans soin dans les champs de Leipzig et de Vittoria (1). » La France avait été épuisée par des demandes continuelles d'hommes et d'argent. La guerre avait fait de notre pays un cadavre que rien n'aurait pu galvaniser. Je me trompe! la vue seule des baïonnettes étrangères brillant à nos portes l'aurait arraché à cette léthargie, si Napoléon avait osé pousser le cri: « La patrie est en danger! » si, plus confiant dans ces masses populaires qui sont les forces vives de la nation, il les avait armées et lancées sur l'ennemi, s'il avait révolutionné la France. C'est ce que dans sa haine intelligente l'Espagne avait fait contre l'invasion étrangère. Le peuple n'aurait pas été sourd à la voix du César qu'il avait créé lui-même.

(1) Thiers, 17<sup>e</sup> vol. *passim*.



Mais Napoléon eut peur; il trembla d'évoquer ce spectre de la France armée et révolutionnaire qui avait peut-être quelquefois troublé ses nuits aux Tuileries.

Et d'ailleurs l'eût-il voulu, il n'aurait pu armer le peuple; les fusils manquaient! Il n'avait plus pour armée régulière que soixante mille hommes à peine groupés sur les frontières du nord et du nord-est, car il ne pouvait guère compter sur le corps d'armée de Soult alors aux prises avec les Anglais, non plus que sur le prince Eugène qui avait toute l'Italie sur les bras. Les fusils manquaient! avec quoi donc armer les volontaires? Erreur singulière chez un homme de génie; tandis que Napoléon portait partout la guerre, il n'avait pas songé à mettre en état de défense les places vraiment françaises, non plus qu'à en remplir les magasins et les arsenaux. Malgré le zèle des préfets, les levées ne se faisaient que lentement et incomplètement; la machine administrative, trop vieille et trop usée, se détraquait. L'on ne fit pas d'appel au peuple, au contraire on s'attacha à décourager le mouvement national qui se manifestait hautement. On se décida cependant à armer et à équiper quelques bataillons de garde nationale, car la conscription, exercée avec toutes ses rigueurs, rencontra une opposition sourde qui devenait générale et commune à toutes les classes. Il n'était pas jusqu'au Corps législatif lui-même dont les murmures, entendus pour la première fois, prouvaient que de très-grands changements se préparaient en France.

A part les créatures du pouvoir, le Corps législatif renfermait quelques membres de cette aristocratie bourgeoise, fille de 1789, intelligente et aspirant à jouer le rôle que lui réservait la destinée. Silencieux pendant longtemps, les députés semblaient se réveiller, et du jour où ils se réveillèrent complètement, s'encourageant les uns les autres à secouer un joug devenu insupportable, Napoléon fut perdu. La race des bourgeois n'est pas absolument courageuse, elle manque d'élan, mais elle a de la ténacité. Napoléon sentit bientôt le tort qu'il avait eu d'oublier aussi complètement cette partie de la nation, la plus éclairée et la plus riche après tout; les bourgeois et les idéologues précipitèrent sa chute, loin de faire le moindre mouvement pour le soutenir. C'est de la bourgeoisie que partit l'idée de remplacer Napoléon par des princes oubliés et même inconnus à la jeune génération, les Bourbons. Quand, de retour à Paris, Napoléon se décida à communiquer au Corps législatif la situation menaçante des affaires, la commission choisie par l'assemblée pour recevoir ses communications se composa précisément des membres les plus dis-

tingués et les plus indépendants. C'étaient MM. Lainé, Maine de Biran, Raynouard. S'ils avaient cédé aux instances de leurs collègues, ils eussent fait entendre à Napoléon des paroles dures et hautaines, car les passions éclataient de toute part à mesure que l'on pressentait la ruine imminente de l'empire. Le public se demandait avec colère pourquoi Napoléon avait refusé les propositions de Prague et de Francfort, où s'arrêteraient les horreurs de la guerre attirée par lui sur le pays.

Les efforts de quelques fonctionnaires encore dévoués à l'Empereur adoucirent un peu l'irritation du Corps législatif; le langage de la commission fut ferme et digne, mais il irrita profondément Napoléon, étonné autant que blessé de ce réveil de l'opinion publique. Le moment n'était pas propice pour sévir, et Napoléon, s'il n'avait pas volontairement fermé les yeux à l'évidence, aurait dû comprendre la réaction qui se faisait. Le plus pressant était de rejeter l'ennemi au delà des frontières. L'Empereur, faisant appel à toutes les forces de son génie, allait redevenir le plus grand homme de guerre des temps modernes. Nous n'avons ni le désir ni le temps de raconter cette dernière campagne, nous nous contenterons de l'esquisser, car l'histoire l'a rendue populaire, et M. Thiers s'est surpassé lui-même en clarté, en précision; jamais narrateur militaire n'égale le merveilleux talent qu'il a déployé dans le chapitre de Brienne et Montmirail. Rappelons donc sommairement les faits qui conduisirent les alliés dans les murs de Paris.

L'invasion se faisait sur plusieurs points à la fois. Le corps de Bubna, entré brusquement en France par la Suisse, occupait le pays entre l'Ain et la Saône, malgré l'énergique résistance des montagnards du Jura et de l'Isère qui s'étaient organisés en compagnies franches. Le centre de l'armée coalisée envahit la Bourgogne, poussant devant lui, jusqu'à Troyes, le maréchal Mortier. Ce centre et l'aile de Bubna appartenaient à l'ancienne armée de Bohême commandée par le prince Schwartzemberg. Le prince devait s'acheminer vers les plateaux de Bourgogne et de Champagne, et là faire sa jonction avec l'armée de Blücher qui, en ce moment, passait le Rhin à Mayence, à Manheim et à Coblenz. De là, descendant la vallée de la Seine, l'armée des alliés devait marcher droit à Paris. Napoléon, surpris par la rapidité de l'invasion, songea à demander un armistice, bien qu'il pressentit que les alliés la refuseraient. Il confia cette mission à M. de Caulaincourt, mais sans espoir, et hâta ses préparatifs de résistance. Avant de quitter Paris, il voulait fortifier cette grande ville « qui contenait ses ressources,

sa famille, son gouvernement et la clef de tout le théâtre de la guerre. Ses ordres ne devaient pas être exécutés ou ne l'être qu'en partie.

Le 25 janvier 1814, au matin, il partit et le soir même il arrivait au camp de Châlons au milieu de ses maréchaux déjà découragés. Pour lutter contre les 220,000 hommes de l'invasion il avait à peine 50,000 soldats en état de combattre ; aussi fallait-il tout le patriotisme de ses troupes, toute la grandeur de son génie militaire pour l'empêcher d'être écrasé dès le premier jour. L'Empereur développa à ses maréchaux son magnifique plan de campagne avec l'entrain et l'enthousiasme de l'homme sûr de lui-même. Il fallait attaquer séparément les deux généraux ennemis avant qu'ils pussent se réunir, profiter de l'hésitation qu'ils mettaient à s'avancer en pays ennemi, battre les deux armées, puis attendre derrière l'Aube, de pied ferme, au cas où ils voudraient tenter une seconde fois la fortune. Blücher et Schwartzemberg battus l'un après l'autre n'oseraient pas forcer le passage de l'Aube. Napoléon avait retrouvé le feu de la jeunesse, il était redevenu le général de l'armée d'Italie ; il semblait que le géant eût recouvré ses forces en embrassant la terre maternelle.

Blücher, attaqué le premier, battu à Brienne, exécuta au plus vite sa jonction avec Schwartzemberg, et Napoléon qui ne put le couper assez tôt dut opposer dans la sanglante bataille de la Rothière 27,000 fantassins, 110 canons et 9,000 chevaux aux 110,000 hommes et aux 280 pièces d'artillerie des généraux alliés. Cette inégalité qui dura pendant toute la campagne paralysait Napoléon ; malgré la rapidité et la multiplicité de ses mouvements il perdait beaucoup de monde. Mais les alliés commirent, après la Rothière, cette faute inexplicable que Napoléon avait pressentie et sur laquelle il comptait : ils se séparèrent de nouveau, se présentant l'un après l'autre aux coups de leur vigilant ennemi. Bien que charmé de voir se réaliser ses prévisions, l'Empereur était fort inquiet sur la fin de la guerre, car son envoyé, M. de Caulaincourt, après avoir subi des humiliations de toutes sortes n'avait pu obtenir des coalisés que des conditions humiliantes pour le pays et pour le souverain. Napoléon dut céder, et, la rage dans le cœur, il laissa *carte blanche* à M. de Caulaincourt pour les négociations, espérant que quelque succès imprévu changerait la marche des affaires. Sa joie fut vive, nous l'avons dit, quand il put s'élancer à la poursuite de Blücher qui, plein de présomption, se dirigeait vers Paris par la Marne. Nous ne dirons pas par quelle suite d'étonnants combats, de marches foudroyantes l'Empereur harcelant Blücher et ses lieutenants, toujours là, retarda de quelques jours les malheurs

qui allaient fondre sur la France et faillit la sauver : rappelons seulement la retraite de Blücher, chassé de place en place par Napoléon et sa poignée de braves, et cette trop fameuse reddition de Soissons, qui arracha des mains de l'Empereur l'armée prussienne en déroute. Il fallut imaginer un nouveau plan de campagne, et Napoléon résolut de se jeter sur la Lorraine, d'y ramasser les populations et les garnisons des places fortes, puis de venir avec rapidité sur les derrières de l'ennemi. Pris entre les maréchaux que Napoléon avait laissés sur la Seine et cette nouvelle armée, les alliés devaient être écrasés jusqu'au dernier. — L'Empereur partit donc pour Saint-Dizier.

Ce plan inoui d'audace laissait Paris à découvert, et chaque jour, à chaque heure le corps de Schwartzemberg, que devaient contenir les maréchaux, s'en approchait. Les conférences ouvertes par Caulaincourt avec les alliés à Châtillon n'avaient abouti qu'à convaincre ceux-ci de la faiblesse de Napoléon qu'ils n'avaient fait que soupçonner jusqu'alors. Tout espoir de paix étant perdu, il fallait en toute hâte profiter de l'éloignement de Napoléon, marcher droit sur Paris et y arriver à tout prix avant son retour. A partir de ce moment les événements se précipitent. Paris, laissé par l'Empereur sous le commandement du roi Joseph, son frère, et du ministre Clarke, était en proie à la terreur depuis que la main de l'Empereur n'était plus là pour arrêter l'invasion. La joie qu'avaient fait naître les derniers et brillants succès de la campagne n'avait été que de courte durée, car déjà les Cosaques d'avant-garde se montraient du côté de Fontainebleau. Les partis hostiles à Napoléon, muets pendant longtemps, relevaient la tête et s'agitaient. Quelques personnages que leur esprit d'intrigue plus que leur nombre et leur importance rendaient redoutables se rassemblaient ouvertement à l'hôtel Saint-Florentin, chez M. de Talleyrand. C'étaient entre autres, le baron Louis, M. Dalberg, l'abbé de Pradt et M. de Vitrolles, un émigré dévoué aux Bourbons, et c'est là que furent proposés la déchéance de l'Empereur et le retour des Bourbons. M. de Talleyrand devenait insensiblement le pivot de la politique nouvelle et commençait cette série de lâchetés et de honteuses défections qu'on a cherché à décorer du beau mot de dévouement au pays, et qu'on ne saurait trop flétrir. Il serait grand temps que l'histoire formulât un blâme net et absolu, plus que cela, qu'elle s'indignât contre ces personnages qui ont salué tous les partis, adulant la République, l'Empire, la Restauration avec la même bassesse, les trahissant avec la même impudence. En tête d'eux tous, grand par son cynisme, est M. de Talleyrand. M. Thiers nous a paru trop

indulgent pour ce prêtre défroqué, renégat de toutes les religions, apôtre de celle du mal, n'ayant ni cœur ni âme ; et quand il nous le représente dans son hôtel de la rue Saint-Florentin, devenu la halle aux trahisons, j'aimerais à trouver dans le langage de l'historien national cette honnête indignation qui est parfaitement compatible avec l'impartialité. Le cénacle de l'hôtel Talleyrand inventa donc les Bourbons, car il est bien clair que l'empereur Alexandre, l'âme de la coalition, n'avait qu'un but, comme l'Europe entière, détronner Napoléon sans songer à qui le remplacerait sur le trône.

M. de Vitrolles, l'homme à qui les Bourbons doivent tout, partit donc de la rue Saint-Florentin, pour le quartier général d'Alexandre afin de lui proposer le retour des princes qu'acclamait déjà la minorité royaliste du pays avec une spontanéité remarquable. A cette minorité se ralliait d'instinct une partie de la bourgeoisie que le système des guerres impériales exposait à la ruine et qui voulaient en finir de toute façon avec Napoléon. M. de Vitrolles parut au camp des alliés peu de temps après la signature de ce célèbre traité de Chaumont, base de la sainte alliance, et les renseignements qu'il donna aux souverains sur l'état intérieur de Paris et de la France les engagea à une marche décisive. On ne rêvait plus que Paris dans le camp, et on ferma l'oreille à de nouvelles propositions de paix apportées par M. de Caulaincourt. La marche sur Paris était un grand coup politique qui devait inévitablement achever la désorganisation du système impérial déjà si fortement ébranlé. Bordeaux venait en effet de tomber sans défense aux mains des Anglais !

L'ennemi le plus acharné de Napoléon, Pozzo di Borgo, qui exerçait sur Alexandre une très grande influence avait fini par le convaincre qu'il fallait prendre Paris et que le colosse tomberait aussitôt en poussière. L'empereur d'Autriche avait été plus lent à se laisser persuader, mais il avait cédé. Enfin Blücher, au lieu de poursuivre Napoléon, venait, par une inspiration subite, de se joindre au prince Schwartzemberg. Les effets de l'armée coalisée furent donc concentrés contre les deux maréchaux Marmont et Mortier laissés en arrière par Napoléon pour couvrir Paris. On connaît la valeur prodigieuse que déployèrent non-seulement nos troupes de ligne, mais nos héroïques gardes nationales dans vingt rencontres, et surtout à Fère-Champenoise. Mais tant d'héroïsme était inutile ; on reculait pied à pied vers Paris ; on recula toujours jusqu'au 28 mars au soir, où les deux maréchaux arrivèrent sous les murs de la capitale avec les débris de leur vaillante petite armée. Paris était sans fortifications, sans armes, à peine

trois mille fusils pour douze mille gardes nationaux, sans général, le roi Joseph n'était pas militaire et le ministre Clarke était las et mécontent. Dans les rues le peuple inquiet et sombre, sur les places et les boulevards les populations des campagnes bivouaquant. Personne n'osait commander et le mauvais génie de l'empire « M. de Talleyrand, le seul homme qui eût pu donner de bons avis, souriait des embarras de tous, se moquant et payant en mépris les défiances qu'il inspirait. » Défiance qui n'était que trop juste.

L'impératrice tremblante pour elle et son enfant ne savait à qui demander un appui, ni s'il fallait fuir ou demeurer. Joseph mit fin à ses incertitudes en montrant deux lettres de Napoléon qui ordonnaient de faire sortir de Paris, en cas de danger, sa femme et son fils. Ils partirent en effet ; le fils du soldat couronné quittait à jamais ce Paris pour devenir un obscur archiduc autrichien. C'est à peine après leur départ que se livra sur les hauteurs de Belleville et de Romainville une des plus glorieuses batailles que jamais armée française ait soutenues. Je ne puis rappeler la valeur de Marmont que pour déplorer avec plus d'amertume la faiblesse honteuse qui fit d'un soldat sans tache un traître maudit par la postérité. Sans doute la reddition de Paris est excusable, car la défense, en se prolongeant, n'eût abouti qu'à rendre plus dures pour la ville les conditions de la capitulation, mais c'est en vain que l'on chercherait à excuser ou même à expliquer la trahison d'Essonne. Marmont, dans ses Mémoires, a essayé de faire croire à un malentendu. Il a trahi et trahi deux fois, son général et sa patrie.

Comme soldat et comme citoyen il devait rester à son poste et attendre qu'on l'eût relevé. Rien ne peut l'absoudre du crime d'avoir honteusement quitté son drapeau, aussi le nom de Raguse est-il pour tous le synonyme de traître et de déserteur et c'est là sa punition la plus terrible. Le récit de M. Thiers est d'autant plus accablant pour le duc de Raguse qu'il est froid comme un procès-verbal. Marmont n'eût fait que faciliter aux alliés l'entrée de Paris qu'il serait inexcusable. Jour de honte et de désespoir que celui où les portes de la ville sacrée s'ouvrirent devant l'invasion. Jour sinistre, où l'on vit des Français applaudir aux vainqueurs et des femmes impudiques caracoler en croupe des hideux cosaques. La plume tremble dans la main de tout honnête homme qui doit retracer ces funestes moments et, quelles que fussent les fautes de Napoléon l'expiation en fut trop cruelle car la patrie fut humiliée avec lui.

Il fallait un dénouement à ce grand drame de l'empire. Fontai-

nébleau en fut le théâtre, et tout le monde sait jusqu'à quel point alla la bassesse humaine en ces grands jours de deuil où Napoléon resta seul, dans l'abandon et le silence. Chacun de ceux qu'il avait engraisés, bourrés d'or et de dignités, courait à Paris pour se montrer chez M. de Talleyrand et quêter les faveurs des maîtres nouveaux.

« Qui n'a vu souvent à l'entrée de l'hiver, au milieu des campagnes  
« déjà ravagées, un chêne puissant, étalant au loin ses rameaux sans  
« verdure et ayant à ses pieds les débris de sa riche végétation : tout  
« autour règnent le froid et le silence et par intervalles on entend à  
« peine le bruit léger d'une feuille qui tombe. L'arbre immobile et fier  
« n'a plus que quelques feuilles jaunies prêtes à se détacher comme les  
« autres, mais il n'en domine pas moins la plaine de sa tête sublime  
« et dépouillée. Ainsi Napoléon voyait disparaître une à une les fidé-  
« lités qui l'avaient suivi à travers les innombrables vicissitudes de la  
« vie » Nous citons ce tableau en entier, car il est rare d'en trouver de pareils dans le livre de M. Thiers, qui ne se pique ni de poésie ni même de style. Napoléon avait voulu se suicider, mais la mort ne voulut point de lui. Il lui fallut boire jusqu'à la lie le calice de la douleur et du désespoir et Dieu lui réservait d'autres amertumes. On connaît le reste : les Bourbons revenant de l'exil au milieu des cris frénétiques de leurs partisans dont le nombre grossissait à mesure qu'il y avait moins à craindre pour eux, tandis que Napoléon descendait tristement vers le midi. En butte aux outrages d'une populace ivre de colère il gagnait avec quelques soldats fidèles l'île qu'on avait laissée pour tout domaine à l'ancien maître de l'Europe.

Telle est l'histoire que M. Thiers expose dans son xvii<sup>e</sup> volume. Après avoir rendu justice à la persévérance de l'*historien national*, puisque tel est le titre dont l'a décoré le *Moniteur*, nous ne pouvons nous empêcher de lui faire quelques respectueuses observations. A notre avis l'économie du volume n'est pas très heureuse, non que nous le blâmons d'avoir consacré trop de pages à l'histoire militaire, mais jamais M. Thiers n'avait exagéré à pareil point la manie des détails. Consacrez par un mot la part que chaque régiment peut avoir prise à un beau fait d'armes, mais laissez aux écrivains spéciaux le soin de décrire patiemment les uniformes et de préciser jusqu'à la minutie leurs récits de batailles. J'aurais mieux aimé, je l'avoue, un chapitre de plus consacré à l'histoire intérieure et civile de la France à cette désastreuse époque. M. Thiers, ancien homme politique, semble éviter les occasions de parler du gouvernement de l'Empereur et des hommes qui en ont fait partie. Aurait-il craint de blesser l'amour-



propre de quelques-uns des survivants de l'époque napoléonienne ou de leurs descendants? L'histoire exige la modération et le calme, personne n'en doute, mais elle exige aussi que la vérité ne soit pas masquée par d'adroits euphémismes. M. Thiers n'est pas assez franc dans ses jugements, il craint de s'aventurer sur le terrain brûlant des personnalités. Cependant ce serait, il me semble, l'occasion de fixer d'une façon définitive à quel moment les hommes publics appartiennent à la postérité qui les juge. M. Thiers ne le savait pas, il n'a pas osé trop élever la voix, ce doit être la seule raison de la froideur, je dirai même de l'indifférence de quelques-uns de ses jugements.

Enfin tout en protestant de notre admiration pour l'ancien homme d'État qui a eu le rare courage de redevenir un homme de lettres, nous demanderons humblement au membre de l'Académie française de gronder le correcteur de son imprimerie qui lui fait des phrases telles que celle-ci : « il fallait *détrôner* Napoléon qui ne l'était pas encore. (Vol. xvii, page 669.)

ALFRED MAYRARGUES.

---



# LE COR DE ROLAND

LÉGENDE BASQUE

(Suite et fin.)

---

L'aurore teignait à peine de son pâle reflet les montagnes voisines du monastère, que la meute, réunie dans la large cour, nous éveilla par ses aboiements retentissants.

Les cris des piqueurs, le son des trompes de chasse, la voix de ceux qui s'étaient levés plus matin, faisaient un bruit si infernal que je fus forcé, bien à contre-cœur, de quitter le lit. Non-seulement mon cousin était déjà levé, mais avec toute l'attention que peut avoir une mère pour ses fils, partant pour une expédition dangereuse et lointaine, il avait nettoyé mon fusil à deux coups, graissé mon couteau de montagne, visité ma poire à poudre, apprêté ma chaussure et en un mot tout préparé de manière que rien ne manquât.

Mon oncle le curé, avec sa face rubiconde et joyeuse où la santé s'étalait à plaisir, nous attendait impatientement entouré des autres chasseurs et suivi du prier, qui ne cessait de lui recommander de prendre les plus grandes précautions contre la bête fauve qu'ils allaient chasser.

— S'est-il levé le paresseux ? s'écria-t-il au moment même où je me montrais sur le seuil de la porte.

— Nous voici, répondit Francisco en riant, il m'a fallu du travail pour le réveiller.

— Chasseur qui ne se lève pas matin, mauvais chasseur, répondit sentencieusement mon oncle.

— Il commence à peine à faire jour, répondis-je en bâillant.

— Bah ! bah ! il me semble que tu ne serviras pas à grand chose, répliqua-t-il en me serrant la main.

— Attention, enfants, ajouta le prier, ne vous séparez pas les uns des autres et surtout ajustez bien.

— N'ayez crainte, seigneur prier, lui dit mon cousin, Pepe et moi nous ne nous séparerons pas, et du reste *Tigre*, son chien favori, nous accompagnera.

— C'est bien, bonjour et chasse abondante, moi je vais dire la messe de l'aube.

Nous primes congé du bon prier; un quart d'heure après nous perdîmes de vue le monastère et nous nous enfonçâmes dans les bois. Pour mieux les reconnaître nous nous mîmes deux par deux, comme font les *guerillas*, formant un large demi-cercle en plaçant au milieu les chiens et leurs conducteurs.

Nous ne laissâmes pas un défilé à explorer ni une roche à examiner, mais tout cela fut en vain. L'ours ne paraissait pas et l'on ne découvrait sur la neige aucune trace qui pût nous guider.

Ces recherches inutiles nous conduisirent jusqu'à trois heures de l'après-midi, heure à laquelle on jugea prudent de retourner au monastère, afin de ne pas nous laisser surprendre par la nuit dans ces solitudes couvertes de neige et de glace.

J'étais brisé de fatigue pour avoir monté et descendu tant de côtes, et peu accoutumé à de semblables exercices, j'avais les mains ensanglantées à force d'avoir gravi des roches toutes hérissées de ronces.

Je m'assis donc au pied d'un roc, Francisco se jeta par terre à mon côté, et *Tigre* me lécha les mains.

Les autres chasseurs commencèrent la retraite.

Pendant tout le temps qu'avait duré la battue du matin, Francisco avait été bourru avec moi, il n'avait répondu à mes questions que par des monosyllables et je ne l'avais pas vu rire une seule fois. Je lui avais demandé souvent la cause de sa mauvaise humeur, mais je ne pus jamais obtenir d'autre réponse que celle-ci :

— Juif ! incrédule ! ou autre chose semblable.

Ce fut mon tour de paraître piqué ; j'étais commodément assis, les yeux fixés sur les nuages et je m'amusais à tirer les oreilles du chien, qui le supportait patiemment ; je ne daignais pas regarder mon cousin qui, de son côté, se contentait de siffler un air national en battant la mesure avec ses doigts sur le bois de son fusil.

Nous étions là face à face, l'homme de la nature avec ses nobles qualités et ses petits défauts, et l'homme civilisé avec ses passions mesquines, sans aspiration généreuse qui pût faire contrepoids.

Plein d'une sotte vanité et d'un puérit orgueil, je ne daignais pas regarder Francisco, qui pendant ce temps-là, selon ce qu'il m'a dit depuis, cherchait les moyens de me conduire le plus commodément possible au monastère, prenait compassion de ma faiblesse, bien décidé à me tenir compagnie toute la nuit si cela eût été nécessaire.

Cette situation aurait duré longtemps pour moi, si mon cousin beaucoup plus généreux, sans doute parce qu'il avait la conscience de sa supériorité, ne m'eût parlé le premier. Il saisit une de mes mains et me regardant en face il me dit :

— Pepe, il n'est pas bon de rester assis aussi longtemps; tu es fatigué, humide de sueur peut-être, et le froid de la nuit est dangereux.

Ces paroles, dites avec douceur, m'arrivèrent à l'âme, mais mon orgueil ne me permit pas de céder à cette pacifique insinuation et je répondis d'un ton rogue.

— Quand je serai délassé je poursuivrai ma route; tu peux te retirer si tu veux, je n'ai nullement besoin de toi.

— Et que diable faisons-nous ici arrêtés? place-toi au moins à l'abri du vent derrière le rocher, là tu seras mieux.

— Je préfère ne pas bouger, d'ici je puis contempler le coucher du soleil.

— Tu le verras mieux de cette roche, me dit-il, en me montrant à trois cents pas une éminence que je n'avais pas remarquée. Allons, Pepe, ajouta-t-il, je reconnais que j'ai été quelque peu brusque avec toi; mais tu dois me le pardonner. Que veux-tu? nous autres, enfants de ces montagnes, nous sommes sauvages comme elles. Donne-moi la main et oublions nos querelles. Moi, je crois ce que m'ont appris mes aïeux et les tiens; je crois avec une foi religieuse ce que j'entends dire à ma mère, si la tienne te dis le contraire, tu fais bien de le croire.

Je ne pus résister à cette invitation franche et cordiale, je lui tendis la main.

— Pour que la paix soit plus complète, lui dis-je, buvons un verre de vin et tu me conteras quelque chose sur la trompe de Roland.

— Pepe, me dit-il en se levant et en fronçant le sourcil, moque-toi de moi tant que tu voudras, mais garde toi de te moquer de mes croyances, c'est un dépôt sacré que ma sainte mère a placé dans mon cœur.

— Pardon, Francisco, m'empressé-je de lui répondre, cette maudite habitude de me moquer de tout. . . .

— . . . Te sera fatale, n'en doute pas, me dit-il avec gravité. Si, comme moi, tu avais passé des semaines entières dans les bois, le fusil sur l'épaule, sans autre compagnie qu'un chien, tu saurais beaucoup de

choses que tu ignores. Lève-toi et suis-moi ; puisque tu veux que je te conte quelque chose sur le preux Français, je te dirai ce que j'ai entendu, mais ce sera sur le lieu même où mourut ce vaillant chevalier.

Je me levai et tous les deux nous nous dirigeâmes vers l'éminence qu'il m'avait indiquée auparavant. Rien de plus imposant que cette nature primitive avec ses arbres immenses, ses rochers contemporains de la création, ses neiges qui comptent des siècles et ses torrents d'eau trouble qui mugissent depuis le commencement du monde. L'éminence sur laquelle nous étions était taillée à pic, et du côté opposé on voyait l'autre moitié présentant une surface frayée sur le flanc que nous apercevions : par cette déchirure passe le chemin qui mène en France.

— Nous sommes arrivés au lieu où mourut Roland.

— Et c'est ici qu'il sonna de la trompe, lui demandai-je ?

— Ici.

— Mais l'as-tu vu quelquefois ?

— Moi, je ne l'ai jamais vu, mais j'ai entendu bien des fois son écho des portes de Zilveti, et chaque fois que ce son métallique s'est fait entendre, il est tombé une avalanche, ou les montagnes ont été incendiées, ou quelque ferme a disparu dans une horrible tourmente.

— Conte-moi, conte-moi quelque chose de cela.

— Écoute donc : Il y eut en France un empereur ou roi qui marchait de conquête en conquête vers le nord. Il était accompagné dans ses expéditions par les barons de son royaume, hommes valeureux parmi tous, entre eux se distinguait Roland, comme s'élève le hêtre parmi les autres arbres de la forêt. Fatigué de se diriger toujours vers le Nord où il ne rencontrait plus que des glaces, il revint dans son royaume, et, après avoir fait ses préparatifs, il se disposa à conquérir le Midi. Vois-tu cette montagne, si haute qu'elle se cache presque dans les nuages ? Eh bien, de cette montagne à Elizondo on ne voyait plus que soldats, la terre tremblait sous cette masse d'hommes couverts d'acier et à leur tête marchait Roland. Nous ne pûmes opposer aucune résistance à leur passage, nous fûmes pris au dépourvu. Ils arrivèrent à Pampelune et la conquirent, ils s'élançèrent dans la vallée et s'en rendirent maîtres. Enorgueillis par un succès si complet, ils retournèrent en France et laissèrent garnison dans les places. Mais à leur retour, le châtimeut de leur ambition les attendait. Toute l'armée passait par ce chemin que maintenant tu vois couvert de neige. Cette multitude d'hommes ressemblait à un long serpent dont la tête, conduite par l'empereur, se cachait dans Oleron, pen-

dant que la queue, où était Roland, touchait encore aux murs du monastère où nous avons passé la nuit. Toutes ces roches, tous ces défilés répétèrent un million de fois le bruit de leurs chants et le retentissement des fers de leurs chevaux. Roland était déjà parvenu près de ce pin, qui d'ici te parait aussi petit qu'une fougère, il s'en allait gaiement avec ses écuyers, quand un bruit horrible retentit dans les airs. Pleins d'épouvante tous levèrent les yeux et virent des masses informes qui, en faisant des sauts terribles et en sifflant d'une manière épouvantable, tombaient comme grêle sur leurs troupes et les écrasaient comme si c'eût été des reptiles.

— Oh ! m'écriai-je, vivement intéressé par cette pittoresque relation, et qu'est-ce donc qui volait par les airs ?

— Des quartiers de rocs aussi grands que celui sur lequel nous sommes assis, répondit-il. On entendit des clameurs effroyables dans le défilé, les soldats, serrés les uns contre les autres, opposaient leurs boucliers à cette pluie de rochers, mais cet obstacle était trop faible contre de semblables projectiles. Ils tranchaient les bras, pulvérisaient les corps, écrasaient hommes, chars et chevaux, et au bout de dix minutes tout le chemin ne fut plus qu'un amalgame de chair meurtrie, de cottes de maille et de cuirasses brisées. Roland était le seul qui fut encore intact ; il sonna de la trompe pour demander du secours, et le féroce et terrible *Irrinzi* (1) basque fut la seule réponse qu'il obtint.

Toutes ces hauteurs étaient couvertes de Basques qui lançaient des roches, des dards et jusqu'à des boules de neige. Le comte Lobo les commandait. Il regardait cette horrible boucherie, assis à la place même où tu es. Roland fit des efforts inouis pour rallier ses troupes et gravir les pentes afin de chasser l'ennemi des hauteurs. Plusieurs fois il arriva jusqu'à ce ravin que tu vois environ à deux mètres sous tes pieds, mais le tronc d'un arbre, un rocher ou tout autre projectile l'entraînait avec lui dans sa chute. Rebuté enfin d'une si grande lutte, il se fit une muraille avec le corps même de ses soldats et, à l'abri derrière elle, il sonnait de la trompe et maudissait son cousin l'empereur. Le son de sa trompe allait s'affaiblissant par degrés, et dans les derniers efforts de son agonie, il saisit son épée par la pointe et la lança loin de lui ; l'épée alla s'enfoncer dans ce rocher même jusqu'à la garde, la trompe se tut. . . . Roland était mort criblé de flèches et entouré des cadavres de ses soldats.

(1) Espèce de hennissement, cri de guerre des anciens Basques.

Mais son ombre erre par ces solitudes et on le voit sur les hauteurs armé de pied en cap, lançant des pierres énormes pour obstruer le chemin, muet témoin de sa défaite. Parfois, quand une catastrophe menace le pays, on entend distinctement le son de sa trompe, annonçant avec fracas les malheurs qui vont arriver; et quand ils sont accomplis on voit par la nuit, dans ce chemin, de longues files d'hommes armés, dansant au bruit cadencé des fanfares que fait entendre leur chef. Malheur, alors, au muletier qui passe par là !!!

— Que lui arrive-t-il ? demandai-je.

— Il meurt brisé contre les rochers.

— De manière que si maintenant nous voyions apparaître les Français. . . .

— Ils nous tueraient certainement.

— Bah ! bah ! je n'ai point peur des morts, lui dis-je en souriant, deux hommes vivants m'en imposent plus que tous les cadavres de Roland et de ses soldats.

— Craindre les vivants ! me répondit-il en faisant un geste dédaigneux, tant que je tiens mon escopette chargée je ne crains personne quand on se présente en face.

J'allais lui répondre et peut-être entreprendre là-dessus une polémique, quand nous entendîmes, tout près de nous, le même cri étrange et perçant qui la nuit précédente avait frappé mes oreilles.

— Voilà, comme il y a un Dieu, ton Roland qui vient sans doute nous mettre en pièces, lui dis-je en riant, et bien loin de penser à la véritable cause de ce cri.

Mais j'observai avec étonnement et terreur la pâleur de mon cousin, qui, un doigt sur la bouche, me faisait signe de garder un profond silence.

*Tigre* avait les poils du dos hérissés et il poussait de sourds et sinistres grognements.

Tout à coup Francisco s'écria :

— Malédiction ! j'ai perdu ma trompe.

— Mais qu'y a-t-il ? lui demandai-je à voix basse.

— Ce qu'il y a ! me répondit-il, regarde à notre droite, n'entends-tu rien ?

On entendait en effet craquer quelques branches sèches et le bruit sourd que fait un homme qui marche lentement; mais je n'aperçus rien.

— Serait-ce par hasard Roland qui s'approche ? lui dis-je, presque convaincu que cette supposition pouvait être vraie.

— Qui sait ? répondit mon cousin. Silence, Pepe, pour Dieu; silence

*Tigre*, murmura-t-il en menaçant le chien qui se mit entre mes jambes.

La nuit tombait et les brouillards descendaient rapidement du sommet des montagnes dans les vallées.

Tout à coup retentit dans l'espace un autre cri plus sonore que tous ceux que nous avons entendus jusqu'alors, et tournant la tête, nous vîmes, muets d'épouvante, un formidable ours noir qui nous regardait debout sur deux pieds et environ à vingt pas de distance. A sa vue tout mon sang se glaça dans mes veines, et machinalement je mis le fusil en joue.

— Arrête-toi, pour Dieu ! me cria mon cousin en abaissant mon arme, ou bien nous sommes perdus.

L'animal se balançait indolemment, grognait de plaisir sans doute, en voyant si près de lui une proie si désirée et qu'il considérait comme sûre, aussi il tenait fixés sur nous ses yeux terribles.

La bête féroce était d'une taille gigantesque, ses robustes pattes de devant montraient à leurs extrémités des ongles longs et crochus.

— Préparons-nous à une lutte corps à corps, dis-je à Francisco, en voyant que l'ours commençait à se mettre en mouvement.

— Ah ! si j'eusse été seul ! s'écria-t-il, en dégainant son couteau de montagne.

— Qu'aurais-tu fait ? lui dis-je.

— Je lui eusse envoyé une balle et je l'aurais cloué avec ce poignard.

— Eh bien fais-le et si tu ne le tues pas, je lui tirerai un autre coup.

— Impossible, me répondit-il, si je ne le tue pas il nous attaquera, et quoique seul je puisse, moi, me défendre facilement, je ne pourrais le faire avec toi.

— Alors fuyons, dis-je.

— Fuir ! s'écria-t-il en me regardant de haut en bas, tu es fatigué, Pepe, et nous n'aurons pas fait vingt pas, que tu sentiras ses ongles s'enfoncer dans ton cou. Non, non, faisons autre chose.

— Combattons contre lui jusqu'à la mort, Francisco.

L'ours fit un fort grognement et s'élança vers nous.

Prompt comme la pensée, mon cousin se jeta au-devant et se plaça entre l'ours et moi.

Les yeux de Francisco brillaient d'une manière étrange, et sa main droite, armée du large couteau des montagnes, décelait un certain tremblement fébrile qui annonçait une résolution suprême.

Mais cette lutte eût été trop inégale si, pendant que l'ours se trouvait à peu de distance, il ne se fut pas présenté un autre combattant. *Tigre* qui jusqu'alors n'avait fait que grogner et courber son dos,

s'élança à son tour sur la bête féroce, et avec cette force et cette agilité prodigieuse de tous les chiens de sa race, il saisit l'ours par la peau du cou et lui faisant perdre l'équilibre il le jeta à terre.

La rage de l'animal fut terrible, il hurla d'une manière épouvantable et se rua sur le chien, mais celui-ci était agile, rusé, et il évitait les attaques de la bête avec une surprenante habileté.

— Nous sommes sauvés ! s'écria Francisco.

— Faisons feu, lui dis-je, en apprêtant mon fusil.

— Silence, mille diables ! me cria-t-il, veux-tu donc que si nous ne le tuons pas, il abandonne le chien et qu'il dirige sa furie contre nous ? Gardons les balles pour la dernière extrémité.

Pendant ce temps-là l'ours s'efforçait vainement de saisir le chien qui, chaque fois qu'il évitait l'attaque, ne manquait pas de donner quelques coups de dent à la bête qui hurlait de fureur.

Mon cousin se mit alors à pousser de grands cris afin qu'ils parvinssent aux oreilles des autres chasseurs qui étaient excessivement inquiets de ne pas nous voir avec eux.

Enfin au bout d'un quart d'heure d'angoisses, nous entendîmes le son de leurs trompes, les aboiements des chiens et les cris qu'ils poussaient pour nous annoncer leur arrivée.

Quand l'ours entendit ce bruit, il se retira lentement, nous lui envoyâmes deux coups de fusil et il disparut dans le fourré !

Les chasseurs arrivèrent excédés de fatigue et redoutant un malheur.

— Pepe, Pepe, où est Pepe ? criait mon pauvre oncle haletant et mouillé de sueur.

— Nous sommes ici, oncle, lui répondis-je.

— Mais êtes vous sain et sauf ?

— Oui, oncle, oui.

— Grâce à Dieu ; mais que diable est-il survenu ?

— Ce qu'il est survenu ? répondis-je, c'est que si Francisco n'eût point été là, l'ours me mettait en pièces.

— Miséricorde ! s'écrièrent tous les chasseurs, vous avez vu l'ours ?

— Comme je vous vois, dis-je.

— Et Francisco ?

Nous entendîmes alors dans le fourré une détonation d'arme à feu qui fut suivie d'un hurlement perçant ; nous courûmes tous de ce côté et nous trouvâmes mon cousin qui chargeait son escopette avec la plus grande tranquillité.

— Je l'ai blessé, comme il y a un Dieu, dit-il, à peine nous eût-il aperçu ; si nous le suivons à la piste il est à nous.



— Mais, Messieurs, il fait nuit, répondit l'un des chasseurs.

— Et qu'importe, dit Francisco, en mettant son fusil sur l'épaule et en s'enfonçant dans le bois.

Nous le suivîmes tous et sur la blancheur de la neige nous pûmes voir quelques taches rouges.

— Il est blessé, Messieurs, dit mon oncle, marchons avec précaution. Pepe, ajouta-t-il, en m'appelant, viens près de moi, ne reste point en arrière et ne te sépare pas de nous.

— Il est avec moi, répondit Francisco, qui me dit en me prenant la main et en la serrant avec effusion : Avant qu'il te fasse du mal, l'ours m'aura mis en mille morceaux.

Je l'embrassai, profondément ému de cette preuve non équivoque d'amitié.

La meute se rassembla, *Tigre* se mit en tête ; nous nous formâmes en bataillon carré, les armes prêtes, et nous suivîmes les traces de la bête pendant plus d'une lieue. La nuit était tout à fait tombée, cependant nous pouvions marcher, grâce à la clarté que produisait la blancheur de la neige. Les traces de l'animal nous servaient de guide, mais arrivés à une prairie circulaire entourée de hauts rochers, semblable à un cirque avec ses gradins, les taches de sang et les pas cessèrent tout à coup ; nous en conclûmes que l'ours avait sa tanière dans quelque fente des rochers que nous apercevions, et nous résolûmes de camper sur la neige, après avoir pris quelques précautions pour passer la nuit avec le plus de sécurité et de commodité possibles. Nous fîmes un feu clair avec des branches d'arbre sèches et des fougères, nous comptâmes les chiens, nous nous réconfortâmes l'estomac avec quelques viandes froides et nous nous couchâmes en rase campagne. Quelques chasseurs faisaient alternativement une espèce de garde avancée, le sommeil nous prit promptement, malgré le froid pénétrant de la nuit, tempéré jusqu'à un certain point par la chaleur du feu.

Le jour suivant commençait à peine à paraître que nous étions déjà tous sur pied ; nous recommençâmes les recherches. Les traces de l'ours étaient profondément marquées sur la neige et allaient vers le fond de cet amphithéâtre naturel. Nous aperçûmes alors parmi les ronces l'entrée d'une caverne située au milieu d'un rocher très-élevé et taillé à pic ; personne ne douta que ce ne fut la tanière de notre ennemi. Nous fîmes le tour de cette montagne de pierre pour voir si la caverne avait une autre sortie, et nous vîmes avec plaisir qu'elle n'avait pas d'autre ouverture.

Nous formâmes alors une espèce de conseil pour discuter le moyen le plus sûr de faire sortir l'ours de la caverne ; celui que proposa Francisco fut adopté à l'unanimité : il se réduisait à placer les chasseurs sur les rochers qui entouraient la prairie, les piqueurs, avec toute la meute déliée, à l'entrée de cette même prairie, et, cela fait, à réunir des fagots de branches sèches et de fougères, à les amonceler à l'entrée de la caverne et puis à y mettre le feu.

Une fois ce plan adopté nous nous disposâmes à le mettre à exécution ; à cet effet nous nous plaçâmes sur les rochers et mon cousin, armé d'une zagaie et suivi de quelques piqueurs chargés de bois, s'approcha lentement de la caverne, la ferma hermétiquement ; puis il y mit le feu et se retira en toute hâte.

Ma curiosité était excitée au plus haut point ; tous les regards étaient fixés sur le bûcher d'où s'échappaient déjà des flammes et des colonnes de fumée. Francisco se plaça à ma droite et *Tigre* à ma gauche. Dix minutes se passèrent sans incidents, et au moment où je croyais le coup manqué, nous vîmes voler en l'air des fagots entiers de bois enflammé sous l'impulsion vigoureuse des pattes de la bête fauve. Celle-ci s'avança en poussant d'effroyables rugissements et en jetant de tous côtés des regards furieux ; quand elle se vit enfermée dans cette étroite enceinte, sa fureur ne connut plus de limites.

Elle se précipita sur les chiens qui furent tous lâchés à la fois, et il y eut alors une lutte sanglante et terrible. C'étaient des limiers de race, de leurs corps tachetés de noir ils couvraient la bête ; celle-ci de son côté arrachait les entrailles de tous ceux qui se trouvaient à portée de ses formidables griffes, et bientôt de ce monceau informe de corps entrelacés qui luttaient avec une indicible furie partirent des hurlements de douleur, et l'on ne vit plus que des lambeaux de chair palpitante. Treize chiens furent tués ou blessés dans le combat ; les autres se retirèrent à l'appel des piqueurs.

L'ours, épuisé de fatigue, tenait ouverte sa gueule sanglante et de son museau couvert d'écume pendait inerte sa langue rouge comme le feu.

L'animal était assis et immobile.

— Feu tous à la fois ! cria mon oncle, et cinq balles s'enfoncèrent dans le corps de la bête.

Le saut qu'elle fit en se sentant blessée étonna tous les chasseurs. L'ours se mit debout, regarda de tous côtés, puis faisant des sauts désespérés, poussant d'horribles rugissements, et avec des grincements de dents qui nous terrifiaient, il se dirigea couvert de fange et de sang vers l'endroit où Francisco et moi nous étions placés.

Pour y arriver il fallait que l'ours gravit un rocher d'environ six pieds de hauteur, dans une des fentes duquel nous étions commodément assis. Les chasseurs n'osaient pas se servir de leurs armes dans la crainte de nous blesser, et il était trop tard pour qu'ils pussent venir à notre secours. Pendant ce temps-là l'ours grimpait avec agilité et nous sentions déjà son haleine ardente. Les chasseurs étaient atterrés, mon pauvre oncle nous encourageait de la voix tandis qu'une sueur froide baignait son visage. Je tremblais des pieds à la tête et je ne savais que faire. Je regardai mon cousin qui me donna un baiser sur le front en murmurant :

— La trompe de Roland ! puis il devint tout pâle.

Le moment critique était arrivé : la fuite était impossible ; l'ours avança une griffe, Francisco, debout, ôta son *beret*, fit rapidement un signe de croix et disparut. Moi, je fermai les yeux.

Un cri d'allégresse retentit dans l'enceinte, la bête tombait en roulant sur le rocher et avec elle *Tigre*, qui la tenait par le cou les dents serrées.

Francisco poussa un cri de triomphe et, sautant du haut du rocher, il enfonça son poignard dans le cœur de l'animal.

Trois heures après nous entrions triomphants dans le monastère, emportant en travers sur un mulet l'ours noir, la terreur de ces montagnes. On tira de son corps vingt livres de graisse et sa peau a couvert pendant quelques années le lit prieural de Roncevaux.

.....  
Longtemps encore après cette affaire il m'est arrivé souvent de rêver que j'entendais la trompe de Roland, et chaque fois que j'ai fait ce rêve, je me suis éveillé effrayé, me croyant entre les griffes de l'ours noir.

J. M. DE GOIZUETA.

(Traduit de l'Espagnol par EDMOND LE GUEVEL.)

---

## EXTRAITS

# DU ROMAN D'ANTAR

---

### NAISSANCE D'ANTAR. — SON AVENTURE AVEC L'ESCLAVE DANJI.

Dix cavaliers des Béni-Abs, devenus pauvres et privés de tout par suite de leur large hospitalité, résolurent de faire une expédition et une razzia sur les biens des Arabes, suivant l'usage de ces temps-là. Ils se réunirent et vinrent trouver l'émir Cheddad qu'ils instruisirent de leur dessein; car il était leur chef et leur héros au jour du combat. L'émir approuva ce projet, et les onze guerriers partirent de la terre de Chréebba, revêtus d'armures de fer et de cottes de mailles, cherchant l'occasion de prendre des chevaux et des chameaux. Ils s'éloignèrent de leur pays, ne voulant pas piller dans le voisinage de leurs demeures, et entrèrent sur le territoire des Béni-Cahtan. Ils s'embusquaient durant le jour, et la nuit s'avançaient dans les ténèbres.

Ils arrivèrent ainsi au pied des montagnes de Adja et de Selma, et dans la vallée ils découvrirent une tribu riche et nombreuse, dont les tentes étaient pour la plupart en étoffés de soie, et dont les bannières et les enseignes flottaient au vent. Le camp était vivant comme la mer bruyante, et l'on voyait se mouvoir, comme les vagues qui s'entrechoquent, les esclaves, les serviteurs, les belles jeunes filles et les chevaux aux couleurs variées. Ces gens étaient paisibles et ne songeaient point à s'inquiéter des vicissitudes de la fortune.

Les Béni-Abs, frappés de la foule des chevaux et des guerriers, n'osèrent les attaquer et se détournèrent vers les pâturages. Là, mille

chamelles paissaient au large : leur bosse bien nourrie penchait sur le côté, tant l'herbe et les plantes abondaient en ce lieu. Une esclave noire les faisait paître sur la limite du désert. Belle, souple et bien proportionnée, elle se balançait sur ses hanches, comme une branche flexible. Son sein était ferme et ses dents semblables à des grêlons. A ses côtés étaient deux négrillons, ses fils, qui tournaient autour d'elle, à droite et à gauche, l'aidant à la garde du troupeau.

Lorsque les Beni-Abs aperçurent les chamelles ils se hâtèrent de les atteindre, et les chassèrent devant eux comme on chasse les lièvres. Aiguillonnées de tous côtés par la pointe des lances, les chamelles allongèrent le pas et précipitèrent leur marche. Les deux négrillons suivaient avec leur mère; et, sur leurs traces, les Beni-Abs, préparés à recevoir quiconque les attendrait.

Ils cheminaient depuis peu, quand soudain la poussière surgit derrière eux, et sous ses flots retentissent les cris des hommes et le grondement des braves. En un clin d'œil les survenants rejoignent les Beni-Abs.

— « Malheur à vous ! s'écrient-ils. Vous voilà pris et humiliés ! Où vous sauvera la fuite, quand nous sommes sur vos pas ? Vos pieds vous ont conduits au terme de votre existence, et vous vous êtes hâtés vers la mort et la catastrophe.

Les Beni-Abs se voyant atteints, tournèrent bride, pointèrent les lances, reçurent le choc des assaillants et se ruèrent sur eux comme des faucons, affermissant leurs cœurs et poussant des cris qui retentissaient dans le désert. Le sang coula et ruissela; les cavaliers jonchèrent la face de la terre, pâture prochaine des bêtes fauves de la plaine. Les guerriers ennemis perdirent courage; impuissants à soutenir le choc des Beni-Abs, ils tournèrent sur leurs talons, laissant leurs braves massacrés. Aussitôt les Beni-Abs recueillirent les dépouilles des morts et rassemblèrent les chevaux dispersés. Ils les joignirent aux chamelles, et se hâtèrent vers leurs pays et leurs habitations, à travers les plaines et les vallées.

Le soir ils firent halte au bord d'un étang. L'Émir Cheddad jeta les yeux sur cette femme qu'ils avaient poussée devant eux avec le troupeau, et l'amour pour elle fut doux à son cœur. Il désira la posséder; car il avait vu la délicatesse de ses extrémités, la souplesse de sa taille, le balancement des vagues de ses hanches, la beauté de sa noire couleur, la coquetterie de ses yeux et la magie de ses paupières. Il avait vu l'éclat de ses yeux plus tranchants que les sabres du trépas et l'éclair de ses dents plus brillantes que les miroirs; et son sourire

était doux et sa taille flexible comme une branche verte ; et, comme le poète a dit à ce sujet :

« Il y a dans les noires une expression telle que si tu en pénétrais le sens, tes yeux ne regarderaient plus ni les blanches ni les rouges ; une souplesse de hanches, une coquetterie de regards qui enseignerait la sorcellerie à l'ange magicien Harout. Si la joue blanche n'offre point une noire lentille, quel prix a-t-elle pour les amoureux ? Si le musc n'était noir, il ne serait pas le musc ; et n'était la noirceur de la nuit, quel plaisir aurais-tu à contempler l'aurore ? »

L'Émir Cheddad abandonna le butin entier à ses compagnons et prit pour lui cette esclave noire et ses deux enfants. Elle s'appelait Zébiba. Arrivé au camp de sa tribu, l'Émir l'envoya au pâturage avec les négrillons pour faire paître ses chameaux. Les jours et les nuits passèrent sur elle, et sa grossesse apparut et sa démarche s'alourdit. Les mois passèrent ; le terme fixé par le créateur arriva. Une nuit d'entre les nuits, elle cria jusqu'au point du jour et mit au monde un enfant mâle.

Cet enfant était noir comme l'éléphant ; il grognait ; il avait le nez épaté, les narines larges, les cheveux crépus, les babines pendantes, les coins des yeux troubles. Il était d'humeur difficile ; on admira son squelette robuste, ses pieds énormes, ses longues oreilles, ses puissantes épaules et ses prunelles d'où jaillissaient des étincelles de feu. L'Émir Cheddad se reconnut tout entier dans son fils ; il fut rempli de joie et le nomma Antar.

Lorsque sa mère l'empêchait de têter, il grondait et rugissait comme le lion, ses yeux prenaient la couleur du sang-de-Dragon et brillaient comme des charbons ardents. A l'âge de neuf mois, il se roulait parmi les cordes des tentes, il saisissait les pieux et les arrachait ; il renversait les chiens dans la poussière, se battait avec les petits garçons et les jetait à terre. Il atteignit ainsi le mois du sevrage, et sa réputation se répandit dans la tribu.

.....  
Châs, le fils aîné du roi Zohéir et son héritier désigné, avait un esclave nommé Dadjî. Celui-ci était fier, violent, orgueilleux. Châs l'aimait pour sa force et le soin qu'il prenait de ses biens. Les autres esclaves le craignaient à cause du maître. Il était insolent envers tous, et tous lui obéissaient, faibles et forts, de près et de loin. Mais Antar (qui atteignait sa quatorzième année) n'en faisait nul cas ; pour lui, le terrible Dadjî était plus méprisable que les chiens.

Or, un jour d'entre les jours, les pauvres, les veufs et les orphelins

étaient groupés debout auprès de l'étang, pour abreuver leurs chameaux et leurs moutons. Et Chàs, pour faire boire les troupeaux de ses mattres, s'était emparé des avenues de l'aiguade et en défendait l'approche à tous les pasteurs. Et voilà qu'une vieille femme des plus âgées, grave et vénérable, jadis riche et portant les signes de la noblesse, s'approcha et dit à Chàs :

— Seigneur, accorde-moi une grâce ; permets que j'abreuve ces pauvres brebis qui seules me restent des biens que m'ont légués les seigneurs. Leur lait est ma nourriture. Je suis une pauvre femme : la fortune m'a lancé ses flèches, elle a fait périr mes hommes, elle m'a attristé dans mes enfants et mon mari. Sois compatissant pour mon isolement et ma pauvreté. Exauce ma prière.

Lorsque l'esclave Chàs, au milieu de la foule des hommes et des femmes, entendit le discours de la vieille, son sang bouillonna, son palais fut rempli d'amertume, ses yeux devinrent sanglants, et l'écume surgit aux coins de sa bouche. Il se tourna vers la vieille et la poussa dans la poitrine. Elle tomba sur le dos et sa nudité parut au jour. A cette vue, le sentiment de l'honneur arabe bouillonna dans la tête d'Antar. Il ne put maîtriser son courroux ; une teinte jaune couvrit son visage noir comme la nuit sombre. Il s'élança vers l'esclave Dadji, et d'une voix élevée :

— Malheur à toi, s'écria-t-il, malheur à toi, fils de l'adultère, nourrisson de l'esclave aux aisselles empestées. Quelle est cette infamie ? Et pourquoi déshonores-tu les femmes arabes ? Que Dieu coupe tes articulations et les articulations de quiconque t'approuve.

Dadji était large d'épaules, fort et robuste. A l'injure d'Antar, il faillit s'évanouir de colère. Il s'élança vers lui et l'assailit d'un coup de poing au milieu du visage : peu s'en fallut qu'il ne vidât les orbites de ses yeux. Antar patienta jusqu'à ce qu'il eût repris son souffle et qu'il fût revenu de la violence du coup. Et soudain il saisit l'esclave par un pied et le renversa sur le dos. Il glissa alors une main entre ses jambes et de l'autre le saisit au cou et le souleva par la force de ses deux bras jusqu'à ce qu'on vit la noirceur de ses aisselles. Puis il frappa la terre avec ce corps robuste, broya ses os et fit entrer sa longueur dans sa largeur.

Lorsque les esclaves virent les calamités descendre sur Dadji, ils crièrent de tous côtés contre Antar :

— Malheur à toi ! disaient-ils. Tu as tué l'esclave du prince Chàs. Quel est celui d'entre les hommes qui te protégera ?

Aussitôt ils l'assailirent avec des bâtons et des pierres, et Antar,

trop faible contre la multitude, prit la fuite. Il dénoua sa *djibbe* et l'entortilla autour de son bras pour se couvrir des coups, ainsi que font les guerriers dans la bataille. Alors saisissant le bâton d'un des esclaves, il retourna sur eux, comme le lion qui revient sur les chasseurs, et les chargea comme ils le chargeaient.

Or Malik, le plus jeune des fils du roi Zohéir, était beau, brave, éloquent et bon. Sa figure était semblable à l'aurore, et sa taille droite comme la lance. Ce jour-là il était allé goûter les plaisirs de la chasse, et ses esclaves marchaient devant lui comme des lions. Arrivé près de l'étang, il entendit les cris qui retentissaient dans la plaine et vit la poussière s'élever et s'accroître. Poussant son coursier, il se dirigea vers cette masse confuse et s'enfonça dans la poussière pour découvrir les causes du tumulte. Et voici qu'il aperçut une foule nombreuse d'esclaves tournant autour d'un nègre seul contre tous. Il fixa attentivement ce nègre et reconnut Antar qui luttait avec avantage. Le sang coulait de tout son corps meurtri par les bâtons et les pierres ; mais son énergie n'était pas ébranlée : il était résolu à la mort et à la catastrophe, et ne pouvait consentir à la fuite.

Malik vit cette bravoure et son cœur fut attendri.

— Que Dieu te comble de faveurs, s'écria-t-il, ô nègre au bras robuste et aux muscles vigoureux ! Malheur à vous, ajouta-t-il s'adressant aux esclaves. Fuyez, ou ce sabre vous exterminera tous, du plus proche au plus éloigné !

Les esclaves disparurent. L'émir Malik fit approcher Antar de son étrier et l'interrogea sur les causes du combat. Le nègre lui raconta toute l'histoire, la conduite de Dadjî à l'égard de la vieille, comment il l'avait renversée et comment il avait déchiré le voile de son honneur. Ce récit accrut l'attachement de Malik pour Antar ; il reconnut que le jeune homme était brave et zélé pour les femmes.

— Marche à côté de mon étrier, lui dit-il, et sache que tu as un protecteur contre quiconque vit sous le ciel, mange du pain et boit de l'eau. Et je ne renoncerai point à te défendre, dût ma tête voler devant moi.

A ces paroles, Antar vint à lui et lui baisa ses deux pieds. Puis il marcha avec le prince vers les tentes, parmi ses esclaves.

.....  
(Traduit de l'arabe.)

L. MARCEL TOIRAC.

---



# POÉSIES

---

## A un Voyageur.

---

Si le parfum des fleurs, la chanson des oiseaux,  
Le soleil ou l'étoile au fond des cieux superbes,  
Le papillon dans l'air, l'insecte sous les herbes,  
La plainte de la brise au soir sur les roseaux ;

Si tout ce que Dieu mit dans l'immense nature :  
Sève, amour, mouvement, flamme, arôme, murmure,  
Eveille en celui-là qui sait tout recueillir  
Une âme pour prier, une voix pour bénir ;

Si l'oubli d'un nom pur et porté par un sage,  
La cendre d'un foyer la veille étincelant,  
Un chêne que la foudre a frappé dans l'orage,  
Une fleur desséchée au soir d'un jour brûlant ;

Une plume d'oiseau dans un bois solitaire,  
L'os d'un mort égaré sous les pieds du rêveur ;  
Si tout ce qui n'est plus, en nous serrant le cœur,  
Courbe avec notre front notre esprit vers la terre ;

Courageux pèlerin, robuste voyageur,  
Combien votre esprit large où la lumière abonde  
Doit avoir amassé de raison, de ferveur  
En planant avec vous sur tous les points du monde !

Ce qui ne peut mourir ou renaître toujours,  
Ce qui dort pour jamais sous l'océan des jours,  
L'immortelle nature et les Babels des hommes ;  
Vous avez pu tout voir, et tout interroger,  
Entendre l'infini vous répondre, et songer  
A ce qu'est l'Éternel, puis à ce que nous sommes !...

Vous avez vu la Suisse, où la simplicité  
Règne encor sur les monts, la Suisse où sous la neige  
Brûle, divin flambeau, la vieille liberté  
Que la pauvreté sainte entretient et protège !

Vous avez vu le sol où les géants romains,  
Triomphants et chargés de dépouilles opimes,  
Pour se défatiguer de leurs guerres sublimes  
Ouvraient l'amphithéâtre à des jeux surhumains.

Sur les larges débris de Rome-République  
Vous avez contemplé Rome la catholique,  
Préparant à la mort son peuple condamné ;  
Rome ayant oublié son immense épopée ;  
Rome où la bulle sainte a remplacé l'épée,  
Où l'on vit à genoux, chrétien, mais enchaîné !

Vous avez vu Tunis, et marché sur la plage  
Où passa saint Louis, qui marchait vers les cieux ;  
Vos pieds se sont posés où s'éleva Carthage,  
La rivale de Rome en des temps merveilleux

Vous avez vu Corinthe, où la voix inspirée  
De l'apôtre saint Paul ébranlait l'univers ;  
Sparte où l'on était fort ; Athènes expirée  
Expiant ses grandeurs par autant de revers !

Vous avez parcouru les chemins de Judée,  
Cherchant une humble étable aux champs de Béthléem;  
Vous avez du Jourdain bu l'onde débordée;  
Vous avez pu rêver devant Jérusalem;

Vous avez cotoyé le vieux Nil, où se mire  
Un soleil sans nuage aux rayons accablants;  
Vous avez vu Memphis, et Thèbes, et Palmyre  
Où parlent du passé quelques tombeaux croulants.

Et dans les fentes des ruines,  
Dans la poussière des tombeaux,  
Dans les plaines, sur les collines,  
Dans les forêts, au bord des eaux;

Dans les vallons pleins de mystère,  
Dans les cités pleines de bruit,  
Avec la foule, et solitaire,  
Et dans le jour, et dans la nuit;

Comme deux tiges enlacées,  
Comme deux lyres à la fois,  
Vous avez cueilli deux pensées,  
Vous avez entendu deux voix;

L'une était profonde et sereine,  
L'autre aussi triste qu'un adieu,  
L'une pleurait sur l'œuvre humaine,  
L'autre chantait l'œuvre de Dieu !

EDOUARD PLOUVIER.

---

**Mai !**

Voici revenir mai : les neiges sont passées.  
Viens-tu chercher aux champs, poète, le soleil  
Qui rajeunit le cœur et verdit la pensée ?

— Hélas ! je ne sais plus s'il est rien de vermeil !

Tout chante et tout sourit : c'est le mois où l'on aime.  
Attends-tu dans le bois ta belle au fier contour  
Qui doit te faire lire ici son doux poème ?

— Ma belle ne vient plus au rendez-vous d'amour.

Tu lui fais un bouquet qu'un flot de pleurs arrose.  
Mais pourquoi préférer aux autres fleurs des bois  
Celle qui croît sur l'herbe où quelque mort repose ?

— Ma belle aime les fleurs qui parfume les croix.

Ton pas est inquiet, rêveuse est ta prunelle.  
Sans doute, le cœur plein d'harmonieux accords,  
Tu cherches le chemin qui conduit chez ta belle ?

— Je cherche le chemin qui conduit chez les morts.

Mai, 1860.

PAUL PARFAIT.

---

# REVUE DE LA SEMAINE

---

## REVUE DES SCIENCES

---

LE TRAITÉ D'HYGIÈNE THÉRAPEUTIQUE DE M. LE DOCTEUR RIBES (DE MONTPELLIER).

Comme science aussi bien que comme art, la médecine a fait plus de progrès dans les cinquante dernières années qu'elle n'en avait fait depuis des siècles, depuis Hippocrate, si l'on veut; peut-être même est-elle, de toutes les sciences, celle qui a progressé du pas le plus rapide, celle qui, eu égard à son état d'imperfection au commencement du siècle présent, a apporté à l'esprit humain la plus grande somme de résultats décisifs, d'aperçus nouveaux, d'espairs réalisables.

Si ce jugement n'avait pour lui la sanction des faits, on pourrait invoquer en sa faveur celle du raisonnement qui prouverait que les sciences médicales ont dû profiter en raison composée, pour ainsi parler, des progrès accomplis dans les sciences inférieures et plus générales; pour ceux qui ont bien saisi l'enchaînement méthodique des sciences que nous avons souvent exposé dans ce recueil, il est clair qu'il ne se fait pas une découverte en physique, en chimie, en botanique ou en zoologie, qui n'ait son application à la médecine alors que les découvertes de la médecine ne jettent aucun jour sur les sciences que nous venons d'énumérer et ne leur sont d'aucune utilité immédiate. C'est l'un des caractères des sciences supérieures que de profiter de la sorte de toutes les lumières sans les réfléchir, et, à notre sentiment, là se trouve l'explication des progrès des sciences médicales et de l'économie sociale, comparativement plus rapides que les progrès de l'astronomie, qui ne s'est guère modifiée depuis Newton et surtout depuis Laplace, de la physique, de la chimie et des sciences biologiques élémentaires.

Mais d'ailleurs il n'est point besoin de pareils arguments pour établir ce

que nous avançons : il suffit d'ouvrir simultanément un ouvrage médical moderne et un traité quelconque du siècle passé pour s'apercevoir que ce n'est pas la même science, et quelque sorte, et que de nos jours la connaissance des maladies et les exigences de leur traitement sont aussi bien connues, aussi clairement exposées, classées et mises à profit, qu'autrefois elles étaient obscures, confuses et insensées. Montaigne, que Molière a presque copié, écrivait vers 1570 : « Le choix mesme de la plupart de leurs drogues est aucunement mystérieux et divin : le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un lézard, la fiente d'un éléphant, le foye d'une taupe, du sang tiré sous l'aile droite d'un pigeon blanc et pour nous autres choliqueux (tant ils abusent desdaigneusement de nostre misère) et telles autres singeries qui ont plus le visage d'un enchantement magique que de science solide. » Puis il déclare « que les malades ont assez de supporter leurs maladies sans avoir encore à endurer les remèdes et les médecins. » Et voyez la contradiction : « au demourant, dit Montaigne, j'honore les médecins... pour l'amour d'eux mesmes, en ayant veu beaucoup d'honnestes hommes et dignes d'estre aimez... je les appelle en ma compagnie quand je suis malade. » D'un autre côté, soixante ans plus tard, Descartes écrivait : « s'il est possible de trouver quelque moyen qui rendent les hommes plus sages qu'ils n'ont été jusqu'ici, c'est dans la médecine qu'il faut le chercher ; » et Descartes malade, ne voulut recevoir un médecin qu'à la dernière extrémité, sur l'ordre impératif de la reine Christine. Il était trop tard.

Quoiqu'il en soit de la logique de ces illustres philosophes, on voit que leurs sentiments dénotent un changement d'opinion favorable à la médecine ; successivement d'ailleurs, les grands penseurs émirent des opinions de plus en plus favorables, et de nos jours, à part quelques médecins beaux-esprits qui raillent leur insuffisance personnelle, personne ne met plus en doute l'utilité, la dignité et le degré suffisant de certitude de la médecine qui lui donne d'incontestables droits au titre de science. Je dirai plus : ce n'est qu'avec mépris que pourraient être accueillies les critiques médicales, quant à la nécessité et à l'excellence de la profession médicale. Telle n'était point l'opinion de Montaigne, quand il écrivait : « Il n'est nation qui n'ait esté plusieurs siècles sans la médecine, et les premiers siècles, c'est-à-dire les meilleurs et les plus heureux... »

Mais il s'en faut que les diverses connaissances comprises sous le titre générique de *médicales*, aient le même degré de certitude ; la question banale des gens du monde : *Croyez-vous à la médecine ?* n'a pas de sens.

Quand il s'agit d'anatomie, de physiologie ou d'hygiène, il ne s'agit pas de *croire*, mais de *savoir* ; la connaissance des maladies, leur diagnostic et leur traitement offrent beaucoup plus d'obscurité, mais encore y a-t-il là des principes positifs confirmés par une longue expérience et par de fréquentes expérimentations.

Toutefois les progrès de l'art de guérir ont, à notre avis, ceci de remarquable, que loin de dépendre d'additions successives aux enseignements de

la tradition, ils semblent dépendre des retranchements continuels qu'on leur fait subir. De même que pour s'élever dans l'espace, on débarrasse l'aérostat de la surcharge qu'on lui avait imposée au départ, de même on délivre la médecine de tout ce fatras d'hypothèses, de superstitions et de ridicules pratiques dont la citation que nous avons faite de Montaigne ne donne qu'une très légère idée. En d'autres termes la médecine se simplifie, le nombre des médicaments diminue, les causes de leurs actions sont mieux connues, et d'un autre côté les ressources spontanées de la nature sont plus fréquemment utilisées, les milieux de l'existence plus heureusement appropriés à l'état de l'individu.

Le livre dont nous allons rendre compte vient réaliser la prophétie de Descartes, il semble contenir la promesse d'un moyen qui rende les hommes plus sages, et il laisse entrevoir à l'horizon, le moment où la médecine ne sera plus que l'art de placer les individus dans les milieux les plus propres à favoriser leur libre développement.

Pour traduire en langage vulgaire le titre de l'ouvrage de M. le professeur Ribes (de Montpellier) : *Traité d'Hygiène thérapeutique ou Application des moyens de l'hygiène au traitement des maladies*, il nous suffit, en quelque façon de dire : *Traitement des maladies sans médicaments pharmaceutiques*.

Le progrès de la médecine pratique a consisté, en effet, selon nous, dans la suppression de plus en plus considérable, d'une quantité prodigieuse de substances inertes ou trop énergiques, dans la diminution notable des quantités administrées et dans la simplification des formes sous lesquelles on les administrait ; — voilà pour le côté négatif du progrès de la médecine. Quant au côté affirmatif, il a consisté dans la connaissance de plus en plus complète des prodigieuses ressources de la nature, et dans l'étude maintenant voisine de l'état scientifique, des conditions de milieu les plus favorables au rétablissement des fonctions et des organes dans leur état de santé.

Le beau travail de M. le professeur Ribes nous fournit un plan méthodique pour l'exposition de ces recherches et pour la constatation de ces progrès ; le premier livre est intitulé : *Direction des fonctions de la vie nutritive* et comprend trois sections : 1<sup>o</sup> *Direction des fonctions digestives* ; 2<sup>o</sup> *Direction des fonctions respiratoires* ; 3<sup>o</sup> *Direction des sécrétions et des excrétions*.

Le chapitre 1<sup>er</sup> de la première section est intitulé *De l'Alimentation en général* ; puis viennent successivement les chapitres qui concernent l'alimentation dans les maladies aiguës et dans les maladies chroniques ; nous n'avons rien à dire sur cette partie du travail de M. Ribes qui n'admet point l'analyse ; mais notre jugement comme praticien est que ces 150 pages contiennent, toutes réserves de doctrine médicale établie, un traité complet d'alimentation thérapeutique. La seconde section du livre de M. Ribes, *Direction des fonctions respiratoires* est très incomplète et très mal conçue. L'auteur n'a considéré que les qualités du milieu que respire l'individu, et non point les qualités de l'individu qui respire. En d'autres termes, M. Ribes

a, en quelque sorte, supposé qu'il suffisait de placer un malade dans une atmosphère douée des qualités convenables de chaleur, d'électricité et de lumière, pour que le rôle du médecin hygiéniste fut rempli. Eh bien non ! son rôle n'est point alors rempli ; si l'individu respire mal, si sa respiration est trop *courte*, si elle est trop fréquente, si elle est irrégulière.... le milieu atmosphérique aura beau être favorable, il ne profitera point au malade ou ne lui profitera que comme mesure d'hygiène générale et non point comme mesure d'hygiène spéciale fonctionnelle. Il y avait deux choses à considérer dans une étude sur la fonction respiratoire : le milieu de respiration et le sujet respirant ; M. Ribes n'a considéré que le milieu respirant, omettant ainsi la simple mention des travaux de MM. Dumas, Poiseuille, Neumann, N. Dally, Segond, Garrod, Mandl, Marchal, Marsall-Hall, etc.

Ce n'est certes point dans un recueil de la nature de celui-ci que nous insisterons sur cette omission regrettable, non plus que sur les moyens hygiéniques propres à faciliter, à régulariser la respiration ; mais les meilleurs livres ont leurs défauts, et c'est la tâche de la critique de les signaler. Que dire d'ailleurs de cette méthode vicieuse qui introduit l'étude des *saisons, des climats et des changements de localité*, sous le titre générique : *Direction des fonctions respiratoires* ? Sans doute la respiration est pour quelque chose dans ces actions hygiéniques, mais il s'en faut de beaucoup, qu'elle y joue un rôle prédominant.

Le chapitre intitulé : *Des sécrétions et des excréments considérées comme moyen thérapeutique* est trop court et n'est pas assez précis, mais en tant que plans et indications générales, il est digne d'éloges.

En revanche le livre II, intitulé : *De l'Hydrothérapie en général*, comprend près de 250 pages. Outre que nous ne savons trop pourquoi ce traité d'hydrothérapie a été introduit là, entre la direction des fonctions nutritives et celles des fonctions animales, nous trouvons que les proportions de l'œuvre ne sont plus en rapport avec l'importance relative de leurs diverses parties et d'ailleurs que l'étude de l'hydrothérapie ressort plutôt de la thérapeutique que de l'hygiène thérapeutique.

Quoiqu'il en soit, nous aurions mauvaise grâce à reprocher plus vivement à M. le professeur Ribes l'introduction d'un excellent travail sur l'eau et sur les eaux minérales, dans une œuvre dont nous approuvons si hautement les tendances ; nous aurions beau dire que ce n'étaient là ni la place, ni l'occasion, on nous répondrait justement que les bons travaux sont bien partout.

Le livre IV du traité d'hygiène thérapeutique est intitulé : *De la direction des fonctions affectives*, et quoique l'un des plus courts est un des plus intéressants. Après avoir étudié les affections et les passions premièrement à l'état normal et secondement en tant que causes de maladies, M. Ribes les étudie comme moyens de guérison ; l'amour, l'ambition, la joie, la peur, etc., sont successivement analysés. Nous ne résistons pas au désir de citer un passage curieux que nous ne commenterons même pas, mais qui semble



avoir été écrit au seizième siècle. « Les effets principaux de l'amour à l'état de passion, sont d'abord la concentration des actes physiologiques, le resserrement et puis la dilatation, l'expansion du système vasculaire, la chaleur, la diaphorèse; et, par suite, la distension du cœur et des gros vaisseaux, leur rupture même, la suffocation, la syncope, les hémorrhagies, le délire, etc. » A ces traits qui reconnaît l'amour, même à l'état de passion? Il serait difficile de saisir dans les terribles effets des éléments propres à la guérison des maladies; mais heureusement M. Ribes en indique d'autres. Ainsi, il nous apprend « qu'en vue de plaire à la personne qu'il aime, un malade consentira quelquefois à se corriger d'un vice qui entretient ses souffrances; qu'il s'est trouvé des malades violemment passionnés pour une personne qui ne les payait pas de retour et dont la guérison n'a eu lieu qu'après qu'ils ont cru être aimés d'elle; » que « quand la chlorose tient à un amour contrarié, elle guérit par l'amour même, etc., etc. Puis, à l'aide d'exemples tirés de Tissot, de *Paul et Virginie* et du *Télémaque* de Fénelon, M. Ribes, qui sans doute se défie de ses propres observations, conclut son chapitre sur l'amour considéré comme moyen thérapeutique. Sept pages sur un pareil sujet!

*La Joie* est encore plus mal partagée. Toutefois il semblerait, à lire M. Ribes, que la joie est un moyen curatif plus puissant que l'amour; nous en doutions fort, mais depuis que nous avons lu que le scorbut, les scrofules et la paralysie, les convulsions, la catalepsie, l'épilepsie et certains états chroniques de foie, du poumon et du cœur (autant vaudrait dire toutes les maladies) peuvent guérir sous l'influence de la joie, nous renonçons, bien à regret, à toute suprématie pour l'amour.

En général, nous n'aimons pas les observations anecdotiques dans des ouvrages aussi sérieux et aussi méritants que celui dont nous rendons compte. Que dire de l'observation suivante? « Voltaire raconte l'histoire d'une dame qui, voyant sa fille presque agonisante, s'écrie: « Mon Dieu, rendez-la moi et prenez tous les autres! » Un de ses beaux-fils s'avance et lui dit gravement: « Madame, vos gendres en sont-ils? » Cette demande fit rire les spectateurs, la mère et la fille mourante elle-même, qui dès lors alla de mieux en mieux. » — Cette façon de guérir ne manque certes pas d'attraits, mais elle manque d'in vraisemblance; nous ne croyons pas qu'on revienne aussi gaiement à la vie.

M. Ribes, nous paraît avoir mieux compris les influences thérapeutiques de la peur que celles de l'amour et de la joie; et cependant que penser de la phrase suivante: « La crainte du cautère actuel a fait disparaître un dépôt au genou et aux parotides? » Quant aux affections nerveuses, c'est différent et là nous admettons tout, voire les guérisons homéopathiques. Ainsi il est bien vrai que la vue d'une clef à dents a fait cesser de cruelles douleurs, qu'on a arrêté de meurtrières épidémies de suicide, d'hystérie et de folie, par des menaces faites à propos, et l'on sait que Dupuytren avait presque érigé en méthode l'emploi de la peur ou de l'injure pour obtenir la docilité et parfois même l'insensibilité de ses patients.

Si nous avons l'intention de faire une analyse complète du livre de M. Ribes, nous aurions consacré quelques pages au chapitre *De la religion et des beaux arts*, qui commence ainsi. « Les croyances religieuses ayant pour effet principal de mettre le malade dans une grande sécurité morale, introduisent en lui des conditions très propres à amener la guérison des maladies dont l'indication principale est de l'ordre affectif. » — Cette pensée, si répandue, nous paraît si inexacte que nous eussions cherché à en prouver l'inanité ; l'exemple de la mort de Louis XI nous paraît être le type de ces morts terribles, où l'esprit déchiré par le doute, par la crainte des châti-ments et l'espoir des récompenses promises, est jeté dans la plus cruelle incertitude. Mais nous n'insisterons point, désireux que nous sommes d'exa-miner le livre IV : *De la vie d'action* considérée comme moyen de remplir des indications thérapeutiques, divisé en six chapitres, savoir : *De la gymnastique, des effets thérapeutiques des exercices, des différentes espèces d'exer-cices, etc.*

Nous disions tout à l'heure en faisant un extrait de l'ouvrage de M. Ribes, que ce passage semblait avoir été écrit au xvi<sup>e</sup> siècle, disons du livre IV qu'il semble avoir été écrit 400 ans A. Ch., peu après la mort d'Hippocrate. Depuis lors le manuscrit a somméillé, on y a ajouté quelques noms d'au-teurs modernes, un peu au hasard, et par aventure, on a fréquemment cité, comme autorité, le nom d'un industriel qui vend des ressorts à boudins sous prétexte de gymnastique ; voilà tout, et c'est assez dire, pour nous dis-penser de toute analyse. Quand dans un traité *du mouvement appliqué à la thérapeutique* les noms de Caelius Aurelianus, de Galien, de Ling, de Bran-ting, de Neumann, etc., pour ne point citer le nôtre, sont omis, nous ne jugeons point à propos d'étudier : il n'y a rien à apprendre de nouveau.

Et si maintenant on nous demandait un jugement d'ensemble sur l'œuvre de M. Ribes, nous dirions : M. Ribes est professeur et professeur à Mont-pellier, il sait presque tout ce que l'on peut apprendre dans les livres, mais surtout dans les livres qui s'impriment à Montpellier, ou sous l'in-fluence des doctrines professées à Montpellier ; le plan de son livre est excellent, l'exécution est inférieure au plan ; son livre est le premier qui paraisse avec la prétention légitime d'apprendre à guérir par l'hygiène, et c'est là un mérite et un honneur qui peuvent satisfaire le plus ambitieux ; Montpellier est trop loin, et c'est à Paris que l'œuvre incontestée naîtra, et nous l'attendons d'un savant aussi profond que modeste, aussi universel que spécial, M. le professeur Bouchardat.

D<sup>r</sup> EUGENE DALLY.

---

## REVUE DES THÉÂTRES

**THÉÂTRE FRANÇAIS.** Première représentation *des deux Veuves*, comédie en un acte, en prose, de M. Félicien Mallefillé. — Mise à l'étude du *Kata-Hansa*. — **GAITÉ.** Reprise des *Crochets du père Martin*. — Deux acteurs de province.

A tout seigneur, tout honneur !... Je commencerai, cette fois, par le véritable ouvrage remarquable du moment, par les *Crochets du père Martin*, et la Gaité aura le pas sur la Comédie-Française. J'ai déjà eu l'occasion de dire, dans le temps, et ailleurs, tout le bien que je pensais de cette pièce; j'affirmais dans ma dernière Revue que sa reprise serait fructueuse, et l'événement est venu justifier mes prévisions. C'est là que se porte la foule, et elle n'a de bravos, de larmes et de rires que pour cette charmante et simple histoire. Et vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il n'y a dans ce drame ni vaisseau, ni brouillard, ni bataille, ni poignard, ni danseuse espagnole, ni magnifiques décors, ni *musique nouvelle*, ni poison, ni lanterne sourde, ni sombres feutres à plumes noires, ni rapières, ni casques, ni trahison, ni enfants perdus ou trouvés, ni cachette mystérieuse, ni voleurs, ni chevaux, ni berline, ni chiens, ni lionnes pauvres, ni filles de marbre, ni dames aux camélias, ni aucune de ces choses navrantes, honteuses, terribles. — et ridicules, — que le théâtre nous sert depuis quelques années sous le prétexte d'ordinaire substantiel ! Mais, direz-vous, qu'y a-t-il donc, dans ce drame fameux des *Crochets du père Martin*, s'il n'y a rien de ce que l'on est accoutumé à trouver dans ces sortes de pièces ? Mon Dieu, il y a ce qui manque de nos jours à tant de prétendues œuvres dramatiques, une idée saine, droite, morale, un but élevé, une action simple et attachante, des caractères vrais, un langage naturel, des situations émouvantes sans exagération, du sentiment sans phrases déclamatoires, de l'esprit sans prétention, et enfin, pour tout dire en un mot, beaucoup de bon sens !

Aussi, faut-il voir, chaque soir, l'étonnement de ce public, puis sa joie et son enthousiasme ! On dirait un jeune collégien, passant brusquement de son bœuf réglementaire, de sa morue et de ses flageolets traditionnels à un dîner de la Maison-d'Or !

Et comme elles prouvent bien, ces blouses intelligentes, qu'elles savent préférer le bon vin à la piquette, les grives rôties au lapin de barrière, les comédies bien faites aux mélodrames indigestes ! quels bravos, quels témoignements ! C'est à se croire revenu aux grandes batailles dramatiques de 1830 !

On a dit que la pièce de MM. Cormon et Grangé était digne du Gymnase ou du Vaudeville, théâtres où l'on n'a pas joué depuis longtemps de comédies aussi réussies, et l'on a même ajouté qu'avec quelques légères modifications et un style un peu plus châtié, elle n'eût été déplacée ni à l'Odéon, ni au Théâtre-Français. Je pense, moi, que les *Crochets du père Martin* sont fort bien où ils sont; et que le peuple a tout autant de droit à entendre des choses sensées, honnêtes et ingénieuses, que le public en gants blancs de la rue de Richelieu, de la place de la Bourse, ou du boulevard Bonne-Nouvelle. Plus que personne, il a besoin d'être moralisé, ce peuple, d'avoir le goût épuré, et ce n'est qu'en lui donnant des morceaux délicats que l'on peut arriver à lui former le palais !

D'ailleurs, ce *père Martin* appartient au boulevard du Temple par les liens sacrés du sang et du travail. Il est ouvrier, il gagne son pain quotidien à la sueur de son front, et toutes ces blouses faubouriennes sentent battre leur cœur sous la veste de cet honnête travailleur. Mais voici la pièce. Le *père Martin* est un brave et infatigable commissionnaire du port du Havre, marié à une digne femme, et qui a gagné, grâce à ses crochets, une cinquantaine de mille francs. Une fois en possession de cette petite somme, si chèrement acquise par toute une vie de pénible labeur, le pauvre homme croit avoir le droit de se reposer, et le voilà qui achète une modeste maisonnette, un petit jardin, et qui se met à porter des redingotes de ratine, des chapeaux de soie, et un parapluie. Le voilà qui cultive des œillets et des roses, qui élève des lapins, qui donne à manger à ses poules et à ses pigeons, qui fait sa partie d'écarté après dîner, qui fume sa pipe et lit son journal, bref, le voilà heureux ! Si à ce bonheur vous ajoutez qu'il a un fils à la veille d'être reçu avocat, et une nièce charmante à laquelle il compte donner ce fils, vous conviendrez que le *père Martin* a raison de se féliciter de son sort et de trouver que la vie est une bonne chose !

Eh bien ! c'est là que commence le drame. Ce fils adoré, cet Armand, né pour être un obscur ouvrier, et dont la tendresse de ce vieux *crocheteur* veut faire un avocat, est parti pour Paris. Il s'est lié avec des viveurs ; il a pris pour maîtresse une de ces *crinolines* caméléonniennes dont le cœur est encore plus fardé que le visage ; il a oublié sa jolie cousine, sa bonne mère ; il s'est livré pieds et poings liés à un juif du nom de Charançon, et, quand il revient au Havre, il n'a pas son diplôme, mais il est ruiné ! Cependant, ce brave homme de père, cette tendre mère, cette gentille cousine ne se doutent de rien, et fêtent le retour de ce cher enfant avec toutes sortes de joies qui vont au cœur.

— Cousin, ces fleurs sont pour toi ! dit la jeune fille.

— Fils, reprend la mère, je t'aime !

— Allons, garçon, ajoute le père, viens visiter mon collier !

Et tous trois se le disputent, ce jeune avocat, tous trois se jaloussent d'avance cette future illustration du barreau du Havre ! Et lui, vous devinez son désespoir, ses regrets, ses remords ! Il comprend toute l'étendue de sa

faute, de son crime, en rentrant sous ce toit honnête où habitent la vertu et le bonheur ! Mais comment parler, comment désabuser ces dignes parents ? Comment leur dire : Je suis un misérable ; je n'ai pas passé d'examen ; j'ai fait manger à une danseuse le pain de vos vieux jours ; votre labeur et vos privations de trente années, je les ai prostitués à de honteux caprices, à de fausses amitiés, à de lâches plaisirs ! C'est difficile, on en conviendra ; aussi Armand prend-il le parti d'attendre, de gagner du temps... Mais le Charançon veut son argent, lui, et il vient tout droit le réclamer au père Martin. La scène est fort belle, et, très-remarquablement jouée par Paulin Menier, elle produit toujours un grand effet. Celle qui suit n'est pas moins heureuse. Elle se passe à table, autour du modeste pot au feu de famille, que l'ami Dubourg a bien voulu accepter une dernière fois, avant de mettre à la voile pour l'Australie.

— Mon vieux camarade, dit tout à coup le père Martin en s'adressant au capitaine au long cours, il faut que tu me rendes un service. Un de nos amis, Morisseau, de Fécamp, vient de perdre à la Bourse le fruit de ses économies de trente années. C'est un grand malheur, et notre ancien compagnon est un grand coupable, car, par une criminelle ambition, il a ruiné en un seul jour tous les siens... Heureusement que son fils est un honnête et courageux garçon, qui ne demande qu'à réparer par son travail les fautes de son père, et je te prie en grâce de le prendre, de l'emmener avec toi.

— Volontiers, répond Dubourg, et je te promets de faire pour lui ce que je ferais pour mon propre enfant !

— Oh ! pauvre mère, dit Geneviève en embrassant son fils avec amour et en songeant à la douleur de Mme Morisseau ; puis elle ajoute : Je m'en vais choisir parmi tes effets, cher enfant, de quoi faire un petit trousseau à ce malheureux jeune homme !

— Et Armand ira lui-même le porter à bord ! achève le père Martin d'une voix suffoquée.

Le reste se devine. Armand part, et le vieux commissionnaire reprend ses crochets en faisant croire à sa femme, par un généreux dévouement, que c'est lui qui s'est ruiné à la Bourse et non son ami de Fécamp, en lui avouant que c'est leur propre enfant qui vient de s'embarquer avec Dubourg, et non le jeune Morisseau !

Cette situation, pleine de délicatesse, est neuve au théâtre. J'en dirai autant de presque toutes celles du troisième acte. Le retour d'Armand, sa réhabilitation par le travail, l'épisode touchant de ce jeune marin, ramenant tout seul en France un navire désemparé, épisode que les auteurs ont approprié d'une façon très-heureuse à leur drame. La généreuse erreur dans laquelle le père Martin persiste à entretenir sa femme au sujet de leur ruine, les ruses naïves auxquelles a recours Amélie, la petite cousine, pour faire accepter à son oncle et à sa tante quelques légers secours, fruit de son travail ; les ménagements réciproques qu'emploient ces deux honnêtes

époux pour s'annoncer une nouvelle qu'ils savent tous les deux : l'arrivée de leur fils ! La conduite de Félicien, un viveur ruiné, qui sait trouver le bonheur dans la médiocrité, après avoir vainement cherché le plaisir dans les folles coûteuses de la vie à grandes guides... Tout cela est ingénieux et émouvant, plein de fraîcheur et d'originalité.

La pièce a trois actes assez longs. L'amour y joue un rôle fort secondaire, et pourtant l'intérêt ne se ralentit pas un seul instant. C'est que, je le répète, les caractères sont vrais, les situations naturelles et la donnée morale et sympathique. Je ne dirai pas que les *Crochets du père Martin* sont irréprochables, mais j'applaudis de grand cœur au succès de cette aimable comédie, et s'il y avait un prix Monthyon à décerner en ce moment, je le réclamerais pour elle.

M. Paulin Menier remporte chaque soir, dans cette excellente création, une de ces victoires comme rarement artiste en compte d'aussi complète dans sa vie. On le savait acteur intelligent, il s'est révélé là profond comédien. Au surplus, tout le monde fait bravement son devoir, à côté de lui. La *Grâce de Dieu*, de larmoyante mémoire, a eu, je crois, 333 représentations consécutives. S'il y a une justice populaire, au boulevard, les *Crochets du père Martin* arriveront au chiffre de 666 !

Sur ce, et au risque d'être écrasé par les démolitions de la *Civette* — une vieille célébrité parisienne qu'on exproprie — j'entre au Théâtre-Français, où l'on joue. . . , je me trompe, où madame Augustine Brohan joue une petite comédie nouvelle de M. Mallefille : *Les deux Veuves* !

M. Félicien Mallefille n'est pas un débutant. Ses premiers succès, au théâtre, datent de *Glenarvon* et de l'*Ambigu*. Depuis il a fait représenter *Les Sept Enfants de Lara*, les *Enfants blancs*, le *Cœur et la dot*, les *Mères repenties*, il a été un instant ministre de la république en Portugal, et il a fait sur *Don Juan* un livre étincelant de verve et d'esprit. C'est un honnête homme, un aimable écrivain, et j'ai eu trop souvent l'occasion de dire tout le bien que je pense de lui et de son talent pour ne pas me sentir tout à fait à l'aise vis-à-vis de son petit vaudeville sans couplets de l'autre soir. *Les deux Veuves*, indépendamment de ce qu'elles ont le malheur de ressembler à une foule d'autres prétendues comédies du même genre, ont celui de manquer complètement d'intérêt. Comme dans toutes les pièces de Marivaux, la première scène explique la dernière, et dès lors peu importe le chemin pris pour y arriver. Le plus court est sans doute le meilleur, mais un acte lui-même nous semble un peu long, aujourd'hui que nous sommes habitués à être surpris, tenus en haleine, impressionnés et aller vite en toutes choses. Jouer sur une pointe d'aiguille, c'est fort bien... Jouer une heure, c'est trop ! Est-ce à dire qu'il n'y ait rien dans *Les deux Veuves* ?... Bien au contraire ! D'abord il y a madame Augustine Brohan, et c'est déjà beaucoup ; puis, il y a de l'esprit, et du meilleur... ou, si vous préférez, madame Augustine Brohan toujours ! Mais l'esprit suffit-il ? Dans un salon oui ! au théâtre, non ! C'est comme si vous commenciez un dîner par la salade et une fête publique par un feu

d'artifices ! c'est la sauce sans le poisson, le hors-d'œuvre sans le plat de résistance ! Alfred de Musset aussi avait de l'esprit, mais il ne s'en servait que comme d'une poudre d'or pour saupoudrer ses poétiques et éloquents feuillets, et dans chacune des scènes de ses merveilleux proverbes il y a tout un drame ou tout une comédie !

Madame Augustine Brohan s'est montrée étourdissante de verve et d'entrain, dans ce rôle charmant de jeune veuve consolée, qui est toute la pièce et dont elle a fait un type. Impossible d'être plus gaie, plus fine, plus vraiment femme et comédienne ! Personne ne dit le mot et ne lance le trait comme elle ! Elle a soutenu pendant une heure ce feu grégeois de répliques vives et de saillies spirituelles, sans faiblir un seul instant. On voyait qu'elle était là dans son élément, et que cette pluie de fusées la connaissait ! Aussi, à la fin de la pièce, a-t-elle été rappelée avec enthousiasme et applaudie avec frénésie ! A côté d'elle, l'héroïne naturelle de la soirée, on a très fort fêtée sa sœur, madame Madelaine Brohan, qui a mis beaucoup de distinction, de sensibilité et de poésie dans un rôle effacé et peu sympathique.

Le *Kata Hamza*, de M. Charles Edmond, vient d'entrer en répétition. Les deux principaux rôles de cet important ouvrage, sur lequel la Comédie-Française compte pour conjurer l'influence funeste de l'été, auront pour interprètes M. Geoffroy et Mme Émilie Guyon. On compte sur un très-brillant succès, et ce que je connais de la pièce me permet d'assurer qu'on a raison. Le *Kata Hamza* est une œuvre forte, vigoureuse, hardie, honnête, dans laquelle il n'est question ni d'argent, ni de fille de marbre, et où l'auteur arrive à produire de très-grands effets avec des moyens très-simples.

C'est que M. Charles Edmond a étudié le cœur humain, c'est qu'il a taillé son drame en pleine passion, c'est qu'il a bien creusé son sujet ! Les bravos du public ne seront qu'une juste récompense de ses consciencieux efforts et une preuve de la sympathie très-vive dans laquelle on enveloppe à la fois l'homme et l'écrivain.

De même qu'on a dit qu'il n'y a plus d'auteurs, on ne se gêne guère pour affirmer qu'il n'y a pas davantage de comédiens. Eh bien ! l'autre jour, passant par Nantes, j'ai vu au grand théâtre de cette ville un couple charmant que j'avais déjà applaudi en Allemagne, et que je recommande à l'attention toute particulière de MM. les directeurs de Paris. M. et Mme Larmet sont deux artistes d'un véritable talent, et j'ai été d'autant plus surpris et enchanté de leur diction et de leur tenue, qu'ils jouent un emploi dans lequel on n'est généralement pas habitué à trouver des aigles — ni même des phénix — surtout en province, l'emploi de *jeune premier* et de *jeune première* !

Mme Larmet est très-jolie ; son mari est fort bien ; tous deux sont très-jeunes, très-épris de leur art, très-consciencieux... Et voilà, certes, d'excellentes raisons pour les appeler à Paris.

... Vous verrez qu'on n'y manquera pas... dans une quinzaine d'années.



Cependant, je ne demande pas mieux que de me tromper dans la seconde partie de cette prédiction, car il serait bien temps que l'on nous montrât enfin des amoureux et des amoureuses n'ayant pas tout à fait l'âge de leurs grands-pères ?

FORTUNIO.

---

## REVUE DES BEAUX-ARTS

---

### EXPOSITION DU BOULEVART DES ITALIENS.

---

#### PEINTURE

(Suite.)

M. DIAZ est un des peintres, dont le talent, dès son début, a soulevé le plus d'opposition ; il était difficile à l'amateur d'accepter sa manière incorrecte dépourvue de détails et pour ainsi dire laissée à l'état d'ébauche. Mais ses qualités de coloriste complétées par un dessin plus châtié lui valurent bientôt un immense succès et toutes les collections ayant quelque valeur lui furent ouvertes. C'est surtout comme paysagiste que le talent de Diaz est plus remarquable ; ses deux *Intérieurs de forêts* sont d'une richesse de coloris et d'un entrain de palette surprenant ; la dégradation du ton et de la lumière est conduite avec beaucoup d'art. L'exécution est solide et cependant on y rencontre çà et là quelques défaillances d'accents, quelques mollesses qui sont grandement compensées par la puissance d'aspect et de coloration. Diaz peint aussi la figure avec un grand succès et représente souvent des sujets allégoriques ou tirés de la mythologie ; dans ce genre sa manière semble rechercher la tradition du Corrège ; les poses de ses figures sont gracieuses et d'un bon style, le dessin suffisant et la coloration vive et harmonieuse. Dans le tableau intitulé : *Nymphe désarmant l'Amour*, tout est inondé d'une lumière brillante, la pose de la Nymphe est pleine de grâce et de charme, la figure de l'Amour ravissante d'expression et d'un coloris plein de fraîcheur ; seulement les parties lumineuses dans le corps de la femme sont trop étendues, ce qui donne au modèle certaine incertitude d'accent, mais ces légères



imperfections sont rachetées par une impression si vive, un charme d'effet et de coloris si puissant qu'on les oublie facilement pour admirer les qualités essentielles du peintre qui caractérisent les œuvres de ce maître.

M. JULES DUPRÉ est le peintre épisodique de la nature, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; ses sujets sont généralement restreints, de données fort simples, et cependant d'un grand effet pittoresque. Ses esquisses sont des œuvres d'un grand art et qui, à l'état de simple indication, ont déjà une puissance d'aspect extraordinaire ; seulement dans l'entraînement de l'exécution il se laisse aller quelques fois à des intempérances de ton, surtout dans les ciels, qui les alourdissent et les font se confondre avec les terrains et les arbres ; ainsi dans l'esquisse intitulée : *Clairière*, le ciel est taché de tons vigoureux qui luttent avec ceux des arbres et des terrains, et malgré ce défaut l'ensemble est admirable d'harmonie et de vigueur de coloration ; dans son autre esquisse *Les bords de la Creuse*, le ciel, au contraire, conserve sa valeur éthérée et lumineuse, les arbres se détachent par des vigueur puissantes, et les terrains sont solides et d'une exécution variée, tout y est fait dans la pâte avec un entraînement de pinceau incroyable, où chaque coup indique une forme et établit une valeur. Dans ses œuvres plus terminées cet éminent artiste, sans rien perdre des qualités essentielles qui distinguent ses esquisses, devient d'une exécution serrée, sa coloration puissante et riche de ton ne se ressent nullement du travail ; ainsi dans *la Chaumière normande, effet du soir*, les groupes de figures sont bien disposés, le détail finement indiqué, et dans la masse les terrains solides et les grands arbres dans une ombre vigoureuse et transparente détachant leurs silhouettes sur un ciel brillant, s'harmonisent bien avec le tableau. Dans *Un chemin traversant un bois dans les Landes*, toutes les qualités de l'œuvre précédente se trouvent réunies avec plus d'ampleur et de liberté d'exécution. C'est, selon moi, une des œuvres les plus remarquables de ce maître, qui tient le premier rang parmi nos peintres de paysages.

DAUBIGNY obtient en ce moment la faveur du public ; jamais succès, nous nous plaisons à le reconnaître, ne fut mieux mérité, car le talent si vrai et si complet de ce maître va progressant tous les jours ; son exécution manque peut-être encore de solidité, mais elle a gagné considérablement en vigueur et en puissance de coloration. Daubigny appartient bien à l'école moderne par la donnée dans laquelle fonctionne son talent, il a rompu avec la tradition des maîtres anciens, le grand art d'ordonner la composition et le parti pris de lumière dans un tableau le préoccupe fort peu. Il prend quelques arbres, un accident de terrain, une mare d'eau, un ciel, reproduit cet ensemble avec une merveilleuse fidélité, à laquelle il ajoute un grand charme d'exécution qui intéresse, captive et séduit ; il est certain que ce parti pris amoindrit considérablement le grand art du paysagiste, mais d'un autre côté il nous montre sous un aspect nouveau des qualités très-appreciables de rendu et de coloration qui étaient restés longtemps ou dédaignés ou inaperçus. Déjà Jules Dupré, Rousseau, nos grands paysagistes,

l'avaient devancé dans cette donnée, il ne fait donc que poursuivre, dans une voie déjà tracée, une carrière brillante de succès et d'avenir. Son paysage représentant *Un bord de rivière*, est une ravissante chose, sobre et vigoureuse à la fois dans l'effet et la coloration ; le troupeau de vaches qui descend au bord de la rivière est bien dans l'ensemble et d'une grande vérité d'allure et de mouvement, les terrains, les maisons sont dans de bonnes valeurs relatives, et l'eau reflète bien un ciel brillant et coloré. Dans cette toile son exécution est devenue plus solide et plus variée, car c'est un peu le défaut de cet admirable peintre de se laisser aller à sa grande facilité d'exécution, et de négliger la variété dans sa préoccupation constante de faire simple et vrai ; cette dernière observation critique complète pour nous le plus bel éloge et le plus mérité que nous puissions faire du talent de M. Daubigny.

EMILE BOUQUET.

(La fin au prochain numéro.)

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

---

NICHEL DE MONTAIGNE, SA VIE, SES ŒUVRES ET SON TEMPS, par M. F. Bigorie de Laschamps, 2<sup>e</sup> édition. — *Firmin Didot.*

Ce livre est une curieuse et patiente étude sur un des types les plus étranges que nous ait légués l'humanité passée. Montaigne, entre les protestants et les catholiques qui se livraient de sanglants combats et faisaient de la France le champ de bataille de la liberté religieuse et de l'obscurantisme, ne prit parti ni pour les uns ni pour les autres. Retiré dans son château que M. Bigorie nous décrit minutieusement, il analysa toutes les œuvres de l'antiquité et composa ces immortels *Essais*, chefs-d'œuvre d'égoïsme, d'esprit et de style. Il y a plaisir d'étudier en compagnie de son intelligent biographe cet homme qui a laissé au monde, comme résumé de son œuvre, une étrange formule de doute et d'ironie. — H.

SILONS ET DÉBATS, par M. Pontavice de Haussey, 1 vol. — *Castel, passage de l'Opéra.*

Voici un poète, une âme qui pleure, soupire, croit et espère comme tous les poètes, et cela en vers remarquables. Au reste, M. de Haussey n'en est

pas à son coup d'essai ; mais notre époque ne goûte guère la poésie, et c'est ainsi que le nom de cet auteur n'est pas plus connu. Il mériterait de l'être cependant, car l'inspiration et le talent ne sont pas défaut à M. Pontavice de Heussey. *Sillons et Débris* contiennent des vers très-remarquables.

*Le Causeur* rendra compte plus longuement de cette œuvre digne d'éloge à tous égards — H.

**BIBLIOTHÈQUE UTILE. (Chez tous les libraires.)**

Nulle œuvre n'est plus digne d'encouragements que celle qui a pour but l'élevation du niveau moral et intellectuel des classes déshéritées des bienfaits de l'instruction supérieure. Quand cette œuvre est dépourvue de tout caractère de spéculation financière, aux encouragements effectifs qui lui sont dus se joint l'admiration : tel est le double sentiment que nous éprouvons en annonçant quelques volumes de la *Bibliothèque utile*. Nous avons déjà analysé sommairement l'*Histoire de la Terre*, de M. Léon Brothier ; nos collaborateurs ont annoncé la *Décadence de la monarchie française*, de M. Pelletan, la *France au moyen-âge*, de M. F. Morin, etc.

La *Chimie* de M. A. Sanson vient de paraître, et nous croyons que d'autres petits volumes, signés de MM. H. Martin, Carnot, Jourdan, Catalan, Hénon, Arago, Michelet, J. Simon, G. Sand, Vacherot, etc., ne tarderont pas à voir le jour.

Et maintenant quel est le but de cette entreprise si désintéressée de la *Bibliothèque utile* ? Donner pour 50 cent. des petits Traités qui contiennent en substance les notions les plus précises et les plus usuelles des sciences et des arts et par suite répandre dans les masses ce trésor si chèrement acquis de connaissances positives ; éclairer les esprits, agrandir les horizons, écraser les préjugés, pourchasser l'ignorance, la superstition, le surnaturalisme ; élever, comme nous disions au début, le niveau intellectuel de la nation...., y eut-il jamais plus grand et plus praticable dessein ? Nous pensons que si les hommes éminents qui dirigent la *Bibliothèque utile* et ceux qui y coopèrent généreusement rencontrent dans le public l'appui qu'ils ont droit d'espérer, ils atteindront complètement leur but. Il faut propager les petits volumes, les donner en cadeau aux ouvriers intelligents, aux femmes et à tous ceux qui montrent quelque désir d'apprendre ; il faut les conseiller à tous et en tout cas faire savoir leur existence ; presque toutes les sciences et les arts auront leur petit manuel, par conséquent on peut être sûr de trouver quelque volume adopté aux besoins que l'on a en vue de satisfaire. La *Chimie* de M. A. Sanson est bien faite ; tout ce qu'il est nécessaire de savoir peut s'y trouver ; nous recommandons surtout le petit résumé de *Chimie organique*, cette science née d'hier et déjà si avancée. Si étrange que puisse en paraître l'idée à quelques-uns de nos lecteurs, nous pensons que dix exemplaires de cette *Chimie* distribués à des mécaniciens, des horlogers, des laboureurs, des charpentiers, etc., feront plus de bien que mille petits traités de l'Académie des sciences morales et politiques. — E. Dy.

HISTOIRE POLITIQUE DE LA RÉVOLUTION DE HONGRIE 1847-1849, par Daniel Iranyi et Charles-Louis Chassin. — Pagnerre, éditeur.

Le volume que nous recommandons à nos lecteurs est le second de cette histoire si nécessaire à tous ceux qui s'intéressent à cette valeureuse nation Hongroise. Après s'être occupés de montrer les causes qui ont amené cette guerre qui fit trembler l'Autriche, MM. Iranyi et Chassin s'appliquent à nous faire connaître ces hauts faits merveilleux, ces batailles sanglantes, qui pendant quelque temps ont étonné le monde. Grâce au zèle des deux auteurs, dont l'un, M. Iranyi, a joué un rôle important en Hongrie, les noms des Kossuth, des Bem, des Gorgey, des Szemere, commencent à être connus. Nous nous bornons aujourd'hui à signaler cet ouvrage à l'attention publique, nous réservant de revenir plus tard sur cet important travail. — A. L. F.

— Nous annonçons à nos lecteurs l'apparition d'un livre destiné à être lu par un public qui n'est pas le public de tout le monde. L'ouvrage n'est pas de ceux autour desquels s'ameutent les passions vulgaires, mais il est de ceux dont le succès ne s'épuise pas en six mois. *Le Cantique des Cantiques, traduit de l'hébreu avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème*, par Ernest Renan, tel est son titre. On connaît M. Renan : philosophe, critique éminent, doué de l'art d'insinuer les choses sans les compromettre par une affirmation dogmatique, dont il est toujours facile de contester la valeur, la transparence de sa diction attire comme un paysage de mai. A ces qualités d'écrivain, il joint d'autre part celle d'un savant de bon aloi, ce qui n'est pas commun non plus. *Le Causeur* se propose de rendre compte de l'œuvre nouvelle de M. Renan. — L. D.

---

CHARLES HABENECK.

---

Typographie Ernest Meyer, rue de Verneuil, 22, à Paris.

## ASPIRATIONS MODERNES

---

Nous connaissons mal notre temps ; tout siècle semble prendre plaisir à se calomnier lui-même.

Il est rare que les générations vivantes aient conscience de l'œuvre à laquelle elles concourent. Les hommes sont presque toujours comme ces ouvriers des Gobelins qui, placés derrière le canevas, ignorent les dessins et les formes qu'ils créent.

Si l'on veut juger sainement l'époque à laquelle on appartient, il faut, par un effort d'esprit, s'isoler de ses contemporains et apprécier leurs tendances générales, comme il faut être à quelque distance d'un orchestre pour bien entendre la symphonie qu'il exécute ; sinon, l'oreille est frappée de certaines parties, de certains détails, mais elle ne saisit pas l'ensemble.

Ceux qui voient de près le mouvement industriel et financier de notre époque, par exemple, sont portés à croire et disent bien souvent que nous sommes un peuple d'agioteurs et de spéculateurs, n'ayant d'autre passion que celle du gain, d'autre amour que celui du bien-être, du luxe, des jouissances matérielles.

Ceux qui n'observent que ce qu'on appelle le monde, où s'agitent des femmes n'ayant pour toutes préoccupations que les recherches de leurs toilettes ou les triomphes de leur coquetterie ; des jeunes gens au cerveau vide, épuisés par la débauche, ceints d'égoïsme et de vanités ridicules ; des hommes sans cœur et sans esprit, ceux là

disent volontiers que nous sommes une nation lâche et corrompue dont le talon du maître peut impunément courber le front.

Ceux qui, attachés aux conceptions et aux formes du passé, voient la société marcher, à travers des chemins inconnus, vers un but qu'ils ignorent, lui jettent l'anathème et crient à l'abomination de la désolation.

Et ainsi de suite.

Je ne partage aucune de ces appréhensions.

Si nous voulons être justes, élevons nos regards, voyons l'ensemble plus que les détails; ou, si les détails nous frappent malgré nous, s'ils nous affligent, corrigeons nos impressions par l'idée générale de l'ensemble. Toute liqueur a sa lie et son écume; l'écume est à la surface, la lie est au fond, mais entre ces deux couches, si épaisses qu'elles soient, la liqueur est saine et pure.

A tort ou à raison, nous sommes de ceux qui glorifient, non le temps présent, non telle ou telle période de notre siècle, période exaltée ou avilie au gré des passions politiques et de l'esprit de parti, mais le siècle tout entier, avec ses défaillances et ses gloires, le grand siècle d'affranchissement qui a commencé en 1789 et qui ne finira que lorsque l'œuvre qu'il a entreprise sera elle-même terminée.

Oui, un grand siècle, celui-là ! car il édifie au milieu des ruines; car il marche vers la justice, vers le droit, vers la liberté, vers l'amour, vers Dieu en un mot. Et ce n'est pas légèrement que j'écris ce grand nom. Dieu, qui est tout amour, toute liberté, tout droit, toute justice, Dieu est l'aspiration généreuse de notre siècle, Dieu est au fond de la conscience publique, et jamais le peuple de France n'a mérité plus qu'aujourd'hui d'être appelé l'apôtre de Dieu. *Gesta Dei per Francos.*

Nous ne sommes ni des illuminés, ni des enthousiastes, nous écrivons ces lignes dans le calme et dans le silence, après de longues et mûres réflexions, et nous supplions ceux qui nous lisent de réfléchir eux-mêmes avant de nous juger.

La France enfante un ordre nouveau, une société nouvelle; elle est environnée de ruines et c'est au milieu de ces débris qu'elle construit la Jérusalem moderne où tous les peuples viendront se presser fraternellement et adorer le même Dieu. Si vous ne regardez que les ruines dont le sol est jonché, vous ne pouvez soupçonner les fondements de l'édifice qui s'élève. Cet édifice est un édifice religieux et

ceux qui le construisent, qu'ils aient ou non conscience de l'œuvre à laquelle ils concourent, sont des hommes de foi et de bonne volonté.

Il y a longtemps que le plus grand des écrivains catholiques a écrit cette parole célèbre : « Il n'y a plus de religion sur la terre ; le genre humain ne peut rester dans cet état. Nous devons tous nous attendre à un grand événement dans l'ordre divin. »

Il n'y a plus de religion sur la terre ! Ah ! si Joseph de Maistre a voulu dire que c'en était fait des formes religieuses du passé, il avait raison. Mais la religion n'est pas seulement une forme, un culte, une discipline cléricale, une hiérarchie cléricale. La religion, c'est un principe, c'est une idée. Or, le principe vit, l'idée vit, elle marche, elle lutte, elle délivre, et à ce point de vue on peut dire que jamais la religion, c'est-à-dire le sentiment qui unit l'homme à l'homme, les peuples aux peuples, l'humanité à Dieu, jamais ce sentiment, cette religion ne furent plus puissants, plus forts, plus actifs.

Qu'importe que les cultes succombent et que les clergés se lamentent, si l'idée religieuse vit, si l'humanité progresse dans sa voie ! Un culte n'est autre chose que le vêtement d'une époque. Quand l'époque grandit, le vêtement craque. Ne faut-il pas que l'enfant devenu adulte ait la liberté de ses mouvements, plus d'air pour ses poumons, plus de place pour son activité ?

Si un culte est le vêtement d'une époque, le clergé attaché à ce culte est l'instituteur de cette époque ; c'est lui qui se place entre l'homme et Dieu ; c'est lui qui menace et frappe au nom de Dieu ; c'est lui qui encourage ou effraie son élève en lui montrant un paradis ou en l'effrayant des perspectives d'un enfer.

Cela est bien, cela est bon pour les siècles enfants, pour les peuples enfants. Mais quand les peuples sont devenus adultes, les instituteurs ont fini leur tâche. Alors une vie nouvelle commence ; la conscience publique perçoit Dieu et tout intermédiaire entre elle et lui devient inutile.

Notre siècle en est là ; la France en est là, et ceux qui les croient impies l'un et l'autre ne se rendent pas compte du mouvement prodigieux qui s'accomplit dans leur sein.

Prenez garde ! nous dit-on, ce mouvement conduit aux abîmes, à la désolation, à la mort. Non ! il conduit à la vie. Avez-vous quelquefois assisté à cette heure solennelle où une femme, au milieu des angoisses et des déchirements, va devenir mère ? L'inquiétude et l'effroi se peignent sur tous les visages. Tout se tait ; les plaintes de la pauvre

mère rententissent et portent l'effroi dans tous les cœurs. Les douleurs deviennent de plus en plus poignantes, un cri suprême s'échappe... Direz-vous que c'est la mort? Tenez ! voilà le nouveau-né qui vagit; ce n'était pas la mort, c'était la délivrance, c'était la vie, c'était une créature faite à l'image de Dieu qui naissait parmi nous, et tous ceux qui, naguère, étaient silencieux et glacés d'effroi, et la mère elle-même, martyre auguste ! n'ont que des sourires pour ce nouveau venu parmi les hommes.

Ainsi enfantent les sociétés. O vous, qui blasphémez, prenez-garde ! dirons-nous à notre tour, là où vous n'apercevez que ruines et désastres, la vie est éclosée, l'enfant est né et cet enfant porte en lui le salut du monde; cet enfant, c'est une idée, c'est un principe, c'est une religion; c'est l'idée de droit, c'est le principe de justice et de liberté, c'est la religion de tolérance et d'amour. Vous voyez bien que c'est un enfant divin qui nous est né ! Tant pis pour ceux qui le méconnaissent dans ses langes misérables; tant pis pour les rois et les mages qui ne viennent point offrir l'encens et la myrte à ce nouveau-né, tant pis pour ceux qui ne se prosternent pas devant lui !

Oui, nous l'affirmons du fond de notre conscience et nous en portons témoignage à la face du Dieu vivant, l'aspiration de notre temps est tout entière vers cette idée, vers ce principe, vers cette religion qui de jour en jour grandissent.

Vous dites que nous sommes dévorés par la prose, par les calculs positifs, par la passion du lucre, par l'égoïsme, par les futilités; sans doute cela est vrai pour la lie, cela est vrai pour l'écume, mais élevez votre point de vue au-dessus des étroites préoccupations et interrogez les plus vulgaires tendances elles-mêmes.

Ces grandes entreprises, ces associations de capitaux, ces chemins de fer autour desquels l'agiotage a dansé tant de grossières sarabandes, ne sont-ce pas des instruments d'unité? Ne sont-ce pas ces rails posés sur le sol, ces fils électriques, ces locomotives ardentes, ces machines à vapeur qui ont rapproché les peuples et les ont initiés à la communauté de leurs intérêts? N'est-ce pas l'industrialisme qui a créé les gigantesques rendez-vous où toutes les nations viennent périodiquement exposer leurs produits, se glorifier de leur travail et prêcher l'œuvre de paix, l'œuvre de concorde?

N'est-ce rien que l'Italie délivrée par les armes de la France? N'est-ce rien que ce droit des peuples inauguré par nous? Est-ce de la prose?



est-ce de l'égoïsme que cette entreprise héroïque et hardie de l'aventurier Garibaldi courant à la délivrance d'un peuple opprimé et captivant l'attention des rois de l'Europe? Jamais l'apostolat humain a-t-il revêtu des formes plus vigoureuses et plus décisives?

Cet apostolat d'émancipation, de liberté, nous en avons tous notre part, si humbles que nous soyons. Que chacun fasse sa tâche! Dans une mosaïque nulle pierre n'est inutile; dans un concert tout instrument, toute note a sa valeur. Tout effort humain a son importance. Un grand poète l'a dit depuis longtemps :

Oui j'entends de mon cœur la voix mâle et profonde  
Qui me dit que tout homme est apôtre en ce monde.

C'est de cet apostolat qu'il faut se préoccuper. Dans la lutte de l'erreur contre la vérité, de l'iniquité contre la justice, de la force contre le droit, de l'oppression contre la liberté, chacun de nous a son effort à tenter. Tel se croit impuissant qui peut beaucoup; tel se croit faible qui trouvera des forces ignorées; tel se croit muet qui sera éloquent le jour où il osera parler. Ne dites pas : Je n'ai pas de tribune d'où je puisse me faire entendre. N'est-ce pas une tribune que le foyer domestique? N'est-ce pas une tribune que le lieu où se réunissent des cœurs amis? Jetez au vent la bonne semence; qu'une graine seulement tombe en une terre fertile et vous n'aurez pas perdu votre temps, et Dieu lui-même vous tiendra compte de votre effort alors même que nulle graine ne germerait sur le sol.

Une voix impie a fait entendre jadis devant une ville assiégée, cette abominable parole : « Tuez-les tous, Dieu saura bien reconnaître les siens ! » Il faut retourner ce blasphème et en faire une sage maxime : « Éparpillez ! donnez généreusement toutes vos bonnes pensées, tous vos bons sentiments, Dieu saura féconder la moisson. »

Inscrivons-nous contre toutes lâches faiblesses et tout égoïsme, contre tout découragement et tout désespoir. Dieu nous regarde; combattons le bon combat. Dieu parle au fond de nos consciences; la religion n'est plus seulement dans tel ou tel sanctuaire, au pied de cet autel ou de cet autre, devant telle ou telle image. La religion est partout où l'homme compâtit aux douleurs de l'homme, partout où les cœurs s'aiment, partout où la sainte délivrance a planté son drapeau, partout où le faible se débat contre le fort qui l'opprime injustement.

Non, de Maistre se trompait quand il disait qu'il n'y avait plus de religion sur la terre. Cette parole est vraie en ce sens que toute religion exclusive, ambitieuse, intolérante, tendant à la domination universelle a fait son temps. Mais le Christ est vivant? N'est-ce pas hier que l'église catholique célébrait la fête de sa résurrection? Elle chantait l'*Alleluia* joyeux, pendant qu'on quêtait, pour Rome, le denier de saint Pierre, ce denier destiné à acheter des balles et des fusils! Christ est ressuscité, Christ vit et le règne de Dieu approche. Après dix huit siècles la prière quotidienne est exaucée : « Que votre règne arrive, ô Père! que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, que votre nom soit sanctifié; donnez-nous par le travail notre pain quotidien et pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés! »

Oh! les insensés qui croient qu'il n'y a plus de religion sur la terre! La religion c'est l'amour, le saint amour qui unit les hommes et les peuples! c'est ce qui délivre! c'est ce qui rend bon et indulgent. Christ vit, vous dis-je, il n'appelle plus seulement à lui les petits enfants, il appelle les peuples; c'est lui dont le souffle puissant soulève la Sicile et agite le vieil Orient; c'est lui, le bon pasteur, qui va chercher la brebis égarée; c'est lui qui relève la pécheresse et la protège contre les méchants. C'est lui qui, de sa voix vibrante, nous crie que la loi suprême, c'est la liberté; que la vraie religion, c'est l'amour, c'est le pardon.

Telle est la semence qui germe dans les âmes; tel est l'enseignement que nous devons tous répandre; telle est la bonne nouvelle que nous devons colporter de bouche en bouche.

L'heure est décisive. Ce dix-neuvième siècle si calomnié marche vers la divine lumière. Nous avons devant nous le flambeau qui éclaire et la torche qui brûle; prenons le flambeau et d'une main vaillante promenons-le à travers les ténèbres pour les dissiper. Le flambeau, c'est l'amour; la torche, c'est la haine; celui-là est la paix; celle-ci est la guerre. Malheur à qui secoue la torche! Malheur à qui attise la guerre! Malheur à qui, pouvant dénouer des chaînes, attend que les opprimés les brisent!

Depuis que l'humanité a commencé son pèlerinage et son ascension sur ce globe infime que Dieu lui a donné pour domaine, jamais les circonstances ne furent plus graves et plus solennelles. Le drame humain arrive à un de ses dénouements; quelque chose meurt et quelque chose naît. Ce qui meurt, c'est le vieux droit, ce sont les vieux anta-

gomismes, c'est l'esprit du passé; ce qui naît c'est l'unité humaine, c'est la liberté, c'est le droit nouveau. Contre ce qui meurt soyons sans haine; pour ce qui naît soyons vigilants, prévoyants, actifs, comme on aide l'enfant à naître et à se développer.

Nous avons voulu répondre aux accusations dirigées contre notre temps. La forme que nous avons employée n'est pas celle qui nous avait d'abord paru la meilleure. Nous voulions compulser avec calme les états de service de notre siècle, raconter ce qu'il a fait, mettre en relief ses généreuses tendances, ses aspirations les plus énergiques.

Nous nous sommes laissé entraîner par notre sujet et notre pensée a revêtu une forme vive et ardente qui a nui peut-être à l'expression du sentiment dont nous voulions nous faire l'écho. Il est des esprits réfléchis qui nous blâmeront peut-être; peut-être aussi est-il des cœurs qui préféreront ce langage à un exposé froid et didactique comme un bilan commercial.

Pour ceux-ci nous n'avons rien à ajouter; pour les autres il serait peut-être bon de résumer notre pensée en termes plus précis et plus catégoriques. Nous chercherions en vain aujourd'hui d'autres formules et un mode quelconque d'argumentation.

Le monde moderne est comme Jason; il marche à la conquête d'une nouvelle toison d'or, toison opulente qui ne sera plus suspendue au cou des souverains, mais qui abritera tous les membres de la famille humaine. C'est une grande et noble entreprise que cette conquête. La France depuis le seizième siècle, a commencé cette entreprise, cette héroïque aventure. Ce que nous avons voulu dire surtout, c'est que la France moderne, malgré ses défaillances, intéressées ou non, malgré ses prostrations, a conscience de sa tâche et qu'elle ne lui est pas inférieure; c'est que le sentiment religieux, dans sa plus haute acception, est plus vivant que ne le disent quelques-uns et que beaucoup semblent le croire, ce sentiment n'étant autre chose que l'amour sous sa forme la plus élevée et la plus active. Or, la nation qui sait mourir et vaincre à Solferino, à Magenta, à Marignan pour délivrer un peuple frère, la nation qui convie les peuples à s'émanciper, cette nation fait l'acte d'amour le plus prodigieux qui ait jamais été fait.

Il n'y a là ni politique, ni passion politique, il y a un sentiment supérieur à tous les débats humains, ce sentiment c'est l'amour porté à son extrême puissance.

Une nation qui aime à ce point n'est point de celles dont il faille désespérer et moins encore une de celles que l'on puisse calomnier.

Les aspirations modernes sont celles que nous indiquons. En vain, pour les nier, s'appuierait-on sur des faits partiels; nous en appelons des détails à l'ensemble, du point de vue particulier au point de vue général. Il y a plus : nous affirmons que les faits particuliers eux-mêmes, si déplorables qu'ils puissent être, si éloquemment qu'ils concluent en apparence contre nous, ces faits viennent à l'appui de notre affirmation. Les peuples, comme les individus, comme la nature elle-même, ont des époques de lassitude, de silence, d'affaissement, qui ressemblent à la mort et qui ne sont qu'une des formes de la vie. Vous admirez maintenant la verdure des arbres, l'éclat et le parfum des fleurs, les promesses de la moisson; rappelez-vous cependant ce qu'étaient, il y a quelques mois, ces forêts dépouillées, ces arbres pareils à des squelettes, ces campagnes, si riantes aujourd'hui, hier mornes et désolées! C'était l'apparence de la mort, et cependant, à travers ces branches desséchées, sous ce sol couvert de givre et de neige, la sève fermentait et préparait, dans l'ombre et le mystère, la fête radieuse du printemps.

Ne désespérons jamais! Notre siècle aspire vers Dieu, marche vers Dieu. Il vous paraît sceptique ou incrédule, matérialiste et railleur; oui, en effet, j'ai entendu ces notes dans le concert, j'ai vu cette ombre dans le tableau, mais une note n'est pas tout le concert, une ombre n'est pas tout le tableau. Quand le soleil va disparaître à l'horizon, celui qui est sur la montagne aperçoit encore l'astre radieux quand il fait nuit déjà pour celui qui est dans la plaine, et alors même que l'astre a disparu à nos regards et nous laisse dans l'obscurité, d'autres hommes, nos frères, le saluent avec joie, comme nous le saluerons nous-mêmes à son retour. Dans l'ordre moral il y a un soleil aussi, que des nuages peuvent voiler, mais qui est immuable et éternel. Ce soleil est celui de la liberté, de la justice, c'est le soleil du bon Dieu, l'astre de l'immortel amour. C'est vers ce soleil, c'est vers cet astre béni que nous marchons, même à travers nos décombres et nos ténèbres.

Si je n'ai pas précisément dit ce que je voulais dire et dans la forme où je voulais le dire, je n'ai pas non plus dit tout ce que j'avais à dire. La causerie est allée à vau-l'eau et je ne saurais guère où la reprendre. Je veux cependant, avant de quitter la plume, dire quelques mots

d'une œuvre charmante que les foudres de la censure ont un instant menacée et qui, grâce à un bienveillant patronage, a pu voir librement le jour.

Un des plus gracieux talents de l'école moderne, M. Chaplin, a vu, lors de la dernière exposition, un de ses tableaux, *l'Étoile du matin*, brutalement éconduit par le jury, sous le prétexte que cette étoile était représentée par une belle jeune femme sortant de l'onde comme la Vénus antique. Pour que le public put à son tour juger les juges, M. Chaplin a fait lithographier son tableau, et peu s'en est fallu que les mêmes rigueurs n'atteignissent cette délicieuse reproduction. Dieu merci ! l'embargo est levé et le public peut admirer, depuis quelques jours, cette œuvre qu'un légitime succès a accueillie.

La lithographie a également reproduit un très-joli tableau d'un jeune artiste qu'une mort prématurée a enlevé aux arts qu'il aimait et cultivait avec passion. Ce tableau de M. Fesneau appartient à la liste civile ; en voyant ce que pouvait déjà ce talent encore en sa fleur, on ne peut s'empêcher de regretter le funeste événement qui l'a trop tôt enlevé à la gloire, à la tendresse de sa famille, à l'affection de ses amis.

Autre nouvelle : Le poète provençal, Marius Trussy, à qui nous devons un poème fort original, *Margarido*, vient de mettre la dernière main à un poème épique ; oui, un poème épique et en beaux vers provençaux ; c'est le *Rénéido*, le poème du roi René, de la Provence, de ses traditions, de ses mœurs, de son glorieux passé. Espérons qu'un éditeur bien avisé fera bientôt connaître au public cette monumentale production.

LOUIS JOURDAN.

---

# CONFIANCE

(NOUVELLE).

---

LUCIE A CATHERINE.

Ma sœur, nous arrivons à Paris, j'ouvre un journal, j'y vois que tu es en Angleterre, que tu renonces à la musique, que tu as fait vœu d'entrer dans un couvent. Je suis si troublée que je ne trouve rien à te dire. Je soupçonne, je doute, je crains tout. Quel que soit ton état, écris-moi un mot. J'approuverai tout, ma bonne sœur, ma seconde mère, mais au moins je pourrai t'ouvrir mon cœur. L'incertitude est affreuse.

LUCIE.

CATHERINE A LUCIE.

Mes amis, ma dernière lettre de Vienne aurait dû vous rassurer. Comment ! tout à coup, j'aurais pris la résolution de quitter mon état qui me fait vivre, d'abandonner un art que j'aime et d'entrer au couvent, moi, qui ne sais pas une seule des prières que tout le monde récite, moi, qui n'ai jamais entendu une messe ni écouté les avis d'un prêtre ? Quelle folie ! laissez dire les donneurs de nouvelles. Soyez bien tranquilles sur le compte de votre sœur, sa santé est bonne, son courage très-haut, son cœur bien à vous. — J'ai passé quinze jours en Allemagne, traversant les villes, m'arrêtant dans les villages ; ce peuple musicien, amoureux en plein air, prosaïque et spiritualiste, reposait mon cœur las de fictions, de grandes admirations et de spectacles aux quinquets. Ils sont drôles ces Allemands avec leurs amours dans

les jardins comme leur musique. Autant en emporte le vent, pourrait-on croire ! Mais pas du tout. Ce qu'ils font devant tout le monde avec sérénité, je crois qu'ils le recommencent chez eux sans plus de trouble, le lendemain comme la veille, sans lassitude comme sans enthousiasme. Je les approuve fort pour leur compte, car ils paraissent heureux et c'est cela qui me reposait, mais pour une Française, ils ne sont pas tentants, ils dédaignent trop la pudeur et puis ils sont laids ; — ils ont surtout de gros doigts ; ce défaut physique m'a toujours révoltée. Adieu mes amis. — Je vous répète que tout va bien pour moi. — Je ne sais pas pourquoi je m'applique à vous rassurer tous deux ; je pense que ton mari a ri de l'article du journal. C'est toi, poltronne, qui prends tout au sérieux, c'est toi que la tendresse rend folle. Adieu, chérie. — Je vous embrasse.

CATHERINE.

#### LUCIE A CATHERINE.

Mon mari est calme, ta lettre ne l'a pas surpris. Je devrais être rassurée ; ma sœur, pardonne-moi, je suis au désespoir. Ma bonne Catherine, pour la première fois de ma vie, je sens que tu souffres, je crois comprendre que chacune de mes joies est née de tes larmes, je crois que je suis une ingrate, une égoïste ; jamais je ne t'ai interrogée, jamais je n'ai pris ma part de tes peines, tu as pu croire que c'était de la discrétion, de la soumission ; moi, je le croyais aussi, mais aujourd'hui je vois plus clair et j'ai horreur de moi, car j'ai été peut-être indifférente pour celle qui m'a tant aimée, qui m'a bercée, mariée, gâtée ! Ah ! ma sœur, je ne t'interroge pas, mais je te demande pardon. Tu souffres et tu ne me juges pas digne d'être ta confidente. — Tu as une sœur, j'ai vingt ans, je suis femme, je suis mère et ma pauvre Catherine peut croire qu'elle n'a pas d'amie. Combien tu dois souffrir ! Saches au moins que tu ne me tromperas plus, que je vois tes larmes sous tes sourires. Comment n'ai-je pas vu plutôt ! Mon petit Joseph a la fièvre depuis hier au soir. Si je pleure trop, je deviendrai une mauvaise nourrice.

Adieu, Catherine. Pourquoi ne pas tout me dire ? Adieu, ma mère.

LUCIE.

CATHERINE A LUCIE.

Avant tout, madame ma sœur, soyez une bonne mère ! Calmez-vous, Lucie, il le faut. Puisque tu as deviné que je souffre, je te ferais injure si je cherchais à te tromper encore. Tu veux souffrir avec moi, mon enfant, pour moi ; c'est ton droit, uses-en, j'en suis fière ! Voulant te faire heureuse, je n'ai certes jamais songé à te rendre égoïste. Mais ne pleure pas ! Quand on réclame sa part de douleur, il faut prouver du courage. Ne trouble pas la sécurité de ton mari, conserve le lait de notre cher petit, et s'il te fallait pour cela oublier ta sœur, je t'ordonnerais de l'oublier. Mais si tu es assez forte pour nous aimer tous, si tu peux sourire à l'un, chanter à l'autre, et pleurer avec moi, ma brave sœur, Dieu soit béni, tu es une belle créature et je te dis de toute mon âme : soyons amies. Consulte-toi bien. — Prends du temps. Je suis toujours ta mère.

CATHERINE.

LUCIE A CATHERINE.

Mon adorée maman, je n'ai pas besoin de temps pour te remercier de ta lettre, pour te dire que je t'aime mille fois mieux depuis que je sais que tu souffres. Que d'années perdues ! Pauvre sœur ! Tu as souffert bien avant ce temps ! Mais tu paraissais toujours si satisfaite. Et à présent, quand je me souviens, je suis effrayée de mon aveuglement. Tu n'as pas été mariée ! Tu n'es pas mère ! — Mais tu n'as donc pas été aimée, toi, que je trouve si belle, toi, si bonne ! Mon Dieu, mon Dieu, que de pleurs tu m'as cachés. Tu as bien fait : puisque je ne les ai pas devinés, je n'aurais pas su les comprendre, je suis un cœur lâche, égoïste, une mauvaise enfant, une mauvaise sœur. Dieu me punit : mon petit Joseph est plus malade depuis hier ! Il te ressemble, ce petit. Tiens, je sais à présent pourquoi j'ai senti tes peines, oui, j'en suis sûre, c'est parce que j'ai souffert moi-même ; j'ai vu pâlir mon nourrisson, c'est mon premier chagrin ; déjà, à la campagne, ce cher petit a eu la fièvre, le voyage l'a encore fatigué, et quand nous avons reçu ta lettre de Londres où tu nous rassurais, c'est la souffrance de mon cœur qui m'a fait soupçonner la tienne. C'est affreux ce que je te dis, mais je me juge d'après le passé, et il est évident que si mon fils avait eu ses



belles couleurs d'il y a un an, j'aurais cru à ton bonheur malgré l'évidence. Mes yeux seraient restés fermés. Il y a un an, n'as-tu pas passé par une horrible crise? Je le devine seulement aujourd'hui! Je me rappelle tes lettres si pleines de soumission envers la destinée; on ne sait pas qu'on se soumet, ma sœur, quand on est heureux; on se laisse vivre, on fait comme moi, on est égoïste, lâche, on se prépare la honte où me voilà. Serait-ce que la douleur est la première condition de toute existence noble? Je ne sais. Tu me le diras, tu me diras tout. Nous sommes amies. Le médecin sort d'ici. Il dit que mon lait est bon, mais que l'enfant a besoin de soupe, de riz, que j'ai trop tardé à le sevrer; on va nous soigner tous deux. Je te promets que mon mari sera content de moi. Cela m'est facile, il m'aime si franchement; et moi, tu sais, de tout mon cœur.

Que se passe-t-il en toi, ma bonne Catherine?

LUCIE.

#### CATHERINE A LUCIE.

Ma sœur, au nom de ton enfant qui me ressemble, que j'adore, ne pensons qu'à lui. — Je te jure que je suis calme. Que cela te suffise! Tu m'as plus aimée parce qu'il souffrait. — Attendons qu'il soit tout à fait bien portant pour savoir si tu m'aimes autant que tu l'imagines. Voilà ce que je te demande. C'est une épreuve, eh bien! accepte-la. Nous serons plus sûres toutes deux, et jusque là, je te le répète, ne pensons qu'à Joseph. Je suis liée ici, moi. — Oui, encore quelques années d'esclavage, et puis toute à vous de corps et d'âme.

CATHERINE.

#### LUCIE A CATHERINE.

Mon fils est mort. Est-ce possible! mon enfant! Il est mort, Catherine, le crois-tu? Ils le disent tous. On va l'emporter. Quelles horreurs! Mon mari ne quitte pas le berceau, mais on l'emportera malgré lui. — On n'en a pas le droit — Dieu ne le voudra pas. Dieu! Il n'y en a pas alors?... Un Dieu bon, ils disent..... On ne reprend pas..... Ah! ma tête, ma tête, je suis perdue.

LUCIE.

CATHERINE A LUCIE.

Il y a un Dieu, ma sœur, un Dieu très-bon ! Ne pouvant comprendre ses fins, adorons sa loi, nous, qu'il a faits pour chercher toujours le bien, le beau suprême. Ce beau, ce bien, c'est Dieu, te dis-je ; adorons-le dans l'infini, nous, que toute fin révolte !

Vous vous plaignez, mères, qui voyez partir devant vous vos enfants ? On vous a montré un petit ange, on l'a posé sur vos genoux, on l'a suspendu à votre sein, il vous a regardées, il vous a tendu ses petits bras, Dieu l'appelle, il part, il va prier pour vous, et vous vous plaignez, ingrates, égoïstes femmes ! Que diront vos sœurs déshéritées ? Que diront ces malheureuses à qui l'amour a refusé ses fruits ? Ces tristes femmes, aimantes comme vous, et qui doutent de la pureté de leur corps, de la pureté de leur amour à voir leur étonnante stérilité.

Pourtant, elles vont dans la vie, et pas sans courage, ces pauvres femmes ! et vous, mères, songez-vous à les plaindre ? Non ! vous leur jetez quelques phrases banales, vous regardez votre mari, le berceau où l'ange est venu, d'où il a disparu, et où il vous est permis d'espérer qu'il va renaître..... Plaignez-vous donc !

Allons, ma sœur, un peu de force, un peu de pitié pour autrui ! Je suis là, moi, je t'aime. Je l'aimais, notre enfant, je le perds aussi, et je suis seule ! J'embrasse ton mari de toutes mes forces.

CATHERINE.

LUCIE A CATHERINE.

Je suis égoïste, j'en conviens, mais je le suis à en devenir folle. Tout ce que tu me dis, tes douleurs et mon mari morne à mes côtés, rien ne peut m'arracher au berceau qui ne bouge plus. C'est là qu'était ma vie à moi, et le reste, je ne sais pas, je ne sais rien, je ne comprends rien. Où est mon enfant ? le sais-tu ? Je veux y aller. — Je veux mourir. — Pardon, ma sœur ! Toi, tu n'as pas eu d'enfants, c'est vrai. — Marie toi, marie toi. Sans enfants, est-ce qu'une femme peut vivre ? Tu dis vrai, je dois être mère, je l'ai été ; j'ai vu mon enfant, il était si beau ! je le reverrai, il reviendra ; loin de sa mère, sa petite

âme languirait, Dieu aura pitié de mes larmes, de tes prières ; ma sœur, prie pour moi ! Que Dieu nous le rende ! Mon Dieu, que je voudrais mourir aussi !

LUCIE.

CATHERINE A LUCIE.

Ma pauvre sœur, tu ne m'aimes plus. Toute à toi, tu penses à suivre qui tu aimais le mieux, cet enfant qui se repose, et tu n'as pas un retour vers ta sœur que ta mort laisserait seule, toute seule au monde. C'est bien dur ! Je ne sais si ton mari est content de toi. Tout à son chagrin, lui aussi, peut-être qu'il t'oublie ; et toi, tu n'y songes pas. Mes enfants, vous n'êtes pas sages.

CATHERINE.

LUCIE A CATHERINE.

Je ne t'aimais donc plus ? Je ne sais. La vie m'abandonnait en effet depuis le départ de cet enfant. Je ne suis pas sage, c'est vrai, car le médecin m'a avertie que mon mari a besoin d'air, de distraction. Mon pauvre mari n'a pas pu reprendre ses travaux ; sa toux augmente. Il a plus de courage et moins de forces que moi.

Ma sœur, je t'aime, je pense à toi, je veux que tu te maries. Est-ce qu'on peut vivre seule ! Ça n'a pas le sens commun.

Je t'embrasse. Je t'écrirai de l'Abbaye.

LUCIE.

CATHERINE A LUCIE.

Ma sœur, ton exaltation m'effraie. Ne me crie plus de me marier avec ce ton rebelle qui me fait mal. Toi, que Dieu a frappée, mon cher ange, écoute la leçon, désaccoutume-toi un peu des joies faciles, regarde au profond de ton cœur, et saches, ma fille, que si une mère peut vivre sans son enfant, une femme peut vivre sans amour. Faut-il perdre l'espérance quand nos tendresses n'ont plus où trouver de

réponse? Non, mille fois non. La mère qui a perdu son enfant doit sourire à tous ceux qui restent ; l'âme de son petit là-haut s'en réjouira. Pour bien aimer ici-bas, peut-être suffit-il même de penser aux morts. Aime, aime autour de toi ! Va voir les nouveaux-nés, encourage les pauvres par la douceur envers ta propre infortune ; au moment où tu donneras du pain à une pauvre mère, elle, qui ne pourra pas te rendre l'enfant que tu pleures, elle comprendra que les riches peuvent être les plus malheureux et son cœur s'élèvera ; regretteras-tu alors ta journée ? m'écriras-tu encore : Je veux mourir ? Quel blasphème, ma sœur ! La vie n'est pas à nous, n'est pas de nous, c'est le bien ou mal vivre qui nous appartient, c'est le bien-vivre qui est le but de la vie elle-même. Qui sait si l'humanité perfectionnée par sa volonté propre, arrivée à son plus haut point de développement moral ne cessera pas d'être sous sa forme d'aujourd'hui ! qui sait si nous ne subsisterons pas alors à l'état d'essences adorables, ravissantes, ravies ! Moi, je le crois ! Après une bonne action, on a le pressentiment de cette extase où toute pureté doit conduire.

Donne-moi des nouvelles de ton mari.

CATHERINE.

#### LUCIE A CATHERINE.

Mon mari souffre, ma chère Catherine, et les consolations qu'il cherche à me donner me frappent étrangement, car ma santé à moi reste bonne. Je pleure, je crie parfois ; lui, sourit déjà de temps en temps ; c'est lui qui paraît consolé, c'est moi qu'on prêche, et moi j'ai de belles couleurs tandis que lui est très pâle. J'espère que le régime, la promenade, le repos lui feront du bien. Je suis sûre que si tu venais passer quelques jours avec nous, si vous repreniez vos longues promenades, il retrouverait bien vite l'appétit. Ne peux-tu nous faire ce sacrifice, bonne sœur ?

Le portefeuille de mon mari s'ouvre en tombant, et des petits cheveux blonds restent sur mes genoux. Je les reconnais, ces petits cheveux. Pourquoi ne m'en a-t-on pas donné à moi ? Oh ! les hommes, toujours égoïstes !

Je les prends, je les partage avec toi, il ne les trouvera plus, il faudra bien qu'il me demande pardon.

LUCIE.

CATHERINE A LOUIS.

Mon ami, on m'a envoyé une boucle de cheveux blonds ; on ne me dit pas que ce soit par votre ordre que je l'ai reçue, et comme il m'eût été doux de la tenir de vous, j'espère que vous trouverez aussi un peu de plaisir à partager avec moi, quelles qu'aient été vos précautions à ce sujet.

Je vous embrasse.

CATHERINE.

LOUIS A CATHERINE.

Je sais tout, je vous remercie et je viens de pardonner à Louise. Pauvre folle ! Elle n'a pas disputé à la tombe ces petits cheveux blonds, elle les a oubliés, et elle les vole dans mon portefeuille, et elle me traite d'égoïste ! Sans votre lettre, je perdais patience après la scène de ce matin. A vous, de toute la puissance de mon âme, je vous obéis, je pardonne à notre grande fille.

Adieu ma sœur. Je vous adore.

LOUIS.

CATHERINE A LOUIS.

Mon ami, votre admiration pour moi et le mépris que vous faites du cœur de Lucie révoltent ma justice. Je ne suis pas parfaite, Lucie n'est pas folle. Parlons à cœur ouvert : si j'étais la femme que je voudrais être, la femme idéale que vous vous obstinez à incarner en moi, je vous aurais aimé ; il est évident que j'ai disposé de vous. Je vous ai jugé honnête, bon, vous trouviez Lucie bien jolie, je vous ai dit : aimez-la, elle vaut mieux que moi. — Vous avez obéi. — Elle vous a aimé, elle vous aime toujours, j'ai dit vrai : Elle vaut mieux que moi. Est-ce par dévouement que j'ai renoncé à vous ? Evidemment, non. C'est faute d'amour. Mon cœur n'a pas pu être touché de votre pure tendresse, tandis que ma sœur en a senti le prix, et ce n'est pas la seule infériorité que j'aie à constater ; je ne vous aimais pas, vous, brave, courageux, excellent ; j'en aimais un autre, mauvais, qu'y a-t-il là d'admirable ? Brille-t-on par ses fautes ? Une imagination en délire est-

elle le sceau d'un grand cœur, et notre digne Lucie, enfant aimable, absorbée tout entière par ses devoirs envers sa sœur aînée d'abord, puis par son obéissance à vous, qui êtes son maître et son Dieu ; ma sœur pleurant sur le berceau de notre enfant, ne comprenant pas qu'il ait disparu, oubliant le monde pour courir après cette petite âme et vous reprochant de n'avoir pas pensé à elle quand vous avez retenu quelque chose du corps qui était sa chair et son sang, n'est-elle pas la seule femme que vous puissiez aimer, la digne compagne qui mérite votre respect ? Aimez-la, mon frère, et cessez de m'admirer. Autrement vous cesseriez d'être juste, vous ne seriez plus digne d'elle.

Votre mère à tous deux.

CATHERINE.

LOUIS A CATHERINE.

Je vous ai affligée, Catherine, pardonnez encore. J'aime Lucie et et je suis votre frère.

LOUIS.

LUCIE A CATHERINE.

Chère sœur, mon mari se porte mieux, il me donne le bras chaque jour après le dîner ; nous nous promenons ; il est très doux, très bon pour moi, je sens que je suis injuste quand je lui adresse quelques reproches, mais je crois pourtant que s'il m'aimait bien, je ne serais pas si malheureuse ! Peut-être as-tu bien fait de ne pas te marier. Si Louis ne m'aime plus, j'en mourrai !

LUCIE.

CATHERINE A LUCIE.

Ecoute-moi ! Tu peux encore être heureuse, mais il est temps que tu interviennes dans ta destinée. Il y a des moments dans la vie où il faut prendre un parti, où il faut accepter une responsabilité, car si l'on recule, le mal augmente, il s'impose et l'on n'a plus à choisir

qu'entre le désespoir qui dégrade et la douleur éternelle. Ton mari est de moins en moins amoureux de toi, c'est grave ; je croirais tout perdu si ton mari était un homme ordinaire ; je te conseillerais la patience, la douceur, je ne te parlerais plus de bonheur. Mon enfant, remercie Dieu, ton bonheur est entre tes mains car tu es la compagne d'un homme de cœur. Pourquoi Louis est-il moins amoureux ? Raisonnons : es-tu moins jolie ? au contraire ; tu étais une gracieuse jeune fille, mais depuis deux ans, depuis la naissance de ton pauvre enfant, tu es devenue la plus belle jeune femme que j'aie jamais vue ; ton mari, charmé d'abord de toutes tes grâces, pourrait en être fier aujourd'hui que tous les passants s'extasient ; il t'aime moins à mesure que tu deviens plus belle, tu le trouves injuste, tu lui en veux ; estime-le au contraire, Lucie, et dut ta vanité en souffrir, écoute-moi tranquillement : depuis ton mariage, tu as semblé attendre par droit de conquête tout ton bonheur d'autrui, tu es devenu paresseuse d'esprit, de cœur aussi. Tu n'as jamais renoncé à un plaisir sans boudier ; tu n'as pas fait une seule lecture sérieuse, tu as abandonné la musique, que ton mari adore, tu n'as partagé ni ses travaux ni ses luttes quotidiennes, tu n'as pas cherché à le connaître, tu n'as pas regardé en lui pour te rendre compte de ses aspirations ; tu as vécu comme une enfant égoïste, tu n'as rien mérité, et tu te réveilles étonnée de ce qui s'échappe. L'amour d'un honnête homme est le plus grand bien qu'une femme puisse rêver ; on ne peut pas devoir à sa seule beauté un pareil trésor ; il faut bénir cette beauté qui attire, et puis il faut se rendre digne de son étoile. Tu ne veux pas souffrir, mon enfant ? c'est comme si tu ne voulais pas respirer : il faut vivre en bon air et ennoblir ses souffrances, voilà tout le possible. Pour toi, la vie est encore bien belle car tu peux espérer la récompense de tes victoires. Se vaincre et ne rien attendre est un lot plus dur ; mais Dieu est si bon qu'il garde des fleurs sur les rochers les plus arides, les plus neigés ; on grimpe, on cherche, on trouve. Entendez-vous madame ! Crois-moi, fille chérie, et sois forte. Aimer pour être heureux, ce n'est pas aimer ; on aime pour rendre heureux, c'est le vrai amour, c'est l'amour que ton mari attend.

Je t'embrasse à l'étouffement.

CATHERINE.

LUCIE A CATHERINE.

Ma sœur, je n'ai pas pu répondre tout de suite à ta lettre, elle m'a anéantie. Je la lis, je l'ai relue cent fois pendant ces huit jours. Je ne pleure plus, je crois que j'ai compris. Ne me traite plus comme une enfant gâtée, accomplis ton œuvre, soutiens-moi dans la voie nouvelle où tu me fais entrer, et il était temps : je lui devenais insupportable. Plus d'enfant, plus d'amour, comment donc aurais-je vécu ? Voilà cette cruelle pensée qui me ramène à toi ; tu es belle encore, tu n'as pas d'enfant ; es-tu aimée ? Je ne sais et je te le demande à genoux, en tremblant. Je te jure que mon mari sera content de moi. Peut-être ne me rendra-t-il jamais sa tendresse, mais du moins je n'aurai pas mérité mon malheur.

Parle-moi de toi. Je suis sûre que ton exemple fortifiera mon cœur. Veux-tu, enfin ? me crois-tu digne de t'entendre ?

LUCIE.

CATHERINE A LUCIE.

Oui, ma fille chérie !

Je ne suis pas aimée, je n'ai jamais été aimée. — Eh bien, ma sœur, si je t'écrivais : je suis laide, malade et pauvre, tu devrais ressentir moins d'effroi qu'à entendre une femme, une femme te dire : je n'ai jamais été aimée. Ce que cette femme a souffert à vivre seule ainsi toujours, il semble impossible de le dire en aucun langage, non ! elle le sait, jamais elle ne l'exprimera. Elle a plu, cette femme, on l'a désirée, on s'est fait aimer par elle ; on ne lui a rien donné ; est-on coupable après tout ? on n'avait rien sans doute ; l'amour ne tombe pas dans les âmes vulgaires. Une seule fois, un homme distingué lui a dit : voulez-vous être ma femme ? Elle avait donné sa parole à un autre, elle a répondu *non* ; cet autre mentait, la trompait. — Elle a inspiré des amitiés honorables, dévouées ; elle n'a jamais paru dans un salon sans qu'on s'empressât autour d'elle. — Il est vrai que jamais elle n'est rentrée sans pleurer, sans prier Dieu de la faire mourir. — Je plains cette femme ; mais ta sœur d'aujourd'hui a obtenu le pardon de ses faiblesses car elle ne pleure plus et remercie Dieu ; elle aime la vie où une souffrance acceptée est presque une guérison. Dévorée



d'une pensée unique : être aimée, et ne trouvant jamais autour d'elle que des désirs vulgaires, des tendresses sans dévouement, elle n'a plus de défaillances, elle regarde sa plaie, elle adore Dieu, la lumière, les fleurs, sa famille, la nature tout entière, et le travail surtout ! On lui raconte ses peines, elle ne dit plus les siennes, elle soulage et n'attend rien des autres. L'humanité ne peut plus rien pour elle, Dieu seul lui murmure les paroles d'amour qu'elle a besoin d'entendre, et elle tâche à répandre sur autrui l'expression de sa reconnaissance.

Nous avons Dieu quand tout nous manque, mon amie ; jamais nous ne sommes aussi souffrants que le voisin peut l'espérer. Dieu est partout ; les mauvais sentiments écartent de lui, les souffrances en rapprochent et la soumission nous unit. — Voilà ma confession, voilà en peu de mots l'histoire vraie de toute une vie. Pas d'amour, pas d'enfant, pas de satisfaction, et un grand bonheur au fond. N'est-ce pas de quoi rassurer les jeunes cœurs ? Faut-il qu'à la première déception ils perdent courage ? Non vraiment. Il est tel châtement dont la justice est mille fois plus douce au cœur que le plus cher désir rempli.

Ayons confiance dans la bonté suprême ; méritons dans la mesure de nos forces, et, pour parler comme l'Écriture, qui a dit tout ce qui est utile : Soyons fidèles à la lumière reçue, cette lumière ne manque à personne.

CATHERINE.

MADAME A. Y.

---

# LETTRES FAMILIÈRES

## SUR L'ALLEMAGNE

---

MAURICE A VALENTIN

### III

Donc, parlons un peu du théâtre de Leipzig ! Il n'est ni très-grand, ni très-beau, ni très-clair, mais son histoire n'est pas dénuée d'intérêt, sans compter qu'elle remonte à l'année 1693, au moins. Quand je dis *au moins*, c'est qu'on ne saurait vraiment préciser la date de ces sortes d'établissement, et fixer leur origine à la pose de leur première pierre. Un théâtre ne débute pas tout à coup par le moellon et la chaux, la stalle et le velours. Il est d'abord place publique, puis *tré-teaux*, puis machine ambulante, puis grange, puis baraque en bois, puis... monument !

Ce sont ces différentes métamorphoses, souvent l'histoire littéraire d'un peuple et d'une époque, que je vous demande la permission de vous faire rapidement connaître.

Leipzig fut le berceau du drame allemand (vous voyez que je n'avais pas si tort en vous disant, en commençant, que parler de cette ville, c'était parler de l'Allemagne). C'est dans ses murs qu'un nommé Jean Velten, Welthem ou Veltheim (selon l'ami Diezmann) forma, vers 1669, la première troupe dramatique, composée d'étudiants, en grande partie Saxons, qui se consacrèrent au théâtre. L'original de la demande que Velten adressa au conseil municipal de la ville, pour obtenir l'autorisation de jouer pendant la foire de la Saint-Michel, existe encore, précieusement conservée, dans les archives du *Rathhaus*. L'une des premières et plus grandes difficultés que rencontra la jeune troupe fut le manque de pièces, car on ne pouvait pas donner ce nom aux *Mystères religieux* qu'on avait représentés jusque-là. Heureusement que Velten n'était pas étudiant, et qu'il possédait plusieurs langues étrangères, entr'autres le français, l'espagnol et l'ita-

lien, ce qui lui permit de faire des emprunts aux répertoires de ces trois pays. Molière eut la gloire d'être mis le premier à contribution, si bien qu'il peut presque être considéré comme le père du théâtre allemand ! La troupe Velten, quoiqu'ayant son centre d'opération à Leipzig, n'en était pas moins nomade ; elle donnait alternativement des représentations à Berlin, à Nuremberg et à Hambourg. Les choses marchèrent de la sorte jusqu'en 1766, époque où fut construite la salle actuelle. Il va s'en dire que Velten et ses premiers compagnons étaient morts depuis longtemps, et que les acteurs n'étaient plus des étudiants. Les pièces n'étaient également plus des traductions ou des compilations des œuvres étrangères : Schlegel, Goltshed, Gellert, Lessing, Brawe et Kronegkt avaient déjà paru ! Si le théâtre allemand doit beaucoup à Velten (le premier pas est toujours le plus difficile à faire), il doit presque autant à la Neuberin, célèbre actrice, qui jouait à Leipzig dès l'année 1727, et qui dirigeait en même temps la meilleure troupe qui eût encore paru ! La Neuberin hantait l'imitation de dessus ses planches et voulut avoir des pièces originales. Il ne faudrait cependant pas s'imaginer qu'elle fût une Clairon ou une Duchesnois, car on ne doit pas oublier que si la scène brillait alors déjà d'un vif éclat en France et ailleurs, elle était encore dans les langes de l'enfance en Allemagne, mais c'était une femme intelligente, qui avait pour le théâtre une véritable adoration, et qui ne manquait ni d'une certaine énergie, ni d'un certain charme. Elle n'avait pas d'idée bien arrêtée sur son art ; seulement, elle aimait les toilettes fraîches, les costumes brillants, les accessoires élégants, ce qui, à cette époque, constituait une tendance évidemment nouvelle, un incontestable progrès, celui de la mise en scène ! Comme les recettes étaient modestes, les engagements l'étaient naturellement davantage. — Un premier rôle recevait par semaine la folle somme de cinq florins, et un débutant celle de deux florins. Plusieurs acteurs ne recevaient rien du tout ; quelques-uns avaient le logement. Les dames de la troupe étaient hébergées, nourries, blanchies, mais là s'arrêtait la munificence de la directrice, qui, du reste, leur servait de chaperon. En 1750, deux autres troupes, celle de Schöneman et celle de Kock, se formèrent et jouèrent concurremment avec la compagnie de la Neuberin. A partir de ce moment, le théâtre était créé en Allemagne, l'art dramatique existait, et l'un et l'autre ne marchèrent plus que de succès en succès !

Or, un dernier honneur du même genre revient encore à Leipzig, celui d'avoir popularisé de bonne heure, l'opéra en Germanie. Ce fut en 1692 que le maître de chapelle Strungkt obtint un privilège, lui

concédaient le droit de jouer, pendant la foire, des pièces avec musique, et ce fut l'année suivante qu'eut lieu la première représentation du premier opéra ! En 1732, une troupe italienne, dirigée par Mainotti, fit entendre les drames lyriques du répertoire italien. Quelques années auparavant une compagnie française avait également donné plusieurs représentations et réussi beaucoup. Leipzig était décidément devenu en Allemagne le rendez-vous des artistes, et ceux-ci, selon une expression du temps, la considéraient comme leur patrie.

Aussi, de jour en jour, la nécessité d'avoir un vrai théâtre se fit-elle sentir davantage, et un négociant intelligent (est-ce bien possible, grand Dieu ?) se chargea d'en faire construire un à ses frais ! Le gouvernement — généreux comme tous les gouvernements — fit cadeau du terrain, qui n'avait alors aucune valeur en cet endroit (la porte de Francfort), et l'ouverture eut lieu en 1766, par le drame de Schlegel, intitulé : *Herman* !

Cependant, tout n'était pas encore dit. Leipzig avait une salle de spectacle, mais elle ne possédait pas de troupe fixe. Elle était desservie par des acteurs de passage, comme une simple bourgade ! De plus, un certain professeur Winkler, grand ami des lettres sans doute, imagina de faire son cours à l'heure du théâtre, afin que les étudiants ne pussent pas assister aux représentations, lesquelles furent même limitées à deux, grâce à l'intervention éclairée du susdit Winkler. — En ce temps-là les professeurs de l'université étaient tout puissants !

A la troupe de Kock, qui avait inauguré le *Leipziger Stadttheater*, succéda celle de Bondini, qui, le 20 septembre 1780 — date mémorable ! — joua les *Brigands*... interdits quelques jours après ! Pourquoi ? Hélas ! c'est toujours la même histoire :

« Monsieur ne veut pas qu'on le joue ! »

Le 13 septembre 1786, *Fiesque* fut représenté pour la première fois, et *Don Carlos* suivit bientôt. Le 23 janvier 1793 — le jour où arriva la nouvelle de l'exécution de Louis XVI ! — La *Flûte enchantée* fit son apparition et obtint un succès que n'épuisèrent pas quinze représentations. — Comme les temps sont changés ! Les autres opéras de Mozart se suivirent rapidement.

Le 23 avril de l'an 1800, les 16 juin et 11 septembre 1801, et le 18 août 1803, eurent successivement lieu les premières représentations de *Wallenstein*, de *Marie-Stuart*, de *Jeanne-d'Arc* et de *Guillaume Tell* ! Il ne s'agissait plus d'essais ou de tâtonnement, mais de chefs-d'œuvre !

En 1807 — pardonnez-moi tous ces chiffres — la salle fut reconstruite. En 1816, elle devint une propriété municipale, administrée par un conseiller de la couronne, le docteur Küstner, qui devait plus tard jouer un rôle important dans l'histoire du théâtre allemand. Aujourd'hui, c'est une entreprise particulière, comme le gaz, l'eau filtrée, le balayage des rues, la poudrette, et tant d'autres choses considérées pourtant d'utilité publique !

Le premier spéculateur qui se présenta pour prendre, à ses risques et périls, la direction fut un certain Ringelhardt. La chose et le nom vous sont assurément très-indifférents, mais si je vous parle de ce commerçant dramatique, c'est qu'une circonstance très-particulière se rattache à son arrivée à Leipzig. Il amena avec lui de Cologne, à titre de secrétaire, ROBERT BLUM, un futur grand homme, qui, depuis.... hélas ! vous savez le reste !

Actuellement, le théâtre de Leipzig a perdu beaucoup de sa splendeur passée, et n'est plus que l'ombre de lui-même ! Il ne crée plus, il reflète, et encore pas toujours très-fidèlement ! Aussi, avec la meilleure volonté du monde, ne puis-je le comparer qu'à nos scènes de troisième ordre. La salle est petite, sombre, basse, nullement élégante et peu confortable. On joue indistinctement tous les genres, le ballet excepté ; mais Berlin, Vienne, Dresde et Weimar se sont réservés le privilège des premières représentations. Il est bien rare, à présent, que Leipzig ait le baptême d'une œuvre de quelque valeur. Au surplus, il faut avoir le courage de le dire, le théâtre est bien pauvre partout ! En France, nous crions *haro* sur nos malheureux auteurs, et cependant sans eux, sans leurs œuvres imparfaites, je ne sais pas trop ce que deviendraient les scènes Anglaises, Allemandes, Espagnoles, Italiennes, Russes, Suédoises, Danoises et même Américaines ! Dans le monde entier, on ne joue que des traductions de pièces françaises, et la moyenne que l'on a pu établir en notre faveur est quelque chose d'effrayant : elle dépasse 80 pour cent !

Je dis que c'est quelque chose d'effrayant, parce qu'il faudrait désespérer de la pensée humaine, si l'on devait regarder la plupart de nos vaudevilles ou de nos drames comme le *nec plus ultra* de ce que les différents génies étrangers peuvent enfanter dans ce genre. Heureusement qu'il n'en est rien. En France, nos auteurs dramatiques forment une armée compacte, qui a tout un code pour défendre ses intérêts ; qui dicte des lois, par voie diplomatique, à une partie de l'univers ; en un mot, qui est respectée parce qu'elle est grande et

forte; et c'est là ce qui fait notre supériorité ! Les pauvres écrivains allemands, aussi bien que ceux de beaucoup de pays, combattent en sentinelles avancées; ils vont seul, abandonnés à eux-mêmes, vivant au jour le jour, et souvent détraqués sur les grandes routes littéraires, pendant qu'ils se livrent à un moment de sommeil réparateur ! Aussi, qu'arrive-t-il ? C'est que leur toilette se ressent un peu de leur existence vagabonde : elle n'est ni très fraîche, ni très à la mode ! Leur forme manque d'élégance, mais frappez au cœur de ces hommes-là et vous verrez ce qui en sortira ! Eh bien ! voilà en quelques lignes toute la différence qui existe entre les deux écoles ! à part quelques magnifiques exceptions (Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, etc., etc.); notre littérature brille plutôt par les qualités qu'elle doit à sa centralisation, au vaste théâtre sur lequel elle s'agite, à son frottement continuel avec les plus vives intelligences, aux types toujours nouveaux qui l'entourent et à l'autorité morale que lui donne la conscience de sa force collective, qu'à la réflexion, à l'étude et à l'originalité ! Voyez nos ouvrages, ils se ressemblent presque tous par certains côtés caractéristiques, tels que l'intérêt habilement ménagé, le style brillant et rapide, les situations émouvantes, la vérité et la variété des portraits, les détails de la mise en scène, la manière de couper le dialogue. Tout cela est fort bien, mais tout cela est beaucoup plus une affaire d'habitude et de forme qu'autre chose ! Les œuvres allemandes (je parle de celles-là parce que je suis en Allemagne, mais le reproche peut s'étendre à celles de beaucoup d'autres pays), les œuvres allemandes, disais-je donc, sont par contre de jolis tableaux mal encadrés, de jolies filles mal habillées ! Et de là vient qu'elles plaisent moins que les nôtres. On les trouve lourdes, maladroitement empruntées ! Pourquoi ? Parce que leurs auteurs, oubliés ou écrasés par la nation, la suivent et ne la devancent pas ! Ils sont le miroir de leur propre pensée et nullement celui de la société, qui ne veut et ne peut se reconnaître en eux. Vivant en dehors du monde commun, ils parlent une langue que chacun ne comprend pas. . . . , et le défaut d'émulation et de modèles les rend personnels, ce qui engendre le pédantisme et la monotonie. . . . Mais aussi comme c'est plus profond, plus vigoureux, plus original, que nos habiles petites histoires, et quels beaux livres français on ferait avec de mauvais livres allemands !

Quoiqu'il en soit, le public préfère notre manière facile, animée, brillante, ingénieuse, et les directeurs de théâtre, comme les libraires, lui servent des mets parisiens réchauffés ! Quant aux œuvres

classiques, elles sont devenues partout les victimes des banquettes, à l'exception de celles de Molière, qui seront vraies jusqu'à la fin du monde ! Schiller et Goëthe se trouvent donc aussi souvent sacrifiés que Caldéron et Moratin à la prose de MM. Dennery et Anicet-Bourgeois ! Hélas ! quelques pièces originales se sont fait jour par-ci, par-là ; mais, ainsi que les livres, elles pèchent par le défaut d'habileté. L'intérêt est nul, l'action languissante, les situations manquent d'effet ou de naturel ; enfin, il n'y a ni entente de la scène, ni connaissance des ficelles du métier ! En revanche, le style est élevé, la pensée noble, le but moral, et l'on trouve une richesse d'inspiration avec laquelle on écrirait vingt drames magnifiques (Je me sers de l'expression *drame*, parce que c'est le seul genre qui existe réellement en Allemagne). Si bien, qu'on dirait des habits coupés par des tailleurs de village ! Le drap est excellent, la façon ridicule ! Et, tout en portant du Sedan, le théâtre a l'air d'un paysan !

Le seul auteur allemand moderne, dont les ciseaux et l'aiguille soient habiles et qui sache, à l'aide d'un intelligent coup de fer, restaurer de vieux oripeaux, est Bénédict, qui passe, à juste titre pour le Clairville du terroir. Il tient drames, comédies, vaudevilles, opérettes et pièces de circonstances, aux prix les plus réduits, et ne fait jamais attendre ses pratiques. C'est un homme obligeant, d'un commerce agréable, très-sûr, très-exact, rempli du désir de satisfaire son monde et que l'on ne saurait trop recommander aux entrepreneurs dramatiques de son pays.

Néanmoins, je vous dirai avec franchise que je préfère à ces habiles rapiécetages, à son talent de retourner les vieux habits faits à Paris, la coupe danubienne et le gros drap allemand de quelques-uns de ses confrères, infiniment mieux en vogue que lui !

Le meilleur écrivain dramatique que possède actuellement l'Allemagne, est, si je ne me trompe, Gustave Freytag, lequel a déjà fait représenter deux grandes pièces en cinq actes : *Mathilde et les Journalistes* ! Une véritable faveur ayant accueilli partout ces deux ouvrages, il est juste d'en dire quelques mots. *Mathilde* est un drame intéressant, d'une donnée neuve, écrit d'une façon poétique, et conduit avec assez de bonheur, tout en étant faible de charpente. On l'écoute avec plaisir, il attache, il émeut, et cependant il suffirait d'un souffle de critique pour détruire tout l'échaffaudage de la fable sur laquelle il est construit, car, je le répète, cet échaffaudage manque de force, les différentes parties ne sont pas liées entr'elles, et si le frêle édifice ne s'est pas écroulé, c'est qu'il possède des détails d'ornementation

d'une grâce infinie, c'est que ses formes sont nouvelles et élégantes, et que de tous côtés la presse est venue l'étayer. Sans cet appui spontané, j'avoue que j'usse été fort inquiet sur le sort de cette belle et touchante *Mathilde*, que je comparerai à un roseau, tant elle en a la finesse et la grâce flexible, mais aussi la fragilité : une main d'enfant la détruirait entre ses doigts roses ! Cependant M. Gustave Freytag ne s'est pas montré reconnaissant envers les journalistes. Loin de là, il a pris leurs travers et leurs ridicules pour sujet de sa seconde pièce, il jappe après eux comme s'ils l'avaient mordu ! Cette petite ingratitude n'a pas porté bonheur à l'auteur de *Mathilde*, malgré l'espèce de succès qu'a obtenu sa comédie (il s'agit d'une comédie, cette fois), et je m'en vais dire pourquoi : 1° Parce qu'il a un peu trop souvent consulté l'*Ecole des Journalistes*, pièce spirituelle mais impossible ; 2° parce qu'il a voulu écrire une comédie, et que la comédie n'est évidemment ni dans le génie des auteurs allemands, ni dans celui de la nation ; le trait, la flamme vive, le sel attique manquent aux premiers, tandis que la seconde déteste la satire. Pour qu'un peuple ait des Molière, des Lesage et même des Scribe, il faut qu'il ait assez d'esprit pour rire lui-même de ses ridicules... or, de ce côté-ci du Rhin, on n'a pas cet esprit là !

Le célèbre auteur du roman *Ritter von Geis* (les Chevaliers de l'Esprit) auquel on doit quelques drames, a tenté également une excursion dans le domaine de la comédie, mais il a encore moins réussi que Gustave Freytag, ou, pour être plus exact, il a complètement échoué. Du théâtre à la librairie, il n'y a qu'un pas. Permettez-moi de le franchir. L'éditeur est au romancier, au poète, au critique, à l'historien au philosophe, ce que le directeur est à l'auteur dramatique, une sorte de pacha, de dictateur, de demi-dieu ! Leipzig, sous ce rapport-là, ressemble beaucoup trop encore à Paris, et, de toutes ses ressemblances, ce n'est certes pas la plus heureuse ! En vérité, nous vivons à une singulière époque, et tous les rôles sont intervertis. Le bon Dieu, lui-même j'en suis convaincu, s'il revenait sur la terre, y serait considéré comme un intrus. « Que nous voulez-vous ? lui dirait-on. C'est nous qui sommes les exploiters de votre œuvre, elle nous appartient, nous sommes tout, vous n'êtes rien ! » De même les employés des chemins de fer, qui ont cependant été créés et mis au monde pour les voyageurs, traitent ceux-ci comme si c'était le contraire qui avait lieu... Vive l'exploitation, morbleu ! Il n'y a pas qu'en Amérique que l'on fasse la traite !

Donc, à Leipzig, comme à Paris, l'éditeur est un gros personnage



qui a volture, loge au théâtre, maison de campagne, maîtresse et le reste, et l'auteur est un pauvre diable, dinant peu, mal vêtu, soufflant dans ses doigts l'hiver, et auquel on ne ferait pas l'honneur d'une invitation au bal pour rien au monde ! Je me trompe, il y a une différence notable entre les deux Paris, à cet égard, et cette différence la voici : C'est que l'éditeur français, en dépit de ses grands airs, est souvent aussi gueux quelquefois même plus gueux, que son auteur, tandis que l'éditeur allemand est presque toujours riche, très riche ! Chez nous, d'ailleurs, les commencements seuls sont rudes, mais ensuite cela va tout seul, et un écrivain à la mode, est plus recherché, plus couru, plus choyé qu'un ambassadeur extraordinaire ! En Allemagne, à Leipzig surtout, il en est autrement. Un auteur est encore considéré comme une espèce de bohémien, et l'on serrerait volontiers l'argenterie quand il entre dans une maison ; Je me rappelle qu'un jour, à l'*Hôtel de Pologne*, j'exprimais à quelqu'un mon étonnement, au sujet de l'accueil très différent que je venais de voir faire à deux habits noirs parfaitement identiques et irréprochables.

« Oh ! c'est très naturel, me répondit le quelqu'un en question ; l'un est homme très considérable.... un marchand de boutons en gros, et l'autre est un homme de rien.... un écrivain ! »

Or, l'écrivain, qui avait une physionomie et des manières charmantes, se trouvait être une célébrité, tandis que le marchand de boutons était un gros bœuf au physique, et un âne rétif au moral ! De ces traits-là, je pourrais vous en citer mille. Je m'arrête au premier c'est déjà trop d'un !

Vous comprenez bien qu'il y a des exceptions à cette règle, digne des temps de la Cour des Miracles, et que bon nombre de gens, en Allemagne, préfèrent un poète élégant à un marchand de boutons ennuyeux. De même certains éditeurs, tout en jouissant d'une magnifique fortune et d'une grande considération, sont restés hommes d'esprit et savent faire à l'écrivain la juste part qui lui revient.

Parmi ceux-ci, ai-je besoin de vous citer Brockhaus, dont les ateliers occupent, je crois, huit cents ouvriers, et qui est lui-même un journaliste distingué ! Alphonse Dürr, le grand libraire français, un garçon aussi plein de cœur que d'intelligence, et qui joue Beethoven comme un artiste ! Michelsen, qui vient de se retirer des affaires, mais dont l'importante maison continue à rendre de véritables services à notre littérature ! Weber, Fleischer, et quelques autres encore ! c'est inutile, n'est-ce pas, vous le savez aussi bien que moi !

Toujours est-il que les auteurs allemands, qui du reste ont parfai-

tement pris leur parti de l'espèce d'ostracisme dont on les frappe en général, se ressentent cependant de l'isolement qu'on leur fait. Ils sont le reflet de leur âme, non de leur époque, et c'est leur propre portrait qu'ils recommencent constamment ! Vivant loin du monde, ils en ignorent jusqu'aux notions les plus élémentaires, et de là les étranges personnages qu'ils imaginent et les incroyables propos qu'ils leur font tenir. On a beau avoir l'intuition sacrée, on ne parlera jamais bien de ce que l'on ignore complètement; écrire sur la Chine n'est pas aussi facile qu'on le croit généralement. Or, voilà où en sont les auteurs allemands. Tout ce qui n'est pas le cabaret où ils prennent leurs repas, la taverne où ils boivent leur pot de bière, est pour eux la Chine !... Mais à qui la faute ?... aux amateurs de marchands de moutons !

Mettons que j'aie un peu chargé le tableau, et effacez certains coups de pinceaux : il restera vrai !

Si Leipzig est non-seulement le centre de la librairie allemande, mais encore pour ainsi dire celui de la librairie européenne, elle est aussi et tout naturellement la résidence préférée de la plupart des célébrités littéraires. Julian Schmidt, le savant et profond critique; Adolphe Bottger, le grand poète; Gustave Freytag, l'ingénieux auteur dramatique; Charles Guskow, le romancier-philosophe, et Maria OEtinger, qui les résume tous, ayant fait un peu de tout pendant sa longue carrière, habitent ou ont habité la cité chère à Schiller et à Goëte, sans oublier l'ami Diezmann, déjà nommé, Robert Giseke, Carl Whistling, le spirituel chroniqueur, et beaucoup d'autres, dont les noms m'échappent, et auxquels j'en demande très humblement pardon.

Seulement, vous comprenez qu'on ne parle pas des hommes que je viens de vous citer là, sans leur consacrer quelques lignes de louange ou de critique.

Julian Schmidt, rédacteur en chef de l'une des meilleures revues allemandes (*Die Grenzboten*), et auteur d'une très-remarquable *Histoire de la littérature Française*, est le Gustave Planche de ce pays-ci, la famille en plus. Cet éloge me dispense de tout autre, car vous savez l'estime et l'admiration que je professe pour le célèbre critique de la *Revue des Deux-Mondes*. J'ajouterai que Julien Schmidt, tout en étant sévère, se montre moins âpre que ne l'était Gustave Planche, et qu'il laisse également glisser de meilleure grâce l'éloge sous sa plume, quand il croit pouvoir ou devoir louer. Au surplus, ce sont les mêmes qualités de style, la même sûreté de jugement, la même inflexibilité de

conscience. — Adolphe Botger a traduit lord Byron, mais l'a traduit à la façon dont Alfred de Vigny et Émile Deschamps ont traduit chez nous Shakespeare. Il en a fait un Byron allemand ! On lui doit également bon nombre de poésies originales, qui rappellent la manière de Musset : une douleur près d'un sourire, un bouquet de violettes à côté d'une poignée d'orties, une larme sous une tache de vin ! On peut dire de Botger, que c'est un homme mort, mais le poète survivra à l'homme, comme l'âme à déjà survécu chez lui au cœur ! — Je vous ai dit ailleurs ce que je pense du talent de Gustave Freytag. Pourquoi le répéterais-je ici ? — Charles Guskow est un écrivain très distingué, très pur, très élégant, très en faveur... mais auquel les succès d'Eugène Sûe ont fait perdre la tête. Il a voulu, non content de ses premiers lauriers, devenir populaire à tout prix, et pour cela, il s'est mis à écrire, lui aussi, des romans en dix volumes. Malheureusement, cela n'est pas aussi aisé que le supposent bien des gens, à ce qu'il paraît, car les *Chevaliers de l'Esprit*, quoique fils naturels du *Juif-Ferrant*, et d'ailleurs écrits avec talent, constituent la fable la plus absurde, la plus ridicule, et surtout la plus ennuyeuse qui se puisse imaginer. On pardonne beaucoup de choses à un roman intéressant, mais à un roman qui endort on ne pardonne même pas ses pavots, car le sommeil qu'il procure est un sommeil de plomb, un sommeil plein de cauchemars affreux, et qui fatigue beaucoup plus qu'il ne repose. Tout cela n'empêche pas Charles Guskow d'être l'une des étoiles littéraires de l'Allemagne... Qu'il sache se contenter de ce lot brillant, et qu'il n'aspire pas à devenir le soleil ! La mythologie nous a appris que le char de Phœbus est difficile à conduire !

Quant à Giseke, c'est un débutant, mais un débutant que ses premiers pas dans la carrière des lettres ont placé tout d'un coup parmi les maîtres. *Les Modernes Titans* et *Les Grands et les Petits* (empruntés à la comédie de Harel), renferment des qualités brillantes, au triple point de vue de la pensée, de l'invention et du style. Ce que je reproche à M. Giseke, c'est ce que je reproche à la plupart des jeunes auteurs allemands : *des tendances rétrogrades* !

Quoi ! vous écriez-vous, la *Jeune-Allemagne* se cramponne aux ruines du passé, au lieu de travailler au monument de l'avenir ? Hélas ! oui ! On a tellement prêché ces malheureux étudiants dans les Universités, on leur a si bien fait un monstre de notre grande et glorieuse révolution, on leur en a inspiré une si sainte horreur, qu'ils détestent très cordialement et de très bonne foi ses innombrables bienfaits..... sans paraître se douter qu'ils en profitent tous les jours ! Dieu, sans doute le leur pardonnera et les éclairera à la fin !

Je ne crois pas que Charles Whistling ait encore rien publié en volume, mais cela viendra. Pour le moment, il se contente d'écrire dans les journaux de très-intéressantes, de très-originales et très-fines correspondances que tout le monde lit, a lu ou lira ! Charles Whistling, qui joint un cœur d'or à une riche organisation artistique, a sur la plupart de ses collègues l'immense avantage d'être de son époque, et d'espérer beaucoup plus qu'il ne se souvient !

Maria Oettinger, que j'ai gardé pour le dernier, parce qu'il est aux trois quarts français, est d'une fécondité qui rappelle Alexandre Dumas. Roman, théâtre, journalisme, histoire, poésie, il a tout abordé, et le succès l'a suivi constamment. Une centaine de romans, plusieurs volumes de poésies, dont quelques-uns (*Le Livre de l'Amour*, entre autres) ont eu huit ou dix éditions; un recueil satirique, capable de réveiller le rire dans un cimetière, et un travail de bénédictin, intitulé *Bibliographie des bibliographies*, tel est le bagage littéraire de cet écrivain ingénieux et plein de verve. Maria Oettinger a autant d'ennemis que d'amis, et le nombre de ceux qui le dénigrent est presque aussi considérable que le nombre de ceux qui le défendent. Ses succès ne sont pas contestés, mais son talent l'est infiniment. J'ai cherché à savoir le pourquoi de cet état de choses et je crois l'avoir trouvé.

Maria Oettinger a publié pendant plusieurs années, à Leipzig, un journal excessivement lesté et hardi, sous le titre de : *Charivari* ! C'était de la comédie quotidienne, prise sur le fait, amusante au possible, ayant pour tréteaux les colonnes d'un journal, pour public tous ceux qui lisent; mais méchante comme une guêpe (M. Oettinger est la bête du bon Dieu, arrangez cela !), mais vraie comme le miroir de Figaro, mais décollée comme une anglaise au bal ! Or, je vous l'ai déjà dit plus haut, les Allemands n'aiment pas la comédie. De plus, Maria Oettinger est tout à fait français dans ses livres, ce qu'on ne lui pardonne pas, et enfin, nul n'est prophète dans son propre pays....., pas même le *Prophète* de Meyerbeer !

MAURICE.

(La suite prochainement.)

Pour copie conforme :

**PAULIN NIBOYET.**

---

# REVUE DE LA SEMAINE

---

## REVUE DES SCIENCES

---

LES TREMBLEMENTS DE TERRE. — LA FORCE RÉPULSIVE DU SOLEIL. — RÉGULATEUR DE LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE. — COMMUNICATIONS RÉCENTES SUR LA CHIMIE ET SUR LA BOTANIQUE. — LE NÉCESSAIRE MÉTRIQUE DE M. CARPENTIER.

PHYSIQUE DU GLOBE. — M. Elle de Beaumont a signalé à l'Académie des sciences, dans la séance du 14 mai, divers témoignages qui attestent que depuis quelques semaines les phénomènes volcaniques et les tremblements de terre ont éprouvé une recrudescence assez marquée. Ainsi le volcan de l'île de la Réunion a fait éruption le 19 et le 20 mars. M. Hugalie, pharmacien de la marine, a été l'un des observateurs les plus favorisés, et a pu calculer qu'une masse d'au moins 300 millions de kilogrammes a été expulsée presque instantanément par l'éruption subite, et tamisée sur 60 mille hectares de superficie.

Les vibrations du sol à Nice ont été très fréquentes et très intenses pendant les trois dernières semaines du mois d'avril. Un tremblement de terre violent s'est fait sentir à Saint-Marc, dans l'île de Saint-Domingue, et s'est prolongé du 8 au 12 avril; plusieurs secousses ont été également ressenties à la Jamaïque; enfin tout le monde sait que le Vésuve est en pleine éruption.

PHYSIQUE. — Dans la même séance, M. Faye a donné communication d'une expérience faite avec la machine de Ruhm-Korff pour mettre en évidence la force répulsive des surfaces incandescentes.

Depuis deux ans, M. Faye a présenté à l'Académie une série de travaux sur la figure des comètes et l'accélération de leurs mouvements et il a montré que ces phénomènes grandioses accusaient nettement, dans les espaces célestes, l'existence d'une force nouvelle, totalement différente de la gravitation, et dont on n'a pas tenu compte jusqu'à présent dans la Mécanique Céleste.

C'est cette force hypothétique que l'expérience de M. Faye a pour but de démontrer et qui est connue sous le nom de *force répulsive du soleil*. Il a paru au savant astronome que la meilleure manière de savoir si cette force existait ou non, était de chercher, autour de nous, dans des expériences de cabinet, la force qu'il croyait avoir découvert dans le ciel. Les phénomènes qui se produisent dans les espaces célestes, en effet, ne sauraient avoir d'autres lois que ceux qui se manifestent à la surface de la terre et si le Soleil est réellement doué d'une force répulsive, les surfaces incandescentes doivent en être proportionnellement douées. A l'effet de soumettre la chose au contrôle de l'expérimentation, M. Faye a cherché à reproduire artificiellement les rapports physiques du soleil avec les comètes ; or, les comètes ont une densité tellement faible qu'elle est tout à fait comparable au vide le plus parfait que nous puissions produire à l'aide de la machine pneumatique. Si donc on met une surface incandescente en rapport avec la matière raréfiée de la machine pneumatique et que la force répulsive existe réellement, on observera des phénomènes de répulsion dans l'arc lumineux produit sous la cloche, par une étincelle électrique.

M. Faye fit construire par M. Ruhm-Korff un appareil très simple qui se compose d'une cloche en verre armée d'un robinet communiquant avec la machine pneumatique ; la cloche est traversée par deux tiges de cuivre opposées et terminées par deux boules dont la distance peut être réglée ; ces deux tiges sont mises en communication avec les deux pôles de la machine électrique de Ruhm-Korff. La cloche est mastiquée sur un fond métallique, renflé coniquement vers le haut, au centre duquel a été soudée, en saillie, une rondelle mince en platine d'environ trois centimètres de diamètre. Un double courant de gaz d'éclairage et d'air permet de porter au rouge la susdite plaque de platine.

Le vide est fait sous la cloche, et la communication avec la machine électrique est établie, que va-t-il se passer ?

La matière raréfiée est mise en évidence par l'air lumineux qui se dessine entre les deux boules de cuivre et cet arc reste horizontal aussi longtemps qu'on n'a pas chauffé la plaque ; « mais si l'on vient à la chauffer, cet arc se dilate en tous sens et se courbe rapidement vers le bas..... jusqu'à ce qu'il vienne lécher la plaque et le fond ; si l'on chauffe plus encore, il se forme au-dessus et autour de la plaque un dôme obscur où les stries sont

interceptées. » En d'autres termes, « la matière stratifiée qui, à la première impression de chaleur, s'était d'abord rapprochée de la plaque de manière à la baigner entièrement, était ensuite comme repoussée à une distance d'un centimètre environ. »

M. Faye ne présente point cette expérience comme décisive, car les phénomènes des courants électriques sont si complexes que la répulsion pourrait bien être causée par toute autre cause que la plaque incandescente; néanmoins l'expérience est assez belle et assez concluante, selon nous, pour que nous ayons cru devoir la rapporter avec quelques détails. Elle peut servir de type et de leçon aux inventeurs d'hypothèses qui ne se donnent presque jamais le souci d'une expérimentation sévère et contradictoire.

RÉGULATEUR AUTOMATIQUE DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE. — M. Serrin a présenté à l'Académie et a fait fonctionner devant elle un appareil extrêmement ingénieux pour régulariser l'éclairage électrique. On sait que, pour former l'arc lumineux, il faut d'abord mettre les deux charbons en contact, puis les éloigner légèrement et les rapprocher ensuite constamment pour compenser leur usure, tout en évitant de les mettre en contact. Pour maintenir le point lumineux fixe dans l'espace, les charbons doivent marcher l'un vers l'autre dans le rapport de leur usure, et pour rendre l'appareil praticable, tous ces effets doivent se produire sans exiger la présence d'un homme. C'est pour satisfaire à toutes ces conditions, a dit M. Serrin, que ce régulateur a été imaginé.

Nous ne croyons pas devoir entrer dans les détails d'un mécanisme très compliqué; mais pour autant que nous pouvons en juger, M. Serrin a complètement atteint le but qu'il s'était proposé. Est-ce à dire que nous jouirons bientôt de l'éclairage électrique pour les phares, les théâtres, les vastes emplacements, etc. ?

CHIMIE. — Depuis quelques semaines les plus intéressantes communications ont été faites à l'Académie des sciences sur la chimie générale et sur la chimie organique. M. Berthelot a annoncé la découverte d'une nouvelle série de composés organiques produits par la combinaison du carbone et de l'hydrogène; le type de cette nouvelle série est représenté par la formule  $C^2H^2$  et a reçu le nom d'acétylène; les deux composés connus avant la découverte de M. Berthelot sont le gaz des marais  $C^2H^4$  et le gaz oléfiant  $C^2H^4$ ; l'acétylène se produit toutes les fois que l'on fait passer, dans un tube chauffé au rouge, le gaz oléfiant et les vapeurs de l'alcool, de l'éther, de l'aldéhyde et même celles de l'esprit de bois.

L'acétylène est incolore, soluble, d'une odeur désagréable et caractéristique, non liquéfiable, et brûle avec une flamme très éclairante et fuligineuse.

— M. Riche a présenté dans la même séance ses recherches sur les acides organiques bibasiques, et M. de Luynes, sur une combinaison nouvelle de chlorure d'arsenic et d'alcool.

— M. Schoonbroot a envoyé une note pour annoncer la possibilité de convertir le sucre en substance albuminoïde et sur la probabilité de ce fait que les substances albuminoïdes seraient de vrais nitrites des substances amyloïdes correspondantes. On sait qu'il faut entendre par substances amyloïdes la cellulose, l'amidon, la dextrine et le sucre et par substances albuminoïdes la fibrine, l'albumine et la caseïne. MM. Chevreul, Dumas et Pelouze ont été nommés commissaires pour faire un rapport sur cette intéressante étude, mais nous avons la mauvaise chance de ne jamais voir sortir un rapport de ces illustres commissions.

M. Nicklès a communiqué à l'Académie un travail sur l'isomorphisme du bismuth avec l'antimoine et l'arsenic, et nous nous voyons forcé de passer sur quelques autres documents qui concernent la vulcanisation du caoutchouc, et l'application d'une nouvelle base organique, la fuschine, à la coloration en rouge, par MM. Renard et Béchamp.

**BOTANIQUE.** — M. Chatin a lu, le 7 mai, un troisième mémoire sur la mesure des degrés d'élévation ou de perfection organique des espèces végétales; le sujet particulier de ce mémoire étant du nombre des parties semblables ou homologues. Contrairement à l'opinion de de Candolle, qui admet que les espèces les plus élevées dans l'échelle végétale sont celles qui comptent le plus grand nombre d'organes similaires, M. Chatin a développé la proposition inverse, à savoir: que le grand nombre ou la multiplication des parties semblables est un signe d'abaissement des espèces végétales; en voici les raisons telles qu'elles ont été développées par M. Chatin :

1° Plus les parties semblables sont nombreuses, moins chacune d'elles a de fixité ;

2° Plus les parties sont nombreuses, moins leur symétrie réciproque est stable ;

3° Plus les parties sont nombreuses, plus elles s'écartent du type symétrique de la fleur ;

4° Plus les parties sont nombreuses, plus elles s'éloignent des types des appareils de la reproduction pour se rapprocher des appareils (d'ordre inférieur) de la nutrition ;

5° Plus les parties semblables sont nombreuses, plus souvent on constate que le caractère est en coïncidence avec d'autres caractères qui, eux-mêmes, sont incontestablement des signes d'abaissement organique.

Puis, prenant des exemples dans l'ensemble du règne végétal, M. Chatin a démontré sa proposition de façon à ne point laisser de doutes sur ce point important de philosophie botanique.

— M. Duchartre a également lu, dans la même séance, une note sur la colocase des anciens (*col. antiquorum*). Les feuilles des colocases, plantes de la famille des Aroïdées, présentent l'un des phénomènes les plus curieux qu'on ait observés dans le règne végétal ; dans certaines circonstances, elles pro-



duisent à leur extrémité des gouttes d'eau qui peuvent même se succéder rapidement. Le fait avait été observé dès 1831, mais M. Duchartre crut devoir l'observer de nouveau sur six pieds de colocase plantés dans un jardin. Les observations de M. Duchartre ont un peu différé de celles de Schmidt ; ainsi M. Duchartre a vu : 1<sup>o</sup> que la production d'eau par les feuilles des colocases a duré depuis que les plantes ont commencé à montrer des feuilles jusqu'à ce que l'approche des grands froids ait obligé de les arracher ; 2<sup>o</sup> elle a commencé tous les soirs aux approches de la nuit, et elle n'a cessé le lendemain que lorsque le soleil était déjà assez élevé au-dessus de l'horizon, mais sans arriver à ces plantes.

Dans des circonstances favorables, M. Duchartre a vu ce curieux phénomène acquérir une telle intensité, qu'une seule feuille a quelque fois produit en une nuit 15, 20, et même une fois plus de 22 grammes d'eau. La rapidité avec laquelle le liquide a été expulsé par de petits orifices particuliers a été telle que M. Duchartre a vu assez souvent se former et tomber dans une minute 10 et presque 30 gouttes.

Les diverses questions d'anatomie végétale et de physiologie que soulevait le remarquable phénomène, ont été traitées par M. Duchartre dans le mémoire qu'il a remis à l'Académie et sur lequel nous pouvons compter qu'il sera fait un rapport d'ici à quelques années.

**ENSEIGNEMENT.**—M. Carpentier, inspecteur de l'enseignement primaire, officier d'Académie, vient de faire confectionner une sorte de petit meuble très-ingénieux qu'il a appelé *nécessaire métrique* et qui est destiné à l'enseignement empirique du système des poids et mesures actuellement en vigueur. Ce petit meuble est à proprement parler une caisse rectangulaire qui contient une centaine d'objets méthodiquement rangés, nécessaires et suffisants pour les mesures de surface et de capacité, pour les poids et pour les monnaies.

Le nécessaire métrique contient en outre une sphère, un niveau à bulle d'air, un thermomètre, un alcoomètre, des compas, une balance, des cadrans, les principaux solides géométriques et leurs différentes sections, etc. Rien de plus ingénieux que les dispositions imaginées par M. Carpentier pour loger cette quantité de petits instruments dans des casiers appropriés ; le nécessaire métrique n'a au total que 50 centimètres de longueur, 30 de largeur, 20 de profondeur, et ne coûte que 60 fr.

Nous n'aurions pas annoncé l'œuvre de M. Carpentier si nous ne savions avec quelles difficultés s'apprend le système métrique dans les pensions, et surtout combien peu il en reste d'idées réelles dans l'esprit des jeunes gens qui ont fait leurs classes ; c'est un grand service rendu à l'enseignement primaire par M. Carpentier ; c'est de plus un instrument nouveau pour l'enseignement empirique sur lequel nous avons écrit ailleurs et qui tend de jour en jour à se propager parmi nous.

Si l'on faisait pour la physique, pour la chimie, etc., des nécessaires dans le genre de celui de M. Carpentier, l'enseignement élémentaire de ces sciences en retirerait le plus grand profit.

D<sup>r</sup> EUGÈNE DALLY.

---

## REVUE DES LETTRES

---

LA MASCARADE DE LA VIE PARISIENNE, PAR M. CHAMPFLEURY. — LA BÊTISE HUMAINE, PAR M. JULES NORIAC. — LES DEUX FILLES DE M. DUBREUIL, PAR M. LÉON DE WAILLY. — ROSE ANDRÉ, PAR M. ÉMILE RENAULT. — LA VEILLEUSE, LÉGENDE, PAR M. J.-T. DE SAINT-GERMAIN. — LES MÉMOIRES DE RIGOLBOCHE.

A tout seigneur, tout honneur ! Commençons cette revue des romans nouveaux par celui qui se croit appelé à régénérer le roman tombé dans la décadence la plus profonde depuis la mort de Balzac. Il se fait beaucoup de bruit en ce moment autour de M. Champfleury. Ses adversaires littéraires l'attaquent avec passion et avec un style peu courtois. Ses amis ripostent en le proclamant chef de l'école réaliste, en déclarant qu'il est le premier des romanciers contemporains. Il faut avouer que M. Champfleury ne mérite ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. C'est un romancier très-médiocre et comme invention et comme style ; il n'a ni l'habileté d'Eugène Sue, ni la profondeur de conception de Frédéric Soulié. Le comparer à Balzac, c'est vouloir l'écraser. Le nouveau roman de M. Champfleury, la *Mascarade de la vie parisienne*, est inférieur, et, c'est tout dire, même à ses autres œuvres. Pour embrasser un aussi vaste sujet, pour justifier un titre aussi pompeux, il faut avoir une imagination puissante, avoir observé la vie parisienne sous toutes ses faces, et posséder au plus haut degré le don d'idéaliser ses personnages. M. Champfleury est resté au-dessous d'une pareille tâche. Il n'a rien créé ; il s'est contenté de copier servilement des personnages qui peuvent être vrais, mais qui ne méritent pas, si l'écrivain ne les idéalise, d'occuper sérieusement l'attention. En visant à devenir un Balzac, M. Champfleury n'aura, je crois, mérité que d'être mis au rang de Rétif de la Bretonne, le fécond explorateur des misères de Paris au dix-huitième siècle. De telles œuvres ne comportent pas l'analyse ; il n'est, du

reste, pas un seul personnage de ce roman qui passionne, qui même intéresse. L'héroïne Claire est une sorte de Manon Lescaut, moins la passion, qui passe successivement par toutes les conditions misérables de la vie parisienne, sans un regret, sans un remords, emportée par la fatalité. Mais elle n'est qu'un prétexte pour l'auteur à amener des situations; à sa suite, il nous introduit chez des étudiants, dans une maison de jeu, dans un club de spirites, chez des directeurs de théâtre et de journaux. Le peintre Gogué est un type usé, qui traîne depuis dix ans dans tous les romans et les drames. Quant à l'oncle Topino, le chiffonnier, si bafoué par les petits journaux, c'est peut-être le seul personnage du roman qui ait un peu d'originalité. Il est clair que dans ce gros livre on trouve de temps en temps des satires très justes des mœurs parisiennes, des situations amusantes, mais toutes ces beautés de détail sont perdues au milieu d'interminables longueurs. Cette fantasmagorie de scènes, cette action à chaque instant coupée, fatigue, harasse l'esprit; il faut beaucoup de courage et de patience pour aller jusqu'au bout du volume. M. Champfleury est, dans ce livre, en décadence sur lui-même, et il doit amèrement regretter le temps où, sans forcer son talent, sans viser à la réputation d'un chef d'école, il produisait des œuvres simples, fortes et vraies, telles que *Chien Caillou* ou les *Souffrances du professeur Deltell*.

M. Jules Noriac avait montré, dans son petit volume du *Cent-unième régiment de ligne*, qu'il était un écrivain de beaucoup d'esprit, d'humour et de verve. Un nouveau livre, qu'il vient de publier, intitulé la *Bêtise humaine*, plaira par les mêmes qualités et aussi par une philosophie douce et facile. M. Noriac n'a pas la prétention d'avoir défini les innombrables genres de bêtises dont est douée l'humaine nature. Rabelais, Voltaire, Molière, ces sublimes rieurs, eussent reculé eux-mêmes devant cette tâche immense. Il s'est contenté de fronder spirituellement quelques abus, quelques préjugés stupides qui subsistent, grâce à l'ineptie des uns, grâce à l'incurie des autres. Il passe également en revue, dans cette satire piquante, tous les ridicules que la civilisation entraîne avec elle. C'est un livre gai, qui enseigne et qui amuse en même temps. M. Noriac s'est inspiré de Voltaire; son héros, Eusèbe, est un peu parent de l'Ingénu le Huron; comme lui, il voyage à travers les splendeurs et les misères du monde. Quoi que ce soit à la mode de décrier Voltaire, c'est un excellent guide, et M. Noriac ne s'est pas mal trouvé de l'avoir suivi. Il a su retrouver un peu de cet esprit vif du dix-huitième siècle, que notre siècle semble avoir perdu; nous l'en félicitons sincèrement; car, en dépit du proverbe, l'esprit ne court pas les rues de nos jours, et c'est une bonne fortune pour la critique que d'en trouver encore un peu de temps à autre, soit dans les livres, soit dans les journaux.

Est-il rien qui démontre mieux la bêtise humaine que le mode d'éducation que nous imposons à la jeunesse? J'avoue que je trouve blâmable l'habitude

qu'ont les parents de jeter leurs fils dans une sorte de prison à l'âge où les sentiments commencent à naître dans leur âme, à l'âge où ils ont le plus besoin de caresses, de gaieté et d'amour : on les arrache, parce que c'est l'usage, au foyer paternel, on les cloître dans de grands bâtiments où ils n'ont ni air, ni verdure, ni liberté. A voir le régime auquel ils sont soumis, on croirait tous ces jeunes gens destinés à faire non des citoyens, mais des soldats. On brise le jeune homme par sa vie en commun, on lui aplatit l'esprit. L'être supérieur au collège, c'est celui qui se soumet le mieux à la règle, qui remplit le plus exactement sa tâche, comme le bœuf sous l'aiguillon. Nul homme intelligent, qui cherche à deviner les aptitudes de tous ces jeunes esprits, qui les aide à mûrir leur intelligence, qui réchauffe leur cœur d'amour et de poésie ; mais un rude pédagogue, un fier savant en us, qui fait pénétrer de force dans la mémoire, quelques mots de langues que l'on ne parle plus, et dont ils ne saisiront que plus tard et en liberté les admirables beautés. Je ne parle pas du déplorable plan d'instruction qui est suivi dans les collèges ; au lieu de les initier aux premiers éléments de la science si simples et si faciles, de les faire communier avec la nature, on les rebute par une étude sèche et inintelligente des littératures anciennes. Qu'arrive-t-il ? Le plus grand nombre s'étiole, et ceux qui résistent à cet énervant système, perdent beaucoup de leur ardeur, de leur imagination, de leur spontanéité.

Si l'éducation qu'on donne en France aux jeunes gens est mauvaise, en revanche celle des jeunes filles est détestable. On fausse leurs sentiments ; on les forme à la dissimulation. A ces futures mères de famille on n'apprend qu'une seule vertu, l'obéissance. Qu'elles étouffent dans leur cœur, avec la prudence d'un vieux diplomate, leurs désirs, leurs sentiments, leurs passions, qu'elles sachent mentir agréablement et elles seront parfaites. Nulle liberté, même pour le choix d'un époux ; on accouple le plus souvent la vieillesse à l'enfance, la brutalité à la douceur. On les habitue à considérer l'amour comme une immoralité ; il doit être sévèrement banni du mariage. Que résulte-t-il d'un si déplorable système d'éducation ? Le scandale des mœurs contre lequel tonnent les familles,

L'éducation anglaise est de beaucoup supérieure à la nôtre. En Angleterre les jeunes filles jouissent de la même liberté que les femmes mariées ont en France. Elles sortent seules dans les rues sous la garde de la morale publique, et personne ne songe à les regarder, encore moins à les insulter. Elles vont au bal, reçoivent chez elles les personnes qui leur ont été présentées ! Elles peuvent suivre sans crainte les inspirations de leur cœur, se choisir le mari qui leur plaît. Elles ont même le droit, sans se compromettre, d'intriguer les galants qui se pressent autour d'elle, cela s'appelle la *flirtation*. Ces jeunes filles si libres, et qui mènent ce qu'on appellerait ici la vie de garçon, deviennent aussitôt mariées d'excellentes mères de famille.

M. Léon de Wailly est un partisan sincère de cette libre éducation anglaise et il a composé un roman pour en démontrer l'heureuse influence. J'avoue

que je suis entièrement de son avis, et que j'ai lu avec un grand plaisir ses deux volumes qui ont pour titre : *Les deux filles de M. Dubreuil*. Ce M. Dubreuil, bourgeois honorable et honoré, ancien employé supérieur des postes, a élevé sa fille Adélaïde à la française et lui a donné toutes les vertus possibles : la modestie, la discrétion, la timidité. Il devient le tuteur d'une jeune Anglaise, Louise, qui scandalise au contraire l'honnête quartier du Marais par des sorties extravagantes, des manières libres, des allures étranges pour une jeune fille. Adélaïde épouse sans le connaître l'homme que son père lui présente, Louise, au contraire, a choisi elle-même son fiancé. La timide Adélaïde aussitôt mariée, porte la désolation dans la famille où elle est entrée. Elle est dépensière, elle est intrigante, elle se moque de son mari, de son beau-père ; elle les compromet par des démarches scabreuses, elle les ruine, peu s'en faut même qu'elle ne les déshonore. Louise, au contraire, cette folle et riieuse jeune fille, est devenue une mère de famille modèle, qui fait l'admiration et la joie de son mari. Vous comprenez que tout finit pour le mieux dans le meilleur des romans possibles, qu'Adélaïde, un moment brouillée avec son mari, se réconcilie avec lui, grâce à Louise, qu'ils vont tous habiter ensemble à la campagne, et que les filles des deux ménages seront élevées à l'anglaise.

Le roman de M. Léon de Wailly est charmant ; c'est une suite de scènes de la vie domestique pleines de simplicité et de grâce. Il y a des types très-vrais, comme celui de M. Durand dit des Saints-Pères, qui a passé huit jours en Angleterre, qui est revenu enchanté de la civilisation anglaise, et ne jure plus que par cette grande nation. Je regrette toutefois que M. de Wailly ait cru devoir employer, à la fin de son roman, ce moyen dramatique si usé du beau-père tirant un coup de pistolet sur sa belle-fille qui le déshonore. La pauvre Adélaïde avait reçu d'assez rudes châtimens de ses fautes pour que M. de Wailly pût lui épargner ce malencontreux coup de pistolet. Je dois dire aussi qu'il y a dans cet ouvrage quelques longueurs, quelques scènes entièrement inutiles. M. de Wailly ne compte pas assez sur l'intelligence de son lecteur ; il se croit obligé à chaque instant de lui adresser la parole, de lui expliquer la situation, de lui commenter les mots spirituels qu'ont prononcés ses personnages. Ces interpellations trop souvent répétées de l'auteur au lecteur allanguissent l'action. Je n'aime pas non plus certaines scènes triviales, qui ne me semblent point à leur place dans ce roman ; je citerai notamment celle où M. Dubreuil invite sa vieille bonne, Geneviève, à servir de mère à Adélaïde le soir de ses noces ; ce sont des plaisanteries grivoises que M. de Wailly aurait dû laisser à Paul de Kock ; c'est un esprit bourgeois, farceur, de mauvais goût, surtout dans la bouche d'un père de famille comme Dubreuil, quelque idiot qu'il soit. Malgré ces taches légères, le roman est bon, chaleureux, émouvant ; on peut lui prédire un grand succès auprès des mères de famille ; mais je doute qu'il en convertisse beaucoup à la méthode d'éducation anglaise. La question est grave pourtant ; c'est cette éducation timide, hypocrite, que reçoivent les jeunes filles en

France, qui entrave l'admirable mouvement de l'émanicipation des femmes, qui s'est produit dans le monde depuis l'apparition des doctrines Saint-Simoniennes. Si les femmes osaient secouer les préjugés qui les enchaînent, il y a longtemps que l'inique législation du Code civil qui les régit aurait été modifiée et qu'elles auraient cessé d'être en tutelle pour arriver à tenir un rang égal à celui de l'homme dans l'administration de la famille. Mais qui a assez de force et d'audace pour déraciner un préjugé dans notre aimable pays ?

Voici un roman, *Rose André*, de M. Émile Renault, qui n'a pas dû effrayer l'abonné même le plus vertueux du *Moniteur*. Tout y respire l'innocence ; c'est une idylle gracieuse, mais qui manque un peu de poésie. On y parle d'amour, mais c'est un amour chaste, qui ne tend qu'au mariage. L'héroïne pourrait être couronnée rosière à Nantorre ; le héros est un jeune vicomte, qui pousse la délicatesse et la fierté jusqu'au dernier degré. C'est un genre de littérature qui ne corrompra personne, qui n'enrichira pas les cours d'assises, et qui serait couronné par l'Académie, si elle avait eu l'heureuse idée d'instituer un prix pour le roman vertueux. Le sujet choisi par M. Renault est des plus simples, mais aussi des plus usés, et il n'a pas su le rajeunir par la fraîcheur et la grâce du style. *Rose André*, comme la *Geneviève* du roman d'André, de George Sand, avec laquelle elle n'a d'ailleurs aucune autre ressemblance, est une demoiselle de village. Elle est aimée du vicomte Édouard de Montdidier, garde général de la forêt de Mars-les-Côtes. Mademoiselle André devient subitement très-riche ; le vicomte, par fierté, s'éloigne alors de sa fiancée ; un ami à lui, homme du monde, bel esprit, parvient cependant à lever ses scrupules ; le vicomte épouse la jeune héritière ; tout le monde est content : Rose, le vicomte, l'ami, le père André, le vieux garde-chasse, et jusqu'à une certaine chienne Léda, qui joue un assez grand rôle dans cet innocent marivaudage.

M. J.-T. de Saint-Germain est un charmant conteur, et on ne peut se lasser de ses légendes. Son style naïf, sa simplicité de récit, son amour du bon et du beau, ses sentiments honnêtes donnent un charme exquis à ses petits livres. On se demande, parfois, si ce n'est point une main de femme qui a écrit ces drames si simples et si touchants, tant il y a dans cette œuvre de grâce, de délicatesse et de poésie. M. J.-T. de Saint-Germain excelle surtout à peindre les jeunes filles, et la Phloé de sa nouvelle légende *la Veilleuse*, est aussi belle, aussi pure, aussi gracieuse que Mignon, sa sœur aînée. *La Veilleuse* est une bonne et douce histoire qui vous émeut par la naïveté même de ses situations ; on se réjouit comme un enfant de voir la vertu récompensée et le vice puni, comme cela arrive toujours dans ces bons romans, mais bien rarement dans la vie réelle.

Multipliez vos livres, ô M. J.-T. de Saint-Germain, et enseignez la vertu à

tout ce peuple ! Hélas ! vous prêchez dans le désert ; en ce moment il ne pense, il ne jure que par mademoiselle Rigolboche ; il dévore les ineptes mémoires de cette illustre danseuse, son portrait est étalé à toutes les vitrines des marchands de tableaux, à la place d'honneur, côte à côte avec les plus grands personnages. Son livre, compilation ennuyeuse et triviale d'anecdotes scabreuses et de bons mots ridicules, distrait l'attention publique des complications de la politique Européenne. Hélas ! un tel succès dit trop dans quelle torpeur est l'intelligence de la France.

**EDMOND PANNIER.**

---

## REVUE DES REVUES

---

### **La Gazette des Beaux-Arts de M. Ch. Blanc.**

Au 1<sup>er</sup> janvier 1839, plusieurs hommes de lettres, de goût et d'art se réunirent dans le but de combler une lacune, dont l'évidence apparaissait de plus en plus dans nos habitudes, et la *Gazette des Beaux-Arts* fut fondée.

Elle fut fondée, comme le dit lui-même son savant directeur, M. Charles Blanc, pour servir d'organe aux antiquaires et « créer un centre d'où rayonneraient les lumières de leur goût et la chaleur de leur enthousiasme.

Ce but a été atteint.

Pleine de science sans pédantisme, de goût sans afféterie ni recherche, de renseignements honnêtes et consciencieux, cette Revue est plus qu'utile, elle est indispensable.

Aujourd'hui que les relations commerciales ont une grande influence sur les relations politiques, l'art est appelé à devenir plus tard un lien puissant entre les nations. « Le plus grand besoin des peuples est de se connaître » et d'établir une union constante et durable, basée sur une communauté d'intérêts industriels et artistiques : le temps est passé où le voyage était une affaire mûrie et combinée avec réflexion : le progrès et la vapeur ont supprimé la distance. En présence de ces facilités de transports et d'échanges commerciaux, l'art ne devait pas rester inactif ; on comprit que nos voisins avaient, eux aussi, des richesses à notre disposition ; la curiosité chez les uns, l'amour du gain chez les autres, établit des relations fréquentes ;



mais le centre faisait défaut ; la France, « la nation la mieux façonnée à toutes les jouissances du goût, » était naturellement le rendez-vous de toutes les productions intellectuelles ; le monde entier fournit à l'alimentation de la fantaisie parisienne, telles furent, dans une certaine proportion, les causes du nouvel élan et de la nouvelle direction donnés aux ventes de l'hôtel Drouot ; mais ce n'était point assez.

Il y avait encore un progrès à effectuer.

Combien de collections particulières restées invisibles et ignorées, faute de renseignements ; combien de trésors enfouis sans indication pour les découvrir : M. Charles Blanc s'est courageusement chargé de les découvrir.

Par ses soins « des correspondants éclairés, vigilants et assidus » sont aux aguets depuis Naples jusqu'à Pétersbourg, depuis Amsterdam jusqu'à Madrid, » tandis que de savants antiquaires interrogent une bibliothèque ou un musée, éclaireissent les problèmes de l'art et demandent au burin le secours de son exactitude mathématique. Ici c'est un tableau de Raphaël ou de Pérugin ; là une reproduction d'Herrera le vieux ou de Rembrandt, plus loin le dessin d'une aiguière ou d'un nielle, plus loin encore, les portraits d'Overbeck, de Scheffer et une eau-forte de Madame O'Connell.

C'est ainsi que la *Gazette des Beaux-Arts*, en s'adressant à l'intelligence et aux yeux, intéresse ses nombreux lecteurs, artistes ou autres. Et, dans le fait, elle satisfait à toutes les exigences : au commerçant, elle offre les comptes-rendus et les prix des ventes publiques ; à la fantaisie de l'homme du monde, des critiques théâtrales sur l'art, le costume et le décor ; au savant, des articles didactiques sur les laques, les porcelaines de Chine et de Médicis, les faïences de Rouen et celles dites *service de Henri II*, le phénix de la curiosité ; au peintre, les noms des artistes et des amateurs des deux siècles précédents, la discussion et l'examen des principes du beau considéré en lui-même.

C'est là un des points saillants de cette Revue : envisageant l'art et la beauté dégagés de toute espèce d'engouement, elle inscrit sur son drapeau « eclectisme : » elle n'a aucun caractère exclusif : « la beauté est partout, l'art est présent, l'art est admirable à des degrés divers, en toutes choses, dans une fresque de Raphaël et dans une vignette de Gravelot, dans une composition héroïque du Poussin et dans un simple fleuron de Choffard ou de Salembier ; les docteurs ont retréci le domaine du beau, les amoureux l'agrandissent : pour eux, Phidias et Rembrandt tiennent chacun un bout de cette banderole charmante qui flotte au-dessus du monde. Toutefois, ce qui importe, c'est de maintenir la hiérarchie des choses ; je veux dire ne pas confondre la perfection relative et le sublime absolu. Il faut que la beauté humaine passe avant la beauté française ou la beauté britannique. »

Certes, voilà une noble et digne profession de foi en matière d'art. C'est avec de semblables principes que Sauvageot, Du Sommerard et leurs nombreux imitateurs, souvent leurs rivaux, ont réussi à former leurs collections artistiques ; mais, pour servir d'ombre à ce brillant tableau, nous voyons



dans le cours du texte, des illustrations dures et sèches ; il y aurait eu pourtant un beau progrès à accomplir ; c'est l'emploi de la lithochromie et les rehaus des dessins, ce qui permettrait de représenter les faïences avec plus de fidélité ; nous émettons aussi le vœu que les publications artistiques soient plus à la portée de toutes les bourses ; l'éducation laisse beaucoup à désirer sous ce rapport. Tel, en sortant du collège, sait l'histoire d'Alexandre et de César qui ignore le nom de Phidias et d'Archimède ; et pourtant l'étude de l'intelligence humaine et du développement artistique mérite bien sa place dans les études scholaires ; par l'importance des expositions industrielles et artistiques qui augmente chaque année, on peut juger de l'intérêt que ces questions ont su inspirer.

La politique a su mettre à la portée de tous un journal quotidien ; l'industrie a suivi son exemple ; l'art aussi doit avoir son organe ; ainsi se trouverait complétée l'éducation qui se compose de ces trois études avec leurs ramifications : la science historique, la science industrielle et la science artistique.

ERNEST JOURNAULT.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

---

LES DÉVIATIONS DU PENDULE ET LE MOUVEMENT DE LA TERRE, par M. Charles Edmanuel. — *Librairie nouvelle.*

Nos lecteurs connaissent les expériences par lesquelles M. Foucault est venu donner une preuve nouvelle du mouvement de rotation de la terre. M. Foucault a suspendu au sommet de la coupole du Panthéon un long fil d'acier à l'extrémité duquel se trouvait une boule de cuivre ; puis, écartant ce pendule de sa position d'équilibre, et l'abandonnant ensuite, on observait que ses oscillations ne paraissaient pas s'effectuer dans le même plan et que le point fixé au-dessous de la boule du pendule ne venait jamais rencontrer les mêmes points des deux monticules de sable disposés perpendiculairement au plan d'oscillation du pendule et situés des deux côtés de ce plan. On en concluait de deux choses l'une : ou le plan d'oscillation du pendule tournait, ou la terre tournait au-dessous du pendule. Mais après avoir démontré par l'expérience que, même en faisant tourner sur lui-même le corps auquel le pendule est suspendu, le plan d'oscilla-

tion du pendule ne changeait pas, on en a conclu que le point de suspension du pendule pouvait être pris sur un objet dépendant de la terre et tournant avec elle, sans que le plan d'oscillation fût mobile. Donc le plan d'oscillation d'un pendule abandonné à lui-même est invariable dans l'espace, et son extrémité libre se dirigerait constamment vers les mêmes points du sol si la Terre était immobile. Mais par suite de la rotation de la Terre les choses ne se passent pas ainsi, et l'on observe que le plan d'oscillation du pendule paraît tourner autour de son axe ; — nous en avons dit assez pour que nos lecteurs comprennent que c'est en réalité la Terre qui tourne. Telle est la doctrine professée par l'École et contre laquelle M. Emmanuel vient s'inscrire en faux : selon lui, les déviations du plan d'oscillation du pendule sont réelles. La première raison que donne M. Emmanuel, c'est que le pendule, loin de décrire à sa base des arcs verticaux, décrit un cône elliptique dont le sommet se trouve au point d'attache, exactement comme si une force extérieure venait agir obliquement sur les oscillations naturelles du pendule ; le plan d'oscillation du pendule n'est pas invariable, puisque ce n'est pas des arcs verticaux, mais une succession de spirales ovales que décrit son extrémité libre ; les déviations sont donc réelles.

M. Emmanuel passe successivement en revue les causes de l'erreur des savants ; il constate l'absence de preuves mathématiques, les conséquences de la rotation terrestre, etc. Nous recommandons à tous ceux qui s'intéressent à cette question la lecture de l'intéressant travail de M. Emmanuel, qui appellera, nous espérons, une réponse de M. Foucault. — E. Dy.

LA SCIENCE PITTORESQUE. — Il est de notre devoir de signaler à nos lecteurs l'existence d'un journal hebdomadaire qui a paru pendant quatre années sous le nom de *Musée des Sciences*, et qui prendra désormais le titre de *la Science pittoresque*. Nous avons sous les yeux l'année 1859-60, et en parcourant cet intéressant recueil, nous avons été frappés de la forme excessivement habile sous laquelle les enseignements scientifiques sont présentés. *La Science pittoresque*, qui compte parmi ses rédacteurs MM. Lucien Platt, Le Couturier, Sanson, de Baquaux, Cessulmeau et Saint-Laurent, est appelée, par le prix de son abonnement aussi bien que par le talent de ses rédacteurs, à faire le plus grand bien, en vulgarisant les données et les méthodes scientifiques. On sait qu'une œuvre de cette nature est toujours sûre de notre appui ; des gravures nombreuses, — des illustrations, pour parler le jargon moderne, — aident singulièrement à comprendre le texte, d'ailleurs fort clair, de ce recueil. La géographie, l'histoire, l'histoire naturelle y sont fort bien traitées, et l'agriculture y occupe une place importante. Nous ne citerons rien de ce recueil pour n'avoir pas trop à citer, mais nous sommes heureux d'avoir pu lui donner ce témoignage trop faible d'estime confraternelle.

Les bureaux d'abonnement sont situés 5, rue des Halles, et le prix n'est que de 5 fr. par an. — E. Dy.

— Nous avons eu déjà l'occasion de citer le nom de M. Louis Martinet, un des organisateurs intelligents dont le zèle infatigable a puissamment contribué à réunir la brillante exposition du boulevard des Italiens. Aujourd'hui M. Louis Martinet complète son œuvre en faveur des Beaux-Arts par une publication qui, non-seulement réunit les plus grandes qualités comme œuvre artistique, mais encore ajoute à ce côté sérieux un puissant intérêt de curiosité. C'est une collection photographique des principales œuvres des meilleurs peintres modernes, sous le titre: *L'ALBUM photographique d'après les dessins et tableaux des premiers peintres français et étrangers, accompagné de notices par Louis Martinet*. Il n'y a qu'un ami bien dévoué des arts qui puisse avoir le courage d'entreprendre une œuvre de vulgarisation de cette importance, aussi le concours empressé des gens du monde, des amateurs et des artistes ne saurait lui faire défaut. Déjà le *Ministère d'Etat, la Belgique* lui accordent un bienveillant encouragement par leur souscription, et de puissants personnages ont aussi prêté l'appui de leur nom à cette œuvre si remarquable à laquelle toute question d'intérêt et de bénéfices mercantiles est complètement étrangère. Déjà la sixième livraison, contenant dix photographies et dix pages de texte, vient de paraître, et l'on ne saurait imaginer rien de plus élégant comme format, de mieux entendu comme texte, de plus soigné comme épreuve. Cet ouvrage est destiné à un succès sérieux, à de féconds résultats pour l'avenir, car cette publication, dirigée par une expérience, un goût incontestables acquérera certainement un immense développement; M. Martinet pourra donner en totalité les œuvres des artistes contemporains, précieux document pour l'histoire de notre époque artistique, car nous sommes autorisés à annoncer la collection complète des œuvres du peintre d'Anvers, Henri Leys, qui doivent paraître incessamment comme spécimen d'une série nombreuse et intéressante dont la photographie sera le fidèle interprète. Préservée des dangers de la controverse, la notice se bornera à une simple analyse suivie de quelques détails sur la vie de l'artiste. Devant de si louables efforts, la presse ne saurait rester muette; elle contribuera, nous en sommes assurés, de tous ses moyens au succès de l'entreprise à laquelle nous sommes heureux de pouvoir offrir notre tribut d'éloge et d'admiration.

On s'abonne chez M. Francis Petit, rue de Provence, 43. — E. B.

**THÉORIE DES SENTIMENTS MORAUX**, d'Adam Smith, avec introduction et notes, en 1 vol. *Edition nouvelle*, par M. H. Baudrillart, professeur au collège de France. — GUILLAUMIN, 14, rue de Richelieu.

Le livre d'Adam Smith est un des plus remarquables et des plus attrayants qu'ait produits la philosophie morale. La *sympathie*, ce fait de l'ordre moral qui se mêle à toute notre nature, a trouvé dans le célèbre Ecossais un historien dont l'esprit un peu systématique n'est peut-être que plus attachant et plus pénétrant. La plus riche variété d'observations morales

anime et remplit ce beau livre, si goûté à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle par les meilleures et les plus grandes intelligences, et aujourd'hui beaucoup trop mis en oubli. L'historique à la fois savant et piquant des différents systèmes de philosophie morale exposés avec une clarté saisissante et discutés avec une netteté décisive, occupe une partie du livre qui n'est pas la moins instructive et se mêle plus ou moins à toutes les autres. Nous souhaitons et nous espérons beaucoup de lecteurs au livre du moraliste écossais sous cette forme rajeunie et mise au niveau des progrès modernes de la science par les notes qui accompagnent le texte. C'est un service de plus qu'aura rendu aux sciences morales M. Baudrillard qui, par son *Introduction*, initie les lecteurs au système brillant dont il a fait une étude particulière. — A. F.

TÉNÉBREUX. — *Treize nuits sucrées d'un demi-jour sur l'hypnotisme*, par Alcide Morin. — E. Dentu.

Voici un petit livre qui doit intéresser fort ceux qui le comprennent complètement, mais qui a le bonheur, néanmoins, d'amuser ceux qui ne peuvent saisir le sens des pensées mystérieuses et magiques, à l'aide desquelles M. Morin espère accomplir une révolution morale. A voir l'accumulation de tous ces grands mots, à voir toutes ces explications impossibles de problèmes insolubles, on ne peut s'empêcher de se rappeler, pour cette fois seulement, les fables de Florian et certaine histoire d'une lanterne magique qu'on avait oublié d'éclairer. Voyez la nuit, s'écrie M. Morin, c'est la seule heure où il fasse clair. M. Morin a beaucoup d'esprit, mais je crois qu'il est du devoir des véritables amis du progrès de protester contre ces amphigouris mystiques, qui ne font qu'embrouiller les questions et loin de les résoudre les rendent presque ridicules. — H.

---

CHARLES HABENECK.

---

Typographie Ernest Meyer, rue de Verneuil, 22, à Paris.

# TABLE DES MATIÈRES



DE N° I AU N° XIII. — PREMIER VOLUME.

## N° I. — 4 MARS

	PAGES
<b>Louis Jourdan.</b> — <i>Causerie</i> pour ne pas dire Préface.....	6
<b>Eugène Debriges.</b> — <i>Propos philosophiques</i> .....	16
<b>Henri Fouquier.</b> — <i>Le dernier chapitre de Don Quichotte</i> .....	26

### REVUE DE LA SEMAINE

<b>Dr Eugène Dally.</b> — <i>Revue des Sciences.</i> — De l'importance des comptes rendus scientifiques. — Ce que sera notre revue. — Source d'informations. — L'Institut de France. — Des sciences et de leur enchaînement. — Programme.....	28
<b>Edmond Pannier.</b> — <i>Revue des Lettres.</i> — Programme.....	39
<b>Emile Bouquet.</b> — <i>Revue des Beaux-Arts.</i> — <i>Exposition du Boulevard des Italiens.</i> — Ingres, Decamps, Delaroche, Ary Scheffer, Bida.....	44
<b>BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.</b> — <i>Drames et Comédies de M. Récq de Fouquières.</i> — <i>Histoire fantastique du célèbre Pierrot,</i> par Alfred Assollant. — <i>Almanach homœopathique</i> .....	47

## N° II. — 11 MARS

<b>Louis Jourdan.</b> — <i>Causerie.</i> — Une conférence à Notre-Dame. — La femme et la famille. — Un discours sur les dames. — L'âge d'or.	49
<b>Edmond Pannier.</b> — <i>Histoire de la Liberté Religieuse et de ses fondateurs,</i> par M. Dargaud.....	59

	PAGE
<b>Frédéric Courmet.</b> — Clotilde Savenay, nouvelle.....	73
<b>Prosper Jourdan.</b> — Poésies. — Rhodina.....	79

REVUE DE LA SEMAINE

<b>D<sup>r</sup> Eugène Dally.</b> — <i>Revue des Sciences.</i> — Du système planétaire et de la planète de M. Lescarbault. — Périodicité des grands hivers. — Les allumettes chimiques.....	84	
<b>Edmond Pannier.</b> — <i>Revue des Lettres.</i> — Catherine d'Overmeire.....	86	
<b>Emile Bouquet.</b> — <i>Revue des Beaux-Arts.</i> — Exposition du boulevard des Italiens. — Marilbat. — Bonnington. — Barye. — Dominique Papety. — Benouville. — Ziem. — Millet. — Meissonier — Isabey. — Roqueplan. — Jacques. — Rosa Bonheur. — Hamon. — Lamy. — Charlet. — Dauzats.....	90	
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — <i>De la femme dans l'état social</i> , par M. Boucher de Perthes. — <i>Un Village</i> , par Juliette Lamber. — <i>Histoire de la guerre d'Italie</i> (Joseph Garibaldi), par Ch. Paya. — <i>Exposition abrégée et populaire de la Philosophie et de la Religion positives</i> , par de Blignières. — <i>Courants et révolutions de l'Atmosphère et de la Mer</i> , par M. Félix Julien, lieutenant de vaisseau. — <i>Promenade sur le chemin de fer de Marseille à Toulon</i> , par A. Meyer.....		95

N° III. — 18 MARS

<b>Alphonse Feillet.</b> — Quatre lettres inédites de Fabert à propos du bâton de maréchal de France.....	97
<b>Frédéric Courmet.</b> — Clotilde de Savenay (suite).....	103
<b>Paulin Niboyet.</b> — Lettres familières sur l'Allemagne.....	120

REVUE DE LA SEMAINE

<b>D<sup>r</sup> Eugène Dally.</b> — <i>Revue des Sciences.</i> — De la Biologie. — Les générations spontanées. — Discussion à l'Académie de médecine. — Traitement par l'iode. — Traitement des brûlures.....	129	
<b>Henri Fouquier.</b> — <i>Revue Musicale</i> .....	133	
<b>Ernest Journauld</b> — <i>Revue du Bric-à-Brac</i> .....	137	
<b>Emile Bouquet.</b> — <i>Revue des Beaux-Arts.</i> — Dessins et aquarelles. — Théodore Rousseau. — Gallait. — M. Couture. — Hoguet. — E. Girardet. — Gudin. — Paul Huet. — Teisson. — Calame. — Bosboom. — Peinture. — Eugène Delacroix. — Decamps.....	140	
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — <i>Décadence de la Monarchie française</i> , par E. Pelletan. — E. P.....		

N° IV. — 25 MARS

	PAGES
<b>Louis Jourdan.</b> — <i>Causerie.</i> — Justice et loyauté. — La demoiselle aux quarante millions.....	145
<b>Paulin Niboyet.</b> — <i>Lettres familières sur l'Allemagne</i> .....	158
<b>Eugène Debriges.</b> — <i>Mathurin Regnier</i> .....	164
<b>Frédéric Cournet.</b> — <i>Clotilde de Savenay (fin)</i> .....	170

REVUE DE LA SEMAINE

<b>D<sup>r</sup> Eugène Dally.</b> — <i>Revue des Sciences.</i> — Les Tournois astronomiques. — De la chaleur dégagée dans les combinaisons chimiques. — Les lingots de Calcium. — Encore les générations spontanées. — Expériences de M. Pouchet.....	177
<b>Henri Du Buit.</b> — <i>Revue du Palais</i> .....	181
<b>Fortunio.</b> — <i>Revue des Théâtres.</i> — <i>Le Parvenu</i> , de M. Am. Roland.....	184
<b>Émile Houquet.</b> — <i>Revue des Beaux-Arts.</i> — Peinture (suite). — Decamps.....	188
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — <i>Correspondance de Béranger.</i> — <i>Cent dates d'Histoire Universelle.</i> — <i>L'Esprit dans l'Histoire</i> , par Ed. Fournier. — <i>Enigmes des rues de Paris</i> , par Ed. Fournier. — <i>Quinze ans du règne de Louis XIV</i> , par Ern. Moret. — <i>Les Matinées Littéraires</i> , par Tax. Delord. — <i>L'Amant de la Vénus de Milo</i> , par J. de Larochemoire. — <i>Cabinet Historique</i> , dirigé par L. Paris.....	
	190

N° V. — 1<sup>er</sup> AVRIL

<b>Louis Jourdan.</b> — <i>Causerie.</i> — Un jour de pluie.....	193
<b>Charles Habeneck.</b> — Une visite à l'Escurial (nouvelle).....	201
<b>Léon Journault.</b> — <i>Arnaldo de Brescia (I)</i> .....	216
<b>Alphonse Pagès.</b> — <i>Le Progrès (poésie)</i> .....	224

REVUE DE LA SEMAINE

<b>D<sup>r</sup> Eugène Dally.</b> — <i>Revue des Sciences.</i> — Sur l'hypnotisme.....	225
<b>Edmond Pannier.</b> — <i>Revue des Lettres.</i> — Œuvres posthumes d'Alfred de Musset. — Décadence de la monarchie française, par Eugène Pelletan.....	230
<b>Émile Houquet.</b> — <i>Revue des Beaux-Arts.</i> Peinture (suite). — Marilhat.....	234
<b>Henry D...</b> — <i>Chansons populaires des provinces de France</i> .....	235

N° VI. — 8 AVRIL

	PAGES
<b>Louis Jourdan.</b> — <i>Causerie.</i> — Pâques. — L'Excommunication. — Le P. Félix.....	241
<b>Charles Paya.</b> — Premiers temps de la Chine.....	249
<b>Paul Lacombe.</b> — Histoire de deux hommes de lettres (nouvelle).....	258
<b>Léon Journault.</b> — Arnaldo de Brascia (II).....	268

REVUE DE LA SEMAINE

<b>D<sup>r</sup> Eugène Dally.</b> — <i>Revue des Sciences.</i> — Sur la transformation du mouvement de la chaleur. — Les hôpitaux et la chirurgie en Angleterre..	273
<b>Fortunio.</b> — <i>Revue des Théâtres.</i> — ( <i>La Tentation</i> ).....	275
<b>Eugène Debriges.</b> — La Musique à l'Eglise.....	279
<b>Émile Bouquet.</b> — <i>Revue des Beaux-Arts.</i> — Peinture (suite). — Bonington. — Leys. — Meissonnier.....	280
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — <i>Histoire de la Terre</i> , par Léon Brothier. — <i>Salon de Marseille</i> , par Neyrét-Sporta. — <i>Histoire de la Grande guerre des Paysans</i> , par Alex. Weill. — <i>Origine de la papauté</i> , par Ch. Paya. — <i>Les Jugements Nouveaux</i> , par Xavier Aubryet. — <i>Histoire de Village</i> , par Alex. Weill. — <i>Les Talons noirs</i> , par Jaime fils. — <i>Sur la Grippe.</i> — <i>Le Tour du Monde.</i> — <i>Civilisation de l'Algérie.</i> — <i>Grands Hommes et Grandes Choses.</i> — <i>Mémoires de M. Dupin</i> .....	
	284

N° VII. — 15 AVRIL

<b>Alfred Mayrargues.</b> — Les choses qui s'en vont. — Décadence de la monarchie française, par Eugène Pelletan.....	289
<b>Almé Courmet.</b> — Le trois-mâts <i>l'Étincelle</i> .....	298
<b>Charles Paya.</b> — Premiers temps de la Chine.....	313
<b>Quevedo</b> (traduit.) — Le Livre de toutes choses.....	316

REVUE DE LA SEMAINE

<b>D<sup>r</sup> Eugène Dally.</b> — <i>Revue des Sciences.</i> — Digression philosophique. — L'histoire considérée comme science. — Le sphygmographe. — Le mal de mer.....	321
<b>Édmond Pannier.</b> — <i>Revue des Lettres.</i> — Les Jugements nouveaux...	326
<b>Henri Fouquier.</b> — <i>Revue Musicale</i> .....	330
<b>Émile Bouquet.</b> — <i>Revue des Beaux-Arts.</i> — Peinture (suite). — Millet. — Potten Kofen. — Isabey.....	339
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — <i>Bombonnel le tueur de Panthères</i> , ses chasses écrites par lui-même — <i>La Mascarade de la vie Parisienne</i> , par Champfleury. — <i>Dix années de la Cour de Georges II</i> .....	
	338



N° VIII. — 22 AVRIL

	PAGES
<b>Louis Jourdan.</b> — <i>Causerie.</i> — Le livre des Esprits. — Morale, Religion, Liberté. — Un Revolutionnaire.....	337
<b>Marie Chenu.</b> — Sur l'éducation des Femmes. — De l'éducation en général. — Du rôle des Femmes dans le Monde.....	346
<b>Léopold Derosme.</b> — Frère Thomas de Torquemada de l'ordre de Saint-Dominique.....	354
<b>Henri Fouquier.</b> — Poésies.....	364

REVUE DE LA SEMAINE

<b>D<sup>r</sup> Eugène Bally.</b> — <i>Revue des Sciences.</i> — Sur les conférences scientifiques.....	369
<b>Henri du Buit.</b> — <i>Revue du Palais.</i> — La justice en Algérie. — MM. Bethmont et Liouville.....	374
<b>Fortunio.</b> — <i>Revue théâtrale.</i> — Les pièces nouvelles.....	377
<b>Émile Bouquet.</b> — <i>Revue des Beaux-Arts.</i> .....	382
REVUE DES REVUES.....	388
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — <i>Épîtres et Satires</i> , par Viennet. — <i>Italia Mia</i> , par A. Le Bailly.....	384

N° IX. — 29 AVRIL

<b>Louis Jourdan.</b> — <i>Causerie.</i> — Le Printemps, la Jeunesse, l'Amour. — Germaine et Alice. — Un livre de Michelet.....	385
<b>Marie Chenu.</b> — Sur l'éducation des Femmes. — Comment les Femmes peuvent être la conscience de l'humanité. — De leur caractère en général. — Instruction et éducation des Femmes.....	394
<b>Léopold Derosme.</b> — Frère Thomas de Torquemada de l'ordre de Saint-Dominique (Fin).....	403
<b>Alphonse Ferté.</b> — César, par M. de Lamartine et par M. Ampère....	412

REVUE DE LA SEMAINE

<b>Charles Emmanuel.</b> — Conférence d'Astronomie nouvelle.....	417
<b>Edmond Pannier.</b> — <i>Revue des Lettres.</i> — Les matinées littéraires de Taxile Delord. — Dix ans à la cour de Georges II, par M. de Ludre-Frolois.....	418
<b>Ernest Journault.</b> — <i>Revue du Bric-à-Brac.</i> — L'émail de Limoges....	425
<b>Émile Bouquet.</b> — <i>Revue des Beaux-Arts.</i> — <i>Exposition du boulevard des Italiens.</i> .....	430
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — <i>Le Vin de Champagne</i> , par M. Gonzalle...	432
VENTE D'AUTOGRAPHES.....	432

N° X. — 6 MAI

	PAGES
<b>Louis Jourdan.</b> — <i>Causerie.</i> — La Grèce et l'archange Raphaël. — Le Livre de Michelet. — Une critique. — Le monde thermal.....	488
<b>Amédée Le Faure.</b> — Turgot.....	442
<b>Corentin.</b> — Histoire d'un Pître, d'une Femme et d'un Éléphant.....	458

REVUE DE LA SEMAINE

<b>D<sup>r</sup> Eugène Dally.</b> — <i>Revue des Sciences.</i> — Conférences de M. Chavée sur les rapports de la linguistique. — Conférences astronomiques de M. Charles Emmanuel.....	465
<b>Edmond Pannier.</b> — <i>Revue des Lettres.</i> — L'origine de la Papauté, par M. Charles Paya.....	469
<b>Fortunio.</b> — <i>Revue des théâtres.</i> — Porte St-Martin, reprise de la Clôserie des Genêts, de Frédéric Soulié. — M. Bocage et son Théâtre. — M. Paulin-Ménier.....	471
<b>Émile Bouquet.</b> — <i>Revue des Beaux-Arts.</i> — Exposition du boulevard des Italiens.....	477
REVUE DES REVUES.....	479
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — <i>Voyage en Chine du Cap. Montfort</i> , par G. Bell. — <i>Les Olympiades</i> , album de l'Union des poètes.....	480

N° XI. — 13 MAI

<b>Edmond Pannier.</b> — Louis XIV et la Révocation de l'Édit de Nantes, par Michelet.....	481
<b>J.-M. de Goizueta.</b> — Le Cor de Roland, Légende basque. 1 <sup>re</sup> partie (traduit de l'Espagnol), par Edmond Le Guével.....	490
<b>Eugène Debriges.</b> — Esquisse d'une histoire de la Presse contemporaine.	499
<b>David Didier.</b> — Charles Defodon. — Poésies.....	510

REVUE DE LA SEMAINE

<b>D<sup>r</sup> Eugène Dally.</b> — <i>Revue des Sciences.</i> — La chaleur centrale du globe. — Mouvements de l'écorce terrestre. — Classification de M. Vestian..	513
<b>Henry Fouquier.</b> — <i>Revue Musicale</i> .....	518
<b>Alphonse Pages.</b> — Les cours de Phronologie de M. Castle.....	522
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — <i>Simple réponse à MM. Auber, Carafa, Clapissou, etc.</i> , par Em. Chevé. — A. F. — <i>Dictionnaire idéologique de la Langue française</i> .....	527

N° XII. — 20 MAI

	PAGES
<b>Alfred Mayrargues.</b> — Les derniers jours de l'empire et la première Restauration.....	529
(M. Thiers: Hist. du Cons. et de l'Empire, xvii <sup>e</sup> vol.)	
<b>J.-M. de Goizueta.</b> — Le cor de Roland, Légende basque (traduit de l'Espagnol), par Edmond LE GUEVEL (Fin) .....	541
<b>L. Marcel Teirac.</b> — Extraits du Poème d'Antar.....	552
<b>Edouard Plouvier.</b> — Poésies.....	557
<b>Paul Parfait.</b> — Poésies.....	560

REVUE DE LA SEMAINE

<b>D<sup>r</sup> Eugène Dally.</b> — <i>Revue des Sciences.</i> — Le Traité d'hygiène thérapeutique de M. le P <sup>r</sup> Ribes (de Montpellier).....	561
<b>Fortanio.</b> — <i>Revue des Théâtres.</i> — Théâtre Français : Première représentation des <i>Deux Veuves</i> , de M. Félicien Mallefille. — Mise à l'étude de <i>Kaïa-Hamsa</i> . — Galté: <i>Les Crochets du Père Martin</i> . — Deux acteurs de Provence.....	567
<b>Émile Bouquet</b> — <i>Revue des Beaux-Arts.</i> — <i>Exposition du boulevard des Italiens</i> .....	572
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — <i>Michel de Montaigne</i> , par Bigorie de Laschamps. — <i>Sillons et Débris</i> , par Pontavice de Heussey. — <i>Bibliothèque utile.</i> — <i>Histoire politique de la Révolution de Hongrie</i> , par Iranÿi et Ch.-L. Chassin. — <i>Le Cantique des Cantiques</i> , de M. Renan.....	
	574

N° XIII. — 27 MAI

<b>Louis Jourdan.</b> — Les Aspirations modernes.....	577
<b>Madame A... Y...</b> — Constance (Nouvelle.).....	586
<b>Paulin Niboyet.</b> — Lettres familières sur l'Allemagne. III.....	598

REVUE DE LA SEMAINE

<b>D<sup>r</sup> Eugène Dally.</b> — <i>Revue des Sciences.</i> — Les tremblements de Terre — La force répulsive du Soleil. — Régulateur de la lumière électrique. Communications récentes sur la chimie et sur la botanique. — Le nécessaire métrique de M. Carpentier.....	609
--	-----

	PAGES
<b>Edmond Paillot.</b> — <i>Revue des Lettres.</i> — La Mascarade de la vie parisienne, par M. Champfleury. — La Bêtise humaine, par M. Jules Noriac. — Les deux filles de M. Dubreuil, par M. Léon de Wailly. — Rose André, par M. Émile Renault. — La Vieillesse, légende, par M. J.-T. de Saint-Germain. — Les Mémoires de Rigolboche.....	614
REVUE DES REVUES. — La Gazette des Beaux-Arts, par Ernest Journault.	619
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — <i>Les déviations du Pendule et le mouvement de la Terre</i> , par Ch. Emmanuel. — <i>La Science Pittoresque</i> — <i>Album Photographique.</i> — <i>Théorie des sentiments moraux</i> , d'Adam Smith. — <i>Ténèbres</i> , d'A. Morin.....	621
TABLE DES MATIÈRES.....	625

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.